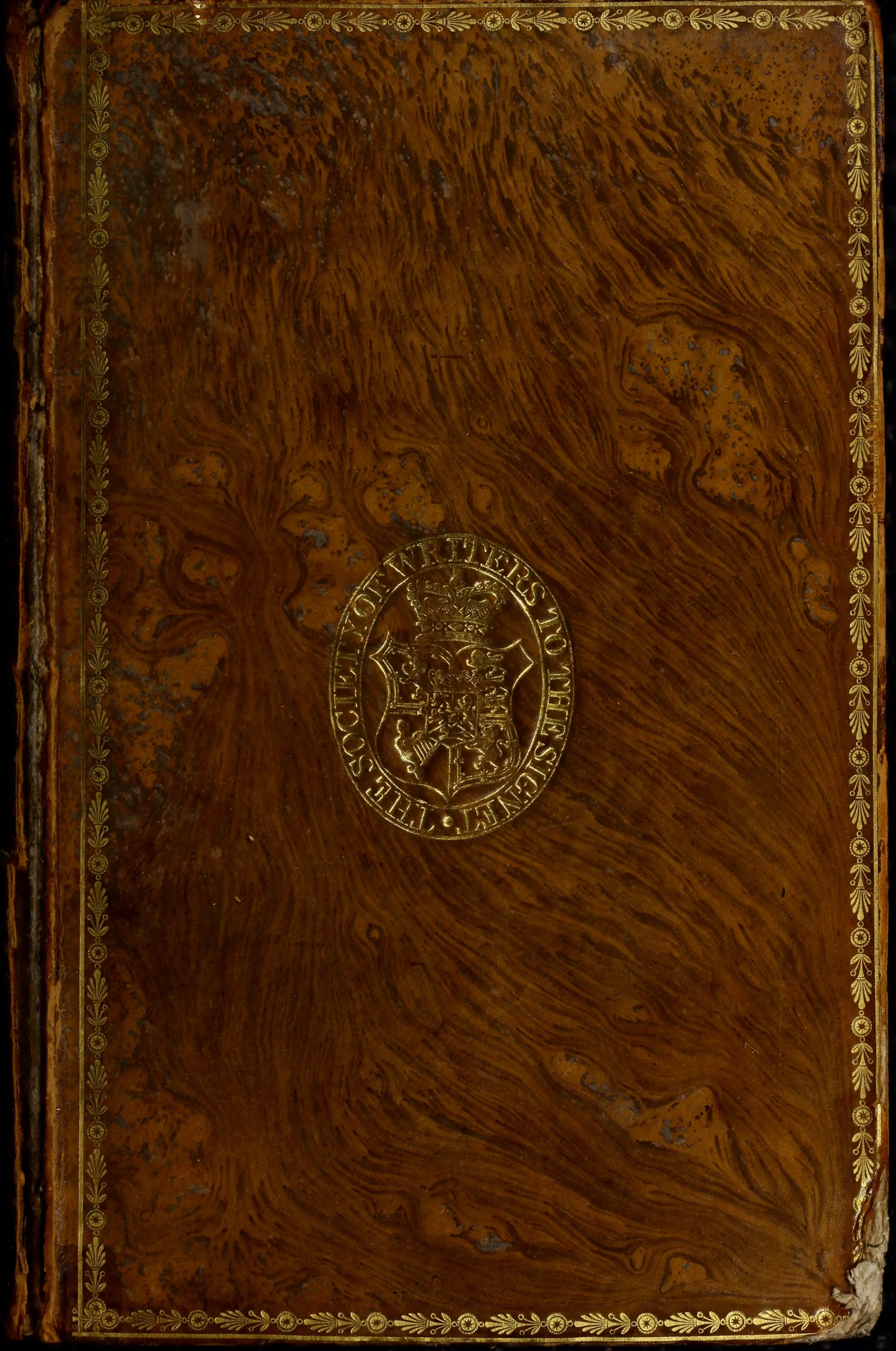
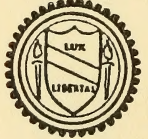

THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET

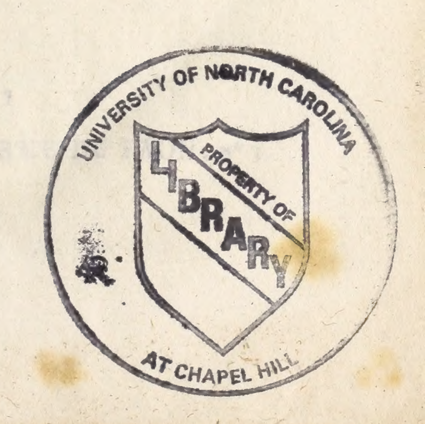

LUX
LIBERTAS


a 00001 22388 4

# HISTOIRE

# DU BAS-EMPIRE.

## TOME HUITIÈME.





# HISTOIRE
# DU BAS-EMPIRE,

COMMENÇANT A CONSTANTIN-LE-GRAND.

PAR CH. LE BEAU.



TOME HUITIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

PARIS,

CHEZ TENRÉ, LIBRAIRE, RUE DU PAON, N° 1.

M. DCCCXX.

# HISTOIRE
# DU BAS-EMPIRE.

## LIVRE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME.

---

### MICHEL V, dit CALAPHATE.
### ZOÉ et THÉODORA.
### CONSTANTIN IX, dit MONOMAQUE.

Quoique Zoé eût adopté Michel Calaphate, et que l'empereur, en lui donnant le titre de César, l'eût désigné pour son successeur, cependant l'impératrice, à qui l'empire appartenoit par le droit de sa naissance, ne paroissoit pas disposée à mettre la couronne sur la tête de ce fils adoptif. Toute la famille de son mari lui étoit devenue odieuse, et le nouveau César n'avoit rien qui pût le faire désirer pour maître. On lui connoissoit de l'esprit et de l'activité; mais son mauvais caractère ne rendoit ces qualités que plus dangereuses. Le défunt empereur, en l'éloignant de sa présence, sembloit avoir révoqué l'honneur qu'il lui avoit fait de le nommer César. Une disgrâce si déshonorante formoit contre lui un préjugé très-fâcheux, que ses oncles, qui s'attendoient à régner encore sous son nom, s'efforcèrent de détruire. Ils contrefirent une lettre du défunt empereur qui, étant au lit de la mort, le rappeloit au palais, et lui rendoit ses bonnes grâces, comme ayant été mal informé.

An. 1041.
*Cedr. p. 749, et seqq.*
*Zon. t. 2, p. 242, et seqq.*
*Manas. p. 125, 126.*
*Glycas, p. 316, 317, 318.*
*Joël. p. 183.*
*Du Cange, fam. p. 145.*
*Pagi ex Psello.*

Sur cette lettre ils le font revenir, et le présentent à l'impératrice. Michel s'étant prosterné à ses pieds, ils conjurent la princesse de ne pas abandonner celui dont elle a bien voulu devenir la mère ; ils lui protestent qu'il ne prendra de la puissance souveraine que le nom d'empereur ; qu'elle en aura toute la réalité, qu'il n'agira que par ses ordres, et que de tous ses sujets elle n'en aura point de plus soumis et de plus prompt à suivre aveuglément toutes ses volontés. Michel embrassant ses genoux et fondant en larmes, confirmoit ces promesses par les plus terribles sermens. Depuis six jours que la voluptueuse Zoé se trouvoit chargée du poids des affaires, elle s'ennuyoit déjà de tant d'occupations, qui ne laissoient point de place à ses plaisirs. Ainsi, plutôt pour se décharger d'un fardeau incommode que par aucun autre sentiment, elle consentit à faire proclamer Michel empereur. On dit qu'au moment qu'on lui ceignit le diadème, il fut saisi d'un étourdissement dont il fut presque renversé, et qu'il fallut les odeurs les plus fortes pour rappeler ses esprits. Cette cérémonie fut accompagnée de grandes libéralités faites au sénat et au peuple.

An. 1042. Le nouveau maître ne tarda pas à donner l'essor à son mauvais naturel. Plus indigne de régner par la bassesse de son cœur que par celle de sa naissance, il étoit fourbe, injuste, ingrat, ne connoissant ni les droits de la parenté ni ceux de l'amitié ; ennemi de la vérité qu'il ne disoit jamais, jaloux des succès et de la vertu. Il avoit été bas et rampant dans la vie privée, il fut hautain et emporté sur le trône. Inégal et inconstant, mais c'étoit pour passer du mal au pire, plutôt que pour revenir à la justice et à la raison. Il fit le premier essai de sa méchanceté sur sa propre famille. Jean, son oncle, méritoit l'indignation de tout l'empire ; mais, dans tout l'empire, Michel étoit peut-être le seul qui fût obligé de lui pardonner ses forfaits. Jean l'avoit fait empereur, et c'étoit

un de ses crimes. Calaphate saisit cette occasion d'être ingrat avec tout l'empressement de la reconnoissance; et pour rendre la chute de son oncle plus sensible et plus rude, dans les premiers jours il l'éleva si haut, qu'il sembloit le mettre au-dessus de sa tête. Il l'appeloit son maître, il le faisoit asseoir sur son trône, il déféroit à ses avis avec toute la soumission de l'obéissance. Peu à peu il retrancha de ces honneurs et de ces dehors de confiance; il affectoit de le contredire et de lui donner des dégoûts. Jean, qui avoit contracté la fâcheuse habitude de dominer, dévoroit ces affronts avec dépit; son âme sombre méditoit profondément sur les moyens de détruire sa créature; il ne s'éloignoit pas entièrement de l'empereur, mais il le voyoit plus rarement. Une contestation survenue entre lui et un de ses frères fit éclater son ressentiment. De toute sa famille, l'empereur n'aimoit que Constantin; il lui avoit conféré le titre de nobilissime. Constantin, fier de sa faveur, traita mal Jean son frère en présence de l'empereur, qui n'en fit que rire. Outré de cette injure, Jean s'éloigna de Constantinople, et attira grand nombre de sénateurs, moins par un sincère attachement à sa personne que par politique. On pensoit qu'avec les ressources de son génie il reprendroit bientôt son ancienne faveur. L'empereur, jaloux de ce que Jean dans sa retraite avoit une cour plus nombreuse que la sienne, le manda au palais. Mais, quand il sut qu'il arrivoit, il quitta le palais et s'en alla au Cirque. Ce fier ministre, piqué jusqu'au vif de cette marque de mépris, s'en retourna sans le voir. L'empereur alors ne garda plus de mesure; il lui envoya une barque avec ordre de venir rendre compte de sa conduite; et comme Jean approchoit du port, il fit défense de le recevoir, et dépêcha une trirème qui le conduisit en exil dans un monastère au-delà du Bosphore. La colère du prince s'étendit sur toute la famille; il n'épargna que Constantin; tous les autres,

même avancés en âge, mariés et pères, éprouvèrent par son ordre un traitement ignominieux et cruel; ils furent faits eunuques.

Le peuple vit avec assez d'indifférence cette barbarie exercée sur une famille qu'il haïssoit. Mais il ne put voir sans indignation l'ingratitude de l'empereur envers Zoé, dont il tenoit l'empire. On méprisoit cette princesse à cause de ses vices, mais on ne la haïssoit pas. Le peuple pardonne les débauches à ceux qui le gouvernent; il médit et il obéit; il ne hait que la tyrannie; c'est l'oppression qui le révolte. Zoé n'avoit eu aucune part aux vexations que les sujets avoient éprouvées sous le dernier règne. Constantin, qui s'attendoit à succéder à toute la puissance de Jean son frère, crut devoir écarter l'impératrice, à qui le nom de mère donnoit une grande supériorité. Il ne cessoit d'inspirer contre elle à l'empereur les soupçons les plus sinistres; il lui répétoit sans cesse que, s'il ne la prévenoit, elle emploieroit bientôt sur lui les mêmes poisons dont elle avoit fait l'essai sur ses deux époux. Michel, frappé de ces terreurs, désiroit de s'en affranchir; mais, aussi timide que méchant, il craignoit l'attachement du peuple à l'héritière de la couronne. Il résolut donc de sonder la disposition des esprits, et d'éprouver s'il pouvoit se flatter d'être assez aimé pour maltraiter Zoé sans courir lui-même aucun risque. Pour s'en éclaircir, il prit le moyen le plus équivoque. Il indiqua pour le premier dimanche d'après Pâques une procession solennelle à l'église des Apôtres. Il y assista la couronne sur la tête, accompagné du sénat, et suivi d'une foule de peuple que la curiosité attiroit. Tout le chemin étoit tendu des plus riches tapisseries; les habitans avoient étalé sur son passage tout ce qu'ils avoient de vases d'or et d'argent; l'air retentissoit d'acclamations. Ce jeune prince, sans expérience, environné de jeunes courtisans aussi novices que lui dans l'art de connoître les hommes, se

persuada qu'il étoit adoré. Il ignoroit sans doute que le peuple se plaît à se faire un spectacle, et qu'il s'étourdit lui-même à l'envi par des clameurs dont le prince n'est que l'occasion. Il crut pouvoir sans danger sacrifier tous ceux dont il vouloit se défaire. Il commença par le patriarche. Dès qu'il fut rentré dans le palais, il fit venir Alexis, lui donna quatre livres d'or, et lui signifia de se retirer sur-le-champ dans un monastère au-delà du golfe, où il iroit, disoit-il, le trouver le lendemain pour lui donner un successeur. La nuit suivante, il fit enlever Zoé et la fit transporter à l'île du Prince, avec ordre à ceux qui la conduisoient de la raser et de lui rapporter ses cheveux ; ce qui fut exécuté.

Dès qu'il fit jour, Anastase, préfet de la ville, assembla le peuple dans la place de Constantin, et lut une déclaration de l'empereur conçue en ces termes : *J'ai éloigné de ma personne Zoé, dont j'ai découvert la perfidie, et Alexis, complice de ses mauvais desseins. Pour vous, continuez de m'être fidèles, et attendez-vous aux effets de ma bienveillance.* Cette lecture achevée, il s'éleva une voix inconnue qui s'écria du milieu de la foule : *Nous ne voulons point de l'impie Calaphate : nous obéirons à Zoé notre mère, dont l'empire est le patrimoine.* Ces paroles furent suivies d'un cri général, *la mort, la mort à Calaphate!* On s'arme de pierres, on rompt les bancs de l'assemblée ; les femmes mêmes, armées de leurs fuseaux, se jettent sur Anastase, qui n'évite la mort qu'en prenant promptement la fuite. On court au palais. Tout retentit de malédictions contre Calaphate, de vœux en faveur de Zoé. On va chercher Théodora dans son monastère, on l'amène à Sainte-Sophie, où elle trouve Alexis, qui, ayant gagné ses gardes par argent, s'y étoit réfugié. Après l'avoir revêtue de la pourpre impériale, on la proclame impératrice avec sa sœur Zoé. L'empereur avoit d'abord méprisé ce tumulte, comme une émeute populaire, qui se

dissiperoit aussi promptement qu'elle s'étoit excitée. Mais, voyant la sédition croître à chaque instant et gagner même ses gardes, la peur le saisit ; il fait ramener Zoé au palais, lui ôte l'habit monastique pour la revêtir de la pourpre; et la montrant au peuple par une fenêtre : *Romains*, dit-il, *vous devez être contens ; si vous demandez quelque chose de plus, je suis prêt à vous satisfaire.* On ne lui répond que par des injures et par une grêle de pierres et de flèches. Perdant courage, il étoit prêt à s'enfuir au monastère de Stude, et à y prendre l'habit de moine ; mais son oncle Constantin lui reproche sa foiblesse ; il lui rappelle cette parole célèbre de Denys le tyran, *qu'un monarque, pour descendre du trône, doit attendre qu'on le traîne par les pieds.* Il fait prendre les armes à tous ceux qui étoient dans le palais; ses propres domestiques viennent le joindre. Caracalon, guerrier intrépide, arrivé depuis peu pour apporter la nouvelle de la défense de Messine, se met à la tête des défenseurs du prince. Comme le peuple attaquoit le palais par trois endroits différens, la troupe impériale se divise en trois corps : fournie de bonnes armes contre une multitude qui n'est armée que de pierres et de bâtons, elle en fait un grand carnage : trois mille habitans y périrent. Cependant cette masse énorme d'un peuple entier, pressée par la foule et poussée par la rage, se précipitant sans ménagement sur la pointe des épées et des lances, renverse enfin les impériaux, leur marche sur le ventre, force l'entrée du palais, où elle se répand comme un torrent qui a rompu ses digues, pille l'or, l'argent, les meubles; enfonce les portes des bureaux, déchire et met en pièces les registres des impositions, et cherche Michel pour l'immoler à sa fureur. Il eut le bonheur de n'être pas découvert dans le lieu où il se tenoit caché ; et comme le palais donnoit sur le port, s'étant jeté la nuit suivante dans une barque légère avec son oncle et quelques amis, il se

fit conduire au monastère de Stude, où lui et Constantin prirent sur-le-champ l'habit monastique. Ainsi se termina cette sanglante sédition, qui avoit duré depuis le matin du lundi jusqu'au matin du mercredi.

Zoé, qui étoit demeurée dans le palais, se voyant revêtue de la puissance souveraine, n'étoit pas disposée à la partager avec sa sœur. Elle céda cependant aux instances du sénat et du peuple, qui chérissoit Théodora à cause de ses malheurs. Théodora vint donc au palais. Zoé, après avoir convoqué le sénat pour lui témoigner sa reconnoissance, parla du haut d'une fenêtre au peuple assemblé dans la cour; elle le remercia de son zèle, lui promit tous les biens qui dépendoient d'elle, lui souhaita toutes les faveurs du ciel, et finit par lui demander quel traitement il vouloit qu'on fît à Calaphate. Tous s'écrient : *Point de grâce à ce scélérat; qu'on l'attache à un gibet, qu'on lui arrache les yeux!* Zoé sentoit quelque pitié; elle vouloit épargner le supplice à ce malheureux : mais Théodora, aigrie par une injuste persécution, n'eut pas l'âme assez grande pour pardonner lorsqu'elle se vit maîtresse de se venger. Elle donne ordre au nouveau préfet de Constantinople, nommé Campanarès, d'aller sur-le-champ crever les yeux à Calaphate et à Constantin. Ce magistrat, suivi d'une foule de peuple, se transporte au monastère. A son arrivée, les deux condamnés, avertis de leur triste sort, se réfugient dans le sanctuaire de l'église. Le peuple, irrité du massacre de tant de citoyens, se saisit d'eux sans respecter l'asile, et les traîne au travers de la ville jusqu'à la place du Sigma. Ils essuyèrent dans le chemin toutes les insultes et les outrages dont est capable une multitude qui triomphe de ses oppresseurs. A la vue des instrumens du supplice, Michel, fondant en larmes, demanda en grâce qu'on commençât l'exécution par Constantin, dont les conseils avoient produit tous ces maux; et Constantin la souffrit avec une fer-

meté digne d'une meilleure cause. Michel, au contraire, montra sa lâcheté et sa foiblesse par des lamentations, des pleurs et des cris affreux. Ils furent ensuite enfermés en deux différens monastères, pour y passer le reste de leur vie. Leurs parens furent tous relégués en divers lieux. Cet exemple terrible de la tyrannie punie par la fureur fut exécuté le mercredi 21 avril. Michel n'avoit régné que quatorze mois et cinq jours. On rapporte que la terre trembla presque sans cesse pendant tout le temps de son règne.

*Cedr. p. 752, 753. Zon. t. 2, p. 246, 247. Glycas, p. 318, 319. Manas. p. 126, 127. Joël. p. 183. Pagi ex Psello.*

Une femme sur le trône à côté d'un mari qui tenoit les rênes avoit souvent troublé l'empire; que n'avoit-on pas à craindre du gouvernement de deux princesses, d'autant plus qu'elles étoient entièrement opposées de caractère, et jusqu'alors ennemies l'une de l'autre! Cependant, par un miracle qu'on ne peut attribuer qu'à la courte durée de leur règne, jamais l'empire ne fut plus heureux et plus tranquille. Tout obéissoit sans murmure. Assises sur le tribunal qu'elles partageoient, au milieu de la garde impériale, environnées des respects du sénat et des magistrats, elles rendoient ensemble la justice, régloient les affaires publiques, donnoient audience aux députés des provinces et des nations étrangères, conféroient les magistratures et les dignités, remplissoient toutes les fonctions de la royauté, et le sceptre, en leurs mains, ne perdoit rien de son éclat ni de sa force. Les magistratures étoient vénales; elles réformèrent cet abus, ainsi que beaucoup d'autres, par des édits qu'elles firent publier dans toutes les provinces. Les finances étoient dans le plus grand désordre: Constantin le nobilissime en avoit disposé à son gré. Elles le firent venir de son monastère pour l'interroger: effrayé de leurs menaces, il déclara qu'on trouveroit dans sa maison cinq mille trois cents livres pesant d'or enfoncées au fond d'une citerne. Cette somme fut rapportée aux impératrices. Elles conférèrent à l'eunuque Ni-

colas, qui avoit servi leur père, le commandement des armées d'Orient, et celui des armées d'Occident au patrice Constantin Cabasilas. Calaphate avoit tiré de prison Maniacès; elles lui donnèrent le titre de maître de la milice, et l'envoyèrent commander en Italie avec un pouvoir absolu.

C'eût été un phénomène trop extraordinaire que deux femmes qui ne peuvent gouverner une famille avec un pouvoir égal se fussent long-temps accordées dans le gouvernement d'un grand état. Zoé crut s'apercevoir que sa sœur avoit sur elle la préférence dans le cœur des sujets; et, piquée de jalousie, elle fut la première à proposer aux principaux seigneurs l'élection d'un prince pour soutenir l'honneur de l'empire. Elle ajouta que, pour donner un droit légitime à celui qui seroit jugé digne de cet honneur, elle vouloit bien se sacrifier elle-même au bien de l'état, et qu'elle consentiroit à l'épouser. C'étoit un sacrifice qui ne lui coûtoit guère, quoiqu'elle eût soixante-deux ans. La proposition parut très-raisonnable; et l'on crut qu'il ne l'étoit pas moins de laisser à la princesse le choix d'un mari. L'intérêt de Théodora ne fit aucune difficulté; elle étoit la cadette, et tellement éloignée du lien conjugal, qu'elle aimoit mieux perdre un empire que de prendre un époux. Zoé songea d'abord à Constantin Dalassène, enfermé depuis huit ans dans une des tours de Constantinople. C'étoit le premier que son père avoit eu intention de lui donner pour mari; et, de tous ceux qu'on pouvoit mettre sur les rangs, Dalassène étoit celui qui convenoit le mieux à l'empire et le moins à la princesse. Elle le manda au palais, comme si elle n'eût eu d'autre dessein que de lui rendre la liberté. Dans l'entretien qu'elle eut avec lui, elle lui trouva dans l'esprit tant de fermeté et de roideur, qu'elle sentit qu'en donnant un maître à l'empire elle en prendroit un pour elle-même. Elle le congédia donc sans lui faire

aucune ouverture, et se tourna du côté de ses amans, entre lesquels elle avoit à choisir. Elle jeta les yeux sur Constantin Artoclinès; ce n'étoit qu'un des derniers chambellans du palais, mais il étoit d'une très-belle figure; et cette qualité dans l'esprit de la princesse tenoit lieu de noblesse et de dignité. Il avoit déjà une femme; c'étoit un obstacle qui n'avoit pas arrêté Zoé dès son premier mariage avec Romain Argyre; et la chose fut résolue. Malheureusement la femme du chambellan n'étoit pas d'une humeur aussi traitable qu'Hélène, épouse d'Argyre. Déjà jalouse de la princesse, qui partageoit son mari avec elle, ce fut une furie quand elle sut que Zoé vouloit le lui ravir. Pour lui ôter l'honneur de ce triomphe, elle fit mourir son mari par le poison.

Zoé en fut affligée sans être inconsolable. Elle se ressouvint de Constantin Monomaque. C'étoit un homme aussi distingué par sa bonne mine que par son illustre naissance. Veuf d'une première femme, il avoit épousé une nièce de Romain Argyre, qui ne vécut pas longtemps, et ce mariage ne lui avoit procuré de la part de cet empereur qu'un libre accès auprès de sa personne. Plus assidu encore auprès de l'impératrice, dont il connoissoit les penchans, il s'en étoit fait aimer, et avoit profité de son humeur libérale pour accroître sa fortune. Leur liaison avoit subsisté sans trouble tant que Romain avoit vécu; mais Michel le Paphlagonien, plus jaloux que son prédécesseur, instruit de leur ancien commerce, et, persuadé que Zoé étoit plus capable de former de nouvelles habitudes que de renoncer aux anciennes, avoit relégué Monomaque à Mitylène sous des prétextes imaginaires. Monomaque étoit depuis sept ans dans cet exil, lorsque Zoé le rappela pour lui donner le gouvernement de la Grèce. Ayant perdu Artoclinès, elle lui manda de se rendre à l'église de Saint-Michel, sur le bord du fleuve Athyras en Thrace, et lui

envoya Etienne de Pergame, un de ses chambellans, pour lui porter la pourpre impériale et l'amener par mer à Constantinople. Dès qu'il fut arrivé elle l'épousa. C'étoit pour l'un et l'autre le troisième mariage. Comme le patriarche Alexis faisoit difficulté de le célébrer, à cause des canons qui défendoient les troisièmes noces, elle fit faire la cérémonie par le doyen des clercs du palais; et le lendemain 12 de juin, Alexis ne refusa pas de procéder au couronnement. Théodora, dépouillée de toute autorité par ce mariage, conserva le titre d'Auguste.

Le scandale monta sur le trône avec Constantin Monomaque. Aussi dissolu que l'impératrice, il ne prit aucune précaution pour cacher son libertinage. Il avoit débauché une jeune veuve, parfaitement belle et d'une famille très-illustre, fille de Romain Sclérus et petite-fille de Bardas Sclérus, ce guerrier célèbre qui avoit disputé l'empire à Basile Bulgaroctone. Elle se nommoit Sclérène. Eprise d'une violente passion pour Monomaque, elle lui avoit sacrifié son honneur et sa fortune, renonçant à tous les avantages d'une seconde alliance. Elle l'avoit suivi dans son exil, partageant ses biens avec lui, et préférant, par une bizarrerie de débauche, la qualité de maîtresse de Monomaque à celle d'épouse. Loin de s'opposer à son mariage avec Zoé, elle fut la première à lui conseiller d'accepter une main qui lui donnoit l'empire; trop contente, disoit-elle, si elle étoit assurée de tenir toujours la première place dans son cœur. Cette intrigue, connue de Zoé, ne l'avoit point dégoûtée de Monomaque; l'habitude de la débauche avoit émoussé en elle le sentiment de jalousie; le mariage n'étoit plus dans son esprit qu'une affaire de politique; elle étoit disposée à passer à un mari tous ses écarts, pourvu qu'il lui laissât la même liberté. Monomaque n'eut pas de peine à obtenir d'elle de faire venir Sclérène à Constantinople; et ce fut plutôt par crainte

*Cedr. p. 754. Zon. t. 2, p. 247, et seqq. Pagi ex Psello.*

de la censure publique que par ménagement pour Zoé, qu'il ne lui donna pas d'abord un brillant équipage. Mais lorsqu'il eut accoutumé les yeux des habitans à la voir honorée, il fit bâtir un magnifique palais en apparence pour lui-même, mais en effet pour elle; il lui donna des gardes et tous les officiers d'une maison souveraine, et l'environna de tout l'éclat de la majesté impériale. Enfin, du consentement de Zoé, il la logea dans son palais, et ne mit plus de différence entre elle et son épouse légitime. Elles partageoient ensemble toutes les dépouilles de l'empire. C'étoit dans ce double océan que venoient se perdre les tributs, les taxes, les impositions et tous les revenus des provinces; c'étoit aussi de ces deux sources que partoient également toutes les grâces, qui s'achetoient à grand prix. Les dignités et les charges redevinrent vénales. Pour achever la conformité, Sclérène fut décorée du titre d'Auguste. On rendoit à ces deux femmes les mêmes honneurs. On disoit que, par un traité secret, elles étoient convenues de posséder le prince en commun et par indivis. Elles l'accompagnoient à droite et à gauche quand il paroissoit en public; leur appartement n'étoit séparé que par celui du prince. L'impératrice n'y entroit qu'après s'être informée s'il n'étoit pas avec Sclérène. Ce désordre avoit pris une forme si régulière, qu'il sembloit que la qualité de maîtresse du prince fût devenue la première dignité du palais. On ne sait si l'union de ces deux rivales, si contraire à la nature, auroit subsisté long-temps: Sclérène, arrivée par l'infamie au comble de la gloire, fut emportée par une maladie rapide dans les premières années du règne de son amant.

La douceur et la clémence de Monomaque lui faisoient pardonner ses déréglemens. Il ne témoigna aucun ressentiment des injures qu'il avoit reçues dans l'état de particulier. Mais la clémence étoit en lui un effet de mollesse, et non de vertu. Assis sur le trône, il crut

n'avoir rien à faire qu'à se reposer des traverses qu'il avoit essuyées, et à s'y endormir tranquillement entre les bras de la volupté. Sa libéralité, qui ne connoissoit ni raison ni mesure, n'étoit qu'une profusion aveugle. Elle épuisa bientôt les finances et le mit dans la nécessité de vexer ses sujets. Les provinces frontières étoient exemptes de tributs ; pour toute redevance, elles étoient obligées de défendre les passages qui donnoient entrée aux barbares. Il abolit cet ordre, sagement établi ; il les assujettit aux mêmes impositions que les autres provinces, et les portes de l'empire furent ouvertes. C'est à ce prince qu'on doit imputer dans l'origine la facilité que les barbares trouvèrent dans la suite à s'emparer de l'Orient. Il étoit insinuant et assez adroit à prendre chacun par son foible. Fort ignorant lui-même, il attiroit les savans auprès de lui. Il admit dans le ministère le philosophe Michel Psellus, connu par un grand nombre d'ouvrages. Pour couvrir ses vices et en imposer à son siècle, il achetoit des éloges à force de bienfaits ; ne sachant pas sans doute que ces louanges vénales ne survivent pas aux pensions qui les ont procurées.

Monomaque ne trouva pas sur le trône le repos qu'il cherchoit. Son règne fut agité par des guerres continuelles, par des séditions, par des révoltes. Il croyoit avoir prévenu les troubles domestiques en éloignant Michel Calaphate et sa famille. Jean avoit été transporté à Lesbos, Michel à Chio, Constantin à Samos. Mais la foiblesse du gouvernement fit naître d'autres ennemis. Théophile Erotique, chassé deux ans auparavant de Servie par Etienne Boistlave, étoit gouverneur de l'île de Cypre. Cet homme, d'un esprit remuant et ambitieux, apprenant la révolution qui ôtoit la couronne à Calaphate, résolut de s'emparer de l'île et de s'y former un royaume. Il soulève les peuples contre le financier Théophylacte, sous prétexte d'une rigueur excessive dans l'exaction des tributs, et le fait massacrer. Toute

*Cedr. p. 757. Zon. t. 2, p. 250. Glycas, p. 319.*

l'île se soumet à lui comme à son libérateur. Monomaque ne tarda pas à étouffer cette révolte. Constantin Chagé, amiral de la flotte impériale, n'eut que la peine de se montrer pour ramener les Cypriotes à l'obéissance. Théophile fut pris et conduit à l'empereur, qui se contenta de confisquer ses biens et de le faire servir de risée au peuple en l'exposant vêtu d'une robe de femme au milieu du Cirque, dans les jeux équestres.

*Cedr. p.* 754, 755. *Zon. t.* 2, *p.* 247, 248. *Glycas, p.* 319. *Manas. p.* 127.

L'empereur trouvoit un ennemi plus redoutable dans le nouveau roi de Servie. Ce prince infestoit par des courses continuelles l'Illyrie entière, et surtout le pays des Triballes, qui faisoit alors partie de la Bulgarie. Monomaque n'étoit pas en état de commander lui-même ses armées : tourmenté des douleurs de la goutte, il passa dans son lit la plus grande partie de son règne, alternativement occupé de ses maux et de ses plaisirs. Il ne savoit pas même choisir ceux qui devoient commander. Il envoya ordre à Michel, gouverneur de Dyrrachium, de marcher contre Etienne avec ses troupes et celles qu'il auroit rassemblées des provinces voisines. Quoique Michel n'eût aucune expérience de la guerre, il obéit et se mit en marche à la tête de soixante mille hommes. Il entra dans la Servie par des chemins rudes, montueux, et si étroits, qu'à peine y avoit-il place pour deux cavaliers de front. Après avoir passé ces défilés dangereux sans songer à les faire garder ni à prendre aucune précaution pour le retour, il fait le dégât dans la contrée, et, après s'être chargé de butin, il reprend la route de Dyrrachium. Les Serves, qui ne s'étoient pas montrés en campagne, s'étoient postés dans des forêts à droite et à gauche, au-dessus de ces gorges étroites. Dès que l'armée y est engagée, ils font rouler sur elle des rochers entiers et pleuvoir une grêle de traits. Les Grecs, exposés à ce violent orage, ne peuvent faire usage de leurs armes ni de leurs bras ; les uns restent

ensevelis sous les masses de pierres qui les écrasent, les autres tombent percés de flèches. Les vallons sont comblés de cadavres, de chevaux morts, d'armes brisées. Il y périt quarante mille hommes, et sept officiers généraux. Les autres, couverts de blessures, gagnent le haut des éminences, et se dérobent à l'ennemi au travers des forêts. Ne marchant que de nuit, suivis de leur général, qui ne les commandoit plus, ils rapportèrent à Dyrrachium les marques sanglantes de leur défaite.

Une perte si honteuse jetoit l'alarme dans Constantinople, lorsqu'on y reçut la nouvelle d'une révolte dont les suites étoient encore plus à craindre par les qualités de celui qui en étoit le chef. Zoé, avant que d'épouser Monomaque, avoit envoyé Maniacès en Italie pour défendre contre les Normands et les Lombards ce que l'empire y possédoit encore. Il y trouva les affaires des Grecs en très-mauvais état. Argyre, fils de Mel, s'étant échappé des prisons de Constantinople, étoit revenu en Apulie. Les Normands, mécontens d'Aténulf, qui, sans les consulter, avoit profité de la rançon d'Exauguste et l'avoit remis en liberté, s'étoient séparés de lui pour mettre Argyre à leur tête. La réputation qu'avoit laissée son père lui donnoit parmi eux une grande considération, qu'il soutint par son mérite personnel; et, sous sa conduite, ils s'étoient rendus maîtres d'une grande partie de l'Apulie. Maniacès débarqua au port d'Otrante, et livra bataille aux Normands entre Monopoli et Maléra. Elle fut sanglante, et l'avantage, longtemps disputé, demeura enfin à Maniacès. Ce général, naturellement dur et cruel, aigri par cette résistance, s'en vengea sur les deux villes qui furent le fruit de sa victoire. Il ne fit de quartier ni aux femmes ni aux enfans, encore moins aux prêtres et aux moines. Tout fut passé au fil de l'épée, à l'exception des principaux habitans, qu'il n'épargna dans le massacre que pour leur faire ensuite trancher la tête aux portes de leur patrie.

*Cedr. p.* 756, 757.
*Zon. t.* 2, *p.* 249, 250.
*Manas. p.* 127, 128.
*Glycas, p.* 59.
*Lup. protos.*
*Leo. ost. l.* 2, *c.* 67.
*Guill. Ap-pul. l.* 1.
*Murat. ad chron. bar.*
*Idem, annal. d'Ital. tome* 5, *p.* 128, *et seqq.*
*Giann. hist. nap. l.* 9, *c.* 2.
*Abrégé de l'hist. d'Ital. t.* 3, *p.* 100, 102, 104.

Deux cents furent décapités devant Matéra. Plusieurs autres villes se rendirent au vainqueur ; et, par une de ces alternatives alors fréquentes en ce pays, l'Apulie alloit rentrer tout entière sous la puissance des Grecs, lorsque Maniacès tourna ses armes contre l'empire.

Ce guerrier possédoit en Orient de grandes terres qui touchoient celles de Romain Sclérus, et ce voisinage donnoit occasion à de vives contestations. Maniacès, d'un caractère bouillant et impétueux, avoit voulu plusieurs fois tuer Sclérus, qui n'avoit évité la mort que par la fuite. Lorsque Monomaque fut empereur, Sclérus, devenu puissant par le crédit de sa sœur Sclérène, se vit en état de se venger de son ennemi. Il profita de son absence pour envahir une partie de ses terres ; il lui fit même l'affront le plus sensible en débauchant sa femme ; et, pour achever de le perdre, il engagea le prince à le dépouiller du commandement et à le rappeler à Constantinople. Maniacès, au désespoir de voir que ses services n'étoient payés que par des outrages, et sentant bien qu'il seroit mal reçu à la cour, résolut de n'y retourner qu'en maître et les armes à la main. Il n'eut pas de peine à mettre son armée dans ses intérêts. Ses soldats regardoient l'Italie comme un exil, et désiroient ardemment de revoir leur patrie. Il ne lui fut pas si facile de gagner Argyre, et les Normands, qu'il vouloit attacher à son parti. Ils comprirent qu'en secondant l'entreprise de Maniacès, ils se donneroient un maître plus difficile à détruire que toutes les forces de l'empire grec, et que l'Italie seroit perdue pour eux. Ainsi, loin d'écouter la proposition du rebelle, Argyre se déclara contre lui. A la tête de sept mille Normands, il prit la ville de Juvenace, et alla mettre le siége devant Trani. Il fut obligé de le lever au bout d'un mois, quoiqu'il eût fait construire une tour de bois de nouvelle invention, sur laquelle il comptoit beaucoup pour la prise de la ville.

Cependant l'empereur, instruit de la révolte de Maniacès, avoit envoyé pour le combattre un grand corps de troupes commandé par un de ses écuyers nommé Parde, qui n'avoit d'autre mérite que celui de courtisan. Ce ne fut qu'un jeu pour Maniacès de se défaire de cet ennemi. Dès qu'il apprit son arrivée, il courut à sa rencontre, tailla ses troupes en pièces, le tua lui-même, et se saisit des grandes sommes d'argent que Parde apportoit pour gagner les Normands, les Lombards et les troupes rebelles. Ce butin mit Maniacès en état de soutenir la guerre civile. Décoré du diadème et du titre d'empereur qu'il se fit donner par ses soldats, il se présenta devant Bari, et n'y fut pas reçu. Argyre s'y étoit jeté pour la défendre. Il se retire à Tarente; Argyre et les Normands, joints au catapan Basile Théodorocane, l'y assiégent sans succès. Maniacès se renferme dans Otrante; les Normands viennent encore l'y assiéger. Enfin, las des chicanes de la guerre d'Italie, il se détermine à frapper un grand coup qui feroit tomber tout le reste, et à marcher à Constantinople pour détrôner l'empereur. Il s'embarque secrètement, et, quoique Théodorocane fermât le port d'Otrante avec une flotte, il passe à Dyrrachium et prend le chemin de la Bulgarie. L'empereur, alarmé de sa marche, lui écrit pour lui promettre, ainsi qu'à ceux qui le suivoient, l'impunité, et même des récompenses, s'ils rentrent dans le devoir. Mais, se doutant bien que ces offres seroient inutiles, il assemble en même temps des troupes, dont il donne la conduite à Etienne Sébastophore. On appeloit ainsi les commandans des différens quartiers de Constantinople, parce que dans les cérémonies publiques ils portoient à la tête de leur quartier l'image de l'empereur; et c'étoit une dignité considérable, souvent occupée par des patrices, quoique subordonnée au préfet de la ville. C'étoit cet Etienne que Zoé avoit envoyé porter la pourpre à Monomaque lorsqu'elle l'avoit choisi

pour époux. L'approche de cet eunuque, à qui la confiance de l'empereur n'avoit pas donné la science militaire, n'intimida point Maniacès. Les deux armées en vinrent aux mains près d'Ostrobe. Celle d'Etienne fut mise en déroute. Maniacès, combattant à la tête de la sienne, portoit partout la terreur et la mort, lorsqu'il reçoit un coup de flèche dans la poitrine. Il tombe de cheval et expire sur la place. La fortune du combat change aussitôt; les fuyards tournent visage, les vainqueurs jettent bas les armes et se rendent. On coupa la tête à Maniacès. Etienne, d'autant plus enflé de sa victoire qu'il l'avoit moins méritée, revint à Constantinople. Précédé de son armée, il rentre dans la ville sur un cheval blanc, conduisant devant lui les officiers rebelles montés sur des ânes, et faisant porter au bout d'une pique la tête de Maniacès, qui fut ensuite suspendue au haut du théâtre. L'empereur voulut être témoin de la gloire de son général. Environné de tout l'éclat de la majesté impériale, assis entre Zoé et Sclérène dans le vestibule de l'église du Sauveur, située près de l'entrée du palais dans la grande place, il vit défiler devant lui toute la pompe de ce triomphe.

An. 1043.

*Guill. App. l. 1. Lup. protos. Chron. bar. Chr. norm. Du Cange, fam. p. 157. Murat. annal. d'Ital. t. 6, p. 130, et seqq. Giann. hist. nap. l. 9, c. 2. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 3, p. 108, 118.*

L'opposition d'Argyre aux desseins ambitieux de Maniacès l'avoit réconcilié avec l'empereur grec. Monomaque lui pardonna le passé, le fit patrice, et lui accorda Bari avec le titre de prince, auquel il joignit celui de duc de la Pouille. Ainsi Argyre devint, par le moyen des Grecs, maître de cette même ville que Mel son père s'étoit efforcé d'enlever aux Grecs pour la mettre en liberté. C'est ainsi que se forma la principauté de Bari; mais, en acquérant l'amitié des Grecs, Argyre perdit celle des Normands. Ce n'étoit pas pour l'intérêt de l'empire que les Normands s'étoient déclarés contre Maniacès, et Monomaque, en payant ce service, fut la dupe de leur politique. Ils reçurent ses présens, et se séparèrent d'Argyre dès qu'ils

le virent uni avec les Grecs. Guaimar, prince de Salerne et de Capoue, jaloux de l'élévation d'Argyre, se donna lui-même le titre de duc de Pouille et de Calabre; et prenant les Normands à sa solde, il alla mettre le siége devant Bari. Mais Argyre, se tenant renfermé dans la place, sans risquer aucun combat, l'obligea de se retirer après avoir fait le dégât dans les environs. Ce fut alors que les Normands, déjà maîtres d'une grande partie de la Pouille, et pleins d'espérance de conquérir bientôt le reste, établirent entre eux une forme de gouvernement semblable à celui que les seigneurs lombards avoient choisi après la mort de Clef, et qui n'avoit duré que dix ans. Ils se partagèrent les villes conquises, auxquelles ils attachèrent le titre de comtés; et, dans ce partage, ils n'oublièrent pas Hardoin, qui avoit été l'âme de leur entreprise. Quoiqu'ils fussent indépendans l'un de l'autre, toutefois, pour éviter la confusion presque inévitable dans la pluralité des commandans, ils élurent un chef pour convoquer l'assemblée de la nation, y présider, et marcher à leur tête dans la guerre. Cet honneur étoit dû à Guillaume Bras-de-fer; il eut le titre de comte de la Pouille; mais ce ne fut qu'un titre d'honneur; il n'étoit que le premier entre ses égaux. La ville de Melfes fut choisie pour capitale; c'étoit là que se tenoient les assemblées générales; elle étoit commune à tous, et n'entroit dans le partage d'aucun des comtes. Cette forme d'aristocratie subsistoit depuis trois ans, et la puissance des Normands, s'affermissant par une constitution réguliere, s'étendoit peu à peu par de nouvelles conquêtes, lorsque Argyre, content de vivre tranquille dans sa principauté de Bari, sans s'attirer sur les bras des ennemis si redoutables, fit un voyage à Constantinople. L'empereur le reçut avec distinction; mais il lui fit des reproches de son indifférence, et il exigea de sa fidélité qu'il travaillât à chasser de la Pouille une nation qui ne s'étoit établie qu'aux dépens de l'empire.

Ce projet occupoit le conseil de l'empereur, lorsqu'on reçut une nouvelle qui prouvoit la difficulté de l'exécution. Eustaise, catapan d'Italie, avoit livré bataille aux Normands près de Trani, et avoit éprouvé, par une sanglante défaite, combien il étoit inférieur en science militaire à Guillaume Bras-de-fer, et ses soldats en valeur aux troupes normandes. Mais les vainqueurs firent, peu de jours après, une perte plus grande que celle d'une bataille. Guillaume, le héros de la première famille de Tancrède, mourut regretté des siens, admiré des ennemis mêmes, autant par sa douceur et par sa bonté que par sa brillante valeur. Il ne laissoit point d'enfans. Son frère Drogon hérita de ses titres, et soutint sa haute renommée pendant le peu de temps qu'il lui survécut. Revenons à ce qui se passoit à Constantinople.

*Cedr. p. 758, Zon. t. 2, p. 250. Glycas, p. 310. Joël. p. 183. 184. Oriens christ. t. 1, p. 259, 260.*

Alexis, qui gouvernoit cette église depuis dix-sept ans, mourut le 20 février 1043. Les richesses qu'il laissa ne font pas son éloge. L'empereur fit enlever deux mille cinq cents livres d'or qu'on trouva cachées dans son palais. On lui donna pour successeur, le 25 mars suivant, Michel Cérulaire, qui, ayant été banni de Constantinople trois ans auparavant pour avoir conjuré contre l'empereur Michel le Paphlagonien, avoit embrassé l'état monastique. Ce fut ce patriarche qui leva l'étendard de la révolte contre l'église romaine, et qui fut l'auteur du schisme des Grecs, ainsi que nous le rapporterons dans la suite.

*Cedr. p. 758. Zon. t. 2, p. 251.*

Jean le ministre vivoit au-delà du Bosphore, dans un monastère, où Calaphate l'avoit fait enfermer. Monomaque ne le trouva pas assez puni; il le fit transporter à Mytilène, avec ordre de lui crever les yeux. Ce fier ministre, qui avoit fait tant de malheureux, n'eut pas assez de courage pour supporter ses propres malheurs; il mourut de désespoir le 12 mai, onze jours après son aveuglement.

Deux mois après, on vit encore un exemple d'une éclatante disgrâce. Etienne Sébastophore, favori de Monomaque, qui l'année précédente l'avoit décoré du triomphe le plus brillant et le moins mérité, fut accusé et convaincu d'avoir formé le dessein de détrôner l'empereur et d'élever à sa place le patrice Léon, fils de Lamprus, et gouverneur de Mélitine. L'ingrat Etienne étoit sans doute le plus coupable; il fut le moins puni. Soit par la faveur de Zoé, soit par un reste de tendresse du prince pour un homme qui lui avoit porté la première nouvelle de son élévation, soit par l'effet de quelques-unes de ces intrigues de cour qui renversent l'ordre de la justice, il en fut quitte pour perdre ses biens et être relégué dans un monastère. On ne parle pas de Léon, qui apparemment se déroba aux poursuites; mais Lamprus son père ne fut pas épargné. Après de cruelles tortures, il fut promené dans la place publique pour y essuyer toutes les insultes du peuple. Enfin on lui creva les yeux. Il ne survécut que de peu de jours à ces rigoureux traitemens.

Ces événemens domestiques, qui n'intéressoient que l'empereur, occupoient moins les esprits qu'un danger qui menaçoit l'empire. Les Grecs, environnés de barbares, et trop foibles pour résister à tous, achetoient la paix de plusieurs de ces peuples. Ils payoient tribut aux Russes, qui leur fournissoient des troupes et entretenoient avec eux un commerce utile aux deux nations. Des marchands russes, qui étoient toujours en grand nombre à Constantinople, ayant pris querelle avec quelques habitans, on en vint aux mains, et un seigneur russe des plus distingués fut tué dans ce tumulte. Jaroslas régnoit alors en Russie. Ce prince guerrier, qui venoit de vaincre les Patzinaces et de dompter les Lituaniens, irrité de ce meurtre, fait prendre les armes à ses sujets, appelle à son secours les autres barbares septentrionaux, assemble une armée de cent mille hommes, et la fait embarquer sur le Bo-

*Cedr. p. 753 et seqq.*

risthène. Il en donne la conduite à son fils Vladimir. Tous les canots qui composoient cette flotte (car les Russes n'avoient pas d'autres navires) devoient traverser le Pont-Euxin, et se réunir à l'entrée du Bosphore pour aller ensemble attaquer Constantinople. A cette nouvelle l'empereur députe à Vladimir ; il lui fait représenter *qu'il n'a point de part à l'injure dont les Russes ont à se plaindre; qu'une querelle survenue entre des particuliers ne doit pas rompre une paix depuis long-temps établie entre les deux nations; et qu'après tout il est prêt à donner aux Russes telle satisfaction que peut exiger la plus rigoureuse justice.* Ses députés sont renvoyés avec insulte, et l'empereur, perdant toute espérance d'accommodement, se prépare lui-même à la guerre. Il commence par faire arrêter et mettre en prison tous les Russes qui étoient à Constantinople, et donne le même ordre pour toutes les provinces. Comme les vaisseaux de la flotte impériale étoient dispersés en différens parages, et que le temps manquoit pour les rassembler, il fait équiper à la hâte les navires de toute espèce qui se trouvoient dans le port de Constantinople, il y fait embarquer ce qu'il y avoit de soldats dans la ville, avec une ample provision de feu grégeois ; il monte lui-même sur sa galère, et s'avance vers les barbares, qui se tenoient sur les ancres à l'entrée du canal. Deux grands corps de cavalerie l'accompagnoient à droite et à gauche, et marchoient le long du rivage.

Les deux flottes s'observoient sans faire aucun mouvement, et chacune attendoit l'attaque. Enfin l'empereur, voyant que le jour se passoit sans rien faire, envoie encore proposer un accommodement. Il n'est pas mieux écouté que la première fois. Vladimir répond seulement que, pour avoir la paix, il faut lui payer trois livres d'or pour chacun de ses soldats. Une réponse si peu raisonnable détermine l'empereur à combattre.

Il ordonne à Basile Théodorocane de prendre trois trirèmes et d'aller harceler l'ennemi. Basile fait plus que l'empereur ne lui avoit commandé; il se jette au travers de la flotte, brûle sept canots, en coule à fond trois avec leur charge, saute lui-même dans un canot russe, et tue ou jette à la mer ceux qui le montoient. Les Russes, voyant en ce moment l'empereur venir sur eux avec toute sa flotte, prennent la fuite, se font échouer contre des rochers et des bancs de sable, et gagnent le bord, où la cavalerie grecque en fait un grand carnage. On y compta ensuite près de quinze mille cadavres. L'empereur, étant demeuré deux jours en cet endroit, retourna le troisième à Constantinople, laissant à Nicolas et à Basile sa flotte bien garnie de troupes, avec ordre de garder l'entrée du canal et d'empêcher les descentes.

Il restoit encore aux Russes un très-grand nombre de canots qui se rassembloient dans un port voisin; et, tandis que la flotte grecque couroit le long des rivages pour piller ceux qui avoient échoué et dépouiller les cadavres que la mer jetoit sur ses bords, vingt-quatre vaisseaux, détachés à la poursuite des fuyards, allèrent insulter les Russes jusque dans le port. A peine y furent-ils entrés qu'ils se virent environnés d'une prodigieuse multitude de canots qui les assailloient de toutes parts comme un essaim d'abeilles. Bientôt les vaisseaux furent investis et couverts de Russes qui montèrent à l'abordage, et les Grecs, fatigués du travail de la rame et de la poursuite, pouvoient à peine rendre quelque combat. Ils voulurent sortir et regagner la pleine mer; mais ils trouvèrent le passage fermé. Ce fut là que le patrice Constantin Caballure, commandant de la flotte de Cibyre qui consistoit en onze vaisseaux, fut tué en combattant avec courage. Quatre vaisseaux furent pris, entre lesquels étoit l'amiral. Tout l'équipage fut passé au fil de l'épée. Les autres échouèrent contre des rochers, où ils se brisèrent. Des soldats qui les montoient,

les uns périrent dans les eaux, les autres par le fer ennemi; quelques-uns furent faits prisonniers. Ceux qui purent échapper en grimpant sur le rivage revinrent nus, meurtris, déchirés, rejoindre leur flotte. Les Russes, consolés de leur défaite, reprirent la route de leur pays. Comme la perte d'un grand nombre de leurs canots en obligeoit une partie de retourner par terre, ils furent arrêtés près de Varna par Catacalon, gouverneur de ce pays, qui en fit un grand carnage, et en envoya huit cents à Constantinople. Ce guerrier, aussi vigilant que brave et hardi, les avoit déjà fort maltraités à leur premier passage, lorsqu'en allant à Constantinople, ils avoient fait une descente sur cette côte.

An. 1044. Cedr. p. 761. Glycas, p. 320.

L'empereur, échappé de ce danger, pensa périr au milieu de Constantinople. L'éclat scandaleux dont brilloit Sclérène éclipsoit même l'impératrice et révoltoit les esprits. On craignoit que cette ambitieuse maîtresse, pour régner seule, ne se défît de Zoé et de Théodora. Le 9 mars de l'an 1044, jour de la fête des quarante Martyrs, il se faisoit une procession solennelle, sorte de dévotion fort à la mode à Constantinople, et à laquelle les empereurs se faisoient plus de scrupule de manquer qu'aux préceptes de l'Evangile. L'empereur, à pied, accompagné de sa garde, se rendit à l'église du Sauveur au milieu des acclamations du peuple. C'étoit là qu'il devoit monter à cheval pour marcher avec le clergé à l'église des Martyrs. Pendant qu'il s'y préparoit, il s'élève du milieu de la foule une voix qui s'écrie : *Point de Sclérène ; vivent nos princesses Zoé et Théodora ; que Dieu les préserve du malheur qui les menace !* Ces paroles bouleversent en un moment l'esprit du peuple. Les acclamations se changent en cris de fureur; on insulte, on veut tuer le prince auquel on souhaitoit tout à l'heure mille ans de vie ; et peut-être l'auroit-on mis en pièces avec toute sa maison, si les deux princesses n'eussent apaisé le tumulte en parlant au peuple du

haut d'une fenêtre. Monomaque, confus et tremblant, regagna son palais sans achever la cérémonie.

Une contestation de domaine qui s'éleva l'année suivante aux extrémités de l'empire alluma une grande guerre. Vingt-quatre ans auparavant, George, roi d'Ibérie et d'Abasgie, faisant la guerre à l'empire, avoit été secondé par un prince nommé Jobanésic, qui possédoit dans l'Arménie majeure un grand territoire autour de la ville de Hani. Lorsque l'empereur Basile eut vaincu George, Jobanésic, appréhendant le ressentiment du vainqueur, le prévint en lui mettant entre les mains sa personne et ses états. Basile, désarmé par cette soumission, non-seulement ne lui ôta rien de ce qu'il possédoit, mais lui donna même pour toute sa vie le domaine usufruitier de la grande Arménie, à condition qu'après sa mort le territoire de Hani, ainsi que l'Arménie, reviendroient à l'empire. Jobanésic accepta cette condition par un acte signé de sa main. Etant mort plusieurs années après Basile, son fils Cacice lui succéda dans tous ses droits et ses domaines, dont les successeurs de Basile, peut-être par ignorance, le laissèrent jouir paisiblement. Mais l'acte original étant tombé entre les mains de Monomaque, il en demanda l'exécution. Cacice ne refusoit pas de se reconnoître vassal de l'empire; mais il prétendoit conserver tout l'héritage de son père, et ce procès ne put être vidé que par les armes. Monomaque envoya une armée dont il donna le commandement à Michel Jasite, qu'il nommoit gouverneur d'Ibérie, avec ordre de forcer Cacice à se dessaisir de ses états. Cacice, de son côté, résolut de se défendre, et le fit avec tant de courage, que Jasite se vit obligé de demander de nouveaux secours. On lui envoya une nouvelle armée plus nombreuse que la première, sous la conduite de Nicolas, commandant-général des troupes de la garde. L'empereur écrivit encore au Sarrasin Aplesphar, émir de Tibium et de la Per-

An. 1045.
Cedr. p. 761, et seqq.

sarménie sur les bords de l'Araxe, pour l'engager à porter ses armes dans l'Arménie et à faire la guerre à Cacice. Nicolas, porteur des lettres de l'empereur, y joignit les présens et les sollicitations les plus pressantes. Aplesphar promit de pousser Cacice à toute outrance, si l'empereur vouloit s'engager par écrit à le laisser maître des conquêtes qu'il feroit sur l'ennemi. L'empereur y consentit par un acte authentique. Aussitôt le Sarrasin se mit en campagne et prit sur Cacice grand nombre de places. Cacice, attaqué à la fois par les Grecs et les Sarrasins, prit le parti de faire la paix avec Nicolas, et de se mettre à la discrétion de l'empereur. Il vint à Constantinople se jeter à ses pieds, et reçut en récompense de sa soumission la dignité de maître de la milice, avec de grandes terres en Cappadoce, où il vécut plus heureux dans l'opulence d'une condition particulière que dans une souveraineté contestée.

An. 1046. Ce n'étoit pas l'intention de Monomaque de tenir parole au Sarrasin et de lui laisser ses conquêtes; mais celle du Sarrasin étoit assurément de les conserver. Dès que Cacice eut été mis à la raison, l'empereur redemanda les places dont Aplesphar s'étoit emparé, comme faisant parti des états du vaincu; et, sur le refus, il ordonne à Nicolas de mettre ensemble les troupes grecques, ibériennes et arméniennes, et de marcher au Sarrasin, qui avoit l'audace de prétendre qu'on dût tenir parole à des infidèles. Nicolas rassemble toutes les forces que l'empire avoit dans ce pays; et, ne croyant pas apparemment qu'une telle expédition fût digne de lui, il en charge Jasite et un Alain, son vassal, nommé Constantin. Il leur ordonne d'aller attaquer Tibium. Aplesphar étoit beaucoup plus habile que Nicolas même. Outre sa valeur naturelle, il possédoit parfaitement l'art de la guerre, et savoit rompre les mesures de l'ennemi. Se sentant trop foible pour en venir aux mains, il se renferme dans sa ville, et bouche le lit de la rivière qui

baignoit les murs, pour inonder la plaine voisine. Il poste des archers sur les coteaux dans les vignobles d'alentour, et convient avec eux d'un signal. Ces dispositions faites, il attend l'ennemi. Les Grecs, persuadés que c'étoit par crainte qu'il se tenoit enfermé, courent sans ordre aux murailles, les uns à pied, les autres à cheval, bien assurés qu'ils vont emporter la ville d'emblée. Dès qu'Aplesphar voit les uns embourbés, les autres engagés dans les vignobles, il donne le signal, et les soldats embusqués au haut des coteaux accablent les Grecs de flèches et de pierres. La plupart y laissèrent la vie; ceux qui échappoient aux coups restoient, hommes et chevaux, enfoncés dans la terre détrempée par les eaux. Jasite et Constantin se sauvèrent avec un petit nombre, et allèrent porter à Nicolas la nouvelle de leur défaite.

L'empereur, ayant appris ce mauvais succès causé par l'ignorance de ses généraux, rappelle Nicolas et Jasite. Il confère le gouvernement d'Ibérie à Catacalon, le meilleur guerrier de l'empire, et donne le commandement de l'armée à Constantin, capitaine de la garde étrangère: c'étoit un eunuque, Sarrasin de naissance, mais homme d'esprit, qui avoit la confiance de l'empepereur, auquel il avoit rendu de grands services dans le temps de son infortune. Ces deux généraux, parfaitement d'intelligence, ne jugèrent pas à propos de commencer par le siége de Tibium, capitale des domaines d'Aplesphar, et en état de faire une longue résistance. Il crurent devoir affoiblir auparavant ce prince en lui enlevant toutes les places de moindre considération qui lui fournissoient des forces. Ils réussirent à s'en rendre maîtres malgré leur situation avantageuse et les secours d'Aplesphar, qui fut battu dans toutes les rencontres. Enfin, approchant toujours de Tibium, ils vinrent mettre le siége devant le fort de Chélidoine, bâti sur un roc escarpé. Comme ils avoient donné le change aux ha- An. 1047.

bitans, en feignant d'avoir d'autres desseins, et qu'ils avoient tout à coup rabattu sur cette place lorsqu'on s'y attendoit le moins, elle étoit mal pourvue de vivres. Elle ne pouvoit tenir long-temps, lorsqu'il vint ordre à Constantin d'abandonner tout et de revenir à grandes journées à Constantinople avec son armée, laissant Catacalon en Ibérie.

*Cedr. p. 764, 765, 766.* *Zon. t. 2, p. 251, 252, 253.* *Manas. p. 128.* *Glycas, p. 720.*

Une dangereuse révolte obligeoit l'empereur à rassembler toutes ses forces. Léon Tornice, son parent, établi dans Andrinople, avoit gagné le cœur des Macédoniens par ses qualités aimables, relevées encore par les grâces de l'extérieur. Ces avantages lui donnoient déjà l'empire sur les esprits, et l'on étoit persuadé qu'il monteroit un jour sur le trône. Les devins, qui prennent tout leur savoir dans les circonstances, ne manquoient pas de le prédire. Monomaque, dévoré de jalousie, le haïssoit mortellement; mais Léon étoit dans une grande estime auprès d'Euprépie, sœur de Monomaque. C'étoit une princesse généreuse, à qui la fortune de son frère convenoit mieux qu'à lui-même. L'empereur ne l'aimoit pas; il ne pouvoit aimer que ses plaisirs; mais il la craignoit à cause de l'ascendant que lui donnoient sa vertu et son génie. Comme elle sentoit son peu de crédit, elle alloit rarement au palais, et c'étoit toujours pour plaider la cause des peuples contre les financiers. Monomaque, jaloux de la correspondance mutuelle d'Euprépie et de Tornice, prit le parti de les éloigner l'un de l'autre. Tornice fut envoyé en Ibérie avec la qualité de gouverneur. C'étoit un exil honorable. Sa réputation le devança. Il trouva en Ibérie ce qu'il avoit quitté en Macédoine, l'amour des peuples, que sa conduite ne fit qu'accroître. Ses ennemis, désespérés, résolurent de le perdre. C'étoit faire leur cour au prince. Il fut accusé d'aspirer à l'empire, et aussitôt condamné sans être entendu. On lui coupa les cheveux; et après l'avoir revêtu d'un froc, on le fit revenir à Constantinople pour le

renfermer dans un cloître. L'empereur le voulut voir sous ce nouvel habit; et, sans lui dire une parole, il le congédia avec de grands éclats de rire.

Cet accueil insultant fut plus sensible à Tornice que sa condamnation même. Les Macédoniens, dont il étoit chéri, et qui fondoient sur lui de grandes espérances, en furent encore plus indignés. Ils vinrent l'enlever pendant une nuit, et le transportèrent à Andrinople. Cette ville étoit remplie de gens de guerre mécontens de l'empereur; les officiers, parce qu'ils n'étoient pas employés, les soldats, parce qu'ils étoient mal payés. L'oisiveté les rendoit séditieux. Ils n'aspiroient qu'après une révolution qui leur promettoit des occasions de pillage. Les amis de Tornice n'eurent pas de peine à les porter à la révolte. Ils proclamèrent Tornice empereur. Le désir de la vengeance lui fit accepter le diadème, et le rendit réellement coupable du crime pour lequel il avoit été injustement condamné. Tous les esprits turbulens et audacieux, tous les bandits et les misérables vinrent grossir son armée. A leur tête il marche vers Constantinople, se flattant de n'y trouver aucune résistance. Les armées étant employées aux extrémités de l'Orient, l'empereur n'avoit autour de lui que sa garde ordinaire, et ne devoit trouver aucune défense dans les habitans, dont il étoit haï. Tornice arrive le soir à la vue de la ville, et campe vis-à-vis de la porte de Blaquernes.

Le lendemain il marche en bataille jusqu'au pied des murs, et demande qu'on lui ouvre les portes, promettant aux gardes de grandes récompenses. Comme on ne lui répondoit que par des railleries, il se dispose à donner l'assaut. Cependant l'empereur fait distribuer des armes au peuple pour défendre la muraille. Il rassemble environ mille hommes, partie soldats, partie bourgeois ou valets de sénateurs; il les fait sortir par la porte de Blaquernes, et, croyant opposer à l'ennemi une forte barrière, il fait planter devant eux une palissade. Ar-

gyre, qui se trouvoit encore à Constantinople, et qui savoit mieux la guerre que l'empereur, avoit beau lui représenter *que le meilleur parti étoit de se tenir dans la ville, et de repousser du haut des murs les attaques de l'ennemi, qu'exposer à des troupes aguerries et furieuses une bourgeoisie timide, qui n'avoit jamais manié les armes, c'étoit la perdre, et peut-être la ville en même temps*; l'empereur, sourd à ces bons avis, n'écoutoit que les bravades insensées de ses favoris, qui prétendoient que l'empereur n'avoit qu'à se montrer pour glacer d'effroi les rebelles. Monomaque, persuadé du miracle que pouvoit opérer sa présence, se fit placer un siége sur un balcon avancé qui donnoit sur la plaine, et vint s'y asseoir avec tout l'appareil de la majesté impériale, afin de voir l'ennemi et d'en être vu. Cet aspect ridiculement auguste, loin d'imposer aux Macédoniens, ne lui attira que des risées. Ils se mirent à danser, chantant des chansons pleines de railleries grossières, telles que des soldats peuvent en composer sur-le-champ, et l'insultant par leurs postures. Pendant ce ballet outrageant, une de leurs cohortes se détache, et tombe sur ce corps avancé hors des murs avec tant de furie, que, malgré la palissade, tout disparoît en un instant, les uns étant repoussés dans la ville, les autres culbutés dans le fossé; et la terreur fut si grande, que la bourgeoisie qui bordoit le haut des murs se précipita en bas, et que les gardes des portes les abandonnèrent sans se donner le temps de les fermer. L'empereur lui-même courut le plus grand risque. Une flèche qui lui étoit adressée vint frapper à côté de lui un de ses chambellans, à qui sa calotte de fer sauva la vie. Ses gardes s'enfuirent, et l'empereur n'eut rien de plus pressé que de quitter la place. On ne peut deviner la raison qui empêcha Tornice d'entrer alors dans Constantinople. Il eût été sans coup férir maître de la ville et de l'empire. Mais, ébloui lui-même d'un succès si rapide, il se contenta d'avancer jusqu'au

bord du fossé, et retourna sur ses pas. Les historiens grecs trouvent ici un miracle de la Providence : peut-être aussi ne fût-ce qu'un effet d'humanité dans Tornice, qui ne voulut pas livrer Constantinople à un saccagement toujours plus cruel et plus licencieux dans l'obscurité de la nuit qui approchoit.

Ce moment une fois manqué ne revint plus. Pendant la nuit, l'empereur et les habitans prirent des précautions plus sages pour mettre la ville en état de défense. Le lendemain matin, lorsque Tornice s'approcha pour donner l'assaut, il trouva la muraille bordée de machines qui lançoient des pierres de plus de cent livres. Il en pensa lui-même être tué; et sa garde, ayant pris la fuite, fut suivie de toute l'armée, qui rentra dans son camp, sans oser les jours suivans revenir à l'attaque. Tornice fut bientôt forcé par les désertions de renoncer à son entreprise; et, craignant de se voir entièrement abandonné, et peut-être livré à l'empereur, il se replia sur Arcadiopolis, environ à trente lieues de Constantinople, avec ce qui lui restoit de troupes. Toutes les villes de Macédoine et de Thrace s'étoient déclarées en sa faveur, à l'exception de Rhédeste, que l'évêque avoit retenue dans l'obéissance. Le prélat étoit secondé par le plus distingué d'entre les habitans, nommé Vatace, constamment fidèle à l'empereur, quoiqu'il fût parent de Tornice, et qu'il eût un frère nommé Jean Vatace qui tenoit le second rang dans l'armée rebelle. Tornice envoya trois de ses meilleurs capitaines, qui tous étoient ses parens, avec un détachement considérable pour s'emparer de cette ville. Comme ils l'attaquoient depuis plusieurs jours sans succès, Tornice s'y transporta lui-même avec toutes ses forces. Ses efforts, ainsi que ses machines, devenant inutiles par la courageuse défense des assiégés, il fut obligé de regagner Arcadiopolis.

Ce fut alors qu'arriva l'armée d'Orient. Au moment que Constantin avoit reçu l'ordre de l'empereur, quoi-

que le fort de Chélidoine fût sur le point de se rendre ; il avoit levé le siége et fait la paix avec Aplesphar, qui s'étoit engagé par serment à ne jamais rien entreprendre contre l'empire. Constantin, étant parti aussitôt, avoit fait la plus grande diligence. Comme il étoit en chemin, l'empereur lui envoya ordre de venir lui-même à Constantinople, et de diviser son armée en deux corps, dont l'un passeroit le Bosphore par Chrysopolis, et l'autre l'Hellespont par Abyde. Le dessein étoit d'envelopper les ennemis et de leur couper la retraite. Les deux corps s'étant rapprochés près d'Arcadiopolis, et tenant Tornice enfermé, l'empereur envoya Jasite pour les commander. Ce général, pour ne rien hasarder, s'abstint de livrer bataille, il espéroit les réduire sans combat; et, afin de les gagner par la douceur, il faisoit observer à ses soldats une exacte discipline, empêchant le pillage des terres, et traitant les prisonniers avec humanité. Il écrivoit secrètement aux officiers, leur promettant le pardon et des récompenses, s'ils rentroient dans le devoir. L'état où se trouvoient les rebelles secondoit ses insinuations. L'hiver approchoit, et ils se voyoient à la veille de manquer de vivres et de fourrage, et d'avoir en même temps à soutenir le froid, la faim et l'ennemi. Ces craintes en faisoient passer tous les jours dans le camp de Jasite; et tant que ce ne furent que des soldats ou des officiers subalternes, Tornice ne perdit pas courage. Mais, lorsqu'il se vit abandonné des plus distingués, et de ceux qui tenoient le premier rang après lui, il commença de songer à sa sûreté. Les passages étant fermés de toutes parts, il ne trouva point d'autre ressource que de se réfugier dans une église. Jean Vatace, son ami fidèle, l'y suivit. Le reste de l'armée se dispersa. Jasite les fit enlever de cet asile, et conduire enchaînés à Constantinople, où l'empereur leur fit crever les yeux la veille de Noël. Il accorda le pardon à ceux qui s'étoient séparés de Tornice, et leur permit de retourner chacun

dans leur patrie. Mais il traita en rebelles ceux qui lui étoient restés attachés jusqu'à la fin. Ils furent ignominieusement promenés dans la grande place, et bannis ensuite avec perte de leurs biens. C'est ainsi que l'envie triompha doublement d'un malheureux, en le rendant coupable par le ressentiment d'une injuste punition.

L'année suivante 1048 vit naître une guerre sanglante entre les Grecs, et une nouvelle horde de Turcs qui, s'étant établie par l'épée, détruisit en Asie une grande partie de l'empire grec, fit la loi aux califes, leur enleva Bagdad même, capitale de leurs vastes états, étendit ses conquêtes dans l'espace de huit cents lieues, depuis l'Archipel et le Bosphore jusqu'à Kashgar, et qui, renversée enfin par un torrent d'autres barbares, fit sortir de ses ruines la puissance ottomane. Cette nouvelle dynastie de Turcs prit de son auteur le nom de *Seljoucides*. Seljouc, un des plus braves capitaines du Turkestan, s'étant élevé par sa valeur aux premières dignités de l'empire turc, encourut la disgrâce de son prince, et se retira dans la Bukarie, vers les bords du Gihon, l'ancien Oxus, avec sa famille, et un grand nombre de Turcs attachés à sa fortune. Redoutable à ses voisins, dont il ravageoit les terres, il ne quitta les armes qu'avec la vie à l'âge de cent sept ans. Son fils Mikhaïl, qui fut tué dans un combat, laissa trois fils, Bighou, Thogrul-Beg, que les Grecs nomment Tangrolipix, et Daoud, qui continuèrent de vivre en liberté aux dépens de leurs voisins, s'occupant du soin de leurs troupeaux, lorsqu'ils se reposoient de leurs courses. Campés à deux ou trois lieues de Bukara, ils en furent chassés par l'émir, qui se trouvoit incommodé de leur voisinage, et retournèrent dans le Turkestan, pays de leur origine. Après avoir joui d'une grande autorité auprès du kan, ils lui devinrent suspects. Ce prince fit arrêter Thogrul. Daoud s'étant échappé, il le fit poursuivre par une armée de Turcs. Daoud osa la

AN. 1048.

*Cedr. p.* 767, *et seqq. Zon. t.* 2, *p.* 255, 256, 257. *Leuncla. histoire musulm. l.* 1. *Du Cange,* 16e. *dissert. sur Joinville. D'Herbelot, bibl. orient. au mot* Thogrul-Beg. *M. de Guignes, hist. des Huns, t.* 1, *p.* 241; *et* 3, *p.* 185 *et suiv.*

combattre et sut la défaire. Il profita de sa victoire pour voler au secours de son frère, qu'il tira des fers. Ces deux guerriers, devenus plus redoutables, retournèrent en Bukarie, sans que l'émir osât les inquiéter. Charmé de leurs exploits, Mamoud, prince des Turcs Ghaznévides, qui occupoit le Korasan, le Maouerennahar, et une partie de la Perse, passant par la Bukarie, les emmena malgré les remontrances de ses principaux officiers, qui l'avertissoient que cette race inquiète et entreprenante, dont il espéroit tirer du secours, seroit le fléau de sa famille. Il ne s'aperçut de sa faute que lorsqu'elle fut irréparable. Etablis près de Mérou dans le Korasan, attirant à eux tous les avanturiers qui cherchoient à s'enrichir de brigandage, ils formoient déjà une nation à part, et se trouvèrent bientôt assez forts et assez hardis pour étendre au loin leurs ravages. Divers détachemens portèrent de toutes parts la terreur de leurs armes. Ispahan, Rey, Hamadan, les virent à leurs portes. Ils poussèrent leurs courses jusque dans l'Aderbigiane, où ils saccagèrent la ville de Maraga, dont ils massacrèrent les habitans. Assan, oncle de Thogrul, passa le Tigre; il pilla Miafarekin, Amide, les environs de Nisibe, Mosul, et jeta l'alarme dans toute la Mésopotamie. Les Arabes, s'étant réunis, l'obligèrent enfin à repasser dans l'Aderbigiane. Tandis que ces différens partis semoient l'effroi dans toute la Perse, Thogrul faisoit la guerre aux Ghaznévides. Après la mort de Mamoud, il se révolta contre Masoud, fils et successeur de ce prince, et, l'ayant défait dans une sanglante bataille, il demeura maître du Korasan, et prit le titre de sultan. Cet exemple d'ingratitude ne servit point de leçon au calife de Bagdad. Ebloui de la réputation de Thogrul, et accablé sous le joug des émirs, qui, sous le nom de ministres, régnoient dans ses états, et ne lui laissoient que des honneurs stériles, il crut trouver en lui une ressource pour se tirer d'oppression. Il invita

Thogrul par une ambassade à venir à son secours, et le nouveau sultan s'en fit honneur : mais le calife n'y gagna que de changer de maître. Thogrul le défit de ses tyrans, et en prit la place. Bientôt les Seljoucides virent sous leur puissance toute la partie orientale de la Perse depuis le Kharisme jusqu'à la mer des Indes, les côtes de la mer Caspienne, le Gébal, l'Irak Persique, les villes importantes de Hamadan et de Rey. Thogrul fit de cette dernière une place forte, où il mettoit en sûreté son butin. Quelques auteurs ont avancé que ce fut Thogrul qui prit le premier le titre de *sultan*, c'est-à-dire *roi des rois*. Mais, comme l'observe du Cange, ce titre est beaucoup plus ancien : on le trouve dans Constantin Porphyrogénète; il est donné au prince sarrasin maître de l'Afrique, sous le règne de Basile le Macédonien. Celui qui, sous l'autorité du calife de Bagdad, gouvernoit les provinces soumises à sa puissance, et qu'on appeloit *Emir el Omora*, c'est-à-dire, *prince des princes*, prenoit aussi le nom de *sultan ;* et dans la suite la plupart des gouverneurs sarrasins ayant secoué le joug de ce premier émir, et s'étant rendus indépendans, quoiqu'ils reconnussent toujours le calife pour leur souverain, se qualifièrent de sultans.

Les progrès des Seljoucides, qui répandoient l'alarme jusque sur les bords de l'Euphrate, commençoient à donner de l'inquiétude à l'empereur. Il envoya proposer à Thogrul un traité de paix et d'alliance, qui fut accepté et presque aussitôt rompu. Coutoulmisch, cousin de Thogrul, faisoit la guerre aux Arabes du Diarbek. Ayant été défait dans une grande bataille, près de Sinjar, il prit la fuite vers le Baasparacan, et envoya demander passage au gouverneur grec, promettant avec serment de ne faire aucun dommage. Le gouverneur étoit Etienne, fils de Constantin Lichudès, principal ministre de l'empereur. Aussi arrogant qu'étourdi, ce jeune homme, fier de voir les Turcs à ses pieds, non-

seulement refusa le passage, il alla même les combattre à la tête de ses troupes, bien assuré que son père feroit valoir ce glorieux exploit. Mais le général turc lui donna une leçon bien plus utile aux enfans de la faveur que n'auroit pu être une victoire. Il le battit, le fit prisonnier, et le vendit comme esclave en passant par Tauris. Coutoulmisch, à son retour, loua beaucoup à Thogrul la fertilité du pays de Baasparacan, qui n'étoit, disoit-il, habité que par des femmes. Thogrul, autant par le désir de s'en rendre maître, que par le juste ressentiment de la perfidie des Grecs, fit partir vingt mille hommes sous la conduite de son neveu Asan, avec ordre de s'emparer du Baasparacan, s'il en trouvoit la conquête possible.

Asan entre dans cette province, pille, brûle, massacre tout ce qu'il rencontre sur son passage, sans épargner même les enfans. Aaron, fils du Bulgare Ladislas, et frère de Prusien, avoit pris la place d'Etienne dans le gouvernement de Baasparacan. Trop foible pour faire tête aux Turcs, il envoie demander du secours à Catacalon, gouverneur d'Ibérie. Ce brave capitaine part aussitôt, et va joindre ses troupes à celles d'Aaron. Celui-ci ne voyoit que deux partis à prendre; c'étoit d'aller attaquer les Turcs en plein jour, ou de tomber sur eux pendant la nuit. Catacalon n'approuva ni l'un ni l'autre. Son avis fut d'abandonner le camp la nuit suivante, d'y laisser les tentes dressées, les bagages, les bêtes de charge; d'aller se poster en embuscade dans une forêt voisine, et de revenir fondre sur l'ennemi lorsqu'il seroit occupé au pillage du camp. Les deux armées étoient campées au bord du fleuve Stranga. Dès le matin, Asan se range en bataille; et, ne voyant personne se présenter devant lui, il avance vers le camp des Grecs. La solitude, le silence lui persuadent que les Grecs ont pris la fuite. Il franchit le fossé, arrache la palissade, et abandonne le camp à ses troupes. Vers le soir, pendant que

les Turcs ne songent qu'au pillage, les Grecs sortent de l'embuscade, tombent sur eux avec fureur, et les massacrent sur leur butin même. Les plus braves périrent avec Asan, les armes à la main ; le reste se noie dans le fleuve, ou gagne les montagnes, et se sauve en Persarménie.

Le sultan, honteux de la défaite de ses troupes, met sur pied une armée de cent mille hommes, dont il donne le commandement à son cousin Ibrahim. Les deux généraux grecs tiennent conseil. Catacalon, plein de hardiesse lorsqu'il étoit à propos de courir au danger, vouloit aller au-devant de l'ennemi, et l'attaquer en chemin, tandis qu'il étoit fatigué d'une longue marche, que la plus grande partie de sa cavalerie manquoit encore de chevaux, et que ceux qu'elle avoit étoient déferrés. C'étoit aussi l'avis de toute l'armée. Mais Aaron refusoit d'exposer ses troupes à des forces si supérieures sans un ordre exprès de l'empereur ; et, en attendant, il falloit, disoit-il, mettre les places en état de défense, et y retirer tout ce qui pouvoit être exposé au pillage. Le nom de l'empereur suffisoit pour arrêter la délibération, et cet avis prévalut. On envoie un courrier à Constantinople. L'empereur ordonne d'attendre l'arrivée de Liparite, qui devoit amener un secours d'Ibériens. Il mande en même temps à Liparite que c'est l'occasion de montrer son zèle, et que, s'il est sincèrement ami et allié de l'empire, il le prie d'aller joindre ses forces à celles des deux généraux. Ce Liparite étoit fils de celui qui, vingt-six ans auparavant, étoit mort en combattant à la tête des Abasges contre les troupes de l'empire. Établi en Ibérie, il s'étoit fait une haute réputation de courage et de prudence ; en sorte qu'après Pancrace, roi de l'Ibérie septentrionale, il avoit la plus grande considération dans le pays. Le roi, livré à la débauche, et capable de tout oser pour satisfaire ses passions brutales, fit violence à la femme de Liparite. Cet homme de

cœur, irrité d'un si sanglant outrage, prit les armes ; et vainqueur de l'insolent monarque, il l'obligea de s'aller cacher dans les neiges du Caucase. Poussant lui-même la vengeance au-delà des bornes de l'honneur, il fit à la mère de Pancrace la même insulte que sa femme avoit soufferte, et se rendit maître de tout le royaume. Il écrivit ensuite à l'empereur pour lui demander son amitié et son alliance, qui lui fut accordée. Quelque temps après, Pancrace, ayant traversé le pays des Suanes et la Colchide, vint à Trébizonde, d'où il envoya demander à l'empereur la permission de venir à Constantinople. L'ayant obtenue, il lui reprocha en termes respectueux d'avoir rompu l'alliance qui subsistoit entre l'empire et un monarque puissant, roi d'Ibérie et d'Abasgie, pour s'allier avec un sujet rebelle. L'empereur l'adoucit en se chargeant de négocier pour lui un accommodement honorable. En effet, il engagea Liparite à se contenter d'une province nommée la Mesquie, dont il jouiroit en usufruit pendant toute sa vie, et à reconnoître Pancrace pour son souverain. C'étoit à ce Liparite que s'adressoit l'empereur.

Pendant qu'on l'attendoit, Ibrahim, arrivé dans le Baasparacan, apprend que les Grecs, au bruit de son approche, se sont retirés en Ibérie. Il se met aussitôt à les poursuivre pour les combattre avant qu'ils aient reçu le secours. Les Grecs, de leur côté, de crainte d'être forcés d'en venir aux mains, se retirent sur une hauteur bordée de précipices, et mandent à Liparite de hâter sa marche. Ibrahim, désespérant de les atteindre, tourne ses forces sur Arzé. C'est aujourd'hui la ville d'Arz-Roum ; c'étoit alors un bourg d'une vaste étendue, très-peuplé et très-riche. Outre les naturels du pays, il étoit rempli d'un nombre infini de marchands étrangers de toute nation, Syriens, Arméniens, Juifs, Arabes. Leur multitude leur avoit paru une assez bonne défense pour n'avoir pas besoin de murailles. Ils avoient même pré-

féré cette demeure à Théodosiopolis, aujourd'hui *Hassan-Kala*, ville grande et bien fortifiée, qui n'en étoit pas à deux lieues. Les Turcs y étant arrivés, les habitans barricadent les rues; et, montés sur leurs toits, font pleuvoir les flèches, les pierres, et tout ce qu'ils trouvent sous leur main propre à donner la mort. On se bat ainsi pendant six jours. A la nouvelle de cette attaque, Catacalon veut courir à l'ennemi; il presse Aaron d'aller fondre sur les Turcs, tandis qu'ils ne songent qu'à se rendre maître du bourg. C'étoit, disoit-il, perdre le temps que d'attendre les bras croisés un foible secours, et de manquer une occasion que toute l'Ibérie ne leur rendroit jamais. Aaron s'obstinant à s'en tenir à l'ordre de l'empereur, Catacalon fut obligé de se taire. Ibrahim, voyant que l'opiniâtreté des habitans étoit invincible, sacrifie l'espérance d'un riche butin, et met le feu aux maisons. Les Arzéniens ne pouvant résister à la fois aux flammes et à l'ennemi, prennent la fuite. On dit qu'il y périt cent quarante mille hommes par le fer ou par le feu. Il y en eut un grand nombre qui jetèrent dans les flammes leurs femmes et leurs enfans, et s'y précipitèrent eux-mêmes. Ibrahim tira des cendres de cet horrible embrasement quantité d'or, d'argent, et ce qu'il n'estimoit pas moins, beaucoup de fer dont il manquoit pour forger des armes à ses troupes, et des fers à ses chevaux. Il y gagna aussi grand nombre de chevaux et d'autres bêtes de somme. Après cet exploit, il se mit en marche pour aller chercher les Grecs.

Liparite étoit arrivé, et les Grecs, descendus de leur montagne, campoient dans la plaine, au pied d'une colline sur laquelle étoit bâti le château de Capètre. Comme les Turcs arrivoient en désordre, Catacalon conseilloit de les charger en ce moment. Mais Liparite s'y opposa; c'étoit un samedi dix-septième de septembre, et le samedi étoit dans son idée un jour malheureux. Ibrahim, qui n'avoit pas l'esprit blessé de la même chimère, in-

struit par ses coureurs de l'inaction des Grecs et du poste qu'ils occupoient, s'avance en ordre de bataille, et force les Grecs d'en faire autant. Catacalon commandoit l'aile droite, Aaron l'aile gauche; Liparite étoit à la tête du centre. Ibrahim se posta vis-a-vis de Catacalon; c'étoit où devoient se porter les plus grands coups. Le combat ne s'engagea que vers la fin du jour. Catacalon et Aaron enfoncèrent les deux ailes qui leur étoient opposées, et les poursuivirent bien avant dans la nuit. Mais Liparite, ayant vu tomber à côté de lui son cousin germain dès le commencement de la bataille, en fut tellement troublé, qu'il se jeta tête baissée au travers des ennemis; et son cheval, percé de coups, étant tombé sous lui, il fut fait prisonnier. Son corps d'armée prit aussitôt la fuite. Les deux autres généraux, de retour au camp, rendent grâces à Dieu de leur victoire, et attendent leur collègue, ne doutant pas qu'il ne soit occupé de son côté à la poursuite des ennemis. Enfin un soldat de Liparite, échappé de la défaite, vient leur annoncer qu'il est vaincu, et qu'Ibrahim l'emmène prisonnier, avec grand nombre d'Ibériens. La nuit se passe dans l'inquiétude. On craignoit que l'ennemi ne se ralliât et ne revînt à la charge. Le jour venu on se sépare; Aaron retourne à Van, capitale de sa province, et Catacalon en Ibérie. La prise de Liparite valut à Ibrahim une victoire. Fier d'avoir fait un prisonnier de cette conséquence, il arrive à Rey en cinq jours, et envoie porter au sultan cette glorieuse nouvelle. On dit même que Thogrul en fut jaloux, et que ce sentiment, indigne d'une âme d'ailleurs grande et généreuse, jeta dans son cœur les premières semences de haine contre son cousin.

La prise de Liparite affligeoit l'empereur; il résolut de mettre tout en œuvre pour le délivrer. Il députa au sultan George Drose, secrétaire d'Aaron, pour lui porter une riche rançon et lui demander la paix. Le sultan re-

çut honorablement le député ; et prenant en main la rançon qu'il apportoit, *dites à votre maître*, lui dit-il, *que je suis roi, et non pas marchand ; je lui rends mon prisonnier, et ne veux pas le lui vendre.* Puis, se tournant vers Liparite, qu'il avoit fait venir : *Tenez,* ajouta-t-il, *je vous fais présent de ce que l'empereur envoie pour vous racheter. Souvenez-vous de ce jour, et consultez votre cœur, il vous dira si vous devez être mon ami ou mon ennemi.* Il fit partir avec Drose un ambassadeur pour traiter de la paix; c'étoit le premier seigneur de sa cour, celui que les Turcs nommoient *schérif,* qui succédoit au sultan, sans doute lorsqu'il mouroit sans enfans. Le schérif, arrivé à Constantinople, rebuta l'empereur par des propositions pleines de fierté et d'arrogance. Il demandoit, entre autres choses, que l'empire se rendît tributaire du sultan. Voyant qu'on ne l'écoutoit qu'avec indignation, il s'en retourna sans rien conclure. Monomaque, s'attendant à la guerre, fit travailler en diligence à fortifier les places du côté de la Perse.

Dans ce même temps une autre nation barbare, non moins redoutable que les Turcs, menaçoit l'empire du côté du septentrion. Les Patzinaces, qui couvroient d'un peuple innombrable ces vastes plaines, aujourd'hui presque désertes entre les embouchures du Borysthène et celles du Danube, avoient douze ans auparavant ravagé la Mœsie et la Thrace par des incursions réitérées. On avoit fait avec eux un traité de paix, et les deux nations vivoient en bonne intelligence, lorsqu'une division survenue entre ces barbares, engagea l'empire dans une guerre. Tyrac, distingué par sa noblesse, prince timide et ami du repos, régnoit sur les Patzinaces. Il laissoit la conduite de ses armées à Cégène, sorti d'une famille obscure, mais qui s'étoit fait connoître par sa bravoure, son activité et ses talens militaires. Les Uzes, ennemis éternels des Patzinaces, et qui les avoient

*Cedr. p. 775, et seqq. Zon. t. 2, p. 257, 258.*

chassés de leurs anciennes demeures, entre le Volga et le Tanaïs, ne cessoient de leur faire la guerre. Cégène avoit remporté sur eux plusieurs victoires, tandis que Tyrac se tenoit caché dans les marais voisins du Danube. Les services de ce vaillant guerrier, qui méritoit toute la reconnoissance de Tyrac, n'excitèrent que sa jalousie. Blessé des louanges qu'on donnoit à son général, il le regarda comme un rival dangereux, et résolut de s'en défaire. Après avoir inutilement employé l'artifice, il prit le parti de le faire assassiner. Cégène, averti, se sauva dans les marais du Borysthène. Du fond de sa retraite il souleva par des messages secrets deux des treize tribus qui composoient la nation des Patzinaces; il eut la hardiesse de venir se mettre à leur tête, et de livrer bataille à Tyrac, qui étoit suivi des onze autres tribus. Malgré l'extrême inégalité des forces, la victoire balança long-temps; enfin il fallut céder au nombre. Cégène, après avoir erré quelque temps avec les débris de son armée, ne trouva d'asile assuré que sur les terres de l'empire. Il s'approcha donc du Danube, et passa avec les siens, au nombre de vingt mille, dans une île de ce fleuve, voisine de Dristra. Il fit aussitôt savoir à Michel, gouverneur de ce pays, son nom, ses aventures, et le désir qu'il avoit de se dévouer au service de l'empereur. Michel, en ayant informé Monomaque, reçut ordre d'accueillir ces fugitifs, de leur fournir les choses nécessaires, et d'envoyer Cégène à Constantinople. Il y fut bien reçu; et, dans une conférence qu'il eut avec l'empereur, il promit de se faire baptiser lui et toute sa suite : ce qui fut exécuté par le ministère du moine Euthymius. En récompense, l'empereur honora Cégène de la dignité de patrice et du titre d'ami et d'allié de l'empire. Il donna pour demeure à la nouvelle colonie trois places au bord du Danube, avec une grande étendue de terres.

Cégène, se voyant en sûreté, ne songea plus qu'à se

venger. Toujours en course, à la tête tantôt de mille, tantôt de deux mille volontaires, il passoit sans cesse le Danube, et ne donnoit point de repos aux Patzinaces, ravageant leurs terres, massacrant tous ceux qu'il pouvoit atteindre, enlevant les femmes et les enfans, qu'il vendoit aux Grecs. C'étoit le fléau de la nation. Tyrac, désespéré de ces incursions meurtrières, fit dire à l'empereur, *qu'étant allié des Patzinaces, il n'auroit pas dû recevoir dans ses états un sujet rebelle, ou du moins qu'après l'avoir reçu il ne devoit pas lui permettre de vexer par ses brigandages un peuple ami de l'empire; qu'il le prioit donc d'arrêter l'insolence de Cégène, qu'autrement les Patzinaces seroient forcés de s'en venger sur l'empire même.* Monomaque, choqué de ces menaces, répondit aux députés *qu'il trouvoit fort étrange que leur maître prétendît lui faire la loi, et l'obliger à trahir un homme qui s'étoit jeté entre ses bras, ou à l'empêcher de tirer vengeance des injures qu'il avoit reçues.* Il les congédia sans autre réponse. Il manda en même-temps à Michel et à Cégène de garder avec soin les bords du Danube; et, si les Patzinaces venoient avec des forces supérieures, de lui en donner avis sur-le-champ, afin qu'il eût le temps de leur envoyer un renfort de troupes capables de les aider à défendre le passage.

Tyrac, irrité du mépris que Monomaque avoit fait de ses plaintes, sortit de son indolence naturelle. Il attendit l'hiver pour passer le Danube sur les glaces. Au mois de décembre, le vent de nord soufflant avec violence, le fleuve se glaça jusqu'à plus de vingt pieds de profondeur, au rapport de Cédrène: la rigueur du froid ayant éloigné les Grecs de ses bords, les Patzinaces profitèrent de cette occasion, et passèrent au nombre de huit cent mille hommes, si l'on en veut croire le même auteur, qui exagère sans doute de beaucoup plus de moitié. Ce torrent se répandit de toutes parts, dé-

truisant et emportant tout sur son passage. On envoie en diligence demander du secours à l'empereur. Il fait partir aussitôt les troupes de Macédoine et de Bulgarie, avec ordre de joindre Michel et Cégène pour combattre les ennemis. Toutes les troupes étant réunies, Cégène se met à leur tête, et marche aux Patzinaces, qu'il se contente de harceler, sans risquer une action générale. Il connoissoit ses compatriotes, et attendoit que leur intempérance, plus meurtrière qu'une bataille, eût affoibli leur armée. En effet, dès qu'ils furent en-deçà du fleuve, ces barbares, qui ne vivoient dans leur pays que des fruits de la terre, trouvant grand nombre de troupeaux, qu'ils dévoroient sans retenue, et se remplissant avec excès de vin et d'hydromel, dont ils avoient jusqu'alors ignoré l'usage, furent attaqués de dysenteries qui les emportoient par milliers. Ceux qui restoient, accablés de langueur, et presque mourans, pouvoient à peine soutenir leurs armes. Cégène, instruit de leur état par un transfuge, résolut d'achever ce que la maladie avoit commencé. Il eut beaucoup de peine à déterminer les Grecs, encore effrayés de la multitude des ennemis. Il les engagea cependant à livrer bataille. Mais il n'en fut pas besoin. Dès que les Patzinaces aperçurent les Grecs qui marchoient à eux enseignes déployées, ils mirent bas les armes et demandèrent quartier. Tyrac et les principaux officiers furent les premiers à se rendre. Cégène vouloit et demandoit avec instance qu'on les passât tous au fil de l'épée, criant à haute voix *qu'il falloit tuer le serpent pendant l'hiver lorsqu'il étoit engourdi, de peur que, se réveillant au printemps, il ne reprît sa fureur avec ses forces*. Les généraux ne purent consentir à une exécution si barbare et si éloignée de leurs mœurs. Ils étoient d'avis de disperser ces malheureux dans les contrées désertes de la Bulgarie, et de leur imposer un tribut : *que par ce moyen on gagneroit des sujets à l'empire ; qu'on mettroit en*

*valeur des terres abandonnées, et qu'on pourroit en tirer des troupes dans les guerres contre les Turcs et les autres barbares.* Après une longue contestation, Cégène fut obligé de céder. Mais, opiniâtre dans sa haine, il égorgea presque tous les prisonniers qui lui échurent en partage, ne réservant pour être vendus que les mieux faits et les moins malades. Les autres furent désarmés et envoyés aux environs de Sardique et de Naisse pour défricher les terres et repeupler ce pays désolé par les longues guerres des Bulgares. Tyrac, avec cent quarante des principaux, fut présenté à l'empereur, qui les reçut avec bonté, les fit baptiser, et leur donna des établissemens à Constantinople pour y vivre heureux et tranquilles.

Les Patzinaces établis en Bulgarie ne demeurèrent pas long-temps soumis. Cette nation guerrière, accoutumée au brigandage, ne s'occupoit pas volontiers des travaux pénibles de l'agriculture. Thogrul s'étoit flatté que la terreur de ses armes contraindroit les Grecs à lui payer un tribut annuel pour acheter la paix : mécontent du refus, il se préparoit à la guerre. L'empereur, de son côté, faisoit un grand armement, et le rendez-vous des troupes, qui se mettoient en marche de toutes parts, étoit à Césarée, d'où elles devoient passer en Ibérie. Il fit prendre les armes à quinze mille Patzinaces, et mit à leur tête quatre de leurs compatriotes, Sulzum, Selté, Caraman et Catalim. Pour attacher plus fortement ces capitaines à son service, outre des gratifications considérables, il fit présent à chacun d'une très-belle armure. Ils passèrent à Chrysopolis sous le commandement du patrice Constantin Adrobalan, qui devoit les conduire en Ibérie. Dès qu'ils sont à cheval et qu'ils se voient ensemble dans les belles plaines de l'Asie, leur férocité naturelle et le regret de leur ancienne liberté s'emparent de leurs esprits. Arrivés à Damatrys, ils font halte et tiennent conseil. Les uns pensoient qu'étant au milieu

An. 1049.
*Cedr. p.* 778, 779, 780.
*Zon. t.* 2, *p.* 258, 259.

des états de l'empereur, séparés de leurs camarades, trop foibles pour tenir contre toutes les forces des Grecs, et sans ressource ni place de retraite en cas de malheur, il y auroit de l'imprudence à secouer le joug de l'empire : qu'il falloit continuer leur marche et attendre que les Turcs pussent leur donner la main et favoriser leur liberté. Les autres, plus impatiens de se voir libres, vouloient s'arrêter dans les montagnes de Bithynie, s'y cantonner et s'y défendre en cas d'attaque ; qu'ils n'auroient qu'à traverser le Pont-Euxin pour regagner leur pays ; au lieu d'aller se perdre au bout du monde dans les rochers de l'Ibérie, où ils auroient à combattre et les ennemis des Grecs et les Grecs eux-mêmes. Le seul Catalim fut d'avis de retourner sur leurs pas, et d'aller rejoindre leurs compatriotes qui étoient restés en Bulgarie. Et comme on lui demandoit comment ils pourroient traverser le Bosphore n'ayant ni barques ni bateaux : *Je vous montrerai le chemin*, répondit-il. Sa hardiesse saisit les barbares ; on cherche Adrobalan pour le tuer ; il s'étoit dérobé par une prompte fuite, pendant qu'ils délibéroient.

Catalim tourne bride vers le Bosphore ; on le suit, plutôt pour voir ce qu'il alloit faire que dans l'espérance de trouver un passage. Lorsqu'on fut au bord de la mer, Catalim se tournant vers la troupe : *A moi*, dit-il, *tous ceux qui veulent se sauver.* En même temps il pique son cheval, et s'élance dans les eaux. Les plus hardis s'y jettent après lui, et enfin toute la troupe. Le trajet étoit de mille pas jusqu'au monastère de Saint-Taraise, au-delà du golfe de Céras. Ils y arrivent avant qu'on en soit instruit à Constantinople. Ils traversent toute la Thrace. La promptitude de leur marche leur ouvre tous les passages. Parvenus enfin à Sardique, ils se joignent à leurs camarades, et appellent tous ceux qui se trouvoient dispersés ailleurs. Etant rassemblés, ils se font des armes de leurs cognées, de leurs faux et

des autres instrumens d'agriculture, marchent à Philippopolis, traversent le mont Hémus, et vont camper à l'embouchure de l'Osmus dans le Danube. Selté resta seul en Bulgarie avec une partie des Patzinaces; mais il prit la fuite à l'approche de Constantin Arianite, gouverneur de Macédoine, qui, s'étant emparé de son camp, s'en retourna sans pousser plus loin la poursuite.

Pendant ce temps-là Thogrul s'étoit avancé jusqu'à Comium, en Ibérie, mais sans avoir fait ni butin, ni prisonniers, parce que les habitans avoient mis leurs effets en sûreté dans les forteresses, qui étoient en grand nombre dans ce pays, et qu'ils s'y étoient retirés eux-mêmes. Apprenant que les troupes de l'empire s'assembloient à Césarée, et n'osant s'engager plus avant, il retourna sur ses pas, brûlant d'envie de soutenir l'honneur de ses armes par quelque grande entreprise. Arrivé dans le Baasparacan, dont les habitans avoient pris la même précaution que les Ibériens, il résolut d'attaquer les places, et commença par Manziciert. C'étoit une ville très-forte, située près des bords de l'Araxe, à douze ou treize lieues au midi de Kars, environnée d'un triple mur et bien pourvue de vivres. Elle renfermoit dans son enceinte plusieurs sources abondantes. Comme les approches en étoient faciles, Thogrul se flattoit d'emporter cette place sans beaucoup de peine. Il campa au pied des murs; et pendant trente jours il mit en œuvre toutes les machines alors en usage. Mais le patrice Basile, guerrier vaillant et expérimenté, rendoit tous ses efforts inutiles, et inspiroit son courage aux habitans. Thogrul, rebuté d'une si vive résistance, alloit lever le siége, lorsque Alcan, chef des Chorasmiens, le pria d'attendre encore un jour, et de lui laisser le soin de l'attaque; ce qu'il obtint sans peine. Au point du jour, Alcan, à la tête des Chorasmiens, va trouver le sultan: *Je vais*, lui dit-il, *vous donner aujourd'hui un spec-*

Cedr. p. 780, 781.

*tacle digne de vous et de moi.* En même temps il le conduit, avec les principaux seigneurs turcs, sur une éminence vis-à-vis de la porte qu'il alloit attaquer. Il met ses machines en batterie sur cette éminence, qui commandoit la ville, la muraille étant de ce côté-là plus basse et plus foible que partout ailleurs. Pendant que les pierres et les traits nettoient le haut du mur, il s'en approche à l'abri des mantelets pour travailler à la sape. Basile avoit garni le haut du mur d'un amas de pierres, de toute sorte de traits, et de poutres armées par le bout d'une grosse pointe de fer. Il ordonne à ses gens de se tenir à couvert sans se montrer jusqu'au moment du signal, et alors de décharger sur l'ennemi toute cette tempête. Alcan, croyant avoir abattu tous ceux qui défendoient la muraille, fait avancer ses mantelets jusqu'au pied du mur; les sapeurs et les béliers se mettent en mouvement avec une égale activité. En ce moment Basile donne le signal; et aussitôt les traits, les pierres, les poutres, tombent de toutes parts avec un horrible fracas. Le mantelet sous lequel étoit Alcan lui-même, crevé par une de ces poutres ferrées, laisse Alcan et ses gens à découvert. Tous sont tués à coups de pierres et de flèches. Alcan, distingué par l'éclat de ses armes, debout sur un monceau de cadavres, paroissoit défier la mort, lorsque deux soldats vigoureux, sortant tout à coup de la place, courent à lui, le saisissent par les cheveux, et l'entraînent dans la ville. Basile lui fait sur-le-champ trancher la tête et la jette aux Turcs. Le sultan, plein de rage et de honte, décampe aussitôt, sous prétexte d'affaires pressantes qui le rappellent dans ses états, menaçant de revenir au printemps avec de plus grandes forces.

Cedr. p. 781, 782.

La retraite de Thogrul rendoit inutiles les troupes qui s'assembloient à Césarée. Il se présenta une occasion de les employer. Aplesphar, au mépris des conventions faites avec lui, ravageoit les terres de l'em-

pire. L'empereur donna ordre à l'armée de Césarée d'aller châtier sa perfidie, et, pour la commander, il envoya Nicéphore. Ce nouveau général étoit prêtre, et avoit rendu plusieurs services à Monomaque encore particulier. Lorsqu'il le vit parvenu à l'empire, le désir de s'élever à une haute fortune lui fit abandonner les fonctions sacerdotales. Il se sécularisa, et, dans le relâchement de la discipline ecclésiastique, il le fit impunément. On n'osa pas employer les censures contre un favori de l'empereur. Le prince, fort peu instruit des règles de l'Eglise, qu'il méprisoit, le décora du titre de grand-maître de sa maison, et de commandant général de ses camps et armées. Nicéphore se met en marche, passe l'Euphrate et le Tigre, et pénètre jusqu'à Tauris, où s'étoit enfermé Aplesphar. Il ravage les environs, et force le Sarrasin à renouveler le traité, et à lui mettre entre les mains, pour sûreté de sa parole, son neveu Artasyras, dont le père étoit maître de Tauris. Nicéphore revint avec cet otage à Constantinople.

Cependant les Patzinaces fugitifs, trouvant entre le Danube et le mont Hémus une riche plaine, qui s'étendoit jusqu'à la mer, ombragée de forêts, arrosée de rivières et fertile en pâturages, s'y arrêtèrent dans un lieu nommé *les cent Collines*, d'où ils faisoient des courses continuelles. L'empereur manda Cégène, qui vint avec ses troupes camper dans la plaine de Constantinople. La première nuit avant qu'il eût vu l'empereur, et qu'il sût pour quel sujet il étoit mandé, trois Patzinaces entrèrent dans sa tente pendant qu'il dormoit, lui portèrent plusieurs coups, dont aucun ne fut mortel; ils furent pris sur le fait par ses gardes. Baltasar, fils de Cégène, alloit les faire mourir; mais comme ils en appeloient à l'empereur, il met son père dans un chariot, derrière lequel étoient enchaînés les assassins; il le fait escorter de toute sa cavalerie, et, suivant lui-même à pied avec Gulin, son frère, il entre ainsi dans

*Cedr. p. 782, 783.*

Constantinople. L'empereur étoit au Cirque; Baltasar va se présenter devant lui avec son cortége, le peuple déjà instruit de ce qui était arrivé, lui ouvrant le passage. Sur la question que lui fait l'empereur pourquoi il n'a pas sur-le-champ mis à mort les meurtriers de son père, il répond que ces malheureux, en ayant appelé au prince, son respect pour ce nom auguste a suspendu sa vengeance. Monomaque alors, adressant la parole aux assassins, leur demande par quel motif ils ont commis ce forfait; ils disent que leur zèle pour l'empereur leur a mis le poignard à la main; que Cégène est un traître qui avoit formé le dessein d'entrer dans la ville au point du jour, d'égorger le prince et les habitans, de piller les maisons, et d'aller ensuite joindre les Patzinaces rebelles. Monomaque, sans prendre le temps d'examiner la vérité de cette déposition, ajoute foi sur-le-champ à une calomnie si peu vraisemblable, ordonne d'enfermer Cégène dans une chambre du palais, nommée *la chambre d'ivoire*, sous prétexte de lui procurer du repos pour sa guérison. Il fait loger ses deux fils séparément; et les cavaliers étant retournés au camp, il y envoie quantité de vin et de viandes, comme par bienveillance; mais en effet pour enivrer les Patzinaces et les faire prisonniers lorsqu'ils seroient endormis et sans défense. Il donne la liberté aux assassins. Il comptoit tromper les Patzinaces; mais toute sa conduite dans cette conjoncture leur fit connoître ses mauvaises dispositions. Ils reçoivent avec de grands remercîmens le régal qu'il leur envoie, témoignent être fort satisfaits de son procédé; et la nuit suivante, sans en avoir donné aucun soupçon, ils décampent, marchent toute la nuit, passent le mont Hémus le troisième jour, et se réunissent à leurs compatriotes révoltés. Se trouvant en assez grosse troupe et bien armés, ils repassent l'Hémus et viennent camper près d'Andrinople, portant partout le ravage.

Constantin Arianite, qui commandoit dans cette ville, marche contre eux. Il a d'abord quelque avantage sur un parti de fourrageurs; mais, ayant attaqué le gros de l'armée, il est entièrement défait. De retour dans Andrinople, il mande à l'empereur qu'il a besoin de nouvelles troupes, et qu'il ne peut, sans un secours considérable, faire tête à tant d'ennemis. L'empereur mande au palais Tyrac et les principaux des Patzinaces qu'il avoit établis à Constantinople; il les comble de présens, et, après leur avoir fait jurer fidélité, il leur ordonne d'aller trouver leurs compatriotes pour les ramener à l'obéissance. Il rappelle en même temps l'armée d'Asie, et la fait partir avec Nicéphore. Catacalon venoit d'être nommé commandant des troupes d'Orient. Monomaque l'envoie avec Nicéphore, mais en qualité de subalterne; il lui recommande d'obéir en tout à son général. Il donne les mêmes ordres à un brave capitaine normand nommé Hervé, qui s'étoit mis au service de l'empire avec une troupe d'aventuriers attachés à sa fortune. Dans les intervalles que donnoient quelquefois les guerres de la Pouille, plusieurs seigneurs normands, qui ne pouvoient se résoudre à demeurer oisifs, quittoient l'Italie pour aller chercher de l'emploi dans les armées de l'empire. D'autres prenoient ce parti pour n'avoir pas eu satisfaction dans le partage que leurs compagnons firent de leurs conquêtes. Hervé avoit d'abord servi Maniacès dans son entreprise sur la Sicile, où il avoit donné des preuves de son courage. Il étoit venu ensuite avec bon nombre de François à la cour de Constantinople; les Grecs lui donnoient le nom de *Francopule*. C'étoit sans doute gratifier Hervé que de lui procurer des occasions d'exercer sa valeur. Mais ce brave officier, ainsi que Catacalon, devoient trouver fort étrange de se voir subordonnés à un prêtre apostat, qui n'entendoit pas mieux la guerre que l'empereur lui-même. Cependant, fidèles obser-

*Cedr. p.* 783, 784, 785, 794.

vateurs de la discipline militaire, ils ne s'écartèrent jamais de l'obéissance dans le cours de cette campagne, et ils demeurèrent aveuglément soumis même aux ignorances de leur général.

Les Patzinaces, après leur victoire, avoient repassé le mont Hémus, et s'étoient retiré dans leur établissement des cent collines. Nicéphore va les y chercher en diligence. Sa folle présomption l'assuroit du succès ; et il avoit tellement inspiré sa confiance à ses soldats, qu'ils avoient fait provision de cordes et de courroies pour lier les prisonniers ; précaution presque toujours funeste à ceux qui l'ont employée. Les Patzinaces, surpris par une marche si prompte, étoient divisés en plusieurs corps séparés. Catacalon vouloit qu'on les chargeât en arrivant, sans leur donner le temps de se réunir, et le reste de l'armée approuvoit ce conseil ; mais Nicéphore, jaloux d'ouvrir les avis, lui imposa silence : *Est-ce à vous*, lui dit-il, *de faire la leçon à votre général? Pour moi, je n'ai garde d'attaquer les Patzinaces tandis qu'ils sont séparés les uns des autres. Le premier corps n'auroit pas plus tôt été battu, que les autres se sauveroient dans les forêts, se dissiperoient dans les montagnes. Me donnerez-vous des chiens de chasse pour les relancer dans leurs retraites ?* Il fallut se taire, et l'on campa vis-à-vis du premier poste des ennemis. Pendant la nuit ils se rassemblent, et au point du jour ils s'avancent en bon ordre. Les Grecs, sortis de leur camp pour marcher à leur rencontre, sont étonnés de voir à leur tête Tyrac, et les principaux officiers que Monomaque leur avoit envoyés pour les engager à quitter les armes. Ces pacificateurs avoient oublié leur serment, et s'étoient joints à leurs compatriotes. Les Grecs se rangent en bataille. Nicéphore se met au centre, donne le commandement de l'aile droite à Catacalon, et celui de l'aile gauche à Francopule. Dès le premier choc toute l'armée grecque jette les armes et prend la fuite.

Nicéphore n'est pas des derniers. Il ne reste sur le champ de bataille que Catacalon, avec une poignée de braves gens qui se font hacher en pièces. Catacalon tombe percé de coups. Les Patzinaces, étonnés d'une si prompte déroute, craignent quelque ruse de guerre, et n'osent poursuivre ; en sorte que les Grecs ne perdirent que ce petit nombre de guerriers, qui avoient préféré la mort à une fuite honteuse. Les vainqueurs les dépouillent, ramassent les armes, pillent les bagages, et passent la nuit dans le camp des vaincus. Un Patzinace qui connoissoit Catacalon, l'ayant trouvé entre les cadavres, le reconnut en le dépouillant ; et, voyant qu'il respiroit encore, il l'attache sur son cheval, et le conduit au camp. Catacalon n'avoit plus de voix, et presque plus de sentiment. Il avoit le crâne fendu en deux d'un coup de sabre, et la gorge percée jusqu'à la racine de la langue. Toutefois son généreux ennemi prit tant de soin de sa guérison, qu'il lui rendit la vie et la santé. Les Patzinaces, pleins de mépris pour des ennemis si prompts à fuir, pillent hardiment toute la contrée. L'empereur, affligé de cette défaite, passa l'hiver à rassembler les fuyards, et à lever de nouvelles troupes pour réparer la honte qu'il avoit essuyée.

Dans l'espérance d'y réussir l'année suivante, il mit ensemble toutes les forces d'Orient et d'Occident, et en donna le commandement à Constantin, capitaine de la garde étrangère, qu'il avoit employé trois ans auparavant avec succès dans la guerre contre Aplesphar. Constantin, général prudent et circonspect, assembla son armée aux environs d'Andrinople ; et, s'étant retranché de manière à mettre son camp hors d'insulte, il y dressoit à loisir le plan qu'il devoit suivre dans cette campagne. Pendant qu'il en préparoit les opérations, les Patzinaces passent le mont Hémus, et arrivent le 8 juin près d'Andrinople. Constantin assemble le conseil, pour décider s'il est à propos de combattre ou

An. 1050.
*Cedr. p.* 785, 786.

se tenir dans les retranchemens et d'y attendre l'ennemi. La témérité d'un jeune officier déconcerta cette sage conduite. Pendant qu'on délibéroit, Samuel Burzès, plein de vanité et d'audace, chargé de la garde du camp, court à l'ennemi, sans attendre l'ordre du général, à la tête de l'infanterie qu'il commandoit, et va se jeter sur les Patzinaces. Il en fut si mal reçu, qu'il sentit trop tard son imprudence, et envoya courriers sur courriers pour demander du secours. Constantin, pour ne pas laisser périr ses troupes de pied déjà en déroute, fait monter à cheval, et livre contre son gré une bataille générale. Dans ce mouvement imprévu et précipité il n'a pas le temps de former ses rangs; et, tandis que ses escadrons sont encore flottans, les Patzinaces, animés par leur avantage, fondent sur lui; les fuyards, pêle-mêle avec les ennemis, se renversent sur les cavaliers; tout se confond, tout se débande; on regagne le camp en désordre, ayant à dos les Patzinaces, qui les chassent devant eux à grands coups de sabre. Comme la retraite étoit proche, il y eut plus de honte que de perte. Ce n'en fut pas une que celle du patrice Michel Docéan, qui avoit si mal servi l'empire en Italie sous le règne de Michel le Paphlagonien; mais on regretta Constantin Arianite, qui reçut une blessure dont il mourut trois jours après. Les vainqueurs attaquent le camp; ils travaillent avec ardeur à combler le fossé; plusieurs l'avoient déjà franchi, lorsque Sulzum, un de leurs généraux, atteint d'un gros javelot lancé d'une machine, tombe percé de part en part, lui et son cheval. Un coup si terrible glace d'effroi les Patzinaces. En ce moment Glabas arrive d'Andrinople avec les troupes de la garde impériale; les ennemis, le prenant pour Basile, qu'on attendoit avec un grand corps de troupes, s'éloignent du camp, se dispersent, et regagnent le mont Hémus.

An. 1051. Tant de mauvais succès rendoient l'empereur mépri-

sable. Une famille nombreuse et distinguée par la naissance conspira tout entière contre lui. Le complot fut découvert, et l'empereur fit grâce à tous, excepté au chef, qui se nommoit Nicéphore. Il fut exilé, avec confiscation de ses biens. C'étoit assurément une peine légère pour la qualité du crime. Cependant, comme il fut condamné sans être entendu, et qu'on n'observa en cette occasion aucune des formes judiciaires, on ne sut aucun gré à l'empereur de sa clémence ; il passa pour un tyran lors même qu'il épargnoit les coupables.

Après la bataille d'Andrinople les Patzinaces se mirent *Cedr. p. 787.* à ravager sans crainte la Macédoine et la Thrace. Portant de toutes parts l'incendie et le massacre, n'épargnant pas même les enfans au berceau, ils faisoient ressentir à ce malheureux pays toutes les horreurs de la férocité la plus barbare. Un de leurs partis eut l'audace de s'avancer jusqu'à la vue de Constantinople ; mais il n'en revint pas. A la garde ordinaire de l'empereur se joignirent les plus déterminés des habitans. Jean, surnommé *le Philosophe*, un des eunuques de Zoé, se mit à leur tête ; c'étoit un homme aussi avisé que brave et hardi. Il tomba pendant la nuit sur ces brigands ; les trouvant ivres et endormis, il les égorgea sans risque, et remplit de leurs têtes des tombereaux qu'il fit conduire à l'empereur. Comme le nom seul des Patzinaces étoit devenu la terreur des Grecs, trois fois vaincus, l'empereur résolut d'employer contre eux des troupes étrangères. Il rassembla ce qu'il avoit de François et de Varangues : c'étoient des troupes de pied. Il tira des cavaliers de toutes les contrées de l'Orient, mit à la tête de chaque nation un des plus distingués de la nation même, et donna le commandement général de cette armée à Nicéphore Bryenne, avec le titre d'ethnarque, c'est-à-dire commandant des nations. Il joignit avec lui pour collègue le patrice Michel Acolythe; et ces deux généraux eurent ordre d'éviter le combat et de prendre

toutes les mesures de la prudence pour arrêter les incursions. Mais, se défiant toujours du succès, il eut en même temps recours à la négociation. Cégène, guéri de ses blessures, fut tiré de la prison honorable où il étoit détenu, et, sur sa promesse d'inspirer à ses compatriotes des sentimens de paix, il fut envoyé pour en traiter avec eux. Cégène partit, résolu de servir de bonne foi l'empereur. Avant que de passer le mont Hémus, il envoya demander aux Patzinaces un sauf-conduit. Loin de le refuser, ils jurèrent qu'ils le recevroient avec amitié. Dès qu'il fut arrivé, ils le massacrèrent, et, par un excès de rage, ils hachèrent son corps en morceaux.

*Cedr. p. 787, 788.* Cependant les deux généraux, campés près d'Andrinople, agissoient conformément à leurs ordres. Se tenant sur la défensive, sans rien hasarder, ils observoient tous les mouvemens des Patzinaces, et tomboient à propos sur les partis ennemis, qu'ils tailloient en pièces. Cette prudente conduite ferma aux barbares les passages du mont Hémus; ils n'osèrent plus ravager la Thrace, et se jetèrent en Macédoine, où ils ne s'engagèrent qu'avec précaution et par gros détachemens. Les généraux grecs, apprenant qu'ils étoient campés près de Chariopolis, sur les confins de la Thrace et de la Macédoine, décampent pendant la nuit, sans donner connoissance de leur dessein, et, après une marche forcée, ils arrivent à Chariopolis, et s'y renferment pour attendre une occasion favorable. Le jour suivant les Patzinaces, ne sachant pas que l'armée ennemie fût si proche, vont à l'ordinaire piller les campagnes; ils courent jusqu'aux portes de la ville, et sur le soir ils rentrent dans leur camp, chargés de butin, et passent le reste du jour à faire bonne chère et à se divertir. La nuit étant venue, les impériaux sortent de la ville, tombent sur leur camp, et, les trouvant ensevelis dans le sommeil, ils en font un grand carnage. Cette surprise rabattit l'audace des Patzinaces; et, pendant le reste de cette année et la sui-

vante, ils furent plus retenus dans leurs courses, et ne s'avancèrent dans le pays qu'avec circonspection.

L'empire se soutenoit en Orient; il se défendoit contre les barbares du septentrion; mais il faisoit tous les ans de nouvelles pertes en Italie. Drogon, chef des Normands, ayant succédé à son frère Guillaume Bras-de-fer, suivoit ses traces et étendoit ses conquêtes. Il prit et détruisit Bovino entre Troja et Ascoli. Cette ville fut rebâtie l'année suivante, mais ruinée peu après par un incendie. Le catapan Eustaise, déjà vaincu par Guillaume près de Trani, le fut encore par Drogon sur terre et sur mer, près de Tarente. Drogon, pour affermir davantage son établissement, profita du désir qu'avoit Henri, empereur d'Allemagne, de se faire des droits sur toute l'Italie. Quoique ce fût sur les Grecs, et non pas sur les empereurs d'Occident que les Normands avoient conquis la Pouille, cependant Henri, à l'exemple de ses prédécesseurs, prétendoit que cette province, aussi-bien que la Calabre, lui appartenoit comme roi d'Italie. En cette qualité, il reçut avec plaisir les marques de déférence des princes normands, et leur accorda volontiers l'investiture des comtés de Pouille et d'Averse. Irrité contre les Bénéventins, qui lui avoient refusé l'entrée de leur ville, il les fit excommunier par le pape; et, non content de cette punition spirituelle, il s'empara d'une grande partie de leur territoire, qu'il donna encore en fief aux Normands. Monomaque apprit avec chagrin ces actes d'autorité que l'empereur d'Occident exerçoit en Italie, et ces accroissemens de la puissance des Normands, qui jetoit tous les jours de plus profondes racines. Il renvoie dans la Pouille Argyre, fils de Mel, en qualité de catapan, avec quantité d'or, d'argent et d'étoffes précieuses pour gagner les chefs de la nation normande, et les engager à passer en Grèce, sous prétexte de secourir l'empire contre les Patzinaces et les Turcs. Argyre arrive à Bari, divisée alors en deux fac-

*Leo. ost. l. 2, c. 80; l. 3, c. 16.*
*Lup. protos.*
*Guill. App. l. 2.*
*Malaterra. l. 1, c. 13.*
*Chron. bar.*
*Chr. norm.*
*Lambert. Schafnab. p. 161.*
*Marian. Scot.*
*Du Cange, fam. p. 157.*
*Giann. hist. nap. l. 9, c. 2 et 3.*
*Murat. annal. d'Ital. t 3, p. 137, 138.*
*Abrégé de l'hist. d'Ital, t. 3, p. 184 et suiv.*

tions, dont l'une, favorable aux Normands, lui fait fermer les portes de la ville. Mais au bout d'un mois le parti fidèle aux empereurs grecs reprend le dessus et reçoit Argyre, qui se saisit des deux chefs de la faction opposée, les charge de fers et les envoie à Constantinople. Il travaille ensuite à exécuter sa commission auprès des Normands, et n'épargne ni les présens ni les promesses. Ces guerriers, supérieurs aux Grecs en bravoure, égaux du moins en finesse, sentent l'artifice et refusent de sortir d'Italie. Argyre, désespéré du peu de succès de sa ruse, emploie ce qui lui reste de trésors à corrompre les principaux habitans de la Pouille pour les porter à se défaire des Normands. Il aposte un assassin qui tue Drogon dans une église à coups de poignard. On fait main basse sur les Normands en plusieurs lieux de la Pouille, et ce massacre en fit périr plus que n'en avoient détruit toutes les guerres précédentes. Adraliste, chef de la faction normande dans Bari, se sauva de la ville et s'alla jeter entre les bras de Humfroi, frère et successeur de Drogon. On se saisit de sa femme et de toute sa famille, qu'on envoie à Constantinople. Humfroi ayant rassemblé ses troupes, se vengea de ces assassinats, et fit mourir les meurtriers dans les plus rigoureux supplices. Il marcha ensuite contre Argyre, qui, lui ayant livré bataille près de Siponte, perdit un grand nombre de soldats, tant Grecs qu'Italiens, et se sauva couvert de blessures. Il se livra un autre combat près de Crotone, où Sicon protostate fut vaincu. Jean, évêque de Trani, envoyé par Argyre à Constantinople pour rendre compte à l'empereur du mauvais état des affaires en Italie, et pour demander de nouveaux secours, ne put rien obtenir. Les ennemis d'Argyre l'accusoient d'intelligence avec les Normands, et la mort de Monomaque, arrivée peu après, ne laissa point au catapan le temps de se justifier de ces calomnies. En même temps qu'il envoyoit en Grèce, il avoit dépêché des courriers au pape,

qui étoit alors en Allemagne, pour le mettre dans les intérêts de l'empire. Il lui représentoit les Normands comme une nation barbare et impie, qui violoit également les lois de la religion et de l'humanité. Léon IX obtint des troupes de l'empereur, et se mit à leur tête; mais avant qu'elles eussent passé les Alpes, Henri les rappela; et le pape marcha en personne contre les Normands avec des levées d'Italiens et un petit nombre d'Allemands. La bataille se livra près de Civitella, dans la Capitanate. Humfroi, soutenu de la valeur de son frère, Robert Guiscard, remporta une victoire signalée. Le pape fut pris et conduit à Bénévent par les vainqueurs, qui, lui baisant les pieds et lui demandant humblement l'absolution de leurs péchés, le retinrent prisonnier. Il recouvra la liberté l'année suivante, par son traité avec les Normands, qu'il reçut au rang des vassaux de saint Pierre, leur accordant en fief relevant de l'Eglise tout ce qu'ils possédoient déjà dans la Pouille, et ce qu'ils pourroient conquérir en Calabre sur les Grecs et en Sicile sur les Sarrasins. Ainsi la mauvaise politique d'Argyre, au lieu d'affoiblir les Normands, ne fit qu'accroître leur puissance, et susciter aux empereurs grecs, dans la personne des papes, de nouveaux ennemis. Le pape accordoit aux Normands des droits qu'il n'avoit pas lui-même; il se faisoit des vassaux, et s'érigeoit en seigneur suzerain de ce qui appartenoit à l'empire.

La conjoncture étoit favorable pour s'agrandir aux dépens du maître légitime. Monomaque, endormi dans les amusemens, ne jetoit que de foibles regards sur ce qui se passoit dans ses états. Ce n'étoit ni la naissance ni le mérite qui procuroient sa bienveillance. Le talent de la bouffonnerie, des défauts même propres à divertir le prince, faisoient fortune auprès de lui. Peu s'en fallut qu'il ne fût la victime de ces goûts méprisables. Romain Boïlas, né dans une condition très-basse, sembloit con-

AN. 1052.
*Cedr. p.* 788.
*Zon. t.* 2, *p.* 259, 260.
*Glycas*, *p.* 320, 321.

damné par la nature à demeurer dans son obscurité. Il étoit bègue; mais, loin de travailler à corriger ce défaut, il l'affectoit davantage par un mauvais goût de plaisanterie. C'étoit un talent précieux à la cour de Monomaque; Boïlas devint favori. Il avoit ses entrées à toute heure; l'appartement des femmes lui étoit ouvert, comme le cabinet du prince. Ce misérable, devenu grand seigneur et comblé de richesses, s'oublia au point de se croire digne du trône, s'imaginant sans doute que pour régner il ne falloit faire que ce que faisoit Monomaque; de quoi il se sentoit très-capable. Il résolut donc de tuer celui qu'il faisoit rire. Il falloit se former un parti; il s'adressoit à ceux qu'il savoit mécontens, et leur faisoit entrevoir son dessein; s'ils l'approuvoient, il les échauffoit par de belles promesses; s'ils paroissoient le rejeter: *Je voulois éprouver votre fidélité*, leur disoit-il, *je vois qu'elle est incorruptible, et je vous en félicite; vous méritez toute la faveur du prince; je lui rendrai compte de votre attachement.* Il s'assura ainsi d'un bon nombre de conjurés. Comme il avoit les clefs de tous les appartemens, il pouvoit y entrer jour et nuit, et le coup étoit infaillible, s'il n'eût été dénoncé par un de ses complices. Il fut pris sur le fait, lorsqu'il entroit de nuit dans la chambre du prince un poignard à la main. Ses complices furent punis; mais ce qui caractérise parfaitement la stupide indolence de Monomaque, Boïlas en fut quitte pour une courte disgrâce. L'empereur ne put se priver long-temps d'un courtisan si nécessaire; il lui rendit toute sa faveur.

*Cedr. p. 788, 789. Glycas, p. 321.*

Le sultan ravageoit alors la Persarménie. Coutoulmisch, son cousin, qui s'étoit révolté contre lui, ayant été battu, s'étoit sauvé avec six mille hommes, et avoit envoyé prier l'empereur de lui donner asile. En attendant la réponse, il assiégea la ville de Kars, qui appartenoit à Thogrul, et s'en rendit maître. Mais pendant qu'il attaquoit la citadelle, apprenant que le sultan ap-

prochoit, et qu'il étoit déjà en Ibérie, il leva le siége, et, traversant toute l'Asie, il s'enfuit au fond de l'Arabie heureuse. Thogrul, plein de dépit qu'il lui eût échappé, déchargeoit sa colère sur l'Ibérie, qu'il mettoit à feu et à sang. L'empereur fit partir Michel Acolythe, qui, ayant rassemblé les Francs et les Varangues, dispersés en divers postes de la Chaldie et de l'Ibérie, se mit en marche pour aller joindre le sultan. Thogrul, qui n'étoit suivi que d'un camp volant, ne voulut point hasarder sa réputation contre des troupes réglées; il reprit la route de Tauris. Dans ce même temps Michel, fils et successeur d'Étienne, roi de Servie, fit un traité de paix avec l'empereur, et fut reçu au rang d'ami et d'allié de l'empire, avec le titre de protostataire. Le soudan d'Egypte, pour entretenir l'amitié de Monomaque, lui fit présent d'un éléphant et d'un chameau moucheté, que les Grecs nommoient *camélopardalis*, et que nous nommons *giraffe*, animal rare, qui ne se trouve que dans les contrées méridionales de l'Afrique et de l'Asie.

Quoique les Patzinaces fussent moins hardis depuis la surprise de leur camp, ils continuoient cependant leurs courses en Macédoine et en Bulgarie. L'empereur fit un dernier effort pour se délivrer de ces ennemis incommodes. Il réunit toutes les forces d'Orient et d'Occident, et mit à leur tête Michel Acolythe, déjà vainqueur de ces barbares. Basile eut ordre de le joindre avec les troupes de Bulgarie. Les Patzinaces, avertis de leur marche, se retranchent près de Parasthlava, environnent leur camp d'une forte palissade et d'un fossé profond, et s'y renferment à l'arrivée des Grecs, résolus de s'y bien défendre. On les attaque sans succès; le temps se passe en efforts inutiles; et les assiégeans commençant à manquer de vivres dans un pays dévasté, délibèrent sur le parti qu'ils doivent prendre. Ils se déterminent à la retraite, et décampent en silence, à la faveur d'une nuit obscure. Tyrac, instruit de leur dessein

AN. 1053.
*Cedr. p.* 789, 790.
*Glycas*, *p.* 321.

par un transfuge, avoit envoyé d'avance de gros partis se saisir des passages; et, se tenant alerte avec le reste de ses troupes, il les charge au moment du départ. Surpris et déconcertés par cette attaque imprévue, embarrassés de leurs bagages, ne pouvant distinguer dans les ténèbres les amis des ennemis, ils ne songent qu'à fuir plutôt qu'à combattre; mais en fuyant ils trouvent la mort qui les attend à tous les passages. La plupart périrent avec Basile; les autres, avec Michel, gagnèrent Andrinople. Monomaque lève une nouvelle armée, prend à sa solde des troupes étrangères, et se prépare à retourner contre les barbares. Les Patzinaces, intimidés de ces grands mouvemens, ont recours à la négociation; ils envoient demander la paix, et l'empereur, déjà fatigué des préparatifs, retombe dans son inaction naturelle; il leur accorde une trève de trente ans: c'étoit apparemment ce qu'il se promettoit encore de vie.

*Leo. ost. l. 2, c. 88. Leo. Allat. de eccles. occident. or. perp. consens. l. 2. c. 9. Pagi ad Baron. Oriens christ. t. 1, p. 260, 261. Fleury, hist. ecclés. l. 60, art. 2 et suiv.*

Ce fut dans ce temps-là qu'éclata enfin cette division funeste qui sépare encore l'église grecque d'avec l'église latine. L'ambition des patriarches de Constantinople en avoit depuis long-temps jeté les premières semences. Evêques de la ville impériale, ils prétendirent que la majesté séculière, en changeant de résidence, entraînoit avec elle la hiérarchie ecclésiastique, et que la capitale de l'empire devoit être celle du monde chrétien. Enivrés de cette présomption, ils s'élevèrent d'abord à la dignité patriarchale, et prirent l'essor au-dessus des autres patriarches d'Orient. Enfin, parvenus au second rang, ils portèrent la hardiesse jusqu'à disputer le premier à l'église romaine, en usurpant le titre de patriarches œcuméniques. Cependant depuis Photius, qui avoit porté la fierté plus haut qu'aucun de ses prédécesseurs, l'église de Constantinople, sous une suite de dix-sept évêques, étoit demeurée unie à l'église de Rome. Mais Michel Cérulaire, encore plus fougueux, quoique moins habile que Photius, résolut de rompre avec l'église latine. Se-

flattant de réussir aisément sous un prince ignorant et livré à ses plaisirs, il se fit appuyer de deux personnages de grande autorité; l'un étoit Léon, archevêque d'Achride, métropole de Bulgarie, le plus savant prélat de la Grèce; l'autre, Nicétas Stéthat, moine de Stude, qui prêta sa plume aux emportemens de Cérulaire. Jamais schisme n'eut des prétextes si légers et des suites si étendues. Rien de plus frivole que les reproches dont les Grecs chargeoient les Latins. C'étoit de consacrer avec du pain azyme, de manger des viandes suffoquées, de jeûner les samedis de carême, contre la coutume des Grecs, qui ne jeûnent point les samedis, non plus que les dimanches; de ne point chanter l'*alleluia* pendant ce même temps. Ces pratiques étoient, à les entendre, autant d'abominations; ils croyoient ne pouvoir communiquer avec des prélats coupables de tant d'horreurs. Un seul article sembloit mériter une plus sérieuse attention: c'étoit le célibat des prêtres, auxquels les Grecs permettoient de vivre avec les femmes qu'ils avoient épousées avant leur ordination. A ces crimes contre la discipline, et à d'autres pareils il falloit joindre une hérésie; ils en crurent trouver l'ombre dans l'addition *filioque*, faite depuis long-temps au symbole de Constantinople, et conforme à la doctrine apostolique. On fit courir par tout l'Orient l'écrit de Nicétas qui contenoit toutes ces accusations, et en conséquence les deux prélats condamnèrent publiquement l'église romaine comme entièrement corrompue dans le dogme, dans la discipline, dans les mœurs. Cérulaire défendit de communiquer avec le pape, fit fermer les églises des Latins, s'empara des monastères qui refusoient de se soumettre à ses décisions, excommunia tous ceux qui auroient recours au saint-siége, et poussa le fanatisme jusqu'à rebaptiser ceux qui avoient été baptisés par les Latins. Son prétendu zèle ne se borna pas à l'Orient et à la Grèce. Il fit à l'évêque de Trani, dans la Pouille, des reproches amers de ce

qu'il adoptoit les erreurs des Latins. Cette lettre ayant été communiquée au pape Léon IX, qui se trouvoit pour lors à Trani, il se crut obligé de justifier l'église latine; ce qu'il fit par une lettre adressée aux deux prélats auteurs du schisme. Cérulaire avoit compté que l'empereur regarderoit ce combat, du moins avec indifférence; il se trompa. Monomaque avoit alors intérêt de ménager le pape, dont il croyoit le crédit nécessaire pour obtenir de l'empereur Henri du secours contre les Normands. Il écrivit donc au pape qu'il désiroit ardemment l'union entre les deux églises; et il obligea le patriarche de témoigner par une lettre les mêmes sentimens. Ces lettres furent envoyées au catapan Argyre, qui les fit tenir au pape sur la fin de l'an 1053.

An. 1054. Le pape, qui souhaitoit sincèrement la paix, envoya trois légats à Constantinople pour conférer avec Cérulaire, et dissiper les nuages qui s'élevoient. Mais Cérulaire fit toujours semblant de croire que ces légats n'avoient point mission du pape, et qu'ils n'étoient envoyés que par Argyre, son ennemi mortel. Ils étoient chargés de deux lettres; l'une adressée à l'empereur, l'autre au patriarche, et avoient ordre de répondre eux-mêmes plus amplement aux objections des Grecs, et de travailler avec ardeur au rétablissement de la concorde. Le pape mourut peu après le départ de ses légats. Sa mort ne refroidit pas leur zèle, et ne diminua rien de leur fermeté. Le cardinal Humbert, le premier d'entre eux par sa dignité et par son savoir, répondit en détail à toutes les imputations de Cérulaire et de Léon d'Acrhide : il confondit si solidement Nicétas, que ce moine, qui étoit de bonne foi, se rétracta, et anathématisa son ouvrage en présence de l'empereur, qui fit brûler publiquement cet écrit scandaleux. Il demanda pardon de son attentat contre le saint-siége. Mais, comme le patriarche persistoit dans son opiniâtreté, sans vouloir même voir les légats, ils se transportèrent le 16 juil-

let à Sainte-Sophie; et, après avoir déposé sur le grand autel un acte d'excommunication en présence du clergé et du peuple, ils sortirent en secouant la poussière de leurs pieds, et criant, *que Dieu voie, et qu'il juge.* Ils mirent ordre ensuite au gouvernement des églises latines de Constantinople, et prirent congé de l'empereur, qui approuvoit si peu la conduite de Cérulaire, qu'il leur donna le baiser de paix, et les combla de présens, tant pour l'église de saint Pierre que pour eux-mêmes. Ils partirent; et deux jours après, lorsqu'ils étoient à Sélymbrie, ils furent rappelés par l'empereur, à la sollicitation de Cérulaire même, qui promettoit de conférer avec eux. Mais ce prélat, aussi méchant qu'artificieux, ne les faisoit revenir que pour les exposer à la fureur du peuple. Il avoit falsifié l'acte d'excommunication, le traduisant de latin en grec de manière à soulever la ville entière. A leur retour, il les fit inviter à se trouver le lendemain à Sainte-Sophie, pour tenir, disoit-il, un concile. Mais l'empereur, averti de son mauvais dessein, déclara qu'il vouloit y assister; et, sur le refus du prélat, il fit partir les légats. Cérulaire, outré de dépit, publie à haute voix que le prince trahit lui-même l'église grecque; qu'il est d'intelligence avec les Romains, et il excite une sédition si violente, que, pour la calmer, le timide empereur se détermine malgré lui à sévir contre les partisans des Latins, et à faire fouetter et mettre en prison ceux qui avoient servi d'interprètes aux légats. Ayant ensuite découvert la falsification de Cérulaire, il en fut tellement irrité, que, sans oser s'attaquer directement à sa personne, il chassa du palais ses parens et ses amis. Cérulaire, de son côté, publia un décret plein d'imposture, dans lequel il rendoit compte à son peuple de ce qui s'étoit passé entre lui et les légats. La vérité y étoit si grossièrement défigurée, qu'il ne faudroit pas d'autre preuve de la foiblesse de l'empereur que son silence en cette occasion. Michel, pour consommer son ouvrage,

excommunie le pape à son tour; il efface son nom des Dyptiques, et fait tous ses efforts pour séparer de l'église romaine les patriarches orientaux par des lettres pleines de mensonges. Ses calomnies réussirent auprès de plusieurs évêques; mais le schisme ne fut pas encore général, et l'on voit dans la suite quelques empereurs en communion avec l'église romaine. Le pape Alexandre envoya Pierre, évêque d'Anagnie, en qualité d'apocrisiaire à l'empereur Michel, en 1071, et Pierre demeura auprès de ce prince l'espace d'un an que vécut encore Alexandre. Le pape Grégoire excommunia Nicéphore Botaniate, parce qu'il avoit détrôné Michel, qui communiquoit avec les Latins.

*Zon. t. 2, p. 260. Du Cange, fam. byz. p. 145.*

Zoé ne vit pas cette révolution; et d'ailleurs ce n'étoit pas les affaires de l'Eglise qu'elle avoit le plus à cœur. Cette princesse, qui depuis vingt-quatre ans scandalisoit l'empire par le dérèglement de ses mœurs, qui avoit fait trois empereurs en les épousant, et les avoit ensuite fait repentir d'avoir acheté trop cher la dignité impériale, étoit morte en 1052, âgée de soixante-quatorze ans. L'empereur, qui n'avoit pas pleuré la perte de quarante mille braves soldats tués dans les défilés de la Servie, pleura très-amèrement la mort de Zoé. Ce vieillard imbécille la mettoit au nombre des saintes, et prenoit, dit Zonare, pour autant de miracles les champignons qui naissoient autour de son tombeau. Il ne trouva qu'un remède pour se consoler. Sclérène ne vivoit plus depuis long-temps. Toujours esclave des passions de sa jeunesse, il appela auprès de lui la fille d'un prince alain, jeune et belle, qui vivoit à Constantinople en qualité d'otage. Il la logea dans le palais; et, pour épargner à ses sujets des soupçons incertains, il lui donna des gardes avec le titre d'Auguste, et lui assigna un entretien magnifique. La crainte de blesser Théodora, et plus encore d'encourir les censures ecclésiastiques par un quatrième mariage, l'empêcha de lui mettre la cou-

ronne sur la tête. Cette concubine titrée ne jouit pas long-temps de sa fortune; tout cet éclat s'éclipsa à la mort de Monomaque ; il lui fallut retourner à son premier état, qui n'étoit guère au-dessus de celui d'une prisonnière.

Ces événemens causoient de grandes agitations à la cour, mais n'excitoient que la curiosité dans le reste de l'empire. Constantinople en particulier sentoit beaucoup plus vivement les maux dont elle étoit alors affligée. Outre la dureté des impôts, fléau perpétuel sous le règne de ce mauvais prince, il tomba dans l'été de cette année une grêle prodigieuse, qui tua quantité d'hommes et d'animaux. Un mal encore plus meurtrier désola cette ville pendant cette année et la suivante. La peste y fit de cruels ravages. Monomaque en fut exempt ; mais il ne put échapper aux atteintes de la goutte, dont il n'avoit cessé d'être tourmenté depuis qu'il étoit sur le trône. C'étoit le contrepoids de sa haute fortune et le supplément des disgrâces qu'il avoit essuyées dans l'état de particulier. Il avoit tellement perdu l'usage de ses pieds, qu'il ne pouvoit faire un pas sans être porté ou du moins soutenu par deux officiers. A cette maladie son imprudence en joignit une autre. Comme il prenoit souvent les bains chauds, et qu'il s'exposoit ensuite à l'air froid, il lui en vint un mal de côté, d'abord léger, mais qui s'accrut en peu de temps au point de faire désespérer de sa vie. Il avoit eu pendant une partie de son règne un excellent ministre, qui lui avoit épargné bien des fautes, et à ses sujets bien des malheurs. C'étoit Constantin Lichudès, d'une famille noble, d'un génie élevé, consommé dans la science du gouvernement, et d'une probité supérieure à toute corruption. D'autant plus incapable d'une lâche complaisance, qu'il étoit plus sincèrement attaché aux vrais intérêts de son maître, loin de servir aveuglément ses caprices, il y résistoit avec respect, et le ramenoit quelquefois par ses remontrances au parti de la justice

*Cedr. p. 790, 791. Zon. t. 2, p. 260, 261, 262. Manas. p. 128. Glycas, p. 321. Joël. p. 184. Pagi ad Baron.*

et de la raison. Monomaque n'étoit pas digne d'un ministre de ce caractère. Ennuyé d'un si fidèle serviteur comme d'un censeur incommode, il s'en étoit défait pour donner sa confiance à un misérable eunuque nommé Jean, né dans la bassesse, et d'une âme aussi basse que sa naissance, vil flatteur, très-ignorant dans la conduite des affaires, sans autre talent qu'une pédantesque affectation de purisme, quoiqu'il parlât et qu'il écrivît mal. L'empereur le combla d'honneurs, se reposa sur lui de tout le gouvernement, le fit prince du sénat et grand-logothète. Ce ministre, de concert avec d'autres courtisans, voyant que l'empereur lui-même avoit perdu toute espérance, lui conseille de se désigner un successeur; il lui propose, comme le plus digne, Nicéphore, qui commandoit alors en Bulgarie. On dépêche aussitôt un courrier pour le faire venir. Malgré les précautions qu'on avoit prises pour cacher ce dessein à Théodora, elle en fut avertie, et sur-le-champ elle laisse l'empereur mourant dans le monastère de Mangane, où il s'étoit fait transporter. Elle se rend en diligence au palais, et bientôt environnée de la garde impériale et des principaux sénateurs, qui vinrent l'assurer de leur dévouement, elle est proclamée impératrice, comme légitime héritière de la puissance souveraine. La pourpre dont elle avoit été enveloppée dans son enfance, la douceur de son caractère et les disgrâces de sa vie lui concilioient tous les cœurs. Cette nouvelle porta le dernier coup à l'empereur. Le chagrin qu'il en conçut le fit tomber en délire; il n'en revint que pour rendre les derniers soupirs. Il mourut le 30 novembre, après un règne de douze ans et six mois moins douze jours. Il fut enterré dans le monastère de Mangane, dont il étoit le fondateur.

Ce prince contribua beaucoup à précipiter la décadence de l'empire, quoiqu'il en eût étendu les bornes du côté de l'Arménie, partie par les armes, partie par

des négociations avec les seigneurs du pays. Mais l'indigence à laquelle le réduisirent ses largesses inconsidérées l'obligea de licencier l'armée d'Ibérie, composée de cinquante mille hommes. Il s'imagina gagner beaucoup en s'épargnant l'entretien de ces troupes, et attirant à son trésor les revenus de ce pays. Mais cet argent se dissipa comme le reste en vaines dépenses, et la frontière demeura ouverte aux incursions des Turcs. Quelques auteurs lui font un mérite d'une sorte de bassesse dans un souverain. Il étoit, disent-ils, humble et modeste, jusqu'à s'abaisser dans ses lettres au-dessous du soudan d'Egypte, qui en devenoit plus fier, et en prenoit avantage pour s'emparer des îles qui se trouvoient à sa bienséance. Mais, pour détruire cet éloge, il ne faut que faire attention aux effets qu'ils attribuent eux-mêmes à cette vertu mal entendue. Il fit bâtir des hôpitaux, des monastères. Il augmenta les revenus de Sainte-Sophie; on n'y célébroit auparavant le saint sacrifice que les samedis et les dimanches; il y assigna des rétributions pour le faire célébrer tous les jours. Il enrichit cette église de vases précieux et de magnifiques ornemens: actions louables en elles-mêmes; hommages très-agréables sans doute aux yeux du Créateur, quand ils n'entraînent pas l'oppression de ses créatures, et que pour suppléer à ces pieuses libéralités, un prince n'est pas forcé de se soutenir par des exactions injustes.

# LIVRE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME.

## THÉODORA. MICHEL VI, DIT STRATIOTIQUE. ISAAC COMNÈNE. CONSTANTIN X. DUCAS. EUDOCIE. ROMAIN IV, DIT DIOGÈNE.

An. 1055.
*Cedr. p. 791, 792.*
*Zon. t. 2, p. 262.*
*Glycas, p. 322.*
*Manas. p. 128.*
*Joël. p. 184.*
*Herman. contract.*
*Chr. norm.*

Théodora, dans un âge avancé, entroit en possession d'un trône qu'elle avoit refusé vingt-six ans auparavant. Jamais princesse n'avoit éprouvé dans le cours de sa vie plus de révolutions diverses. Destinée d'abord à l'empire, chassée ensuite du palais, objet et victime de la jalousie de sa sœur, jouet perpétuel de ses caprices, exilée, religieuse, impératrice, replongée au bout de trois mois dans l'obscurité d'une vie privée, elle survivoit à ses persécuteurs et régnoit sur leurs cendres. Que pouvoit-on attendre d'une femme plus que septuagénaire, qui ne fit choix pour ministres que de quatre eunuques? Elle régna cependant avec gloire. Les agitations de sa fortune n'avoient point ébranlé son esprit; et ces eunuques, dont elle ignora la méchanceté, dirigés par sa vigilance et contenus par sa fermeté, n'osèrent, tant qu'elle vécut, faire usage que de leur habileté. Il est vrai que la courte durée de son règne ne les obligea pas de se contraindre long-temps.

Son premier soin fut de prévenir les troubles. Nicéphore, que le défunt empereur avoit mandé pour lui mettre la couronne sur la tête, fut arrêté à Thessalonique, et transporté en Lydie pour y être enfermé dans un mo-

nastère; tous ses partisans furent dépouillés de leurs biens et relégués. Isaac Comnène, fils de ce Manuel qui s'étoit distingué par sa valeur sous le règne de Basile II, commandoit les troupes d'Asie; il fut rappelé, et la préfecture d'Orient fut donnée à Théodore, un des quatre confidens, avec ordre de s'opposer aux incursions des Turcs. C'étoit chez ces barbares une opinion populaire, fondée sur je ne sais quel oracle, que leur puissance seroit détruite par une armée pareille à celle qu'Alexandre avoit conduite contre les Perses. Sur la foi de cette prédiction, Monomaque avoit fait passer en Asie l'armée de Macédoine, sous le commandement de Nicéphore Bryenne. Dès que Bryenne eut appris la mort de l'empereur, il ramena l'armée à Chrysopolis. Pour le punir d'être revenu sans ordre, Théodora confisqua ses biens, l'exila, et fit retourner les troupes dans les quartiers qu'elles avoient quittés.

On ne vit jamais d'empereur plus assidu à remplir toutes les fonctions de la souveraineté. L'impératrice donnoit tous les jours audience, répondoit aux ambassadeurs, nommoit les magistrats, rendoit la justice, et recueilloit elle-même les opinions. Elle décidoit de toutes les affaires publiques et particulières. Son règne fut tranquille; ses sujets obéissoient avec joie; l'empire sembloit n'être qu'une famille. Cette union du prince et des peuples imposoit aux nations étrangères; elles n'osoient en troubler le repos. La nature même sembloit respecter cette heureuse intelligence. La terre prodiguoit ses fruits, et nul accident n'interrompit la prospérité publique. Quoique Henri, empereur d'Allemagne, favorisât les Normands, et qu'il se regardât comme seigneur souverain de toute l'Italie, il usoit cependant de quelque ménagement à l'égard de l'empire grec. Il avoit envoyé l'évêque de Novare à Constantinople. Cet ambassadeur, adressé à Monomaque, trouva Théodora sur le trône. Il en obtint la confirmation de

l'alliance entre les deux états, et fut accompagné à son retour d'une députation de l'impératrice au prince allemand. Les Normands étoient les seuls en guerre avec l'empire. Ils continuoient leurs conquêtes en Italie. Humfroi battit les Grecs près d'Oria. Robert remporta une autre victoire près de Tarente, et prit la ville d'Otrante.

An. 1056. Agée de soixante-seize ans, Théodora, d'un tempérament sain et vigoureux, se flattoit encore d'une longue vie. Rien ne l'avertissoit de la vieillesse. Elle suffisoit sans peine à tous les travaux du gouvernement, et des moines complaisans lui promettoient des siècles. Mais ses ministres, qui la voyoient de près, jugèrent, à des accès fréquens de colique intestinale, qu'elle n'avoit pas longtemps à vivre. Ils délibérèrent ensemble sur le choix d'un successeur capable de maintenir l'empire dans cet état de paix et de tranquillité dont il goûtoit les douceurs. Ils crurent l'avoir trouvé dans Michel Stratiotique. C'étoit un vieux guerrier, connu par son ancienne valeur et par une grande réputation de probité, mais de peu d'esprit, et déjà caduc, très-propre à se laisser gouverner; et ce défaut sans doute lui tint lieu de mérite auprès des ministres. Ils prirent un moment de maladie pour persuader à l'impératrice d'associer Michel à l'empire. Elle y consentit; et après lui avoir fait jurer qu'il ne feroit rien dans les affaires publiques sans le conseil des ministres, elle lui ceignit elle-même le diadème. Elle ne survécut que peu de jours, et mourut le 22 août, après un règne d'un an et près de neuf mois.

*Cedr. p.* 792, 793. *Zon. t.* 2, *p.* 262, 263. *Manas. p.* 128, 129. *Glycas, p.* 132.

Stratiotique ne ressembloit à Théodora que par son grand âge. Soit que les travaux de la guerre eussent usé les forces de son esprit, soit que le génie du gouvernement civil diffère absolument du commandement militaire, il ne montra sur le trône que son incapacité. Il sembloit qu'il eût changé de personnage avec Théodora; la vieillesse de cette princesse avoit été soutenue d'un

caractère viril ; celle de Stratiotique n'eut que la décrépitude d'une femme foible et capricieuse. Esclaves des ministres, que Théodora savoit gouverner, il ne pensoit que d'après eux ; et les ministres, devenus les maîtres, donnoient carrière à leur esprit tyrannique ; ils prodiguoient les faveurs à ceux qui leur faisoient la cour, et n'avoient que des disgrâces pour le mérite qui ne savoit pas se plier à de basses complaisances. Pendant qu'ils disposoient des dignités et des magistratures, l'empereur s'occupoit à faire nettoyer le prétoire, à publier des règlemens sur la mode des coiffures, et à d'autres bagatelles qui lui attiroient les railleries du peuple. Il ôta aux sénateurs le maniement des deniers du fisc pour le confier à de simples commis. D'ailleurs, pour s'attacher également le sénat et le peuple, il n'épargnoit ni les grâces ni les promesses ; mais, peu judicieux dans la distribution de ses bienfaits, il ne consultoit pour conférer les honneurs ni la capacité ni les services.

Dès les premiers jours de son règne, le mépris qu'il s'attiroit lui suscita un rival. Théodose, cousin germain de Monomaque, s'étoit attendu à lui succéder. Il n'avoit osé disputer l'empire à Théodora, qui avoit des droits et des vertus. Mais l'incapacité du successeur encourageoit l'ambition, et personne ne se croyoit indigne d'un trône où l'on voyoit assis Stratiotique. Théodose rassemble ses amis et ses domestiques ; les esprits remuans, qui se plaisent aux révolutions sans être capables de les opérer, se joignent à lui. Suivi de cette troupe, il sort un soir de sa maison, traverse la ville, et marche au palais, arrêtant ceux qu'il rencontre, et criant qu'on lui fait injustice de lui arracher une couronne qui lui appartient par droit d'héritage. En passant, il enfonce les portes des prisons, et délivre les prisonniers, dont il espère un grand secours. Au premier bruit de cette émeute, les eunuques du palais avoient fait prendre les armes aux Varangues et à toute la garde. Les soldats de

marine qui montoient la flotte impériale étoient accourus, et tous ensemble formoient un corps considérable. Théodose, n'osant en venir aux mains avec une troupe plus nombreuse et plus aguerrie que la sienne, s'éloigne du palais, et marche à la grande église, espérant y trouver le patriarche et le clergé disposés à le recevoir ; ce qui ne manqueroit pas d'attirer une foule de peuple qui le proclameroit empereur. Il se trompa dans son attente. Les portes de l'église lui furent fermées, et, loin de se voir soutenu du peuple, ceux-mêmes qui le suivoient prirent la fuite dès qu'ils apprirent qu'une armée entière alloit fondre sur eux. Abandonné de tout le monde, il se tint à genoux avec son fils à la porte de l'église, demandant grâce. On se saisit de lui : une entreprise si folle et si mal concertée devoit avoir une fin funeste. Il en fut quitte pour être transporté en exil à Pergame. Ses principaux partisans eurent le même sort.

An. 1057.

*Cedr. p.* 793, 794, 795.
*Zon. t.* 2, *p.* 263, 264.
*Manas. p.* 129.
*Pagi ex Psello.*

Cette clémence n'étoit qu'un effet de foiblesse. L'empereur ne payoit pas mieux les services qu'il ne punissoit les attentats. Catacalon, ce guerrier qui s'étoit signalé par son courage en tant de rencontres, guéri des blessures qu'il avoit reçues dans la bataille contre les Patzinaces, étoit revenu à Constantinople. Monomaque, pour le récompenser de tant d'actions de valeur, lui avoit conféré la dignité de duc d'Antioche. Stratiotique le rappela sous de mauvais prétextes, pour mettre en place un certain Michel son parent, auquel il fit prendre le nom d'Urane, afin de faire croire qu'il étoit de la famille de ce Nicéphore Urane distingué par sa noblesse et par ses services sous le règne de Bulgaroctone. C'étoit, comme je l'ai dit ailleurs, une coutume établie, qu'aux approches de la fête de Pâques, l'empereur honorât de gratifications les principaux officiers du palais et de l'empire. Tous les généraux se rendirent au jour ordinaire dans la salle destinée à cette cérémo-

nie. Isaac Comnène et Catacalon étoient à leur tête. Les libéralités dont l'empereur venoit de combler, quelques jours auparavant, des citoyens d'un ordre et d'un mérite inférieur, ne leur permettoient pas de douter qu'ils n'allassent recevoir des marques éclatantes de sa générosité. L'empereur s'entretint quelque temps avec Comnène et Catacalon; il leur donna de grands éloges sur leur fidélité, sur leur valeur; il loua surtout Catacalon, qui, sans le secours de la naissance ni de la faveur, s'étoit élevé par son seul mérite. Il traita de même avec honneur les autres généraux. Mais ces belles paroles tinrent lieu de la distribution accoutumée. Il n'accorda même aucune des requêtes qu'on lui présenta. Comnène et Catacalon demandoient le titre de *proèdres*; il leur fut refusé. Ils se retirent chargés d'éloges, mais fort mécontens de cet honneur illusoire. Persuadés que l'empereur ne faisoit que rendre la leçon dictée par ses ministres, ils vont faire une nouvelle tentative auprès de Léon Strabospondyle, le principal confident du prince. Comnène portoit la parole. Avec ce respect que de braves militaires savent contrefaire par intérêt tandis qu'ils ont l'indignation dans le cœur, Comnène représente au fier ministre que le prince est trop équitable pour combler de biens et d'honneurs des citoyens nourris à l'ombre et qui n'ont jamais tiré l'épée ni vu l'ennemi, et laisser sans récompense des hommes qui depuis leur enfance ont renoncé à leur propre repos pour en procurer aux autres, et sacrifié mille fois leur vie pour mettre à couvert celle du prince et de ses sujets. Il le prie de porter à l'empereur leurs très-humbles remontrances, et de les favoriser de ce puissant crédit dont l'empire ressentoit les effets. Le ministre, encore plus malavisé que son maître, loin de les écouter avec civilité, leur répond avec une hauteur outrageante; il s'emporte d'abord contre Comnène, qu'il traite de séditieux, d'homme sans capacité et sans courage. Adressant ensuite la parole

à Catacalon, que sa bravoure connue devoit lui rendre respectable : *Et vous*, lui dit-il, *qu'avez-vous fait dans Antioche, que de rançonner les habitans du pays et d'abuser de votre autorité pour assouvir votre avarice?* Catacalon, surpris de ces reproches qu'il ne méritoit pas, ne répondoit que par des regards de colère; et comme les autres officiers élevoient la voix pour le justifier, Léon leur imposa silence et les congédia tous avec mépris.

Bryenne ne partagea pas cet affront : il faisoit alors ses préparatifs pour aller en Cappadoce. Un Turc de basse naissance, mais grand homme de guerre, nommé Samuch, qui avoit accompagné Thogrul dans ses incursions, étoit resté en Arménie avec un camp volant de trois mille hommes, et ne cessoit de désoler les provinces voisines. Pour arrêter ses ravages, l'empereur avoit rappelé Bryenne de son exil, et lui avoit donné le commandement des troupes macédoniennes qui servoient en Asie, avec un plein pouvoir d'agir selon les conjonctures. Mais ce prince, maladroit jusque dans ses faveurs, ne lui avoit fait grâce qu'à demi; il lui avoit refusé la restitution de ses biens; et sur la demande que lui en faisoit Bryenne, il n'avoit répondu que par un proverbe trivial, *qu'on ne paie un ouvrier que quand il a fini l'ouvrage*. Bryenne s'étoit retiré, moins satisfait du bienfait qu'irrité du refus.

Cedr. p. 794, 795, 796. Hervé, qu'on nommoit *Francopule*, ce courageux Normand qui avoit si bien servi l'empire en Sicile sous le commandement de Maniacès, ne fut pas mieux traité. Il demandoit le titre de maître de la milice; on ne lui répondit que par des railleries. Piqué de ce mépris, mais n'étant pas instruit de la disposition des autres officiers, il ne songe qu'à sa vengeance personnelle. Il demande un congé pour quelques jours, et s'en va en Arménie, où il avoit un établissement. Ayant communiqué son dessein à quelques Francs qui étoient en quar-

tier dans ce pays, il en débauche trois cents, et passe avec eux dans le Baasparacan, où il se joint à Samuch pour faire la guerre à l'empire. La bonne intelligence ne dura pas long-temps entre les Normands et les Turcs. Hervé s'aperçut que Samuch avoit de mauvais desseins; et, sans rien témoigner de sa défiance, il avertit secrètement ses compatriotes de se tenir sur leurs gardes, et de ne jamais quitter leurs armes, même pour dormir. Sa précaution ne fut pas inutile. Un jour, à l'heure du repas, les Turcs, ayant pris les armes, tombent tout à coup sur les Francs; ils les trouvent en défense : il fallut combattre, et les Turcs, quoiqu'en nombre fort supérieur, sont taillés en pièces. Hervé conseilloit à ses soldats de se retirer dans leur camp; ils n'en voulurent rien faire; et, comptant sur l'amitié de l'émir de Chléat, dont ils se croyoient assurés, ils prirent le parti d'entrer dans cette ville, nommée aujourd'hui *Aklat*, au bord du lac de Van. Ils vouloient s'y reposer de leur fatigue et goûter les fruits de la victoire. En vain Hervé leur représentoit que rien n'étoit moins sûr que l'amitié d'un prince barbare et infidèle, qui croiroit faire un sacrifice agréable à Dieu en massacrant des chrétiens. Ne pouvant les détourner de cette fantaisie, il les suit dans la ville, les avertissant d'avoir toujours les armes à la main. Ils ne tinrent compte de cet avis. Dès qu'ils furent entrés, ils ne songèrent qu'à se baigner, à faire bonne chère, à jouer ou à dormir. L'émir Apolasar, en qui ils avoient tant de confiance, de concert avec les Turcs, envoie un ordre secret à tous les habitans qui logeoient des Francs de se saisir d'eux pendant qu'ils seroient endormis, et de les tuer, s'ils ne pouvoient les enchaîner. L'ordre fut exécuté; les uns furent massacrés, les autres chargés de chaînes. Quelques-uns s'échappèrent en sautant du haut des murs de la ville; Hervé fut pris et enfermé dans un cachot. L'émir se fit un mérite de cette perfidie auprès de l'empereur; il lui dépêcha un courrier pour lui faire

savoir qu'il l'avoit défait de ces rebelles, et qu'il tenoit leur chef dans les fers.

Cedr. p. 796, 797. Zon. t. 2, p. 264. Cependant les officiers, insultés, étoient sortis la rage dans le cœur. Ils se rendent dans la grande église, s'animent l'un l'autre et s'engagent mutuellement par les sermens les plus horribles à se venger d'un ministre insolent et d'un prince aussi injuste qu'imbécille. Catacalon fut d'avis d'associer Bryenne à leur complot; les troupes macédoniennes qu'il commandoit pouvoient être d'un grand secours. Bryenne accourt au premier avis; rempli des mêmes sentimens, il entre avec ardeur dans la conjuration. Il s'agissoit de choisir un empereur; tous jettent les yeux sur Catacalon; c'étoit, par son âge, par sa valeur et par son expérience, le plus capable de porter la couronne. Alors cette âme généreuse prenant la parole : « Je vous remercie (dit-il) de « l'honneur que vous me déférez; je m'en croirois digne, « si la nature m'avoit donné son suffrage comme vous « me donnez le vôtre. La naissance sans les talens n'est « pas digne du trône, mais elle est nécessaire avec les « talens. Il faut un noble pour commander à des no- « bles. Une vertu isolée n'impose pas assez aux peu- « ples. Pour les tenir en respect, il faut qu'ils voient « dans leur souverain une longue suite d'ancêtres. Vous « me nommez empereur, et moi je nomme Isaac Com- « nène; il réunit à son mérite personnel celui de ses « aïeux. » Tous jurèrent fidélité à Comnène, et se promirent avec serment le secret le plus inviolable jusqu'au moment de l'exécution. Ils se séparèrent ensuite, et allèrent chacun en particulier demander un congé à l'empereur. Ils l'obtinrent aisément du prince, qui ne demandoit pas mieux que de les éloigner.

Cedr. p. 797. Zon. t. 2, p. 264, 265. Bryenne, engagé par un serment qu'il avoit bien résolu d'accomplir, va joindre ses troupes en Asie. L'empereur lui avoit donné pour surveillant Jean Opsaras, sous le titre de trésorier de l'armée. Celui-ci étoit

chargé de la paie des troupes. Arrivé en Cappadoce, Bryenne ordonne de payer la montre aux soldats sur un pied beaucoup plus haut qu'il n'avoit été réglé par la cour. Opsaras oppose aux ordres de Bryenne le tarif arrêté par l'empereur. Le général lui impose silence et lui commande d'obéir. Sur son refus, il s'emporte, le maltraite à coups de poings, le jette par terre, et le traîne par la barbe et par les cheveux jusque dans sa tente, où il le fait enchaîner. Il se saisit de la caisse, et fait lui-même la distribution à son gré. Le patrice Lycanthe, gouverneur de Lycaonie et de Pisidie, campoit dans le voisinage avec un grand corps de troupes. Ayant appris la violence faite à Opsaras, il soupçonne un dessein de révolte ; il va fondre sur Bryenne, qui ne s'y attendoit pas, se saisit de sa personne, et le met entre les mains d'Opsaras, qu'il délivre de ses chaînes. Opsaras fait arracher les yeux à son prisonnier, et l'envoie à l'empereur, qu'il instruit de ce qui s'étoit passé.

Le traitement fait à Bryenne, loin d'étouffer la conjuration, en accélère les effets. Les principaux officiers, qui attendoient sur leurs terres en Orient le moment de se déclarer, apprenant que Bryenne étoit entre les mains des ministres, ne doutèrent pas que, dans les tourmens de la question il ne découvrît ses complices, qui seroient arrêtés avant que d'avoir le temps de se défendre. Ils se rendent tous à Castamone en Paphlagonie, où Comnène faisoit son séjour. Arrivés de nuit, ils l'éveillent ; et quoiqu'il leur représente qu'il n'est pas encore temps d'éclater, et que leur précipitation pourra leur être funeste, il l'emmènent malgré lui dans la plaine de Gunarie, près de la ville, où ils font appeler les soldats du voisinage. Le bruit de cette émeute s'étant bientôt répandu, toutes les troupes d'alentour accourent en diligence, chacun s'empresse de signaler son zèle. Comnène est proclamé empereur le 8 juin 1057.

*Cedr. p. 797, 798. Zon. t. 2, p. 265.*

Comnène campa dans cette plaine avec ce qu'il avoit

*Cedr. p. 798, 799.*

de troupes, résolu d'attendre les autres conjurés. Il s'étonnoit du retardement de Catacalon, chef et premier moteur de l'entreprise. Tandis qu'il en cherchoit la cause, on vient lui dire que Catacalon a changé d'avis; qu'au mépris de son serment, il s'est livré à Stratiotique, et qu'il lève même des troupes pour venir combattre les conjurés. Cette nouvelle jette Comnène dans de mortelles inquiétudes; il redoute un pareil ennemi; cependant, connoissant la fermeté de Catacalon, il n'ose le croire capable d'une pareille perfidie, et se tient dans son camp, en attendant des nouvelles plus certaines. Catacalon n'avoit point changé; mais une imprudence de sa part le tenoit lui-même dans une semblable perplexité. En partant de Constantinople, il avoit rencontré un courrier de l'empereur qu'il avoit chargé d'une lettre pour Nicétas Xylinite, surintendant général des postes de l'empire, et son ami particulier; il lui écrivoit en ces termes : *Mon cher frère, vous savez comme nous avons été traités par votre maître. Puisqu'il nous a congédiés, nous partons; mais, pour nous faire revenir, il lui faudra des troupes meilleures que les nôtres.* Il ne pensoit courir aucun risque par cette bravade, parce qu'il s'imaginoit que Comnène alloit sur-le-champ déclarer sa révolte, et que la guerre seroit commencée lorsque sa lettre arriveroit à Constantinople. Mais, voyant ensuite que Comnène ne faisoit aucun mouvement, il commença de craindre que les conjurés n'eussent abandonné leur entreprise, et qu'il ne restât seul exposé à la vengeance du prince, qui pourroit être instruit de son dessein, soit par sa lettre interceptée, soit même par la trahison d'un ami que sa fortune attachoit à la cour. Dans cette pensée, il songeoit à se mettre en état de défense. Il n'avoit point de troupes, et son escorte ne suffisoit pas pour commencer une guerre. L'Orient étoit garni de soldats, mais il ne savoit s'il pourroit les attirer à son parti. Il craignoit sur-

tout deux cohortes de Francs et une de Russes, campées dans son voisinage, qui, sur le premier soupçon de révolte, se saisiroient de sa personne et le conduiroient à l'empereur. Ces considérations le tenoient en échec, et ce délai donnoit lieu à Comnène d'appréhender un repentir. Enfin Catacalon se détermine à lever l'étendard. Il se déclare d'abord à ses parens, à ses vassaux, à ses domestiques, et forme un corps de mille hommes. Pour ranger sous ses enseignes toutes les troupes du pays, il contrefait une lettre de l'empereur qui lui ordonne de mettre ensemble les Francs, les Russes, les garnisons de Colonée et de Chaldie, pour marcher contre Samuch. En conséquence il leur donne rendez-vous à Nicopolis. S'étant rendu dans cette ville, où tous se trouvoient rassemblés, il les fait sortir le lendemain de grand matin, comme pour en faire la revue; et, ayant dressé une tente à quelque distance de la place où ils étoient en bataille, il mande les commandans de chaque corps. Après leur avoir exposé son dessein : *Voyez*, leur dit-il, *quel parti vous avez à prendre ; il faut mourir tout à l'heure ou me jurer fidélité.* La vue des épées nues qui les environnoient ne leur permettoit pas de délibérer. Ils jurent tous, et font prêter serment à leurs soldats. Catacalon dépêche aussitôt un courrier à Comnène, et se met en marche à la tête de toutes les troupes de l'Arménie mineure.

Cette heureuse nouvelle rassure Comnène. Il rassemble tous les conjurés ; mais, pour se mettre en campagne, il attend Catacalon, dont l'armée croissoit de jour en jour, entraînant sur son passage, partie de gré, partie de force, tous les gens de guerre du pays. Comnène, délivré d'inquiétude, met entre les mains de Jean son frère sa femme, ses enfans et ses trésors, qu'il envoie au château de Pémolisse, sur les bords du fleuve Halys. Il établit des contributions dans toutes les provinces de l'Asie. Il passe le Sangar avec toute son armée,

*Cedr. p. 799, 800, 801. Zon. t. 2, p. 265.*

et marche vers Nicée. Cette place pouvoit lui servir de retraite en cas de malheur. A la nouvelle de son approche, l'effroi saisit la garnison; les soldats, inquiets du sort de leurs femmes et de leurs enfans, se retirent dans leurs familles; les officiers se rendent auprès de l'empereur, qu'ils instruisent des progrès de la révolte, dont ils exagèrent les forces. Stratiotique assemble des troupes; il tâche de se les attacher par des largesses. Il met à leur tête l'eunuque Théodore, auquel il donne pour lieutenant Aaron, beau-frère de Comnène, mais son ennemi. Ces deux généraux passent à Chrysopolis et marchent à Nicomédie. Ils font couper le pont du Sangar pour ôter à Comnène cette voie de retraite, et campent au pied du mont Sophon, entre le lac et la montagne. Cependant Comnène, instruit de leurs mouvemens, s'approche de Nicée, qu'il trouve ouverte. Il s'en empare, y laisse ses bagages avec une garnison, et campe à une demi-lieue de la ville, du côté du septentrion.

Cedr. p. 801, 802. Zon. t. 2, p. 265, 266. Manas. p. 129.

Les deux armées étoient encore éloignées de dix lieues. Cependant les fourrageurs de part et d'autre se rencontroient dans leurs courses, et chacun, reconnoissant dans le parti contraire des parens et des amis, au lieu de se battre, ils entroient en pourparler. Ceux de l'empereur exhortoient les autres *à ne pas sacrifier leur fortune et leur vie à un rebelle qui, bientôt victime lui-même de son audace criminelle, les laisseroit dépouillés de leurs biens et exposés à toutes les rigueurs d'un châtiment légitime.* Les soldats de Comnène conseilloient de leur côté aux impériaux *de quitter les enseignes d'un vieillard imbécille, qui n'étoit empereur que de nom, esclave de ses eunuques, tyran de ses capitaines, dont il ne savoit payer les services que par des mépris, des insultes et des disgrâces; qu'il y auroit pour eux de l'honneur à servir Comnène, aussi recommandable par ses vertus que par sa naissance, adoré de tout l'Orient, qui le reconnoissoit déjà pour maître.*

Ils se séparoient sans se persuader. Les généraux de part et d'autre, apprenant ces conférences militaires, y envoyoient leurs officiers les plus habiles et les plus capables de manier les esprits. Enfin Comnène, s'apercevant qu'il ne gagnoit rien à ces entrevues, parce que, dans l'esprit de la plupart des hommes, la crainte est plus forte que l'espérance, rompit ce commerce, et défendit à ses fourrageurs de s'écarter du camp. Théodore, s'imaginant qu'il sentoit sa foiblesse et qu'il se défioit de ses propres troupes, voulut combattre, quoique les autres capitaines ne fussent pas du même avis. Les impériaux vont camper à Pétroa, qui n'étoit éloigné de l'ennemi que de trois quarts de lieue. Etant ainsi à la vue les uns des autres, ils demandoient également la bataille, et les généraux ne la désiroient pas moins. Il y avoit de part et d'autre des troupes macédoniennes, l'élite des deux armées. Mais du côté de Comnène c'étoient de vieilles troupes; du côté de Théodore, de nouvelles levées. Comnène donne le commandement de son aile gauche à Catacalon, celui de l'aile droite à Romain Sclérus; il se met à la tête du centre. Théodore oppose à Catacalon Basile Tarchaniote, le plus noble et le plus expérimenté capitaine des Macédoniens; il charge du commandement de l'aile gauche Aaron, qu'il fait soutenir de Lycanthe et d'un brave Normand nommé Radulfe, décoré du titre de patrice. La bataille se livre dans un lieu nommé *Adès*, c'est-à-dire *l'enfer*. Aaron enfonce l'aile droite des ennemis, les poursuit jusqu'au camp, et fait prisonnier Romain Sclérus. Comnène prenoit l'épouvante et songeoit à regagner Nicée, lorsque Catacalon, renversant les escadrons qui lui étoient opposés, les poursuivit sans relâche jusqu'à leur camp, dont il força l'entrée, massacrant tout devant lui, coupant en pièces et abattant les tentes. La destruction du camp impérial, placé sur un lieu élevé, étant aperçue des deux armées, releva le courage de Comnène et abattit

celui des ennemis. Ils prirent la fuite avec une grande perte, surtout de Macédoniens, dont les plus renommés capitaines se firent tuer sur la place. Un grand nombre de prisonniers restèrent entre les mains des rebelles. Au milieu de la déroute, le Normand Radulfe, entraîné par les fuyards, s'en débarrassoit quelquefois pour retourner sur l'ennemi, qu'il chargeoit à grands coups d'épée. Il brûloit d'envie de racheter son honneur en combattant quelque officier de marque. Il aperçut Botaniate; et courant à lui à toute bride : *Arrête*, lui dit-il, *je suis Radulfe, et je viens pour te combattre.* Botaniate tourne aussitôt vers lui, et lui tranche en deux son bouclier du premier coup de sabre. Radulfe lui décharge le sien sur la tête; mais le casque étant à l'épreuve, le coup ne fit qu'engourdir le bras de Radulfe, et le sabre lui tomba des mains. On le fait aussitôt prisonnier. Il ne périt dans cette bataille, du côté de Comnène, qu'un petit nombre de soldats, et un officier nommé Léon Antiochus.

*Cedr. p.* 802, 803, 804. *Zon. t.* 2, *p.* 266, 267. *Manas. p.* 129.

L'empereur, effrayé de cette défaite, avoit perdu toute espérance. Il étoit près de renoncer à l'empire, si ses ministres, bien plus par intérêt et par crainte que par attachement à sa personne, n'eussent calmé ses alarmes par des discours généreux que leur suggéroit leur propre timidité. Il prit donc le parti de faire bonne contenance; et, se flattant d'être à couvert tant qu'il auroit pour lui le peuple de Constantinople, il s'épuisa en largesses. Cependant Comnène sortit de Nicée, et entra dans Nicomédie sans trouver de résistance. A chaque pas qu'il faisoit les alarmes du vieil empereur redoubloient. Enfin Stratiotique, ne pouvant plus tenir contre ses inquiétudes, députe à Comnène Constantin Lichudès, Léon Alopus et Michel Psellus. Il comptoit beaucoup sur l'habileté et sur la grande éloquence de ces trois personnages, et principalement sur celle de Psellus, considéré comme le plus grand philosophe de son siècle. Ils étoient chargés de dire à Comnène que l'empereur

consentoit à l'adopter et à le nommer César, avec une amnistie générale pour lui et pour tous ses partisans, sans exception. Ces propositions, faites en présence de l'armée, excitèrent une réclamation universelle. On s'écria de toutes parts qu'on ne laisseroit pas dépouiller Comnène de la robe impériale, dont tant de braves gens l'avoient revêtu. Les soldats s'étant retirés dans leurs tentes, Comnène prit à part les députés, et leur dit que, s'ils lui promettoient de rendre à l'empereur un compte fidèle, il alloit leur ouvrir le fond de son cœur. Ils lui jurèrent de ne rien déguiser, et il continua en ces termes : « La robe de César me suffit; je déposerai « l'autre sans regret; mais je demande que l'empereur « s'engage par serment à quatre choses : à ne jamais « faire passer la couronne sur la tête d'aucun autre, à ne « rien ôter à ceux que j'aurai récompensés de leurs ser- « vices; à me faire part d'une portion de la souverai- « neté en me permettant de disposer des emplois sub- « alternes et de quelques grades militaires; enfin, et « c'est l'article le plus essentiel, à se défaire de son prin- « cipal ministre, ennemi mortel de ma personne et « des miens. A ces quatre conditions je lui promets de « rentrer dans Constantinople avec un esprit de paix et « de soumission; et comme cette réconciliation n'est pas « du goût de mon armée, je vous remettrai, en pré- « sence des soldats, une lettre contenant une réponse « dure et fière, telle qu'ils la désirent; et en secret une « autre qui contiendra mes véritables sentimens. » Tout fut exécuté selon ce projet. Stratiotique renvoya les mêmes députés avec une lettre par laquelle il accordoit toutes les demandes de Comnène. Il ajoutoit même qu'il l'avoit déjà déclaré César, et qu'il avoit dessein de l'associer incessamment à l'empire; mais que certaines raisons l'obligeoient de différer quelque temps.

Comnène approchoit du Bosphore, et il étoit à Rées lorsque la réponse de l'empereur arriva. Tout le conseil

de guerre en fut satisfait. La disgrâce de Léon Strabospondyle portoit surtout la joie dans les cœurs. On étoit d'avis de mettre bas les armes; on demandoit seulement que l'empereur changeât sa lettre en un diplome authentique scellé du sceau impérial. Le seul Catacalon n'approuvoit pas cet accommodement; il vouloit absolument que le vieil empereur se démît de l'empire. « N'avez-vous pas juré (leur disoit-il) par les sermens « les plus saints de ne plus reconnoître Stratiotique « pour votre souverain? Vous voulez donc vous rendre « coupables de parjure. Quittez les armes, et bientôt le « poison acquittera la parole donnée à Comnène, et l'on « nous arrachera les yeux à tous tant que nous sommes. « Point de paix, si le disciple de Strabospondyle ne dé- « pose un diadème qu'il porte avec tant de honte. » On dit même que les députés trahirent alors leur commission; qu'ils furent les premiers à exciter secrètement Catacalon à s'opposer au succès de leur négociation, et que le philosophe Psellus se prêta de bonne grâce à cette perfidie. Le rang qu'il tint ensuite auprès de Comnène ne confirme que trop le bruit qui courut alors. Plusieurs personnes dignes de foi, et très-instruites du détail de cette intrigue, assuroient que Psellus avoit protesté à Comnène avec serment *qu'il étoit chéri et désiré de tout Constantinople; qu'il n'avoit qu'à se montrer, qu'il verroit tomber aussitôt le fantôme d'empereur, et tout le peuple lui tendre les bras et courir au-devant de lui avec des cris de joie.*

Les soupçons de Catacalon n'étoient que trop bien fondés. Tandis que Stratiotique négocioit avec Comnène, il prenoit des mesures pour resserrer les liens de sa propre puissance, et pour écarter à jamais celui auquel il promettoit l'empire. Après avoir préparé l'esprit des principaux sénateurs par une profusion de faveurs et de largesses, il les avoit assemblés dans le palais, et leur avoit fait jurer avec des imprécations horribles

que jamais il ne reconnoîtroient Comnène pour empereur. Il en avoit dressé un acte qu'il leur avoit fait signer à tous. Comnène étoit encore éloigné; mais, lorsqu'on apprit qu'il approchoit, et qu'il devoit coucher le lendemain dans le palais de Damatrys, ceux qui s'étoient engagés par cette protestation inconsidérée ne songèrent plus qu'à s'en affranchir. Ils se rendent dès le point du jour à l'église de Sainte-Sophie; ils appellent à grands cris le patriarche pour délibérer avec eux, *qu'il s'agit de l'affaire la plus importante.* C'étoit de les relever de leur serment. Cérulaire désiroit la révolution au moins autant qu'eux-mêmes; mais, dans l'incertitude du succès, ce prélat rusé voulut paroître forcé, et joua très-adroitement son rôle. Au bruit qu'il entendit, il fit fermer toutes les portes de son palais, et envoya deux de ses neveux pour s'informer de ce qu'on désiroit de lui. Dans cet intervalle la troupe des séditieux croissoit de moment en moment; tous les mécontens, tous ceux qui avoient à se plaindre du ministre, et ils étoient en grand nombre, accouroient en foule. On se saisit des neveux du patriarche; on menace de les étrangler, s'il ne vient lui-même. Il vient enfin; et, pour donner une forme plus authentique à sa prétendue médiation, il s'étoit revêtu de ses habits pontificaux. On le conduit à un siége placé à la droite du sanctuaire; on le prie d'aller trouver l'empereur, et de lui redemander l'acte de protestation, qui devoit être annulé, puisque autrement ils se rendroient coupables de parjure en proclamant Comnène, ou qu'ils périroient infailliblement en ne le proclamant pas. Le patriarche feignit d'abord d'être indigné de leur procédé, comme d'une violence sacrilége. Bientôt après il se radoucit; et, n'écoutant, disoit-il, que sa tendresse pastorale, il promit de les satisfaire.

Cette condescendance du patriarche fit tomber le scrupule du serment. On crut pouvoir agir d'avance, comme si la protestation étoit annulée, et l'on n'en parla plus. *Cedr. p.* 805. *Zon. t.* 2, *p.* 267, 268.

Comnène est proclamé Auguste. On déclare rebelles ceux qui refuseront de le reconnoître. Après quelques difficultés, Cérulaire donne les mains à cette décision; il la fait hautement prononcer par Etienne, doyen de Sainte-Sophie, et par Théodore, patriarche d'Antioche, qui se trouvoit présent. Il dépêche aussitôt un courrier à Comnène pour le presser de se rendre à Constantinople, et pour lui demander d'avance la récompense de son zèle. Il envoie en même temps plusieurs évêques à Stratiotique pour l'avertir de sortir du palais et de faire place au successeur. Stratiotique, leur demandant ce que le patriarche lui donnoit pour l'empire: *Le royaume du ciel*, répondirent-ils. L'échange étoit avantageux, si le patriarche en eût été le maître. Il fallut se contenter de cette dérision, et le prince détrôné se retira dans la maison qu'il avoit habitée avant que d'être empereur. Il n'en avoit été absent que treize mois neuf jours; et après ce retour il y vécut encore deux ans. Il sortit du palais le dernier jour d'août. Le premier de septembre Catacalon vint de grand matin en prendre possession pour Comnène, qui arriva sur le soir. Le lendemain le nouvel empereur se rendit en grande pompe à Sainte-Sophie, où le patriarche lui mit la couronne sur la tête, le déclarant empereur des Romains. Car les souverains de Constantinople continuoient de prendre ce titre glorieux; et les Grecs, malgré leur avilissement, n'ont cessé de se qualifier de Romains jusqu'à la destruction totale de leur empire. Actuellement encore les anciennes provinces de Macédoine et de Thrace se nomment *Romélie;* et une partie de l'Asie turque, le pays de *Roum*.

*Lup. protos. Chron. bar. Chr. norm. Pagi ad Baron. Giann. hist. nap. l. 9, c. 4.*

Pendant les trois années que régnèrent Théodora et Stratiotique, les Normands avançoient leurs conquêtes en Italie. La foiblesse et les troubles de l'empire grec leur en laissoient la liberté; et la jalousie des papes, qui leur suscitoient sans cesse de nouveaux obstacles, ne

pouvoit les arrêter. La mort de Humfroi, loin de nuire à leurs progrès, ne fit qu'en accélérer la rapidité. Il eut pour successeur son frère Robert Guiscard, l'aîné de la seconde branche de la famille de Tancrède, guerrier encore plus actif, et qui joignoit à une héroïque valeur tous les ressorts de la plus profonde politique. Nommé tuteur d'Abailard, fils et légitime héritier de Humfroi, il s'étoit emparé de ses états. Le peu de troupes grecques dispersées dans le pays ne se rencontroient devant lui que pour être battues; et presque toute la Calabre le reconnoissoit pour maître. En Orient, le joug des musulmans, sous lequel gémissoient les chrétiens, s'appesantissoit de plus en plus. Le calife d'Egypte, maître alors de la Syrie, fit fermer le Saint-Sépulcre, et défendit d'y donner entrée. C'étoit le pèlerinage le plus célèbre de l'univers, et toute la chrétienté en fut affligée. Trois cents chrétiens établis à Jérusalem en sortirent pour aller chercher asile en Occident; et les peintures qu'ils répandirent de la barbarie musulmane échauffèrent les esprits et préparèrent les premiers germes des croisades.

Depuis l'extinction de la postérité masculine de Basile le Macédonien, le sceptre de Constantinople avoit été le jouet de Zoé, qui le donnoit comme un présent de noces à des hommes sans mérite, mais assez hardis pour l'épouser. Théodora, quoique plus sage, n'avoit pas été plus heureuse dans le choix de son successeur. Ici commence une nouvelle race de princes qui, après une interruption de vingt années, occupa pendant plus d'un siècle le trône de l'empire d'Orient. Les Comnènes, si connus en Occident par l'histoire des croisades, forment une époque célèbre. C'est ici le lieu d'en faire connoître l'origine. Ils la faisoient remonter jusqu'à la fondation de l'empire grec, et se mettoient au nombre des familles nobles qui avoient suivi Constantin lorsqu'il abandonna l'Italie. C'étoit une vanité commune à

*Bry. l. 1, c. 1, 2, 3.*

toutes les maisons illustres dont la source étoit ignorée. Le premier Comnène dont l'histoire fasse une mention honorable, est ce Manuel qui se signala sous le règne de Basile II, dans la guerre contre Bardas Sclérus. Mais ce ne fut pas sans doute le premier de sa famille qui parvint aux dignités, puisqu'il étoit déjà préfet d'Orient lorsqu'il sauva la ville de Nicée. Il laissa deux fils en bas âge, Isaac et Jean, qu'il recommanda en mourant à l'empereur Basile. Ce prince prit soin de leur éducation; il les fit élever dans le monastère de Stude, pour leur faire prendre de bonne heure le goût de la vertu; il leur donna d'excellens maîtres qui les formèrent à tous les exercices convenables à leur naissance. Il les mit ensuite au nombre de ses pages; c'étoit l'école de la jeune noblesse : elle passoit de là, les uns aux emplois civils, les autres aux grades militaires. Lorsque les deux frères furent en âge d'être mariés, Basile leur choisit des femmes dont les qualités fussent assorties à leur noblesse et à leur vertu. Il fit épouser à Isaac Catherine, fille aînée de Samuel, roi des Bulgares. Anne, que Jean épousa, étoit fille d'Alexis Charon, catapan d'Italie, et d'une mère sortie de l'illustre maison des Dalassènes. Elle eut de son mari cinq fils, Manuel, Isaac, Alexis, Adrien, Nicéphore; et trois filles, Marie, Eudocie et Théodora. Tous ces enfans survécurent à leur père; l'un d'eux fut empereur; les autres remplirent les premières dignités de l'empire, les fils par eux-mêmes, les filles par leurs maris. La parfaite union qui régna toujours entre les deux frères contribua encore à leur considération et à leur puissance. C'étoit d'un côté une tendre affection sans hauteur, de l'autre une déférence sans jalousie.

An. 1058.

*Scylitzès. p. 807, 808. Zon. t. 2, p. 268, 269.*

Comnène, naturellement fier, indisposa d'abord contre lui une partie de l'empire. On trouva mauvais qu'il se fût représenté sur ses monnoies un glaive à la main, comme s'il prétendoit ne devoir la couronne qu'à son

épée. Cependant il récompensa tous ceux qui l'avoient servi dans la révolution ; mais il les renvoya dans leurs terres, de peur que ces esprits remuans n'excitassent quelque trouble en maltraitant ceux qui ne s'étoient pas déclarés pour leur parti. Il partagea la dignité de curopalate entre son frère et Catacalon. Il nomma de plus son frère commandant-général des troupes de sa maison, ce que l'on appeloit *grand-domestique*. Il fit revenir sa femme de Pémolisse, et lui conféra le titre d'Auguste. Par reconnoissance pour le patriarche, à qui néanmoins il ne devoit pas autant qu'il le pensoit, il plaça ses neveux dans les premières magistratures. Il fit plus encore ; jusque-là les empereurs s'étoient réservé la nomination des deux plus grandes dignités de l'église de Constantinople après le patriarche, celle de grand-économe, et celle de garde du trésor de Sainte-Sophie ; il en abandonna la collation au patriarche, disant que c'étoit à l'Eglise qu'il appartenoit de choisir ses ministres. Il trouvoit le trésor impérial épuisé et hors d'état de fournir aux frais des guerres, toujours à craindre de la part de tant de barbares qui environnoient l'empire. Les successeurs de Basile Bulgaroctone avoient dissipé les fonds qu'il avoit amassés, soit en folles dépenses, soit en fondations de monastères, soit en largesses mal placées. Isaac se proposa de réparer ces pertes ; mais il n'usa d'aucun ménagement ; et, pour remédier aux maux de l'état, il fit de nouvelles blessures. Il cassa la plupart des ordonnances de ses prédécesseurs, et révoqua leurs donations. Il fit revenir au domaine les terres aliénées par des libéralités, et n'épargna ni le peuple, ni le sénat, ni même les gens de guerre. Comme il prenoit sur lui-même en réduisant les dépenses de sa maison, on souffroit ces changemens avec assez de patience. Mais les ecclésiastiques ne lui pardonnèrent pas de toucher à leurs biens ; tout ce qu'il retrancha du superflu des églises fut regardé comme un sacrilége. Les moines surtout lui

*Glycas*, p. 322, 323. *Joël*, p. 184.

firent un crime irrémissible en cette vie et en l'autre d'avoir osé calculer leur revenu, évaluer ce qui leur suffisoit pour vivre conformément à leur profession, bannir des cloîtres le luxe et sa mollesse séculière, et affranchir leurs voisins des chicanes qu'ils leur suscitoient sans cesse pour envahir leurs possessions. Aussi les clameurs furent si grandes, les moines surent si bien se défendre, que la réforme demeura imparfaite. Il eût fallu, pour l'achever, toute la constance d'un long règne, et toutes les ressources de l'autorité. Ce n'étoit pas qu'Isaac fût avare; en même temps qu'il remplissoit le trésor, il versoit sur les églises pauvres et sur les monastères indigens une partie de ce que les autres avoient de trop; sa charité s'étendoit jusque sur les familles. Mais il ne vouloit pas qu'on pût dire que les membres de l'église chrétienne eussent fait entre eux une espèce de partage; les uns de prêcher la charité, et les autres de la faire.

AN. 1059. *Scyl. p.* 808, 809. *Zon. t.* 2, *p.* 269, 270.

Il ne paroît pas que le patriarche ait pris fort à cœur les intérêts des églises et des monastères. Il ne s'occupoit guère que des siens propres, demandant sans cesse à l'empereur de nouvelles grâces pour lui et pour les siens, et s'échappant même en reproches et en menaces lorsqu'il essuyoit un refus. Il porta l'audace jusqu'à dire un jour à l'empereur : *Je vous ai donné la couronne, je saurai bien vous l'ôter.* Affectant en toute manière de s'égaler au prince, il prit la chaussure d'écarlate, réservée à la majesté impériale, sous prétexte que les patriarches l'avoient portée autrefois, disant même *que, s'il y avoit quelque distinction à faire entre le sacerdoce et l'empire, elle étoit à l'avantage du sacerdoce.* Fatigué de ses insolentes bravades, l'empereur résolut de s'en délivrer; mais il n'osoit faire arrêter le prélat dans son palais de Sainte-Sophie de peur de soulever le peuple. Il attendit la fête des Archanges, que le patriarche alloit célébrer hors de la ville au mois de juillet. Il le fit alors enlever et conduire avec ses neveux dans

l'île de Proconèse. Ayant ensuite fait agréer sa déposition aux métropolitains qui se trouvoient à Constantinople, il lui fit dire par leur organe que, s'il ne renonçoit de lui-même au patriarchat, il auroit la honte d'être déposé dans un concile. En effet, Psellus avoit préparé un grand discours, où le vrai mêlé avec le faux formoit un corps de délit suffisant pour le perdre. Cérulaire ne s'effraya pas de ces menaces; et sa fermeté embarrassoit fort l'empereur, lorsqu'une maladie vint à propos le délivrer de ce prélat incommode. La mort du patriarche le réconcilia avec l'empereur; le prince le pleura, ce qui étoit plus aisé que de le souffrir, et le fit inhumer avec honneur. Le peuple, qui aime à voir des miracles, en vit un dans la figure que prit en mourant la main de Cérulaire; il sembloit encore, disoit-on, donner la bénédiction.

Constantin Lichudès fut élu à sa place par le suffrage des métropolitains, du clergé et du peuple. C'étoit un ancien ministre, qui avoit sauvé bien des fautes à Monomaque, et que ce prince avoit éloigné du ministère à cause de sa fermeté. Pour déguiser sa disgrâce, il l'avoit nommé proëdre, protovestiaire, économe de Mangane, et conservateur des priviléges qu'il avoit attachés en grand nombre à ce célèbre monastère en le fondant. Comnène, qui se proposoit de réduire toutes les maisons religieuses au droit commun, avoit sollicité plusieurs fois Lichudès de lui mettre entre les mains les titres de ces exemptions; mais il n'avoit pu vaincre sa résistance. Il crut en avoir trouvé l'occasion. Dès que Lichudès se fut dépouillé de toutes ses dignités séculières pour être revêtu de celle de patriarche, l'empereur le fit venir au palais; et, le prenant à part : « Vous « voilà (lui dit-il) élu pour être notre chef spirituel. « Votre mérite me persuade qu'on a fait un bon choix. « Mais je vous avertis avec douleur qu'on vous fait « des reproches qui ne peuvent être éclaircis que dans

« un synode. Ils sont de telle nature, que vous ne pou-« vez entrer dans les fonctions sacrées sans vous en être « auparavant justifié. Prenez-moi pour votre défenseur. « Confiez-moi ces titres, que je vous demande depuis « si long-temps; et je vous donne parole que je vous « épargnerai une discussion toujours fâcheuse, quand « elle ne tourneroit pas à votre honte. » Lichudès, qui avoit déjà renoncé à ses autres dignités, voyant qu'il couroit risque d'être réduit à rien, parce que l'innocence même est en grand péril lorsque le souverain se rend partie, sacrifia ses moines à un si pressant intérêt, et fut ensuite sacré sans difficulté.

*Scyl. p.* 809, 810. *Zon. t.* 2, *p.* 270, 271. *Glycas, p.* 323. *Anna. Comn. l.* 3, *p.* 89, 90.

Les opérations politiques de Comnène furent interrompues par les incursions des Hongrois et des Patzinaces, qui, sortant de leurs forêts, ravageoient la frontière de l'empire. Il partit à la tête de ses troupes et s'avança jusqu'à Triadize. Là, les Hongrois lui envoyèrent demander la paix, qu'il leur accorda. Les Patzinaces en firent autant, à l'exception d'un de leurs capitaines, nommé Selté, trop fier pour s'abaisser à cette soumission. Ce barbare, qui avoit plus de présomption que de forces, campé sur un roc escarpé, se crut tellement invincible, qu'il osa descendre dans la plaine pour en venir aux mains avec l'empereur. Il ne fallut qu'un détachement de l'armée impériale pour le mettre en déroute; il échappa, mais sa retraite fut forcée et détruite. L'empereur alla camper au pied du mont Lobize. Il y étoit le 24 septembre, lorsqu'une pluie violente et une neige inattendue dans cette saison fit périr un grand nombre d'hommes et de chevaux. Le débordement des rivières le tint comme assiégé dans son camp pendant plusieurs jours, et un froid excessif, joint à la disette des vivres, menaçoit d'achever de détruire son armée, lorsque la pluie, ayant relâché de sa violence, sans cesser tout-à-fait, il se mit en marche pour retourner à Constantinople. En chemin, s'étant mis à couvert sous un

grand arbre avec quelques-uns de ses officiers pour s'y reposer un moment, il entendit derrière lui un grand bruit, qui le fit s'éloigner promptement de quelques pas; aussitôt l'arbre s'abattit à ses pieds. Effrayé du danger qu'il venoit de courir, il rendit grâces à Dieu, et promit de bâtir une église sous l'invocation de sainte Thècle, parce que c'étoit le jour auquel les Grecs célèbrent la mémoire de cette sainte; ce qu'il ne différa pas d'exécuter dans le palais de Blaquernes.

La nouvelle d'une révolte en Orient avoit précipité son retour. Cette alarme s'étant trouvée fausse, il passa le Bosphore pour aller prendre en Asie le divertissement de la chasse. Comme il s'y livroit avec trop d'ardeur, il fut attaqué d'une pleurésie qui le mit en trois jours à l'extrémité. S'étant fait rapporter au palais, il crut n'avoir assez de vie que pour se donner un successeur. Il n'avoit eu qu'un fils, nommé Manuel, que la mort lui avoit enlevé. Personne n'étoit plus propre que son frère à soutenir l'éclat de la majesté impériale. Doux, bienfaisant, laborieux, très-instruit des affaires, ferme dans le bien, aussi prompt à récompenser que lent à punir, il étoit désiré de tout l'empire. Assis auprès du lit de son frère, il partageoit ses douleurs, lorsqu'Isaac, lui serrant la main: « Mon frère (lui dit-il), « je sens que je vais me séparer de vous; et cette perte « m'est infiniment plus sensible que celle de la cou- « ronne. L'unique consolation que je sois capable de « recevoir, est de vous laisser la place à laquelle Dieu « m'avoit élevé. C'est mon amour pour mes sujets qui « m'inspire cette pensée. Ils vous aiment déjà comme « leur père. Régnez, mon frère, avant que je meure. « Vous savez combien de mains s'apprêtent à saisir ce « diadème au moment qu'il tombera de ma tête. Je « vous le donne; vous le porterez avec honneur; vous « réparerez mes fautes. Votre règne fera la sûreté de « notre famille et la prospérité de l'empire. » A ces

*Scyl. p.* 810, 811.
*Zon. t.* 2, *p.* 271, 272.
*Glycas, p.* 324.
*Bryen. l.* 1, *p.* 18, 19, 20.
*Manas. p.* 130.
*Du Cange, fam. byz. p.* 160, 161.

paroles, Jean, fondant en larmes, supplie son frère de ne pas quitter le poste où la divine Providence l'a placé, avant qu'elle l'en ait rappelé elle-même. Il s'efforce de l'encourager par d'heureuses espérances. Enfin, le voyant déterminé à renoncer à l'empire, il lui déclare avec fermeté qu'il ne l'acceptera pas, et qu'il s'exposera plutôt à toutes les suites d'une domination étrangère. En vain sa femme, plus ambitieuse, le conjure par son amour, par le danger dans lequel il va se précipiter lui et ses enfans, malheureuses victimes de la jalousie et des défiances d'un successeur; il résiste à ses soupirs, à ses larmes, à ses reproches, et demeure inébranlable; plus grand encore par le refus d'une couronne, qui éblouit les yeux lorsqu'on la voit sur une autre tête, que ne l'étoit son frère par son courage à la déposer après en avoir senti les épines.

Isaac avoit un neveu, fils de sa sœur, nommé Théodore Docean. Il avoit une fille en âge d'être mariée, et dont l'empire pouvoit faire la dot. Il n'étoit pas embarrassé de trouver d'autres parens, qui naissent toujours en foule autour du centre des grâces. Il fut sourd aux douces insinuations de la nature, et jeta les yeux sur Constantin Ducas. Ce guerrier, un de ses principaux partisans dans sa révolte contre Stratiotique, l'avoit aidé de toute sa fortune, et le zèle qu'il avoit toujours montré pour le servir l'avoit prévenu en sa faveur. D'ailleurs sa naissance ne l'éloignoit pas du trône. On doute cependant s'il étoit issu de cet Andronic Ducas surnommé *Lydus*, qui s'engagea dans la révolte de Sclérus sous le règne de Basile Bulgaroctone. Mais s'il descendoit de cet Andronic, il ne pouvoit être que son petit-fils, puisqu'il y avoit quatre-vingts ans que Lydus étoit mort lorsque Ducas parvint à l'empire. On doute même qu'Andronic Lydus descendît de ce Constantin Ducas qui périt en disputant l'empire au commencement du règne de Constantin Porphyrogénète. Zonaras

prétend que, toute la race de Constantin Ducas ayant été éteinte dans sa révolte, le successeur de Comnène ne pouvoit tenir à la famille des Ducas que par les femmes. Mais il se trompe. Nicolas ayant échappé au désastre de sa famille, et n'étant mort que cinq ans après dans la guerre contre les Bulgares, rien n'empêche de croire qu'Andronic Lydus étoit fils ou petit-fils de ce Nicolas. Quoi qu'il en soit, Constantin Ducas avoit recueilli le nom et la considération de cette maison illustre, et ce fut en sa faveur que Comnène se démit de la couronne.

Il avoit régné deux ans et trois mois. Ce prince avoit des vertus avec un peu de hauteur. Il étoit brave, prompt dans l'exécution, et très-instruit de toutes les opérations de la guerre. Uniforme dans sa conduite, équitable, pénétrant, accessible, ennemi des flatteurs, plus obligeant par les effets que par les paroles, qui tenoient un peu de la dureté militaire. On loue sa continence. A la fleur de son âge, pendant qu'il servoit dans l'armée de l'empire au nombre des principaux officiers, il fut attaqué d'une maladie à laquelle les médecins ne connoissoient de remède que le commerce d'une fille, ou une opération qui le mettroit hors d'état d'accroître sa postérité. Etant alors éloigné de sa femme, il préféra l'opération, disant qu'il avoit assez des deux enfans que Dieu lui avoit donnés, et qu'après tout on pouvoit entrer dans le ciel sans postérité, mais non pas sans continence. Dès qu'il se fut dépouillé de la pourpre impériale, il prit l'habit monastique, et se fit transporter au monastère de Stude, où il recouvra la santé, sans regretter son sacrifice. Sa femme Catherine, loin de montrer plus de foiblesse, l'avoit elle-même fortifié dans ce dessein pendant sa maladie, et l'y confirma dans sa convalescence. Elle se consacra elle-même à la vie religieuse avec sa fille Marie, et prit le nom d'Hélène. Son mari, qu'elle alloit visiter quelquefois, lui disoit en

plaisantant : *Avouez que je vous avois faite esclave en vous donnant la couronne, et que je vous ai affranchie en vous l'ôtant.* Il vécut encore un an dans le monastère, rejetant absolument toute distinction, soumis aux supérieurs comme le dernier des frères, et s'abaissant aux offices les plus humilians, jusqu'à vouloir être portier à son tour. Cet avilissement volontaire n'empêchoit pas son successeur de le traiter avec toute sorte de respect. Il lui rendoit de fréquentes visites, ne le nommoit que son seigneur et son empereur, ne prenoit jamais que la seconde place après lui. Il rendoit le même honneur à sa femme, à sa fille et à son frère. Après la mort d'Isaac, son cadavre se fondit en peu de jours, en sorte que son cercueil se trouva rempli d'eau : ce que les moines regardèrent comme une marque de réprobation, pour avoir porté la main sur leurs revenus. D'autres, avec aussi peu de raison et plus de charité, en tiroient une preuve de sainteté ; cette prompte destruction de ce qu'il avoit de charnel étoit, disoient-ils, un indice de la pureté de son âme. Sa femme, qui lui survécut de plusieurs années, savoit honorer sa mémoire d'une manière plus solide et plus sensée en procurant à son âme des secours efficaces. Elle lui faisoit célébrer un anniversaire, auquel elle invitoit les moines de Stude, et répandoit à cette occasion d'abondantes aumônes. La dernière année de sa vie, elle doubla la somme qu'elle avoit coutume de distribuer. Comme on lui en demandoit la raison : *C'est,* répondit-elle, *que cette aumône sera peut-être la dernière.* Ce qui arriva en effet. Elle voulut être inhumée dans le cimetière de Stude, sans aucun ornement qui pût faire distinguer sa tombe de celles des simples religieux. Cette princesse mérite sans doute un rang éminent entre celles qui ont porté la couronne, par ce que l'on dit d'elle, et peut-être plus encore par ce que l'on n'en dit pas.

*Leo. ost. l. 3, c. 16.*

Avant que de commencer l'histoire du règne de

Constantin Ducas, je m'arrêterai un moment à considérer l'état où se trouvoit alors l'empire grec en Italie. Le malheureux Argyre, battu par les Normands et couvert de blessures, demandoit en vain du secours. Les ennemis qu'il avoit à la cour de Constantinople empêchoient d'entendre ses cris, et la briéveté des règnes de Théodora et de Stratiotique ne leur laissa pas le temps de jeter les yeux sur l'Italie. Enfin, après avoir épuisé toutes ses ressources, se voyant abandonné, il partit de Bari au mois d'août 1058, et se rendit à Constantinople. Isaac, irrité de son départ, le priva de toutes ses dignités et l'envoya en exil, où il vécut encore dix ans dans le mépris et dans l'infortune, maudissant l'injustice de la cour, qui, toujours indulgente pour les coupables en faveur, punit dans les autres les mauvais succès, dont sa négligence ou ses cabales sont la cause. Les Normands continuoient d'enlever aux Grecs les villes de la Capitanate, de la Pouille, de la Calabre, et de ce qu'on nommoit alors la Lombardie. Richard, comte d'Averse, reçut du pape Nicolas II la qualité de prince de Capoue, avant même de se rendre maître de la ville. Robert Guiscard se montra digne héritier de l'autorité de ses frères. Il acheva la conquête de la Calabre par la prise de Rhége, et celle de la Capitanate en s'emparant de Troja, bâtie cinquante ans auparavant par les Grecs. Ces éclatans succès l'élevèrent tellement au-dessus des autres comtes, qu'il devint supérieur à toute jalousie de commandement. Les comtes normands s'assemblèrent à Melfes, et d'un consentement unanime le proclamèrent chef de la nation sous le titre de duc de Pouille et de Calabre. L'ambition rompt les liens les plus étroits. Robert, pour accroître sa puissance par une alliance avantageuse, répudia sa première femme, sous prétexte de parenté, quoiqu'il eût d'elle un fils, qui fut le fameux Boëmond, si célèbre dans l'histoire de la première croisade. Il épousa Sigelgayte, fille de Gaïmar, prince

*Lup. protos. Guill. Apul. l. 2. Chron. nor. Chron. bar. Pagi ad Baron. Murat. annal. d'Ital. t. 6. Giann. hist. nap. t. 3. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 3, p. 185, 190, 264, 288, 290, 292, 302.*

de Salerne. C'étoit une héroïne qui accompagna son mari dans ses entreprises militaires, et qui partagea tous ses dangers. Mais l'espérance d'ajouter à ses autres états la principauté de Salerne fut sans doute le plus puissant attrait qui engagea Robert à contracter ce nouveau mariage. Victor II et Etienne IX, successeurs de Léon IX, n'avoient point eu d'égard au traité que ce pape prisonnier avoit fait avec les Normands. Ils n'avoient cessé de les traverser, et Nicolas II, qui succédoit à Etienne, n'étoit pas dans de meilleures dispositions. Mais, dans l'impuissance de les chasser d'Italie, il résolut de s'en faire un appui contre les empereurs d'Allemagne, et de profiter de la conjoncture pour acquérir au saint-siége de nouveaux droits, qui n'étoient fondés que sur la fausse donation de Constantin. Le cardinal Hildebrand, le créateur et l'âme des papes de ce temps-là, formoit dès-lors le plan de l'énorme édifice de cette monarchie universelle qu'il s'efforça de construire lorsqu'il fut lui-même assis sur la chaire de saint Pierre. Dans l'assemblée de Melfes, Nicolas renouvela le traité de Léon. Il accorda à Robert, en fief de l'Eglise, la possession de toutes les conquêtes déjà faites et encore à faire dans la Pouille et dans la Calabre. Il y ajouta la Sicile, dont Robert se préparoit à chasser les Sarrasins, qui, ayant repris Messine, se trouvoient maîtres de l'île presque entière. Il lui confirma le titre de duc de ces trois provinces, à condition de prêter serment de fidélité au saint-siége, comme feudataire, et de payer un tribut annuel de douze deniers pour chaque paire de bœufs. C'étoit en faveur du saint-siége une conquête qui ne coûtoit du sang qu'aux Normands. Les papes disposoient en souverains des biens et des droits de l'empire grec, autrefois possesseur de toute l'Italie, et qui, pillé par tant de mains depuis l'invasion des Goths, se trouvoit réduit à la presqu'île de l'ancienne Calabre, où il conservoit encore pour peu de temps Bari, Brindes,

Otrante, Oria, Gallipoli et Tarente, avec quelques châteaux.

Constantin Ducas fut couronné empereur le jour de Noël sans aucune opposition, Jean Comnène, qui seul auroit pu lui disputer l'empire, étant plus empressé de s'en éloigner que Constantin ne l'étoit d'y parvenir. Ce fut un prince de peu d'esprit, qui ne porta sur le trône que les qualités d'un particulier; encore étoient-elles altérées par la foiblesse et la bizarerie. A son couronnement il fit au peuple assemblé un long discours sur l'équité qui doit régler toutes les actions du prince; car il étoit grand discoureur, et il auroit, disoit-il, préféré la couronne de l'éloquence à celle de l'empire. Mais ces deux règnes avoient alors également perdu leur ancienne splendeur, et l'éloquence de ce temps-là n'étoit pas en meilleur état que l'empire. Son zèle pour la justice, vertu propre d'un grand prince, dégénéroit en petitesse. Au lieu de se regarder comme protecteur des lois, il en étoit l'exécuteur. Abandonnant l'inspection générale, il se perdoit dans les détails; obligé de veiller à la conduite des magistrats, il vouloit lui-même exercer leurs fonctions, écouter les parties, juger les procès. Toujours enveloppé de chicanes et de procédures, il perdoit de vue les affaires militaires et les grandes parties du gouvernement. Il avoit mis la plaidoirie tellement à la mode, que les gens de guerre, accoutumés à suivre l'étendard du prince, se faisoient avocats, et renonçoient aux exercices pour ne s'occuper que des combats du barreau. Quoiqu'il s'annonçât pour un juge incorruptible, plus favorable aux petits qu'aux puissans et aux oppresseurs, on le vit cependant plus d'une fois faire acception des personnes, prononcer contre la teneur des lois, changer même les sentences qu'il avoit rendues selon l'équité. Dévot, ami des moines, affectant beaucoup de charité pour les pauvres, il étoit néanmoins avare, jusqu'à licencier les troupes et laisser l'empire ex-

An. 1060.
*Scyl.* p. 813, 814, 818.
*Zon.* t. 2, p. 272, 273, 275.
*Glycas*, p. 324, 325.
*Manas.* p. 130.
*Bry.* p. 19.

posé aux incursions des barbares, pour épargner la paie des soldats. Il est vrai qu'il ne profitoit pas de cette économie pour augmenter ses dépenses personnelles; rien de plus simple que sa table et son entretien. Mais il ne connoissoit d'autre manière de servir l'empire que de l'enrichir, même aux dépens de l'honneur. Ce fut le motif qui l'engagea à vendre les emplois et les charges, et à faire monter à un prix excessif le bail des fermes publiques.

Il commença son règne par le rappel de tous les exilés. Dans la distribution des dignités, il ne fit aucune distinction entre les sénateurs et les simples citoyens. Cette conduite irrita contre lui un grand nombre de personnes distinguées, qui résolurent de le noyer dans le golfe, lorsqu'il reviendroit par mer du palais de Mangane, où il alloit célébrer la fête de saint George, patron du monastère bâti en ce lieu par Monomaque. Le crime triompheroit trop souvent, s'il n'étoit pas déconcerté par la crainte plutôt que par le scrupule. Les conjurés furent trahis; on leur fit leur procès. Le préfet de la ville étoit du complot. Ils en furent quittes pour la confiscation de leurs biens. C'étoit la maxime de ce prince, naturellement porté à la douceur, de ne punir ces sortes de coupables qu'en les traitant comme des esclaves, indignes de la liberté, dont ils avoient voulu détruire le défenseur.

An. 1061.

*Scyl. p.* 814, 815.

*Zon. t.* 2, *p.* 273.

*Glycas, p.* 325.

Le danger qu'il avoit couru ne le rendit pas plus attentif à entretenir ses armées. Elles dépérissoient de jour en jour par le défaut des choses nécessaires et par la réforme des meilleurs officiers, que son avarice supprimoit. Mais il perdoit beaucoup plus par les ravages des barbares qu'il ne gagnoit par ses épargnes sordides. Les Turcs, conduits par Samuch et Chorosalar, mirent à feu et à sang pendant trois ans l'Ibérie, la Mésopotamie, la Chaldie, les provinces de Mélitine et de Colonée, et tous les bords de l'Euphrate. La grande Armé-

nie et le Baasparacan éprouvèrent toute leur fureur; et, sans un échec qu'ils reçurent, plutôt par leur imprudence que par la valeur des troupes grecques, ils auroient pénétré jusqu'en Phrygie. L'empereur crut en faire assez d'envoyer sur cette frontière un Arménien fanfaron, nommé Pancrace, qui promettoit d'écraser ces barbares sans autres troupes que celles du pays. Dès qu'il fut arrivé il attaqua l'arrière-garde du sultan qui faisoit retraite, et fut payé de sa folle audace. Thogrul, qui étoit venu joindre ses généraux, rebroussa chemin, battit Pancrace, entra dans la grande Arménie, se rendit en peu de jours maître de Hani et de tout le pays d'alentour, où il laissa des garnisons commandées par de bons officiers; et cette contrée fut perdue pour l'empire.

L'année 1063 fut remarquable par un tremblement de terre qui remplit d'épouvante et de ruines la Thrace et la Bithynie. Le 23 septembre, trois heures après le soleil couché, on entendit un mugissement souterrain qui paroissoit venir de l'occident. En même temps la terre, se soulevant par de violentes secousses, abattit à Constantinople des maisons, des portiques, des églises. Ce fléau détruisit presque entièrement Rhédeste sur la Propontide, *Panium* à l'entrée du Bosphore dans le Pont-Euxin, Myriophyte en Thrace. A Cyzique un superbe édifice, qu'on nommoit *le Temple des Grecs,* et qui, par la solidité de sa construction, sembloit devoir durer autant que le monde, fut renversé. A Nicée, la magnifique église où s'étoit tenu le premier concile général, fut ébranlée jusqu'aux fondemens; quantité de maisons, le Cirque, les murailles de la ville furent détruites de fond en comble. Le tremblement se renouvela par diverses reprises pendant deux ans avec tant de violence, qu'on ne se souvenoit pas d'en avoir jamais éprouvé de semblable.

An. 1063.
*Scyl.* p. 816, 817.
*Zon.* t. 2, p. 374.
*Glycas.* p. 325.

*Guill. Tyr. belli sacri. l. 9, c. 17, 18.*

La Palestine étoit depuis plusieurs années un perpétuel sujet de guerre entre les deux monarchies musulmanes ; les deux califes de Perse et d'Egypte s'en disputoient la possession. Jérusalem, plusieurs fois prise et reprise, n'étoit plus environnée que de ruines, au lieu des tours et des murailles, qui l'avoient rendue après Antioche la plus forte place de la Syrie. Dhaher, calife d'Egypte, ayant poussé ses conquêtes jusqu'à Laodicée, obligea, par un édit, tous les habitans de la Syrie de réparer leurs murs et de relever leurs tours. Pour obéir à cet ordre, le gouverneur de Jérusalem imposa une taxe sur les citoyens ; et les chrétiens, qui étoient en grand nombre, furent chargés de fournir le quart de la dépense. Il s'en falloit bien que leurs moyens fussent en proportion de leur nombre. Accablés par les infidèles qui les pilloient sans cesse, et dont ils ne pouvoient obtenir de justice, ils étoient presque tous réduits à l'indigence. Les représentations qu'ils firent au gouverneur furent inutiles ; l'impitoyable musulman leur répondit qu'il falloit payer ou mourir. Dans cette extrémité, ils implorèrent l'assistance de l'empereur ; et ce prince, touché de leurs larmes, consentit à leur fournir la somme exigée, à condition qu'ils obtiendroient du calife que désormais le quartier de la ville dont ils auroient relevé les murs ne seroit habité que par des chrétiens ; qu'ils y auroient l'exercice libre de leur religion, et qu'ils ne seroient soumis qu'à la juridiction du patriarche. Le calife leur accorda tout, excepté l'exemption de leur taxe, et l'empereur leur fit délivrer l'argent qu'on leur demandoit, sur les revenus de l'île de Cypre. Les chrétiens, séparés ainsi des musulmans dans Jérusalem, se trouvèrent affranchis des insultes et des avanies qu'ils avoient essuyées depuis la prise de la ville ; et la juridiction accordée alors au chef de cette église fut le titre sur lequel le patriarche, lorsque les croisés en eurent

fait la conquête, trente-six ans après, requit et obtint de Godefroi de Bouillon le domaine du quart de Jérusalem en toute propriété.

An. 1064.

*Scyl. p. 817. Zon. t. 2, p. 274. Glycas, p. 325, 326. Joël. p. 184. Pagi ad Baron. Oriens christ. t. 1, p. 262, 263.*

Dans les premiers jours de l'année suivante mourut Constantin Lichudès. Il eut pour successeur Jean Xiphilin, oncle de l'abréviateur de Dion Cassius. Il étoit né à Trébizonde, et ayant passé ses premières années à Constantinople dans l'étude des lettres, il se livra ensuite aux affaires civiles, où il se distingua par son habileté autant que par sa vertu. Parvenu par son mérite au rang de sénateur, il se dégoûta bientôt de la vie séculière, et se consacra au service de Dieu, entre les solitaires du mont Olympe. Il ne s'occupoit que de prières et de bonnes œuvres, lorsqu'il fut appelé au siége de Constantinople. Il fallut l'arracher de sa cellule et le transporter, malgré lui, sur le siége patriarchal. S'il étoit dans la solitude entièrement détaché de toute ambition, il paroît qu'en rentrant dans le monde il y reprit ses liens. Nous verrons dans la suite qu'il ne fut pas exempt de la tentation d'avancer sa famille.

*Bonfin. de reb. hungar. dec. 2, l. 3.*

Ce fut en ce temps-là que le gouverneur grec qui commandoit en Bulgarie eut une guerre sanglante à soutenir pour la défense du pays. Quelques Bulgares ayant passé la Save à Belgrade, avoient ravagé la frontière de la Hongrie. Salomon, roi des Hongrois, lève aussitôt une armée, et va faire le siége de Belgrade. La Bulgarie, la Thrace, la Macédoine volent au secours de la ville assiégée. Il se livre en même temps deux combats sur le Danube et sur les bords de ce fleuve, dans lesquels les Bulgares et les Grecs sont entièrement défaits. Les assiégés, aux abois, ont recours aux Besses, ancien peuple de Thrace, qui s'étoit conservé dans une sorte d'indépendance entre les gorges du mont Hémus, où il s'occupoit à fouiller les mines. Les Besses accourent en grand nombre, et sont taillés en pièces. Bel-

grade, dépourvue de secours, n'en recevant aucun de l'empereur, fut prise le troisième mois du siége.

An. 1065.

*Scyl. p.* 815, 816.
*Zon. t.* 2, *p.* 273, 274.
*Glycas, p.* 325.
*M. de Guignes, hist. des Huns, t.* 2, *p.* 522.

Une nuée de barbares plus féroces encore que les Hongrois, passa le Danube l'année suivante. C'étoient les Uzes, peuple tartare, de même origine que les Turcs, établis d'abord dans le Captchac. Ennemis perpétuels des Patzinaces, ils les avoient chassés des bords du Volga et du Tanaïs. Si l'on s'en rapporte aux historiens grecs de ce temps-là, ils étoient au nombre de six à sept cent mille. Zonaras les réduit à soixante mille; ce qui n'est pas plus vraisemblable, puisque c'étoit une émigration de la nation entière, hommes, femmes, enfans. Après avoir traversé le fleuve sur des outres ou dans des canots qu'ils creusèrent eux-mêmes, ils tombèrent sur les troupes grecques et bulgares qui vouloient leur disputer le passage, les taillèrent en pièces, firent prisonniers Basile Apocope et Nicéphore Botaniate, qui commandoient en qualité de gouverneurs du pays, et inondèrent de leur multitude toutes les plaines voisines du Danube. Un détachement de leur armée traversa la Macédoine, et pénétra jusqu'à Thessalonique, mettant tout à feu et à sang. Mais il n'en revint au camp qu'une partie en très-mauvais état. Le reste avoit péri par le froid de l'hiver, qui fut très-rigoureux cette année, et par le fer des garnisons des villes, qui les harceloient à leur passage, ou les surprenoient dans des embuscades. Cependant le gros de l'armée étoit encore très-redoutable. Constantinople étoit en alarmes. On murmuroit hautement contre l'empereur, que les uns accusoient de lâcheté, les autres d'avarice : il n'osoit, disoit-on, ouvrir ses trésors pour faire marcher des troupes, et préféroit l'argent à l'honneur et au salut de l'état. Quantité d'habitans se mettoient déjà en mouvement pour aller chercher ailleurs une plus sûre retraite. L'empereur, en effet, ne connoissoit pas de plus grand fléau que la guerre; ce qui

pouvoit être vrai depuis la décadence de l'empire, parce qu'outre l'ignorance des commandans et le défaut de discipline dans les armées, les officiers et les employés dans les troupes pilloient plus que les ennemis. Dévoré de mortelles inquiétudes, Constantin n'épargna pas ses trésors dans cette conjoncture. Il essayoit à force de présens de gagner les chefs des Uzes ; et les barbares, amorcés par ces libéralités, ne songeoient qu'à en attirer de nouvelles en le trompant par des promesses, qu'ils trouvoient toujours moyen d'éluder. Enfin l'empereur, ne pouvant tenir contre les reproches de lâcheté qui devenoient publics, et s'obstinant à suivre le système qu'il s'étoit formé de ne jamais mettre une armée en campagne, prit un parti dont l'extravagance seroit incroyable, s'il n'étoit attesté par tous les auteurs contemporains. Il résolut de partir lui-même pour faire preuve de courage, et de ne se faire accompagner que de cent cinquante cavaliers. C'étoit tout au moins ce qu'il falloit à un partisan pour battre l'estrade et aller reconnoître l'ennemi. Il est difficile d'imaginer ce qu'il se promettoit d'une pareille entreprise. La seule chose qu'il fit de raisonnable, fut de recourir à Dieu. Il ordonna un jeûne de plusieurs jours, fit faire des prières publiques, assista lui-même aux processions avec toutes les marques de la plus sincère pénitence. Il partit ensuite avec sa petite troupe, et s'avança jusqu'à Chérobacques, à quelques lieues de la ville. Il n'avoit déjà plus d'ennemis. Malgré le froid de l'hiver, la peste s'étoit répandue dans le camp des Uzes. Les Bulgares et les Patzinaces, profitant de cette occasion, étoient tombés sur eux et en avoient fait un grand carnage. Les deux généraux prisonniers avoient été tirés des fers, et venoient euxmêmes annoncer que les débris de l'armée barbare s'étoient sauvés au-delà du Danube. L'empereur, après avoir rendu grâces à Dieu, rentra dans la ville, étonnée de ce succès inespéré, qu'elle attribuoit à la miséricorde

divine; et tout l'empire fut persuadé qu'il étoit redevable de sa délivrance, non pas aux Bulgares et aux Patzinaces, mais au bras de celui qui n'a pas besoin des hommes pour réduire en poudre les plus puissantes armées. Cet événement causa la dispersion des Uzes : une autre branche de leur nation étoit déjà établie dans la Maouerennahar et dans l'Arménie, sous le nom de *Turcomans;* ceux qui s'étoient jetés du côté de l'occident, défaits par les Patzinaces, se divisèrent encore : les uns vinrent se jeter entre les bras de l'empereur; il leur donna des établissemens en Macédoine, où ils se civilisèrent et demeurèrent fidèlement soumis. Leurs descendans, confondus avec les Grecs originaires, parvinrent aux honneurs et aux dignités de l'empire. Les autres, conservant leur liberté et leur férocité naturelle, s'arrêtèrent au-delà du Danube, dans ce qu'on nomme aujourd'hui *la Moldavie,* et dans cette partie de la Hongrie qui porte encore le nom de *Cumanie.* Nous les verrons dans la suite acharnés à leur tour à la destruction des Patzinaces.

An. 1066. Au mois de mai suivant parut une comète qui s'éleva du côté de l'occident aussitôt après le coucher du soleil. Elle sembloit d'abord être aussi grande que la lune dans son plein, et environnée d'un brouillard épais. Le lendemain on en vit sortir une figure rayonnante, dont la croissance diminuoit d'autant le globe de la comète. Elle avançoit d'occident en orient, et disparut au bout de quarante jours.

*Scyl. p.* 817. *Zon. t.* 2, *p.* 274. *Glycas, p.* 325.

An. 1067. Ceux qui regardent les phénomènes célestes comme l'annonce de ce qui doit arriver sur la terre ne furent pas long-temps à chercher ce que signifioit celui-ci. L'empereur tomba malade au mois d'octobre; et jugeant lui-même qu'il n'en reviendroit pas, il employa le temps de sa maladie, qui dura sept mois, à prendre des mesures pour assurer sa succession à ses enfans. Sous le règne de Michel le Paphlagonien, il avoit épousé en secondes

*Scyl. p.* 817. *Zon. t.* 2, *p.* 274, 275. *Manas. p.* 130, 131. *Glycas, p.* 326. *Joël. p.* 184, 185. *Bry. p.* 20. *Pagi ex Psel.*

noces Eudocie Macrembolitissa, dont il avoit eu trois fils et trois filles. Le dernier des trois fils, auquel il donna son nom, étoit né depuis qu'il étoit empereur, et portoit pour cette raison le surnom de *Porphyrogénète*. Ce fut aussi celui qu'il associa le premier à l'empire, quoiqu'il fût le plus jeune. Mais il ne tarda pas à communiquer ce même honneur aux deux autres, Michel et Andronic. Ses trois filles se nommoient Anne, Théodora, et Zoé, surnommée aussi *Porphyrogénète*, pour la même raison que son frère. L'histoire ne dit rien d'Anne, qui mourut apparemment en bas âge. Théodora épousa Dominique Sylvius, qui fut doge de Venise. Zoé fut femme d'Adrien Comnène, frère de l'empereur Alexis. Il paroît que Constantin entendoit que ses trois fils régnassent ensemble. Il ne régla point l'ordre de la succession, et laissa la tutelle de tous les trois à l'impératrice; mais auparavant il lui fit promettre avec serment qu'elle ne prendroit pas de second mari. Il déposa cette promesse, signée de la princesse et du sénat, entre les mains du patriarche. Il fit aussi jurer à tous les sénateurs qu'ils ne reconnoîtroient pas d'autre empereur que ses enfans. Il les recommanda surtout à Jean Ducas, son frère, auquel il avoit donné le titre de César. Il enjoignit avec instance à sa femme de se conduire par les conseils du César, et à ses enfans de lui obéir comme à leur père. Il lui donna pour adjoint dans la régence le patriarche Xiphilin. Après ces dispositions, qui furent à peu près inutiles, il mourut au mois de mai, à l'âge d'environ soixante ans, ayant régné sept ans et cinq mois.

Pendant son règne, les Normands continuèrent presque sans obstacle la conquête de la Pouille et de la Calabre. Abailard, fils de Humfroi, après s'être sauvé dans Bari, s'étoit retiré à Constantinople, pour implorer contre l'usurpateur la protection de l'empereur grec. Un seigneur normand, nommé Gosselin, l'y avoit accom-

*Leo. ost. l. 3, c. 16. Lup. protos. Chron. Nor. Chron. Bar. Pagi ad Baron. Giann. hist. nap. l. 10, c. 1.*

*Murat. annal. d'Ital. t. 6, p. 205, 209, 21?, 217, 225, 226.*
*Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 3, p. 3?2, 342, 372, 392, 394, 418, 458, 476, 492, 502.*

pagné. Leur espérance fut trompée; ils n'en tirèrent que de foibles secours, qui ne purent rétablir le prince dépouillé, ni conserver à l'empire le peu de terrain qu'il possédoit encore en Italie. Roger, frère de Robert, prit Squillace, la dernière ville qui demeuroit attachée aux Grecs dans la nouvelle Calabre. Ensuite, profitant des divisions des Sarrasins, il passe en Sicile, et, quoiqu'il n'ait à sa suite que cent soixante cavaliers, il remporte divers avantages, fait un grand butin, et, de retour à Rhége, il engage son frère Robert à se joindre à lui pour l'aider à s'emparer de cette île, où les Grecs ne possédoient plus que quelques places, les Sarrasins étant maîtres de tout le reste. Je n'entrerai pas dans le détail de cette expédition, qui n'a que peu de rapport à mon sujet; il suffira de dire que Roger égala la gloire de son frère par des exploits aussi brillans que rapides, et qu'en peu d'années, ayant entièrement chassé de cette île et les Sarrasins et les Grecs, il y établit une puissance qui, s'étant unie dans la personne de son fils avec les conquêtes d'Italie, prit en 1130 le titre de royaume. Tarente, Brindes, Matera, et Oria, ne résistèrent pas long-temps aux attaques des Normands. La possession d'Otrante fut plus disputée. Robert l'avoit prise au mois de mai 1060. Au mois d'octobre suivant, un général grec, arrivé à la tête d'une armée nombreuse, battit les Normands en l'absence de Robert, et reprit Otrante. L'année suivante, Robert, ayant pris Acerenza, marcha contre les Grecs qui assiégeoient Melfes, les mit en fuite, et fit prisonnier le général. D'un autre côté, Richard, comte d'Averse, qui avoit déjà reçu du saint-siége le titre de prince de Capoue, sans être encore maître de la ville, fit en trois mois la conquête de toute la Campanie. Capoue, qui résistoit aux Normands depuis dix ans, lui ouvrit ses portes. Il s'empara quelque temps après de Gaëte, et prit Aquino. Enorgueilli de ces succès, il forme le

projet de se faire nommer empereur d'Italie, et envoie Loffrède, un de ses capitaines, sur le territoire de Rome, pour forcer le pape à le revêtir des ornemens impériaux. Un Grec, nommé Maurice, homme de tête et de courage, rassemble ce qui restoit de troupes grecques, qu'il joint à celles que le pape peut lui fournir; et, comptant principalement sur la valeur des Varangues, dont Constantin avoit envoyé en Italie un gros détachement, il va chercher Loffrède, le bat et lui ferme le passage. Richard se met lui-même en campagne, et marche vers Rome. Godefroi, marquis de Toscane, après plusieurs combats, l'oblige d'acheter la paix et de s'en retourner à Capoue. Pendant cette guerre du côté de Rome, Robert avoit pris la ville de Vasto, et y avoit fait prisonnier le catapan Cyriaque. A peine se fut-il éloigné pour aller à d'autres conquêtes, que Maurice, profitant de ses avantages, rentra dans Otrante, dans Tarente et dans Brindes. Mais Robert, secondé de son frère Roger, ne le laissa pas long-temps maître de ces villes; elles retournèrent bientôt au pouvoir des Normands.

Après tant de combats, tant de révolutions diverses, dans lesquelles chaque ville, chaque forteresse se vit plusieurs fois tantôt surprise par la ruse des Grecs, tantôt forcée par la valeur des Normands, l'empire grec, qui disputoit depuis cinquante ans ses anciennes possessions dans l'Italie méridionale, fut enfin obligé d'abandonner encore cette partie de son domaine. La prise de Bari acheva la conquête. Pour terminer ici cette histoire, qui depuis long-temps interrompt le fil des autres événemens, je vais rendre compte du dernier siége de cette ville, quoiqu'il n'ait commencé qu'à la fin d'août de l'année suivante 1068, et qu'il n'ait fini qu'en avril 1071. Bari, capitale de la Pouille et de tous les états que les Grecs avoient possédés dans ces derniers temps en Italie, étoit située sur une langue de terre avancée dans la mer;

Assurée par sa situation, par la force de ses remparts; et remplie de richesses, elle avoit jusqu'alors échappé à toutes les entreprises des Normands. Les catapans y faisoient leur résidence ordinaire. Robert, après la prise d'Otrante, y alla mettre le siége par terre avec une nombreuse armée, par mer avec une flotte considérable. D'abord les habitans, loin de s'effrayer de ce grand appareil, en font un sujet de risée. Du haut de leurs murs ils étalent aux yeux des assiégeans ce qu'ils ont de plus précieux; ils y rassemblent leurs instrumens de musique, et les insultent par des chansons remplies de piquantes railleries. Cependant Robert, peu sensible à ces insolentes bravades, ne songeoit qu'à prendre les mesures les plus sûres pour se rendre maître de la ville. Il dresse ses machines, coupe le passage des vivres, livre de fréquens assauts, contre lesquels la garnison, secondée par les habitans, se défendoit avec courage. Le siége est changé en blocus. Il y avoit deux ans qu'il continuoit; la ville perdoit tous les jours de ses défenseurs, et elle étoit à la veille de manquer de vivres. Aussi infatigable qu'intrépide, Robert étoit résolu de périr plutôt que de quitter prise. Peu s'en fallut qu'il ne pérît en effet. Les habitans, commençant à se défier de leurs forces, tentèrent de se défaire de leur ennemi par un assassinat. Il y avoit dans la ville un transfuge nommé Eméric, animé contre le duc par quelque mauvais traitement. Ils engagent ce malheureux à les servir dans leur noir dessein. L'assassin sort de Bari un soir, et, s'étant mêlé parmi les domestiques de Robert, qui étoit à table, il lui tire une flèche empoisonnée. Heureusement elle ne toucha que ses habits. Le traître s'enfuit dans la ville plus tôt qu'on ne put l'arrêter. Ce danger n'ébranle point la constance de Robert; et les assiégés, désespérant de la vaincre autrement que par des forces supérieures, envoient à Constantinople implorer le secours de l'empereur. C'étoit alors Romain Diogène. Ce

prince, plus actif que ses prédécesseurs, fait les plus grands efforts, persuadé que la perte de cette place importante entraîneroit celle de l'empire en Italie. Il ordonne d'équiper une flotte chargée de troupes et de vivres ; mais en attendant il fait partir Etienne Pateran, dont il connoissoit la probité et la valeur, pour soutenir le courage des assiégés. Dès que la flotte est en état de mettre à la voile, l'empereur en donne le commandement au Normand Gosselin. Celui-ci envoie d'avance à Bari un officier pour avertir les habitans de se tenir prêts à le recevoir, et d'allumer des flambeaux au haut de leurs tours pendant la nuit, dès qu'ils apercevront ses vaisseaux. Les assiégés, pleins d'impatience, s'imaginent déjà voir la flotte, et dès le soir même de l'arrivée de l'officier ils allument leurs feux. Ce ne fut un signal que pour les assiégeans ; ils en conclurent que la ville attendoit un secours ; et Roger, qui étoit venu de Sicile joindre son frère avec bon nombre de vaisseaux, se chargea de combattre la flotte. Il ferme le port par une estacade ; et peu de jours après, ayant aperçu de loin sur le golfe plusieurs fanaux, il fait embarquer ses troupes et vole à la rencontre. Les Grecs, croyant que ce sont des vaisseaux de Bari qui viennent au-devant d'eux pour les conduire dans le port, ne se préparent point à la défense. Les Normands vont heurter les bâtimens ennemis avec tant de furie, qu'un des leurs, chargé de cent cinquante cuirassiers, est brisé de la violence du choc et englouti aussitôt. Roger, ayant reconnu la capitane aux deux fanaux qu'elle portoit, l'aborde, s'en rend maître, et fait Gosselin prisonnier. Le reste de la flotte grecque prend la fuite, et les Normands d'Italie, si semblables aux anciens Romains par la foiblesse de leurs commencemens, par leur indomptable courage, par l'habileté de leur politique, par leur fermeté dans les revers, eurent encore avec eux cette ressemblance, que dès la première bataille qu'ils livrèrent sur mer,

ils vainquirent les navigateurs les plus anciens et les plus exercés qu'il y eût alors dans l'univers. Bari, se voyant sans ressource, se soumit au vainqueur en avril 1071, après un siége de près de trois ans. Robert, aussi humain qu'il étoit vaillant, traita le gouverneur Pateran avec douceur. Il lui permit, ainsi qu'à la garnison, de retourner à Constantinople. Il accorda aux habitans les conditions les plus avantageuses. Gosselin fut seul puni comme déserteur et traître à sa nation. On le renferma dans une prison, où il vécut encore quelques années. Ce fut ainsi qu'une colonie de douze gentilshommes, par des prodiges de valeur soutenue d'une invincible constance, chassa enfin les Grecs de l'Italie. Ils réunirent dans la suite sur la tête de leur prince, avec la Pouille, la Calabre et la Sicile, les principautés de Capoue, de Salerne, d'Amalfi et de Naples, et formèrent cet état florissant qui porte le nom de *royaume des Deux-Siciles*.

*Scyl. p.* 818, *et seqq.* *Zon. t.* 2, *p.* 275, 276, 277. *Manas. p.* 131. *Glycas, p.* 326. *Joël. p.* 185.

Dans la confusion où Constantin Ducas avoit laissé la succession à l'empire, sa femme Eudocie s'empara du gouvernement, sans néanmoins en exclure en apparence ses trois fils. Elle s'en faisoit accompagner dans les audiences qu'elle donnoit soit à ses sujets, soit aux ambassadeurs; dans les tribunaux, auxquels elle présidoit, dans toutes les cérémonies publiques. Mais, assise au milieu d'eux, elle décidoit seule et sans conseil, et elle se prétendoit bien la maîtresse ou de garder l'empire, ou de le donner à qui elle jugeroit à propos.

Le nom d'une femme régnante rendit les Turcs encore plus hardis, et les attira sur les terres de l'empire. Ils ravagèrent toute la frontière orientale, et réunirent leurs forces contre un grand corps de troupes grecques campées près de Mélitine. Il y en avoit un autre vis-à-vis, en Mésopotamie, sur la rive de l'Euphrate. Ceux-ci furent invités à venir joindre leurs compatriotes pour combattre ensemble l'ennemi commun. Mais, mécon-

tens de l'avarice du gouvernement qui les laissoit sans paie et dans la disette des choses les plus nécessaires, ils refusèrent opiniâtrément de passer le fleuve et de prêter aucun secours. Les troupes de Mélitine, ainsi abandonnées, attaquées dans leurs retranchemens, qu'elles ne pouvoient défendre, prirent la fuite vers l'Euphrate; et, toujours poursuivies, enveloppées d'un côté par le fleuve, de tous les autres par les barbares, elles se rangèrent en bataille pour disputer leur vie. Elles furent bientôt écrasées par la multitude des ennemis; la plupart furent tués, les autres pris. Quelques-uns furent assez heureux pour regagner Mélitine. Les Turcs, sans s'arrêter devant cette ville, plus avides de butin que de conquêtes, s'avancent vers Césarée, pillant, ruinant, brûlant tout sur leur passage. Ils enfoncent les portes de la ville, passent au fil de l'épée grand nombre d'habitans, forcent l'entrée de la magnifique église de Saint-Basile, dont ils enlèvent les plus riches ornemens, et brûlent le reste. Ils marchent de là en Cilicie, massacrant tous ceux qu'ils rencontrent; et, après le pillage de toute la province, traînant après eux une multitude de prisonniers, ils prennent le chemin d'Alep. A leur tête étoit un transfuge nommé Amertice. C'étoit un aventurier qui prétendoit descendre des anciens rois de Perse. Ayant passé au service de l'empire sous le règne de Michel Stratiotique, il avoit reçu de ce prince des présens considérables et de grands honneurs. Accusé ensuite devant Constantin Ducas d'avoir formé le dessein de l'assassiner, il avoit été d'abord condamné à un exil perpétuel; mais peu après, son innocence ayant été reconnue, il fut lui-même employé contre les Turcs. Le défaut de paie et de subsistances le jeta dans un tel désespoir, qu'il alla se donner aux ennemis, les animant lui-même, et leur servant de guide pour les conduire au pillage. Les Turcs, arrivés devant Alep, vont ravager le territoire d'Antioche, où ils ne laissent sur

pied ni maisons ni arbres, emmenant et les hommes et les troupeaux. Nicéphore Botaniate commandoit une armée assez nombreuse pour arrêter ces ravages; mais elle se dissipa d'elle-même. Eudocie, aussi avare que son mari, épargnant sur la paie et sur la subsistance des troupes, ces misérables, à demi-morts de faim, désertoient par bandes et regagnoient leur pays. Tout ce que put faire Botaniate, fut de laisser au gouverneur d'Antioche quelques nouvelles levées, qui montroient d'abord de la bonne volonté. Mais ces milices, sans expérience et mal conduites, n'ayant point de cavalerie pour les soutenir, manquant de pain, d'armes et d'habits, taillées en pièces par les Turcs dans toutes les rencontres, prirent aussi le parti de se débander et de retourner dans leur patrie, où elles retrouvoient la misère qu'elles fuyoient. Botaniate, abandonné, revint à Constantinople avec ses gardes et quelques troupes étrangères, qui, s'étant attachées à lui par estime, l'escortèrent dans la route. Malgré son mauvais succès, il ne perdit rien de sa réputation, toute la honte retombant sur le gouvernement, qui sacrifioit à l'avarice le salut et l'honneur de l'empire. La cour ne lui rendit pas la même justice. Pour se disculper elle-même, elle rejeta sur lui ses propres fautes; il fut disgracié, et se retira dans ses terres.

Le ravage des provinces et le désordre où se trouvoient toutes les affaires faisoient assez connoître l'incapacité d'Eudocie. On demandoit hautement un empereur. Les courtisans mêmes insinuoient à la princesse *qu'elle étoit d'âge à partager avec un mari les soins de la puissance souveraine; qu'au lieu de consumer tristement sa jeunesse au milieu des inquiétudes et des épines du gouvernement, elle pouvoit ne s'en réserver que les douceurs et rendre l'empire heureux, sans qu'il lui en coûtât autre chose que de bons conseils; que la promesse arrachée par le défunt empereur de demeurer veuve jusqu'à la*

*mort étoit un acte tyrannique et nul de plein droit ; et qu'il y auroit de la foiblesse à se rendre elle-même, et l'état tout entier, victime d'un caprice jaloux, poussé au-delà des bornes de la vie.* Eudocie n'étoit pas difficile à persuader sur cet article ; elle se flattoit qu'elle règneroit plus absolument avec un époux qui lui seroit redevable de la couronne qu'avec un de ses fils, qui croiroit ne la devoir qu'à la nature. Elle songea donc à chercher un mari. Un objet si important donnoit une activité prodigieuse à toutes les cabales de la cour. Ceux des courtisans qui n'osoient espérer pour eux-mêmes remuoient tous les ressorts de l'intrigue en faveur de celui dont ils espéroient davantage. La plupart proposoient Botaniate. L'impératrice les trompa tous. Elle fixa son choix sur un homme qui, cette année même, avoit été beaucoup plus près de l'échafaud que du trône.

Romain Diogène étoit fils de ce Constantin Diogène qui, sous le règne de Romain Argyre, avoit conspiré contre ce prince, et s'étoit précipité du haut d'une fenêtre pour se soustraire aux tourmens de la question. La disgrâce du père ne fut pas un obstacle à l'avancement du fils. Petit-neveu d'Argyre par sa mère, il fut bientôt élevé à la dignité de patrice, et fait duc de Sardique. Sous le règne de Constantin Ducas, il demanda la charge de grand-maître de la garde-robe, et ne reçut du prince que cette réponse : *Méritez-la par vos services.* Diogène retourne à Sardique, tombe sur un gros parti de Patzinaces qui ravageoient le pays, les taille en pièces, et en fait porter les têtes à l'empereur, qui lui envoie aussitôt le brevet de la charge qu'il avoit demandée, avec ces mots : *Vous la devez non à moi, mais à votre épée.* Ce que Diogène prit tellement à la lettre, qu'il se crut dispensé de la reconnoissance, et ne se ressouvint que du refus qu'il avoit d'abord essuyé. Demeurant dans sa province, il conçut le dessein de se faire empereur. Il n'osa cependant le laisser apercevoir qu'a-

près la mort de Ducas. Devenu alors plus hardi, il s'ouvrit à un ami fidèle, par l'entremise duquel il forma un parti. Ce complot eut le succès ordinaire ; il fut découvert par un des complices. On envoie sur-le-champ saisir Diogène ; on l'amène chargé de fers à Constantinople. Il est en peu de jours convaincu et condamné. On le présente à l'impératrice pour confirmer la sentence. Tous les assistans sont émus de compassion. On plaint le sort d'un guerrier plein de valeur, seul capable de défendre l'empire livré en proie à la fureur des barbares. Mais personne ne fut plus sensible à son infortune que son propre juge. Des motifs moins raisonnés, mais plus puissans, touchoient vivement le cœur de la princesse. Diogène étoit d'une taille avantageuse ; il avoit toutes les grâces de la figure : la bonne mine du coupable le justifia aux yeux d'Eudocie ; elle renvoya le procès à une plus ample information ; et les juges, qui n'avoient pas de peine à lire leur avis dans le cœur de l'impératrice, ne manquèrent pas de trouver Diogène innocent. Rendu à sa liberté, il prit le chemin de la Cappadoce, sa patrie.

*Scyl. p.* 821, 822. *Zon. t.* 2, *p.* 277, 278. *Glycas, p.* 326, 327. *Manas. p.* 131, 132. *Du Cange, fam. byz. p.* 162, 164, 165, 171, 172.

Dès la seconde journée il reçut de l'impératrice un ordre de revenir à la cour. Il y arriva le jour de Noël, et fut étonné lui-même de se voir aussitôt nommé maître de la milice et général des armées. La princesse, résolue de l'épouser, n'étoit arrêtée que par cette fatale promesse qui la condamnoit au veuvage. L'acte étoit entre les mains du patriarche, et signé de tous les sénateurs. Il s'agissoit de le retirer. Eudocie n'avoit pas naturellement beaucoup de ressources dans l'esprit ; mais la plus ingénieuse de toutes les passions lui inspira de l'adresse. Elle employa pour ce manége un de ces hommes dont les cours ne manquent jamais, toujours prêts à fourber et à mentir pour le service des princes. C'étoit un de ses eunuques. Il va trouver le patriarche. « Vous « voyez (lui dit-il), très-saint prélat, en quel état sont les

« affaires de l'empire. Attaqué par les Turcs, il est à la « veille d'en devenir la conquête. Nos armées languissent « faute d'un chef capable de les conduire. L'impératrice « elle-même sent le besoin qu'elle a d'un homme qui « puisse relever l'état penchant vers sa ruine. Elle a jeté « les yeux sur Bardas, votre frère, pour lui donner sa « main avec la couronne. Mais l'acte dont vous êtes dé- « positaire la tient enchaînée. Elle vous demande votre « conseil, sans lequel elle ne veut rien faire. » Bardas, frère du patriarche, étoit l'homme du monde le moins propre à gouverner un état. Libertin désespéré, il passoit sa vie à séduire des femmes, et le vertueux patriarche ne cessoit de lui en faire des reproches. Cependant la vertu du prélat ne se trouva pas à l'épreuve d'une tentation si délicate. Il se flattoit sans doute que son frère deviendroit homme de bien en devenant empereur, quoique le changement contraire fût bien plus souvent arrivé; ou peut-être s'attendoit-il à gouverner lui-même sous le nom de son frère. Quoi qu'il en soit, il ne se montra pas difficile sur la promesse; il demanda seulement quelques jours pour disposer les sénateurs, qui s'en étoient rendus caution. Sans perdre de temps, il les fait venir l'un après l'autre. Il leur représente avec chaleur le besoin de l'empire, la sage résolution de l'impératrice, mais sans parler de son frère. Il fait sentir l'absurdité de cet engagement bizarre, auquel la jalousie du défunt empereur avoit voulu assujettir la princesse. *Que si Constantin avoit prétendu régner encore après sa mort, des hommes sages et chargés comme eux de veiller à la sûreté de l'empire, ne devoient pas sacrifier à une ombre le repos et le salut de l'état.* Son éloquence, animée par l'ambition, trouva peu de résistance. Les uns, touchés de ses raisons, les autres, gagnés par ses flatteries, et même par ses largesses, se rendirent à son avis. L'acte fut remis à l'impératrice; et Bardas, ainsi que le patriarche, se préparoient à la double céré-

monie d'un mariage auguste et d'un pompeux couronnement. Tandis que le prélat, renfermé avec le futur empereur, s'épuisoit en bons conseils, et son frère en patience à les écouter et en promesses de les suivre, l'impératrice fit entrer Diogène dans le palais la nuit du dernier décembre, l'épousa sur-le-champ par le ministère d'un de ses aumôniers, et le déclara le lendemain empereur, au grand étonnement de toute la cour, et surtout du patriarche.

An. 1068. Scyl. p. 822, 823, 824. Zon. t. 2, p. 278.

Les trois fils du défunt empereur, qui n'avoient pas été instruits de l'intrigue, furent frappés de cette nouvelle comme d'un coup de foudre. Ils se voyoient enlever par leur propre mère une couronne qu'elle ne portoit qu'en qualité de leur tutrice; et leur premier mouvement fut de crier à l'injustice. Les Varangues, que Constantin avoit toujours bien payés, lorsqu'il épargnoit la solde à ses sujets naturels, animés d'un zèle féroce pour la famille impériale, prenoient les armes, et menaçoient de brûler le palais avec Eudocie et son nouveau mari. Dans cette extrémité, Eudocie fait venir ses fils; elle met tout en œuvre pour leur persuader *que Diogène ne prend en main le sceptre que pour le leur conserver; que dans leur bas âge ils sont environnés d'ambitieux, dont les noirs complots tendent à leur arracher la vie avec la couronne; que, dès qu'ils seront en état de régner par eux-mêmes, le nouveau prince, qui n'est que le régent de l'empire et leur défenseur, descendra du trône avec plus d'empressement qu'il n'y monte aujourd'hui; qu'il lui en a donné parole, et qu'elle saura bien la lui faire tenir.* Elle ajoute à ces raisons toute la chaleur de la tendresse maternelle; et, ayant essuyé les larmes de ses enfans, elle les engage à se présenter eux-mêmes aux Varangues, et à leur dire qu'ils sont contens de la conduite de leur mère, et qu'elle n'a rien fait que pour leur service et de leur consentement. Cette déclaration calme les barbares. Le reste de

l'empire ne fit aucun mouvement. Les derniers règnes avoient desséché jusque dans la racine cet amour naturel des sujets pour leur prince : l'indifférence étoit réciproque; et les peuples, condamnés en naissant à être la proie de l'avidité des monarques, s'embarrassoient peu par quelles mains ils seroient dépouillés.

La cour plioit sous l'autorité d'Eudocie. On obéissoit au nouvel empereur, mais à regret, et le mécontentement caché dans les cœurs attendoit l'occasion d'éclater impunément. Pour éviter la confusion que peut produire la ressemblance des noms dans deux princes nommés Jean, deux Andronics, deux Constantins, il est bon de développer l'état où se trouvoit alors la cour de Constantinople. Elle étoit composée de trois familles. Les trois fils du défunt empereur, Michel, Andronic et Constantin étoient déjà en état de sentir l'injustice de l'usurpation, mais trop jeunes pour s'y opposer. Leur oncle, Jean Ducas, que l'empereur son frère avoit fait César, avoit deux fils, Andronic et Constantin. Ceux-ci, plus avancés en âge, étoient aussi plus sensibles à l'affront de se voir écartés du trône auquel ils avoient droit au défaut de la ligne directe. Jean Comnène, curopalate, qui avoit refusé l'empire offert par Isaac son frère, étoit chef d'une autre famille. Il mourut dans ces conjonctures, et laissa cinq fils, Manuel, Isaac, Alexis, Adrien et Nicéphore. Ces princes, soit politique et ambition plus raffinée, soit douceur de caractère, servirent même le nouvel empereur, et s'accommodèrent au temps. Les deux Andronics et les deux Constantins, portant également le nom de *Ducas*, seront distingués par la qualité de fils d'Eudocie et de fils du César.

Diogène trouvoit les affaires du dedans et du dehors dans un état de délabrement et de foiblesse qui sembloit être sans remède; les emplois vendus à l'avidité du pillage ou prostitués à de honteuses faveurs, les finances ruinées par les moyens mêmes dont on s'étoit servi

pour les accroître, les troupes dénuées de tout, mal commandées, accablées de misère, obligées par la faim de piller ceux qu'elles devoient défendre ; en sorte qu'il ne restoit sous les drapeaux que ceux dont la désertion eût été sans ressource. Tel étoit l'état de l'empire. Diogène ne perdit pas courage. Vif, actif, passionné pour la gloire, il commença par la réforme de l'intérieur. Il consulta les hommes les plus sages et les plus expérimentés, et suivit d'abord leur conseil pour corriger les abus de l'administration publique. Mais il étoit présomptueux et précipité. Bientôt il n'en voulut croire que lui-même ; il ne se donna pas le temps de consommer l'ouvrage, et la vanité lui persuada que dès les premières opérations tout étoit achevé. Eudocie se croyoit en droit de se faire écouter ; elle prétendoit gouverner un homme qu'elle avoit tiré des cachots pour l'établir dans le palais. Diogène, assez fier pour rougir de devoir son élévation à une femme, voulut au moins n'être redevable qu'à lui-même des succès de son gouvernement. Après avoir, dans les deux premiers mois, montré beaucoup de déférence aux volontés de la princesse, il prit le parti de vouloir seul ; et, pour le faire connoître à tout l'empire, il laissa le palais à l'impératrice, et alla s'établir au-delà du Bosphore, ou il rassembla autour de lui toutes les troupes de sa maison, qui n'étoient guère mieux équipées que celles des provinces.

Il auroit fallu le repos d'une longue paix pour remettre l'empire en état de soutenir une guerre. Diogène, bouillant de courage, au lieu d'avoir recours à la négociation pour arrêter les progrès des Turcs, ne voulut employer que les armes. Il apprenoit qu'Antioche étoit menacée d'une ruine entière ; que la Cilicie étoit ravagée ; que dès l'année précédente le sultan Alp Arslan, successeur de Thogrul, étoit entré dans le Pont avec une armée formidable ; qu'il y avoit pris des quartiers à dessein de marcher au printemps vers le Bosphore et

de s'emparer de l'Asie mineure. Il résolut de le prévenir ; et dès le mois de mars il rassembla les nouvelles levées de Macédoine, de Bulgarie et de Cappadoce. Il fit prendre les armes à toute la Phrygie ; il rangea sous divers drapeaux les troupes étrangères qui étoient à la solde de l'empire, Uzes, Francs, Varangues, et se mit en marche. Cette armée, qui sembloit redoutable par le nombre, n'étoit digne que de mépris. Point de cavalerie, des soldats presque nus et couverts de méchans haillons; nuls chariots, nulle machine de guerre; des faux, des fourches et d'autres instrumens d'agriculture au lieu d'armes; très-peu d'épées et de javelots; point de provisions: il falloit vivre aux dépens des lieux par où l'on passoit ; les drapeaux mêmes, par leur délabrement, n'étoient l'enseigne que de la misère. On eût pris cette armée pour un attroupement de mendians qui alloient chercher du pain, plutôt que pour des soldats qui marchoient à l'ennemi. C'étoit ainsi qu'ils alloient combattre un peuple féroce et aguerri, né dans les conquêtes, nourri de sang et de pillage. Ce fut un bonheur pour l'empire que les Turcs ne fussent pas instruits du pitoyable état de l'armée grecque. C'étoit la première fois qu'ils voyoient un empereur à la tête de ses armées, et l'estime qu'ils faisoient d'eux-mêmes leur donnoit une haute idée de son courage. Ils ne se trompèrent pas. Ce prince, plein de bravoure et d'une force de corps extraordinaire, supportoit sans peine toutes les fatigues, et ne craignoit aucun danger. Le sultan en fut intimidé ; et pour ne pas risquer sa propre réputation, il se retira en Perse, après avoir partagé son armée en deux corps. Il envoya l'un dans l'Asie septentrionale, vers les bords du Pont-Euxin, et fit descendre l'autre vers la Cilicie et la Syrie. L'empereur prit quelque temps pour former son armée, la diviser en bataillons, mettre à la tête de chacun les plus capables du commandement, recueillir tout ce qu'il put d'armes et d'habits. Il sut, par une noble familiarité,

par des promesses d'avancement, par des récompenses ; inspirer à des âmes timides et abattues une partie de son courage.

*Scyl. p.* 824, 825. *Zon. t.* 2, *p.* 278, 279. Il traversoit la Cappadoce, et marchoit vers Lycande à petites journées, à dessein de passer en Syrie pour délivrer Antioche et la Célésyrie des ravages des Turcs; mais il n'y vouloit arriver qu'en automne, pour ne pas exposer son armée aux chaleurs meurtrières de ce pays. Il apprit dans sa route que les Turcs avoient surpris Néocésarée dans le Pont, et qu'après l'avoir saccagée et détruite, ils traînoient les habitans en esclavage. Cette nouvelle lui fit rebrousser chemin. Il gagna Sébaste en Cappadoce, y laissa ses bagages et sa grosse infanterie, sous le commandement d'Andronic, fils du César, qu'il menoit avec lui en apparence par honneur, mais en effet pour s'assurer dans sa personne de la soumission de sa famille. Il prend avec lui les soldats les plus vaillans et les plus alertes, traverse en diligence de hautes montagnes, arrive à Téphrique, sur le passage des Turcs, et les charge aussitôt avec vigueur. Etonnés de le voir sur eux avant que d'avoir été avertis de son approche, ils prennent la fuite. On ne les poursuivit pas longtemps, les soldats étant fatigués d'une marche difficile et pénible. Ainsi il y en eut peu de tués, mais beaucoup de pris, qui n'en furent pas plus heureux: l'empereur, ne voulant pas se charger d'une multitude embarrassante, les fit tous massacrer. Ce premier succès donna de grandes espérances, et alarma les Turcs, qui, jusqu'alors méprisant les empereurs grecs plus encore que leurs soldats, commencèrent à redouter les soldats à cause de l'empereur. Ils sentoient par eux-mêmes, sans l'avoir appris du proverbe grec, qu'une armée de cerfs conduite par un lion est plus formidable qu'une troupe de lions à la suite d'un cerf.

*Scyl. p.* 825, *et seqq.* *Zon. t.* 2, *p.* 279, 280. L'empereur, de retour à Sébaste, y demeura trois jours pour faire reposer ses troupes, et reprit la route

de Syrie. Ayant passé à Cucuse les défilés du mont Taurus, il vint à Germanicie, et entra dans le pays de Téluch. Il envoya un gros détachement de son armée à Mélitine, avec ordre de défendre la frontière contre les incursions des Turcs, dont un grand corps, commandé par un vaillant capitaine nommé Hapsinal, menaçoit les bords de l'Euphrate. Il composa ce détachement de ses meilleures troupes, entre lesquelles étoient les Francs. Le commandant qu'il mit à leur tête, plus timide et plus circonspect que brave et hardi, se tint renfermé dans Mélitine; et les Turcs, ne pouvant l'attirer au combat, prirent le parti d'aller chercher l'empereur pour le harceler. Après une marche forcée, ils atteignirent la queue de l'armée, et tombèrent sur un corps de fourrageurs qui prirent aussitôt la fuite. C'en étoit fait de toute l'arrière-garde, si l'empereur ne fût accouru avec un renfort considérable qui battit l'ennemi et l'obligea de fuir à son tour. Délivré de ce danger, il continua sa marche et arriva près d'Alep. L'émir de cette ville étoit allié de l'empire; mais les Turcs s'étoient emparés du pays d'alentour. Diogène, en arrivant, l'abandonna au pillage, et on lui amena quantité d'hommes, de femmes, de chevaux, dont il se servit pour se former une cavalerie. Il remonta ensuite vers l'Euphrate, et se rendit en trois jours devant Hiéraple ou Membig, défendue par une nombreuse garnison de Turcs et d'Arabes que commandoit Amertice. La vivacité des attaques obligea en peu de jours la ville à capituler. La garnison consentit à sortir sans armes et sans bagages; mais Amertice se retira dans la citadelle, bien résolu de s'y defendre jusqu'à l'extrémité. Dans cette conjoncture, l'émir d'Alep, craignant pour sa propre ville, lorsque le vainqueur seroit le maître de tous les environs, abandonna l'alliance de l'empire, et prit le parti de se joindre aux Turcs et aux Arabes, et d'aller avec eux livrer bataille aux Grecs. L'empereur, occupé

au siége de la citadelle, ne vouloit pas quitter prise. Il partagea ses troupes en deux corps, et en fit sortir un pour faire tête à l'ennemi. Hiéraple est environnée de vastes plaines, très-propres à la cavalerie, qui faisoit toute la force des barbares. On y vit d'abord paroître divers escadrons qui, voltigeant sans cesse autour des Grecs, attaquoient tantôt à droite, tantôt à gauche, et toujours avec succès, aussi prompts à se retirer qu'à fondre sur leur proie. Après plusieurs de ces escarmouches meurtrières, les barbares, se réunissant en un seul corps, portèrent toutes leurs forces sur une des ailes de l'armée grecque rangée en bataille, la renversèrent en un moment et la poursuivirent avec grand carnage. Le reste de l'armée, effrayé de cette attaque subite, demeuroit en place sans mouvement; et, avant que d'avoir pu faire aucune évolution, ils virent l'ennemi revenir sur eux à toute bride. Enfoncés, culbutés, dispersés comme par un violent orage, ils regagnent le camp en désordre, après avoir perdu grand nombre d'hommes et de drapeaux. Il n'y eut pas un corps qui fît la moindre résistance; chacun ne songeoit qu'à se sauver lui-même, comme s'il eût été seul. Les ennemis coupèrent les têtes de ceux qui étoient restés sur le champ de bataille, et les envoyèrent dans Alep pour encourager les Sarrasins par ces marques sanglantes de la victoire.

Diogène, qui venoit de forcer le château d'Hiéraple, fut très-affligé de cette défaite. Il sort de la ville avec les Cappadociens qu'il s'étoit réservés, et va joindre son armée. Il étoit temps qu'il vînt lui rendre le courage; tout étoit dans le plus grand abattement, et l'infanterie arménienne, campée à l'extrémité du camp, avoit tenté la nuit précédente de passer du côté des ennemis. Dès le point du jour, les Turcs et les Arabes enveloppent le camp des Grecs. Diogène passe la journée à rassurer ses troupes, et à faire les dispositions nécessaires pour l'exécution de son dessein. C'étoit le vingtième de no-

vembre, et les ardeurs de l'été, qui est brûlant dans ces plaines sablonneuses, s'évaporant aux approches de l'hiver, laissoient encore dans l'air une douce température. L'empereur sort de son camp à la troisième heure de la nuit, en bon ordre et sans bruit. Nuls signaux, nul instrument de guerre n'annonçoient son approche. Les Grecs avancent à petit pas jusqu'au camp ennemi; poussant alors un grand cri, ils forcent les retranchemens, mettent le feu aux tentes, taillent en pièces ceux qui n'ont pas le temps de fuir, font un grand nombre de prisonniers, et poursuivent les fuyards. L'empereur ne leur permit pas de les suivre bien loin; il rappela ses troupes, et on le blâma de cette prompte retraite, qui sauva une grande partie de l'armée des barbares; mais il craignoit les hasards d'un combat nocturne, et, content de s'être délivré des ennemis qui le tenoient assiégé, il aima mieux laisser sa victoire imparfaite que de risquer de la perdre par quelque retour fâcheux.

Etant rentré dans Hiéraple, il en fit réparer la citadelle à demi-ruinée par les attaques, et y laissa pour commandant l'Ibérien Pharesmane. Cependant les Turcs et les Arabes, s'étant ralliés, formèrent une nouvelle armée, et revinrent harceler l'empereur, qui s'avançoit vers Aza dans le dessein de s'en rendre maître. Ils l'incommodoient sans cesse dans sa marche, l'attaquant par pelotons, tombant sur son arrière-garde, interceptant les convois, et lui dressant des embuches à tous les passages. Enfin l'empereur arriva devant Aza, qu'il croyoit prendre d'emblée. Mais, à la vue de cette place située sur une colline, environnée d'une double muraille de bonnes pierres, où l'on ne pouvoit monter que par des rochers escarpés, dans un terrain qui manquoit d'eau pour une si nombreuse armée, il changea de dessein, alla ravager le territoire d'Alep, et s'arrêta dans un lieu nommé *Tarchola*. Pendant qu'il y étoit campé, deux Arabes ca-

chés derrière une colline voisine du camp eurent la hardiesse de venir jusqu'au pied du retranchement tuer deux sentinelles, et s'enfuirent aussitôt. L'empereur, qui fut le premier à les apercevoir, fit partir après eux quelques cavaliers; mais on ne put les atteindre. On marcha vers Artas, petite ville sur le chemin d'Antioche, au pouvoir des Sarrasins, qui prirent la fuite avant l'arrivée de l'empereur. Il y laissa une garnison et des vivres. Il auroit voulu se rendre dans Antioche; mais l'état où se trouvoit son armée, harassée de fatigue et dépourvue de subsistances, l'obligea de songer au retour. Il fallut traverser des défilés presque impraticables pour gagner Alexandrie sur le golfe d'Issus, où il se reposa quelques jours, et passa le mont Taurus à la fin de décembre. Au sortir d'un pays échauffé sans cesse par les vents du midi, il se trouvoit dans un climat glacé entre les montagnes de la Cilicie; et cette différence de température causa dans l'armée des maladies qui firent périr grand nombre d'hommes et d'animaux. Comme il approchoit de Podande, sur la frontière de Cappadoce, il apprit que les Turcs avoient forcé et saccagé la grande ville d'Amorium en Galatie. Il vouloit courir à ces barbares pour se venger de cet affront; mais son armée étant en trop mauvais état pour seconder son courage, il envoya ordre au gouverneur de Mélitine de venir le trouver avec un grand corps de troupes qu'il avoit à Zamande. Cet officier timide s'en étant excusé sous divers prétextes, Diogène, au désespoir de ne pouvoir réparer l'honneur de l'empire, distribua en quartiers d'hiver la plus grande partie de son armée, donna des ordres pour les subsistances, et revint avec le reste à Constantinople, où il rentra sur la fin de janvier. Cette campagne, malgré la diversité des succès, lui procura beaucoup de gloire. C'étoit en quelque sorte ressusciter des morts que d'inspirer de la confiance aux soldats grecs, et de leur apprendre à ne pas perdre courage pour un mauvais succès. Depuis long-

temps les empereurs ne savoient que lever des troupes, se flatter de la victoire, et se faire battre. Diogène, quoique aussi vain qu'aucun de ses prédécesseurs, avoit plus de valeur réelle et de science militaire. Eudocie avoit gouverné les affaires de l'empire pendant l'expédition de Diogène. Au retour de ce prince, dont la victoire animoit la joie publique, elle signala la sienne par un présent plus précieux et plus durable que toutes les fêtes populaires. Elle lui adressa, lorsqu'il étoit en chemin pour revenir à Constantinople, la dédicace d'un ouvrage qu'elle venoit apparemment d'achever, et qui a dû employer une grande partie de sa vie. C'est un recueil intitulé *Ionia*, où, par une immense lecture, elle avoit rassemblé les généalogies des dieux, des héros, des héroïnes, leurs métamorphoses, les fables avec les allégories qui se trouvoient dans les auteurs anciens; elle y avoit ajouté quantité d'anecdotes sur les écrivains et les personnages illustres par leur savoir. Cette savante princesse, plus capable de bien écrire que de bien gouverner, avoit passé depuis son enfance toutes ses heures de loisir à extraire les livres de sa riche bibliothèque, qu'elle avoit, comme elle le dit elle-même, augmentée à grands frais en y rassemblant de toutes parts les écrits les plus curieux. Elle promet à l'empereur de faire paroître au plus tôt, sous son bon plaisir, plusieurs autres ouvrages qu'elle appelle les frères de celui-ci. C'étoient un poëme sur la chevelure d'Ariane, une instruction à l'usage des femmes, un traité sur les occupations des princesses, un autre de la vie monastique. Ces derniers écrits ne sont pas venus jusqu'à nous. Mais la bibliothèque du roi conserve un manuscrit unique de celui qui porte le titre d'*Ionia*, que le savant éditeur du Lexique d'Apollonius se prépare à donner au public.

A peine Diogène avoit-il passé quelques jours à mettre ordre aux affaires civiles, que les nouvelles qu'il recevoit d'Orient l'obligèrent de rentrer en campagne.

An. 1069.
*Scyl. p.* 829. 830.
*Du Cange*

*not. in Bryen p.* 306, 307.

Mais, avant que de quitter Constantinople, il voulut écarter le soupçon d'avarice, en distribuant d'avance aux principaux du palais et du sénat les libéralités qu'ils avoient coutume de recevoir des empereurs vers la fête de Pâques. La révolte d'un officier renommé pour sa valeur donnoit au prince de vives inquiétudes. Plusieurs seigneurs normands qui avoient contribué aux conquêtes d'Italie, n'ayant point eu de partage dans la distribution des nouveaux domaines, s'étoient retirés mécontens à la cour de Constantinople pour y chercher de l'emploi et y établir leur fortune. De ce nombre étoient Hervé, Radulfe, Gosselin, dont j'ai déjà parlé, et Oursel de Bailleul, dont je parlerai dans la suite. Un des plus distingués par son courage ainsi que par sa noblesse étoit Robert Crépin. Il descendoit des Grimaldi, princes de Monaco, dont une branche s'étoit établie en Normandie du temps de Rollon, premier duc. C'est de cette illustre famille que sont issus dans notre France les seigneurs du Bec-Crépin; les barons de Bourri et les marquis de Vardes, dont la postérité masculine ne s'est éteinte qu'à la fin du dernier siècle. Ces guerriers, en passant en Orient, emmenoient avec eux leurs vassaux, leurs domestiques, et grand nombre d'aventuriers attachés à leur personne. C'est ce qui composoit ces corps de Francs qui se signaloient si souvent entre les troupes de l'empire. Robert Crépin étoit venu avec les Normands de sa suite offrir ses services à Diogène, et ce prince l'avoit envoyé passer l'hiver en Orient pour couvrir le pays contre les incursions des Turcs. Robert, qui avoit espéré un traitement plus honorable, et qui ne recevoit point de paie pour l'entretien de ses gens, se vit obligé de les faire subsister aux dépens du pays. Il commença par piller les caisses de receveurs; ensuite, sans faire distinction entre les deniers du prince et ceux des particuliers, il mit à contribution toute la province. Ce procédé parut être une rébellion ouverte. On fit

marcher des troupes pour le réduire; il les battit autant de fois qu'il les rencontra, faisant quartier à tous ceux auxquels il pouvoit sauver la vie. Un Bulgare, nommé Samuel Alusien, dont Diogène avoit épousé la sœur avant que d'être empereur, vint le jour de Pâques tomber sur Robert avec cinq cohortes de troupes d'Occident. Les Francs, sans être préparés à cette attaque, reçurent si mal les Grecs, que ceux-ci prirent la fuite, laissant sur la place grand nombre de morts, et plus encore de blessés, dont Robert prit autant de soin que de ses propres soldats. Après les avoir fait guérir, il les renvoya sans rançon. Dans le temps même qu'on le poursuivoit comme un rebelle, il rencontra un grand corps de Turcs qui le virent approcher sans défiance, ne doutant pas qu'il ne vînt se jeter entre leurs bras. Mais, fidèle à ses engagemens autant que la nécessité pouvoit le permettre, il ne joignit les ennemis que pour les combattre, et il les tailla en pièces. Diogène, arrivant à Dorylée en Phrygie, reçut une députation de Robert, qui, s'excusant de ses ravages sur le besoin pressant de ses troupes, demandoit amnistie, et protestoit de son inviolable attachement au service de l'empire. Le prince, qui lui savoit gré de la victoire qu'il venoit de remporter sur les Turcs, et qui craignoit d'être traversé dans son expédition par un guerrier si vaillant et si habile, lui accorda tout, et lui manda de le venir joindre. Robert se rendit auprès de lui avec une partie de ses gens. Il en avoit laissé le plus grand nombre dans Malazkerd, ville d'Arménie sur l'Euphrate. L'empereur, comptant beaucoup sur son courage et sur celui de ses troupes, le fit marcher à sa suite. Mais des courtisans, jaloux de l'estime de l'empereur pour ce brave guerrier, vinrent à bout de le noircir dans l'esprit du prince. On l'accusa de sourdes pratiques contre le service de l'empire. Sur ces imputations vagues, qu'on ne prit pas la peine d'éclaircir, il fut dépouillé du com-

mandement et envoyé en exil dans Abyde. Les Francs, qu'il avoit laissés à Malazkerd, irrités du mépris qu'on paroissoit faire de la nation, levèrent l'étendard de la révolte, et se jetèrent en Mésopotamie, où ils se vengèrent sur les sujets de l'empire du traitement injuste qu'éprouvoit leur général.

*Scyl. p.* 830. *Zon. t.* 2, *p.* 279, 280. L'empereur, arrivé à Césarée, apprenant qu'un grand corps de Turcs ravageoit tout le pays, envoya contre eux un gros détachement, qui fut battu. Il marcha donc en personne avec toute son armée. Sur la fin du jour, comme il commençoit à se retrancher, les Turcs, postés sur des éminences voisines, descendirent tout à coup dans la plaine pour fondre sur les Grecs. Deux cohortes courent à leur rencontre et les mettent en fuite. Pour achever leur défaite, l'empereur laisse une partie de son armée au travail des retranchemens, et se met lui-même avec le reste à poursuivre les ennemis. A peine est-il éloigné, qu'un autre corps de Turcs, plus nombreux que celui qui fuyoit, vint tomber sur les travailleurs, qui prennent les armes. Mais les Francs, plus hardis et plus diligens que les Grecs, joignent avant eux l'ennemi, l'arrêtent et le terrassent par des efforts redoublés. Les Grecs, simples spectateurs du combat, les laissèrent aux prises sans leur donner aucun secours. C'étoit un effet de la jalousie nationale. Les Francs vainquirent seuls, et l'empereur, revenant de la poursuite après le soleil couché, ne trouva plus d'ennemis. Le lendemain il fit mettre à mort tous les prisonniers, sans épargner même le général, quoiqu'il promît une riche rançon.

*Scyl. p.* 831, 832. *Zon. t.* 2, *p.* 280. Pendant trois jours qu'il demeura dans ce campement, il donna le temps aux Turcs de rallier les fuyards et de faire de nouveaux ravages. S'étant ensuite remis en marche, il alla camper à deux journées de Malatia ou Mélitine. Il y vouloit d'abord laisser une partie de son armée, pour fermer ce passage aux ennemis. Mais, ayant changé d'avis, il s'avança vers l'Euphrate

avec toutes ses forces. Les Turcs, campés sur les bords, s'éloignèrent à son approche et repassèrent le fleuve. L'empereur le passa après eux à Romanople; et, ayant dessein de marcher à Chléat sur le lac de Van, il partagea son armée et en donna une partie à Philarète, qu'il déclara général avec plein pouvoir. Ce choix étoit l'effet de l'intrigue et ne pouvoit être plus aveugle. Philarète étoit un fanfaron, qui, ne désirant le commandement que pour s'enrichir et se faire des créatures, se piquoit de capacité et de bravoure, quoiqu'il n'eût donné dans les emplois subalternes que des preuves d'ignorance et de lâcheté : aussi étoit-il méprisé des troupes, meilleurs juges que la cour en fait de science militaire. C'étoit de plus un libertin, plongé dans la plus honteuse débauche. L'empereur marcha vers le nord pour y trouver de la neige et des eaux froides, dont il ne pouvoit se passer à cause de l'ardeur de son tempérament; et, ayant traversé des pays montueux et coupés de ravines, il parvint à une plaine fertile en blé et en pâturages. Ce lieu, nommé *Anthias*, parce qu'il étoit semé de fleurs, étoit un séjour délicieux, que la nature sembloit avoir préparé pour reposer une armée harassée des chemins rudes et difficiles dont il étoit environné. Diogène, après y avoir délassé ses troupes, passa le mont Munzar; c'est le nom que prend en ce pays le mont Taurus; traversa encore l'Euphrate, et entra dans la Celzène, contrée d'Arménie que les anciens nommoient *Acilisène*. Cependant les troupes que commandoit Philarète, voyant venir les Turcs, prennent l'épouvante, et, abandonnant le pays qu'elles avoient ordre de garder, elles courent à la suite de l'empereur, sans s'arrêter, jusqu'à la plaine d'Anthias. Là, se voyant encore poursuivies, elles se débandent tout-à-fait, et laissant leurs bagages aux ennemis, elles se rendent par divers chemins en Celzène auprès de la grande armée.

Les Turcs, n'osant approcher plus près de Diogène, *Scyl. p.* 832, 833.

Zon. t. 2, p. 280.

dont ils redoutoient le courage, se replièrent sur la Cappadoce, théâtre ordinaire de leurs ravages, et, détruisant tout sur leur route, ils pénétrèrent jusqu'à Icone en Lycaonie. C'étoit une grande ville, la plus peuplée et la plus riche de ces contrées, mais sans défense et sans garnison. Située au milieu des terres de l'empire, on ne croyoit pas qu'elle eût rien à craindre. Les Turcs s'en emparèrent sans résistance, et y firent un butin immense. Cependant les soldats de Philarète l'accusoient devant l'empereur, imputant leur fuite à sa poltronnerie, et Philarète, de son côté, rejetoit la faute sur la lâcheté et la désobéissance des soldats. L'empereur, ayant reconnu que tous étoient également coupables, ne punit personne, et demeura persuadé que la fortune de l'empire ne s'appuyoit que sur lui seul, et que, parmi tant de bras, il n'y avoit qu'une seule tête. Les soldats, ayant perdu l'habitude du travail sous les derniers empereurs, n'étoient plus en état de supporter les fatigues; les officiers, novices dans le métier de la guerre, se croyoient des héros lorsqu'ils en voyoient de plus poltrons qu'eux-mêmes; ils ne cessoient de demander pour les moindres services les plus grandes récompenses, et souvent ils les obtenoient par des intrigues dont le succès décourageoit la vraie valeur : ce qui faisoit penser à Diogène qu'un prince ne peut être équitable, s'il ne voit tout de ses propres yeux, pour n'être pas trompé sur le mérite de ceux qu'il emploie, et pour mettre une juste proportion entre les récompenses et les travaux.

Scyl. p. 832, 833. Zon. t. 2, p. 280.

A la nouvelle de la marche des Turcs vers la Lycaonie, l'empereur, ayant changé de dessein, étoit revenu à Sébaste, d'où il étoit parti aussitôt pour les atteindre et arrêter leurs progrès. Arrivé à Comopolis, il apprit le saccagement d'Icone et la retraite des ennemis, qui, craignant d'être poursuivis, faisoient diligence pour regagner l'Euphrate. Il détacha aussitôt une partie de son armée, et l'envoya en Cilicie pour se joindre à Cata-

ture, dont il connoissoit le courage. Catature, qui commandoit dans Antioche de Cilicie, avoit ordre de s'avancer jusqu'à Mopsueste, et d'y attendre les Turcs pour les écraser dans les défilés. Mais les barbares, avant que d'être arrivés à Tarse, avoient déjà reçu un grand échec. Un corps de troupes arméniennes, posté en embuscade entre les montagnes de Séleucie, les avoit accablés, détruits au passage, et leur avoit enlevé presque tout leur butin. Apprenant alors qu'on les attendoit près de Mopsueste, ils marchèrent de nuit le long de la mer, passèrent le mont Sarbadique, qui fait partie du Taurus, et gagnèrent enfin Alep. L'empereur, qui étoit déjà à Claudiopolis, sur la frontière de Cilicie, et qui espéroit tenir les Turcs enfermés entre son armée et celle de Catature, apprit avec chagrin leur évasion. Comme l'hiver approchoit, il reprit la route de Constantinople, après avoir partagé son armée en différens postes pour défendre le pays contre les Turcs, dont les partis répandus de tous côtés désoloient les campagnes et infestoient tous les chemins. A son arrivée, il fut témoin d'un grand incendie qui détruisit la magnifique église de Sainte-Marie de Blaquernes.

Depuis deux ans il avoit les armes à la main contre les Turcs. En Syrie, en Arménie, en-deçà, au-delà de l'Euphrate, s'exposant lui-même, partageant toutes les fatigues avec les soldats, il les animoit par son exemple; il rallumoit dans des âmes abâtardies cette valeur romaine éteinte depuis long-temps; et l'on peut dire que les succès qu'il avoit eus dans ces deux campagnes étoient dus à son courage, et les échecs à l'incapacité de ses généraux. Après avoir rabattu par plusieurs combats l'audace des barbares, il crut pouvoir prendre impunément quelque repos, et confia pour l'année suivante le commandement de ses troupes à Manuel Comnène, fils aîné de Jean le curopalate. Il l'avoit revêtu de cette dignité après la mort de son père. Il estimoit ce jeune seigneur,

An. 1070.
*Scyl. p.* 833, 834, 835.
*Zon. t.* 2, *p.* 280, 281.
*Bry. p.* 24, 25.
*Glycas, p.* 327.

qui joignoit à un caractère doux et aimable beaucoup d'esprit et de connoissance de la guerre. Prudent au-dessus de son âge, Manuel n'oublia aucune des précautions à prendre pour s'assurer du succès. Ayant rassemblé les troupes à Césarée, il établit dans son camp la plus exacte discipline, protégeant les sujets de l'empire, arrêtant par de justes châtimens la violence et l'avidité du soldat, en sorte que son armée n'étoit à craindre qu'aux ennemis. Aussi fut-il d'abord vainqueur en toutes les rencontres. L'empereur même en devint jaloux. Passionné pour la gloire jusqu'à la foiblesse, il auroit voulu que Manuel se fût contenté de conserver la réputation du prince sans en acquérir pour lui-même. Il résolut donc d'affoiblir l'armée de Manuel; et, pour déguiser la bassesse de ses sentimens, il prit pour prétexte la nécessité de secourir Hiéraple, assiégée par les Turcs. Il détacha pour cet effet une grande partie des troupes du curopalate, qui, se trouvant en état de rien entreprendre de considérable, alla camper à Sébaste.

Quoique Manuel eût pris la résolution de ne rien hasarder, il ne put tenir contre les insultes d'un corps de cavalerie turque qui vint le braver jusqu'au pied de ses retranchemens. Il sortit sur eux, les mit en fuite et les poursuivit assez loin de son camp. C'étoit de la part des Turcs une fuite simulée : dès qu'ils voient les Grecs débandés à la poursuite, ils retournent sur eux : des troupes postées en embuscade au bord du chemin se montrent en même temps. Les Grecs, enveloppés et attaqués de toutes parts, sont taillés en pièces; la plupart sont tués; quelques-uns demeurent prisonniers, et, de ce nombre, est le curopalate, avec ses deux beaux-frères, Michel Taronite et Nicéphore Mélissène. Le camp est pris et pillé; et, sans la proximité de la ville de Sébaste, où les fuyards se sauvèrent, c'en étoit fait de toute l'armée. Cette nouvelle affligea l'empereur, qui devoit s'imputer à lui-même la cause de cette défaite. Il en reçut bientôt une autre à la-

quelle il ne fut pas moins sensible. Les Turcs vainqueurs avoient traversé en courant la Cappadoce, et étoient entrés en Phrygie, où ils avoient saccagé Colosse. Cette ville, alors nommée *Chones*, étoit bâtie sur une colline au pied de laquelle deux rivières se plongeoient dans un canal souterrain, et ressortoient par le côté opposé. Ce canal avoit au centre de la ville un large soupirail, où les malheureux habitans, hommes, femmes, enfans, se précipitèrent en grand nombre, aimant mieux s'engloutir dans cet abîme ténébreux que d'éprouver les horreurs d'une férocité aussi brutale qu'inhumaine. Un si grand désastre mit l'empereur au désespoir; il vouloit partir sur-le-champ; et, dût-il n'être suivi que de sa maison, il alloit, disoit-il, périr lui-même, ou venger le sang de ses sujets. Les courtisans arrêtèrent cette fougue généreuse. Nicéphore Paléologue, le philosophe Psellus, et surtout le César Jean Ducas, lui représentèrent *qu'il alloit se précipiter dans un danger évident; qu'il ne pouvoit compter sur l'armée vaincue; et qu'avant qu'il en eût formé une autre, les Turcs seroient hors de prise; qu'en exposant ainsi sa personne sans aucun fruit, sans aucune espérance, il risquoit l'honneur de l'empire.* Ces instances, couvertes des apparences de zèle pour sa personne, étoient cependant l'effet d'une profonde malignité. Ces trois personnages, attachés au fils de Constantin Ducas, haïssoient mortellement Diogène. Ils auroient souhaité voir les Turcs sur le Bosphore, pour le rendre odieux et lui arracher la couronne. Diogène, moins habile dans la connoissance des hommes que dans les opérations militaires, leur sut gré de leur empressement perfide, et une aventure singulière le retint le reste de cette année à Constantinople.

Le général qui avoit fait Manuel prisonnier se nommoit Chrysoscul. Il étoit de la famille des sultans, et prétendoit avoir des droits à l'empire de la Perse. Enivré

de cette idée, il se révolta et s'engagea dans une guerre dont l'issue ne pouvoit que lui être funeste. Manuel, aussi fin et aussi délié que le Turc étoit grossier et crédule, profita de cette occasion pour recouvrer sa liberté. Il s'insinue dans la familiarité de Chrysoscul, le flatte sur ses prétentions, l'encourage à les faire valoir, et, sentant que le rebelle se défie de ses forces, et qu'il craint la supériorité du sultan, il lui montre une puissante ressource dans l'alliance de l'empereur. Il lui persuade d'aller se jeter entre les bras de Diogène, prince juste et généreux, qui saisira volontiers cette occasion d'humilier le sultan et d'appuyer des droits légitimes. Il s'offre lui-même à le conduire à Constantinople et à le présenter à l'empereur, dont il doit attendre l'accueil le plus honorable. Chrysoscul donne dans le piége; il part avec Manuel et les autres prisonniers grecs, dont il veut faire présent à l'empereur; et Constantinople vit avec étonnement le vaincu ramener comme en triomphe son vainqueur, devenu en quelque sorte son prisonnier. La mauvaise mine du prince barbare fut pour le peuple un objet de raillerie. C'étoit un nain d'une laideur difforme, portant dans les traits de son visage toute la férocité de sa nation. Cependant l'empereur le traita comme un allié, lui donna des titres honorables, et continua de l'entretenir de belles espérances.

An. 1071.

*Bry. p.* 25 *et seqq. et ibi. Du Cange. Scyl. p.* 835, *et seqq. Zon. t.* 2, *p.* 281, *et seqq. Glycas, p.* 327, 328, 329. *Manas. p.* 132, *et seqq. Joël. p.* 185. *Elmacin.*

En effet, l'année suivante il parut avoir formé la résolution de détruire par un dernier effort la puissance des Turcs, et de faire la conquête de la Perse. Dès le 13 mars, il partit de Constantinople, emmenant avec lui Manuel Comnène et Chrysoscul, qui, ayant laissé des partisans dans le pays, pouvoient lui procurer des intelligences. Il passa quelques jours dans le palais d'Hérée pour achever ses préparatifs; et sa femme Eudocie se détacha par bienséance des plaisirs qu'elle aimoit pour aller au-delà du Bosphore embrasser un mari qu'elle n'aimoit pas. En traversant la Bithynie, il fut

obligé d'y laisser Manuel, malade d'un abcès dans les oreilles, qui le conduisit à la mort. Ce jeune prince, qui donnoit les plus belles espérances, mourut au pied du mont Azalas, entre les bras de sa mère. Elle étoit accourue de Constantinople pour recevoir ses derniers soupirs. On eut de la peine à retenir le désespoir de Chrysoscul, qui sentoit bien qu'en perdant ce prince aimable il perdoit toute sa fortune. La généreuse mère des Comnènes voulut qu'Alexis, son troisième fils, âgé pour lors de vingt-deux ans, allât joindre l'empereur pour se former au métier de la guerre, et soutenir l'honneur de sa famille. Mais le prince, l'ayant reçu avec attendrissement, l'obligea de retourner auprès de sa mère pour la consoler, et ne pas aigrir encore par de nouvelles craintes le chagrin dont elle étoit accablée.

*Pagi ex Psello apud Bar. Du Cange, fam. byz. p. 162, et seq. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 2, p. 207, et seqq.*

Le funeste succès de cette campagne a fait interpréter en présages sinistres tous les événemens du voyage. Les historiens superstitieux en rapportent un grand nombre. C'en fut un, selon eux, que le feu qui prit pendant la nuit à une maison où l'empereur étoit couché, au bord du Sangar, et qui consuma ses chevaux et ses équipages. Après avoir passé ce fleuve, il rassembla les troupes distribuées en différens postes, et, les ayant jointes à celles qu'il amenoit de Constantinople, il se trouva une armée si nombreuse, qu'il crut devoir en réformer une partie. Il congédia les soldats qui avoient le plus souffert des campagnes précédentes, et les officiers qu'il soupçonnoit moins affectionnés à sa personne. Mais il y fut trompé. Il renvoya Nicéphore Botaniate, et plusieurs autres gens de cœur dont il auroit pu tirer de bons services, et retint auprès de lui des traîtres qui l'abusoient par de fausses démonstrations. Il lui restoit encore cent mille hommes de pied, avec une très-nombreuse cavalerie. Il passa le fleuve Halys, et laissa Césarée sur la droite, pour arriver à une fontaine célèbre nommée *Chryas*, c'est-à-dire *l'eau froide*. C'étoit un

lieu charmant : la salubrité des bains y attiroit de toutes parts les habitans des villes et des campagnes. On y trouvoit en abondance tous les besoins, et même toutes les délices de la vie. La plaine d'alentour étoit assez vaste pour y loger commodément une grande armée. L'empereur s'y arrêta et s'en repentit aussitôt. Ce n'étoit plus le temps où une armée romaine, campée dans un verger rempli de fruits mûrs, décampoit le lendemain sans qu'il manquât un seul fruit aux arbres dont les tentes étoient couvertes. Il ne lui fut pas possible de contenir les mains avides d'une multitude indisciplinée. Les troupes n'étoient pas encore campées, que le lieu et les environs étoient déjà ravagés. La garde allemande surtout, qu'on nommoit les *Némizès*, se débanda pour aller au pillage; et quand l'empereur en eut châtié quelques-uns, tous se mutinèrent et s'emportèrent à des cris séditieux qui annonçoient une désertion prochaine. Diogène monte à cheval, les enveloppe des autres troupes, leur fait mettre bas les armes, et, après une vive réprimande, il leur ôte l'honneur de garder sa personne, et les fait passer de la tête à la queue de l'armée.

Il marcha ensuite à Sébaste, et vit en passant les tristes débris de l'armée de Manuel défaite l'année précédente par la cavalerie turque. Arrivé dans cette ville, et apprenant que le sultan commençoit à se mettre en marche, il tint conseil pour délibérer s'il iroit le chercher en Perse, ou s'il l'attendroit sur les terres de l'empire. Les plus hardis, et ceux qui ne songeoient qu'à flatter l'empereur, dont ils connoissoient le caractère bouillant et impétueux, étoient d'avis d'aller en avant, et de ne pas laisser aux barbares l'honneur de l'attaque; on le rencontreroit près d'Ecbatane, au milieu de la Médie. Mais Joseph Trachaniote, capitaine expérimenté, qui commandoit une partie de l'armée, et Nicéphore Bryenne, général des troupes d'Occident, petit-fils de celui qui

avoit été aveuglé et enfermé dans un monastère sous le règne de Stratiotique, pensoient au contraire *que l'on ne pouvoit sans risque s'engager dans les montagnes d'Arménie et de Médie pour courir au-devant de l'ennemi; que le sultan seroit plus fort dans son propre pays; qu'il prendroit à son gré l'avantage des postes; qu'il étoit plus sage de l'attirer en-deçà du Tigre, de mettre en état de défense les villes d'alentour, et de ravager les campagnes pour lui ôter tout moyen de subsistance; que le meilleur parti seroit de demeurer à Sébaste; que cependant si l'empereur vouloit pousser plus loin, il pouvoit se loger à Théodosiopolis, place auparavant négligée, mais qu'on avoit fortifiée et garnie de munitions depuis la perte d'Arzé; que ce poste seroit favorable pour une bataille; et que, si le Turc l'évitoit, son armée périroit de disette dans une campagne dévastée.* Cet avis étoit le plus sensé; mais il ne fut pas suivi. Le prince, naturellement présomptueux, devenu plus fier encore pour avoir emporté d'assaut une forteresse et battu des fourrageurs, s'imagina que jamais la Perse n'avoit été attaquée par des forces plus respectables et mieux commandées. Il marche à Théodosiopolis; mais ce n'étoit pas pour y séjourner. Dès qu'il y est arrivé, il donne ordre à ses soldats de se fournir de subsistances pour deux mois, son dessein étant de traverser un pays inculte et désert pour entrer en Perse.

Lorsque son armée fut pourvue de vivres, il en détacha une partie sous les ordres d'Oursel, brave Normand, de l'illustre maison de Bailleul, qui, étant venu en Italie avec les fils de Tancrède, avoit contribué par sa valeur à chasser les Sarrasins de la Sicile. Mécontent ensuite de n'avoir point de partage dans la conquête, il avoit passé en même temps que Crépin au service des empereurs d'Orient. Diogène le fit partir à la tête des Francs et des Uzes pour lui ouvrir les passages jusqu'à Chléat sur le lac de Van. Il va lui-même attaquer Man-

ziciert sur l'Araxe, dont le sultan s'étoit emparé, et le reprend sans peine. Pendant qu'il étoit devant cette place, Nicéphore Basilace, un de ses généraux, vint le joindre avec un renfort considérable de troupes de Syrie et d'Arménie. Il reçut en même temps une lettre d'un autre officier employé dans ces quartiers-là, qui lui mandoit que le sultan, effrayé de son approche, avoit abandonné la Perse, et se sauvoit vers Babylone. Cette fausse nouvelle, confirmée par Basilace, brave de sa personne, mais étourdi et inconsidéré, lui persuada qu'il n'avoit rien à craindre, et qu'il n'étoit question que d'avancer en diligence. Dans cette opinion il détacha encore sa meilleure cavalerie avec un grand corps d'infanterie, qu'il fit partir sous les ordres de Trachaniote, pour aller joindre Oursel devant Chléat. Cet officier, plus instruit et plus avisé que Basilace, eut beau représenter à l'empereur qu'il étoit dangereux d'affoiblir son armée; que d'autres nouvelles, non moins certaines, annonçoient que le sultan étoit en marche pour le combattre avec toutes ses forces, et que, dans cette incertitude, il convenoit de prendre le parti le plus sûr: il fallut obéir et se séparer du gros de l'armée. A peine étoit-il éloigné, qu'on apprit que le sultan approchoit. Mais l'empereur, toujours trompé par la première nouvelle, aima mieux croire que ce n'étoit qu'un officier turc qui ramassoit les troupes dispersées en différens postes pour les mettre en sûreté et vider le pays. Trois jours après, un corps de Turcs vient fondre sur les fourrageurs, en tue une partie, enlève les autres, et se retire sur les montagnes voisines. C'étoit l'avant-garde de l'armée du sultan. L'empereur fait venir Basilace, et lui demande qui sont ces ennemis et d'où ils viennent. Il répond, avec sa confiance ordinaire, que ce n'est qu'un détachement de la garnison de Chléat, et qu'une poignée de soldats suffira pour les mettre en fuite. Diogène envoie contre eux Nicéphore Bryenne, qui trouve plus

de résistance qu'il ne s'y étoit attendu. Le combat devient sanglant; grand nombre de Grecs y perdent la vie. Bryenne, blessé, envoie demander du secours. L'empereur fait partir Basilace, dont la fougue impétueuse fait fuir les Turcs, mais en bon ordre. Il les poursuit vivement, sans s'apercevoir qu'il n'est pas suivi de Bryenne, que sa blessure et le mauvais état de sa troupe avoient obligé de faire halte. Basilace chasse l'ennemi jusqu'à ses retranchemens : alors les Turcs font volte-face, et chargent ceux qui les poursuivent. Les Grecs en désordre ne s'attendant à rien moins qu'à cette nouvelle attaque, n'ont pas même le temps de fuir à leur tour; tous sont massacrés. Basilace, qui se défendoit avec courage, abattu de cheval et accablé du poids de ses armes, est pris et conduit au sultan, qui venoit d'arriver au camp pendant l'action avec quarante mille cavaliers. Le prisonnier, conservant sa fierté, ne s'abaisse à nulle soumission; il attend d'un air intrépide la sentence qui alloit peut-être le condamner aux plus affreux supplices. Mais le successeur de Thogrul n'avoit de barbare que l'origine; il lui fait ôter ses chaînes, le conduit lui-même dans son camp, et, après lui avoir montré toutes ses forces, il l'interroge sur l'état de l'armée grecque. Basilace, attentif à flatter adroitement son vainqueur sans oublier ce qu'il doit à son maître, admire la puissance du sultan; il fait l'éloge de ses troupes; mais il lui donne en même temps une grande idée de celles de l'empereur, et souhaite que deux princes nés pour partager entre eux l'empire de l'univers, n'exposent pas leur fortune au hasard d'une bataille qui peut leur être également funeste.

Bryenne, hors d'état de secourir Basilace, apprenant qu'il est pris, et que sa troupe est taillée en pièces, regagne le camp et rend compte de cet échec à l'empereur, qui le renvoie dans sa tente pour se faire panser de ses blessures. Diogène sort lui-même du camp avec son ar-

mée pour voir la disposition du camp ennemi; et, s'étant arrêté jusqu'au soir sur une éminence, sans apercevoir dans la plaine aucun coureur, il se persuade que les Turcs n'osent paroître devant lui, et retourne au camp. A peine avoit-il fait quelques pas, qu'il se sent accablé d'une grêle de flèches. C'étoit la cavalerie turque qui, étant sortie du camp à l'entrée de la nuit, couroit autour de l'armée, massacrant les traîneurs, fuyant, revenant à la charge, et ne cessant de harceler les Grecs, qu'ils conduisirent ainsi jusqu'à leur camp. La nuit étoit fort obscure; et comme on ne pouvoit distinguer les amis des ennemis, les Grecs osoient à peine faire usage de leurs armes. Au bruit des combattans, Bryenne sort de sa tente tout blessé qu'il étoit; il va joindre l'ennemi; et, faisant le devoir d'un courageux capitaine, il reçoit de nouvelles blessures. Enfin l'armée rentre dans ses retranchemens, et les barbares passent le reste de la nuit à voltiger à l'entour, poussant des cris affreux et faisant sans cesse pleuvoir les traits, en sorte que les troupes grecques ne purent prendre aucun repos. Le lendemain matin on vit un grand corps de cavaliers uzes, campés à l'extrémité du camp, sortir avec son commandant et s'aller rendre aux ennemis. Cette désertion fit craindre à Diogène qu'il n'y eût un complot secret entre toutes les troupes étrangères. Il se repentit d'avoir séparé ses forces, et fit partir en diligence des courriers pour faire revenir celles qu'il avoit envoyées à Chléat; mais ils arrivèrent trop tard. Dès que Trachaniote et Oursel avoient appris l'arrivée du sultan, saisis d'épouvante, et sans considérer ni leur devoir, ni leur honneur, ils avoient regagné les bords du Tigre pour passer en Mésopotamie. Les Turcs qui environnoient le camp, voyant sortir sur eux grand nombre de troupes, se retirèrent après avoir perdu quelques-uns des leurs.

L'empereur, toujours enflé d'une vaine confiance, et environné de flatteurs qui lui promettoient une victoire

assurée, avoit résolu de livrer bataille ce jour-là. Il exigea des Uzes, qui ne l'avoient pas abandonné, un nouveau serment de fidélité; et, selon la coutume de ce temps-là, il fit jurer à toute l'armée qu'elle combattroit courageusement jusqu'à la mort. Il la rangeoit en bataille, et chaque corps prenoit son poste, lorsqu'on vit arriver des députés du sultan, qui apportoient des propositions de paix. Ils furent reçus avec hauteur. On leur permit d'exposer leur commission. L'empereur répondit que, si le sultan désiroit la paix, il falloit qu'il commençât par s'éloigner, et lui laisser le poste où il étoit venu camper; qu'alors on pourroit l'écouter. On les renvoya sans autre réponse, et on leur mit entre les mains une croix comme une sauvegarde qui les mettroit à couvert d'insulte à leur retour. Le sultan avoit l'âme trop élevée pour s'arrêter à des pointilleries d'honneur. Ce n'étoit pas la crainte qui lui faisoit demander la paix; plus brave et plus intrépide que l'empereur même, il vouloit épargner le sang de ses peuples; sa tendresse pour eux étoit le seul frein qui retenoit sa valeur naturelle; et il avoit pour maxime qu'un prince ne doit tirer l'épée qu'après avoir épuisé tous les autres moyens de se faire rendre justice. Il délibéroit donc sérieusement avec son conseil, lorsqu'il entendit la trompette guerrière sonner du côté des Grecs. A peine les députés étoient-ils partis, que les courtisans de l'empereur s'étoient empressés à l'envi de lui persuader *que le sultan sentoit sa foiblesse; qu'il n'avoit d'autre dessein que de l'amuser par une feinte négociation, en attendant les troupes qui le suivoient; qu'il seroit indigne de la majesté impériale d'être le jouet des mensonges et de la mauvaise foi d'un barbare.* Sur ces représentations, l'empereur, porté de lui-même à livrer bataille, s'y détermina sans garder aucune mesure avec le sultan, et sans lui faire dire qu'il n'étoit plus question d'accommodement.

A la tête de l'aile droite étoit le Cappadocien Alyate, favori de l'empereur. Bryenne, malgré ses blessures, commandoit la gauche. Diogène se mit au centre. Andronic, fils du César, brave guerrier, mais ennemi secret de Diogène, fut chargé du commandement de la réserve. Le sultan, étonné de se voir traité avec tant de mépris, sort du conseil pour endosser sa cuirasse, et range son armée. Il fait sa prière, et, parcourant des yeux le front de sa bataille, il ne peut retenir ses larmes, faisant réflexion que la victoire des princes ne s'achète qu'au prix du sang de leurs sujets. Il fait publier permission de se retirer à tous ceux qui craignoient de combattre; et, pour montrer sa propre intrépidité, il quitte son arc et ses flèches, et ne prend que son sabre et sa massue. Il lie lui-même la queue de son cheval; toute sa cavalerie en fait autant. Il se couvre ensuite d'un habit blanc; et, s'étant parfumé comme pour la sépulture : *Si je suis vaincu*, dit-il, *c'est ici mon tombeau.* C'étoit un vendredi 26 août. L'armée grecque ne formoit qu'une seule masse; le sultan divisa la sienne en plusieurs troupes, dont les unes devoient à sa suite attaquer de front; les autres, sous la conduite d'un brave eunuque nommé Tarangue, avoient ordre, partie de se poster en embuscade, partie de voltiger autour des ennemis. Lorsque les deux armées furent aux mains, les Turcs, après quelque résistance, reculèrent à petits pas pour attirer les Grecs dans les embuscades. L'empereur les poursuivoit en bon ordre sans pouvoir ni les atteindre, ni se garantir des flèches de leur cavalerie, aussi prompte à fuir qu'à revenir à la charge. La nuit approchoit, et l'empereur, désespérant de joindre l'ennemi, fit réflexion qu'il avoit laissé son camp sans défense, et que, s'il s'éloignoit davantage, il seroit facile à la cavalerie turque de le piller avant qu'il y fût revenu. Il prit donc le parti de retourner en arrière, toujours en ordre de bataille, faisant passer les enseignes

de la tête à la queue, qui devenoit alors l'avant-garde. Mais les corps les plus avancés à la poursuite des ennemis, s'apercevant de ce mouvement, s'imaginèrent que l'empereur prenoit la fuite. Andronic, qui ne cherchoit que l'occasion de faire perdre la bataille, en fit courir le bruit, et fut le premier à fuir vers le camp avec sa réserve. Toute l'armée le suivit en confusion, et en un moment l'empereur, faisant des efforts inutiles pour retenir ses soldats, se vit presque abandonné. Les Turcs, profitant de ce désordre, tombent à coups de cimeterre sur le dos des fuyards, massacrent les uns, foulent les autres aux pieds des chevaux. Ils enveloppent l'empereur, qui, accompagné des plus braves de son armée, se défendoit avec une valeur héroïque. Il s'élança plusieurs fois sur les ennemis, en tua de sa main un grand nombre. Enfin, son cheval ayant été tué sous lui, et lui-même, blessé à la main, ne pouvant plus soutenir son épée, harassé de fatigue, environnné de toutes parts, il fut saisi par un esclave turc nommé Schady, qui le connoissoit pour avoir été à Constantinople, et qui, s'étant prosterné à ses pieds, le conduisit au camp du sultan. Il étoit déjà tard, et l'empereur passa cette nuit couché sur la terre comme un prisonnier du dernier ordre, Schady ne voulant pas le faire connoître, de peur qu'on ne l'arrachât de ses mains.

Le lendemain Diogène, couvert encore de sang et de poussière, fut présenté au sultan, qui, malgré le témoignage de plusieurs de ses officiers, doutoit que ce fût l'empereur, et n'en fut persuadé que lorsqu'il vit Basilace se jeter en fondant en larmes aux pieds du prisonnier. Alors, sautant à bas de son tribunal, il renverse par terre Diogène et lui marche sur le corps. C'étoit le traitement en usage dans l'Orient, et même à Constantinople, à l'égard des princes vaincus et faits prisonniers. Mais, après ce premier transport, Alp-Arslan, revenant à lui-même, lui tend la main, le relève et

l'embrasse. *Prince*, lui dit-il, *ne craignez rien. Je suis homme comme vous, et exposé aux mêmes revers. Je ne vous traiterai pas comme un captif, mais comme un empereur. Malheur à celui qui s'enivre de sa fortune, et qui n'en prévoit pas la fragilité!* Il donne ordre de lui dresser une tente, et de le servir selon la dignité impériale. Il veut qu'il mange avec lui, et lui fait rendre les mêmes honneurs qu'à lui-même. Pendant les huit jours qu'il le retint dans son camp, il ne manqua jamais de lui rendre visite deux fois par jour, s'entretenant avec lui comme avec un ami, le consolant, l'avertissant même de plusieurs fautes qu'il lui avoit vu faire dans la bataille, et lui reprochant avec douceur le refus de la paix. Dans ces conversations le prince barbare avoit toujours l'avantage de la générosité. *Qu'auriez-vous fait*, dit-il un jour, *si j'eusse été votre prisonnier?* L'empereur répondit brusquement qu'il l'auroit fait déchirer à coups de verges. *Et moi*, répliqua le sultan, *je vous ferai un traitement plus conforme aux maximes de votre loi : car j'entends dire que votre législateur recommande l'humanité et l'oubli des injures.* Les effets surpassèrent les promesses. Il lui fit présent de dix mille pièces d'or, lui remit entre les mains tous les prisonniers dont Diogène demanda la délivrance, les revêtit même de vestes d'honneur, selon l'usage de l'Orient ; il fit ensuite avec lui un traité de paix et d'alliance perpétuelle, fixa les bornes des deux empires, promit de renvoyer libres et sans rançon tous les Grecs qui se trouvoient prisonniers dans ses états, à condition que les Grecs en useroient de même à l'égard des Turcs ; lui jura une amitié inviolable, qui devoit être cimentée par le mariage de leurs enfans ; et, après avoir accordé au vaincu beaucoup plus qu'il n'auroit osé espérer, il lui rendit la liberté. Il exigea cependant quinze cent mille pièces d'or pour sa rançon et un tribut annuel de trois cent soixante mille pièces d'or. Dans le pillage du

camp et des équipages de l'empereur s'étoit perdu un diamant de très-grand prix, célèbre dans tout l'Orient; on le nommoit *l'Orphelin*. Il fut la proie de quelque soldat, et l'on ne put découvrir ce qu'il étoit devenu. Le sultan ne regretta que le plaisir qu'il auroit eu de le rendre. Il revêtit l'empereur de la robe de sultan, l'embrassa tendrement, lui donna une nombreuse escorte, et le fit accompagner des premiers de sa cour, qu'il envoyoit en ambassade à Constantinople. Ce ne fut pas sans verser des larmes que Diogène se sépara de ce magnanime vainqueur, qui, comptant pour rien le triomphe remporté sur les ennemis, triomphoit si glorieusement de lui-même : héros formé par la nature aux tendres sentimens de l'humanité, au milieu d'une nation féroce.

Diogène prit la route de Théodosiopolis, où il s'arrêta quelques jours pour guérir sa blessure et reprendre ses forces affoiblies par ses malheurs. Arrivé à Colonée, dans le Pont, toujours accompagné des ambassadeurs turcs, il crut envoyer une agréable nouvelle à l'impératrice en lui mandant de sa propre main le détail de sa délivrance. Mais ce prince trouva moins d'affection dans sa famile et dans sa cour qu'il n'en avoit trouvé chez les ennemis. Quelques jours après la bataille, un soldat échappé du carnage avoit apporté la nouvelle de la défaite. On douta d'abord de la vérité de son récit; mais il fut bientôt confirmé par le témoignage de plusieurs autres. Leur rapport s'accordoit pour le fond, mais non pas quant aux circonstances, chacun d'eux racontant ce qu'il avoit vu ou cru voir. Les uns disoient que l'empereur étoit tué; les autres qu'il étoit pris. D'autres l'avoient vu blessé, disoient-ils, et abattu par terre. Enfin quelques-uns assuroient, comme témoins oculaires, qu'il avoit été conduit au camp ennemi. Dans une conjoncture si embarrassante, l'impératrice manda le César Jean, qui, se voyant, non sans raison, suspect à l'empereur, s'é-

toit retiré en Bithynie, où il ne s'occupoit que de chasse. En attendant son arrivée, Eudocie assembla les principaux de l'état pour délibérer sur les mesures qu'on devoit prendre. Tous s'accordoient à dire que la personne de l'empereur n'étoit pas ce qui devoit inquiéter davantage : qu'il fût tué ou qu'il fût pris, l'impératrice ne devoit songer qu'à conserver la couronne pour elle et pour ses enfans. Le César, en arrivant, approuva cet avis, et ajouta qu'il falloit, par une proclamation publique, revêtir Eudocie et Michel, son fils aîné, de l'autorité souveraine pour régner conjointement.

Cette disposition ne plaisoit pas aux courtisans, qui espéroient des succès plus faciles, quand ils n'auroient qu'un jeune prince à tromper : aussi n'eut-elle pas d'exécution, et Jean lui-même changea bientôt de sentiment. On reçut alors la lettre de l'empereur; et un moment après arriva Paul, gouverneur d'Edesse, qui, ayant appris ce qui se passoit à Constantinople, et étant instruit de la marche de Diogène, avoit fait diligence pour avertir la cour que le prince, délivré de ses fers, s'avançoit vers le Bosphore. Alors le César Jean, craignant pour ses enfans, pour ses neveux, pour lui-même, si Diogène rentroit en possession du trône, prend les mesures les plus promptes pour l'en exclure à jamais. Il assemble les gardes du palais, et leur fait prêter serment de fidélité à l'empereur Michel. Il les partage en deux troupes, se met à la tête de l'une, commande à l'autre de suivre ses deux fils Andronic et Constantin, et d'obéir à leurs ordres. Ces deux princes, escortés de ce corps composé des Varangues et des autres barbares, enlèvent Michel, le transportent sur la tour la plus élevée du palais, et là, à la vue de toute la ville, ils le font proclamer empereur. Cependant les soldats qui accompagnoient le César, frappant leurs boucliers de leurs armes pour inspirer la terreur, courent à l'apparte-

ment de l'impératrice. Epouvantée de ce tumulte, elle croit qu'on en veut à sa vie; et, arrachant sa coiffure impériale, elle se jette dans un souterrain ténébreux pour se dérober à la mort. Les soldats, se tenant à l'entrée, la font trembler par leurs menaces et leurs cris affreux; elle seroit morte d'effroi, si le César ne fût descendu pour la rassurer. C'étoit lui qui excitoit cette émeute; mais, feignant de craindre pour elle, il lui conseille de sortir du palais pour se soustraire à la violence de ces furieux, qui, disoit-il, ne vouloient d'autre souverain que Michel. Elle y consentit; et, sous la conduite du César, elle alla s'enfermer dans un monastère, qu'elle avoit fondé au bord du détroit. Elle n'y fut pas long-temps tranquille. Un décret impérial la contraignit de se faire couper les cheveux, et de se vouer malgré elle à la vie monastique. Elle y vivoit encore vingt-cinq ans après. On envoie en même temps des courriers dans toutes les provinces, avec des lettres de Michel empereur et du César Jean, qui déclarent Diogène déchu de la puissance souveraine, dont il n'avoit été qu'usurpateur; défendent de lui obéir, et condamnent comme coupable de félonie quiconque lui prêtera aucun secours. Psellus, complaisant de ce prince tant qu'il avoit régné, avoit été le premier auteur de cet avis; et, plus vain que connoisseur en fait de gloire, il s'en vantoit lui-même dans ses écrits.

Diogène apprend avec surprise ce soulèvement. Résolu de défendre sa couronne, il lève de l'argent et des troupes dans les provinces d'alentour, et, ayant formé en peu de jours une armée considérable, il entre dans Amasée, capitale du Pont. Le César fait marcher contre lui Constantin, le second de ses fils. Ce jeune seigneur, aussi prudent que courageux, s'approche d'Amasée, et, faisant des courses jusqu'aux portes de la ville, il attire au combat Diogène indigné de se voir braver par un de ses officiers. Théodore Alyate commandoit sous les

ordres de Diogène. Les deux armées se choquent avec fureur; il se fait de part et d'autre un grand carnage; les deux chefs signalent leur valeur, et la victoire balance long-temps. Enfin Constantin, à la tête des plus braves, charge par un dernier effort le front de l'armée ennemie, le renverse, pénètre dans le centre, et met tout en déroute. Alyate est pris; on lui crève les yeux. Diogène, désespéré, se retire dans la forteresse de Tyropée. Il étoit perdu, sans le secours d'un sujet fidèle. Catature, ce commandant d'Antioche dont j'ai déjà parlé, comblé de ses faveurs, ne se crut pas dispensé de la reconnoissance par les disgrâces de son bienfaiteur. Il rassembla ce qu'il put de troupes, se rendit auprès de lui, releva ses espérances, le conduisit dans les défilés de la Cilicie, dont il le rendit maître, lui fit trouver des soldats, des armes, de l'argent, et le mit en état de tenter de nouveau le hasard d'une bataille.

Ce changement dans sa fortune donna de l'inquiétude au nouvel empereur et au César. Ils assemblèrent le conseil. Les avis se trouvoient partagés : les uns vouloient qu'on fît un accommodement avec Diogène, et qu'on lui accordât quelque part dans le gouvernement; les autres s'obstinoient à continuer la guerre, sans laisser au prince détrôné aucune ouverture pour remonter sur le trône. L'avis le plus doux l'emporta. Michel écrivit à Diogène, et lui envoya des députés pour lui proposer une amnistie mutuelle et un partage dans le commandement. Mais Diogène, dont la fierté toujours soutenue au milieu de l'infortune se trouvoit alors relevée par de nouvelles espérances, rejeta ces conditions avec hauteur. Il répondit que c'étoit lui faire injure que de lui offrir une partie des droits qui lui appartenoient en totalité, et que, pour l'amnistie, c'étoit à lui de la donner, s'il le jugeoit à propos, et non pas de la recevoir.

Les Comnènes ne prenoient point de part à cette querelle. Manuel, l'aîné de cette famille, étoit mort au

service de Diogène; les autres, dans un silence politique, attendoient l'événement, et leur grande jeunesse les mettoit à l'abri de la calomnie. Mais elle attaqua leur mère, princesse vertueuse et pleine de courage. Un délateur contrefit des lettres qui supposoient une secrète intelligence entre elle et Diogène, et les mit entre les mains de l'empereur. On nomme aussitôt des commissaires, on la cite devant eux. Elle comparoît avec cette confiance et cette sérénité que donne l'innocence à une âme grande et généreuse; et tirant de dessous sa robe une image de Jésus-Christ : *Vous êtes mes juges*, leur dit-elle, *mais voici le vôtre. Ses yeux, plus perçans que les vôtres, voient le fond des cœurs. Songez à porter une sentence dont vous puissiez lui rendre compte.* Ces paroles, prononcées avec fermeté, frappèrent ceux des juges qui avoient quelque sentiment de religion. L'accusation n'étant appuyée que de la parole d'un délateur, vil insecte de cour, ils la crurent réfutée par la simple négative d'une princesse dont la vertu étoit respectée. Ils se levèrent et refusèrent d'opiner. Les autres, vendus à la cabale du César, qui leur avoit déjà dicté leur sentence, n'osèrent cependant la déclarer coupable : pour ménager leur fortune et leur crédit, ils prononcèrent qu'il y avoit lieu à la présomption; et en conséquence de ce jugement inique, Anne et ses enfans furent exilés dans l'île du Prince.

Le refus de Diogène avoit réuni tous les avis pour la continuation de la guerre. On convenoit qu'il falloit agir sans délai, pour ne pas laisser à l'empereur détrôné le temps de fortifier son parti. Le César s'adressa d'abord à son fils Constantin, déjà vainqueur, qui refusa de marcher de nouveau. Il chargea donc de cette expédition Andronic, son fils aîné, dont la perfidie avoit été la principale cause de la défaite de Diogène dans la bataille contre les Turcs. Andronic avoit plus de valeur et d'intelligence dans la conduite des armées que de

bonne foi et de probité. Il accepta volontiers cet emploi, et passa sur-le-champ à Chalcédoine, où il s'arrêta six jours à faire les préparatifs nécessaires. Ayant ensuite parcouru les provinces d'Orient pour assembler des troupes, et formé un grand corps d'armée, il prit la route de Cilicie, où il entra par les gorges du mont Taurus. Sa marche fut si prompte et si bien couverte, qu'on vit paroître ses troupes au débouché d'un défilé avant même qu'on fût averti de son approche. Diogène, persuadé par ses malheurs que la mauvaise fortune étoit attachée à sa personne, s'étoit renfermé dans la ville d'Adanes, et avoit confié à Catature le commandement de son armée. Ce fidèle général détacha d'abord un grand corps de cavalerie et d'infanterie pour se saisir des postes d'où il pourroit incommoder les ennemis. Mais il se trouva prévenu. Il rangea donc son armée en bataille. Andronic en fit autant; et, comptant beaucoup sur la valeur de Robert Crépin, il le mit à la tête de l'aile gauche avec ce qu'il avoit de Francs. Ce brave aventurier, irrité de son exil, étoit sorti d'Abyde dès le commencement de la guerre, et étoit venu offrir ses services aux révoltés. Animé d'une haine personnelle, il avoit beaucoup contribué au succès de la première bataille, et il fut dans celle-ci le principal auteur de la victoire. Dès qu'il eut observé la position et les mouvemens de la cavalerie ennemie, il se mit à la tête de la sienne, et se tournant vers Andronic : *Laissez-moi faire,* lui dit-il, *je vous épargnerai la peine de combattre.* En même temps il part comme l'éclair, et fond avec la rapidité de la foudre sur les escadrons de Diogène. En un moment il les enfonce et les renverse sur l'infanterie, qui, se voyant foulée aux pieds de ses propres chevaux, et sur le point d'être enveloppée, prend la fuite. Il ne se sauva du carnage que ceux qui purent trouver retraite dans les vallons, les précipices et l'épaisseur des forêts. Andronic étoit déjà retourné dans sa tente, où il rendoit

grâces à Dieu de la victoire, lorsqu'on vint lui annoncer un prisonnier qui demandoit de lui être présenté. C'étoit Catature : en fuyant il étoit tombé de cheval, et, s'étant caché dans une forêt, il avoit été découvert par un cavalier qui s'étoit contenté de le dépouiller. Un autre, l'ayant trouvé en cet état, alloit lui ôter la vie, s'il ne se fût fait connoître. L'espoir d'une récompense retint le bras du cavalier, qui l'amena nu et enchaîné sur son cheval. Dès qu'Andronic l'aperçoit, il va au-devant de lui, le rassure par un accueil plein de bienveillance, le fait vêtir ainsi qu'il convenoit à un homme de son rang, et ne le traite pas comme un prisonnier, mais comme un ami. Catature, sensible à cette humanité d'Andronic, lui déclare qu'en se retirant dans la forêt où il a été pris, il a enfoui en terre un diamant de grand prix ; il demande des gardes pour l'aller déterrer et lui en faire présent ; ce qu'il n'eut pas de peine à obtenir. C'étoit une pierre d'un éclat et d'une grosseur extraordinaire, qu'Andronic donna dans la suite à l'impératrice Marie.

Un si malheureux succès n'abattit pas encore le courage de Diogène. Les débris de son armée s'étant retirés auprès de lui dans Adanes, il s'efforça de les ranimer par la promesse d'un grand secours de la part du sultan. Il entreprit d'affoiblir Andronic en détachant de lui Robert Crépin par le moyen de quelques émissaires secrets qui s'insinuèrent dans le camp ennemi. Mais Andronic avoit si bien su s'attacher ce guerrier par des caresses et des récompenses, qu'il refusa de prêter l'oreille aux sollicitations. Toutes ces ressources ne produisant aucun effet, les troupes renfermées dans Adanes perdirent entièrement l'espérance ; et Andronic s'étant présenté devant la ville, Diogène lui fit dire qu'il étoit prêt à lui rendre la place, et à se mettre lui-même entre ses mains, pourvu qu'on lui donnât des assurances qu'il ne lui seroit fait aucun mauvais traitement. A cette

condition il consentoit à se démettre de l'empire, à prendre l'habit de moine, et à se réduire à la vie privée. Andronic envoya sur-le-champ consulter l'empereur. Le conseil fut d'avis de promettre tout à Diogène; et pour lui donner plus de confiance, on fit partir les trois archevêques de Chalcédoine, d'Héraclée et de Colonée, qui se rendroient garans du traité. Ce fut dans cet intervalle que Diogène fit une action qui rend sa bonne foi à jamais mémorable. Il recueillit tout ce qui lui restoit d'argent, y joignit un diamant estimé quatre-vingt-dix mille pièce d'or, et dépêcha un courrier au sultan avec une lettre en ces termes : « J'étois empereur lors« que je suis convenu avec vous de quinze cent mille « pièces d'or pour ma rançon. Aujourd'hui, dépouillé de « l'empire, je vous en envoie deux cent mille avec ce « diamant, que je vous prie de recevoir comme un « gage de ma reconnoissance. C'est le reste de ma for« tune. Votre générosité à mon égard mérite ce triste « héritage à bien plus juste titre que des sujets ingrats « et rebelles. »

La réponse étant venue de Constantinople, et les prélats ayant promis avec serment à Diogène toute sûreté pour sa personne, il sortit d'Adanes vêtu de l'habit monastique, et pleurant ses malheurs. Andronic l'embrassa, et lui fit un accueil honorable; mais il lui signifia en même temps qu'il falloit partir pour Constantinople. C'étoit un spectacle attendrissant de voir ce malheureux prince, monté sur un mulet, portant sur son visage et sur ses habits les marques de son infortune, sans autre cortége que celui d'une garde ennemie, traverser ces provinces qui l'avoient vu cette même année brillant de toute la gloire de la majesté impériale à la tête d'une nombreuse armée. On le retint quelques jours à Cotyée en Phrygie pour y attendre les ordres de l'empereur. Il y fut tourmenté d'une colique violente, causée par le poison que des émissaires du César Jean lui avoient fait

prendre dans le voyage. L'ordre arriva de lui crever les yeux, et de le transporter dans l'île de Proté. C'étoit l'avis du César, auquel on attribua toute la barbarie dont on usa dans cette occasion, et l'empereur Michel protesta depuis avec serment qu'il n'y avoit eu aucune part. Andronic suspendit l'exécution pour représenter par lettre à son père que ce traitement, contraire à la parole authentiquement donnée et confirmée par le serment respectable de trois prélats, feroit horreur à tout l'empire. Jean fut inexorable; et comme son intention étoit de faire périr Diogène, il défendit même de panser ses blessures. En vain ce prince infortuné interpella les archevêques, et leur reprocha de l'avoir trompé par un parjure; en vain les prélats eux-mêmes protestèrent contre cette criminelle perfidie, et menacèrent de la vengeance divine ceux qui en étoient les auteurs; l'ordre fut exécuté. On conduisit Diogène sur un méchant cheval au bord de la Propontide, d'où on le transporta dans une nacelle à l'île de Proté. Il n'y vécut que peu de jours. Le défaut de pansement le mit bientôt dans un état si horrible, que l'air d'alentour en étoit infecté. Au milieu de tant de maux, ce prince, qui n'étoit plus qu'un cadavre hideux, ne laissa échapper aucun murmure, aucune malédiction contre ses persécuteurs. Plus patient que ceux-mêmes qui l'approchoient, il offroit à Dieu ses douleurs cruelles, il lui rendoit grâces, il le supplioit d'accepter par miséricorde des peines passagères en expiation de ses crimes, qui méritoient des supplices éternels. Il mourut dans ces sentimens dignes d'un héros chrétien, après un règne de trois ans et huit mois. Il laissa trois fils, Constantin, qui fut tué deux ans après dans un combat contre les Turcs : il avoit épousé Théodora, la dernière des sœurs d'Alexis; Léon, qui fut tué en 1088, dans une bataille contre les Patzinaces; et Nicéphore, dont il sera parlé fort au long dans la suite.

# LIVRE QUATRE-VINGTIÈME.

## MICHEL VII, DIT PARAPINACE.
## NICÉPHORE III, DIT BOTANIATE.

An. 1071. Scyl. p. 845, 846, 850. Zon. t. 2, p. 286, 288. Bry. l. 2, c. 1, 2. Glycas, p. 329, 330. Manas. p. 134.

DIOGÈNE, plus soldat que capitaine, moins capable encore de gouverner un état que de commander une armée, s'étoit, par son imprudence, précipité dans les derniers malheurs. L'empire, qu'il avoit entraîné, penchoit de plus en plus vers sa ruine; et Michel, son successeur, n'avoit pas dans l'esprit assez de force pour le relever. Né aussi foible que son père Constantin Ducas, il l'étoit devenu davantage par une éducation bizarre et mal entendue. Psellus, son instituteur, fier du titre de premier philosophe de son siècle, et qui se piquoit d'être le restaurateur de la littérature en Orient, n'occupa la jeunesse de ce prince qu'à ramper avec lui dans la poussière de l'école. Au lieu de travailler à lui élever l'âme, en lui inspirant des sentimens dignes de sa fortune; au lieu de le guider à ces connoissances aussi étendues qu'elles sont utiles à un souverain pour rendre son règne heureux et florissant, il voulut en faire un savant, lorsqu'il n'en auroit dû faire qu'un protecteur des sciences et des lettres. Encore n'y réussit-il pas. L'esprit de Michel n'étoit pas susceptible d'une forte teinture; il ne retira des instructions de Psellus qu'une présomption ridicule, et une estime pédantesque de ses propres ouvrages. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que son maître, qui ne voyoit rien au-delà de ses propres études, le tint, même sur le trône, attaché à ce

genre d'occupations. Il le détournoit des affaires dont Michel ne prit jamais connoissance; et tandis que l'intérieur de l'empire s'affoiblissoit par le découragement des sujets, tandis que les Turcs l'entamoient de toutes parts, le jeune empereur discustoit des pointilleries de grammaire, prononçoit des déclamations de rhétorique, et composoit de ces poëmes éphémères qu'un auteur titré sait toujours admirer tant qu'il est en état de payer les éloges et d'intimider la censure. Aussi, entre plusieurs historiens de ce temps-là, il n'en est aucun qui donne de ce prince une idée avantageuse. Psellus lui-même, qui a mis par écrit les événemens de l'empire depuis Basile Bulgaroctone, s'arrête au règne de Michel; et quoiqu'il ait semé dans son ouvrage quelques flatteries en faveur de son élève, il n'a osé braver l'opinion publique en écrivant sur le même ton l'histoire d'un prince si peu digne de louange.

Le César Jean voyoit sans chagrin l'incapacité de son neveu, et l'éloignement qu'il témoignoit pour les affaires. Il s'attendoit bien à régner sous son nom; mais, comme il aimoit ses plaisirs, il lui donna d'abord pour ministre Jean, archevêque de Side en Pamphylie, prélat vertueux et habile, dont la sagesse et l'activité pouvoient soutenir la couronne sur la tête d'un prince indolent. Ce fut par son conseil que Michel rappela la princesse Anne, mère des Comnène, avec ses fils. Il voulut même s'appuyer de cette illustre famille par une alliance. Il avoit épousé Marie, fille du roi d'Ibérie; il en fit épouser la cousine à Isaac, l'aîné des Comnènes. Elle se nommoit *Irène*, et étoit fille du prince des Alains, qui dans ce temps-là étoit vassal du roi d'Ibérie.

Le choix d'un si bon ministre étoit trop heureux pour être durable. La Grèce avoit alors pour chef de la magistrature un eunuque nommé *Nicéphorize.* C'étoit un Galate qui, à des talens supérieurs, joignoit toute la bassesse de l'âme la plus noire. Ardent, infatigable,

savant, éloquent, parfaitement instruit du manége des cours ; mais profond, dissimulé, ami du trouble et de la discorde, et très-habile à les exciter par ses artifices. Secrétaire d'état sous Constantin Ducas, et jaloux d'un de ses collègues, il avoit tâché de le perdre en inspirant contre lui de la défiance à l'empereur. L'impératrice, irritée de cette calomnie, obtint que ce fourbe fût éloigné ; mais Constantin, qu'il avoit su gagner, l'envoya en Syrie avec la qualité de duc d'Antioche. Nicéphorize s'étoit enfin démasqué dans ce pays ; les troubles qu'il y suscita par ses concussions, et les plaintes de toute la province, ouvrirent les yeux à l'empereur, qui le fit mettre en prison. Eudocie, personnellement offensée, se voyant maîtresse de l'empire après la mort de son mari, se contenta cependant de le faire transporter dans une île où il devoit finir ses jours. Diogène, étant monté sur le trône, et ayant besoin d'argent pour la guerre contre les Turcs, Nicéphorize, par ses intrigues, lui fit trouver de grandes sommes ; et, en récompense, rappelé d'exil, il reçut la charge de chef de la justice dans la Grèce et dans le Péloponèse. Le César, que la probité de l'archevêque de Side gênoit quelquefois dans ses projets, étoit bien sûr de ne pas trouver cet obstacle dans le Galate. Il éloigna donc le prélat pour faire place à Nicéphorize. Il le fit nommer à la charge de grand logothète, et lui abandonna tout le détail du gouvernement. Il ne tarda pas à en recevoir la récompense que méritoit le bienfait, et que savoit donner le protégé. En peu de temps Nicéphorize s'insinua si avant dans les bonnes grâces de Michel, qu'il écarta le César, et le rendit suspect à son neveu. Il détruisit dans l'esprit du prince, par ses calomnies, tous ceux qui lui étoient le plus attachés, et vint à bout de s'emparer seul et exclusivement à tout autre de la confiance du jeune empereur. Il s'en rendit si bien le maître, que toutes les fantaisies du ministre devenoient des édits. Tout gémissoit dans l'em-

pire; ce n'étoit qu'accusations, délations, condamnations sans forme de procès, punitions injustes ou hasardées sur des rapports infidèles, confiscations légèrement prononcées, tant contre des particuliers que contre des villes entières. L'accusation tenoit lieu de preuves, et l'accusateur de témoins. On n'entendoit que des cris, on ne voyoit que des larmes, que des familles ruinées, bannies, abandonnées, dépouillées, dont tout le crime étoit d'être suspects au ministre. Aussi avide que méchant, il profita de son ascendant sur l'esprit du prince pour étendre ses possessions : son désir eût été d'engloutir tous les trésors de l'empire. Pour couvrir une partie de ses brigandages, il se fit donner la souveraine administration du monastère de l'Hebdome; et, sous prétexte d'enrichir cette pieuse fondation, il attiroit quantité de donations qu'il détournoit à son profit; ce qui lui étoit facile, n'étant assujetti à rendre aucun compte. Mais il trouva encore un moyen plus prompt et plus efficace pour acquérir d'immenses richesses, ce fut de dévorer la substance même des sujets, et de leur vendre bien cher leur propre vie. Impitoyable monopoleur, il acheta toutes les moissons de la Thrace, dont il fit seul tout le commerce. Il établit son magasin général de blé à Rhédeste, et le vendit une pièce d'or le boisseau, qu'il avoit diminué d'un quart. Ce qui causa une horrible famine; et tandis qu'il s'enivroit du sang des peuples, c'étoit sur le prince que retomboit tout l'odieux de cette honteuse manœuvre. Il publioit, et faisoit même accroire à l'empereur que c'étoit pour lui qu'il travailloit. Il nommoit Rhédeste le magasin impérial, et ce fut en effet Michel qui porta dans la postérité l'infamie de son ministre. On lui donna dès-lors, et il conserve encore dans l'histoire le surnom de *Parapinace*, qui, dans la langue des Grecs, indique le retranchement d'un quart de boisseau.

Pendant qu'un cruel concussionnaire portoit une An. 1072.

*Scyl. p.* 846, *et seqq.* *Zon. t.* 2, *p.* 286, 287, 288. *Bryen. l.* 2, *c.* 2, *et seqq.* *Glycas*, *p.* 329, 330. *Anna. Comn. l.* 1, *p.* 3, *et seqq.*

guerre intestine dans le sein des familles, le généreux sultan, moins barbare que Nicéphorize, indigné du traitement inhumain fait à Diogène, le vengeoit par le ravage des provinces. Ce n'étoit plus comme auparavant des courses passagères; les Turcs s'établissoient à mesure qu'ils avançoient dans le pays, et prenoient toutes les mesures nécessaires pour assurer leurs conquêtes. Isaac, général des troupes d'Orient depuis son alliance avec l'empereur, fut chargé de cette guerre. Il prit avec lui son frère Alexis. Oursel se joignit à eux avec ses troupes de Francs que Crépin, mort depuis peu, avoit commandées avec gloire. C'étoient quatre cents aventuriers nourris dans les alarmes, qui ne savoient compter ni leur nombre, ni celui des ennemis, capables d'affronter tous les périls et de supporter tous les travaux, mais non pas la discipline. L'armée, étant entrée en Cappadoce, campa sur les ruines de Césarée, presque détruite par un tremblement de terre. Elle se reposoit pour continuer sa marche le lendemain, lorsqu'un habitant vint se plaindre au général d'une violence qu'il avoit essuyée d'un soldat franc. Isaac, pour lui faire justice, donne ordre d'amener le soldat. Mais Oursel, qui se prétendoit seul maître de sa troupe, piqué de l'autorité que s'attribuoit le général, sort du retranchement avec tous ses gens, sans qu'on ose l'arrêter, et la nuit suivante il prend la route de Sébaste. Il rencontre un gros parti de Turcs qu'il taille en pièces. Au point du jour, Isaac donne à son frère Alexis un détachement de cavalerie, avec ordre de poursuivre Oursel et de le ramener au camp.

Alexis n'étoit pas encore parti, qu'on vient annoncer avec grande alarme que les Turcs approchent, et qu'ils viennent chercher les Grecs. Aussitôt, sans songer davantage à Oursel, on se prépare à les recevoir. Isaac laisse son frère à la garde du camp, et marche au-devant des ennemis. Dès que les deux armées sont en présence,

on se charge de part et d'autre. Les Grecs ne tinrent pas long-temps devant une armée supérieure en nombre comme en courage. Le général, désespéré de la lâcheté de ses troupes, combattoit encore à la tête de ses gardes, lorsque son cheval, percé de coups, s'étant abattu, il fut fait prisonnier.

Son frère qui, brûlant d'envie de combattre, n'étoit resté au camp qu'à regret, y trouva encore plus d'occasion de se signaler. Comme les Turcs poursuivoient vivement les vaincus qui regagnoient leur camp en désordre, Alexis, accompagné de quelques braves, sort pour protéger les fuyards. Il court aux ennemis, renverse d'un coup de lance le premier qu'il rencontre; et, bientôt enveloppé, son cheval ayant été tué sous lui, il alloit être pris, lorsque les officiers qui le suivoient, sautant à bas de leurs chevaux, et s'ouvrant le passage à grands coups d'épée, le dégagent et l'emmènent avec eux au travers d'une grêle de flèches et de javelots. Ils étoient au nombre de quinze, il n'en rentra que cinq au camp avec Alexis. On regarda comme un miracle que, dans une si chaude mêlée, il n'eût reçu aucune blessure, et qu'il ne revînt couvert que du sang des ennemis. Aussi ne prit-il aucun repos. Il fit encore pendant le reste du jour plusieurs sorties sur les Turcs qui environnoient le camp. Les soldats dont il avoit favorisé la retraite le combloient de louanges; ils paroissoient disposés à mourir avec lui plutôt que de l'abandonner. Alexis lui-même comptoit sur leur courage; mais il apprit bientôt que dans des âmes dégénérées la crainte est plus forte que la reconnoissance. Dès que la nuit est venue, tous se jettent hors du camp et prennent la fuite malgré les efforts qu'il fait pour les retenir. Obligé de fuir lui-même et poursuivi par les Turcs, son cheval étant outré de fatigue, il n'échappe aux ennemis qu'en gravissant entre les halliers du mont Didyme; et, après avoir couru toute la nuit, mourant de faim, de soif, de lassitude, hérissé

de ronces et d'épines, il arrive à une bourgade où il trouve du secours dans la compassion des habitans. Après s'y être reposé trois jours, il prend le chemin d'Ancyre, où il espéroit trouver son frère, dont il ignoroit le sort.

Ce fut là qu'il apprit qu'Isaac étoit entre les mains des Turcs, et quelle somme ils demandoient pour sa rançon. Il part aussitôt pour Constantinople, où il passe quelques jours à recueillir l'argent, et retourne à Ancyre. Il y arrive de nuit; et, trouvant les portes fermées à cause du voisinage des Turcs, il se nomme pour les faire ouvrir. Quelle surprise et quelle joie lorsqu'il se voit reçu par son frère même! Isaac, craignant que, si les Turcs s'éloignoient, sa délivrance ne devînt plus difficile, s'étoit hâté de payer sa rançon. Il en avoit trouvé une partie dans la bourse des amis qu'il avoit en Cappadoce, et ayant donné des otages pour le reste, il étoit entré ce jour même dans Ancyre, où il s'étoit logé sur la porte dont il avoit voulu garder les clefs. Ayant reconnu la voix de son frère, il étoit accouru le premier pour jouir de la surprise d'Alexis. Après avoir passé la nuit à se donner des marques mutuelles de leur tendresse et à se raconter leurs aventures, leur premier soin fut de rembourser ces généreux amis qui avoient contribué à la délivrance d'Isaac, et de retirer leurs otages en envoyant aux Turcs le reste du prix convenu. Ils prirent ensuite le chemin de Constantinople avec une escorte de soixante-dix cavaliers. Comme ils approchoient de Nicomédie, ils rencontrèrent un de leurs amis qui les invita à venir se reposer dans son château peu éloigné du chemin. A peine y étoient-ils entrés qu'un parti de deux cents cavaliers turcs, qui traversoient le pays dans un autre dessein, parurent dans la plaine; et un laboureur, les prenant pour des gens de la suite d'Isaac, leur indiqua le lieu où il étoit retiré. Ils y courent aussitôt, et l'assiègent. Tout est en alarme dans le château, qui

n'étoit qu'une maison de campagne sans aucune défense. On ne parle que de se rendre aux meilleures conditions qu'il sera possible. Alexis, naturellement éloquent, rassure les esprits; il représente la honte et le danger de se livrer à la merci d'une troupe de brigands, plus à craindre à ceux qui se rendent qu'à ceux qui les combattent. Il fait monter sur les toits vingt de ses gens, et, pendant qu'ils écartent les barbares à coups de traits, les deux frères sortent avec le reste de la troupe, à laquelle les autres se rejoignent aussitôt; ils percent l'escadron turc; et, tantôt fuyant, tantôt retournant sur les ennemis, ils gagnent un défilé étroit et escarpé, où s'arrêta la poursuite. Deux Alains nommés Arabate et Chascarès se signalèrent dans cette action périlleuse, et secondèrent par leur bouillante audace la valeur d'Isaac et d'Alexis, qui furent assez heureux pour entrer dans Constantinople sans avoir perdu un seul homme de leur escorte. Ils furent reçus comme en triomphe avec de grandes acclamations.

Le jeune empereur en eût été jaloux, si son âme léthargique eût été susceptible même de jalousie. Mais Nicéphorize en prit de l'ombrage; et ce fut pour rabaisser les Comnènes qu'il fit revenir à la cour le César Jean, peu favorable à cette famille, que son frère Constantin Ducas avoit écartée du trône. Il y avoit plus de six mois que le César, qui n'étoit pas d'humeur à ramper sous la tyrannie d'un eunuque, s'étoit retiré en Asie avec la permission de l'empereur, et paroissoit ne s'occuper que de chasse. Il avoit emmené avec lui son fils Andronic; mais il avoit laissé auprès du prince son autre fils Constantin, d'un caractère plus souple et plus dissimulé, déjà revêtu de la charge de grand écuyer. Celui-ci, faisant sa cour au ministre, ne cherchoit que l'occasion de le détruire; et il en seroit venu à bout, s'étant insinué fort avant dans les bonnes grâces du prince, si Michel eût été capable d'une résolution vigoureuse. AN. 1073.

Nicéphorize fit donc rappeler le César pour l'opposer aux Comnènes. Mais il s'aperçut bientôt qu'il s'étoit donné un maître. Jean, naturellement fier et hardi, soutenu des avantages que lui donnoit le titre de César, profitoit de la foiblesse et de l'ignorance du prince pour prendre un ton supérieur. Il dirigeoit tous les conseils, il dictoit tous les arrêts, il se rendoit maître de toutes les affaires. Nicéphorize, éclipsé, alloit devenir le simple commis du ministère, s'il n'eût fait jouer de nouveaux ressorts pour se défaire encore d'un rival si dangereux. La révolte d'Oursel lui en fournit un moyen. Ce rebelle, plus guerrier que tous les généraux de l'empire, ayant joint aux Francs qui lui étoient attachés tous les aventuriers que le désir du butin attiroit sous ses enseignes, avoit formé une troupe assez nombreuse, et ravageoit la Phrygie, la Galatie, la Cappadoce, s'emparant des bourgs et des villes, soit de force, soit par composition, et forçant les autres à contribuer pour se mettre à couvert du pillage. Ses succès l'avoient rendu plus redoutable que les Turcs. Nicéphorize exagère encore le danger à l'empereur : il lui persuade qu'il n'y a dans l'empire aucun capitaine capable d'arrêter ce torrent; qu'il ne faut rien moins que tout le poids de la puissance impériale pour écraser un tel ennemi; et que, s'il ne se met lui-même à la tête de ses armées, il n'a de ressource que dans la personne du César. Michel, que le seul nom d'Oursel faisoit trembler dans son palais, ne balance pas sur le parti qu'il doit prendre. Il fait venir le César, et lui déclare qu'il l'a choisi pour cette importante expédition. Jean, qui sentit aussitôt la ruse de Nicéphorize, commença par s'excuser sur tous les prétextes qu'il put imaginer; il proposoit son fils Andronic, dont il faisoit valoir les talens et le courage. Mais comme l'empereur, soutenu par les conseils de Nicéphorize, demeuroit ferme dans sa résolution, il fallut obéir.

Tout étant prêt pour le départ, Jean se rend en Asie avec une nombreuse armée composée des Varangues et des autres barbares de la garde du prince, d'un grand corps de Francs à la solde de l'empire, commandé par un capitaine de la même nation, nommé Pape, et des troupes asiatiques tirées de la Phrygie et de la Lycaonie. Ayant passé les montagnes de Bithynie, il apprend qu'Oursel est campé près des sources du Sangar en Galatie. Il marche à Dorylée, et s'avance vers l'ennemi. Oursel lui épargne la moitié du chemin, et le rencontre près d'un pont du Sangar dans un lieu nommé *Zompi*. On se retranche de part et d'autre, et on se prépare au combat pour le lendemain. Au point du jour les deux armées se rangent en bataille. Le César prend le commandement du centre, composé des troupes de la garde; il donne celui de l'aile droite à Pape, suivi de ses Francs. Andronic commande l'aile gauche. Les troupes asiatiques forment la seconde ligne sous les ordres de Nicéphore Botaniate. Oursel avoit partagé son armée en deux corps; il avoit formé une phalange de ses meilleures troupes, à la tête desquelles il avançoit à petits pas. Le reste marchoit en avant vis-à-vis des Francs, auxiliaires de l'empire. Ces troupes, qui étoient de la même nation, s'étant approchées, conférèrent ensemble au lieu de se battre, et les Francs de l'armée de Jean, gagnés par leurs compatriotes, se joignirent à eux. Oursel, de son côté, attaquoit le centre des impériaux; mais il trouvoit une forte résistance dans les barbares qu'il avoit en tête. Après un choc furieux, les armes de longueur étant rompues, on en vint aux épées et aux cimeterres; et, dans cette sanglante mêlée, l'acharnement étoit égal. Pendant que ces deux corps se disputent la victoire avec un courage opiniâtre, Botaniate, voyant la désertion des Francs, prend l'épouvante, et, croyant tout perdu, au lieu de secourir l'armée impériale, il fait retraite avec ses gens pour se mettre en sûreté. Une action si lâche étonna

dans un guerrier qui, en plusieurs occasions, avoit fait preuve de valeur. Les Francs n'en sont que plus ardens à presser les impériaux. Ceux-ci tiennent ferme pendant quelque temps, et portent autant de coups qu'ils en reçoivent. Mais, se sentant charger en tête et en queue, ils s'ébranlent et perdent courage. Le César les soutient encore par son exemple; et les plus braves, formant un peloton autour de lui, le défendent au péril de leur vie. Enfin, enfoncé de toutes parts, ils tombent à ses pieds, et Jean, se faisant un rempart de leurs corps, combattoit encore, lorsque, ses armes étant brisées, blessé et renversé par la foule des ennemis, il est enlevé et mis sur un cheval. L'aile gauche, se voyant enveloppée, prend la fuite malgré Andronic, qui, couvert de sang et de blessures, entraîné par les fuyards, étoit déjà en sûreté, lorsqu'il apprend que son père étoit entre les mains des ennemis. Il retourne aussitôt, et, poussant son cheval au travers des escadrons les plus épais, s'ouvrant passage à coups de sabre, il aperçoit son père qu'on emmène prisonnier. A cette vue son courage devient fureur; ne ménageant pas plus sa vie que celle des ennemis, il court à lui tête baissée; et, frappant à droite et à gauche au travers de mille bras levés sur sa tête, il fait des efforts incroyables pour parvenir à son père. Il étoit près de l'atteindre, lorsque, percé de coups lui et son cheval, il tombe par terre. On l'environne, et, comme le sang dont il étoit couvert le rendoit méconnoissable, on s'efforce de lui arracher son casque pour lui couper la tête. Cet affreux spectable rend à son père les forces qu'il avoit perdues; il se dégage avec violence de ceux qui l'entourent, il s'élance vers Andronic, et se jetant sur son corps, mêlant son sang à celui de son fils: *Arrêtez, barbares,* s'écrie-t-il, *c'est mon fils, c'est Andronic.* A ce cri la fureur s'arrête, on relève le César, on fait Andronic prisonnier; et le père sauva la vie à son fils, qui couroit à la mort pour lui rendre la liberté.

Cette victoire mit Oursel en possession de toutes les villes voisines du fleuve Sangar, et lui éleva tellement le courage, qu'il osa former le projet de se rendre maître de l'empire. Arrivé en Bithynie, il s'empare d'un château de l'empereur situé sur la pente du mont Sophon, et campe au pied de la montagne. Il affectoit de rendre au César de grands honneurs, et donnoit les soins de la plus tendre amitié à la guérison d'Andronic, dangereusement malade de ses blessures. Le César, très-affligé de l'état de son fils, obtint d'Oursel la permission de le faire transporter à Constantinople, à condition qu'en échange on lui mettroit entre les mains les deux fils d'Andronic, Michel et Jean Ducas, encore en bas âge. On fit donc venir au camp d'Oursel ces deux enfans, accompagnés chacun d'un eunuque pour les servir. Ils furent logés dans le château sous bonne garde. L'eunuque de Michel, nommé Léontace, forma le dessein de les sauver. Il choisit pour cet effet une nuit obscure, et convint avec un paysan du voisinage de l'heure à laquelle il se trouveroit hors du château pour les conduire à Nicomédie. Ayant averti son camarade qui devoit le suivre avec son maître, il dérobe les clefs du château, observe le moment auquel les gardes étoient endormis, et sort avec Michel sans être aperçu. Mais l'autre eunuque, qui le suivoit de près, ayant fait quelque bruit en passant, la garde s'éveille, et l'arrête. On court à la chambre des deux princes, on n'y trouve ni Michel ni Léontace. On se jette sur l'eunuque de Jean pour lui faire dire ce que l'autre prince est devenu. Il se laisse meurtrir de coups et même rompre les jambes plutôt que de rien découvrir. Les gardes, désespérant de vaincre sa constance, font monter à cheval plusieurs d'entre eux pour courir après Michel. Mais Léontace et le conducteur, avertis par les cris qu'ils entendoient, et se doutant bien qu'ils alloient être poursuivis, avoient quitté le grand chemin; et

portant tour à tour le jeune prince, qui ne pouvoit courir assez vite, ils le transportèrent sur une montagne, où ils le tinrent caché dans des bruyères, jusqu'à ce qu'ils eussent vu passer et repasser ceux qui le cherchoient. Etant alors sortis de leur retraite, il arrivèrent au point du jour à Nicomédie.

Nicéphorize sembloit fort affligé de voir un étranger rebelle triompher de toutes les forces de l'empire. Mais son plus grand regret étoit que le César ne fût prisonnier et Andronic blessé. Il auroit souhaité l'extinction entière de cette famille. Constantin Ducas restoit encore, et ses belles qualités ne le rendoient pas moins redoutable au ministre. Nicéphorize conseilla au prince de l'envoyer venger son père et son frère ; et Constantin s'y portoit de lui-même avec toute l'ardeur d'une âme sensible. Après avoir reçu l'ordre de l'empereur, il se retira le soir chez lui pour se préparer à partir le lendemain; et le perfide ministre comptoit beaucoup sur la valeur d'Oursel pour le débarrasser encore de ce rival incommode. Peut-être même mit-il en œuvre un moyen encore plus prompt et plus sûr : du moins c'est un soupçon que les circonstances font naître, et que le caractère de Nicéphorize permet de hasarder, quoique les historiens n'en disent rien. Cette nuit même une colique violente, que tout l'art des médecins ne put calmer, emporta rapidement ce prince aimable, qui ne vivoit plus au point du jour. Ce fut pour le César un surcroît d'affliction. Mais Oursel, que ses succès rendoient assez hardi pour tout entreprendre, conçut un projet de la plus profonde politique pour parvenir à se faire empereur. Il crut que le moyen le plus efficace étoit de diviser la famille impériale et de l'armer contre elle-même. Il résolut donc d'opposer le César Jean à Michel, et de lui donner le titre d'empereur, bien persuadé qu'après s'être servi de l'oncle pour détruire le neveu, il n'auroit pas de peine à ruiner sa propre créature. Jean n'écouta la proposi-

tion qu'avec répugnance. Forcé enfin par le vainqueur, qui ne lui laissoit à choisir que la couronne ou la mort, il envoya des émissaires secrets à Constantinople pour sonder la disposition des esprits; et il n'apprit pas sans quelque plaisir qu'il avoit bon nombre de partisans dans la ville et à la cour. Sur cette assurance il consentit à recevoir le titre d'Auguste, et fut proclamé à la tête de l'armée.

Cette nouvelle mit l'alarme dans la cour impériale. Oursel marchoit vers le Bosphore. Arrivé à Chrysopolis, il met le feu à la ville. Les flammes qu'on aperçoit de Constantinople redoublent la terreur. L'empereur, plus effrayé que personne, fait offrir à Oursel la dignité de curopalate, et lui envoie sa femme et ses enfans pour l'engager à mettre bas les armes. Mais en même temps Nicéphorize, plus inquiet pour lui-même que pour son maître, comptant peu sur les forces de l'empire, traitoit avec les Turcs pour en obtenir du secours. Ils avoient alors en Cappadoce une armée de cent mille hommes, commandée par un vaillant capitaine, nommé Tutac. A force d'argent et de promesses, Nicéphorize le détermine à venir combattre Oursel, qui, après avoir brûlé Chrysopolis, étoit retourné au mont Sophon, où il ne songeoit qu'à faire ses préparatifs pous passer le Bosphore et se rendre maître de Constantinople. Rempli de son projet, il ne pensoit nullement aux Turcs, qu'il croyoit fort éloignés. Mais Tutac, aussitôt après la conclusion de son traité avec Nicéphorize, s'étoit mis en marche; et, faisant grande diligence, il étoit déjà en Bithynie, lorsque Oursel le croyoit encore aux extrémités de l'empire. On aperçoit du camp des Francs un parti de Turcs qui ne sembloit être que de cinq ou six mille hommes. Oursel fait aussitôt prendre les armes à ses troupes, malgré le César qui lui conseilloit de faire auparavant reconnoître les environs. Il méprise ces précautions timides, et tombe avec toutes ses forces sur

cette troupe ennemie, dont une partie est renversée du premier choc. Le reste prend la fuite. Oursel les poursuit sans relâche au travers des vallons et des défilés, sans s'apercevoir qu'il laisse derrière lui la plus grande partie de ses troupes, qui n'ont pu franchir ces passages presque impraticables. Il n'étoit suivi que du César et d'un petit nombre de chevaux fatigués et hors d'haleine, lorsqu'il découvre la grande armée des Turcs qui venoit à lui. La fuite étoit impossible : quoique surpris, il ne perd pas courage. Tous les chevaux sont abattus par une grêle de flèches, et les cavaliers à pied, et la plupart blessés, disputent opiniâtrément ce qui leur reste de vie. Oursel et le César, enveloppés de toutes parts, se battent en désespérés; enfin ils sont forcés de se rendre prisonniers. Les Francs qui échappèrent de ce combat se sauvèrent dans le château du mont Sophon, où la femme d'Oursel étoit retirée. Elle n'eut rien de plus pressé que de racheter son mari, et prévint ainsi l'empereur, qui n'auroit rien épargné pour se rendre maître de ce formidable ennemi. Le César demeura entre les mains des Turcs, qui l'emmenèrent avec eux dans la haute Phrygie. L'empereur ne l'y laissa pas longtemps; il paya sa rançon; et l'on ignore quel traitement lui préparoit Nicéphorize. Le César, qui n'en attendoit que des cruautés, prit le parti de s'y soustraire en se faisant moine. Ce fut sous cet habit qu'il vint rendre grâces à l'empereur, et le prince en témoigna du regret : marque très-équivoque des dispositions d'une âme qui ne recevoit de mouvement que de son ministre.

Cependant Oursel, ayant recouvré sa liberté, s'étoit retiré dans le Pont, et avec les troupes qu'il avoit rassemblées, il s'emparoit des places, et ravageoit le territoire d'Amasée et de Néocésarée, dont il exigeoit de fortes contributions. L'empereur eut recours au prince des Alains, dont les états confinoient avec la province de

Pont. Il étoit, par son mariage, allié de ce prince. Il lui envoya Nicéphore Paléologue pour lui demander des troupes que l'empire prendroit à sa solde. Paléologue eut permission de lever six mille hommes, avec lesquels il marcha contre Oursel. Ces barbares ne montroient qu'ardeur et obéissance jusqu'au jour qu'ils devoient recevoir la paie convenue. Mais alors Paléologue leur ayant annoncé par un discours fort pathétique qu'il manquoit d'argent, pour toute réponse ils s'en allèrent, et le laissèrent avec quelques foibles milices de la province. Oursel, instruit de son embarras, ne tarda pas de le tailler en pièces, et de l'obliger à fuir de ville en ville.

Depuis que Michel étoit sur le trône, ses armées n'avoient éprouvé que des défaites. Ses généraux, toujours battus, tantôt par les Turcs, tantôt par Oursel, avoient perdu la confiance du prince et des soldats. Un seul officier s'étoit signalé dans toutes les rencontres, soit par sa valeur, soit par son adresse, et c'étoit le plus jeune de tous. Toutes les troupes demandoient pour chef Alexis, qui n'étoit âgé que de vingt-cinq ans, et il fallut que Nicéphorize, quoique mal intentionné à l'égard des Comnènes, l'employât dans cette occasion. On l'envoya donc contre Oursel, mais sans argent et sans soldats. L'estime qu'il s'étoit acquise lui procura l'un et l'autre. Il se trouvoit trop foible pour se mesurer avec l'ennemi : au défaut de forces, il mit en œuvre toutes les ruses de la guerre; embuscades, surprises, feintes de toute espèce; c'étoit par ces moyens qu'il désespéroit un adversaire bouillant et impétueux, qui ne cherchoit qu'à combattre. De plus, Alexis, par sa douceur et sa clémence, enlevoit au Normand non-seulement les places qui s'empressoient de se rendre à lui, mais le cœur même de ses propres soldats, dont il épargnoit le sang lorsqu'ils tomboient entre ses mains. Oursel, se voyant affoiblir par la perte des contributions

qui faisoient subsister son armée, eut recours aux Turcs. Apprenant que Tutac s'avançoit vers la frontière avec de grandes troupes, il lui envoie d'abord des députés, et se hasarde ensuite à l'aller trouver lui-même pour conférer avec lui. Il lui propose de joindre leurs forces pour achever la conquête de tout ce que les Grecs possédoient en Asie. Le traité se conclut, et Oursel se sépare avec promesse d'amener incessamment ses troupes au camp des Turcs. Alexis, instruit de cette dangereuse alliance, se hâte de la rompre. Il envoie à Tutac des présens de grande valeur, et lui fait dire qu'il a des secrets importans à lui communiquer, et qu'il le prie de lui envoyer un homme de confiance auquel il puisse s'ouvrir. La réputation d'Alexis, et plus encore ses présens, disposent le général turc à l'écouter. Il lui dépêche un de ses officiers, qui fut bientôt gagné par les grâces insinuantes et par les libéralités du général grec. Alexis lui persuade *qu'Oursel est l'ennemi du sultan autant que de l'empereur ; que la crainte seule le jette en ce moment entre les bras des Turcs, auxquels il a fait tant de maux ; que son dessein n'est que de gagner du temps, et qu'à la première occasion il trahira leur alliance ; qu'il est de la prudence des Turcs de prévenir sa perfidie ; qu'en le livrant entre les mains d'Alexis, Tutac se procureroit à lui-même et au sultan son maître deux grands avantages, une somme d'argent telle qu'il la demanderoit, et l'amitié de l'empereur, dont la reconnoissance seroit sans bornes.* Ces insinuations, auxquelles les largesses d'Alexis donnoient une nouvelle force, mirent le député dans ses intérêts. Il promit de déterminer Tutac à livrer Oursel. On convint des conditions; et Tutac, aussi avare que vaillant, ne se rendit pas difficile. Alexis lui envoya des otages pour répondre de la somme promise. Oursel, étant revenu au camp des Turcs, est reçu avec bienveillance. Tutac l'invite à souper, et, pendant le repas, il se saisit de sa personne

le fait enchaîner et transporter dans Amasée, où résidoit Alexis.

On étoit convenu d'un terme assez court, dans lequel la rançon d'Oursel devoit être payée : autrement le général grec s'étoit engagé à le remettre entre les mains des Turcs. Alexis, dépourvu d'argent, n'en pouvoit tirer que des plus riches habitans d'Amasée. Il les convoque, et leur représente quel avantage c'est pour eux et pour toute la province de Pont d'être délivrés des ravages d'Oursel; quel danger au contraire il y auroit à le laisser échapper. « Il dépend de vous (leur dit-il) d'assurer « votre repos. Je manque d'argent, et le Turc ne me « laisse pas le temps d'en aller chercher à Constantinople. « Si je ne puis payer la rançon au terme marqué, il « faudra lui rendre Oursel, qui trouvera bientôt moyen « de se tirer de ses mains. Sauvez-vous, sauvez vos « concitoyens par une générosité dont vous serez les « premiers à recueillir les fruits. Prêtez l'argent néces- « saire ; avancez seulement à l'empereur une partie des « sommes que ce barbare vous auroit bientôt arrachées « par ses ravages et ses contributions, s'il recouvroit la « liberté. L'honneur d'avoir servi l'état vous tiendra « lieu d'un noble intérêt ; et le prince, non content de « vous rembourser, ne se croira quitte envers vous « qu'après vous avoir comblé de toutes les faveurs que « pourra imaginer son auguste reconnoissance.

Cet amour de la patrie qui avoit autrefois dépouillé les dames romaines de tout ce qu'elles avoient de précieux pour secourir la république épuisée ne subsistoit plus. Les principaux d'Amasée, plus attachés à leurs richesses que susceptibles de sentimens de gloire, ne répondoient que par des refus. *Oursel*, disoient-ils, *ne leur avoit jamais fait aucun mal ; il falloit le mettre en liberté. Qu'avoient-ils besoin d'acheter à leurs dépens un triomphe pour Alexis? Cette promesse de remboursement n'étoit qu'un appât trompeur : dans le désordre*

*où se trouvoient les affaires de l'empire, l'argent sorti de leurs mains n'y reviendroit jamais.* Ils se répandent dans la ville, et soulèvent les habitans en leur faisant entendre qu'Alexis veut faire payer à la ville d'Amasée l'honneur qui lui reviendra de conduire Oursel prisonnier à Constantinople. Le peuple accourt à la grande place: on crie de toutes parts, *liberté, liberté à Oursel!* Alexis, intrépide, malgré sa jeunesse, ne craint point de s'exposer au milieu de cette multitude mutinée; il l'étonne par sa hardiesse; il monte sur un lieu élevé; et fixant ses regards sur les séditieux: « Citoyens (dit-« il), écoutez-moi. N'auriez-vous des oreilles que pour « ces âmes avares qu'un vil intérêt porte à ménager « leurs richesses en prodiguant votre sang? Oursel est « entre nos mains: vous avez éprouvé ses ravages, dont « vos magistrats ont bien su se racheter par des con-« ventions secrètes, lui vendant, pour se sauver eux-« mêmes, vos campagnes, vos troupeaux, votre salut, « et celui de vos femmes et de vos enfans. Laissez échap-« per des fers ce lion furieux, que sa captivité aura « encore irrité; renvoyez-le à Tutac; et ces deux bar-« bares, joints ensemble, réuniront sur vous, avec les « maux qu'ils vous faisoient séparément, ceux qu'ils se « faisoient l'un à l'autre. Vos magistrats ne courront aucun « risque, assez riches pour acheter d'Oursel la conserva-« tion de leur fortune, assez appuyés des partisans qu'ils « ont à la cour pour persuader au prince, si Amasée est « saccagée, que ce sera la faute de votre lâcheté; si elle « ne l'est pas, que ce sera l'effet de leur courage, de « leur attention à vous contenir. Vous aurez donc seuls « ressenti toutes les calamités de la guerre, et seuls, au « lieu de récompense, vous demeurerez chargés de dis-« grâces et d'infamie. Rachetez-vous de tous ces périls « en avançant la somme que les Turcs demandent sans « délai; l'empereur ne tardera pas à l'acquitter. Quel « honneur pour Amasée! quel avantage pour vous tous!

« Retirez-vous dans vos maisons, et délibérez avec vos « femmes et vos enfans lequel est préférable de garder « par avarice un argent que vous ne perdrez de vue « que pour peu de temps, ou d'assurer la vie et le repos « de vos familles. » Ce discours changea les esprits. On se sépara en approuvant la proposition d'Alexis. Dès le lendemain on contribue chacun selon ses moyens. Les riches, craignant d'être forcés, ouvrent enfin leurs trésors, et la rançon est envoyée à Tutac, qui relâche les otages.

Les principaux d'Amasée, honteux et mécontens, continuoient de répandre des discours séditieux. Pour se venger d'Alexis, ils insinuoient au peuple qu'ayant payé la rançon du prisonnier, ils devoient en être les gardiens; que ce seroit le gage de leur créance, et qu'il falloit le tirer des mains du général grec. Alexis, connoissant l'inconstance du peuple, et combien il est facile de rallumer une sédition nouvellement éteinte, s'avisa d'une ruse pour persuader aux habitans que c'en étoit fait du malheureux Oursel, et qu'il étoit réduit à un tel état qu'on n'en pouvoit plus tirer aucun avantage. Il ne vouloit pas prévenir le jugement de l'empereur; et d'ailleurs sa douceur naturelle le rendoit incapable d'un traitement cruel. Il se contenta donc de feindre. La vue du bourreau qu'il fit venir chez lui avec les instrumens du supplice, et les cris d'Oursel qui se prêtoit au stratagème annonçoient aux habitans qu'on crevoit les yeux au prisonnier; et le spectacle d'Oursel même qu'on fit paroître le lendemain en public avec un bandeau sur les yeux acheva de le persuader. On en murmura le reste du jour, et le lendemain on n'y pensa plus. Cependant le général s'occupoit à reprendre les places dont les Francs étoient encore maîtres : il en vint à bout en peu de temps. Des lieutenans d'Oursel, les uns se rendirent à composition, les autres prirent la fuite; et, la paix étant entièrement

rétablie dans la province de Pont, Alexis partit pour Constantinople avec son prisonnier, que toute l'Asie croyoit aveugle. Arrivé en Paphlagonie, il dissipa un parti de Turcs qui avoit pénétré jusqu'en ce pays, et rentra enfin dans Constantinople avec la gloire de n'avoir pas fait perdre une goutte de sang à l'empire pour le rendre maître d'un rebelle qui en avoit tant fait répandre aux autres généraux. Oursel ne trouva pas dans l'empereur la même clémence que dans Alexis. On le fit battre à coups de nerfs de bœuf, et jeter dans un cachot ténébreux où il ne recevoit de soulagement que de l'humanité du généreux Alexis.

Vers ce même temps tout étoit en trouble dans Antioche. Joseph Trachaniote, qui en étoit duc, étant mort, Philarète, dont j'ai parlé sous le règne de Diogène, homme sans mérite, mais entreprenant et factieux, travailloit à s'emparer de ce gouvernement sans y être nommé par le prince, et ses partisans soulevoient le peuple. Pour calmer ce tumulte, on fit partir Isaac, frère d'Alexis; et comme on soupçonnoit le patriarche Emilien d'entrer dans ce complot, Isaac eut ordre d'envoyer ce prélat à Constantinople. Il y réussit par ruse, et demeura maître de la ville. Mais le feu de la sédition se ralluma bientôt; on prit les armes, on massacra les gardes du gouverneur, on pilla les maisons des magistrats. Isaac, renfermé dans la citadelle, envoya demander du secours dans les villes voisines, et, à l'aide des troupes qui lui arrivèrent, il réduisit les séditieux; ce qu'il ne put faire sans verser beaucoup de sang. A peine la tranquillité étoit-elle rétablie, qu'il apprit qu'une armée de Turcs entroit en Syrie. Il marcha contre eux avec Constantin, fils de l'empereur Diogène, qui avoit épousé Théodora, sœur d'Isaac et d'Alexis Comnène. Isaac ne fut pas plus heureux cette année qu'il ne l'avoit été l'année précédente contre les mêmes ennemis. Malgré les efforts de son courage, il fut pris après avoir été

blessé de plusieurs coups. Constantin fut tué dans le combat. Les habitans d'Antioche, pour réparer le crime de leur rébellion s'empressèrent de payer les vingt mille pièces d'or que les Turcs demandoient pour la rançon du prisonnier. Isaac, de retour, mit tout en œuvre pour en témoigner sa reconnoissance, et rien ne put altérer dans la suite la concorde du gouverneur et des habitans. Oursel étant chargé de fers, et les Turcs occupés de guerres civiles, l'empire n'avoit plus d'autre ennemi que le ministre Nicéphorize.

L'avarice insatiable de ce cruel exacteur fit perdre patience aux Bulgares. Comme ils ne pouvoient se faire écouter du prince, qui n'avoit d'oreilles que pour les leçons de Psellus, ils s'adressèrent à Michel, roi de Servie. Ils le conjurèrent de les tirer d'esclavage, et de leur donner pour roi son petit-fils Bodin. Depuis Constantin Monomaque l'alliance des rois de Servie avec l'empire ne s'étoit point démentie; mais Michel n'estimoit ni ne craignoit assez un empereur purement titulaire pour rejeter l'offre d'un nouveau royaume. Bodin partit avec une escorte de trois cents Serves, et se rendit à Prisdianes près de Scupes, où l'attendoient les principaux des Bulgares. Il fut proclamé roi à son arrivée. Nicéphore Carantène, duc de Bulgarie, n'eut pas plus tôt appris ce soulèvement, qu'il marcha vers Prisdianes avec ce qu'il avoit de troupes. Il se préparoit à combattre, lorsqu'il vit arriver un successeur. C'étoit Damien Dalassène, aussi insolent qu'étourdi, qui, non content de l'accabler d'injures, s'emporta contre toute l'armée, traitant les soldats de poltrons et de lâches. Après les avoir ainsi encouragés, il livra bataille, et fut défait et pris avec grand nombre d'officiers, entre lesquels étoit un Lombard, que les Grecs, selon leur manière, nommoient *Longibardopule*, comme ils avoient nommé *Francopule* Hervé, capitaine françois. Le camp fut pillé, et il ne resta de toute cette armée que quelques

An. 1074.

*Scyl.* p. 850, et seqq. *Zon.* t. 2, p. 288. *Bry.* l. 3, c. 1, 2, 3. *Du Cange, fam. sclav.* p. 280, 281.

fuyards, dont la plupart furent assommés par les paysans du voisinage. Pour chasser les Grecs de toute la Bulgarie, Bodin partagea son armée en deux corps : l'un, à sa suite, marche à Nyssa; l'autre, sous la conduite de Pétril, qui tenoit le premier rang après lui, prend le chemin de Castorie, où les seigneurs fidèles à l'empire s'étoient retirés avec Marien, gouverneur d'Achride. Pétril campoit devant Castorie, et se disposoit à l'attaquer, lorsque les assiégés, sortant avec furie, taillent en pièces toutes ses troupes, et l'obligent de s'enfuir par des montagnes impraticables, qu'il traversa sans cesser de courir, jusqu'à ce qu'il eut gagné la Servie. Son lieutenant-général fut pris et conduit à l'empereur.

Bodin fut d'abord plus heureux. La plupart des places lui ouvroient leurs portes, et celles qui refusoient de le reconnoître en étoient punies par le ravage de leur territoire. La Bulgarie étoit perdue, si Nicéphorize, qui connoissoit les gens de mérite, mais qui ne vouloit pas toujours les employer, n'eût fait partir Saronite avec une armée composée en grande partie de Francs et de Macédoniens. Saronite marcha d'abord à Scupes; et, s'en étant rendu maître sans beaucoup de peine, après avoir gagné le gouverneur de la ville, il y logea ses troupes. Mais bientôt le gouverneur, se repentant d'avoir trahi son maître, voulut réparer sa faute. Il fit savoir à Bodin que les impériaux n'étoient pas sur leurs gardes, et que, s'il venoit les attaquer, il n'en échapperoit pas un seul. Sur cet avis, Bodin sort de Nyssa; et, après avoir traversé des campagnes couvertes de neige, car c'étoit au mois de décembre, il se voit tout à coup attaqué par l'armée de Saronite, qui, étant avertie de sa marche, s'avançoit au-devant de lui. Ses troupes, surprises et fatiguées, font peu de résistance; elles sont taillées en pièces; il est lui-même fait prisonnier et envoyé à l'empereur. On le conduisit en Syrie, afin d'y être gardé plus sûrement si loin de son pays;

mais son aïeul Michel ne perdit pas l'espérance de l'enlever aux Grecs. Il y réussit par le moyen de quelques navigateurs vénitiens qui le ramenèrent en Servie, où il régna dans la suite.

La défaite et la prise de Bodin ne calma pas les troubles de la Bulgarie. Longibardopule s'étoit fait aimer de la fille du roi de Servie, et, à l'aide de cette princesse, il avoit su tellement captiver le roi lui-même, que de son prisonnier il étoit devenu son gendre. Elevé à ce degré d'honneur, il avoit toute la confiance du prince. Une si brillante fortune attira en Servie un grand nombre d'aventuriers lombards, qui aimoient mieux abandonner leur patrie que d'y vivre sous la domination des princes normands. De ces étrangers réunis aux Serves Michel forma une armée, dont il donna le commandement à son gendre. Longibardopule, à la tête de ses troupes, reprit plusieurs places, et tint en échec Saronite qui n'avoit pas assez de forces pour le combattre: ce n'étoit pas trop de la présence même de l'empereur pour terminer une guerre si importante; et tout l'empire l'appeloit à cette expédition : on se souvenoit de Bulgaroctone. Mais le prince, qui préféroit au soin de ses états les occupations subalternes de sa foible littérature, songeoit à se donner un lieutenant avec le titre de César. Il ne le trouvoit pas dans sa famille. Un fils, nommé Constantin, qu'il avoit dès sa naissance décoré du diadème, étoit encore au berceau. Ses deux frères, Andronic et Constantin, auroient pu abuser de ce titre, attaché autrefois à l'héritier présomptif, et frustrer son fils de la succession. Son cousin Andronic n'avoit pu guérir de ses blessures, et étoit attaqué d'hydropisie. Michel, par le conseil de ses plus intimes confidens, jeta les yeux sur Nicéphore Bryenne : il savoit la guerre, et ses autres qualités sembloient le rendre digne de cette place éminente. Nicéphorize ne s'y opposoit pas; et il sentoit bien qu'au défaut du prince, qui n'étoit compté pour

An. 1075.

rien, il avoit besoin d'un nom dont il pût s'appuyer; et sur lequel il pût rejeter tout l'odieux de ses injustices. On mande Bryenne, qui étoit pour lors dans Andrinople sa patrie : mais, avant son arrivée, l'empereur changea d'avis. Il fit part de son dessein au grand amiral Constantin, neveu du patriarche Michel Cérulaire. Ce courtisan délié et ambitieux, qui portoit ses vues jusqu'au trône, regardant l'élevation de Bryenne comme un obstacle à ses projets, feignit d'abord d'approuver le parti que prenoit l'empereur; et aux louanges dont il combla Bryenne il ajouta *que le prince ne pouvoit mieux choisir, s'il s'ennuyoit de porter la couronne; qu'il ne seroit pas difficile d'engager un homme tel que le nouveau César à la faire passer sur sa tête.* Cet éloge meurtrier fit trembler le timide Michel, qui craignoit jusqu'à son ombre. Il ne fut plus question du César; et, lorsque Bryenne fut arrivé, le projet se réduisit à le nommer duc de Bulgarie, avec ordre d'en chasser les Serves et les Esclavons.

Bryenne répondit parfaitement à ce qu'on espéroit de sa capacité et de son courage. En peu de temps, il obligea les Serves de vider le pays, et il fit rentrer la Bulgarie dans l'obéissance. Mais les Croates inquiétoient l'Illyrie par leurs incursions; et les Normands d'Italie, ayant armé plusieurs vaisseaux, infestoient la mer Adriatique. Pour arrêter ces brigandages, Bryenne reçut ordre de passer à Dyrrachium, capitale de l'Illyrie, Dès qu'il y fut arrivé, il alla chercher les Croates, campés dans des lieux de difficile accès; et comme il craignoit le même accident qui avoit détruit trente-trois ans auparavant l'armée de Michel, gouverneur de Dyrrachium, il se fit accompagner de quantité de pionniers pour élargir les chemins et faciliter les passages. Toute la difficulté étoit d'atteindre les ennemis; il fut aisé de les vaincre. Après leur défaite, toutes les villes de cette contrée se rendirent, donnèrent des

otages et reçurent garnison. De retour à Dyrrachium, Bryenne entreprit de réprimer les pirates normands qui troubloient la navigation et venoient insulter les côtes. Il arma plusieurs trirèmes qui donnèrent la chasse à ces corsaires, en coulèrent plusieurs à fond, prirent les autres et nettoyèrent entièrement le golfe Adriatique.

Pendant ce même temps, Constantinople étoit en alarme. L'armée de Bryenne, qui avoit reconquis la Bulgarie, étoit composée de Macédoniens, d'Allemands, de Francs et de Patzinaces. Ces derniers marchoient sous la conduite d'un chef particulier nommé Tat. En saccageant la ville de Prespa, où étoit un palais des anciens rois de Bulgarie, on avoit pillé une église célèbre, sans épargner les vases sacrés, qui étoient devenus la proie des soldats. Bryenne les avoit forcés de rendre ce butin sacrilége; ce qu'il n'avoit pu exécuter sans exciter de grands murmures. Les Patzinaces surtout, la plupart païens, les autres chrétiens, grossiers et ignorans, souffroient avec chagrin de se voir arracher leur pillage. D'un autre côté, les garnisons des villes qui bordoient le Danube prétendoient avoir leur part du butin, comme ayant contribué au succès de l'expédition en arrêtant les progrès des Serves et des Bulgares. Nestor, autrefois esclave de Constantin Ducas, parvenu depuis à la dignité de chambellan, commandoit, sous le titre de duc, toutes les troupes qui gardoient le Danube. Il entra dans le mécontentement de ses soldats, s'unit avec Tat, et tous deux ensemble marchent droit à Constantinople. Arrivés devant la ville, ils demandent ce qu'ils appellent justice; c'étoit un dédommagement du butin dont ils se prétendoient frustrés. Pour toute réponse, Nicéphorize confisque tous les biens de Nestor, et lui fait signifier qu'il ait à mettre bas les armes. Nestor, plus irrité que jamais, menace d'attaquer la ville, si l'empereur ne se défait de Nicéphorize, l'ennemi de tous les gens d'honneur, et le sien en particulier. Le ministre, plus

*Scyl. p. 853. Zon. t. 2, p. 288.*

adroit que Nestor, gagne par de sourdes pratiques plusieurs officiers du rebelle, et les engage à se saisir de lui mort ou vif, et à le mettre entre ses mains. Nestor, averti de ce dessein, prend l'épouvante, s'éloigne de Constantinople, va ravager la Thrace, la Macédoine, les frontières de la Bulgarie, et se retire chez les Patzinaces. Un grand nombre de soldats macédoniens, qui n'avoient point pris de part à la révolte de Nestor, crurent qu'ils seroient mieux écoutés. Ils vinrent donc à Constantinople se plaindre à l'empereur même d'avoir été privés de leur récompense. Ils ne reçurent qu'un rebut outrageant, et s'en retournèrent en Macédoine le dépit dans le cœur, bien résolus de se venger, à la première occasion, d'un prince ingrat, qui ne pensoit que d'après un misérable eunuque.

*Scyl. p.* 860. *Zon. t.* 2, *p.* 290. *Joël. p.* 285. *Oriens christ. t.* 1, *p.* 263. *Anna. p.* 75.

Le patriarche Xiphilin mourut cette année, le second jour d'août. Cette place éminente faisoit l'ambition de tout le clergé de l'empire. Le choix du prince tomba sur celui auquel on pensoit le moins. Un moine nommé Côme, venu de Jérusalem, s'étoit fait estimer du prince par sa vertu. Il n'avoit aucun autre titre qui le rendît recommandable; mais celui-là devenoit plus rare et plus précieux de jour en jour. Côme, très-peu instruit des sciences profanes, ne connoissoit que les saintes lettres, qui faisoient la règle de sa vie. L'empereur, qui ne voyoit guère les objets que par un côté, le crut préférable à tous ceux que la naissance, le génie et le savoir distinguoient dans le clergé de Constantinople.

An. 1076.

*Scyl. p.* 853. *Zon. t.* 2, *p.* 288. *Anna. p.* 23, 27, 28, *et ibi. Du Cange. Lup. protos. Theoph. inst. reg. c.* 13. *Giann. hist.*

Les Grecs, après tant d'efforts presque toujours malheureux pour conserver leur ancien domaine en Italie, en avoient enfin perdu l'espérance. Les princes normands avoient étendu leurs conquêtes d'une mer à l'autre. Robert Guiscard possédoit, avec le titre de duc, la Pouille, la Calabre, les principautés de Bari, de Salerne, d'Amalfi, de Surrente, les terres du duché de Bénévent, dont il avoit abondonné la ville au saint-siége.

Richard étoit maître de Capoue et de Gaëte. Il ne restoit à conquérir que le petit duché de Naples ; et quoique ce duché reconnût encore pour souverains les empereurs d'Orient, il avoit pris la forme d'une république gouvernée par ses ducs et par ses consuls, qui, profitant de la décadence de l'empire, s'étoient peu à peu affranchis de toute dépendance. Le nom de Robert étoit devenu redoutable aux Grecs ; et dans la crainte qu'après avoir conquis l'Italie, il ne portât ses vues ambitieuses sur la Grèce, faute de pouvoir l'écraser, ils voulurent s'en faire un ami. L'empereur lui demanda une de ses filles pour son fils Constantin ; et Robert se trouva honoré de cette alliance, dont les liens sont toujours plus foibles que les intérêts politiques. La princesse, à peine sortie du berceau, fut transportée à Constantinople, où elle prit le nom d'*Hélène*. Le mariage ne pouvoit se faire qu'après plusieurs années, et il ne se fit jamais. Constantin, déjà Auguste, n'avoit encore que deux ans. On espéroit beaucoup de ce jeune prince, et on vouloit croire que la nature lui avoit réservé tout ce qu'elle avoit refusé à son père. On lui donna pour instituteur Théophylacte, archevêque d'Achride, prélat vertueux et savant, dont nous avons des commentaires sur le nouveau Testament et sur plusieurs prophètes. Tendrement attaché à son élève, il composa pour lui un ouvrage rempli de leçons utiles. Mais, suivant le style ordinaire de ceux qui instruisent les enfans des princes, il débute par des éloges si flatteurs, que le jeune Auguste devoit être tenté de croire qu'il n'avoit pas besoin d'instruction.

*nap. l.* 10, *c.* 4.

Il n'est point d'événemens fâcheux dans l'histoire de ces siècles d'ignorance qui ne soit précédé d'étranges pronostics. On vit alors à Constantinople un oiseau qui avoit trois pieds ; il naquit un enfant avec des pieds de bouc et un œil au milieu du front ; deux soldats de la garde furent frappés du tonnerre ; les comètes se succédoient dans le ciel. Mais ce qui auroit mérité plus d'at-

*Scyl. p.* 856, 857.
*Zon. t.* 2, *p.* 289.
*Glycas, p.* 330.

tention de la part du ministre, ce fut une horrible peste accompagnée d'une cruelle famine, causée par une foule de malheureux qui vinrent alors inonder la ville. Toute l'Asie mineure étoit en alarme. Les Turcs recommençoient leurs ravages; et les habitans, désertant les villes et les campagnes, venoient de toutes parts se réfugier à Constantinople. On ne pouvoit rien attendre de l'empereur, qui, toujours occupé des leçons de Psellus, écartoit les soins de son état comme une distraction importune. Mais Nicéphorize, au lieu de prendre aucune précaution pour nourrir cette multitude, et pour la préserver de la contagion qu'entraîne l'extrême misère, faisoit pour lui de l'indigence publique une nouvelle source de richesses. Plus meurtrier que la peste et la famine, il doubla le prix des vivres, dont il s'étoit rendu maître; et, sous prétexte que le trésor épuisé ne pouvoit suffire à soulager tant de misérables, il dépouilla les églises et en fit enlever tous les ornemens, qui ne tournèrent qu'au profit de son avarice, plus difficile à rassasier que tout ce peuple affamé.

An. 1077. *Bry.* c. 4, 5.

Les services de Bryenne méritoient des récompenses; ils ne lui attirèrent que des disgrâces. Des courtisans jaloux le dépeignirent au prince timide comme un ambitieux qui aspiroit à l'empire. Michel en prit ombrage, et envoya en Illyrie un de ses confidens nommé Eustathe, avec ordre d'éclairer ses démarches et de sonder ses dispositions. Bryenne le reçut avec tant d'amitié, et sut si bien le gagner, qu'Eustathe lui révela le secret de sa commission. Une défiance si injurieuse de la part de l'empereur piqua vivement le général, mais sans lui faire encore oublier ce qu'il devoit à son prince. Il délibéroit sur les moyens de dissiper ces injustes soupçons, lorsque Jean Bryenne, son frère, et Basilace, guerrier estimé, qui venoient tous deux d'avoir quelque succès contre les Turcs, étant de retour à Constantinople, et sollicitant une grâce auprès

de Nicéphorize, n'en reçurent que des refus et des mépris. Ces deux capitaines, indignés de ce traitement, résolurent de se venger et de l'insensibilité du maître et de l'insolence du ministre. Ils convinrent que personne n'étoit plus capable de remplir leur projet que Nicéphore Bryenne, et qu'il falloit au plus tôt le faire venir d'Illyrie. En attendant l'exécution, ils se jurèrent mutuellement un secret inviolable. Jean se retira dans ses terres en Thrace; Basilace ne sortit point de Constantinople. Peu de jours après, un soldat varangue, qui passoit par Andrinople, s'étant enivré dans une hôtellerie, se vanta hautement d'avoir commission d'assassiner Jean Bryenne. Jean en est aussitôt averti; il se saisit du soldat, le met à la torture, et, d'après son aveu, il lui fait couper le nez. Il mande à son frère, qui étoit à Dyrrachium, ce qui venoit d'arriver, et l'excite à la révolte. Nicéphore étoit dans une grande perplexité : prendre les armes, c'étoit troubler l'empire; demeurer en paix, c'étoit s'exposer lui-même. Il flotta long-temps dans cette incertitude, malgré les sollicitations de son frère, qui, pendant ces délais, travailloit efficacement à mettre dans son parti les principaux habitans d'Andrinople.

Dans cette ville se trouvoit alors un jeune officier nommé Tarchaniote, fort attaché au ministre, dont il espéroit sa fortune. Ayant découvert toute l'intrigue, il en écrivit à Nicéphorize, et lui demanda du secours pour étouffer dès sa naissance ce dangereux complot, qui ne tarderoit pas d'éclater. Nicéphorize, soit faute d'avoir des troupes prêtes, soit par négligence, ne fit aucune réponse. Quoique étonné de ce mépris, l'officier demeura fidèle pendant quelques jours. Mais, considérant le concert unanime de toute la ville en faveur de Bryenne, et le danger auquel il s'exposoit, il se refroidit insensiblement, et il écouta la proposition que Jean lui faisoit de s'allier ensemble par un mariage. Tarchaniote avoit une sœur parfaitement belle, nommée Hélène; il con-

*Bry. l. 3, c. 7, 8.*

sentit à la donner pour femme au fils de Jean Bryenne. Cependant l'empereur, n'étant pas instruit de la liaison de Basilace avec les Bryennes, le nomma gouverneur d'Illyrie, et le fit partir avec des troupes pour Dyrrachium, avec ordre de se saisir de Nicéphore, s'il étoit possible, et de l'amener mort ou vif à Constantinople. Cette nouvelle détermina Bryenne à se mettre en marche. Basilace, naturellement léger et inconstant, avoit changé de parti; la commission dont il se trouvoit honoré l'avoit réconcilié avec l'empereur; il marchoit à Dyrrachium dans l'intention d'exécuter ses ordres. Il arrivoit à Thessalonique, lorsqu'il apprit que Nicéphore en approchoit avec des troupes fort inférieures aux siennes. Il ne balança pas à l'attaquer; mais il reconnut bientôt que le nombre des combattans ne décide pas de la victoire. Battu et mis en fuite, il s'enferme dans la ville, et, s'y voyant assiégé, il propose au vainqueur de renouveler avec lui le traité qu'il avoit fait avec son frère. Bryenne, qui faisoit consister le succès de son entreprise dans la diligence, accepte le parti, et continue sa marche vers Andrinople. Il rencontre en chemin son frère qui lui amenoit toutes les troupes de Thrace et de Macédoine, dont il avoit gagné les officiers. Jean lui apportoit en même temps les ornemens de la dignité impériale, et le pressoit de s'en revêtir. L'armée faisoit les mêmes instances. Nicéphore, toujours irrésolu, demanda jusqu'au lendemain pour délibérer avec les officiers sur le parti le plus conforme à l'intérêt commun.

*Bry. l.* 3, c. 9, 10.

Malgré son éloignement pour la guerre civile, un événement imprévu l'obligea le lendemain d'accepter le titre qu'il avoit refusé jusqu'alors. L'armée étoit devant Trajanople, et les habitans, fidèles à l'empereur, ayant fermé les portes de la ville, se montroient sur le haut des murs, dans la résolution de se bien défendre. Plusieurs soldats de Bryenne s'en étant approchés, on com-

mença par s'insulter de part et d'autre, et des paroles on passa bientôt à se saluer mutuellement à coups de frondes. Le bruit en étant venu au camp, un plus grand nombre accourut, et l'on préparoit déjà des échelles pour monter à l'assaut, lorsque Bryenne, averti de ce tumulte, envoya rappeler ses soldats et les fit rentrer dans le camp. On distribua différens postes autour de la ville pour prévenir les sorties nocturnes. Bryenne avoit un fils déjà patrice, quoiqu'il fût à peine en âge de puberté. Ce jeune homme, d'un caractère bouillant et hasardeux, sortit du camp la nuit suivante avec deux autres officiers de son âge, dans l'intention de faire la ronde et de voir si les factionnaires faisoient bonne garde. Les trouvant à leur devoir, il s'avança vers la ville; et, s'étant aperçu que la garde dormoit sur la muraille, il retourne au camp, fait porter des échelles, monte le premier suivi de quelques autres, et, l'épée à la main, il réveille les sentinelles, leur ordonnant de proclamer Nicéphore Bryenne empereur. Ceux-ci, à demi endormis, se sentant l'épée sur la gorge, ne font point de résistance. Les uns se précipitent du haut du mur; les autres obéissent et proclament en tremblant Bryenne empereur. A leurs cris, les habitans réveillés croient la ville prise; ils courent à la muraille, non pas pour la défendre, mais pour demander quartier aux ennemis. Ils les supplient d'épargner la ville et le sang de tant d'innocens. Ils s'écrient tous qu'ils reconnoissent Bryenne, que Bryenne est leur empereur. Les soldats du camp, attirés par le bruit qu'ils entendoient, vouloient monter à l'escalade; le fils de Bryenne les en empêche; il leur ordonne de se tenir au pied de la muraille, et de joindre leurs acclamations à celles des habitans. Dès le matin toute l'armée, les officiers à la tête, environne la tente de Bryenne; on le presse de prendre la pourpre. Après avoir encore résisté quelque temps, il se rend enfin à leurs instances, et reçoit leurs hommages comme

empereur. C'étoit le troisième d'octobre. Il marche ensuite vers Andrinople, sa patrie. Toutes les places sur son passage lui ouvrent leurs portes. Il est reçu avec de grands témoignages de joie, et après avoir rendu grâces à Dieu dans l'église de la Sainte-Vierge, il se retire dans sa maison pour tenir conseil. L'avis des officiers fut qu'il ne devoit pas aller lui-même à Constantinople, mais y envoyer un de ses généraux avec un corps de troupes suffisant pour y jeter l'alarme; qu'en même temps il falloit députer au prince pour lui proposer le partage de l'autorité souveraine, et faire agir auprès des magistrats et des personnes en place, en leur montrant un acte en bonne forme, par lequel Bryenne s'engageoit à récompenser par des pensions et des dignités ceux qui se déclareroient en sa faveur.

*Bry. l. 3, c. 11, 12.*

En conséquence de cette délibération, Bryenne fit partir son frère, qu'il décora du titre de curopalate et de grand-domestique. Jean se fit suivre d'une partie de l'armée, d'un grand corps de Patzinaces, et de ces Uzes qui depuis douze ans étoient établis en Macédoine, et devenus sujets de l'empire. Rhédeste et Panium se rendent à lui. Il brûle Héraclée. Arrivé devant Constantinople, il trouve le peuple de la ville très-disposé à le recevoir. Tous les esprits étoient tellement révoltés de la dureté du gouvernement, que les habitans qui bordoient le haut des murs lui témoignoient leur joie, et, lui tendant les bras, l'invitoient à les délivrer de leurs tyrans. Mais un accident fâcheux fit en un moment succéder une haine mortelle à cette affection générale. Jean étoit campé vis-à-vis la porte de Blaquernes, près l'église de Saint-Côme et Saint-Damien. Quelques maraudeurs ayant passé le golfe de Céras sur un pont, se mirent à piller les maisons situées au-delà du golfe. Les habitans s'étoient retirés dans la ville, où ils avoient transporté tous leurs effets. Les soldats n'y trouvant point de butin à faire, y mirent le feu. Dès que le gé-

néral s'aperçut de cette violence, il envoya saisir ces incendiaires et éteindre les flammes. On arriva trop tard ; l'incendie avoit gagné tout le faubourg rempli de beaux édifices. Ce désastre mit le peuple en fureur : irrité de voir qu'on ne répondît aux marques de bienveillance que par des hostilités, il ne donna plus que des signes de colère et d'indignation. Jean, n'ayant plus d'autre ressource que la force ouverte, prépara tout pour attaquer la ville.

L'empereur ayant bordé la muraille, depuis le golfe jusqu'à la Propontide, du peu de troupes qui se trouvoient alors à Constantinople, charge de la défense son frère Constantin et Alexis Comnène. Il tire Oursel de prison, et lui pardonne à condition qu'il emploiera son courage dans un danger si pressant. Ces trois guerriers, dépourvus de soldats, enrôlent à la hâte ceux qu'ils rencontrent; ils y joignent leurs domestiques, et avec cette troupe tumultuaire ils courent à toutes les attaques. Alexis, ayant observé un détachement ennemi, qui, après avoir pillé la côte du golfe, retournoit au camp avec son butin, fait ouvrir une porte, tombe sur les traîneurs, en enlève une vingtaine qu'il entraîne dans la ville, sans donner à leurs camarades le temps de les arracher de ses mains. C'étoit un mince avantage; cependant, comme si c'eût été une grande victoire, tout le peuple combloit Alexis de louanges; et Constantin en fut jaloux jusqu'à lui faire de vifs reproches de n'avoir pas partagé avec lui l'honneur de cet exploit. Si la ville étoit foiblement défendue, elle étoit encore plus foiblement attaquée. Jean n'avoit pas les forces nécessaires pour une telle entreprise; et, bien persuadé qu'il ne réussiroit qu'à fatiguer vainement ses soldats, il songeoit à la retraite. Il ne cherchoit qu'un prétexte pour sauver son honneur; et il ne fut pas long-temps à le trouver. La nouvelle arriva qu'un gros parti de Patzinaces avoit traversé la Thrace et pénétré jusque dans la Cherso-

*Bry. l. 3, c. 13, 14.*

nèse, où il mettoit tout à feu et à sang. Il décampe aussitôt comme pour aller chercher ces barbares. Oursel sort après lui, l'atteint près d'Athyras, maltraite son arrière-garde et s'en retourne. Jean continue sa marche et rencontre les Patzinaces à leur retour. Il les taille en pièces, et conduit à son frère un assez grand nombre de prisonniers. Bryenne profita de cette occasion pour mettre les Patzinaces dans son parti; il leur rendit leurs prisonniers, fit avec eux un traité d'alliance, et reçut en otage plusieurs des principaux du pays.

*Bry. l.* 3, *c.* 6.

Michel, satisfait du zèle d'Alexis, lui accorda enfin son consentement pour un mariage que ce jeune seigneur désiroit avec passion. Il étoit déjà veuf, ayant épousé dès sa première jeunesse une fille d'Argyre, qu'on croit être ce fils de Mel dont il a été parlé au sujet des guerres d'Italie. Le César Jean, qui vivoit dans un monastère, voyant son fils Andronic attaqué d'une maladie mortelle, et les deux fils d'Andronic, Michel et Jean Ducas, encore en bas âge, songeoit à procurer un appui à sa famille. Andronic avoit trois filles, dont l'aînée Irène réunissoit toutes les grâces de la beauté à l'esprit et à la vertu. Ils furent d'avis de la marier avec Alexis Comnène. La proposition fut très-bien reçue d'Alexis: mais il lui étoit difficile d'obtenir l'agrément de l'empereur, et plus encore celui de sa mère, dont les volontés étoient pour lui une loi inviolable. Les intérêts politiques divisoient les deux maisons. L'empereur étoit fort éloigné d'allier Alexis à sa famille par un mariage avec sa cousine. Constantin, frère de l'empereur, quoique ami particulier d'Alexis, s'opposoit cependant à ce mariage; mais, par un autre motif, il avoit dessein de lui faire épouser sa sœur Zoé. Le plus grand obstacle venoit de la part d'Anne Dalassène, mère d'Alexis; elle ne pouvoit pardonner au César l'injustice de son exil. La femme d'Andronic surmonta par son adresse toutes ces répugnances. Elle étoit fille de Troïan, fils de Sa-

muel, roi de Bulgarie. Cette princesse, ornée de tous les avantages de l'esprit et de la figure, vint à bout de concilier tant d'intérêts et de passions diverses ; elle obtint le consentement de toutes les parties. Alexis et Irène furent fiancés. Andronic mourut presque aussitôt, content de laisser à sa famille un soutien si solide. Mais à peine fut-il mort, que les ennemis des deux maisons firent jouer de nouveaux ressorts pour rompre cette alliance. Ils indisposèrent encore l'empereur, dont le caractère facile suivoit toujours les dernières impressions. Il défendit de passer à la célébration du mariage. C'étoit avant la révolte de Bryenne. Il se rendit enfin après la levée du siége de Constantinople, et les noces furent accompagnées de toutes les démonstrations de la joie publique.

Tandis que la tyrannie de Nicéphorize détachoit de l'empereur toute la partie occidentale de l'empire, l'Orient n'étoit pas plus tranquille. Dès qu'on y eut appris le soulèvement de Bryenne, les principaux officiers, aussi mécontens que ceux d'Occident, mais trop fiers pour recevoir de leurs mains un empereur, se crurent en droit de faire leur choix, et proclamèrent Nicéphore Botaniate, qui avoit le commandement général des milices asiatiques. C'étoit le 10 d'octobre, sept jours après que Bryenne avoit pris le même titre devant Trajanople. Nicéphore sembloit être digne de l'empire par son illustre origine ; il descendoit des Phocas, qui faisoient remonter leur généalogie jusqu'aux Fabius, la plus noble famille de l'ancienne Rome. Il s'étoit signalé en plusieurs batailles ; les cicatrices dont il étoit couvert portoient témoignage de sa valeur ; elles annonçoient un prince guerrier et redoutable aux barbares. Son âge devoit lui avoir donné de l'expérience ; les suites funestes des mauvais gouvernemens sous lesquels il avoit vécu étoient des leçons utiles, qui pouvoient lui apprendre par contraste ce

*Scyl. p.* 857, 860, *et seqq.*
*Zon. t.* 2, *p.* 289, 290, 291.
*Bry. l.* 3, *c.* 15, *et seqq.*
*Manas. p.* 35.
*Joël, p.* 185.
*Glycas. p.* 331.

que doit être un souverain pour se faire aimer de ses sujets. En un mot, il sembloit promettre tout ce qu'il ne tint pas. Naturellement froid et plus circonspect qu'actif, il eût donné à tout autre qu'à Michel le temps de faire échouer son entreprise ; il se passa six mois entre sa proclamation en Asie et son couronnement à Constantinople. Il avoit auprès de lui Chrysoscule, qui s'étoit attaché à sa personne depuis la mort de Manuel Comnène ; et la bravoure de ce général turc ne lui fut pas inutile. Il commença par attirer à lui les officiers répandus en Asie, en leur conférant des grades honorables, et en distribuant aux principaux toutes les dignités de la cour impériale. Entre les commandans employés en Orient, il n'y en eut que deux, qui, fidèles à l'empereur, refusèrent constamment de se joindre à lui ; c'étoient Nicéphore Mélissène et George Paléologue, dont le père gouvernoit alors ce que l'empire possédoit encore en Mésopotamie. Avant que de se mettre en marche vers le Bosphore, Botaniate voulut s'assurer de toutes les villes du Pont, de la Cappadoce et de la Galatie. Pour disposer les esprits à le recevoir à Constantinople, il y envoya secrètement des gens affidés, qui, s'insinuant chez les personnes les plus distinguées de la cour et de la ville, leur promettoient des honneurs et des récompenses, s'ils se prêtoient à favoriser la révolution. Comme le mécontentement étoit général contre le prince et son ministre, il s'en trouva un grand nombre et dans le sénat, et dans l'ordre ecclésiastique, qui s'engagèrent à servir le nouvel empereur. Le plus ardent de tous fut Emilien, patriarche d'Antioche, qui avoit un grand crédit dans le clergé.

An. 1078. Nicéphorize, qui n'étoit nullement instruit de ces pratiques secrètes, ne songeoit qu'à susciter au-dehors des ennemis à Botaniate. Il eut recours aux Turcs, et traita avec leur général Soliman, qui s'engagea, moyennant une grande somme, à couper le chemin au rebelle.

Soliman, à la tête d'une nombreuse armée, prévint Botaniate; il s'empara de tous les passages. Botaniate n'avoit que trois cents hommes : arrivé à Cotyée en Phrygie, il s'écarte des voies publiques, et marchant de nuit par des routes détournées, il va camper près d'Azula au bord du Sangar. De là il prend le chemin de Nicée, et gagne le devant sur les Turcs. Soliman envoie après lui quelques cavaliers qui l'atteignent près de Nicée et le harcellent pour retarder sa marche. Ses soldats en si petit nombre, mais pleins de courage, leur font tête, les joignent et les mettent en fuite. Cependant, craignant d'être enfin accablé par l'armée turque, il envoie Chrysoscule, qui, non-seulement engage Soliman à cesser la poursuite, mais obtient même une escorte de cavalerie pour assurer la marche de Botaniate. Ainsi protégé de ceux-mêmes qu'on avoit payés pour le détruire, il arrive devant Nicée. A l'approche de la ville, il aperçoit une multitude innombrable, bien armée et divisée par troupes. A cette vue, les soldats perdent courage : comment se défendre contre une armée si supérieure ? comment même échapper par la fuite à ce nombre de combattans frais et bien montés qui les auront bientôt enveloppés ? Botaniate détache des coureurs pour les reconnoître et leur demander quel est leur dessein. Ils répondent qu'ils se sont mis sous les armes pour honorer l'entrée de Nicéphore Botaniate, et tous, élevant la voix, le proclament empereur. A ce cri, Botaniate accourt; il entre dans cette grande ville au bruit des acclamations; il donne aux habitans toutes les marques de la plus sensible reconnoissance, et remercie Dieu de l'avoir conduit comme par la main avec trois cents hommes, au milieu de cent mille ennemis au travers de toute l'Asie.

Cette nouvelle mit en mouvement tout Constantinople. Presque tout le sénat et le clergé, gagnés d'avance par les émissaires de Botaniate, se rendent à Sainte-

Sophie. Emilien, aussi éloquent que séditieux, étoit l'âme de la rébellion avec l'archevêque d'Icone. On est d'avis de solliciter le César à se déclarer pour le nouveau prince. Jean, sous l'habit de moine, s'étoit conservé une grande autorité. On lui députe Michel, surnommé *Barus*, c'est-à-dire *le Gros*, homme adroit et intelligent dans la conduite des affaires. Le César étoit alors au faubourg de Blaquernes : Michel lui expose le vœu des conjurés, et lui présente des lettres de Botaniate, qui lui promettoit un ample dédommagement des injustices qu'il avoit essuyées. Jean répond sans balancer que nul avantage, nulle promesse ne pourra l'engager à trahir l'empereur son neveu. Il fait même saisir le député, et commande de le conduire à Nicéphorize, pour l'interroger et prendre les mesures nécessaires. Michel, au moment qu'on l'arrêtoit, parle à son domestique, et lui dit à l'oreille d'aller promptement dire aux conjurés *qu'il ne se sent ni assez de force ni assez de courage pour garder le secret dans les tourmens de la question qu'on va lui faire souffrir ; qu'ils se hâtent donc de consommer leur ouvrage.* Conduit au ministre, il déclare tout ce qu'il sait. Le ministre aussitôt en rend compte à l'empereur. Alexis étoit présent ; on le consulte sur le parti qu'on doit prendre. Il conseille d'envoyer sur-le-champ les soldats de la garde se saisir des conjurés, et Nicéphorize étoit de son avis. Mais l'empereur, qui ne connoissoit pas le prix du moment, dans une occasion si critique, voulut absolument qu'on différât jusqu'au lendemain : la nuit commençoit, et il craignoit, disoit-il, qu'une exécution si violente ne jetât le trouble dans la ville. Le lendemain, 24 mars, dès avant le jour, les conjurés se rassemblent dans Sainte-Sophie ; ils enfoncent les prisons, ils donnent des armes aux prisonniers et à tout ce qu'ils ont de domestiques ; ils envoient menacer les premiers de la ville, qui ne s'étoient pas encore déclarés, de mettre le feu à leurs maisons, s'ils ne se joignent à

eux. L'ordre qu'ils leur firent signifier étoit conçu en ces termes : *Les très-saints patriarches, le synode et le sénat, vous ordonnent de vous rendre tout à l'heure à Sainte-Sophie.* On obéit, et les uns par inclination, les autres par crainte, accourent à la grande église.

L'empereur, aussi irrésolu que la veille, mande promptement Alexis. Celui-ci représente que *la plupart de ces séditieux ne sont que des artisans et des misérables qui ne tiendront pas contre une troupe bien armée ; qu'il faut les faire charger par les Varangues, sous la conduite d'un homme de cœur.* L'empereur avoit trop peu de courage pour suivre ce conseil. Comme Alexis insistoit et protestoit que l'empereur n'avoit d'autre ressource pour sauver sa couronne et sa vie, Michel le rebutant avec un ton d'impatience : *Vous voulez donc*, dit-il, *que je finisse par être cruel. Ce seroit acheter trop cher la conservation de ma couronne. J'étois depuis long-temps tenté de la déposer. Puisque les dispositions de la Providence s'accordent avec mes intentions, j'y souscris de bon cœur. Adressez-vous à Constantin mon frère ; mettez-le sur le trône à ma place.* Alexis lui demande cet ordre par écrit ; Michel lui expédie sur-le-champ un brevet en forme, signé de sa main et scellé de son sceau, par lequel il cède l'empire à son frère ; et aussitôt il se retire dans l'église de Blaquernes avec sa femme et son fils. Alexis porte cet écrit à Constantin, et l'exhorte à le suivre au palais pour y prendre les marques de l'autorité souveraine. Constantin, intimidé par l'exemple de son frère, refuse la couronne comme un présent funeste ; et, au lieu d'aller au palais, il passe le Bosphore, pour n'être pas le dernier à faire hommage à Botaniate. Il est suivi d'Alexis.

Cependant Botaniate, instruit de ce qui se passoit dans la ville, sort de Nicée, et marche vers le Bosphore. De Prénète, il envoie Borile, le plus accrédité de ses domestiques, pour se mettre en possession du palais. Il

avance lui-même jusqu'à Chalcédoine, où il s'arrête trois jours en attendant la galère impériale, et les ornemens convenables pour son entrée. Il congédia avec des marques de reconnoissance l'escorte turque qui l'avoit accompagné jusque-là. Ce fut en ce lieu que Constantin et Alexis vinrent lui faire leur soumission. Comme il recevoit froidement l'hommage de Constantin sans daigner l'embrasser, sans même lui présenter la main, Alexis prenant la parole : « Seigneur (lui dit-il), ce « prince qui vient vous assurer de son obéissance n'a « retiré aucun fruit du pouvoir de sa famille. Ecrasé « par la grandeur de son frère, esclave, ainsi que nous « tous, d'un insolent ministre, il a vécu comme pri- « sonnier dans une triste obscurité. Votre avénement au « trône rompt ses fers et lui rend la lumière. Il respire « et espère des jours plus sereins, si vous voulez bien « l'honorer de votre bonté paternelle. » Comme Botaniate paroissoit touché de ces paroles, et jetoit sur Constantin des regards de bienveillance : « Pour moi (con- « tinua Comnène), vous savez, prince, avec quelle « constance j'ai servi celui qui régnoit avant vous. Mal- « gré l'empressement que tout l'empire témoignoit de « vous avoir pour maître, je suis demeuré le dernier « attaché à celui que la Providence m'avoit donné. Par « ce que j'ai fait pour un autre jugez de ce que je ferai « pour vous. Ma fidélité envers votre prédécesseur vous « répond de celle que je vous jure aujourd'hui. » Botaniate l'écouta favorablement. Lorsqu'il apprit que Borile étoit maître du palais, il s'embarqua sur la galère impériale, et fut reçu à Constantinople avec cet empressement populaire, qui ne manque jamais dans un changement de règne. Avant même qu'il fût entré, Michel, qui n'avoit plus que sa vie à sauver, s'étoit fait couper les cheveux et conduire sur un méchant cheval au monastère de Stude, où il avoit pris l'habit monastique, après un règne de six ans et demi. Sa femme et

son fils l'y avoient accompagné. C'étoit par le conseil du César son oncle, qui, connaissant la légèreté d'esprit de Botaniate et la méchanceté de ses valets, dont il étoit gouverné, craignoit pour son neveu quelque traitement plus fâcheux. Nicéphorize, première cause de tous ces malheurs, sachant bien ce qu'il méritoit, étoit sorti de Constantinople la nuit précédente, et s'étoit allé jeter entre les bras d'Oursel, qui se trouvoit pour lors à Sélymbrie, où Nicéphorize lui-même l'avoit envoyé. Botaniate, se voyant maître de l'empire, sans qu'il lui en eût coûté une goutte de sang, se fit couronner le lendemain de son entrée, troisième d'avril; et quoi qu'en aient dit de savans modernes qui se sont trompés sur ce fait, ce fut le patriarche de Constantinople qui en fit la cérémonie, selon le témoignage de Scylitzès, auteur contemporain, de Zonaras et de Glycas, qui écrivoient dans les deux siècles suivans.

De deux rivaux qui avoient pris le nom d'empereur, le plus foible et le moins capable du gouvernement avoit été le plus heureux. Bryenne, plus jeune et plus actif, régnoit en Illyrie et en Macédoine; mais, étant mal secondé, il n'avoit pu s'emparer de la capitale. Botaniate, dont la froideur naturelle étoit augmentée par les glaces de la vieillesse, n'avoit de ressort qu'autant qu'il en recevoit de Borile et de Germain. Ces deux hommes, nés dans l'esclavage, devenus par une souplesse servile les confidens de leurs maîtres, et enfin ses maîtres eux-mêmes, disposoient de l'empire sous le nom de Botaniate. Ce prince, ayant en tête un adversaire aussi chéri des peuples pour son inclination bienfaisante que formidable par sa valeur, s'efforça de le surpasser en libéralités. Mais, pour gagner les cœurs, il ruina l'état par des profusions inconsidérées. Les empereurs avoient deux sources de récompenses pour payer les services; c'étoient les dignités et les pensions. Botaniate avilit la

*Scyl. p. 862. Zon. t. 2, p. 291. Bry. l. 4, c. 1.*

première en prodiguant des offices à tous ceux qui les demandoient sans les mériter; il épuisa la seconde en répandant l'argent à pleines mains sans discernement et sans économie, en sorte que le trésor public, déjà fort appauvri par la mauvaise administration des règnes précédens, et par les incursions des Turcs qui enlevoient les revenus de l'Asie, se trouva bientôt hors d'état de fournir aux dépenses les plus nécessaires. Il fallut avoir recours à la plus misérable de toutes les ressources, ce fut d'altérer les monnoies; et les efforts mal entendus de Botaniate pour se concilier l'amour de ses sujets ne lui attirèrent que le mépris et la haine.

*Scyl. p.* 867, 868. *Zon. t.* 2, *p.* 293. *Bry. l.* 3, *c.* 36.

Nicéphorize devoit à l'empire une satisfaction éclatante pour les maux qu'il lui avoit fait souffrir, et l'histoire doit à la postérité le consolant récit de la punition des tyrans. Ce ministre fugitif, retiré auprès d'Oursel, vouloit l'engager à se donner à Bryenne, contre lequel il l'avoit lui-même envoyé avec des troupes. Le trouvant peu disposé à suivre ce conseil, il le fit périr par le poison, dont il savoit faire usage. Les amis d'Oursel se saisirent de sa personne, et le conduisirent à Botaniate, qui se contenta de le reléguer dans l'île d'Oxia. Mais Borile et Germain, qui lui succédoient en faveur, appréhendant que cet homme artificieux ne trouvât moyen de se rapprocher de leur maître et de prendre leur place, persuadèrent au prince que Nicéphorize possédoit de grands trésors, et qu'il avoit fait passer dans ses coffres tout l'argent de l'empire. Straboromain fut donc envoyé pour l'interroger et l'obliger à restitution, sans lui faire aucun mauvais traitement. Telle étoit l'intention de l'empereur. Mais les deux ministres recommandèrent en particulier au commissaire de ne le pas ménager. Straboromain, craignant beaucoup plus le mécontentement des ministres que celui du prince, fit mettre Nicéphorize à la torture, quoiqu'il offrît de

tout restituer, si on lui en épargnoit les douleurs; et il s'acquitta si bien de sa commission, que ce malheureux expira dans les tourmens.

Pendant ce temps-là Bryenne, suivi des troupes de Macédoine, de Thrace et des Patzinaces, ses alliés, marchoit vers Constantinople. Botaniate, craignant un choc si dangereux dans le commencement d'un règne, tenta un accommodement. Il en chargea Straboromain, son parent, et Chérorosphacte, parent de Bryenne. Ces envoyés rencontrèrent Bryenne en Mœsie près de Théodoropolis. Averti de leur arrivée, il s'avança au-devant d'eux, accompagné de ses principaux officiers. Il étoit à cheval, revêtu de toutes les marques de la dignité impériale, que relevoit encore sa figure noble et sa taille avantageuse. Les députés, s'étant approchés avec respect, lui présentèrent une lettre de l'empereur conçue en ces termes : « J'ai connu votre père, qui s'est signalé « par des exploits glorieux contre les ennemis de l'em- « pire. J'étois lié avec lui d'une amitié intime, et je l'ai « accompagné dans ses expéditions. Je sais que vous êtes « le digne héritier de ses éminentes qualités; et puisque « la Providence m'a placé sur le trône, je veux être « votre père, et je demande de vous les sentimens d'un « fils. Acceptez, avec le titre de César, la seconde place « de l'empire, et le droit à la première que ma vieillesse « ne vous laissera pas long-temps attendre. » Bryenne répondit *qu'il acceptoit ces offres, et qu'il ne tiendroit pas à lui de mettre promptement fin à la guerre civile. Mais qu'il se reprocheroit comme une ingratitude inexcusable de ne pas partager les fruits de la paix avec les braves gens qui lui avoient voué leurs services; qu'il demandoit donc que l'empereur s'engageât, par une promesse irrévocable, à leur conserver les mêmes grades qu'ils avoient dans son armée; qu'à cette condition il se contenteroit de la dignité de César, comme héritier présomptif de l'empire; qu'il souhaitoit*

*Scyl.* p. 862, 863. *Zon.* t. 2, p. 291. *Bry.* l. 4, c. 2, 3, 4. *Glycas*, p. 331.

*seulement recevoir de l'empereur le titre de fils adoptif, et du patriarche la couronne de César hors de Constantinople, à Démocranée en Thrace.* Comme les députés lui demandoient pourquoi il ne vouloit pas que que cette auguste cérémonie se fît, selon l'usage, dans la capitale, il répondit *qu'à la vérité il ne craignoit que Dieu, mais qu'il se défioit de ceux qui environnoient l'empereur.* Il n'en fallut pas davantage pour faire entendre aux deux ministres qu'ils avoient dans Bryenne un ennemi déclaré. Ils résolurent donc de faire échouer ce projet salutaire, et y réussirent, sans beaucoup de peine, en exagérant au prince l'audace de Bryenne, qui prétendoit le forcer à couronner la rébellion, à récompenser des gens qui méritoient des supplices, et à se mettre à la merci d'une foule d'ennemis dont il seroit sans cesse enveloppé jusque dans son palais. On renvoya par deux fois les mêmes députés pour engager Bryenne à se désister de cette prétention; ils ne purent rien obtenir, et furent enfin congédiés avec des marques d'impatience. Ils auroient même été outragés par les soldats, si les officiers n'en eussent arrêté l'insolence.

*Scyl. p.* 863, 864. *Zon. t.* 2, *p.* 291, 292. *Bry. l.* 4, *c.* 4, *et seqq. Ann. p.* 9, *et seqq.*

On ne songea plus qu'à la guerre. Alexis, revêtu du titre de nobilissime et de l'office de grand-domestique, fut mis à la tête des troupes qu'on put rassembler. Elles étoient en fort petit nombre. Tout l'Occident suivoit Bryenne, et les courses continuelles des Turcs obligeoient de répandre la plus grande partie des forces de l'Orient sur toutes les frontières de l'Asie mineure. L'armée d'Alexis n'étoit composée que des Chomatènes, de ceux qu'on appeloit les *Immortels*, et de quelques troupes de Francs venues d'Italie en différens temps avec ces braves capitaines normands dont j'ai parlé plusieurs fois. Il y en avoit dans les deux armées; car ces aventuriers, fort indifférens sur les querelles des Grecs, ne cherchoient qu'à se battre sans autre intérêt que celui

de la solde et du butin. Les Chomatènes étoient des habitans du mont Taurus près des sources du Méandre, ainsi appelés de la ville de Choma, leur capitale ; ils avoient réputation de valeur. Quant aux immortels, c'étoit une nouvelle milice choisie et dressée avec soin à tous les exercices de la cavalerie. On attendoit un nouveau secours de Turcs que Soliman avoit promis. Avant qu'ils fussent arrivés, Alexis reçut ordre de partir et de marcher au-devant de Bryenne, qui approchoit avec des forces supérieures. On avoit néanmoins tant de confiance dans la science militaire d'Alexis, qu'on lui recommanda de livrer bataille à la première occasion. Il campa en Thrace sur le bord du fleuve Almyre, et se posta de manière que les deux camps ne pussent se découvrir entièrement l'un l'autre, de peur que la présence des ennemis, très-supérieurs en nombre, n'abattît le courage des siens, tandis que la vue de sa foiblesse releveroit celui des ennemis. Il comptoit beaucoup moins sur la force de ses troupes que sur les ruses de guerre et sur son adresse à profiter des momens et de la situation des lieux. Pour se procurer un champ de bataille plus favorable, il décampa et alla se poster dans un lieu nommé *Calabrya*, c'est-à-dire *les belles Fontaines*, où l'inégalité du terrain lui donnoit moyen de placer des embuscades. Bryenne, auquel cette position fermoit tous les passages, alla l'y chercher, et se rangea pour combattre ; il donna le commandement de l'aile droite à son frère avec cinq mille hommes, tant fantassins d'Italie que cavaliers thessaliens, auxquels il joignit des troupes de barbares très-aguerris. Tarchaniote commandoit l'aile gauche, où étoient trois mille fantassins, Thraces et Macédoniens, pesamment armés. Bryenne s'étoit posté au centre, à la tête de la cavalerie de Thrace et de Macédoine, avec les troupes de sa garde : c'étoit l'élite de son armée. Ces escadrons, couverts de cuirasses et de casques de fer poli et luisant, relevés de hauts panaches

qui flottoient sur leur tête, éblouissoient les yeux et jetoient l'effroi par le bruit de leurs lances, dont ils frappoient leurs boucliers. Bryenne, au milieu d'eux, les surpassant de toute la tête, les animoit par ses regards et par sa fière contenance. Sur le flanc de l'armée, à deux cent cinquante pas de distance, étoit un corps de Patzinaces qui avoit ordre, dès que le combat seroit engagé, de tourner l'armée ennemie et de la charger en queue, tandis que le reste des troupes feroit effort pour l'enfoncer par-devant. Telle étoit la disposition de l'armée de Bryenne. Alexis cacha dans des chemins creux, à côté du champ de bataille, une partie de ses troupes, avec ordre de s'y tenir jusqu'au moment que l'ennemi seroit passé au-delà; de sortir alors, et de le charger en queue, en portant tout leur effort sur l'aile droite. Pour lui, il se mit à la tête de Immortels et des Francs; il donna à Catacalon la conduite des Chomatènes et des Turcs, et lui recommanda d'observer les Patzinaces et de répondre à tous leurs mouvemens.

Tout étant prêt pour la bataille, Bryenne s'avance en bon ordre pour attaquer Alexis qui l'attendoit de pied ferme. Dès qu'il fut au-delà du chemin creux, Alexis donne le signal aux troupes de l'embuscade; elles se montrent aussitôt, et chargent l'aile droite avec tant de vigueur, qu'elles la mettent d'abord en désordre et bientôt en fuite. Jean Bryenne, qui la commandoit, emporté par les fuyards, et poursuivi vivement par un cavalier, tourne bride, abat le cavalier d'un coup de lance, rallie ses gens, les ramène à la charge, et repousse l'ennemi, qui fuit à son tour. La désertion des Francs décourageoit l'armée impériale. Les Francs d'Alexis, au lieu de combattre ceux de Bryenne, avoient passé sous leurs drapeaux. Dès le commencement de la bataille, Alexis, par une fougue téméraire, s'étoit engagé au milieu des ennemis, parmi lesquels il faisoit un grand carnage. Il poussoit toujours en avant, se croyant

suivi des siens. Mais, s'étant aperçu que sa troupe étoit défaite et qu'il ne restoit avec lui que six de ses plus vaillans officiers, il leur propose de donner tête baissée partout où ils croiroient rencontrer Bryenne, et de le tuer ou de mourir à ses pieds. Théodote, officier aussi sensé que brave, le détourne de cette résolution désespérée, et, saisissant la bride de son cheval, il le force de retourner en arrière. Il lui fut d'autant plus facile de se dégager, que le désordre s'étoit mis dans l'armée de Bryenne. Les Patzinaces, ayant renversé Catacalon, au lieu d'exécuter leurs ordres en prenant l'ennemi en queue, avoient jugé plus à propos de piller le camp, et, chargés du butin, ils le rapportoient dans leurs tentes. A leur approche, les valets, les vivandiers, et tout ce qui étoit resté dans le camp, les prenant pour un détachement ennemi, avoient pris l'épouvante, et s'étoient venus jeter dans l'armée de Bryenne, où ils avoient porté la confusion. A la faveur de ce tumulte, Alexis, ayant baissé la visière de son casque pour n'être pas reconnu, traversoit, le sabre haut, les escadrons ennemis, lorsqu'il aperçut un écuyer de Bryenne, menant en main un des chevaux de son maître, reconnoissable par la magnificence de l'équipage. Il pique à l'écuyer, le renverse, se saisit du cheval, et le met entre les mains d'un cavalier qui, courant entre les deux armées, crioit d'une voix très-forte : *Bryenne est tué, voilà son cheval.* Ce cri glace d'effroi l'armée de Bryenne, et rend le courage à celle d'Alexis. Ceux qui fuyoient tournent visage, et parce qu'ils se croient vainqueurs, ils le deviennent. Un heureux hasard les favorise ; en ce moment arrive le nouveau renfort de Turcs envoyé par Soliman. Ils se partagent aussitôt en trois escadrons et donnent sur l'ennemi par trois côtés différens. Ces troupes fraîches renversent aisément les ennemis fatigués, et raniment la vigueur des troupes d'Alexis. Un des Immortels, emporté par son courage, court à Bryenne

au travers de ses gardes; il l'atteint, et lui porte sur la poitrine la pointe de sa lance. Bryenne la rompt d'un coup de sabre, dont il décharge sur le cavalier un fendant si terrible, qu'il lui abat l'épaule avec une partie de la cuirasse. Cependant Alexis, ayant placé dans une ravine un corps de troupes, se met à la tête des Turcs, et, après un combat de quelques momens, il feint de prendre la fuite. Lorsqu'il voit l'ennemi arrivé près de l'embuscade, il fait volte-face et donne le signal aux troupes cachées qui, sortant avec de grands cris, chargent en flanc et en queue. Les ennemis, après quelque résistance, pressés de toutes parts, tournent le dos. Bryenne, obligé de les suivre, se bat en retraite, secondé de son frère et de son fils, qui se signalèrent en cette journée. Il retourne de temps en temps sur l'ennemi, abattant toujours à ses pieds celui qui le suivoit de plus près. Enfin son cheval, n'en pouvant plus, il s'arrête, et est en même temps assailli par deux Turcs, à l'un desquels il coupe la main d'un coup de sabre, et tandis qu'il se défend contre l'autre, celui qu'il venoit de blesser saute sur la croupe de son cheval, et l'embrasse en le serrant de toutes ses forces. Bryenne, saisi par le milieu du corps, combat encore, jusqu'à ce que, se voyant environné de Turcs qui lui crioient d'épargner sa vie, il se rend prisonnier. Son frère se sauve à Andrinople, et toute son armée se disperse par la fuite.

Après une bataille si opiniâtre, Bryenne fut conduit avec son fils devant Alexis, qui fit sur-le-champ partir un courrier pour porter à la cour la nouvelle de la victoire avec les ornemens impériaux, dont on avoit dépouillé le vaincu. Dès le lendemain Alexis se mit en marche avec son armée pour retourner à Constantinople, traitant son prisonnier avec honneur, et le consolant lui-même de son infortune. Il comptoit tellement sur la parole et sur la bonne foi de Bryenne, que dans la

route ils marchoient ensemble fort loin de l'armée, souvent même sans gardes ; et Bryenne racontoit dans la suite que, se trouvant fatigués, ils descendirent de cheval pour prendre quelque repos, et qu'Alexis, ayant suspendu son épée à une branche d'arbre, se jeta sur l'herbe, où il s'endormit ; qu'en ce moment il fut lui-même tenté de se saisir de l'épée pour tuer Alexis, et qu'il ne fut retenu que par un sentiment d'estime et de compassion en faveur d'un ennemi si généreux. Avant que d'arriver à Constantinople, Alexis reçut ordre de remettre les deux prisonniers entre les mains de Borile, et de s'abstenir de rentrer dans la ville, mais de partir sur-le-champ avec son armée pour aller chercher Basilace, qui avoit pris le diadème, à l'exemple de Bryenne. Alexis vit avec chagrin qu'on ne le payoit de ses fatigues passées que par de nouvelles fatigues et de nouveaux dangers. Il se détermina cependant à obéir. Bryenne ne trouva pas à Constantinople la même humanité qu'il avoit trouvée auprès de son vainqueur. L'impitoyable Borile lui fit crever les yeux, ainsi qu'à son fils. L'empereur, moins cruel que son ministre, eut regret à ce traitement, qu'il n'avoit pas eu le courage d'empêcher. Ce foible prince s'efforça du moins de consoler Bryenne dans sa disgrâce ; il le fit venir au palais, lui rendit ses biens, les augmenta même, et lui conféra de nouvelles dignités.

La compassion que lui inspiroit le malheur de Bryenne s'étendit même sur tous ceux qui avoient soutenu son parti. Il osa, dans cette occasion, contredire son ministre et leur pardonner. Alexis fut chargé de lettres d'amnistie signées de l'empereur et scellées de la bulle d'or, par lesquelles les partisans de Bryenne étoient conservés dans tous leurs biens et leurs dignités, à condition qu'ils mettroient bas les armes, et qu'ils prêteroient serment de fidélité. Ils profitèrent presque tous de la grâce qui leur étoit offerte, et l'on en voyoit tous

les jours arriver un grand nombre, que Botaniate recevoit avec bonté. Jean, frère de Bryenne, se fia lui-même à la parole de l'empereur, et revint à Constantinople. Il n'eut pas à se plaindre du prince; mais il fut la victime du ressentiment d'un soldat. Dans le temps que Bryenne prit les armes, les Varangues qui se trouvoient hors de Constantinople s'étoient rangés sous ses enseignes. Leurs camarades, qui servoient auprès de Botaniate, leur avoient envoyé un d'entre eux pour les ramener à leur devoir. Celui-ci, ayant été découvert et arrêté, avoua la commission dont il s'étoit chargé, et eut le nez coupé par ordre de Jean Bryenne. Le barbare ne lui pardonna pas un outrage si sanglant, et un jour que Jean sortoit du palais, il lui abattit la tête d'un coup de sa hache d'arme. L'empereur vouloit punir l'assassin; tous les Varangues se révoltèrent, ne menaçant de rien moins que de massacrer l'empereur. Il fallut, pour les réduire, armer contre eux tout le reste de la garde. Se voyant les plus foibles, ils se soumirent, et eurent recours à la clémence de l'empereur, qui leur accorda le pardon.

*Scyl. p. 864, 865. Zon. t. 2, p. 292. Bry. l. 3, c. 25. Manas. p. 135. Glycas, p. 331. Joël. p. 185. Anna. p. 71, 73, 74. Theophyl. inst. reg. part. 1, c. 7, et seqq. Du Cange, fam. byz. p. 163, 164. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 4, p. 752.*

Botaniate auroit emporté quelque estime s'il n'eût pas été empereur; soit qu'il ait été corrompu par la puissance souveraine, soit que son penchant à la débauche se soit auparavant tenu caché dans l'ombre de la vie privée, l'histoire ne parleroit que de ses faits d'armes. Il perdit sur le trône la réputation de guerrier qu'il avoit acquise, et il acquit celle de vieillard voluptueux, qui sacrifioit à une passion imbécille les lois divines et humaines, et la plus commune bienséance. Tandis que la guerre de Bryenne mettoit sa couronne en danger, il ne s'occupoit que d'un troisième mariage. Verdéna, sa seconde femme, venoit de mourir; toutes les familles distinguées s'empressoient à l'envi de remplir une place si brillante. Eudocie lui offrit Zoé, sa fille, jeune et fort belle; il préféra la mère, qui devoit cependant

être avancée en âge, puisqu'il y avoit au moins quarante-trois ans qu'elle avoit épousé en premières noces Constantin Ducas. Eudocie écouta la proposition avec joie; elle épousoit le trône, qu'elle n'avoit quitté qu'à regret; et la défense que son premier mari lui avoit faite de se remarier après sa mort, déjà une fois violée, ne lui avoit pas ôté l'envie de la violer encore. Toutefois un moine vertueux, en qui elle avoit mis sa confiance, la détourna de cette union, condamnée par les canons de l'église grecque. Son refus étoit une leçon pour Botaniate; il en profita si peu, qu'il résolut de joindre l'adultère à la trigamie. Michel ayant pris l'habit monastique, Marie, sa femme, s'étoit aussi retirée dans une maison religieuse. Le César Jean, qui avoit quitté l'habit de moine au moment que son neveu Michel l'avoit pris, crut qu'il règneroit plus absolument sur l'esprit de sa nièce que sur celui de sa belle-sœur. Il ne cessoit de louer à Nicéphore les grâces de Marie, qui étoit en effet d'une beauté parfaite; et, prenant autorité de l'habit qu'il avoit porté pour décider des cas de conscience, il travailloit à lever les scrupules de l'un et de l'autre sur le second mariage d'une femme dont le premier mari vivoit encore. La morale de Nicéphore ne résista pas; il est plus étonnant que le César ait pu séduire Marie, dont un évêque estimé pour sa vertu et ses lumières relève par de grands éloges la religion et la pureté des mœurs; ce qui, pour le dire en passant, fait sentir quel fond l'histoire peut faire sur les panégyriques des princes. Le mariage fut donc conclu. Tout étoit prêt pour la célébration, l'empereur et la nouvelle épouse attendoient déjà le célébrant à la porte de l'église, selon l'usage des Grecs, lorsque l'ecclésiastique qui s'étoit chargé de cette fonction, faisant réflexion qu'il alloit encourir les censures de l'Eglise et l'indignation de son évêque, s'il procédoit à former une alliance adultère, refusa de prêter son ministère. Le César, qui

en sentoit la raison et qui en craignoit les suites, dit un mot à l'oreille à Michel Ducas, fils du défunt Andronic et son petit-fils ; et le jeune prince courut aussitôt chercher un prêtre plus complaisant, qui fit la cérémonie sans balancer. Dès qu'elle fut achevée, il fut interdit. Le patriarche, pour consoler Michel, l'ordonna prêtre, et, de l'avis des métropolitains, il le nomma archevêque d'Ephèse, où Michel n'alla jamais qu'une fois. Il en revint aussitôt, et acheva sa vie dans le monastère, où il travailloit de ses propres mains. Il mourut sous le règne d'Alexis, qui le traita toujours avec de grands égards. Etant près de mourir, il déclara qu'il pardonnoit à sa femme son infidélité, et qu'il prioit Dieu d'user envers elle de la même indulgence. Elle étoit alors rentrée dans le monastère depuis la mort de Botaniate. Ce prince, en épousant Marie, retira du monastère Constantin, fils de cette princesse, et qui étoit élevé auprès d'elle. Il rompit le mariage projeté entre ce jeune prince et Hélène, fille de Robert Guiscard, qu'il fit enfermer dans un monastère. Le fier Normand ressentit vivement cet affront ; et ce fut dans la suite la cause ou le prétexte de la guerre qu'il fit à l'empire sous le règne d'Alexis. Le pape Grégoire VII, accoutumé à faire usage des foudres de l'Eglise, tantôt pour se venger de ses ennemis, tantôt pour se faire des amis, cherchant alors à se rapprocher de Robert, qu'il avoit excommunié, prit cette occasion pour flatter la colère de ce prince. Entre les excommunications qu'il lança dans un concile tenu à Rome à la fin de cette année, il en adressa une à Nicéphore Botaniate. Grégoire n'avoit vu qu'à regret Michel dépouillé de la puissance souveraine. Il avoit beaucoup espéré de cet empereur, qui, dès le commencement de son règne, lui avoit envoyé deux moines avec des lettres où il témoignoit son respect pour le pape et son attachement à l'église romaine. Nous avons une lettre de Grégoire, datée du 9

juillet 1073, par laquelle il exhorte Michel à poursuivre le louable dessein que Dieu lui a inspiré; il proteste qu'il désire ardemment de rétablir la concorde entre les deux églises, et il nomme celle de Constantinople fille de l'église de Rome. C'est une lettre de créance donnée à Dominique, patriarche de Venise, auquel il prie l'empereur d'avoir une entière confiance pour tout ce que ce prélat lui dira de vive voix. Ce fut par un effet de cette bienveillance que Grégoire adressa l'année suivante à tous les chrétiens une lettre datée du premier mars, pour les engager à réunir leurs forces contre les Turcs en faveur de l'empire grec. Il y expose les pernicieux progrès de ces infidèles, qui ont poussé leurs ravages presque jusqu'aux murs de Constantinople, se sont emparés d'une grande partie de l'Asie, et ont égorgé comme de timides troupeaux des milliers de chrétiens. Il exhorte tous les fidèles à ne pas épargner leur vie pour sauver celle de leurs frères, à l'exemple de Jésus-Christ; que, pour lui, plein de confiance dans le secours de Dieu, il met tout en œuvre pour procurer aux Grecs la délivrance de leurs maux. Il les conjure au nom du Sauveur, et leur ordonne, par l'autorité de saint Pierre, d'avoir compassion du massacre de leurs frères, et de lui faire savoir au plus tôt ce que la bonté divine leur aura inspiré à ce sujet. On peut regarder cette lettre comme le premier son de trompette qui réveilla l'Occident et commença d'allumer dans les cœurs le feu des croisades.

Pendant que la cour n'étoit occupée que de fêtes et de plaisirs, Alexis alloit chercher Basilace, nouveau rival de Botaniate. Ce guerrier, brave et hardi, mais aussi inconstant qu'ambitieux, n'avoit pas plus tôt renouvelé son traité avec les Bryennes, qu'il s'étoit retiré à Dyrrachium, dans le dessein de recommencer la guerre, et de profiter des troubles de l'empire pour se faire lui-même empereur. Il enrôla toute la jeunesse des con-

*Scyl. p.* 865, 866.
*Zon. t.* 2, *p.* 292.
*Glycas, p.* 331.
*Bry. l.* 4, *c.* 16, *et seqq.*
*Anna. p.* 17, *et seqq.*

trées voisines, fit venir des Francs d'Italie, rassembla sous ses enseignes grand nombre de Bulgares, de Grecs, d'Illyriens; et pendant que Bryenne avançoit en Thrace, il prit le chemin de Thessalonique. Arrivé dans la ville d'Achride, il voulut, à l'exemple de Bryenne, se faire proclamer empereur. L'archevêque l'en détourna, lui conseillant de différer et de laisser Botaniate et Bryenne dans une égale incertitude du parti qu'il alloit prendre. Il étoit à Thessalonique lorsqu'il apprit le couronnement de Botaniate. Toujours dissimulé, il lui fit par lettres les plus fortes protestations de soumission et d'obéissance, et en même temps il prit avec ses partisans des mesures pour le détruire. Il attira grand nombre de Patzinaces, toujours prêts à vendre leurs services. Botaniate, informé de ses mouvemens, essaya d'abord de le gagner par des bienfaits. Il lui envoya un de ses confidens avec un brevet scellé de la bulle d'or, par lequel il lui offroit la dignité de nobilissime, et s'engageoit à le combler de biens, s'il renonçoit à des projets qui ne pouvoient le conduire qu'à sa perte. Basilace, se voyant démasqué, ne garda plus de mesures. Il prit le diadème, et se prépara ouvertement à la guerre. Mais, ne voulant travailler que pour lui-même, il attendit l'événement de celle qui se faisoit entre Botaniate et Bryenne, bien résolu d'attaquer celui des deux qui demeureroit vainqueur.

La diligence d'Alexis prévint Basilace, qui apprit presqu'en même temps la défaite entière de Bryenne et l'approche d'Alexis. Celui-ci, n'étant resté que trois jours devant Constantinople, avoit repris la route de Macédoine; et, ayant passé le Strymon, il s'étoit campé dans une plaine large de trois ou quatre cents pas, bordée d'un côté par le Vardar, autrefois l'*Axius;* de l'autre, par un fossé, que le fleuve en changeant de lit avoit laissé à sec. Basilace, étant sorti de Thessalonique, qui n'étoit éloignée que de six lieues, vint camper à

quelque distance du camp d'Alexis, qui devina par ses mouvemens qu'il avoit dessein de l'attaquer la nuit suivante. Il ordonna donc à ses troupes de prendre leur repas et de se reposer, parce qu'elles passeroient la nuit sous les armes. Il fit en même temps reconnoître tous les environs, et prit toutes les précautions nécessaires contre les surprises. Un déserteur avoit promis à Basilace de lui livrer Alexis dans son lit. Au commencement de la nuit, qui étoit fort obscure, Basilace se mit en marche. Dès qu'Alexis en fut averti, il fit sortir son armée en bon ordre, laissant des lumières dans chaque tente, et s'alla poster dans une forêt voisine, tout prêt à tomber sur l'ennemi lorsqu'il en seroit temps. Basilace approche du camp; il y entre sans résistance et va droit à la tente d'Alexis. N'y trouvant qu'un moine qu'on y avoit laissé, et dont il ne put tirer aucun éclaircissement, il crie à ses soldats : *le Bègue nous a trompés ; sortons, l'ennemi est dehors.* C'étoit ainsi qu'il avoit coutume de nommer Alexis, à cause de quelque embarras dans la langue, qui lui fit donner le surnom de *Bambacorax.*

Une partie de ses soldats étoit encore occupée au pillage, et le reste sortoit en désordre lorsque Alexis fond sur eux avec sa cavalerie; et, apercevant au travers de l'obscurité un homme de haute taille à la tête des escadrons ennemis, il le prend pour Basilace, et d'un coup de sabre il lui coupe la main, dont il tenoit sa lance. Un de ses capitaines, nommé Gulès, reconnut mieux Basilace; il lui décharge un grand coup sur le casque; mais le sabre se rompt et tombe en morceaux. Comme Alexis s'élançoit sur les ennemis, et qu'après avoir abattu ceux qu'il trouvoit devant lui, il revenoit à ses escadrons, un cavalier franc de son armée, le voyant sortir des rangs opposés, courut à lui la pique baissée, et le frappa si rudement, que peu s'en fallut qu'il ne lui fît perdre les arçons. Alexis, le prenant pour un traître,

court sur lui, et alloit le percer de sa lance, si le cavalier, l'ayant reconnu, ne lui eût demandé humblement pardon de son erreur. Les ténèbres qui enveloppoient les combattans causèrent cette nuit beaucoup de méprises pareilles; les coups étoient abandonnés au hasard, et la mort confondit plus d'une fois les amis avec les ennemis. Mais, lorsque le jour eut commencé à éclairer la valeur, les deux armées s'étant ralliées sous leurs enseignes, le combat se ralluma; Basilace et Alexis, courant de rang en rang, animoient leurs soldats par leurs paroles, et plus encore par leur exemple. Manuel, neveu de Basilace, montant sur un petit tertre au milieu du champ de bataille, crioit à ses troupes, *courage, braves gens, la victoire est à nous.* En ce moment un Macédonien d'Alexis, nommé Curtice, court à lui, le terrasse d'un coup de masse d'armes, et l'entraîne par les courroies de son casque aux pieds d'Alexis. Cet exploit, vu des deux armées, redouble l'ardeur des impériaux et jette l'épouvante dans celle de Basilace; elle se débande et prend la fuite. Basilace gagne à toute bride Thessalonique, toujours poursuivi par Alexis, qui environne aussitôt la ville. Voulant sauver le vaincu, il lui envoie un moine, abbé du mont Athos, pour l'exhorter à se rendre, avec promesse qu'il ne lui seroit fait aucun mal. Basilace n'écoute rien; mais les habitans ouvrent les portes au vainqueur, et Basilace se retire dans la citadelle, résolu de s'y défendre jusqu'à la mort. Il ne pouvoit tenir long-temps; ses soldats, moins opiniâtres, l'enchaînèrent eux-mêmes et le livrèrent à l'ennemi.

Alexis, après avoir mandé à l'empereur cette heureuse nouvelle, passa quelques jours à Thessalonique pour y faire reposer son armée, et partit ensuite pour Constantinople. Comme il étoit entre Amphipolis et Philippes, il reçut ordre de l'empereur de remettre le prisonnier entre les mains de ceux qu'il envoyoit. Il

obéit à regret, prévoyant bien le traitement qu'on alloit faire à ce malheureux. En effet, les envoyés emmenèrent Basilace dans un bourg nommé *Chempine*, où ils lui crevèrent les yeux sur le bord d'une fontaine, qui fut depuis nommée *le ruisseau de Basilace*. Alexis, le défenseur du trône, guerrier aussi brave qu'heureux, qui ramenoit avec lui la paix et la tranquillité de l'empire, vainqueur de deux grandes armées conduites par les deux plus redoutables capitaines que la Grèce connût alors, rentra couvert de gloire dans Constantinople, adoré de tous, mais toujours haï des deux ministres, qui ne l'avoient exposé à tant de dangers que dans l'espérance qu'il y périroit. L'empereur le combla de présens et l'honora de la dignité de sébaste, titre nouveau pour tout autre que pour la maison régnante. Ce terme, qui dans la langue grecque étoit le même que celui d'*Auguste* dans la langue latine, commença pour lors à devenir une dénomination subalterne, que les empereurs communiquoient aux particuliers. Bientôt même ce nom, paroissant encore trop modeste, on en vint à le gonfler par des additions hyperboliques, la vanité s'efforçant, dans la décadence des empires, de remplacer par l'enflure des titres le déchet de la réalité.

Les Patzinaces prenoient part à toutes les expéditions des Grecs. Ils aimoient l'argent et la guerre; et dans les combats de Bryenne et de Basilace contre Alexis on les voyoit entre les troupes auxiliaires des deux armées. Un de leurs partis, irrité de ce que Bryenne avoit puni de mort quelques-uns d'entre eux, s'en vengea sur Andrinople, patrie de Bryenne, et pendant la guerre de Basilace il mit le feu à la ville, brûla quantité de maisons, et se retira. Quoique la trève conclue avec Monomaque ne fût pas encore expirée, les Patzinaces songeoient à recommencer la guerre. Un certain Lécas, descendu de ces pauliciens qui, après la destruction de leur puissance en Asie, s'étoient répandus en Europe deux cents

*Scyl. p.* 866, 867.

ans auparavant, entêté des erreurs du manichéisme, et fanatique furieux, tua l'évêque de Sardique dans le temps même qu'il officioit dans son église, et se sauva chez les Patzinaces. Il les excitoit à prendre les armes, et menaçoit l'empire d'une guerre sanglante. Un autre paulicien, nommé Dobromir, établi à Mésembrie, agissoit d'intelligence avec lui, et tâchoit de soulever le pays. La défaite de Basilace et la terreur du nom d'Alexis intimidèrent ces séditieux. Ils quittèrent les Patzinaces, vinrent se jeter aux pieds de l'empereur, et obtinrent le pardon que Lécas ne méritoit pas.

Botaniate avoit cette douceur que donne l'indolence. Philarète, ce mauvais général qui avoit si mal servi Diogène, s'étoit cantonné, après la mort de ce prince, dans des lieux forts, sur la frontière orientale, sans vouloir reconnoître Michel; et, ayant rassemblé une troupe d'Arméniens et de bandits de toute nation, il avoit pris la qualité d'empereur. Lorsque Botaniate fut en paisible possession du trône par la défaite de ses deux concurrens, Philarète craignit de voir tourner contre lui toutes les forces de l'empire; et, se sentant hors d'état d'y résister, il prit le parti de la soumission; il vint lui-même rendre ses hommages à l'empereur, qui le reçut avec bonté; mais cet esprit remuant et ambitieux ne demeura pas long-temps tranquille. Il s'empara encore une fois d'Antioche, comme nous le raconterons dans la suite.

*Scyl. p. 866, 867. Zon. t. 2, p. 293. Anna. p. 116, 117.*

Ce fut dans ce temps-là que Botaniate donna sa nièce Synadène en mariage au crâle de Hongrie. C'étoit le nom qu'on donnoit aux rois de Hongrie, ainsi qu'à ceux de Servie. Elle étoit fille de Théodule Synadène, seigneur riche et puissant en Asie, et de la sœur de Botaniate, qui revint à Constantinople après la mort de son mari. La guerre civile n'étoit pas encore terminée, qu'on apprit que les Turcs recommençoient leurs courses en Orient. L'empereur, ayant rassemblé des troupes, se trouvoit

embarrassé de leur donner un général. Alexis, le seul capitaine de l'empire capable d'un pareil emploi, étoit occupé contre Basilace. Botaniate jeta les yeux sur Constantin Ducas; il pouvoit du moins par sa naissance paroître à la tête d'une armée, et il avoit d'ailleurs quelque réputation de courage. Il lui confia donc cette expédition. C'étoit sans doute une grande faute de politique de mettre les armes à la main à un prince fils et frère d'empereur, décoré lui-même du titre d'Auguste du vivant de son père, et qui ne pouvoit regarder Botaniate que comme l'usurpateur du patrimoine de sa famille. Aussi, dès que Constantin fut à Chrysopolis, il se fit donner par son armée le titre d'empereur. Botaniate, s'apercevant trop tard de son imprudence, et n'ayant plus de forces à lui opposer, tenta la voie de la négociation, mais sans succès. Il réussit par la corruption. Les émissaires secrets qu'il envoya dans le camp du rebelle, vinrent à bout de regagner les officiers et les soldats par argent et par promesses, et les déterminèrent à se saisir du prince qu'ils venoient de proclamer, et à le remettre entre les mains de l'empereur. Botaniate se contenta de le faire tondre, et de le reléguer sous l'habit de moine dans une île de la Propontide. Alexis, son ami, devenu dans la suite empereur, le tira d'exil, et l'employa dans ses expéditions.

L'année suivante 1079, Isaac Comnène, frère aîné d'Alexis, revint de son gouvernement d'Antioche. Il s'étoit fait chérir de la province par sa justice et par sa douceur; il ne trouva pas moins de bienveillance et d'estime à la cour. Il avoit gagné les bonnes grâces de l'empereur en lui envoyant des étoffes et des toiles de Syrie, dont il fut payé à son retour par la plus haute faveur. Botaniate lui donna de grandes terres, le logea dans son palais, et lui conféra le titre de sébaste. Pénétrant, judicieux, éclairé, s'énonçant avec facilité et avec grâce, il étoit employé dans la décision de toutes les

An. 1079.
*Bry. l. 4, c. 29.*

affaires, l'empereur n'ayant lui-même aucun de ces talens. Isaac s'étoit rendu nécessaire par un mérite réel, soutenu d'une adroite politique, qui dans un autre courtisan auroit tenu lieu de mérite.

*Bry. l.* 4, c. 30.

Son frère Alexis entretenoit par de nouveaux exploits la gloire qu'il s'étoit acquise. En visitant son gouvernement d'Andrinople, il apprit que les Patzinaces avoient pris les armes, et qu'ils ravageoient les frontières de Bulgarie. Il rassemble en diligence les troupes de la province, et se rend à Philippopolis. Là, informé avec plus de certitude des mouvemens de ces barbares, qui dévastoient tout le pays entre Scupes et Naïsse, il marche droit à eux. Ils ne l'attendirent pas. Dès qu'il eut passé Sardique, ils prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent leur butin. Alexis, de retour à Philippopolis, donna ses soins à rétablir la tranquillité et le bon ordre dans la province. Sa libéralité, sa politesse, son affabilité lui gagnoient tous les cœurs. Il reçut à Constantinople de nouvelles marques de la satisfaction de l'empereur et de l'estime publique.

AN. 1080.

*Bry. l.* 4, c. 31, *et seqq. Guill. de Tyr. belli sacri l.* 3, c. 1.

Le mépris que s'attiroit Botaniate réveilloit l'ambition de tous ceux qui se croyoient plus dignes de l'empire. Les révoltes se succédoient, et les mauvais succès des premières intimidoit moins que l'incapacité du prince ne donnoit d'espérance. Nicéphore Mélissène, mari d'Eudocie, sœur d'Alexis, vivoit dans l'île de Cos, où il possédoit de grands héritages. Les liaisons qu'il avoit contractées avec les chefs de différentes bandes de Turcs, qui s'avançoient jusque sur les côtes de l'Archipel, lui firent naître le dessein de se faire empereur. Il prit la chaussure de pourpre, et, suivi de troupes turques, il parcouroit les villes d'Asie qui lui ouvroient leurs portes, et dont les barbares, auxquels ils n'osoient rien refuser, se mettoient en possession. En peu de temps les Turcs se trouvèrent maîtres de presque toutes

les villes de la Phrygie et de la Galatie. Mélissène, à la tête d'une armée nombreuse, s'établit dans Nicée. L'empereur, alarmé de ces pertes, mande Alexis : c'étoit le fléau des rebelles. Il lui ordonne d'assembler les troupes qui l'ont si bien servi contre Bryenne et Basilace, et de passer à Chalcédoine. Alexis, qui connoissoit la méchanceté des ministres et leurs mauvaises dispositions à son égard, persuadé que, s'il éprouvoit quelque revers dans une guerre où il auroit à combattre des forces supérieures, on ne manqueroit pas de l'accuser de trahison et d'intelligence avec son beau-frère, s'excusa auprès de l'empereur, qui, ne pouvant vaincre sa résistance, chargea du commandement l'eunuque Jean son favori, grand-maître de la garde-robe, plus avide de gloire que capable d'en acquérir. Jean accepta cet emploi avec joie, et passa aussitôt à Chrysopolis. Alexis y conduisit les troupes, qu'il lui mit entre les mains; et, en se séparant de lui, il eut beaucoup de peine à calmer les regrets de toute l'armée, et à faire cesser les huées dont les soldats, mécontens de se voir commandés par un eunuque, saluoient leur nouveau général.

On ne pouvoit attendre aucun succès d'une armée si mal disposée. Mais Jean, dont la présomption égaloit l'ignorance, comptoit beaucoup sur lui-même. Il marche à Nicée et campe à deux lieues de la ville. Il s'empare du fort Saint-George, au bord du lac Ascanius, sur lequel Nicée est bâtie. Mélissène étoit dans la ville avec un grand nombre de troupes, et le sultan, à la tête d'une autre armée, campoit à Dorylée, tout prêt à tomber sur les Grecs, dès qu'ils auroient entrepris le siége. On tint conseil, et George Paléologue, avec son neveu Curtice, tous deux capitaines expérimentés, étoient d'avis d'aller combattre le sultan, pour ne pas courir le risque d'être pris entre deux armées. Comme ils appuyoient leur avis par de bonnes raisons, Jean fronçant le sourcil et élevant la voix : *C'est à moi*, dit-il,

*que l'empereur a confié le commandement de son armée; c'est à moi qu'on doit obéir; je veux qu'on attaque Nicée.* Il fallut se taire, et les officiers sensés eurent grande pitié de la stupidité du général, qui ne savoit pas même ce que c'étoit qu'un conseil de guerre, tandis que de misérables adulateurs le félicitoient de la dignité avec laquelle il savoit soutenir son rang. On alla donc camper devant Nicée, et l'on somma aussitôt les habitans de se rendre. Ceux-ci comptant sur le secours qui n'étoit éloigné que de trois ou quatre journées, amusèrent l'ennemi par diverses propositions, pour donner au sultan le temps d'arriver. En effet, on apprit bientôt qu'il approchoit, et il fallut songer à la retraite.

Jean, le plus effrayé de tous, n'étoit pas mieux instruit de cette opération militaire que de toutes les autres. Il en chargea Paléologue. Ce guerrier, fils de ce Nicéphore Paléologue battu par Oursel six ans auparavant, avoit tout le sang-froid nécessaire pour voir ce qu'il falloit faire, et la vivacité pour l'exécuter. Il fit marcher en avant la cavalerie, qui devoit se porter dans tous les endroits où il seroit besoin de son secours. Il mit à la queue la meilleure infanterie, avec ordre d'avancer à petits pas, et de faire tête à l'ennemi, s'il venoit fondre sur l'arrière-garde. Le long du passage il avoit garni les lieux fourrés de quelques escadrons, qui, postés de distance en distance, devoient lancer leurs flèches sur l'ennemi et se replier ensuite sur les postes plus avancés. Pour lui, escorté d'un escadron de troupes légères, il voltigeoit sans cesse à la tête, à la queue, sur l'aile droite; car l'aile gauche, qui côtoyoit le lac, n'avoit rien à craindre. L'armée marchoit ensemble et tenoit en respect les Turcs qui étoient sortis de Nicée pour la poursuivre, lorsque la cavalerie de l'avant-garde, rencontrant une longue muraille, qui formoit dans la plaine une vaste enceinte, et qui n'avoit d'ouverture que de loin en loin, s'écarta pour trouver un passage. Les Turcs, profitant du moment,

attaquent l'infanterie et l'accablent d'une nuée de traits. Tout fuit, et le général, transi de peur, n'a pas même le courage de fuir. Curtice conseilloit à Paléologue de laisser périr ce poltron, qui n'avoit de force que pour l'appeler à son secours. Paléologue, plus généreux, court à lui, le rassure, le fait marcher devant lui, et tandis que ce lâche eunuque tremble de tous ses membres en voyant approcher les Turcs, Paléologue retourne sur eux, et abat à ses pieds le premier qu'il rencontre. Ce qu'il réitéra tant de fois, que l'ardeur des ennemis se ralentit. Enfin Paléologue, ayant rassemblé quelques escadrons, tomba sur eux avec tant de furie, qu'ils prirent la fuite et regagnèrent la ville, après avoir perdu plus de soldats qu'ils n'en avoient tué aux Grecs. On peut dire que Paléologue se multiplia en cette journée. Il combattit toujours à face découverte ; et quoiqu'il eût reçu un coup de flèche au milieu du front dès le commencement de l'action, il ne s'occupa nullement de sa blessure; le visage couvert de son sang, il ne cessa de donner tous les ordres, de courir à tous les dangers et de combattre lui-même; il sauva seul et le général et l'armée. Plusieurs officiers lui furent redevables de la vie, entre autres Isaac Contostéphane, qui, étant tombé de cheval, alloit être pris ou tué, si Paléologue ne l'eût relevé et défendu tandis qu'il remontoit sur un autre cheval. Lorsqu'il fut arrivé à cette enceinte dont j'ai parlé, il fit arrêter la cavalerie, et passer d'abord l'infanterie, avec ordre de prendre les devans et de dresser le campement. En ce lieu, Jean, mourant de soif et paroissant près de rendre l'âme, Paléologue descendit de cheval, et alla puiser dans son casque au fond d'un vallon de quoi désaltérer ce misérable, qui, aussi bas dans son infortune qu'il avoit été arrogant auparavant, appeloit Paléologue son sauveur, son dieu, et lui promettoit de l'adopter et de le faire héritier de tous ses biens. *Buvez,* lui dit Paléologue; *je fais ce que je puis*

*pour vous, vous ferez ce qu'il vous plaira.* Après une nuit de repos, l'armée se mit en marche pour retourner à Constantinople, où elle arriva après avoir campé à Hélénopolis. Les Paléologues n'étoient pas anciens dans les fastes de l'empire. Le premier dont l'histoire fasse mention ne vivoit que sous le règne de Diogène. Mais un héros tel que George Paléologue vaut vingt ancêtres; son mérite éclaire une longue postérité; et à l'ombre de son nom la lâcheté même et la fainéantise croissent avec fierté.

La générosité de Paléologue reçut de l'eunuque Jean l'unique salaire dont une âme noire et vile sache payer les services trop importans, la haine, la calomnie, la persécution. Avant que d'arriver à Constantinople, Jean avoit envenimé par ses lettres l'esprit de l'empereur contre Paléologue et Curtice, les accusant de l'avoir traversé avec insolence dans tout le cours de l'expédition. Curtice ne s'y étoit pas trompé: en entrant à Constantinople, il avoit prédit à son oncle qu'ils ne devoient attendre qu'ingratitude de la part de ce maudit eunuque. Ils l'éprouvèrent sur-le-champ. S'étant présentés tous trois ensemble à l'entrée du palais, Jean entra le premier, et dit un mot à l'oreille à l'huissier de la porte, qui repoussa rudement les deux autres, en sorte qu'ils ne purent jamais approcher de l'empereur. Ce traitement perfide fut suivi de toutes les noirceurs dont un scélérat puisse s'aviser, et le monstre ne cessa, tant que Nicéphore Botaniate fut sur le trône, de travailler à la perte de son bienfaiteur. Mélissène demeura impuni jusqu'au règne d'Alexis, et, pendant près de deux ans, il partagea tranquillement avec les Turcs la souveraineté d'une grande partie de l'Asie mineure. C'est alors que ces barbares, sous la conduite du vaillant Soliman, s'établirent dans toutes les provinces depuis la Cilicie jusqu'à l'Hellespont, et qu'ils firent de Nicée la capitale de leurs conquêtes. Ils en retiroient les tributs, et, insul-

tant à la foiblesse de l'empire, leurs bureaux placés à la vue de Constantinople exigeoient un péage de tous ceux qui passoient le Bosphore.

Les services d'Alexis excitoient également la reconnoissance de l'empereur et la haine des ministres. Ennemis secrets des Comnènes, ils mettoient tout en œuvre pour les perdre dans l'esprit du prince. Les Comnènes, de leur côté, employoient toutes les ressources de la plus adroite politique pour se tenir en défense, et c'étoit une guerre domestique plus difficile que celle de Bryenne et de Basilace. Les deux frères s'aimoient avec tendresse. Isaac, l'aîné, loin d'être susceptible d'aucun sentiment de jalousie contre son frère, qui l'effaçoit par son génie et par ses exploits, préféroit la gloire d'Alexis à la sienne propre; il en parloit, il en pensoit comme tout le reste de l'empire. Il étoit, par son mariage, allié de l'impératrice; il profita de cet avantage en faveur de son frère; et, ayant engagé dans ses intérêts ceux qui avoient l'oreille de la princesse, il sut lui inspirer tant de bienveillance pour Alexis, qu'elle l'adopta pour son fils. Ce fut pour les ministres un nouveau sujet de dépit, et une occasion de rendre les Comnènes suspects à l'empereur. C'étoit, selon eux, manifester le desssein qu'ils cachoient depuis longtemps; il ne leur restoit plus qu'un pas à faire, et le fils adoptif de l'impératrice alloit au premier jour se déclarer rival de l'empereur. Botaniate, rempli de ces craintes, crut devoir reculer Alexis autant que sa femme s'efforçoit de l'avancer. Il résolut de se nommer un successeur, et jeta les yeux sur son neveu Synadène, jeune homme d'une naissance illustre, qui joignoit à un bel extérieur une âme vigoureuse. Rien ne manquoit à Synadène pour être empereur; mais l'exécution manquoit à Botaniate, et ses délais firent avorter le projet. L'impératrice, qui destinoit l'empire au fils unique qu'elle avoit eu de Michel, étoit profondément

An. 1081.

*Anna.* p. 43, *et seqq. ibi. Du Cange.*
*Zon.* t. 2, p. 294, 295.

affligée sans oser confier à personne le sujet de sa douleur. Les Comnènes, qui avoient un libre accès auprès d'elle, n'eurent pas de peine à le pénétrer. Ils tirèrent d'elle son secret, et lui jurèrent de la servir et de défendre envers et contre tous les droits de son fils Constantin. Elle leur promit à son tour de les avertir des desseins qu'on formeroit contre eux. En conséquence de ce traité, elle leur fit connoître, peu de jours après, qu'il s'étoit tenu une conférence secrète entre les deux ministres et leurs créatures, et que la perte des Comnènes y avoit été résolue. Sur cet avis, les deux Comnènes convinrent de ne jamais se trouver tous deux ensemble dans le palais, afin que l'absence de l'un, qui seroit en état de venger son frère, pût faire craindre d'attaquer l'autre. L'empereur continuoit de leur donner des marques de bienveillance; mais quel fond pouvoient-ils faire sur l'amitié d'un prince qui n'agissoit que par l'impulsion de ses deux ministres, leurs mortels ennemis, aussi hardis que méchans? Ils apprirent bientôt par le même canal que la résolution étoit prise de les mander tous deux au palais pendant une nuit, comme de la part de l'empereur, quoiqu'à son insu, et de leur crever les yeux sous une fausse imputation. Ils conçurent alors qu'ils n'avoient de salut à espérer que dans la révolte, et ils ne furent pas long-temps à en trouver l'occasion.

Les Turcs venoient de piller Cyzique. Alexis reçut ordre de l'empereur d'armer une partie des troupes d'Occident, et de les faire venir à Constantinople. Sous ce prétexte, Alexis manda tous les officiers attachés à sa personne. Comme ils se rendoient de toutes parts en grand nombre, Borile fit peur à Botaniate en lui disant que toutes les troupes de l'empire étoient en mouvement, et que la ville alloit se remplir de soldats aux ordres des Comnènes. Botaniate, effrayé de ce rapport, fait venir Alexis qui le rassure. *Je n'ai fait,* lui dit-il,

*qu'exécuter vos ordres ; je n'ai mandé qu'une partie de votre armée ; mais, comme les officiers, arrivant successivement avec leur suite, sont logés en différens quartiers, leur nombre se multiplie aux yeux de ces paisibles citoyens, qui ne sont pas accoutumés à voir des gens de guerre.* Il sut donner à ce discours tant de vraisemblance, que Botaniate ne s'informa pas davantage; il demeura persuadé que l'affection de Borile pour sa personne l'avoit rendu timide, et lui avoit grossi les objets. Mais ce prince aveugle s'abusoit sur le compte de son ministre. Borile, à qui sa faveur avoit fait oublier sa naissance servile, songeoit à prendre la place de son maître; et, pour y réussir, il vouloit auparavant, de concert avec Germain, faire périr les Comnènes; ce qui devoit s'exécuter la nuit du jour suivant. Alexis, bien servi par ses espions, en fut averti; il en fit part aussitôt à sa mère et à son frère. Ils décidèrent qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, et qu'il falloit sur-le-champ prendre les armes. L'armée devoit dans trois jours être réunie à Zurule, sur la frontière de la Thrace, et les officiers venus à Constantinople partoient à la file pour s'y rendre. Au commencement de la nuit Alexis va trouver Pacurien; c'étoit un Arménien de petite taille, mais d'un grand courage. Après lui avoir exposé le dessein des ministres, il le consulte sur le parti qu'il doit prendre. *Faut-il attendre comme de lâches victimes les effets de leur cruauté, ou s'exposer à une mort honorable en se défendant en gens de cœur?* Pacurien, voyant qu'il n'y avoit de salut que dans la diligence : *Si vous sortez d'ici avant le jour*, lui dit-il, *je vous suivrai, et je me dévouerai à votre fortune. Si vous êtes encore en cette ville au lever du soleil, j'irai moi-même vous dénoncer à l'empereur.* Alexis accepte la condition, l'embrasse, et lui promet après le succès la charge de grand-domestique, dont il est lui-même revêtu. Il va ensuite trouver Humbertopule; c'étoit le

fils d'Humbert, un des frères de Robert Guiscard, qui, mécontent de son partage en Italie, étoit venu s'établir à la cour de Constantinople. Il ne fut pas besoin d'un grand discours. Dès que le brave Normand sut de quoi il s'agissoit, il promit avec zèle tout les efforts de son courage. Alexis, par ses procédés généreux, s'étoit fait des amis prêts à lui sacrifier leur vie. Assuré du service de ces deux guerriers, il va en instruire sa famille. C'étoit la nuit du dimarche de la quinquagésime, qui tomboit cette année au 14 février. Il sort de la ville avant le jour avec son frère et ses partisans par la porte de Blaquernes, qu'ils ferment ensuite; ils en rompent les clefs, prennent les meilleurs chevaux des écuries de l'empereur, et coupent les jarrets aux autres. Ils s'arrêtent quelques momens au monastère de Saint-Côme et de Saint-Damien, où ils trouvent George Paléologue, dont le père étoit intimement lié avec l'empereur. Ils eurent beaucoup de peine à le faire entrer dans leur complot. Ils y réussirent enfin par les vives sollicitations de sa belle-mère, qui étoit retirée en ce lieu. Ils partent tous ensemble et se rendent à Zurule. Au moment de leur départ, leurs mères et leurs femmes s'étoient réfugiées dans l'enceinte de Sainte-Sophie; elles n'en sortirent qu'avec des assurances qu'il ne leur seroit fait aucun mal. L'empereur leur tint parole; il se contenta de les enfermer dans le monastère de Pétrium, avec ordre de leur conserver tous leurs effets.

Toute la noblesse de l'empire, tous ceux qui ne pouvoient supporter la tyrannie de Borile, se rendoient à Zurule auprès des Comnènes. Il étoit important pour eux de mettre dans leur parti le César Jean Ducas. Retiré alors dans une de ses maisons de campagne, il ignoroit ce qui se passoit à Constantinople. Les conjurés lui envoient dire *qu'ils ont préparé un grand festin; que, s'il veut en être, il faut qu'il se rende au plus tôt à Zurule*. Il n'eut pas de peine à trouver le mot de l'é-

nigme. Après quelques momens de réflexion il partit avec ses gens et tout son équipage. En chemin il rencontre un receveur des impôts qui portoit de grandes sommes au trésor impérial. N'ayant pu, par ses discours ni par ses caresses, l'engager à se joindre à lui, il le décharge de ses sacs, qu'il fait transporter dans ses voitures, et lui laisse la liberté de le suivre ou de continuer sa route. Le financier, craignant d'être mal reçu des trésoriers, s'il retournoit à vide, prend le parti d'accompagner sa recette. Au passage de l'Hèbre, le César trouve un corps de Hongrois qui venoient de passer le fleuve dans le dessein de faire quelque pillage. Il les engage à servir les Comnènes, et conduit au camp de Zurule ce secours d'argent et de troupes. On le reçoit avec une grande joie. Il conseille de marcher sur-le-champ à Constantinople, le succès dépendant de la diligence. Tous les habitans des villes et des campagnes accouroient sur la route, et saluoient Alexis du nom d'empereur. Ceux d'Andrinople, ne lui pardonnant pas la prise de Bryenne, furent les seuls qui lui fermèrent leurs portes. On s'empara d'Athyras, sur le bord de la Propontide, à six lieues de Constantinople, et on alla camper au village de Schiza.

Ce fut en ce lieu qu'on délibéra sur le choix d'un empereur. Les deux Constantins Ducas, l'un frère, l'autre fils de Michel Parapinace, avoient les droits les plus légitimes, si l'on n'eût consulté que la naissance. Mais l'un étoit moine et relégué dans une île, il avoit peu de considération : l'autre n'étoit encore qu'un enfant incapable de figurer à la tête d'une révolution. Tous les suffrages se partageoient entre les deux Comnènes. Isaac étoit l'aîné : sa valeur, sa justice, sa douceur, lui faisoient grand nombre de partisans; mais il étoit malheureux : deux fois prisonnier des Turcs, il avoit fait la guerre avec plus de courage que de succès. D'ailleurs, dégagé de toute ambition, il n'employoit son crédit

que pour Alexis. Ce prince phisosophe, se réservant l'autorité du conseil, laissoit volontiers à son jeune frère la décoration de la souveraineté. Deux éclatantes victoires parloient pour Alexis. Toute la famille des Ducas, dont il étoit allié par son mariage, Michel et Jean frères de sa femme, George Paléologue, qui avoit épousé leur sœur Anne, s'intéressoient vivement en sa faveur. Surtout le César Jean, leur aïeul, employoit pour lui toute son éloquence, que relevoit encore un extérieur imposant et majestueux. Tantôt prenant en particulier les officiers, tantôt les rassemblant dans sa tente : « Songez (leur disoit-il) « qu'en couronnant Alexis vous couronnez vos propres « services. Ce n'est point par des rapports toujours froids, « souvent altérés par l'envie, qu'il est instruit de vos « belles actions; il en a été le témoin, il vous y a con-« duit lui-même; il a partagé vos fatigues et vos dan-« gers comme il partageoit votre pain. Combien de « fois l'avez-vous vu à côté de vous dans les embuscades, « à votre tête dans les batailles, n'épargnant pas sa pro-« pre vie pour sauver la vôtre! A-t-il craint de traverser « avec vous les fleuves de la Thrace et de la Macédoine? « N'avoit-il pas des ailes lorsqu'il franchissoit devant « vous les montagnes les plus escarpées? Ce n'est pas un « prince nourri à l'ombre, mollement endormi au « bruit enchanteur de la flatterie. Du berceau il a volé « aux combats; il n'apprit jamais d'autres jeux que la « guerre; il ne connoît que les travaux; et, ce qui doit « vous le rendre plus cher, il vous connoît tous. Vos « faits guerriers sont écrits dans son cœur. Idolâtre de la « gloire des armes, il n'aura d'autres courtisans que ses « soldats. » Ces discours étoient appuyés par Isaac, qui travailloit sincèrement pour son frère. Alexis, de son côté, sollicitoit pour son aîné, peut-être de bonne foi, plus vraisemblablement, parce qu'étant assuré du vœu de toute l'armée, il pouvoit sans risque se faire honneur

d'une feinte modération. Pendant ce combat de déférence mutuelle, toute l'armée, assemblée autour de la tente des Comnènes, attendoit impatiemment à qui des deux resteroit la couronne, lorsque Isaac vainquit enfin la résistance d'Alexis, et le revêtit lui-même des habits impériaux malgré les efforts qu'il sembloit faire pour s'en défendre. Les Ducas furent les premiers à proclamer Alexis empereur; leurs parens et leurs amis les suivirent: enfin toute l'armée lui assura ce titre par une acclamation générale.

Pendant ces mouvemens on apprit que Nicéphore Mélissène, sorti de Nicée, s'étoit avancé jusqu'au promontoire de Damalis, vis-à-vis de Constantinople, et qu'il y avoit pris la pourpre. On doutoit encore de la vérité de ce rapport, lorsqu'on vit arriver des députés de sa part avec une lettre adressée à l'empereur Alexis, et conçue en ces mots: « La divine Providence m'a conduit heureusement jusqu'à Damalis avec mon armée. « J'ai appris votre généreuse démarche, et je vous félicite du courage avec lequel, par le secours de Dieu, « vous avez sauvé votre vie des attentats que formoient « contre nous tous de misérables esclaves. Attaché à vous » par une alliance intime, et plus encore par une tendre « affection dont je prends Dieu à témoin, je crois que « nous devons réunir nos forces ainsi que nos cœurs pour « donner à cette heureuse révolution une consistance durable. C'est à quoi nous parviendrons, si, après vous être « rendu maître de Constantinople, vous partagez avec « moi les embarras et les honneurs de l'empire. Vous « gouvernerez l'Occident; je demeurerai chargé du soin « de l'Asie, et nous porterons également le titre d'empereur. Séparés par le Bosphore, nous serons unis de « cœurs et de sentimens; et, nous appuyant l'un l'autre, « nulle violence ni domestique ni étrangère ne sera capable de nous ébranler. » Alexis remit la réponse au lendemain. Il fit voir alors aux envoyés que le par-

tage demandé étoit impraticable, et chargea George Mangane, son secrétaire, de conférer avec eux pour convenir d'un accommodement. Cependant on approcha de Constantinople, et on alla camper à la vue de la ville, sur un tertre découvert, nommé *les Arètes*, au bord de la Propontide. L'agrément du lieu, et l'excellence des eaux qui couloient de plusieurs sources, avoient engagé Diogène à y faire bâtir une magnifique maison de plaisance. Le résultat des conférences ayant été porté au conseil, il fut décidé qu'on accorderoit à Mélissène le titre et les honneurs de César avec la propriété de Thessalonique. Ces offres ne contentoient pas les députés; mais, voyant les forces d'Alexis, et craignant que, devenu maître de Constantinople, il ne refusât tout, ils demandèrent un acte de cette concession en bonne forme et munie du sceau impérial. Mangane eut ordre de l'expédier; mais, prévoyant bien que son maître seroit bientôt en état de rejeter absolument toute proposition, il remit l'expédition de jour en jour sous différens prétextes, jusqu'à ce qu'enfin la ville étant prise, les députés reçurent pour dernière réponse *qu'il n'étoit plus question de partage; que Mélissène n'avoit qu'à venir lui-même; qu'on lui accorderoit tous les honneurs dus à son mérite personnel et à sa qualité de beau-frère de l'empereur.*

Alexis n'avoit point de machines pour battre la ville; il espéroit la réduire à se rendre en effrayant par l'aspect de ses troupes les habitans, d'ailleurs peu affectionnés à Botaniate. Il en faisoit approcher de temps en temps des archers qui abattoient à coups de flèches quelques-uns de ceux qui paroissoient sur la muraille. Botaniate avoit déjà perdu courage. Ce vieillard, glacé et tremblant, se voyant comme enfermé entre l'armée d'Alexis et celle de Mélissène, qui venoient tous deux pour lui arracher la couronne, songeoit à la déposer volontairement pour sauver sa vie. Sa timidité se com-

muniquoit aux habitans. Immobiles sur les murs, ils sembloient n'être que spectateurs. Nulle sortie, nul mouvement pour la défense. Les tours étoient garnies de soldats, les uns du pays, les autres étrangers, divisés d'intérêts et de sentimens comme de nation. Alexis crut qu'il ne seroit pas difficile d'en débaucher quelques-uns et de s'ouvrir par leur moyen l'entrée de la ville. Il engagea le César à s'approcher avec lui de la muraille pour entrer en pourparler avec ceux qui la bordoient. Le peuple, insolent, quoique poltron, apercevant le César, le salua de railleries injurieuses sur l'état de moine qu'il avoit quitté depuis trois ans. Pour lui, méprisant ces insultes, il observa tout et reconnut que, des trois tours voisines, l'une étoit gardée par les soldats qu'on nommoit *les Immortels*, une autre par les Varangues, la troisième par la garde germanique. Il avoit beaucoup de crédit parmi ces derniers, et les crut plus faciles à gagner. Sur son avis, Alexis employa un soldat allemand qui, s'avançant pendant la nuit jusqu'au pied des murs, y fit parvenir une lettre attachée à une flèche et adressée au commandant. Par ce moyen on convint avec lui qu'il favoriseroit l'invasion. George Paléologue, toujours prêt à courir aux dangers, s'offrit pour cette entreprise. Sur le soir, Alexis fait camper son armée à peu de distance, et se retranche comme s'il eût eu dessein de séjourner long-temps en ce lieu. Dès que la nuit est venue, Paléologue escalade la tour des Allemands. Il est reçu avec son escorte, et donne le signal dont il étoit convenu avec Alexis. L'armée s'avance; Paléologue ouvre la porte la plus voisine; toutes les troupes entrent en foule et sans ordre. C'étoit le Jeudi saint, premier d'avril. Elles se répandent dans toutes les places, dans toutes les rues. On laisse la vie aux habitans, on ne verse point de sang; mais on n'épargne nulle autre sorte de violence. On pille les maisons, les palais, les églises. L'avidité militaire ne res-

pecte pas les vases sacrés. Constantinople, le trésor de toutes les impositions, le gouffre où venoit s'abîmer la richesse des provinces, le théâtre où le luxe étaloit les dépouilles de l'empire, voit son opulence devenir la proie du soldat.

L'armée d'Alexis, dispersée de tous côtés par l'ardeur du pillage, avoit abandonné les Comnènes : ils se trouvoient presque seuls au centre de la ville dans la place de Taurus; et si dans ce moment Botaniate eût eu assez de résolution pour tomber sur eux à la tête de sa garde, il les auroit obligés de regagner les portes. Mais ce prince, que la crainte tenoit enchaîné dans son palais, incertain de ce qu'il devoit faire, prit enfin le plus mauvais parti; c'étoit de s'appuyer de Mélissène en lui offrant la couronne. Il charge de cette commission un de ses écuyers, dont il connoissoit la fidélité et le courage. Cependant Paléologue, accompagné d'un seul de ses gens, s'étoit avancé jusqu'au bord de la mer, à dessein de faire déclarer en faveur d'Alexis la flotte impériale qui étoit dans le port. Il se jette dans un esquif qu'il trouve au rivage, et aperçoit l'écuyer de Botaniate qui voguoit vers la côte d'Asie : c'étoit un de ses amis. Il approche de son navire; et, lui ayant demandé où il va, il le prie de le recevoir sur son bord. L'écuyer lui répond qu'il le recevroit, s'il n'étoit pas armé. Paléologue quitte aussitôt ses armes, se jette dans le vaisseau, et, après avoir embrassé son ami, il saute sur la proue, et adressant la parole à l'équipage : : « Braves « gens (dit-il), où allez-vous chercher votre perte ? La « ville est prise; le grand-domestique est empereur; « Constantinople est remplie de soldats. Entendez-vous « les cris des citoyens qui le saluent du nom d'Auguste ? « Est-ce votre dessein de sacrifier par une opiniâtreté « inutile votre vie et celle de vos femmes et de vos enfans à « un prince qui s'abandonne lui-même ? Quelle compa- « raison d'Alexis à Mélissène! Quels exploits celui-ci peut-

« il opposer aux éclatantes victoires de l'autre ? Quelle « preuve a-t-il donnée de clémence, de générosité, de va- « leur ? Ce vaisseau va-t-il seul balancer toutes les forces de « l'empire qui se déclarent pour Alexis ? Hâtez-vous « de vous soumettre à celui que le ciel vous donne pour « maître. Si vous différez, vous êtes déjà rebelles. » Ces paroles font impression sur tous les cœurs. Paléologue s'écrie : *Vive l'empereur Alexis !* Les soldats et les matelots répondent par la même acclamation ; et comme l'écuyer faisoit grand bruit, menaçant de les châtier comme des séditieux et des traîtres, Paléologue se jette sur lui, le terrasse, et le lie au mât du vaisseau. Il reprend ensuite ses armes et vogue vers la flotte impériale, qui déjà mettoit à la voile pour aller escorter Mélissène. Il réussit par les mêmes moyens à y faire proclamer Alexis ; et, après avoir enchaîné le commandant, il prend lui-même le commandement de la flotte. Alors, sortant du port, il la range au pied de la citadelle pour fermer le passage à Mélissène. Il voit un vaisseau de l'empereur qui faisoit voile vers le palais ; il court à la rencontre à dessein de l'attaquer, et est fort étonné d'y apercevoir son père qui défendoit avec zèle le parti de Botaniate. *Que viens-tu faire ici, malheureux ?* lui dit Nicéphore. *Rien*, répond Paléologue, *puisque vous êtes mon père : oui, je le suis*, répliqua le vieillard, *et si l'empereur me laisse faire, tu le ressentiras bientôt.* Paléologue se retire avec respect, et Nicéphore, continuant sa route, arrive auprès de Botaniate. Voyant les soldats d'Alexis dispersés dans la ville et tout occupés de pillage, il conseille à l'empereur de les faire charger, et ne demande que les Varangues pour chasser les Comnènes. Mais Botaniate est d'avis de tenter un accommodement ; et Nicéphore, à sa prière, se charge à regret d'une négociation dont il n'espère aucun succès.

Les Comnènes, ne trouvant point de résistance, délibéroient d'aller embrasser leur mère et leurs femmes au

monastère de Pétrium avant que de prendre possession du palais. Le César, tournant en raillerie ces vaines démonstrations de tendresse, leur fit sentir combien les momens étoient précieux dans une conjoncture si critique, et qu'ils ne devoient se croire maîtres de Constantinople que lorsqu'ils le seroient du palais impérial. Comme ils y alloient, ils rencontrèrent Nicéphore Paléologue qui leur apportoit les propositions de Botaniate dans une lettre en ces termes : « Il ne me reste « pas long-temps à vivre. Je suis seul, sans fils, sans « frère, sans aucun parent que je puisse regarder comme « mon successeur naturel. Si Alexis aspire avec tant « d'empressement au pouvoir impérial, dont je n'ai « senti que l'amertume, je l'adopte pour fils dès ce « moment. Rien ne sera retranché aux récompenses « qu'il peut avoir promises à ceux qui l'ont servi. Je « me dépouille absolument de l'exercice de la puissance « souveraine; je n'en demande que le titre et les hon- « neurs; je lui en abandonne toute la réalité. » Ces conditions paroissoient flatter les Comnènes, et ils étoient sur le point de les accepter, lorsque le César, regardant fièrement le député : « Allez dire à votre maître (lui dit- « il) que ses offres auroient pu être écoutées avant la « prise de la ville. Il est trop tard de vouloir rien rete- « nir lorsqu'il a tout perdu. Puisqu'il n'a pas long- « temps à vivre, il ne doit songer qu'à conserver ce peu « de jours. Il n'a pas besoin d'un trône pour mourir. « Qu'il en descende, ou point de paix. »

Une réponse si dure choqua moins l'empereur que le ministre Borile. Il résolut de profiter de la dispersion des troupes et de leur acharnement au pillage pour les tailler en pièces. Il prit avec lui les Varangues et les Chomatènes, et les rangea en bataille depuis le milliaire doré jusqu'a la place de Constantin. Ces soldats intrépides, et toujours attachés au prince régnant, attendoient sous les armes les ordres qui leur seroient

donnés de sa part, et la ville alloit être remplie de carnage. Borile animoit l'empereur, et l'excitoit à ne pas céder lâchement à ses ennemis, lorsque le patriarche, respecté pour sa vertu, soit par compassion pour son peuple, soit à la sollicitation du César, lié avec lui d'une étroite amitié, vint trouver l'empereur et l'exhorta pathétiquement à céder, non pas aux Comnènes, mais à la volonté de Dieu qui le rappeloit à la vie privée, plutôt que de laisser déchirer son empire par les horreurs d'une guerre civile et inonder la ville du sang de tant de chrétiens. Botaniate se rendit à ces raisons, qui s'accordoient avec sa timidité naturelle. Pour se soustraire à l'insolence des soldats qu'il pourroit trouver sur son passage, il s'enveloppa d'un manteau, et, la tête baissée, il prit à pied le chemin de Sainte-Sophie. Dans le trouble où il étoit il n'avoit pas songé à quitter la robe impériale. Borile, qui marchoit devant lui, désespéré de sa foiblesse, s'étant tourné vers lui, et ayant aperçu les pierreries dont les bras de la robe étoient enrichis, les arracha en disant avec un ris moqueur : *C'est bien là vraiment la parure d'un empereur dépouillé.* Le prince, couvert de confusion, entra dans Sainte-Sophie pour y chercher un asile. Les Comnènes s'étant emparés du palais, Michel, fils d'Andronic et petit-fils du César Jean, accompagné de Radène, préfet de Constantinople, va trouver Botaniate; et, l'ayant fait embarquer dans une nacelle, ils le transportent au monastère de Péribleptе, situé dans la ville, au bord de la Propontide. Là ils l'exhortent à prendre l'habit monastique. Comme il y paroissoit peu disposé, Michel et Radène, craignant quelque mouvement de la part de Borile et des soldats de la garde qui n'avoient pas encore posé les armes, redoublent leurs instances, et le déterminent enfin à se rendre à leur désir. Il vécut peu de temps dans le monastère. Un jour qu'on lui demandoit comment il se trouvoit de son changement de fortune, il répondit

*qu'il ne regrettoit rien, sinon la liberté de manger de la viande.* La règle de saint Basile ordonnoit une abstinence perpétuelle : c'étoit mettre les plaisirs de la souveraineté à bas prix, et peut-être à leur juste valeur. Ses sujets le regrettèrent encore moins. Il avoit régné trois ans. Usé de vieillesse sans avoir acquis d'expérience, il ne porta sur le trône que sa foiblesse. Il ne commença de gouverner que lorsqu'il eut besoin d'être gouverné lui-même; et dans cet état un souverain fait toujours un mauvais choix.

# LIVRE QUATRE-VINGT-UNIÈME.

## ALEXIS COMNÈNE.

ISAAC, le premier des Comnènes, avoit mis sur sa tête la couronne impériale ; mais, ne l'ayant portée que deux ans, il n'avoit fait que montrer à sa famille le chemin du trône sans l'y établir. Alexis commence une génération suivie, qui régna pendant cent ans sur les débris de ce vaste empire ; et l'on peut dire que, s'il eût été possible d'en relever les ruines, peu de princes en eussent été plus capables. Avant que d'être lui-même rebelle, il avoit terrassé des révoltés redoutables, rivaux de sa valeur et de sa gloire. Son génie souple, adroit, plein de ressources et de ruses, auroit pu suppléer à un moindre courage, et les scrupules de la bonne foi n'opposèrent jamais qu'une foible barrière à ses intérêts. Mais, du côté de l'Orient, ce déluge de barbares, qui des bords du Jaxarte jusqu'à ceux du Bosphore couvroient de ruines les plaines de l'Asie, et menaçoient déjà Constantinople du haut des tours de Nicée ; du côté de l'Occident, l'ambitieux Robert Guiscard avec ses Normands, plus vaillans encore quoique moins féroces que les Turcs, et cet orage de croisés dont les armes maladroites firent en passant aux chrétiens leurs amis des blessures aussi sanglantes que celles qu'ils alloient faire aux Turcs et aux Sarrasins leurs ennemis ; enfin dans le cœur de l'empire des sujets abâtardis, que le despotisme impérial avoit réduits à n'être plus que de misérables esclaves : tous ces obstacles rendirent inutiles les talens d'Alexis. AN. 1081.

*Anna. Comn. l. 3.*
*Zon. t. 2, p. 295, 296.*
*Glycas, p. 332.*
*Du Cange, fam. byz. p. 172, 173.*

Dès qu'il se vit maître de la ville et du palais, il se fit couronner, selon l'usage, par le patriarche, dans l'église de Sainte-Sophie. Son premier soin fut de décorer sa famille. Agé de trente-trois ans, il n'avoit point eu d'enfans de sa première femme, fille d'Argyre, et il n'en avoit point encore d'Irène, fille d'Andronic Ducas, son épouse depuis quatre ans, qui n'étoit que dans sa quinzième année. Mais il avoit trois frères, Isaac, Adrien, Nicéphore; et trois sœurs, Marie, Eudocie et Théodora. Isaac, son aîné, méritoit de sa part la plus tendre reconnoissance. Plein de courage, mais sans ambition, il avoit sacrifié à celle de son frère les droits que l'âge sembloit lui donner. Toutes les distinctions des familles impériales se réduisoient alors à deux titres au-dessous de celui d'empereur, au titre de César, et à celui de sébaste. Mais la qualité de César, déjà portée par Jean Ducas, étoit encore promise à Nicéphore Mélissène; et le fréquent usage avoit un peu terni le lustre de celle de sébaste. Alexis inventa pour Isaac le nom pompeux de *sébastocrator*. Il fallut que ses deux puinés se contentassent de titres moins fiers. Adrien fut nommé protosébaste, premier Auguste, avec la qualité d'illustrissime, et fut revêtu de la dignité de grand-domestique d'Occident. Il avoit épousé Zoé, fille de Constantin Ducas et d'Eudocie, qui l'avoit auparavant offerte pour femme à Botaniate. Il ne resta pour Nicéphore que le nom de *sébaste;* il fut fait dans la suite grand-amiral. Des trois sœurs d'Alexis, Marie étoit celle qu'il chérissoit davantage. Son mari, Michel Taronite, partagea d'abord avec Adrien le titre de protosébaste, auquel l'empereur ajouta la dignité de protovestiaire, c'est-à-dire grand-maître de la garde-robe. Mais bientôt après, par un excès de tendresse pour sa sœur, il imagina pour Michel le titre de *panhypersébate;* c'étoit enchérir sur l'hyperbole. Nicéphore Mélissène, mari d'Eudocie, seconde sœur d'Alexis, étoit toujours en armes au-delà

du Bosphore : selon l'offre qui lui en avoit été faite dans le temps de la révolte, il reçut le 8 avril, avec le nom de César, la propriété de Thessalonique et l'honneur de marcher immédiatement après le sébastocrator ; en sorte que, dans les acclamations publiques, il étoit nommé le troisième. Pour Théodora, dernière sœur d'Alexis, elle n'eut aucune part à cette distribution de dignités. Après la mort de son mari Constantin Diogène, tué dans une bataille huit ans avant le règne d'Alexis, cette princesse, quoique jeune encore, s'étoit enfermée dans un monastère. Anne Comnène, qui a composé l'histoire de son père avec cette affection filiale qui décrédite un pareil ouvrage, admire la fécondité du génie d'Alexis dans l'invention de tous ces titres ; et sa politique profonde qui sut satisfaire avec un peu de fumée l'ambition de tant de rivaux jaloux et dangereux. On pourroit au contraire avoir pitié d'un prince obligé de recourir à des ressources si puériles, et plaindre un état en délire qui multiplie les titres d'honneur à mesure qu'il perd l'honneur même.

La famille de la jeune Irène étoit composée de sept personnes. Son aïeul, le César Jean Ducas, en étoit le chef. Sa mère, veuve d'Andronic, avoit deux fils, Michel et Jean Ducas ; et deux filles, outre l'impératrice, savoir : Anne, femme de George Paléologue, et Théodora, qui embrassa la vie religieuse. Pour éviter les jalousies et les querelles entre deux maisons rivales, Alexis les sépara d'habitation. Le palais impérial étoit divisé en deux grands corps de bâtimens, éloignés de quelque distance l'un de l'autre. L'un occupoit le pied d'une éminence ; l'autre s'élevoit au-dessus, et se nommoit *le Bucoléon*. Il logea l'impératrice avec sa famille dans le palais inférieur, et s'établit dans l'autre avec les Comnènes. Marie se regardoit comme veuve des deux derniers empereurs, quoique tous deux vécussent encore, parce qu'elle n'avoit épousé que leur couronne, et que ces

princes l'avoient perdue. Elle gardoit sa demeure dans le Bucoléon, où elle continuoit de loger avec son fils Constantin; et cette société avec ceux qui avoient détrôné son mari donnoit à toute la ville occasion de discourir. Elle étoit belle; elle avoit fait connoître par son second mariage qu'elle n'étoit pas délicate en fait de religion, ni même de bienséance, lorsqu'elle voyoit briller une couronne. On la soupçonnoit de vouloir dérober le cœur d'Alexis, et se mettre à la place d'Irène, comme elle avoit reçu Botaniate à la place de son premier mari vivant encore. Anne Comnène fait dans son histoire de grands efforts pour la justifier de ce soupçon; et c'est une preuve qu'il étoit fort accrédité. On pensoit même qu'Anne Dalassène, mère d'Alexis, ne seroit pas fort choquée de cette infraction des lois divines et humaines. Irène étoit de la famille des Ducas, qui avoient voulu la perdre. Marie avoit un grand nombre de partisans; et lorsque George Paléologue étoit venu ranger la flotte au pied de la citadelle en criant *vive l'empereur Alexis et l'impératrice Irène!* plusieurs amis des Comnènes avoient répondu des fenêtres du palais, *vive Alexis! mais point d'Irène*. Sur quoi ce hardi guerrier, tournant la tête vers l'endroit d'où venoient ces cris: *Ce n'est pas pour vous*, dit-il, *que j'ai commencé et achevé cette noble entreprise; c'est pour le service de cette Irène que vous osez rebuter*. Ce qui sembloit appuyer ces soupçons, c'est qu'Alexis, en recevant la couronne, n'avoit pas fait couronner Irène selon la coutume. Toutefois Anne Comnène proteste qu'il ne balança jamais sur ce point; et il faut l'en croire.

Le César Jean étoit le plus intime confident de Marie. C'étoit lui qui l'avoit déterminée à épouser Botaniate, et les scrupules ne l'arrêtoient pas. Mais Irène étoit sa petite-fille, et les intérêts de cette princesse lui étoient plus chers que ceux d'une étrangère. Il employa donc auprès de Marie tout son crédit pour

l'engager à sortir du palais et à faire cesser des discours peu honorables à sa vertu. Il se fit seconder par le patriarche, qu'il avoit pris soin d'attacher à sa maison par toute sorte de bienfaits ; et Côme lui donna en cette occasion une preuve sensible de sa reconnoissance. Anne Dalassène travailloit depuis long-temps à engager Côme à se démettre de sa dignité, qu'elle le croyoit incapable de soutenir. Elle vouloit faire monter à sa place un moine nommé Eustrate Garidas, moins capable encore, mais qui avoit su gagner son esprit par une grande apparence de vertu et par des prédictions sur la grandeur future de son fils. Elle ne cessoit de faire dire à Côme, par des gens qui sembloient être ses meilleurs amis, qu'il seroit bien plus heureux déchargé d'un fardeau incommode, et que, dans des temps si fâcheux, le patriarchat ne pouvoit être qu'un obstacle à son salut, loin de le mettre en état de procurer le salut des autres. Quoique le patriarche sentît bien quels étoient la source et le motif de ces avis si charitables, cependant sa vertu simple et modeste s'accordoit avec ces discours, et il soupiroit lui-même après le calme de la retraite. Mais il voulut profiter de l'occasion pour servir ses amis, et protesta avec serment aux émissaires de la princesse qu'il ne descendroit du trône patriarchal qu'après avoir couronné Irène. Anne, entêtée de Garidas, accepta la condition, et n'eut pas de peine à y faire consentir son fils. Irène fut solennellement couronnée, par les mains de Côme, sept jours après le couronnement de son mari, et le patriarche tint parole. Quelque temps après cette éclatante cérémonie, ayant célébré la messe dans l'église de Saint-Jean l'évangéliste, en descendant de l'autel, il dit à son diacre : *Prenez mon psautier, et suivez-moi ; nous n'avons plus rien à faire ici.* Il se retira aussitôt sans emporter autre chose de sa maison ; et, quelque semblant que fît l'empereur de vouloir le retenir, il s'enferma dans un

monastère, où il acheva paisiblement sa vie loin des scandales de la ville et la cour. Il avoit gouverné l'église de Constantinople cinq ans et neuf mois. Son successeur n'y siégea qu'un peu plus de trois ans : il en fallut encore moins à la princesse Anne pour la détromper de la haute opinion qu'elle avoit conçue de son mérite.

Après le couronnement d'Irène, le César Jean trouva dans Marie moins de résistance à sortir du palais. Elle y consentit à condition qu'outre la sûreté pour elle et pour son fils Constantin, on rétabliroit son fils dans tous les honneurs dont il avoit joui sous le règne de son père ; qu'il porteroit la chaussure de pourpre et la couronne d'Auguste ; que dans les proclamations publiques son nom accompagneroit celui d'Alexis ; qu'il signeroit avec le cinabre, comme l'empereur, les bulles d'or et les diplomes impériaux, et que, dans les processions et les pompes solennelles, il suivroit immédiatement l'empereur avec la tiare sur la tête. Tous ces priviléges lui furent assurés par un acte authentique écrit en lettres rouges, et scellé du sceau d'or de la propre main de l'empereur. Marie se retira ensuite au palais de Mangane, dont Botaniate lui avoit fait une donation formelle, ainsi que du monastère joint à ce palais. Elle y fut conduite par un brillant cortége, à la tête duquel marchoit le sébastocrator ; et d'abord elle y vécut avec son fils dans toute la splendeur d'une maison impériale. Mais, au bout de quelque temps, à toute cette pompe mondaine succéda une pénitence volontaire ou forcée. Marie prit l'habit monastique ; et il fallut que son fils quittât, dans son extérieur, tout ce qui pouvoit le confondre avec la maison régnante, qui ne lui laissa que l'honneur d'être le premier des sujets.

L'affection d'Isaac pour son frère Alexis ne se refroidit jamais, et l'éclat de la couronne qu'il lui avoit cédée ne lui donna point de regret. Il continua toute sa vie de

l'assister fidèlement de ses conseils. Mais Alexis trouvoit encore plus de secours dans la tendresse éclairée de sa mère, qu'un génie étendu, plein de force et de lumière, une expérience consommée, un amour ardent de l'ordre et de la justice, une pénétration vive, une sage activité, élevoient au-dessus de son fils et rendoient égale aux plus grands princes. Devenue veuve de bonne heure, elle s'étoit elle-même chargée de l'instruction de ses enfans; elle avoit guidé Alexis dans toutes ses démarches. Le voyant sur le trône, elle avoit résolu de renoncer au monde. Alexis, qui sentoit quelle ressource il alloit perdre, usa de toute son adresse pour la détourner de ce dessein. Il la consultoit sans cesse, et n'omettoit rien pour l'engager peu à peu dans les soins du gouvernement. Elle y consentit enfin par amour pour son fils; et l'on peut dire qu'il ne partagea pas avec elle la souveraineté, mais qu'il la lui céda tout entière. Tandis qu'il étoit occupé de guerres, tandis que, portant ses armes tantôt en Occident, tantôt en Orient, il faisoit tête aux Normands et aux Turcs, il se reposoit sur elle du gouvernement de l'empire. Il déclara par une bulle d'or qu'étant redevable de tous ses succès à la sagesse et à la piété de sa mère, qui, conduisant tous ses pas sur la terre, intéressoit en même temps le ciel en sa faveur, il lui donnoit le pouvoir de disposer de toutes les affaires publiques et particulières, de conférer ou d'ôter les charges, les magistratures, les offices de quelque nature qu'ils fussent, de juger au souverain tous les différends et tous les procès, d'augmenter les impositions ou de les diminuer selon son bon plaisir. Il ordonnoit à toute personne, de quelque qualité qu'elle fût, de quelque autorité dont elle fût revêtue, d'obéir sans délai et sans examen à tous les ordres qu'elle donneroit, soit par écrit, soit de vive voix; lesquels ordres seroient aussi absolus et aussi irrévocables que s'ils étoient sortis de la bouche ou signés de la propre main du prince. Chargée de tant de soins,

Anne n'en fût pas accablée. Les affaires de l'état ne lui enlevèrent rien du temps qu'elle avoit coutume de consacrer aux exercices de religion. Son corps, aussi infatigable que son esprit, suffisoit à tout; et le bel ordre qu'elle savoit mettre dans la disposition de ses heures, et qu'aucun divertissement ne troubloit jamais, lui donnoit le moyen de remplir tous ses devoirs sans que l'un dérobât rien à l'autre. Après avoir passé une partie de la nuit à réciter les prières de l'office nocturne de l'Eglise, elle se levoit avant le jour, et commençoit la journée par expédier les affaires publiques, nommer aux charges et aux emplois, examiner les requêtes dont elle dictoit les réponses à son secrétaire Génésius. Elle assistoit ensuite au saint sacrifice dans l'église de Sainte-Thècle, qui joignoit son palais. C'étoit celui que Monomaque avoit fait bâtir pour Sclérène, et ce séjour de dissolution et de débauche se trouvoit changé en une espèce de monastère. A sa table, modestement servie, quoique avec dignité, n'étoient admises que des personnes recommandables par leur vertu; et si quelques courtisans d'une humeur plus légère s'y introduisoient quelquefois, l'air de vertu et de décence qu'on respiroit autour d'elle suffisoit pour les contenir. Le reste du jour étoit rempli par les détails multipliés d'une administration si étendue. Telle étoit cette grande et vertueuse princesse; et l'on peut attribuer avec justice à son heureuse influence la plus grande partie des actions louables de son fils tant qu'elle fut à la tête des affaires. Elle manqua seulement d'une sorte d'adresse, dont elle ne crut pas sans doute avoir besoin; ce fut l'art de déguiser son pouvoir à celui même de qui elle l'avoit reçu. Alexis devint jaloux d'une autorité qu'il avoit donnée. Dès qu'elle s'en aperçut, elle y renonça, pour épargner à son fils un trait d'ingratitude; et, reprenant son premier dessein, elle se retira dans un monastère qu'elle avoit fondé. Elle y vécut encore plusieurs années avec tous les honneurs

de la majesté impériale, et ne mourut que dans un âge fort avancé.

Après avoir exposé les rangs différens auxquels Alexis éleva sa famille, nous allons entrer dans le détail des événemens de son règne. Il commença par établir la paix et la sûreté dans sa capitale. Les soldats qui l'avoient suivi dans sa conquête se payoient de leurs services aux dépens des citoyens. Ce n'étoient que rapines, violences, pillages. Mêlés de barbares, et devenus insolens par leur succès, il étoit à craindre que la sévérité ne les révoltât et ne fît tourner contre le prince les armes employées en sa faveur. Alexis prit donc le parti de la douceur; il combla de biens les officiers, et répandit sur les soldats d'abondantes largesses. Il vint à bout d'assouvir leur avidité; mais il épuisa le trésor. Pour le remplir, il fallut supprimer les libéralités annuelles établies par l'usage; et ce fond ne suffisant pas, on fit la recherche des familles riches qui s'étoient déclarées contre les Comnènes, et on les dépouilla d'une partie de leurs biens. Pour effacer les traces du règne de Botaniate, l'empereur cassa toutes ses ordonnances : on ne les regrettoit pas; mais on trouva mauvais que l'empereur les eût annulées par un seul mot, sans apporter d'autre motif que sa volonté souveraine.

Alexis avoit ramené le calme dans Constantinople; mais il n'avoit pas calmé le trouble de sa conscience qui lui reprochoit tant de familles désolées et réduites à la misère, tant d'églises pillées et profanées par l'impiété des soldats. Il s'accusoit lui-même de tous les maux qu'ils avoient faits dans cette violente révolution; et, soit qu'il fût touché d'un sincère repentir, soit qu'il voulût le paroître, ce qui n'est connu que de Dieu seul, il consulta sa mère sur les moyens de prévenir la vengeance du ciel, qu'il craignoit d'avoir méritée. La religieuse princesse l'écoute avec une bonté maternelle; elle le console, elle le loue des regrets que la piété formoit

dans son cœur, elle le détermine à consulter le patriarche Côme, qui ne s'étoit pas encore démis de sa dignité. Alexis le fait venir avec son synode et les chefs de l'ordre monastique. Il se confesse hautement devant eux de tous les désordres dont il étoit le premier auteur; il en témoigne son repentir, et les supplie de lui imposer une satisfaction proportionnée. Ces théologiens, après s'être consultés, le condamnent, lui et ses amis, qui avoient participé à la révolution, à jeûner pendant quarante jours, à coucher sur la terre, et à pratiquer les autres actes d'austérité auxquels les pénitens publics étoient alors assujettis. Ils se soumirent tous humblement à cette sentence, et les femmes voulurent partager avec leurs maris le mérite de la pénitence. Ce ne fut pendant quarante jours, dans le palais, que larmes, retraite, abstinence. Alexis se distingua entre tous les autres par une douleur plus éclatante et une plus austère mortification. Il portoit un cilice sous la pourpre; il n'avoit pour lit que la terre, et qu'une pierre pour chevet. Il s'abstint, dans cet intervalle, de se mêler d'aucune affaire d'état. Tout fut gouverné par sa mère.

*Anna. Comn. l. 1.*
*Guill. App. l. 4.*
*Malat. l. 3.*
*Lup. protos.*
*Orderic. l. 7.*
*Greg. epist. l. 8. epist. 6.*
*Murat. annal. d'Ital. t. 6.*
*Giann. hist. nap. l. 10, c. 5.*
*Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 4, p. 771, 789, 790, 791.*

La conjoncture étoit cependant très-pressante, et demandoit toute l'activité d'Alexis. L'impétueux Robert Guiscard étoit prêt à fondre sur l'Illyrie. L'ardeur de ses préparatifs faisoit craindre aux Grecs qu'il n'en voulût à l'empire, et qu'il n'eût dessein de profiter de leur foiblesse pour en faire sa conquête. Il étoit en effet assez ambitieux pour former cette entreprise, assez habile et assez courageux pour l'exécuter. Mais, s'il en conçut le projet, il le couvrit sous un motif plus spécieux: c'étoit la vengeance de l'injure faite à sa fille Hélène. Michel Parapinace l'avoit fait venir à sa cour pour épouser Constantin son fils, lorsqu'elle seroit en âge. Mais, avant que le mariage pût être célébré, Botaniate, ayant détrôné Michel, avoit enfermé dans un cloître la jeune princesse. Il est vrai qu'Alexis, dès qu'il

fut sur le trône, la fit revenir à la cour avec sa sœur Sibile, dont elle étoit accompagnée. Ces deux princesses étoient traitées avec honneur; elles recevoient du nouvel empereur les mêmes marques de bienveillance que si elles eussent été ses propres filles. Mais l'alliance avec la famille impériale étoit rompue sans retour. Alexis étoit trop habile pour appuyer les droits du jeune Constantin à la couronne, en lui donnant un beau-père tel que Robert Guiscard; et Constantin lui-même, soit politique, soit aversion naturelle, ne montroit que de l'éloignement pour Hélène. Robert, vivement piqué de ce mépris, résolut de faire sentir aux Grecs qu'il ne le méritoit pas.

C'étoit un dessein qu'il méditoit depuis deux ans, et il sembloit y être excité davantage par un autre motif encore plus noble et plus capable d'éblouir les yeux, mais qui n'étoit qu'un jeu et un effet de son artifice. Il passoit fréquemment de Grèce en Italie des pélerins et surtout des moines attachés encore à l'église de Rome, qui alloient par dévotion visiter les tombeaux des saints apôtres, et tous ces dévots n'étoient pas des saints. Robert envoya en Calabre deux de ses officiers, gens habiles et dignes de sa confiance, qu'il instruisit en grand secret de ce qu'il demandoit d'eux. C'étoit de voir, entre ceux qui abordoient tous les jours dans les ports de l'Italie méridionale, s'il ne se trouveroit pas quelqu'un qui eût dans son extérieur et dans son esprit de quoi représenter Michel Parapinace. S'ils en trouvoient un tel qu'il le désiroit, il leur recommandoit de ne rien épargner pour le faire entrer dans ses vues, et de l'amener à Salerne, où il faisoit alors son séjour. Les deux confidens ne cherchèrent pas long-temps. Ils rencontrèrent à Crotone un moine nommé Rector, d'une figure noble et assez semblable à Michel, fourbe parfait, d'un esprit souple, présent, hardi, s'exprimant avec facilité et avec grace, qui savoit pleurer à propos,

vrai caméléon propre à prendre toutes sortes de caractères. Il connoissoit la cour, et, avant de se jeter dans un monastère, il avoit été officier du gobelet au service de l'empereur. Ils n'eurent pas de peine à lui faire apprendre son rôle, et aussitôt ils écrivirent à Robert, selon le modèle qu'il leur avoit dressé : *qu'ils avoient trouvé à Crotone le beau-père de sa fille, échappé du monastère dans lequel on le tenoit prisonnier, et venu en Italie pour implorer son secours.* Robert fait part de cette lettre à sa femme, qui, bien que d'humeur fort guerrière, n'avoit pas jusqu'alors été d'avis qu'il s'engageât dans une nouvelle guerre contre l'empire. Il assemble ensuite les premiers de sa cour et les principaux officiers de ses troupes, qui tous lui conseillent d'embrasser une si belle occasion d'étendre son domaine avec le mérite de la générosité. Robert feint de se rendre à leurs avis. Il fait venir le moine, lui donne des habits et un équipage assortis au personnage qu'il alloit faire. Le prince de théâtre jouoit l'empereur détrôné avec une présence d'esprit merveilleuse. Son air, sa contenance, ses paroles, rien ne se démentoit. Il racontoit avec larmes comment Botaniate lui avoit cruellement enlevé sa femme, son fils, son diadème, pour le revêtir de haillons monastiques ; que son crime étoit d'avoir marié son fils à fille du duc : « Le tyran trembloit ( disoit-il ) « que les Normands, attirés par cette alliance, ne vinssent à subjuguer par leur invincible valeur une nation lâche et dégénérée : c'est dans cette crainte que, « par une opération cruelle, ils ont ôté à mon fils toute « espérance de postérité, et qu'ils ont enfermé la princesse, de peur qu'elle ne porte en mariage à quelque seigneur son droit à la couronne. Mais la divine Providence, touchée de mes malheurs, me jette aujourd'hui « entre les bras d'un prince généreux qui ne refusera pas « sans doute de prêter son bras à l'exécution des ordres « du ciel, et de joindre à la gloire des conquêtes celle

« de rétablir un prince injustement détrôné. » Robert, qui lui avoit dicté sa leçon, y donnoit du crédit par ses artifices. Son respect, son attention à lui céder partout la place d'honneur et à le décorer des titres pompeux en usage à la cour de Constantinople ; ses soupirs qui sembloient lui échapper à la vue de ce prince infortuné, ses discours de consolation, ses protestations de service, tout secondoit admirablement l'imposture. Le fourbe affectoit de se taire sur une partie de ses disgrâces pour ménager, disoit-il, la sensibilité d'un ami si tendre ; mais il en disoit assez pour exciter l'avidité des courtisans, et leur faire espérer une grande fortune dans cette expédition aussi facile qu'avantageuse.

Tandis que Robert premenoit l'imposteur dans la Pouille et dans la Calabre, lui faisant rendre partout les honneurs dus à un empereur, ce qui dura deux ans, il disposoit tout pour son entreprise. Il y avoit à la cour du duc plusieurs seigneurs qui, ayant vu Michel, ne le reconnoissoient pas dans cet étranger. Mais l'affirmation du prince leur imposoit silence ; et le peuple, toujours passionné pour les aventures extraordinaires, saisissoit avidemment celle-ci. Ceux qui n'avoient jamais vu Michel, et qui en avoient à peine entendu parler, étoient les plus hardis à jurer que c'étoit Michel lui-même. La séduction gagna tellement, que des historiens, d'ailleurs judicieux et voisins de ce temps-là, se sont laissé emporter à la prévention générale. Il n'est donc pas étonnant que le pape en ait été dupe ; d'autant plus disposé alors à donner dans tous les sentimens de Robert, qu'il le ménageoit extrêmement pour s'en faire un appui contre Henri, qui n'étoit encore que roi d'Italie, ennemi déclaré de Grégoire. Le pape adressa en 1080 une lettre aux évêques de Pouille et de Calabre pour leur notifier *que Michel, le très-glorieux empereur de Constantinople, détrôné par une injuste violence, s'étoit rendu en Italie, et qu'il imploroit l'assistance de saint Pierre et du*

*duc Robert ; que, touché de compassion dans ses entrailles paternelles, il exhortoit les fidèles à prêter secours à ce prince.* Il ordonnoit en conséquence, par l'autorité apostolique, aux gens de guerre de prendre la défense de Michel ; aux évêques, d'avertir ceux qui passeroient en Grèce avec Michel et Robert de faire une digne pénitence, et de les servir fidèlement, ayant devant les yeux la crainte et l'amour de Dieu. A ces conditions il commandoit aux prélats, appuyés de son autorité, ou plutôt, disoit-il, de celle de saint Pierre, de les absoudre de leurs péchés.

*Anna. Comn. l. 1 et 3. Guill. App. l. 4. Lup. protos. Orderic. l. 7. Du Cange, in stem. fam. nor.*

Pendant que Robert assembloit une armée à Salerne, et qu'il s'occupoit à exercer ses nouveaux soldats, il équipoit une flotte, et envoya une partie de ses vieilles troupes l'attendre à Otrante. Il laissa le gouvernement de la Pouille à Roger, son second fils, qu'il avoit eu de Sigelgaïte, et lui donna pour conseil Robert de Loritelle, son neveu, fils de son frère Geoffroi, avec ordre de secourir le pape, s'il avoit besoin d'eux contre les attaques de Henri. Il emmenoit avec lui Boémond, qu'il avoit eu d'Albérade, sa première femme, jeune prince plein de valeur, la vraie image de son père, et qui devint ensuite très-fameux dans l'expédition de la première croisade. Robert lui confia, malgré sa jeunesse, le commandement général de ses troupes, et le chargea de passer le golfe avec quinze vaisseaux pour s'emparer de quelque place qui pût servir de retraite à son armée. Cependant Robert se rendit lui-même à Otrante, dans le dessein de passer à Lépante, et de s'ouvrir par là une entrée dans la Grèce. Mais ensuite, faisant réflexion que le trajet de Brindes à Dyrrachium étoit beaucoup plus court et plus commode, il se transporta au port de Brindes avec toute son armée. Il y fut joint par sa femme Sigelgaïde, qui voulut être de l'expédition. C'étoit une héroïne qui, coiffée d'un casque, la cuirasse sur le dos, savoit manier un cheval dans les batailles, et portoit des coups aussi

rudes que les plus vigoureux guerriers. Robert n'attendoit plus pour se mettre en mer que le reste de ses troupes et de ses vaisseaux, lorsqu'il reçut des nouvelles de Constantinople.

Avant que de quitter Salerne, il y avoit envoyé Raoul, surnommé *Peau de loup*, parce qu'il en portoit une sur ses armes. Il l'avoit chargé de se plaindre à Botaniate de l'affront fait à Hélène, et de le menacer de la guerre, s'il n'en faisoit réparation. Instruit de la mésintelligence entre Botaniate et Alexis, afin de l'aigrir encore, il envoyoit des présens à Alexis, alors grand-domestique d'Occident, et lui offroit son amitié. Alexis n'y fut pas insensible. Dans ses desseins ambitieux, il sentoit quel avantage il pourroit tirer d'un prince tel que Robert, et il répondit à ses avances par les témoignages d'une sincère affection. Mais Botaniate renvoya le député sans réponse. Robert en fut irrité, et plus encore du discours inconsidéré de Raoul, qui, gagné peut-être par les Grecs, s'avisa de vouloir le dissuader de leur faire la guerre. Raoul prit la hardiesse de lui dire *que ce moine, qu'il honoroit du nom de l'empereur Michel, n'étoit qu'un imposteur et un misérable vagabond; qu'il venoit de voir à Constantinople le véritable Michel revêtu de l'habit monastique et vivant dans un cloître, et qu'il le connoissoit assez pour ne pas s'y méprendre.* Il ajoutait *que, depuis son départ de Constantinople, il avoit reçu des nouvelles certaines de la révolution arrivée dans cette cour; que Botaniate ne régnoit plus; qu'Alexis avoit pris sa place, et rétabli le jeune Constantin dans tous les honneurs dus à sa naissance; qu'il ne doutoit pas que le mariage d'Hélène ne s'accomplît incessamment*: d'où il concluoit *qu'il n'étoit pas juste de se venger sur Alexis des injures reçues de Botaniate, et que, dans une guerre injuste, on ne devoit compter ni sur les vaisseaux, ni sur les armes, ni sur les soldats, ni sur la force des armées dépourvues du secours du ciel.* Cette

morale déplacée jeta Robert dans une si violente colère, qu'il eut peine à n'en pas donner à Raoul des marques sanglantes. Il se défioit déjà de ce seigneur, dont le frère Roger avoit passé à Constantinople pour y donner avis des desseins de Robert. Il chassa Raoul de sa présence, le menaçant de la punition des traîtres. Raoul, effrayé du danger où il étoit, s'enfuit d'abord au camp de Boémond, et passa peu après à Constantinople, où l'on voit sa famille établie jusqu'à la fin de l'empire. Ce qui l'avoit intimidé davantage, c'étoit les emportemens du faux Michel, qui, furieux contre Raoul et contre Roger, écumant de rage et s'arrachant les cheveux, demandoit à Robert pour toute grâce, lorsqu'il l'auroit rétabli sur son trône, de lui mettre entre les mains les deux frères; il protestoit avec des sermens horribles qu'il vouloit être exterminé, s'il ne les faisoit pendre à la plus haute potence au milieu de Constantinople.

*Anna. Comn. l. 1, 3, 4. Malat. l. 3. Guill. App. l. 4. Chr. pict. Chr. cassin. Chron. bar. Roger de Hoveden. Orderic. l. 7. Lucius de regno dalmat. l. 3, c. 2. Pagi ad Baron. Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 4, p. 812.*

Boémond, avec ses quinze vaisseaux, avoit pris la route de l'île de Corfou. Mais, voyant le rivage bordé d'un peuple nombreux, et ne se sentant pas en état de forcer le débarquement, il étoit retourné joindre son père. Le duc partit du port de Brindes, vers la fin de juin, avec une flotte de cent cinquante bâtimens, chargés chacun de deux cents soldats, ce qui faisoit trente mille hommes. Arrivé à Corfou, il prit d'emblée Cassiope et la capitale qui portoit le même nom que l'île, dont il se rendit entièrement maître en peu de jours. C'étoit une perte considérable pour l'empire, auquel cette île grande et fertile rapportoit tous les ans quinze cents livres pesant d'or. Pendant que Robert s'occupoit de cette conquête, Boémond s'emparoit de Butrot, de la Valonne, de la Canine, et ravageoit tout le pays. Maîtres de cette contrée, ils ne songèrent plus qu'à faire le siége de Dyrrachium, dont la prise leur assuroit la possession de toute la côte et la navigation du golfe Adriatique.

Dans le temps de la révolte de Basilace, Botaniate avoit nommé George Monomacat pour lui succéder dans le gouvernement de l'Illyrie. Mais ce seigneur, qui vivoit splendidement à la cour de Constantinople, avoit refusé une place qui l'éloignoit de ses plaisirs. Borile et Germain, jaloux de son crédit, envenimèrent tellement ce refus auprès de l'empereur, que Monomacat, se voyant regardé de mauvais œil, crut devoir, pour sa propre sûreté, demander l'emploi qu'il avoit d'abord rejeté. Secondé des deux ministres, qui ne cherchoient qu'à l'éloigner, il n'eut pas de peine à l'obtenir. Etant parti de Constantinople, il rencontre en chemin Alexis, qui méditoit dès-lors le dessein de détrôner Botaniate. Il lui ouvre son cœur, et se plaint amèrement de la persécution de deux misérables esclaves qui, revêtus de l'autorité impériale sous un prince imbécille, déclaroient la guerre à tous les gens d'honneur, et connoissant son tendre attachement au grand-domestique, le forçoient de s'exiler aux extrémités de l'empire. Alexis le console, lui promet sa protection, et le prie de se souvenir dans l'occasion de l'amitié qu'ils se juroient mutuellement. Monomacat ne fut pas longtemps à Dyrrachium sans apprendre qu'Alexis avoit levé l'étendard de la révolte, et que ses troupes l'avoient déjà proclamé empereur. Dans l'incertitude du succès de ce soulèvement, il résolut de se ménager entre les deux partis. Ayant reçu une lettre d'Alexis qui lui mandoit la nécessité où il se trouvoit, et le prioit au nom de leur amitié de lui envoyer au plus tôt des secours d'argent dans une conjoncture si pressante, Monomacat répondit par de nouvelles protestations, mais sans aucun effet. Il s'excusoit sur la foi qu'il avoit jurée à Botaniate: « Ma conscience (lui disoit-il) me tient enchaîné à ce « prince par un lien sacré que je ne puis rompre sans « perdre l'honneur. Vous seriez le premier à blâmer « ma perfidie au fond de votre cœur, quand je vous au-

« rois servi par un parjure. Si vous réussissez dans vo« tre entreprise, vous aurez le plus grand intérêt que la « sainteté du serment soit inviolable. En ce cas je le « prête dès à présent entre vos mains; et si maintenant « un lien plus fort que l'amitié m'empêche de me dé« clarer pour vous, après que la divine Providence vous « aura rendu mon maître, vous n'aurez point de ser« viteur plus fidèle. » Une conscience si timorée auroit mérité des louanges, si la suite n'eût pas fait connoître que cet homme, si délicat sur la foi jurée, n'étoit qu'un politique fourbe et prêt à trahir dès qu'il y alloit de son intérêt. Informé des projets de Robert et du peu de ressources d'Alexis, il fut le premier à ouvrir une négociation avec le duc, l'exhortant à venir au plus tôt, et lui promettant correspondance. Cependant, pour s'assurer une retraite, en cas que ses espérances en faveur de Robert se trouvassent trompées, il se ménagea par des présens et par des lettres affectueuses la protection de Bodin, qui, après les aventures que nous avons racontées, étoit monté sur le trône de Servie.

A la première nouvelle des préparatifs de Robert, Alexis se trouvoit dans un extrême embarras. D'un côté, les Turcs ravageoient l'Asie; de l'autre, un prince redoutable par tant de victoires, à la tête d'une flotte et d'une armée formidable, lui opposoit un fantôme d'empereur, dans le dessein sans doute d'enlever pour lui-même la couronne de l'empire. L'état déplorable auquel étoient réduites les forces de l'Orient augmentoit ses inquiétudes. Les soldats, qui avoient fait la révolution, avoient été éloignés de Constantinople, et envoyés en Thrace sous la conduite de Pacurien, qui campoit près d'Andrinople. Il ne restoit de troupes nationales auprès de l'empereur que trois cents Chamatènes de peu de vigueur et de moins encore d'expérience. Les corps auxiliaires ne consistoient qu'en un petit nombre de Varangues. Le trésor épuisé ne pouvoit

fournir aux dépenses pour faire de nouvelles levées ou pour acheter des secours étrangers. Dans cette extrémité il dépêcha des exprès à tous les commandans des places d'Orient, auxquels il ordonnoit de ne laisser dans les forteresses que les garnisons nécessaires pour la défense, et de se rendre auprès de lui avec le reste de leurs troupes, et avec celles qu'ils pourroient entraîner en chemin. Il apprenoit que plusieurs commandans et plusieurs comtes de l'Illyrie, de la Macédoine et de toute la Grèce, abandonnoient lâchement l'empire et s'alloient jeter dans le camp de Robert. Quoiqu'il ne fût pas instruit de la trahison secrète de Monomacat, il s'en défioit sur le refus de ce gouverneur; et ce fut dans cette crainte qu'il fit partir George Paléologue avec ordre d'employer toute son adresse pour faire sortir Monomacat de Dyrrachium, n'étant pas assez fort pour user de violence et de mettre la ville en état d'opposer à Robert une vigoureuse défense. Il écrivit en même temps à tous les commandans des places maritimes et des îles du golfe pour ranimer leur courage et les exciter à la vigilance contre un ennemi actif et habile à profiter du moment.

Non content d'opposer en face à Robert tous les obstacles qui pourroient arrêter ses progrès, il avoit songé à lui susciter par-derrière des ennemis qui l'obligeassent à retourner à la défense de ses états. Herman, fils de Humfroi et frère utérin d'Abailard, auquel le duché de Pouille et de Calabre appartenoit du chef de Humfroi son père, frère aîné de Robert, demeuroit caché dans un coin de la province. Alexis travailloit à le mettre en mouvement. Il agissoit aussi auprès du pape Grégoire, auprès de Hervé, archevêque de Capoue, auprès des princes et des seigneurs françois, qu'il tâchoit, à force de présens et de promesses, d'engager à prendre les armes contre le duc. Mais Henri, roi d'Allemagne, qui n'avoit pas encore reçu la couronne impériale, pa-

roissoit être l'ennemi le plus disposé à faire la guerre à Robert, et le plus capable de l'occuper dans ses propres états. Ce prince, qui prétendoit avoir des droits sur toute l'Italie, regardoit le duc comme un usurpateur, et poursuivoit avec acharnement le pape Grégoire, protégé et protecteur de Robert. Alexis cherchoit donc à mettre Henri dans ses intérêts, et, le trouvant plein d'ardeur contre leur commun ennemi, il faisoit ses efforts pour le déterminer à fondre avec toutes ses forces sur la Pouille et la Calabre. Il lui députa Chérosphacte avec une lettre flatteuse, dans laquelle, après des éloges de son zèle à défendre les chrétiens contre une nation impie et barbare, c'est ainsi qu'il caractérisoit les Normands, il lui demandoit son serment, et lui promettoit le sien pour assurance d'une confédération fidèle contre tous leurs ennemis. Comme Alexis n'avoit point encore d'enfans, il lui offroit en mariage, pour une de ses filles, son neveu, fils du sébastocrator, auquel il destinoit sa succession. Henri, toujours les armes à la main, avoit sans cesse besoin d'argent. Alexis lui avoit déjà envoyé cent quatre mille pièces d'or, qui font près de quinze cent mille livres de notre monnoie, avec cent pièces d'écarlate; et il lui en promettoit encore davantage dès qu'il auroit commencé la conquête. A de si grandes largesses il ajoutoit de riches reliquaires, des vases de prix, et du baume de Judée, aussi estimé pour lors que les pierres précieuses. Il ne paroît pas que cette ligue ait produit aucun effet. Après une légère incursion dans la Pouille, Henri retira ses troupes pour les tourner contre Grégoire. Alexis perdit le fruit des présens qu'il avoit faits, et Henri ceux qu'on avoit encore promis de lui faire.

Avant que d'employer contre Robert les forces de l'empire, il falloit se mettre en sûreté du côté des Turcs, qui s'étendoient jusqu'aux bords de la Propontide. Ce n'est pas qu'ils fussent déjà maîtres de toute l'Asie mi-

neure; leur puissance étoit dispersée : l'empire conservoit encore grand nombre de places dans cette vaste presqu'île bornée par l'Euphrate. Mais son domaine étoit traversé en mille endroits par les conquêtes des musulmans. Soliman régnoit à Nicée; ses troupes ravageoient les contrées voisines, et mettoient à contribution toute la Bithynie jusqu'au Bosphore. On les voyoit de Constantinople couvrir de leur cavalerie le promontoire de Damalis, camper dans les places, dans les palais, dans les églises, le long du canal; et l'on croyoit les voir à tous momens pousser leurs chevaux dans le détroit et venir insulter Constantinople. Après avoir réfléchi sur les moyens de les éloigner, Alexis s'en tint à celui-ci. Il chargea grand nombre de petites barques, chacune de dix hommes, qui devoient rôder pendant la nuit le long des côtes, aborder sans bruit à la proximité des postes ennemis, tuer ceux qu'ils pourroient surprendre, et après avoir porté les premiers coups regagner promptement leurs barques sans s'engager plus avant dans le pays. Cette petite guerre fit perdre bien des gens aux Turcs, qui abandonnèrent le bord de la mer et reculèrent de quelques pas. L'empereur alors ordonna à ses gens de se poster dans les lieux forts que les Turcs venoient de quitter, de s'y tenir à couvert jusqu'à ce qu'ils trouvassent une occasion de tomber sur des fourrageurs ou sur quelque troupe éloignée du camp, et de regagner aussitôt leurs retraites, quelque succès qui pût les inviter à s'avancer plus loin. Ce manége, continué pendant plusieurs jours, obligea encore les barbares à s'éloigner. Après avoir, par ces petits avantages, rendu le cœur à ses troupes et intimidé l'ennemi, au lieu de dix hommes qu'il avoit d'abord jetés dans chaque barque, il y fit monter cinquante cavaliers, qui eurent ordre d'aller en plein jour voltiger autour du camp des barbares, de sabrer tout ce qu'ils rencontreroient, et de tenir tête aux escadrons ennemis tant qu'ils se verroient

assez forts pour les combattre. Cette prudente conduite déconcerta les Turcs. Chassés de la Bythinie, ils se retirèrent au-delà de Nicomédie, et le sultan Soliman demanda la paix. Alexis, qui en voyoit la nécessité dans la conjoncture présente, ne se rendit pas difficile. Il fit des présens aux Turcs, et Soliman s'engagea par un traité à lui fournir des troupes, et à ne point passer le fleuve Dracon, qui se jette dans le golfe Astacène au nord de Nicée.

Délivré de cette inquiétude, Alexis ne songea plus qu'à réprimer l'audace de Robert. Paléologue, en arrivant à Dyrrachium, avoit mandé à l'empereur que Monomacat, effrayé de son approche, ne l'avoit pas attendu, et qu'ayant abandonné la ville, il s'étoit sauvé chez le roi de Servie. Alexis, craignant que ce traître ne lui nuisît de loin par ses intrigues, et aimant mieux l'avoir sous ses yeux, lui envoya une bulle d'or par laquelle il lui donnoit sûreté entière, et sa parole impériale de lui pardonner tout le passé, s'il revenoit à la cour; ce que Monomacat accepta avec joie. Cependant Robert, maître de Corfou et de la côte du continent, divisa son armée; il en donna un détachement à Boémond pour se rendre par terre devant Dyrrachium tandis qu'il faisoit la même route par mer. Sa flotte voguoit en bon ordre avec un vent favorable; ses vaisseaux, chargés de tours qu'il avoit fait élever pour faciliter l'escalade, sembloient être une ville flottante, et ses soldats, pleins de joie et d'impatience, n'aspiroient qu'au moment de découvrir leur future conquête, lorsqu'au détour d'un promontoire qui leur cachoit encore Dyrrachium, ils furent assaillis d'une horrible tempête, mêlée de grêle, de pluie et de tonnerres épouvantables. Les vents, échappés comme des torrens entre les montagnes voisines, soulèvent les flots du fond des abîmes avec un bruit effrayant. On voit en un moment les rames brisées entre les mains des rameurs, les voiles déchirées, les mâts et les cor-

dages rompus; les tours tombent et submergent les vaisseaux, qui sont engloutis avec leur équipage. Le courage, inutile contre cette nouvelle sorte d'ennemis, abandonne les soldats et les matelots. Des cris de désespoir, des vœux, des prières, des hurlemens affreux se mêlent au mugissement des vagues, au fracas des navires brisés contre les rochers. Cependant Robert sauva son vaisseau avec la plupart des autres. Il gagna le rivage, bordé de débris et de cadavres flottans. Ses provisions ayant été ou submergées ou gâtées par les eaux, la famine auroit fait périr ceux que l'orage avoit épargnés, si les blés déjà mûrs et les vergers remplis de fruits n'eussent suppléé à leurs besoins. Robert, intrépide au milieu de la tempête, n'avoit pas craint de mourir, mais de manquer son entreprise. Il rassemble les soldats échappés du naufrage, et s'arrête sept jours à Glabinize pour donner du repos à ses troupes et attendre le corps que Boémond conduisoit par terre. Lorsqu'il fut arrivé, ils marchèrent ensemble à Dyrrachium, et campèrent le 14 juillet sur les ruines de l'ancienne ville nommée autrefois *Epidamne*, qui s'étoit détruite depuis qu'une colonie romaine en avoit changé le nom et l'emplacement.

Il ne restoit à Robert que quinze mille hommes, sans compter les troupes de marine, qui demeurèrent sur ce qu'il avoit encore de navires pour faire tête aux secours qui pourroient venir par mer. Mais la vue du redoutable Robert effrayoit les habitans et multiplioit à leurs yeux le nombre des assiégeans. Le seul Paléologue conservoit cette intrépide valeur dont il avoit donné des preuves dans la dernière révolution. Il borda les murailles de gros troncs d'arbres, qu'on devoit abattre sur les ennemis lorsqu'ils monteroient à l'assaut. Il disposa de distance en distance des balistes et des catapultes pour lancer des pierres et des javelots. Animant les assiégés par son courage, il faisoit plusieurs fois jour

*Anna. Comn. l. 4, 5. Zon. t. 2, p. 297, 298. Glycas, p. 333. Chr. pictav. Chr. cassin. Chron. bar. Malat. l. 3. Guill. App. l. 4. Orderic. l. 7. Lup. protos. Leo. ost. l. 3, c. 48. Lucius de regno dalmat. l. 3, c. 2.*

*Pagi ad Baron.* et nuit la ronde sur les murs pour s'assurer de la vigilance des sentinelles. Il écrivit à l'empereur que Robert étoit arrivé ; que l'appareil de ses machines, les tours de bois qu'il élevoit au-dessus de la hauteur des murs, les balistes dont il les chargeoit pour foudroyer la ville, les travaux de circonvallation, le nombre de troupes qui venoient de toutes parts grossir son armée, montroient assez une résolution opiniâtre de ne pas quitter prise ; et que, selon toutes les apparences, il ne bornoit pas ses vues à la possession de Dyrrachium; qu'il méditoit sans doute de plus grands desseins, et qu'il n'attaquoit cette ville que comme une clef de l'empire, que son ambition dévorante se disposoit à envahir.

Comme plusieurs habitans des plus riches de la ville publioient que Robert, brigand de profession, n'avoit en vue que le pillage, et qu'avec une somme d'argent on pourroit l'engager à se retirer, Paléologue, mieux instruit, leur conseilla, pour les désabuser, de lui faire demander par des députés quelles étoient ses prétentions, et pour quelle raison il venoit troubler la paix. Robert répondit qu'il avoit pris les armes pour leur rendre leur légitime empereur et venger l'injure faite à Michel, qu'il ramenoit avec lui. *Nous connoissons Michel,* repartirent les députés ; *dès qu'il paroîtra à nos yeux, nous nous prosternerons devant lui, et nous lui apporterons avec joie les clefs de notre ville.* Aussitôt qu'ils se furent retirés, Robert ordonna de revêtir Michel des ornemens impériaux, et le fit conduire au pied des murs avec un brillant cortége, au son de tous les instrumens de musique. Toute la ville, pressée sur la muraille, attendoit avec impatience le moment de pouvoir reconnoître son ancien maître. Dès qu'il fut assez proche pour faire distinguer les traits de son visage, il s'élève de toutes parts une tempête de huées, de sifflemens, d'éclats de rire : *Oui*, s'écrient-ils, *nous le reconnoissons ; c'étoit un des derniers échansons du*

*prince, et nous l'avons vu plusieurs fois lui verser à boire.* Ces paroles, suivies d'un torrent d'injures, couvrent Michel de confusion; il se retire en leur adressant des menaces, qui excitèrent de nouvelles risées. Dans ce temps-là même la garnison fait une sortie, et tombe sur les Normands qui ne s'y attendoient pas. Après en avoir massacré quelques-uns, elle rentre sans perte.

Cependant Alexis, qui sentoit de quelle importance il étoit de conserver une des plus fortes barrières de l'empire, ne se trouvant pas assez de forces pour tenter l'entreprise, et n'en recevant pas de Henri, dont il avoit inutilement acheté le secours, s'étoit adressé à Soliman, qui lui envoya un grand corps de troupes. Mais il trouva encore plus de ressources dans la fidèle activité des Vénitiens, qu'il avoit su engager dans son alliance par des conditions très-avantageuses à leur commerce. Ils parurent, à la fin de juillet, à la vue des assiégeans avec une flotte nombreuse, bien équipée, bien garnie de troupes, vis-à-vis d'un port nommé *les Manteaux*, où les vaisseaux de Robert étoient à l'ancre, à trois quarts de lieue du camp des Normands. Ils n'osèrent d'abord hasarder le combat contre la flotte ennemie rangée à l'entrée du port, dont les jetées à droite et à gauche étoient couvertes de balistes et de catapultes. Mais Robert, impatient de combattre, ne les eut pas plus tôt aperçus, qu'il leur envoya Boémond à la tête d'une escadre pour leur signifier qu'ils eussent à reconnoître l'empereur Michel et à le saluer par les acclamations accoutumées. Les Vénitiens demandèrent jusqu'au lendemain; et dès la nuit suivante, ne pouvant, faute de vent, approcher du rivage, ils rangent leur flotte en forme de croissant sur une seule ligne, attachant les vaisseaux ensemble avec des câbles. Ils élèvent au haut de chaque mât une espèce de hune assez large pour donner place à trois ou quatre hommes avec des tas de pierres et de javelots. Ils avoient préparé une autre invention d'un

effet très-dangereux : c'étoient des billots de bois qui n'avoient qu'une coudée de haut, mais fort gros et armés d'une pesante pointe de fer, qu'on pouvoit, à l'aide d'une poulie au bout des vergues, décharger à plomb sut les vaisseaux ennemis. Ils attendent en cet état la flotte normande. Au point du jour Boémond vient chercher leur réponse ; ils ne lui rendent que des injures. Le jeune prince, le moins endurant de tous les hommes, fond sur eux le premier avec fureur et vole à l'abordage. Il est suivi de toute sa flotte. Comme Boémond, qui ne se ménageoit pas, accrochoit un des plus grands vaisseaux, on fait tomber sur le sien un de ces moutons dont je viens de parler, qui, se précipitant de fort haut avec pesanteur, crève le navire jusqu'à la quille. L'eau entrant aussitôt, le vaisseau enfonce ; l'équipage se jette à la nage ; la plupart périssent ; Boémond est assez heureux pour gagner un de ses navires ; mais ses gens, le croyant perdu, ne songent qu'à prendre la fuite. Les Vénitiens, en ce moment, détachent leur chaîne et voguent à la poursuite ; ils les poussent jusque dans le port, en emmènent plusieurs, et sont enfin obligés de se retirer par les décharges meurtrières, tant des machines dont le port étoit bordé que de celles des vaisseaux de Dalmatie et de Raguse, arrivés nouvellement au secours de Robert. Paléologue, témoin du combat, voulut avoir part à l'honneur de cette journée ; il sortit à la tête de la garnison, pénétra jusqu'au camp des assiégeans, et revint couvert de leur sang.

Des commencemens si peu favorables auroient déterminé tout autre que Robert à renoncer à l'entreprise ; mais ni la perte causée par la tempête, ni la défaite de sa flotte, ni la force de la ville et l'infatigable activité de Paléologue, ne lui firent perdre cœur. Maurice, amiral de l'empire, venoit d'arriver avec grand nombre de vaisseaux, et, s'étant joint à la flotte vénitienne, il menaçoit de forcer l'entrée du port, où les bâtimens,

pressés les uns contre les autres, n'auroient pu manœuvrer et se défendre. Boémond sortit donc et se rangea en bataille ; mais il fallut bientôt céder à la supériorité des ennemis et gagner le rivage, où les navires grecs et vénitiens, qui étoient de haut bord, ne purent les poursuivre. Ces mauvais succès détachèrent de Robert toutes les places qu'il avoit conquises sur la côte d'Epire. Elles refusèrent de lui envoyer ni argent ni vivres ; et les ennemis étant maîtres de la mer, le passage fut fermé aux convois qui lui venoient d'Italie. Tous les environs de Dyrrachium étoient ravagés, et Paléologue avoit enlevé les subsistances qui se trouvoient sur terre. Les partis qui se hasardoient à s'éloigner pour chercher des vivres étoient surpris et taillés en pièces par des détachemens de la garnison.

Robert ne s'effraya pas de toutes ces difficultés. Depuis son arrivée il avoit reçu d'Italie des renforts considérables, et son armée se trouvoit encore assez nombreuse pour soutenir ses espérances. Il ne songea plus qu'aux moyens de réduire la ville. Il la fit battre de toutes ses machines. Paléologue, jour et nuit en action, y répondoit de toutes les siennes, et travailloit sans relâche à repousser les efforts des assiégeans. Non content de se défendre, il sort à la tête de sa garnison, fond sur l'ennemi, détruit une partie de ses batteries, et s'exposant lui-même dans la plus chaude mêlée, il reçoit plusieurs blessures, entre autres un coup de flèche, qui s'enfonce au-dessous des tempes. Ne pouvant l'arracher, il fait couper, sur le champ de bataille, le bois qui restoit dehors, et, la tête bandée, il retourne se jeter au milieu des ennemis, continue de combattre avec fureur, et ne perd pas un pouce de terrain jusqu'à la nuit, qui sépare enfin les combattans. Le lendemain, pour serrer la ville de plus près, Robert va camper à la portée de l'arc, et, pour couper les vivres aux assiégés, il établit des postes sur toutes les éminences et dans tous les vallons

d'alentour. Ses machines à lancer des pierres et des javelots produisoient moins d'effet que celles qui couvroient les murs de la ville. Paléologue faisoit pleuvoir des torrens d'huile enflammée, de naphte, de poix ardente, qui portoient partout l'incendie. Ce qui incommodoit le plus les assiégés, et fondoit la plus grande espérance de Robert, c'étoit une tour de bois d'un vaste contour, et supérieure en hauteur à celles dont les murs étoient flanqués. L'étage le plus élevé étoit fermé d'une porte fort haute, qui devoit s'abattre et former un pont-levis jusqu'à la muraille. Cinq cents hommes devoient se jeter par là dans la ville au point du jour. Paléologue, informé de ce projet, fit construire de son côté, pendant la nuit, une autre tour de même hauteur, à laquelle étoit attaché par un bout un grand mât de navire, proportionné par sa longueur à la distance de la tour ennemie; en sorte qu'en s'abattant l'autre bout portoit sur la porte qui devoit servir de pont, et l'empêchoit de s'ouvrir. Cette invention rendit inutile la tour de Robert; et, pendant que ses gens réunissoient au-dedans leurs efforts pour forcer l'ouverture, on faisoit de dessus l'autre tour des décharges continuelles sur ceux qui paroissoient sur la plate-forme; on lançoit des flèches enflammées, et toutes sortes de matières propres à mettre le feu, en sorte que, le sommet de la tour étant tout en flammes, les Normands se précipitoient en bas les uns sur les autres. En ce moment Paléologue fit sortir une troupe déterminée de braves gens armés de haches, qui, abattant et coupant en pièces sur leur passage tout ce qu'ils trouvoient de Normands, sapèrent le pied de la tour et la hachèrent en morceaux.

Dès qu'Alexis avoit appris que Dyrrachium étoit assiégé, il avoit mandé à Pacurien de rassembler tout ce qu'il avoit de troupes, d'y ajouter ce qu'il pourroit de nouvelles levées, et de le venir joindre au passage de l'Hèbre. Après avoir recommandé le soin de Constan-

tinople à son frère Isaac, aidé des conseils de sa mère, il se mit en campagne à la fin du mois d'août. Pacurien, qui le servoit avec zèle, lui amenoit une belle armée, commandée sous ses ordres par Nicolas Branas, guerrier vaillant et expérimenté. Après cette jonction, Alexis fit la revue de ses troupes, forma les divisions des différens corps; et comme c'étoient pour la plus grande partie de nouveaux soldats, il leur assigna à chacun le rang qu'ils devoient tenir dans la bataille, et les fit marcher dans le même ordre autant que le terrain pouvoit le permettre, afin de les accoutumer à se tenir ensemble et à reconnoître leur poste. Les troupes de la garde du prince étoient commandées par Constantin Opus; les Macédoniens, par Antiochus; les Thessaliens, par Andronic et Alexandre Cabasilas. Depuis la ville d'Achride jusqu'au fleuve Bardar, l'Illyrie étoit peuplée d'une colonie de Perses, qu'on nommoit *les Bardariotes*, transplantés en ces lieux deux cent cinquante ans auparavant par l'empereur Théophile. A leur tête marchoit Tatice, chef des officiers du palais. Il étoit Sarrasin de naissance. Son père, qui faisoit le métier de brigand, pris dans une course par Jean Comnène, père d'Alexis, avoit passé dans les fers le reste de sa vie. Tatice, élevé dans l'esclavage, s'étoit avancé par sa bravoure. Un corps de Francs, attachés au service de l'empire, avoit pour commandans Panucomète et Constantin Humbertopule. On voyoit aussi dans cette armée deux mille huit cents de ces pauliciens établis à Philippopolis et aux environs. Ces hérétiques, nés autrefois au milieu du carnage, entre les montagnes de l'Arménie, avoient conservé dans un pays rude et presque sauvage leur ancienne férocité. Ils étoient conduits par Xantas et Culéon, chefs de leur secte impie; troupe redoutable, si une audace barbare étoit la vraie valeur.

Alexis, s'étant arrêté un mois à Thessalonique pour

exercer ses troupes, s'y instruisit plus en détail de l'état du siége. Voyant qu'il n'y avoit point de temps à perdre, il se met en marche et arrive au bord du fleuve Charzane, que l'on croit être l'ancien Panyasus. De là il envoie demander à Robert quelle raison le porte à faire la guerre à l'empire; et, sans attendre sa réponse, il va camper à cinq cents pas de l'ennemi sur une éminence, ayant la mer à sa gauche, et sur sa droite une haute montagne. C'étoit le soir du 15 octobre. Il avoit espéré surprendre Robert à la faveur des montagnes et des fleuves qui couvroient sa marche. En effet, la vue d'une multitude d'étendards qui flottoient en l'air, et d'une armée qui s'étendoit à perte de vue sur les coteaux et les plaines d'alentour, jeta d'abord l'alarme parmi les Normands. Mais ils furent bientôt rassurés par la bravoure de Boémond. Il étoit allé au fourrage avec cinquante cavaliers, lorsqu'il en rencontra cinq cents envoyés devant par Alexis pour reconnoître la position des assiégeans. Ils étoient commandés par Basile, capitaine estimé dans l'armée grecque. Boémond, sans s'effrayer de leur nombre, fond sur eux, les taille en pièces, fait prisonnier Basile et l'amène au duc, qui s'instruit de l'état et du nombre des troupes impériales.

A l'approche de l'empereur, la plupart des officiers normands avoient été d'avis de marcher à sa rencontre pour ne pas se trouver enfermés entre la ville et une armée beaucoup plus forte que la leur. Mais Robert, persuadé que s'éloigner de la ville, c'étoit perdre le fruit de tous les travaux passés, avoit persisté à demeurer dans son camp et à y attendre l'ennemi. La même prudence ne gouvernoit pas le conseil d'Alexis. Le lendemain de son arrivée il manda Paléologue pour conférer ensemble. Le gouverneur, aussi sage que vaillant, lui fit représenter qu'il ne pouvoit sortir de la place sans la laisser en péril. Alexis réitéra ses ordres, et Paléo-

logue ses excuses, ajoutant que, dans une conjoncture si critiqne, il ne croiroit jamais qu'un pareil ordre lui vînt de l'empereur, s'il ne le voyoit scellé de la main du prince. Alexis lui ayant envoyé son anneau même, Paléologue s'embarque et se rend auprès de lui. On tient conseil aussitôt ; et Paléologue ayant rendu compte de tout ce qui s'étoit passé depuis le commencement du siége et de l'état où se trouvoit la ville, Alexis lui demanda s'il jugeoit à propos de livrer une bataille décisive. Paléologue n'étoit pas de cet avis, non plus que les anciens officiers. Ils pensoient qu'*il étoit plus sûr de tenir Robert enfermé dans son camp, de l'inquiéter sans cesse par des escarmouches, d'enlever ses convois, et de lui faire couper les passages des vivres par les Serves et les Dalmates ; que ce seroit le moyen de le faire périr dans son camp sans coup férir, ou de le réduire à demander à mains jointes telles conditions qu'on jugeroït à propos de lui imposer.* Tel étoit l'avis des vieillards. Mais les jeunes officiers, bouillans d'impatience, sollicitoient vivement l'empereur de ne pas abaisser la puissance impériale jusqu'à prendre des précautions si timides devant une poignée de barbares, qui n'étoient dignes que de mépris. Constantin Ducas, frère de Michel Parapinace; Nicéphore Synadène, Nempire, commandant des Varangues; les deux fils de Romain, Diogène, Léon et Nicéphore, étoient les plus animés à faire sonner bien haut l'honneur de l'empire.

La réponse de Robert, qui arriva dans ce moment, contribua beaucoup à faire prévaloir l'avis des jeunes gens. Il disoit qu'*il n'étoit point ennemi personnel d'Alexis, mais qu'il étoit l'ami de l'empereur Michel injustement détrôné;* à quoi il ajoutoit des propositions si révoltantes, qu'on ne crut pas qu'elles méritassent d'être écoutées jusqu'au bout. Ici Anne Comnène, qui ne ménage pas Robert Guiscard, lui fait jouer une comédie absurde jusqu'au ridicule, dont les autres histo-

riens ne disent pas un mot. Si on veut l'en croire, ce prince absolu, et qui n'étoit pas homme à mettre son pouvoir en compromis, s'en dépouille sans qu'on sache pourquoi, et, après avoir fait d'Alexis et de son armée un éloge capable de décourager la sienne, il conjure ses troupes de choisir un autre général. Ce n'est qu'après le concours unanime de tous les suffrages qu'il veut bien reprendre son autorité. Anne Comnène trouve beaucoup de ruse dans ce procédé, peu capable cependant de mériter à Robert le surnom de Guiscard. Mais il y a grande apparence que cette princesse, malgré les protestations qu'elle répète souvent de préférer constamment la vérité à l'intérêt, à l'honneur même de sa famille, a néanmoins imaginé cet épisode, ou du moins qu'elle a bien voulu donner crédit à cette fable, parce qu'elle a trouvé fort honorable pour son père de le rendre redoutable à Robert, et de mettre ses louanges dans la bouche d'un ennemi.

Le jour suivant se passa de part et d'autre à se préparer à la bataille. Le théâtre où les deux armées alloient mesurer leur valeur étoit bien capable d'embraser le courage. C'étoient les lieux mêmes où l'univers, autrefois partagé et tremblant, avoit vu les deux plus grands guerriers de Rome se disputer l'empire du monde. Mais si Robert avoit des qualités qui l'approchoient de César, Alexis, malgré toutes ses victoires passées, étoit encore fort loin de Pompée. Son armée étoit de soixante-dix mille hommes : la plupart des historiens lui en donnent même cent mille de plus. Robert n'en avoit que quinze mille. Pour en accroître le nombre, et plus encore pour les forcer à vaincre ou à mourir, en ôtant toute retraite aux fuyards, il mit le feu à sa flotte, et en fit passer dans son camp les soldats et les matelots. *Demain*, leur dit-il, *ou nous ne serons plus, ou nous serons les maîtres de tout ce que possède l'ennemi.* Alexis envoie à la garnison de Dyrrachium ordre de sortir sur Ro-

bert lorsqu'on en seroit aux mains, et de l'attaquer par-derrière. Pour assurer encore le succès, qu'il croyoit indubitable, il fait couler pendant la nuit le long de la mer un grand corps d'auxiliaires, qui devoient tourner le camp de Robert, se poster dans des lieux fourrés où ils ne seroient pas aperçus, et venir de là le charger en queue dès que le combat seroit engagé.

Le dix-huitième d'octobre, long-temps avant le jour, Robert conduisit son armée à l'église du martyr saint Théodore, au bord de la mer ; et, après avoir fait célébrer la messe, où tous les soldats, s'étant confessés, participèrent aux saints mystères, il leur fit prendre de la nourriture et les rangea en bataille. Il se mit à la tête du centre, donna au comte Amice, renommé pour sa prudence et sa valeur, le commandement de l'aile droite, proche de la mer, et à Boémond celui de l'aile gauche. Alexis rangea son armée sur la pente de l'éminence où il étoit campé le long du rivage. Il avoit d'abord destiné les Varangues à se joindre à ces auxiliaires, qu'il avoit détachés pour envelopper l'ennemi. Mais ces guerriers, qui se piquoient d'une bravoure supérieure, demandèrent l'honneur de porter les premiers coups ; et, ayant quitté leurs chevaux, ils furent placés en première ligne à quelque distance. L'empereur se mit au centre ; il donna l'aile droite au César Nicéphore Mélissène, et l'aile gauche à Pacurien. Entre les Varangues et le reste de l'armée étoit placé un grand corps d'archers. Les Varangues devoient d'abord marcher en ligne pleine, et quand ils seroient à la portée du trait s'ouvrir tout à coup pour donner passage aux archers qui feroient leur décharge, se rejoindre ensuite, et, serrés les uns contre les autres, couverts de leurs boucliers, charger avec vigueur.

Ces dispositions faites de part et d'autre, Robert détache quelques aventuriers qui vont voltiger sur les flancs, et tâchent d'attirer dans la plaine les plus hardis

des cavaliers grecs. Alexis, pour conserver son ordre de bataille et contenir sa cavalerie, fait avancer des troupes légères qui escarmouchent quelque temps. Cependant Robert, avançant à petits pas, son aile droite étoit déjà aux mains avec les Varangues, qui, tombant sur elle avec leurs haches à deux tranchans, faisoient un grand carnage. Les Normands, pressés de ce côté-là, prennent la fuite vers le rivage, bordé de la flotte grecque et vénitienne, spectatrice du combat. La plupart, troublés par la crainte de la mort qui les poursuit, se jettent dans les eaux, où ils se plongent jusqu'au cou, et vont chercher un asile aussi peu assuré vers les vaisseaux ennemis. Sigelgaïte, qui avoit voulu partager avec son mari le péril et l'honneur de cette journée, criant de toutes ses forces, rappelle et gourmande les fuyards; n'étant pas écoutée, elle court après eux la javeline à la main, et, frappant à droite et à gauche, s'opposant à leur passage, renversant les plus indociles, elle les ramène au combat, honteux de céder en courage à une femme. Les ayant remis en ordre, elle va à leur tête charger en flanc le corps des Varangues, qui étoient aux prises avec le centre de l'armée normande, où se trouvoit Robert. Ils éprouvoient en ce lieu une plus vive résistance de la part de ce guerrier terrible, qui par son exemple inspiroit à ses soldats la plus héroïque valeur. Les Varangues, fatigués des efforts précédens, chargés d'armes pesantes, pressés de front par les troupes de Robert, en flanc par celles de Sigelgaïte, perdent enfin courage; ils se réfugient dans une église voisine, où, s'entassant les uns sur les autres, comme elle étoit trop petite pour les contenir tous, une partie monte sur le toit, qui, s'écroulant sous le poids, écrase, tue, estropie ceux qui sont au-dessous.

La défaite des Varangues n'abattoit pas le courage des Grecs. Ils étoient si supérieurs en forces, qu'ils en pouvoient perdre sans perdre l'espérance de la victoire.

Entre le champ de bataille et la ville couloit une petite rivière ; Robert en avoit rompu le pont pour arrêter les sorties et fermer le passage à la garnison de Dyrrachium. Mais, en évitant ce danger, il étoit tombé dans un autre. Ses soldats, resserrés dans un terrain trop étroit, étoient accablés d'une grêle de traits, et ne pouvoient s'étendre à droite ni à gauche pour les évolutions nécessaires, sans se jeter d'un côté dans la mer, de l'autre dans la rivière. L'armée d'Alexis les croyoit vaincus, et les troupes vénitiennes sautoient déjà sur le rivage pour se joindre aux auxiliaires, qui, au lieu de charger en queue, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, s'étoient jetés sur le camp des Normands et pilloient les bagages. Dans cette extrémité, Robert s'anima d'un nouveau courage, et, faisant porter devant lui l'étendard de saint Pierre, qu'il avoit reçu des mains du pape, volant de rang en rang au travers de ses troupes : *Camarades,* s'écrioit-il, *voilà votre guide ; c'est la religion même qui vous mène à l'ennemi ; craindrez-vous de malheureux hérétiques quand Dieu marche à votre tête ?* Il appuie ces paroles de l'exemple de la valeur la plus déterminée; il se jette, tête baissée, au milieu des escadrons des Grecs, et foule aux pieds leur infanterie ; il est suivi des siens, qui renversent tout devant eux, et, par des efforts inouïs, il gagne la plaine, enfonce, rompt, disperse toute l'armée d'Alexis ; et, sans perdre plus de trente cavaliers, il couche par terre six mille Grecs avec la plus grande partie des Turcs auxiliaires, et met le reste en fuite.

Alexis combattoit en personne et disputoit encore la victoire que ses troupes avoient abandonnée, soutenant par sa valeur celle de ses propres gardes plutôt qu'il n'en étoit soutenu. Quoiqu'il vît morts à ses pieds Constantin Ducas, frère de Parapinace, Nicéphore Synadène, un autre Nicéphore, père de George Paléologue, et ses plus braves capitaines, il portoit de si rudes coups,

que nul des ennemis n'osoit approcher à la portée de son épée. Atteint au front d'un coup de javeline qui lui fit sauter son casque, il évita la mort en se renversant sur la croupe de son cheval ; mais, s'étant aussitôt relevé et affermi sur ses étriers, il continuoit de combattre, lorsqu'il vit Bodin fuir avec ses troupes. Ce roi de Servie, qui l'étoit venu joindre comme il s'y étoit engagé par le traité fait avec l'empire, s'étoit posté sur une éminence voisine, et, simple spectateur du combat, sans tirer l'épée, il avoit jusqu'alors attendu, pour servir Alexis ou pour fuir, que la victoire se fût déclarée. La perfidie de ce prince, ôtant toute espérance à l'empereur, il ne songea plus qu'à sa propre sûreté. C'est ainsi qu'Anne Comnène sauve l'honneur de son père. D'autres auteurs disent que, ne croyant pas qu'il fût digne d'un empereur de se mesurer avec un aventurier tel que Robert, il attendoit dans un village voisin la nouvelle de la victoire, lorsqu'il reçut celle de la défaite, et qu'il n'eut part à cette journée que par sa fuite. Ce récit est du moins aussi vraisemblable.

Selon Anne Comnène, qui renouvelle en cette occasion et fort à propos ses protestations de sincérité, la fuite d'Alexis fut celle d'un héros, et vaut une illustre victoire. Après la défaite de l'armée grecque, Robert avoit promptement rallié ses troupes sans leur permettre une longue poursuite. Il avoit abandonné le camp au pillage, et, pour sa part du butin, il s'étoit emparé de l'église de Saint-Nicolas, où l'empereur avoit mis en dépôt ce qu'il avoit de plus précieux avec les principaux bagages de l'armée. Ce qu'il désiroit le plus ardemment, étoit d'avoir l'empereur entre ses mains. Il envoya les plus braves de ses officiers pour le poursuivre. Ils l'atteignirent dans un passage étroit, resserré d'un côté par le fleuve Charzane, de l'autre par un rocher. Ils étoient neuf, et plusieurs d'entre eux, l'attaquant par la gauche et portant sur sa cuirasse la pointe de leurs piques, l'au-

roient abattu sur la droite, s'il ne se fût appuyé à terre du bout de sa javeline, et retenu de la main gauche aux crins de son cheval. En même temps les autres, venant par la droite, et faisant le même effort, le remirent en selle; et dans ce moment son cheval, le plus vigoureux qui fût alors, se dressant sur les pieds de derrière, s'élance d'un saut sur le rocher, et, sautant de l'autre côté dans la plaine, emporte son maître avec une merveilleuse vitesse. C'étoit le cheval de Bryenne, qui, dans la bataille de Calabrya, trois ans auparavant, avoit donné occasion à une erreur dont Alexis avoit su tirer tant d'avantage. Cependant ceux qui le poursuivoient, ayant coupé par un chemin plus court, étoient près de l'atteindre encore, lorsque le prince, averti de leur approche par le bruit qu'il entendoit derrière lui, tourne bride, fond la javeline à la main sur le plus avancé, le renverse mort, et continue de courir. Il se trouve bientôt dans un plus grand danger. Une troupe de cavaliers qui revenoient de la poursuite occupoit le seul chemin qu'il pouvoit prendre. Dès qu'ils l'aperçoivent, ils courent à lui piques baissées. Alexis, encore poursuivi, mais de bien loin, par les premiers, se voyant entre deux périls, choisit entre les nouveaux ennemis le plus apparent, qu'il prend, à la hauteur de sa taille et à l'éclat de ses armes, pour Robert lui-même. Il court droit à lui avec la rapidité de la foudre, et, l'ayant percé de part en part et couché par terre, il s'ouvre un passage au travers de la troupe effrayée, qui ne s'occupoit qu'à donner au mourant des soulagemens inutiles. Après deux jours et deux nuits de courses continuelles par des sentiers inconnus et des défilés presque impraticables, il arrive enfin à Achride accablé de fatigue et de douleur, défiguré par le sang qui couloit de sa blessure.

Dans cette bataille l'imposteur Michel resta entre les morts. Robert n'eut pas de peine sans doute à s'en con-

soler. Comme les intérêts de ce fourbe avoient en apparence allumé la guerre, la vengeance de sa mort servit de prétexte pour la continuer. Ce fut alors que les Grecs perdirent la croix d'airain que Constantin avoit fait faire, avant la bataille contre Maxence, sur le modèle de celle qu'il avoit aperçue dans le ciel. Cette perte fut plus sensible aux Grecs que le malheur de leur défaite. Les Normands, possesseurs de ce précieux étendard, en conçurent un nouveau courage; et Robert, qui refusa de la rendre, quelque somme qu'on lui offrît, la faisoit porter devant lui dans tous les dangers. Il ordonna qu'après sa mort elle seroit déposée dans le monastère de la Sainte-Trinité, à Vénuse, où il avoit choisi sa sépulture. Le triste état où se trouvoit Alexis ne lui fit pas perdre de vue la défense de Dyrrachium. Paléologue, après le combat, n'avoit pu rentrer dans la place, plus étroitement serrée. Alexis trouva moyen d'y faire parvenir une lettre pour rassurer les habitans par la promesse d'un nouveau secours. Il confioit la garde de la citadelle aux Vénitiens, dont un assez grand nombre étoit établi dans la ville. Il chargeoit du gouvernement général un Albanois nommé Comiscorte, dans lequel il avoit confiance, et lui mandoit le détail de ce qu'il devoit faire dans la conjoncture présente. L'armée victorieuse, chargée de dépouilles, étant retournée dans son camp devant Dyrrachium, Robert délibéra sur le parti qu'il avoit à prendre. L'hiver approchoit; et les premiers froids se faisoient déjà sentir avec tant de rigueur, qu'il appréhenda que son armée n'eût trop à souffrir sous les baraques, dont il avoit assemblé les matériaux. Il se contenta d'établir différens postes autour de la ville pour couper les passages, résolu de reprendre les travaux du siége au printemps prochain. Il se logea avec une partie de ses troupes dans Glabinize et dans Joannine, et distribua le reste dans les agréables vallons formés par les montagnes qui ter-

minent à l'orient le territoire de Dyrrachium. Pendant l'hiver il bâtit un fort sur une éminence, au bord d'une rivière qu'on appeloit *le fleuve des Démons ;* et cette éminence se nomma depuis *le mont Guiscard.* De là il faisoit tous les jours des courses jusqu'aux portes de Dyrrachium.

Les habitans, fatigués d'un siége qui duroit depuis six mois, n'attendoient pas sans crainte le retour du printemps, qui devoit leur ramener de nouveaux périls. Plusieurs d'entre eux tenoient des assemblées, où la plupart étoient d'avis de traiter avec Robert et de lui rendre la ville aux conditions les plus avantageuses qu'on pourroit obtenir. Mais pendant ces délais Robert avoit formé une intelligence avec un noble vénitien nommé Dominique, chargé de défendre la principale tour. Dans les messages secrets qu'il trouvoit moyen de lui envoyer et de recevoir de lui, il l'avoit engagé à lui ouvrir l'entrée, promettant de lui donner en mariage une de ses nièces, fort belle et fort riche, fille de Guillaume, comte du principat. On convint du jour et de l'heure. La nuit du 18 février Robert fait planter les échelles et escalade la tour. Dès que ses soldats s'en sont rendus maîtres, le son des trompettes et le nom de Robert répété à grands cris jette l'épouvante dans toute la ville. On prend les armes, on se bat pendant trois jours. Le fils du doge est pris avec grand nombre de Vénitiens et plusieurs de leurs vaisseaux. Enfin on se rend à Robert, qui donne la garde de la ville à Fortin de Rosane, et marche en avant pour subjuguer le reste de la province. Il arrive à Castorie, où étoient logés trois cents Varangues, auxquels Alexis en avoit confié la défense. Ils se mettent en devoir de résister : mais, voyant l'ardeur des assaillans, et craignant de ne point recevoir de quartier, s'ils étoient pris de force, ils traitent avec Robert, et lui rendent la place. Sa douceur à l'égard de ceux qui se soumettoient à lui achevoit de

An. 1082.

lui gagner toutes les villes, que le bruit de ses armes faisoit trembler. Ses conquêtes grossissoient son armée. Les vaincus, charmés de sa bonté à leur conserver leurs biens, à les faire guérir de leurs blessures, à ménager l'honneur de leurs femmes et de leurs filles, ne posoient les armes que pour les reprendre à son service, et ses ennemis devenoient ses soldats. Tout trembloit devant lui, et la terreur de son nom se répandoit jusque dans Constantinople.

Ces nouvelles plongeoient le poignard dans le cœur d'Alexis, déjà accablé du regret d'avoir perdu tant de braves guerriers. Il demeura quelques jours dans Achride, enseveli dans une profonde douleur. Etant enfin revenu à lui-même, il ne songea plus qu'à réparer la honte de sa défaite. Il se transporta à Déabolis, près du lac d'Achride, où, recueillant les débris de son armée, il donna ses soins au soulagement des malheureux qui, harassés de fatigues et couverts de blessures, venoient se rassembler auprès de lui. Il fit publier de toutes parts que les soldats dispersés se rendissent à Thessalonique. Faisant réflexion sur la différence de ses troupes, presque toutes nouvelles levées, et de celles de Robert, aguerries depuis long-temps, il conçut qu'il n'avoit d'autre ressource que d'acheter le secours des nations guerrières. Mais le trésor se trouvoit épuisé. Il eut d'abord recours à sa famille; et sa généreuse mère, qui ressentoit plus vivement que personne les chagrins de son fils et les besoins de l'état, donna l'exemple en faisant porter à la monnoie tout ce qu'elle avoit d'or et d'argent. L'impératrice sa femme, le sébastocrator son frère, tous les Comnènes, tous leurs amis, chacun à proportion de ses moyens, concoururent avec empressement à ce noble sacrifice. Mais le produit de toutes ces richesses fut à peine suffisant pour payer ce qui étoit dû aux troupes, qui menaçoient d'abandonner le service, si elles n'étoient pas satisfaites. Quelques officiers

étoient même assez avides pour demander sur ces fonds précaires les récompenses qu'ils croyoient mériter, et l'empereur assez foible pour les leur accorder. Il fallut donc ouvrir d'autres sources; et, après de longues délibérations, tant dans le conseil du prince que dans le sénat, plusieurs fois assemblé à ce sujet, on se détermina enfin à convertir en monnoie l'or et l'argent des églises les moins fréquentées, dont les richesses, accumulées par la piété des fidèles, étoient plutôt un objet d'ostentation pour les titulaires qu'une décoration nécessaire au culte divin. On s'appuyoit de l'autorité des canons, qui permettent d'employer l'argent des églises, et de fondre même les vases sacrés pour le rachat des captifs; et combien de chrétiens infortunés gémissoient alors dans les fers des musulmans, en grand danger de leur salut! Après cette décision, le sébastocrator se transporte à Sainte-Sophie; et, ayant fait assembler le clergé, le patriarche, les prélats qui se trouvoient alors à Constantinople, il leur expose le besoin pressant de l'état et la nécessité où les chrétiens étoient réduits d'avoir recours à l'Eglise, qui sans doute ne refuseroit pas de se défaire en leur faveur d'une partie de ses ornemens superflus plutôt que d'encourir le danger d'être entièrement dépouillée par les mains des infidèles. Comme il voyoit que les douces insinuations n'étoient pas trop écoutées; alors, prenant un ton plus haut: *L'empereur,* dit-il, *se trouve donc contraint lui-même d'user envers vous d'une contrainte qui ne l'afflige pas moins que vous; c'est son devoir de vous sauver malgré vous-mêmes.* Ces paroles furent plus fortes que les raisons, et la plupart consentirent malgré la réclamation d'un petit nombre dont la vivacité s'emporta même au-delà des bornes de la liberté ecclésiastique. Mais cette opération délicate laissa des traces profondes, et rendit odieux pour long-temps le gouvernement des Comnènes.

Le plus ardent des contradicteurs fut Léon, évêque de Chalcédoine, prélat vertueux, mais dur et intraitable. Apprenant qu'on détachoit des portes d'une église des lames d'or et d'argent et d'autres embellissemens, embrasé d'un zèle séditieux, il accourt, perce la foule du peuple, chasse les ouvriers, et se met lui-même en garde à la porte, déclamant avec une scandaleuse hardiesse contre l'impiété d'une pareille entreprise. Bien plus, toutes les fois que depuis ce moment il rencontroit l'empereur, il l'attaquoit ouvertement par les plus outrageantes invectives, abusant de la patience du prince, qui ne faisoit pas semblant de l'entendre. Quelque temps après, une incursion des Patzinaces ayant encore obligé l'empereur de recourir à la même ressource, quoique tous les prélats y consentissent, Léon s'y opposa seul; et, à l'occasion de la dispute qui s'éleva pour lors sur le respect dû aux églises et aux images des saints, la chaleur de la contestation l'emporta jusqu'à dire que l'honneur rendu aux images n'étoit pas un culte purement relatif, mais absolu et inhérent à la matière même. Cette sorte d'idolâtrie étoit sans doute un effet d'ignorance; mais Léon n'étoit pas de caractère à se laisser éclairer. Les mécontens du gouvernement l'aiguillonnoient encore; et quoique l'empereur protestât qu'il étoit bien résolu de réparer dans la suite le tort fait aux églises, quoique les plus raisonnables d'entre les prélats, pleinement satisfaits, traitassent de séditieux les partisans de Léon, cependant cet évêque, sourd à toutes les avances du prince, ne rabattoit rien de son audace à l'insulter. Comme son erreur donnoit prise aux censures ecclésiastiques, il fut déposé dans un synode, et n'en devint que plus opiniâtre. Sa condamnation lui gagna même un plus grand nombre de sectateurs. Il ne travailloit qu'à troubler l'Eglise; et, rien ne pouvant réussir à ramener cet esprit turbulent et inflexible, il fut enfin exilé à Sozopolis, dans la province de Pont. Plus aigri par sa disgrâce, il rejeta tous les adoucisse-

mens qu'on lui présentoit; et, malgré les ordres donnés en sa faveur, il s'enveloppa obstinément dans sa misère, et ne voulut rien devoir à la clémence d'un prince que son zèle fanatique ne regardoit qu'avec ce qu'il appeloit une sainte horreur.

L'empereur, à Thessalonique, formoit une nouvelle armée de ceux qui venoient de toutes parts se ranger sous ses enseignes, et les exerçoit avec soin aux opérations militaires. Il envoya de nouveau des ambassadeurs à Henri pour le solliciter à ne pas différer de faire diversion dans la Pouille, selon les conventions précédentes. Il lui renouveloit la promesse du mariage de son neveu, qu'il savoit que Henri désiroit ardemment. Après ces dispositions, il laissa Pacurien à la tête de ses troupes, et se rendit à Constantinople. Dès qu'il fut parti de Thessalonique, les chefs des pauliciens, Xantas et Culéon, soit par un mécontentement dont on ignore la cause, soit par un effet de l'argent de Robert, se détachèrent du reste de l'armée, et se retirèrent à Philippopolis avec ce qui leur restoit de soldats, au nombre de deux mille cinq cents. Ils en avoient perdu trois cents dans la bataille de Dyrrachium. Ce fut en vain que l'empereur s'efforça de les rappeler par les promesses les plus flatteuses; il ne put les engager à revenir.

Robert se disposoit à pénétrer en Bulgarie, lorsqu'il reçut des lettres du pape Grégoire qui, étant assiégé dans Rome par Henri, l'appeloit à son secours en même temps qu'il le félicitoit de sa victoire. Aussitôt le duc, qui se regardoit comme soldat du saint-siége, auquel il avoit juré fidélité, abandonne toutes ses conquêtes, laisse son fils Boémond pour pousser l'exécution de ses projets, recommande aux officiers de lui obéir, et à lui de les consulter dans toutes ses entreprises; jure de ne point user de bain, de ne se point faire couper la barbe ni les cheveux jusqu'à son retour. Il prend avec lui une escorte peu nombreuse, passe à Otrante sur

deux navires, et se rend à Salerne, où il assemble ses troupes pour courir au secours du pape. Mais la révolte de plusieurs villes de la Pouille l'oblige de s'arrêter dans cette province. Il ruine la ville de Cannes, et punit celle de Bari par de fortes contributions et par l'emprisonnement d'un grand nombre d'habitans. Tandis qu'il travailloit à pacifier ses états et à délivrer Grégoire d'un opiniâtre ennemi, son fils, passionné pour la gloire, désiroit ardemment de se signaler en Illyrie. Il assemble toutes ses troupes, auxquelles s'étoient joints un grand nombre de déserteurs grecs. La défaite d'Alexis l'avoit fait abandonner de quantité de soldats, et même de plusieurs des principaux officiers, sans compter les commandans des places dont Robert s'étoit emparé. Boémond va camper à Joannine; et, pour en faire une place de sûreté, il enferme d'un large fossé les vignobles dont elle étoit environnée. Dans ce vaste contour, il place avantageusement ses divers corps de troupes; il relève les murs, rétablit la citadelle à demi-ruinée, en fait bâtir une seconde bien fortifiée dans une autre partie de la ville. C'étoit de cette place d'armes que ses partis se répandoient dans toutes les contrées d'alentour, où ils portoient le ravage. Ces travaux employèrent le reste de l'année et les premiers mois de la suivante.

An. 1083. Par la retraite de Robert, Alexis, se croyant délivré de son plus redoutable adversaire, sortit de Constantinople au mois de mai; et, ayant joint à ses forces celles qu'il avoit laissées à Thessalonique sous le commandement de Pacurien, il marcha en diligence à Joannine. A son arrivée, Boémond, qui brûloit d'envie de combattre, lui présenta la bataille; mais l'empereur, dont l'armée étoit cette fois inférieure en nombre, ne voulut rien hasarder sans reconnoître auparavant le caractère et la capacité de l'ennemi. Il passa donc quelques jours à essayer ses forces par de légères escarmouches. Lorsqu'il

eut rassuré ses soldats par quelques succès, et qu'il les vit disposés à bien faire, il crut pouvoir livrer une bataille générale. Il savoit par expérience que le premier choc de la cavalerie normande étoit si terrible, que rien ne pouvoit y résister. Pour en amortir la violence, il prépara des chariots légers, armés au timon de quatre longues javelines, et les fit monter de fantassins cuirassés qui avoient ordre de les pousser sur les escadrons ennemis lorsqu'ils les verroient en mouvement, et de leur ôter, par ce moyen, toute leur force en rompant leur ordonnance. Au lever du soleil, le jour étant clair et sans nuage, les deux armées sortent du camp. Boémond, apercevant les chariots qui bordoient le centre des Grecs, change sur-le-champ son ordre de bataille; ce qui lui étoit facile avec des troupes exercées à toutes les évolutions. Il sépare sa cavalerie en deux corps, laisse le centre vide, et tombe avec fureur sur les deux ailes. Il les renverse après quelque résistance; et, prenant le centre en flanc, il porte partout le désordre. Alexis, qui combattoit au centre, se défend avec courage; il s'expose au plus fort de la mêlée, rallie plusieurs fois les fuyards, reçoit et porte plusieurs coups; enfin, abandonné de presque toute son armée, il est forcé de fuir. Mais en fuyant il rencontre un gros d'ennemis; il le perce, et, traversant des marais qui sembloient être impraticables, il gagne encore la ville d'Achride. Il y rassemble une partie de ses troupes, et, les laissant à Pacurien, il se retire vers le fleuve Bardar, non pas pour y chercher du repos, mais pour y rassembler de nouvelles forces, et revenir au plus tôt tenter encore une fois la fortune.

Après la victoire, Boémond étoit allé assiéger Atta, bâtie des ruines de l'ancienne Ambracie. Alexis marche au secours. Pendant la nuit qui précéda le combat, il sema de chausse-trapes toute la plaine où devoit se livrer la bataille, et fit pour son armée les mêmes disposi-

tions qui avoient donné la victoire à Boémond. Elle devoit s'ouvrir et se partager en deux corps dès qu'elle verroit la cavalerie ennemie engagée dans ces piéges, et la charger en flanc à droite et à gauche, tandis que les gens de trait, rangés de front, l'accableroient d'une grêle meurtrière. Ce plan, calculé avec justesse, auroit eu son effet, si Boémond n'en eût été instruit par ses espions, dont il étoit si bien servi, qu'il ne manquoit jamais de savoir de grand matin ce qu'Alexis avoit arrêté la veille. Il dressa son ordre de bataille sur l'avis qu'il en avoit reçu. Dès que le signal fut donné, les deux ailes de Boémond, s'étant détachées du centre, filèrent le long des chausse-trapes, et allèrent choquer les deux ailes d'Alexis, qui furent en un moment renversées. Pendant ce temps-là le centre restoit immobile, comme pour attendre l'ennemi. Les Grecs, à demi vaincus d'avance par le souvenir des deux défaites précédentes, ne firent pas longue résistance. Alexis, qui, selon le récit de sa fille, ne fuyoit jamais qu'en héros, échappa encore, en faisant repentir les ennemis de leur opiniâtreté à le poursuivre. Il regagna Constantinople.

Boémond, maître de la campagne, espéroit ne trouver plus d'obstacle à se mettre en possession des places. Achride lui ouvrit ses portes; mais la citadelle refusa de se rendre. Comme le siége en auroit été long et difficile, il ne s'y arrêta pas, et marcha en avant vers l'intérieur de la Macédoine. Il en trouva les places mieux défendues qu'il ne s'étoit imaginé. Ostrove et Berrhée résistèrent à ses attaques; et, s'étant avancé dans la Moglène, il y rebâtit un château ruiné, où il plaça une forte garnison sous le commandement du comte Sarrasin, pour tenir en bride toute la contrée jusqu'au fleuve Bardar. Son armée étant fatiguée, il se cantonna dans un lieu qu'Anne Comnène nomme *Blanche-Eglise*, et que je crois être la ville nommée aujourd'hui *Eclisso*, qui est l'ancienne Edesse de Macédoine. Il y séjourna

trois mois, et passa le reste de l'hiver à Castorie. Pendant ce séjour il découvrit un complot formé pour le trahir. Un seigneur normand, de la famille des comtes de Vexin, qui portoit le titre de comte de Pontoise, s'étoit mis au service de Robert, et Boémond venoit de l'employer avec succès dans plusieurs expéditions. Il avoit pris la ville de Scupes, sur la frontière de la Bulgarie. Ce comte, poussé par quelque mécontentement, résolut de passer au service de l'empereur grec, et débaucha deux autres comtes, nommés Renaud et Guillaume. Boémond en fut averti ; le comte de Pontoise se déroba par une prompte fuite, et gagna Constantinople. Les deux autres furent arrêtés, et obligés, selon la coutume alors établie chez les Francs, de se justifier par le duel contre leurs accusateurs. Guillaume fut vaincu et puni d'aveuglement : Renaud, plus heureux dans le combat, ne le fut pas davantage par l'événement. Robert, auquel il fut envoyé dans la Pouille, lui fit aussi crever les yeux. Tandis que Boémond, retiré à Castorie, se préparoit à de nouvelles conquêtes, Pacurien, qui étoit resté dans ce pays avec quelques troupes, rentra dans la Moglène, attaqua le château que Boémond avoit fait rebâtir, et le rasa après en avoir tué le commandant.

A cette nouvelle, Boémond, plein de colère, au lieu AN. 1084.
d'aller chercher Pacurien, qui, à la tête d'un camp volant, pouvoit aisément lui échapper, ou le fatiguer par une guerre de chicane, résolut de pénétrer dans le cœur de la Grèce. Il entre en Thessalie par les monts Cambuniens, se rend maître de la Pélagonie tripolitaine, prend d'emblée Tricala et Civisque, et va mettre le siége devant Larisse, située près du Pénée, ce fleuve si fameux dans les fables de la Grèce. On le nommoit dès-lors *Salabria*. Cette ville, la plus grande et la plus forte de la province, avoit un gouverneur digne de la défendre : c'étoit Léon Céphalas, aussi habile que

vaillant, attaché par un zèle héréditaire à la famille d'Alexis. Il lui donna aussitôt avis de l'arrivée de Boémond. L'empereur, dépourvu de troupes et hors d'état de se mettre en compagne, mande à Céphalas d'employer tout ce qu'il a de ressources pour la défense de cette place importante. Il l'anime par tous les motifs de devoir et d'honneur ; il lui promet de faire la plus grande diligence pour courir à son secours : mais il ne lui dissimule pas que, dans l'état où il se trouve, il a besoin de toute la patience et de tout le courage de Céphalas pour attendre qu'il ait mis sur pied les forces nécessaires. Il travaille aussitôt à lever de nouvelles troupes ; il demande des secours au sultan de Nicée. Soliman lui envoie sept mille hommes sous la conduite d'un de ses meilleurs capitaines. Les troupes nationales ne sont pas sitôt assemblées. Les Grecs, intimidés par les défaites précédentes, refusoient de s'engager dans de nouveaux périls : chacun fuyoit le service ; et il fallut long-temps pour former une armée qui n'étoit composée que de soldats forcés, plus prêts à déserter qu'à combattre. Toutefois le soin que prit Alexis de les exercer, sa libéralité, sa douceur, qui néanmoins ne rabattoit rien d'une exacte discipline, les encouragemens qu'il employoit pour les animer, et, plus que tout cela, l'exemple de son courage à partager avec eux toutes les fatigues, vinrent à bout de changer en soldats des paysans et des bourgeois timides.

Il y avoit déjà plusieurs mois que Céphalas soutenoit avec constance les attaques de Boémond et repoussoit tous ses efforts, lorsque Alexis approcha de Larisse. Il reçut près de Tricala une lettre de ce brave gouverneur qui lui mandoit que la ville étoit à l'extrémité ; qu'après avoir consumé tous les alimens faits pour les hommes, on avoit épuisé les tristes ressources de la dernière nécessité, et que, s'il ne les délivroit promptement, ils seroient forcés de se rendre. *Je meurs de faim,*

ajoutoit-il, *partageant mon pain avec les habitans. Ce n'est pas que je craigne la mort; mais je sais que mon dernier soupir entraînera la perte de la ville, prête à ouvrir ses portes dès que je ne pourrai plus les tenir fermées.* Sur cet avis Alexis hâta sa marche; et, persuadé par l'expérience du passé que la force ouverte ne pouvoit réussir contre des ennemis invincibles, il résolut d'employer la ruse. Ayant consulté un habitant du pays sur la disposition du terrain d'alentour, il apprit qu'il étoit rempli de chemins creux et de ravines propres à couvrir des embuscades. Dès le lendemain matin il assembla le conseil, et après avoir écouté les différens avis, il exposa le sien. C'étoit de mettre à la tête de l'armée son beau-frère Nicéphore Mélissène, revêtu des marques de la dignité impériale, et de lui donner pour lieutenant Curtice Basile, surnommé *Joannace,* officier distingué par sa valeur et par sa science militaire autant que par sa naissance. Il leur ordonna, lorsqu'ils auroient préludé par quelques escarmouches, de charger de front avec toutes leurs troupes; mais, après les premiers coups, de se débander par une crainte simulée, et de fuir vers un bourg voisin nommé Lycostome. Il se chargea de faire le reste, et leur promit la victoire, animant leur espérance par le récit vrai ou faux d'un songe de la nuit précédente, dans lequel le martyr saint Démétrius l'avoit assuré du succès; et comme l'approche du danger porte les âmes foibles à la superstition, le hennissement des chevaux qui se fit alors entendre dans tout le camp parut être un augure plus infaillible que n'auroit été une acclamation militaire. L'armée étoit campée à côté de Larisse. C'étoit encore un théâtre capable d'animer les sentimens de valeur par le souvenir d'un des plus illustres événemens, cette plaine n'étant qu'à cinq lieues de celle de Pharsale, si célèbre par la défaite de Pompée. Vers le soir, l'empereur prit avec lui un gros détachement de ses meilleurs cavaliers, et alla se poster

dans un vallon de l'autre côté de la ville. Pour dérober aux ennemis la vue de ce mouvement, en sortant du camp il les fit attaquer par un grand corps de cavalerie, qui détourna leurs regards et les attira dans la plaine, où l'on escarmoucha jusqu'à la nuit. Arrivé au lieu de l'embuscade, Alexis fit descendre ses cavaliers, qui passèrent la nuit avec lui ventre à terre, la bride de leurs chevaux attachée à leurs bras.

Au lever du soleil les deux armées se rangent en bataille. Robert avoit laissé à son fils pour lieutenant-général Bryenne, connétable de Pouille et de Calabre. La famille de ce guerrier n'avoit de commun que le nom avec celle des Bryennes de Grèce. Celui-ci étoit fils d'Eudes de Redon, comte de Penthièvre, et petit-fils d'Alain III, duc de Bretagne. Il avoit servi avec gloire Guillaume le Bâtard dans la conquête du royaume d'Angleterre, et étoit venu ensuite en Italie s'attacher à Robert Guiscard, qui lui avoit conféré la charge de connétable. C'est de lui que les auteurs bretons font descendre les barons de Châteaubriant. Boémond, voyant dans l'armée grecque la pompe militaire qui avoit coutume d'accompagner l'empereur, les enseignes qu'on portoit devant lui, les cavaliers de la garde avec leurs piques semées de clous d'argent, les chevaux du prince couverts de housses de pourpre, ne douta pas qu'Alexis n'y fût en personne. Il partage son armée en deux corps, prend sa place vis-à-vis de l'empereur, et donne l'autre corps à Bryenne. Il s'élance aussitôt sur l'ennemi avec sa fougue accoutumée, brûlant d'envie d'en venir aux mains avec Alexis, et d'envoyer à son père un prisonnier de cette importance. Les Grecs, après quelques momens de résistance, tournent le dos, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu. Boémond les poursuit avec chaleur. Alexis, qui observoit tous leurs mouvemens, jugeant par la promptitude de la fuite et de la poursuite que les deux armées devoient être déjà bien loin, remonte à cheval,

et, sortant de l'embuscade, va fondre sur le camp des Normands; il massacre tous ceux qu'il y trouve, et se rend maître des bagages. Il aperçoit dans la plaine Boémond d'un côté, Bryenne de l'autre, également acharnés à la poursuite des fuyards. Il envoie à la suite de Bryenne George Pyrrhus à la tête des archers, avec ordre de n'approcher l'ennemi qu'à la portée de l'arc, et de tirer aux chevaux. Il savoit que les cavaliers normands, tout couverts de fer et chargés d'armes pesantes, perdoient leurs forces dès qu'ils étoient démontés. Pyrrhus obéit, et les décharges de flèches en ayant abattu un grand nombre, les efforts qu'ils faisoient pour se relever, et l'agitation tumultueuse des hommes et des chevaux les enveloppèrent bientôt d'une si épaisse nuée de poussière, que, ne se voyant plus les uns les autres, ils n'apercevoient pas même les traits qui venoient leur apporter la mort. Bryenne détache trois cavaliers pour aller promptement donner avis à Boémond du danger où il se trouvoit. Boémond, ayant dissipé tout ce qui fuyoit devant lui, et se croyant vainqueur de toutes parts, avoit déjà passé dans une petite île du Pénée, où il ne songeoit qu'à se rafraîchir. Une nouvelle si imprévue l'étonne sans l'abattre; il vole au bord du fleuve, et monte avec quelques cavaliers sur une éminence voisine. Dès que les impériaux l'aperçoivent, plusieurs escadrons courent à lui; il descend sur eux avec tant de vigueur, qu'il en abat cinq cents sur la plaine. L'empereur, prévoyant que Boémond, resserré entre le fleuve et la ville, ne pouvoit échapper que par un passage étroit, le fait occuper par un détachement de ses meilleures troupes, joint à un corps de Turcs auxiliaires. Le prince furieux leur marche sur le ventre, taille en pièces Turcs et chrétiens, et en renverse une partie dans le fleuve. Il passe la nuit sur le bord, et Bryenne vient le rejoindre.

Toute son armée étant rassemblée, il côtoie le fleuve le long d'une plaine bordée de forêts, qui se termi-

noit à une gorge fort étroite entre deux collines, séparées de Larisse par un terrain marécageux. Il traverse le défilé sans être attaqué par les Grecs, qui ne surent pas profiter d'une occasion si avantageuse. Le lendemain, mais trop tard, Michel Ducas, frère de l'impératrice Irène, jeune prince plein de valeur, suivi de toute l'infanterie et de la cavalerie auxiliaire, parut à l'entrée du défilé qui le séparoit de Boémond. Il avoit ordre de ne s'y pas engager, mais d'y faire seulement filer les cavaliers turcs et sarmates, pour voltiger dans la plaine et tirer leurs flèches sans en venir aux approches. Mais, lorsque les bataillons restés en-deçà les virent déboucher de l'autre côté et harceler les Normands qui demeuroient immobiles, s'imaginant que c'étoit un effet de crainte, et que l'ennemi ne songeoit qu'à fuir, ils veulent avoir leur part de la victoire, et, sans attendre d'ordre, ils se jettent pêle-mêle dans le passage. Michel, ne pouvant les retenir, prend le parti de les suivre. Alors Boémond, qui n'avoit contenu ses gens que pour attirer le gros des ennemis, tombe sur eux avec toutes ses forces comme sur une proie assurée. Les Grecs ne peuvent soutenir une attaque si violente. Ils repassent le défilé plus confusément qu'ils n'étoient venus, et avec beaucoup de perte. Boémond les poursuit jusqu'au Pénée. Il les auroit poussés plus loin et en auroit fait un plus grand carnage, sans un accident qui jeta le trouble dans son armée. Un soldat uze, ayant percé en fuyant le porte-enseigne de Boémond, lui arracha son drapeau, et, après l'avoir tourné en l'air, l'abaissa vers la terre : c'étoit le signal de la mort du général. A cette vue, les Normands prennent l'alarme; tous, excepté ceux qui environnoient Boémond le croient tué; ils abandonnent la poursuite, et fuient vers Tricala. Boémond, ne pouvant les rallier, est lui-même obligé de les suivre; et, renonçant à son entreprise sur Larisse, qu'il avoit inutilement assiégée durant plusieurs mois, il se

retire à Castorie. L'empereur, voyant Larisse hors de danger, y laisse une partie de ses troupes, et retourne par Thessalonique à Constantinople, glorieux d'avoir réparé la honte de deux défaites par les derniers succès de cette campagne, dans laquelle il avoit fait lever le siége d'une ville importante, et remporté une demi-victoire sur un ennemi toujours vainqueur.

L'activité de Boémond ne laissoit espérer aucun repos tant qu'il seroit dans le pays. L'empereur usa d'artifice pour lui faire repasser la mer. Il savoit que la plupart des Normands étoient rebutés des fatigues continuelles que Boémond leur faisoit essuyer, et que depuis le commencement de la guerre Robert ne s'étoit pas vu en état de distribuer la paie aux soldats; il avoit su les contenir en leur faisant part du butin et leur promettant de grandes récompenses. Alexis fit couler dans leur camp des émissaires secrets qui, se mêlant parmi les soldats, leur inspiroient des sentimens séditieux. « Jusqu'à quand (leur disoient-ils) prodiguerons-« nous notre vie pour des maîtres ingrats, qui ne paient « nos travaux passés que par d'autres encore plus pé-« nibles? Depuis quatre ans que nous faisons la guerre « dans un pays hérissé de rochers et de forteresses, tan-« tôt perdus dans les nues sur le sommet des montagnes, « tantôt abîmés dans les précipices, quelle récompense « avons-nous reçue? Que peut même espérer notre pa-« tience, sinon de nouvelles blessures? Toujours dans « les batailles, dans les attaques, dans les assauts, devant « des places imprenables, est-il dans cette malheureuse « contrée une seule muraille, est-il une motte de terre « qui ne soit teinte de notre sang? Accablés de misère, « exténués de disette, obligés à vivre de rapine et de « carnage comme les bêtes féroces, on nous soustrait « notre solde, qui ne sert qu'à entretenir la guerre et à « nous acheter de nouveaux périls. Forçons nos tyrans « à nous payer enfin de tant de fatigues; qu'ils nous

« rendent le misérable fruit de nos services, ou, s'ils « continuent de nous le refuser, montrons-leur que nos « véritables ennemis sont ceux qui nous accablent de « maux. » Ces discours, passant de bouche en bouche, soulèvent toute l'armée. On prend les armes, on environne la maison de Boémond, on demande à grands cris la paie de quatre années. Il tâche en vain d'apaiser les séditieux en promettant de les satisfaire dans peu de jours; qu'ils lui donnent seulement le temps de mander à son père les besoins de l'armée. Ils répondent qu'ils veulent être payés sur-le-champ, et il a bien de la peine à obtenir d'eux la liberté d'aller lui-même chercher en Italie les sommes nécessaires. Il part aussitôt, laissant à Bryenne la garde de Castorie, et s'embarque à la Valonne.

L'empereur, de retour à Constantinople, trouva toute la ville troublée par l'audace d'un sophiste turbulent nommé Italus. C'étoit un Italien, fils d'un soldat, qui, ayant passé sa première jeunesse à la suite de son père, n'avoit eu d'autre école que les camps et les armées. Ignorant, mais présomptueux et fanfaron, il alla chercher fortune à Constantinople, et crut la faire plus aisément en se donnant pour philosophe. La Grèce, autrefois le berceau et le domicile de la philosophie, n'en conservoit plus que la vanité. Le nom de *dialectique* étoit en honneur; mais cette science n'étoit plus qu'une recherche de subtilités frivoles et de vaines pointilleries, sur lesquelles les plus graves docteurs se battoient à outrance, et le peuple, spectateur de ces combats opiniâtrément ridicules, prenoit parti avec chaleur. Italus étoit fait pour jouer un grand rôle dans ces disputes. Intrépide et insolent, avec l'avantage d'une grande taille et d'une voix de tonnerre, il s'attacha d'abord à Psellus, le héros de la philosophie de son temps. Mais Italus, toujours soldat jusque dans l'école, insulta bientôt son maître, et, se faisant un point d'honneur de le contre-

dire, il forma une secte à part. Un homme de cette espèce ne méritoit que l'obscurité ; le mauvais goût du siècle en fit un personnage. De grands seigneurs, qui prétendoient bien avoir autant d'esprit et de lumières que de naissance, le produisirent à la cour. L'empereur Michel Parapinace, quoique disciple de Psellus, fut bien aise d'entretenir de temps en temps le rival de son maître ; et Botaniate, quoiqu'il n'y comprît rien, ne se lassoit pas de l'entendre. Alexis, plus sensé, ne l'admiroit pas ; mais, le croyant attaché à sa personne, et plus instruit que tout autre des affaires d'Italie, où il étoit né et avoit passé une partie de sa vie, il l'envoya, au commencement de la guerre, à Dyrrachium pour observer les mouvemens de Robert. Ayant appris qu'Italus le trahissoit, il donna ordre de l'arrêter. Italus, averti, s'enfuit à Rome, et de là il fit sa paix avec l'empereur par l'entremise des amis puissans qu'il avoit à la cour. Il revint donc à Constantinople, et, plus accrédité que jamais, il redoubla de hardiesse. Il devint le chef, ou, comme on parloit alors, le prince des philosophes de son temps. Ses disciples, enivrés de sa doctrine, et attachés à lui jusqu'au fanatisme, imitoient les emportemens de leur maître, et remplissoient la ville de bruit et de trouble, frappant et maltraitant ceux qui se montroient rebelles à leurs raisonnemens. Ils établissoient leurs dogmes par droit de conquête. Le philosophe tyran triomphoit ; mais par malheur il s'avisa de faire le théologien, et la théologie, moins endurante, renversa d'un souffle tout cet édifice de charlatanerie. Mêlant à ses spéculations platoniciennes des systèmes hétérodoxes, il révolta les prélats, et l'empereur chargea son frère Isaac, qui ne manquoit pas de lumières, de faire examiner sa doctrine. Le tribunal ecclésiastique, par lequel il fut interrogé, peu satisfait de ses réponses absurdes, le mit entre les mains du patriarche Eustrate Garidas pour être instruit et ramené de ses erreurs.

Eustrate le logea dans son palais à dessein de travailler à le convertir. Mais, comme il étoit lui-même fort ignorant, à peine l'eut-il entretenu pendant quelques jours, qu'il se laissa éblouir par les sophismes d'Italus; et de son censeur et son juge il devint son avocat. Les autres prélats se déclarèrent contre le patriarche, et le peuple, animé par leurs discours, révolté d'ailleurs de l'insolence d'Italus, courut en foule au palais patriarchal, menaçant de le jeter par les fenêtres. Le philosophe se cacha, et l'empereur, pour faire cesser tous ces troubles, se fit donner une liste des erreurs d'Italus. On les réduisit à onze articles, qui contenoient plusieurs rêveries contraires à l'Ecriture et à la tradition de l'Eglise. Le nouvel hérésiarque fut obligé, par ordre de l'empereur, de monter tête nue sur le jubé de Sainte-Sophie, et là, en présence de tout le peuple, de rétracter et de condamner chacun de ces articles. Il obéit; mais cette humiliation le rendit furieux. Il continua de débiter sa doctrine avec plus d'effronterie qu'auparavant. Les prélats s'assemblèrent, et prononcèrent anathème contre sa personne. Ce coup le terrassa; il craignit d'être enfin livré à la justice séculière; et, ne se sentant nulle disposition au martyre, il se réduisit au silence. On dit même que dans la suite il revint de bonne foi de ses erreurs, et qu'il donna toutes les marques d'une véritable conversion. Ce fut en cette occasion que le patriarche Eustrate Garidas, qui avoit fait preuve d'incapacité, fut déposé par ordre de la cour, et la place fut remplie par Nicolas, surnommé *le grammairien*, homme vertueux, mais très-médiocrement digne du surnom qu'il portoit, et qui, dans le langage de ce temps-là, signifioit un homme consommé dans les sciences humaines.

nn. Alexis apprit avec joie le succès de son artifice et le départ de Boémond. Alors, rassuré par l'éloignement de ce brave guerrier, il se remit en campagne, dans le

dessein de chasser Bryenne de Castorie. Il arriva devant la place avec tout l'appareil d'un siége. Castorie étoit située au milieu d'un lac, dans une presqu'île jointe au continent par un isthme fermé d'une muraille flanquée de tours. Cette gorge étroite s'élargissoit peu à peu, et se terminoit à une place environnée de rochers qui servoient de murs à la ville. Une situation si avantageuse, jointe à la valeur du commandant, rendoit l'entreprise très-difficile. Alexis s'établit devant l'isthme, dans un camp palissadé et bordé de tours de bois ceintes de bandes de fer aux jointures des étages. Il met ensuite ses machines en action, et ne cesse de battre la barrière de l'isthme. Les assiégés se défendent avec courage; ils ferment de leurs corps les brèches qu'on faisoit à la muraille, et réparent la nuit ce qui avoit été abattu pendant le jour. L'empereur, n'espérant pas les réduire par la force, résolut de s'aider de la ruse. Il avoit observé que les rochers qui bordoient la presqu'île du côté opposé à l'isthme étoient beaucoup plus élevés et plus escarpés que les autres; d'où il conjectura que cette partie étoit la plus mal gardée. Il espéra donc surprendre la ville par cet endroit. Mais il falloit des bateaux pour arriver au pied de ces rochers, et il n'y en avoit pas un sur le lac. On en ramassa de toutes les rivières voisines; et, après les avoir voiturés au camp, on les descendit dans le lac. George Paléologue, toujours prêt à courir aux entreprises hasardeuses, s'y jeta avec les plus braves de l'armée. L'empereur lui recommanda d'aborder de nuit au pied des rochers et d'y attendre le signal; de grimper aussitôt sur la cime, et quand il verroit les habitans aux prises avec l'empereur qui les attaqueroit par l'isthme, de descendre sur eux et de les charger par-derrière. Il jugeoit bien que, ne pouvant résister à ces deux attaques à la fois, ils seroient infailliblement forcés par l'une ou par l'autre. Tout fut exécuté selon le plan qu'avoit dressé l'empereur. Bryenne, pris entre deux

troupes ennemies, exhortoit encore ses gens à se défendre avec courage ; mais ils s'écrièrent que ce seroit se sacrifier en pure perte, et qu'il ne restoit d'autre voie de salut que de capituler. Ils députèrent donc à l'empereur, qui leur accorda une capitulation honorable. Il leur laissa le choix de s'engager dans ses troupes ou de repasser le golfe pour retourner en Italie. Pour leur donner à ce sujet une entière liberté, on convint que l'empereur feroit planter deux drapeaux, l'un près de l'église de Saint-George, pour ceux qui voudroient passer à son service; l'autre du côté de la Valonne, pour ceux qui aimeroient mieux retourner dans leur pays. La plupart embrassèrent le service de l'empereur ; c'étoient des aventuriers sans bien , sans famille , qui se laissèrent attirer par des espérances de fortune dont le soldat est toujours la dupe. Alexis les auroit donnés tous pour le seul Bryenne, dont il estimoit la valeur. Mais ce guerrier n'étoit pas de caractère à vendre son honneur. Tout ce que l'empereur put obtenir de lui, ce fut la promesse de ne plus servir contre l'empire, à condition qu'Alexis le feroit escorter jusqu'à la frontière ; ce qui fut accordé. Bryenne, fidèle à sa parole, se retira sur ses terres en Bretagne.

Avant que de se rendre à Constantinople, Alexis voulut punir les pauliciens, qui avoient abandonné son armée. On ne pouvoit sans un grand danger employer la force contre eux : c'eût été réduire au désespoir un peuple meurtrier et accoutumé à braver la mort. Mais il étoit aussi d'une dangereuse conséquence de laisser leur désertion impunie. Pour épargner le sang de ces hommes féroces et celui de ses propres soldats, il usa d'une feinte ; et, étant arrivé à Mosynople *, c'étoit l'ancienne Maximianopolis, dans la province de Rho-

* Il faut corriger ce qui est dit de Mosynople tom. 7, p. 517, sur ce qui est dit ici.

dope, à trente lieues de Philippopolis, il y manda les principaux de la nation, comme pour les récompenser de la valeur qu'ils avoient montrée dans la bataille de Dyrrachium. Il vouloit, disoit-il, les attacher à l'empire par un traitement plus avantageux. La prise de Castorie les avoit déjà intimidés, et l'espérance d'une meilleure fortune les attira dans le piége. Lorsqu'ils furent arrivés en grand nombre, l'empereur se fit donner la liste de leurs noms; et, sous prétexte de vouloir les connoître chacun en particulier, pour en user avec eux à proportion de leur mérite, il les fit appeler devant lui par dixaines. Dès qu'ils étoient entrés, on leur ôtoit leurs armes et leurs chevaux, et on les conduisoit en diverses prisons qui leur étoient préparées. Chaque dixaine se présentoit sans être instruite de ce qui s'étoit fait à l'égard des autres, et étoit traitée de la même manière. Lorsqu'ils furent tous arrêtés; on leur fit leur procès. Leurs biens furent confisqués et distribués pour récompense aux autres soldats qui s'étoient signalés par leur fidélité et leur bravoure. On envoya des gardes à Philippopolis pour chasser leurs familles de leurs maisons et de leurs terres, et en prendre possession au nom de l'empereur. Néanmoins on fit grâce dans la suite à plusieurs d'entre eux, et surtout à ceux qui consentirent à recevoir le baptême. Les plus coupables furent transportés dans des îles désertes. Les autres eurent la liberté de se retirer où ils voudroient. La plupart retournèrent à Philippopolis, préférant à tout autre séjour celui de leur patrie, quoiqu'ils n'y trouvassent plus qu'une triste indigence.

Les précautions que prit l'empereur pour les contenir dans l'obéissance eurent le succès qu'il désiroit. Il n'y en eut qu'un seul qui fit éclater son ressentiment, et c'étoit celui dont il sembloit qu'on eût le moins à craindre. Lorsque Alexis avoit reçu de Botaniate la dignité de grand-domestique, il avoit pris à son service un pau-

licien nommé *Le Bègue*, à cause du défaut de sa langue: Content de son zèle et de son intelligence, il le fit baptiser et le maria avec une fille de condition attachée au service de l'impératrice. Le Bègue avoit laissé quatre sœurs dans son pays. Il apprit qu'elles étoient enveloppées dans la proscription commune et dépouillées de leurs biens. Pénétré de douleur, il résolut de venger, autant qu'il le pourroit, sa famille et sa patrie. Sa femme, ayant découvert son dessein, en avertit un officier principal, et Le Bègue, se sentant démasqué, débaucha plusieurs de ses amis, s'enfuit avec eux au fond de la Thrace, et s'empara d'une forteresse abandonnée, située sur le sommet d'une montagne, dont il fit une retraite de brigands. Anne Comnène la nomme *Béliatoba*. Ne vivant que de rapines, il faisoit tous les jours des courses dans les campagnes voisines, et portoit le ravage jusqu'au portes de Philippopolis. Non content de cette vengeance, il fit alliance avec les Patzinaces voisins du Danube et maîtres de la ville de Dristra. Alors renonçant à sa femme qu'il avoit laissée à Constantinople, et dont il se croyoit trahi, il épousa la fille d'un de leurs seigneurs. Il travailloit à les engager dans une guerre contre l'empereur, lorsque Alexis, prévoyant les maux qu'un seul homme pouvoit causer à tout l'empire, tâcha de le ramener par une amnistie, dont il lui envoya l'assurance dans une bulle d'or. Mais Le Bègue ne se laissa pas prendre à toutes ces belles paroles, et, profitant de l'avantage de son poste et des autres occupations de l'empereur, il continua long-temps ses ravages.

*Anna. Comn. l. 6. Baronius.*

L'empereur, retournant à Constantinople après la prise de Castorie, s'attendoit à y être reçu avec la joie et les honneurs d'un nouveau triomphe. Mais, au lieu d'acclamations, il n'y trouva que des murmures. Surpris d'une telle réception, il apprit que tout le peuple le maudissoit comme un tyran qui avoit pillé les églises et profané les vases consacrés au culte du Seigneur, et

que, dans les places et les carrefours de la ville, on le comparoit à l'impie Balthazar. Les zélateurs avoient profité de son absence pour indisposer les esprits; et à force de faire gémir la religion éplorée, à force de montrer les autels dépouillés, disoient-ils, par une main sacrilége, ils étoient venus à bout de rendre le prince universellement odieux. Alexis, moins attentif à conserver l'amour du peuple que sensible au regret de l'avoir perdu, fit tous ses efforts pour le recouvrer. Quoique le besoin le plus urgent l'eût forcé à recourir à cette ressource, et qu'il ne l'eût employée qu'avec la résolution de rendre après la guerre tout ce qu'il avoit tiré des églises, sa conscience ne lui faisant aucun reproche, il voulut cependant faire cesser ceux de ses sujets. Il convoqua une assemblée générale dans le palais de Blaquernes, à dessein de s'y justifier et de plaider lui-même sa cause. Tout le sénat, toute la noblesse militaire, tout l'ordre ecclésiastique, s'y rendirent, impatiens de savoir le sujet d'une convocation si extraordinaire. Alexis étoit grand comédien. Assis sur un siége élevé, quoiqu'il présidât l'assemblée, il avoit cependant la contenance humiliée d'un accusé, et sembloit comparoître devant ses juges. Il fit citer les gardiens du trésor des églises, et lire d'une part le rôle des vases et des ornemens dont ils étoient dépositaires, de l'autre le mémoire de ceux qu'ils avoient été obligé de mettre entre les mains de l'empereur. Il se trouva que le prince n'avoit fait usage que de l'or et de l'argent prodigué par Monomaque sur le tombeau de l'impératrice Zoé, et de quelques vases peu nécessaires au culte divin. Cette information achevée, l'empereur déclara qu'il s'en remettoit au jugement de l'assemblée, et qu'il permettoit à chacun d'opiner à sa volonté.

Comme cette invitation ne tentoit personne, et qu'on demeuroit en silence, l'empereur prenant un air plus assuré et un ton de voix plus ferme : « Vous n'ignorez

« pas (dit-il) en quel état se trouvoit l'empire lorsque « vous m'en avez confié le gouvernement. Attaqué par « les barbares, destitué de tous les secours d'argent et « de troupes nécessaires pour sa défense, il penchoit vers « sa ruine ; j'en ai senti tout le poids dans les efforts « qu'il m'a fallu faire pour le relever. Malgré l'épuise- « ment du trésor, il a fallu lever des troupes, les vêtir, « les armer, pourvoir à leur subsistance, fournir à « toutes les dépenses de la guerre, ce monstre dévorant « et insatiable. Je puis bien protester à aussi juste titre « qu'autrefois Périclès que tout l'argent qui m'a passé « par les mains n'a été employé que pour le salut de « l'empire. C'est pour défendre votre honneur et votre « liberté que j'ai imploré le secours de l'Eglise, notre « mère commune. C'est elle qui m'a mis les armes à la « main; c'est sous ses auspices que, volant moi-même à « tous les dangers, toujours environné des armes des « ennemis, sentant sur mon corps la pointe de leurs « épées, servant de but à leurs traits, j'ai tant de fois « exposé ma vie pour conserver nos temples et nos « autels. Je ne m'étonne pas cependant que ma conduite « ait éprouvé la censure. David, qui joignoit à la ma- « jesté royale le divin caractère de prophète, n'en a pu « éviter les traits, lorsqu'il fut réduit à se nourrir lui « et sa troupe des pains réservés aux prêtres. J'ose le « dire, ce que j'ai fait est encore plus excusable, puisque « la loi judaïque ne portoit aucune exception, et que « les canons de l'Eglise permettent de vendre les vases « sacrés lorsqu'il ne reste aucun autre moyen de ra- « cheter des captifs. Et quand est-ce que cette nécessité « fut jamais plus pressante? Ce n'étoient pas quelques « malheureux qu'il s'agissoit de délivrer; c'étoient des « provinces entières, de grandes villes; c'étoit Constan- « tinople même, c'étoit la chrétienté que des nations « infidèles menaçoient d'une honteuse et cruelle servi- « tude. C'est pour éloigner ces affreux désastres que nous

« avons, non pas enlevé, mais emprunté pour quelque « temps des vases, des ornemens de peu d'usage. J'espère « qu'avec un peu de réflexion vous ne condamnerez pas « des vues si chrétiennes, et que les plus mal disposés « reviendront d'une injuste prévention. »

L'éloquence d'Alexis ne fit pas l'impression qu'il espéroit. Les esprits étoient aliénés. Ceux qui deux ans auparavant avoient condamné la roideur inflexible de l'évêque Léon étoient eux-mêmes revenus à son rigorisme. Alexis, lisant sur tous les visages des signes d'improbation, reprit le ton suppliant, se confessa coupable, et se condamna lui-même à une prompte restitution. Il fit lire de nouveau les registres des églises, et mettre le prix à tout ce qu'il en avoit enlevé. Il régla la somme qui seroit tous les ans payée de son trésor, jusqu'à ce que la dette fût entièrement acquittée, et pour l'intérêt il se chargea de l'entretien des clercs qui desservoient une des principales églises de la sainte Vierge. Son empressement à dissiper tous les nuages le porta même à publier une bulle d'or dans laquelle, après s'être excusé sur la nécessité, il confesse son prétendu crime, en demande pardon à Dieu à la face de tout l'empire, défend à ses successeurs d'avoir jamais recours à cette ressource, qu'il traite de sacrilége, déclare impie quiconque osera l'employer, et le charge de malédictions. Une longue expérience n'avoit pas encore suffi pour apprendre aux princes que toutes ces défenses, signifiées d'avance à leurs successeurs, s'ensevelissent avec eux dans le même tombeau, et que l'autorité morte qui les a faites perd sa force contre l'autorité vivante qui les viole. Cette bulle, qui se lit encore dans le corps du droit oriental, est datée du mois d'août de l'an 1082. Mais il m'a paru plus conforme à la suite des événemens de la rapporter à l'année 1084, selon le récit d'Anne Comnène, et de supposer dans cette date une erreur de copiste.

On découvrit dans ce même temps une conjuration formée contre l'empereur. La qualité des conjurés pouvoit la rendre dangereuse. L'imprudence, qui, par un bienfait du ciel, semble être attachée à ces complots criminels, ne la rendit funeste qu'à eux-mêmes. Ils furent accusés et convaincus. Alexis signala sa clémence en leur laissant la vie ; il se contenta de confisquer leurs biens et de les condamner à l'exil.

*Anna. Comn. l. 6. Du Cange, not. et hist. de Constantinople, l. 4. Malaterra. l. 3, 4. Guill. App. l. 5. Hist. belli sacri. Order. l. 5, 7. Guill. Malmesb. l. 3. Roger de Hoveden. Chron. bar. Chr. saler. Calend. Mauric. Andegar. Necrol. Molism. Chr. Amal. Lup. protos. Romualdi chron. Leo. Allat. de eccles. or. et occid. perpetuâ consens. l. 2, c. 10. Lucius de regno dalmat. l. 3, c. 2. Sabellio. decad. 1, l. 5. Pagi ad Baron. Giann. hist. nap. l. 10, c. 6.*

Pendant que ces événemens occupoient l'empereur à Constantinople, Robert se préparoit à repasser en Illyrie. Les succès de Boémond l'avoient d'abord comblé de joie. Les deux journées de Joannine et d'Arta lui donnoient les plus grandes espérances. Le jour même que son fils avoit battu Alexis devant Arta en Epire, il avoit forcé, en Italie, l'empereur Henri de sortir de Rome ; en sorte que, par un bonheur inouï, il avoit en un seul jour, dans deux diverses contrées, remporté deux victoires, l'une par lui-même, l'autre par son fils. La levée du siége de Larisse commença d'altérer son contentement. Le retour de Boémond, la perte de Castorie et la dispersion de ses troupes, dont une partie s'étoit donnée aux Grecs, achevèrent de l'affliger ; mais, toujours ferme et intrépide au milieu des revers, il résolut d'aller en personne rappeler la fortune, qui n'osoit le trahir qu'en son absence. Il fit publier dans tous ses états une nouvelle expédition en Illyrie. Tous ses sujets étoient soldats comme leur prince ; et bientôt il vit à sa suite une brillante jeunesse qui ne respiroit que les combats et la gloire. Il équipa en peu de jours une flotte nombreuse ; et, prenant avec lui ses quatre fils, Boémond, Roger, Robert et Gui, il fit partir avant lui Boémond et Gui, pour assurer son passage en s'emparant de la Valonne et de Butrot ; ce qu'ils exécutèrent sans peine. Anne Comnène dit qu'Alexis avoit secrètement tenté la fidélité de Gui par l'offre d'un mariage riche et honorable dans la maison impériale, et que ce

jeune seigneur y avoit consenti, cachant avec soin à son père et à son frère cette négociation avec l'ennemi de sa famille. Mais la suite de la conduite de Gui ne permet pas de le soupçonner d'une perfidie assurément très-criminelle, quoique Anne Comnène n'y attache aucun blâme. Robert assembla sa flotte à Tarente, d'où il la fit passer à Brindes, comme au port le plus sûr de cette côte. Peu après, faisant réflexion que le trajet étoit plus court d'Otrante à la Valonne, il revint à Otrante, où il attendit le vent favorable. Il partit au mois de septembre avec ses fils Roger et Robert, laissant ses états au gouvernement de sa femme, qui l'accompagna jusqu'au moment du départ.

Robert étant arrivé sans danger à la Valonne, fut obligé par le mauvais temps d'y séjourner deux mois sans pouvoir mettre à la voile. Cependant l'empereur, dès qu'il reçut la nouvelle des préparatifs du prince normand, avoit écrit aux Vénitiens pour les prier de mettre leur flotte en mer, leur promettant de les dédommager des frais de l'armement. Il équipa lui-même ce qu'il avoit de vaisseaux, et les garnit de troupes sous le commandement de Maurice. La flotte vénitienne assiégeoit déjà Corfou, lorsque celle de l'empereur vint la joindre; et, selon Anne Comnène, Robert fut vaincu dans trois grands combats. Mais, comme les autres historiens n'en disent rien, à l'exception de Sabellicus, qui parle de trois combats, dont un seul fut décidé à l'avantage des Vénitiens, il est à croire que la princesse a été mal informée de ces événemens, qui ont suivi de près sa naissance, ou qu'elle exagère comme des actions importantes de simples rencontres de quelques vaisseaux, dans lesquelles Robert eut peut-être du désavantage. Mais elle convient elle-même de la grande victoire qu'il remporta dans une bataille générale entre Corfou et Céphalonie, quoiqu'elle en abrège beaucoup le récit, et qu'elle diminue

autant qu'elle peut la gloire du vainqueur. Nous suivrons donc plus volontiers Guillaume de Pouille, qui décrit les principales circonstances de cette célèbre journée. La flotte de Robert étoit composée de cent frégates légères et de vingt vaisseaux de haut bord. Il divisa ceux-ci en quatre escadres, chacune de cinq bâtimens; il se mit à la tête d'une division, et ses trois fils, Roger, Robert et Boémond, à la tête des trois autres. Les bâtimens de moindre grandeur voguoient à la suite de chaque division. Dans la flotte impériale les navires grecs n'étoient que de grosses barques armées en guerre; mais neuf vaisseaux vénitiens surpassoient en force et en grandeur tous ceux de Robert. Ils viennent fondre sur les Normands, et présentent au bout de leurs vergues de grosses masses de fer prêtes à les abîmer lorsqu'ils viendroient à l'abordage. En même temps les barques grecques semées dans les intervalles font pleuvoir une grêle de pierres et de flèches. Tous ceux qui montoient le vaisseau de Roger sont blessés; il a lui-même le bras percé d'un dard, et continue de combattre, ne sentant que l'ardeur de vaincre. Son père lui envoie ordre de courir sur toutes ces barques légères qui voltigent entre les vaisseaux vénitiens; il leur donne la chasse et les met en fuite. Il ne restoit plus que les bâtimens de Venise, qui sembloient être autant de forteresses flottantes. Les Normands les heurtent avec tant de violence, que sept sont coulés à fond, les deux autres sont pris. Quoique les barques grecques eussent fui promptement, et que la crainte leur donnât des ailes, on en atteignit sept, qui furent amenées à Robert. On fit deux mille cinq cents prisonniers; d'autres disent cinq mille; et, selon Anne Comnène, il y eut treize mille, tant Grecs que Vénitiens, qui périrent dans les eaux. Elle ajoute, ce que le caractère de Robert rend peu vraisemblable, que le vainqueur traita les prisonniers avec une inhumanité barbare; qu'il fit crever les

yeux aux uns, couper le nez, les mains, les pieds aux autres; et que, loin d'intimider par ces cruautés les gens du pays, qu'il sollicitoit à la révolte contre Alexis, ils lui répondirent qu'ils demeureroient fidèles à l'empereur, quand même ils verroient égorger à leurs yeux leurs femmes et leurs enfans.

Les approches de l'hiver rendant la mer impraticable, Robert mit sa flotte à couvert dans le lac Glykys, sur la côte d'Epire, au sud-est de Corfou, et s'en alla hiverner avec son armée à Bundicia, dans le voisinage. La rigueur du froid et la famine dans un pays dévasté firent périr en trois mois dix mille fantassins et cinq cents cavaliers. Boémond, malade, fut obligé d'aller chercher du soulagement en Italie. Au retour du printemps, Roger, par ordre de son père, passa dans l'île de Céphalonie avec quelques vaisseaux, et mit le siége devant la capitale. L'entreprise étant plus difficile qu'elle ne l'avoit paru, Robert alla prendre sa flotte; mais la sécheresse avoit tellement fait baisser les eaux du lac, qu'il étoit impossible de mettre les vaisseaux à flot. Le duc, fécond en expédiens, rétrécit le lit du lac en enfonçant à droite et à gauche un rang de troncs d'arbres bien liés ensemble, garnis de claies en dedans, et en dehors d'une épaisse terrasse de sable qui bouchoit toutes les fentes et soutenoit l'ouvrage. Il fit rassembler toutes les eaux dans ce canal. Elles se trouvèrent bientôt assez hautes pour porter les navires à la mer, et la flotte mouilla au promontoire d'Ather en Céphalonie, du côté de l'île d'Ithaque. Mais, avant que Robert eût pu joindre son fils, il fut pris d'une fièvre ardente qui le réduisit en peu de jours dans un état où l'on désespéroit de sa vie. A cette triste nouvelle, Roger abandonne le siége et accourt auprès de son père. Sigelgaïte et Boémond passent le golfe en diligence, et n'arrivent que pour recevoir ses derniers soupirs, le 17 juillet. La désolation fut extrême. Ce guerrier, aussi bon et aussi

An. 1085.

généreux que hardi et invincible, étoit autant chéri de ses troupes que de sa propre famille. Quelques auteurs ont prétendu que Sigelgaïte, mère de Roger, craignant que Robert ne donnât ses états d'Italie à Boémond, fils du premier lit, le fit mourir de poison. Des historiens moins hardis à donner cours aux calomnies populaires disent, au contraire, que cette princesse fut inconsolable. Roger, qu'il avoit nommé son héritier au duché de Pouille et de Calabre, fit embarquer toutes les troupes pour accompagner le corps de son père qu'on transportoit en Italie. La flotte essuya dans le passage une furieuse tempête; plusieurs vaisseaux furent submergés, et le corps de Robert tomba dans la mer. On eut peine à le retirer des eaux. Comme il étoit corrompu en arrivant au port d'Otrante, on enterra dans cette ville le cœur et les entrailles; et, après avoir de nouveau embaumé le reste, on le transporta dans l'église de la Sainte-Trinité à Vénuse, comme il l'avoit ordonné. Telle fut la fin de ce guerrier, qui avoit fait trembler les deux empires. On peut dire que Robert Guiscard et Guillaume le Conquérant furent les deux héros de leur siècle. Tous deux également braves, rusés, politiques, ils n'eurent de supérieur du côté de la hardiesse et de l'ambition que le pape Grégoire VII, qui mourut cette même année.

Quoique Alexis se sentît déchargé d'un fardeau qu'il avoit peine à supporter, il se fit néanmoins honneur à lui-même par les larmes qu'il versa en apprenant la mort d'un ennemi si estimable. La conjoncture étoit favorable pour recouvrer tout ce qu'il avoit perdu en-deçà du golfe : aussi fut-il prompt à en profiter. Il engagea les Vénitiens, que le commerce avoit attirés à Constantinople, à solliciter par lettres leurs compatriotes, qui habitoient en assez grand nombre à Dyrrachium avec des marchands d'Amalphi et d'autres Occidentaux, de servir l'empereur pour le remettre en pos-

session de la ville. Il n'épargna ni présens ni promesses, et il n'eut pas de peine à réussir. On fit main basse sur les Normands et sur leurs partisans, et l'on envoya les clefs à l'empereur. C'est ce que raconte Anne Comnène. Selon d'autres auteurs, ce fut Bodin, roi de Servie, qui s'empara de Dyrrachium ; mais il le rendit bientôt après par un traité. Quelques soldats qu'on avoit laissés dans l'île de Céphalonie prirent parti dans les troupes grecques avec leurs officiers. Le plus célèbre fut Pierre d'Aulps, seigneur provençal, que l'on nomma ensuite Pierre d'Aliphe. Il fut la tige de la maison des Pétraliphes, qui devint illustre à Constantinople par ses dignités et par ses alliances. Toutes les îles et les places de la côte rentrèrent dans l'obéissance ; et de tant d'attaques et de batailles, de tant de sang répandu en Illyrie, il ne resta que le souvenir d'une domination de courte durée. Pour récompense des importans services qu'Alexis avoit reçus des Vénitiens dans le cours de cette guerre, il honora le doge, dont le fils avoit commandé la flotte, de la dignité de protosébaste, avec un revenu proportionné à la splendeur de ce titre. Il donna aux Vénitiens le commerce franc et libre à perpétuité dans toute l'étendue de l'empire ; en sorte qu'ils ne paieroient aucun droit, soit pour l'importation, soit pour l'exportation de leurs marchandises. Malgré le schisme qui séparoit alors l'église grecque, Alexis étoit secrètement uni de communion avec l'église latine. Il envoyoit fréquemment des présens au monastère du mont Cassin, aux églises de France et d'Allemagne, et même à Rome. Depuis la mort de Robert, il fit porter tous les ans quantité d'or à toutes les églises de Venise. Il rendit tous les marchands d'Amalphi, établis en grand nombre à Constantinople, tributaires de l'église de Saint-Marc. Il donna en propre à cette église quantité de maisons, tant à Constantinople qu'à Dyrrachium, et ailleurs. Selon les auteurs de Venise, le doge fut encore honoré

du titre de roi de Dalmatie ; et Lucius prétend que, par cette concession, la république acquit la possession entière du golfe Adriatique. Alexis, étant maître de Dyrrachium, en donna le gouvernement à Jean Ducas, frère de l'impératrice, avec des troupes suffisantes pour garder la ville et pour résister aux Dalmates. Bodin, roi de Servie, prince guerrier, riche et sans foi, quoique allié des Grecs, excitoit les Dalmates à la révolte. Il leur fournissoit des troupes pour courir sur les terres de l'empire, et s'emparoit avec eux de plusieurs places, qu'il joignoit ensuite à la Rascie, dont il avoit donné une partie en souveraineté à Volcan, seigneur dalmàte. Jean Ducas, pendant onze ans qu'il gouverna ce pays, reprit sur Volcan grand nombre de ces places, gagna plusieurs batailles, et défit dans un grand combat Bodin lui-même, qu'il fit prisonnier. Nous verrons dans la suite Jean Ducas employé contre les Turcs, et donnant partout des marques de son courage et de sa fidélité.

# LIVRE QUATRE-VINGT-DEUXIÈME.

LA mort de Robert augmenta beaucoup la réputation d'une secte de charlatans que l'ignorance du siècle avoit déjà fort accréditée. Au moment que Robert passa pour la seconde fois en Illyrie, Seth, fameux astrologue, déposa entre les mains d'un seigneur de la cour d'Alexis, en présence de plusieurs témoins, un papier cacheté, en lui recommandant avec instance de ne l'ouvrir qu'à sa réquisition. On ne l'ouvrit qu'à la nouvelle de la mort du duc, et l'on y trouva ces mots : *Un ennemi venu d'Occident, après avoir causé de grands troubles, périra subitement.* Personne ne fit réflexion qu'une prédiction conçue en ces termes, et consignée sous une telle condition, ne couroit pas grand risque. On aima mieux admirer Seth comme le confident intime du maître des événemens humains. Alexis seul n'en fut pas dupe. Ce prince, le plus sensé de sa cour, loin de prodiguer sa confiance à cette sorte d'imposteurs, les méprisant pour lui-même, les craignoit pour l'état comme des hommes dangereux, capables d'enivrer les esprits foibles et de faire naître de funestes espérances. Il s'étudia donc à les décréditer. Deux de ces prétendus prophètes avoient grande vogue à Constantinople. L'un étoit un Egyptien d'Alexandrie, assez adroit pour compasser tellement ses rêveries, qu'il paroissoit toujours avoir annoncé la vérité. Alexis chassa celui-là de la ville, et l'exila à Rédeste. L'autre étoit un Athénien nommé Catanange, qui, malgré la réputation que lui faisoit son impudence, étoit toujours démenti par l'événement. L'empereur conserva celui-ci précieusement, et lui permit de mentir tant qu'il

An. 1085.
Anna. Comn. l. 6.

vécut, pour désabuser, s'il étoit possible, les imbécilles, qui trouvoient cependant toujours de quoi se tromper eux-mêmes par des interprétations forcées.

Anna. Comn. l. 15. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 11.

La guerre d'Illyrie étoit à peine terminée, qu'Alexis en eut une autre à soutenir contre les Turcs. Elle auroit été plus funeste, si cette nation eut réuni ses forces, et qu'elle ne se fût pas mutuellemement déchirée par des guerres civiles. Depuis le règne de Diogène, les Turcs ne cessoient de ravager l'Asie mineure. Partagés en plusieurs bandes, qui avoient leurs intérêts séparés, quoiqu'elles reconnussent toute la souveraineté du sultan de Perse, ils se répandoient de toutes parts dans ce beau pays, qui n'étoit plus couvert que de monceaux de ruines. Les habitans qui ne périssoient pas par l'épée étoient traînés en captivité au-delà du Tigre, ou sur les bords de l'Oxus et du Jaxarte. Ceux qui échappoient à la fureur des Musulmans n'avoient d'autre asile que les forêts, les cavernes, les montagnes inaccessibles, où ils attendoient la mort dans la plus affreuse misère. Accablés de leurs propres malheurs, il n'y en avoit aucun qui n'eût encore à pleurer la mort ou la captivité d'un frère, d'un fils, ou d'une fille chérie, devenue la proie des barbares. Les Turcs possédoient déjà le Pont, la Paphlagonie, la Bithynie, au midi de Nicée, une partie de l'Ionie, la Phrygie, la Cappadoce, la Lycaonie, l'Isaurie, une partie de la Cilicie, les côtes de Pamphylie jusqu'à Satalie; et toute cette étendue porte dès ce temps-là le nom de *Turquie*, dans les historiens. Soliman, fils de Coutoulmisch, et petit-cousin du fameux Thogrul-Beg, avoit fait toutes ces conquêtes, et Malek-Schah, sultan de Perse et chef des Seljoucides, lui avoit abandonné la possession de tous les pays depuis Antioche de Syrie jusqu'à l'Hellespont.

Anna. Comn. l. 6. M. de Guignes, hist.

La perfidie d'un Grec lui mit Antioche même entre les mains. Ce Philarète dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, après s'être soumis à Botaniate, n'étoit pas resté

long-temps fidèle. Voulant profiter du démembrement de l'empire, dont les Turcs enlevoient les plus belles provinces, il se rendit maître d'Antioche, et travailloit à se faire un état indépendant. Mais, n'espérant pas y réussir, malgré les Turcs dont il étoit environné, il forma le projet de les mettre dans son parti en se faisant musulman. Son fils, plus attaché que lui à la religion de ses pères, eut horreur de cette apostasie; et, après avoir mis tout en œuvre pour l'en détourner, le voyant inébranlable dans ce dessein impie, il résolut de perdre Antioche pour sauver son père. Il part secrètement, arrive en huit jours à Nicée, et persuade à Soliman que rien ne lui sera plus facile que de s'emparer de la plus puissante ville de l'Orient. Le sultan, plein d'ardeur pour étendre ses états, laisse dans Nicée Aboulcasem, le plus brave de ses officiers, et, accompagné du fils de Philarète, il traverse en douze nuits l'Asie mineure, se tenant caché pendant le jour, afin qu'on ne pût être instruit de sa marche. Il arrive sans être attendu et entre dans Antioche, dont il se rend maître. Dans le même temps un autre Turc, nommé Charatice, surprend la ville de Sinope: c'étoit le dépôt de toutes les recettes des provinces voisines.

*des Huns, l. 11. Pagi ad Baron.*

Philarète, pour se procurer la paix avec Scharfeddoulet, émir d'Alep et de Mosul, s'étoit assujetti à lui payer tribut. Antioche ayant changé de maître, l'émir exigeoit la même redevance. Mais le sultan, trop fier pour donner à un émir cette marque de soumission, ne répondit à sa demande que par les armes. Il entre sur les terres de l'émir, ravage le pays, et, naturellement bon et juste, il se laisse attendrir par les larmes des habitans, qu'il punissoit de l'insolence de leur maître. Plein de regret d'avoir versé le sang des Musulmans, qu'il chérissoit comme ses frères, il leur fait restituer tout ce qui leur avoit été enlevé, et rejette sur Scharfeddoulet la faute de ces désordres. L'émir, peu sen-

sible à cet exemple de générosité, marche vers Antioche, à dessein de l'assiéger. Soliman court au-devant de lui et le rencontre sur la frontière du territoire d'Alep. Les deux chefs, également animés, se livrent une sanglante bataille, où Scharfeddoulet est vaincu et demeure entre les morts. Soliman s'avance vers Alep, et somme le commandant de se rendre. Celui-ci, résolu de conserver la place, mais trop foible pour tenir seul contre un si puissant ennemi, implore le secours de Toutousch, frère de Malek-Schah, et depuis peu établi en Syrie. Ce guerrier, brûlant du désir de s'agrandir par la possession d'Alep, marche à Soliman et taille en pièces son armée. Le vaincu, après avoir fait d'incroyables efforts pour rallier les fuyards, obligé de fuir lui-même la première fois de sa vie, va cacher sa honte dans une retraite écartée. On le découvre, on le presse de venir se mettre entre les mains du vainqueur; on lui promet un traitement honorable. Ces offres, loin de faire plier sa fierté naturelle, ne font que révolter une âme peu accoutumée aux revers. Il n'y répond qu'en tirant son poignard, qu'il se plonge dans le cœur. Toutousch, par sa victoire, se croyoit maître d'Alep. Il s'en approcha, faisant porter à la tête de son armée le corps de Soliman, persuadé qu'à cette vue on alloit lui ouvrir les portes. Le commandant lui envoya faire des excuses, disant qu'il ne pouvoit disposer de la ville qu'avec la permission de Malek, leur souverain; et il sut tellement prolonger la négociation, que les ordres du sultan arrivèrent avant qu'elle fût terminée. Malek ordonnoit à Toutousch de se retirer, et il fallut obéir.

Cette victoire de Toutousch sur le plus puissant vassal de l'empire musulman le rendit redoutable à son frère même. Malek en conçut une telle jalousie, que, pour le tenir en bride, il résolut de se liguer avec l'empereur grec. Il lui envoya demander son alliance, promettant, s'il l'obtenoit, de retirer les garnisons

turques de toutes les côtes maritimes, de lui en rendre toutes les places, et de le secourir en toute occasion avec le zèle d'un bon et fidèle allié. Alexis, selon Anne Comnène, se fit scrupule de s'allier avec le chef des infidèles; mais il ne s'en fit point d'abuser de cette ouverture pour le tromper. Il caresse l'envoyé ; et, ayant appris dans la conversation qu'il est fils d'un père turc et d'une mère chrétienne, il lui fait valoir avec raison la religion de sa mère ; il le plaint d'avoir embrassé le plus mauvais parti ; il lui promet les plus brillans avantages, s'il veut recevoir le baptême. Trouvant en lui un caractère facile, il lui insinue que, pour mériter une grâce qui doit lui procurer une félicité éternelle, il est juste qu'il rende quelque service temporel aux chrétiens qui vont l'adopter pour frère. Le musulman, déjà converti, avoit entre les mains des lettres signées de la main du sultan, qui ordonnoit aux gouverneurs des places maritimes de les évacuer, et de les remettre aux officiers de l'empereur grec. Mais il ne devoit faire usage de ces ordres qu'après que l'empereur auroit signé le traité d'alliance. Alexis lui proposa d'exécuter ces commissions sans attendre la signature du traité, et le Turc se prêta de bonne grâce au désir d'Alexis. Il commença par Sinope, d'où sortit Charatice, sans oser même emporter le trésor qu'il y avoit trouvé, craignant d'offenser son souverain, qu'il crut parfaitement réconcilié avec les Grecs. Constantin Dalassène, envoyé par l'empereur, prit possession de la ville. Le même manége eut le même succès dans toutes les autres places maritimes; et l'envoyé, de retour à Constantinople après cette heureuse opération, à laquelle il ne manquoit que la bonne foi, fut admis au baptême, comblé de présens, et fait duc d'Anchiale en Thrace, pour être éloigné des Turcs et à couvert de leur ressentiment.

La mort de Soliman fit éclore en Asie un grand nombre de petits tyrans. En partant pour Antioche il

avoit distribué le gouvernement de la plupart des villes à différens officiers, qui devoient s'y maintenir jusqu'à son retour. Ils s'en rendirent maîtres, et les gardèrent en propriété sans vouloir relever d'aucun autre que du sultan de Perse. Aboulcasem, établi par Soliman dans Nicée en qualité de son lieutenant, y prit le titre d'émir, donna la Cappadoce à son frère Pulchas; et, se portant déjà pour sultan, dont il espéroit obtenir bientôt le titre, il rompit le traité que Soliman avoit fait avec l'empire, et se mit à ravager la Bithynie jusqu'au Bosphore. C'étoit un caractère bouillant et ennemi du repos. Pour amortir sa hardiesse, Alexis employa la méthode qui lui avoit réussi contre Soliman, et il en espéra d'abord le même succès. L'émir parut prendre des pensées de paix. Mais l'amour du pillage se réveillant sans cesse, l'empereur vit bien qu'il falloit de plus grands efforts. Il mit Tatice à la tête d'une forte armée, et lui ordonna de marcher droit à Nicée, mais de se comporter avec précaution, et de n'engager aucune action qu'il ne fût bien assuré de la victoire. Tatice se met en marche, et les Turcs le laissent avancer jusqu'au pied des murs sans faire de leur part aucun mouvement. Mais au bout de quelques momens on voit sortir deux cents cavaliers. Un corps de cavaliers francs, qui servoient dans l'armée grecque, courent à eux, et, les perçant de leurs lances, qu'ils portoient fort longues, ils en abattent la plupart, et forcent les autres à rentrer dans la ville. Tatice tient son armée en bataille jusqu'au soir; et, ne voyant personne se montrer hors de la ville, il retourne à Basilée, à une demi lieue, et se campe avantageusement. Pendant la nuit un paysan vient l'avertir qu'une grande armée approche et va lui tomber sur les bras. C'étoit un général nommé Acsancar, que Malek envoyoit avec cinquante mille hommes. Tatice, après s'être assuré de la vérité de cette nouvelle par ses coureurs, prend le parti de décamper et de reprendre la

route de Constantinople, pour ne pas s'exposer à un combat inégal. Dès qu'il est en marche, Aboulcasem sort avec ses troupes et se met à le suivre, résolu de l'attaquer dès qu'il aura occasion de le faire à son avantage. Il crut l'avoir trouvée à Prénète. Il met ses troupes en bataille et marche à l'ennemi. Tatice se dispose à le recevoir, et donne la tête de l'armée aux cavaliers francs, qui, sans avoir besoin du reste des troupes, tombent la lance à la main sur les barbares avec tant de vigueur, qu'ils percent les escadrons, les renversent les uns sur les autres, et les mettent en fuite avec un grand carnage. Tatice acheva tranquillement le reste de la route, et rentra victorieux à Constantinople.

Ce mauvais succès ne découragea pas Aboulcasem. Rempli de projets ambitieux, il aspiroit à la conquête de Constantinople; s'il échouoit dans cette noble entreprise, il espéroit du moins se rendre maître de la côte maritime et des îles de l'Archipel; mais il manquoit de vaisseaux. Il s'empara de Cius, située à la pointe d'un golfe de la Propontide au sud-ouest de Nicée, et commença d'y construire une flotte avec grand appareil. L'empereur, informé de son dessein, mit en mer tout ce qu'il avoit de vaisseaux sous la conduite de Manuel Butumite, et lui ordonna d'aller en diligence brûler cette flotte dans le port avant qu'elle fût achevée. Il fit partir en même temps Tatice avec une armée pour attaquer l'ennemi du côté de la terre. A cette nouvelle Aboulcasem laisse une partie de ses troupes à la garde de la flotte, et sort avec le reste pour combattre Tatice. Le terrain n'étant pas favorable dans les environs de Cius pour y étendre sa cavalerie, il s'avance jusqu'à un lieu nommé Alycas; et, pendant qu'il s'éloigne de la mer, Butumite force l'entrée du port, et met le feu à la flotte, qui fut réduite en cendre. Tatice arrive le lendemain, et les deux armées, campées en présence l'une de l'autre, passent quinze jours à essayer leurs forces par de légers

combats. Les Francs, ennuyés de ces délais, demandent au général la permission d'aller seuls attaquer l'ennemi, et promettent une victoire certaine. Tatice, après plusieurs refus, cède enfin à leur impatience; et, voyant que l'armée turque grossit tous les jours par de nouvelles troupes, il range la sienne en bataille. Aboulcasem en fait autant de son côté; mais, malgré sa bravoure, il ne peut tenir contre la valeur intrépide des Francs. Après d'inutiles efforts il s'échappe avec peine du milieu du carnage, et, abandonnant son camp et ses bagages, il se sauve à Nicée, ayant perdu grand nombre de soldats, les uns tués, les autres pris ou dispersés par la fuite.

Dans les courses qu'il avoit faites en Bithynie, il s'étoit rendu maître de Nicomédie; et, se croyant à portée de conserver aisément cette ville à cause du voisinage de Nicée, il n'y avoit laissé de garnison qu'autant qu'il en falloit pour contenir les habitans. Alexis résolut de la reprendre, et pour y réussir il n'employa que la ruse. C'étoit son talent supérieur; et dans l'état où se trouvoit l'empire, l'artifice suppléoit à la foiblesse. Il connoissoit la vanité d'Aboulcasem; il lui écrit des lettres flatteuses, par lesquelles il lui témoigne beaucoup d'estime et un grand désir de s'en faire un ami. *Que gagnera-t-il à faire la guerre à l'empire? Ne sait-il pas que son véritable ennemi est le sultan de Perse, qui, voulant le dépouiller de ses états et le chasser de Nicée, fait actuellement marcher contre lui une armée nombreuse? Quand il remporteroit quelque avantage sur les armées grecques, ce que sa valeur peut lui faire espérer, ne seroit-ce pas une imprudence d'user contre l'empire les forces dont il a beaucoup plus de besoin contre des rivaux puissans et implacables? Que pour le défendre contre eux l'empereur lui offre son alliance et ses troupes; qu'ils ont tous deux les mêmes ennemis. Qu'il vienne à Constantinople mériter par une noble con-*

*fiance celle de l'empereur. Qu'Alexis lui donne sa parole impériale que non-seulement il y trouvera une pleine sûreté, mais qu'il sera comblé d'honneurs, et que les forces des deux états réunies non-seulement lui conserveront Nicée, mais le rendront même assez redoutable pour faire trembler le sultan jaloux de sa puissance.* Aboulcasem, qui apprenoit qu'Acsancar marchoit en effet pour assiéger Nicée, accepta les offres de l'empereur, et se transporta à Constantinople. Alexis n'épargna rien pour amuser ce barbare, ébloui de la beauté de la ville et de la splendeur de la cour impériale. On lui prodigua les honneurs et les plaisirs. L'empereur le nomma sébastotate, c'est-à-dire très-auguste. C'étoient tous les jours des parties de chasse, des spectacles, des courses de chariots dans le Cirque, des divertissemens d'autant plus enchanteurs qu'ils étoient inconnus à la rudesse musulmane. Pendant qu'Alexis endormoit Aboulcasem dans cette vie voluptueuse, il donna commission à Eustathe, commandant de la flotte, de se transporter à Nicomédie avec les troupes de marine, de s'y aboucher avec les principaux officiers de la garnison, de les amorcer par des présens, de n'épargner ni l'argent ni la bonne chère pour les disposer en faveur de l'empereur, et de leur révéler comme en confidence qu'Aboulcasem avoit contracté une amitié étroite avec Alexis ; que les deux princes ligués contre le sultan de Perse agissoient de concert, et qu'en conséquence de leurs ordres il alloit prendre des mesures pour assurer à Aboulcasem la possession de Nicomédie. Ces hommes simples, disposés à la persuasion par les vins grecs, que la défense de leur loi leur rendoit encore plus exquis, apprenant d'ailleurs les grands honneurs qu'on rendoit à leur maître à Constantinople, laissèrent faire à Eustathe tout ce qu'il voulut. Il fit entrer dans Nicomédie un nombre de soldats grecs fort supérieur à la garnison. Il construisit à la porte de la ville une citadelle qui la com-

mandoit. Elle fut bâtie avec une extrême diligence ; et pendant ces opérations on arrêtoit sur la côte de Bithynie tous les vaisseaux qui alloient à Constantinople, afin de dérober à Aboulcasem la connoissance de ce qui se passoit à Nicomédie. Tout étant achevé et le traité signé de part et d'autre, Alexis congédia le musulman, comblé de présens, avec un titre frivole de plus et une grande ville de moins. L'émir apprit en partant du port la tromperie de l'empereur. Quoiqu'il en fût blessé au fond du cœur, il n'en témoigna aucun ressentiment, et fit bonne contenance jusqu'à ce qu'il fût rentré dans Nicée, qu'il trouva assiégée par l'armée du sultan.

Acsancar, qui la commandoit, pressoit vivement le siége, et Aboulcasem, après trois mois d'une vigoureuse résistance, se trouva réduit à une telle extrémité, que, s'il ne recevoit du secours, il falloit périr ou se rendre. Quoiqu'il eût tant de sujet de haïr l'empereur et de se défier de sa bonne foi, il aima encore mieux avoir recours à lui que de se fier au général turc, dont il n'attendoit qu'un traitement cruel. Alexis fit aussitôt partir Tatice avec l'élite de ses troupes, et, pour tromper les assiégeans en leur faisant croire qu'il venoit lui-même en personne, il lui donne les enseignes qu'on ne portoit que devant l'empereur. Il avertit en particulier Tatice que ce n'est point pour l'amour d'Aboulcasem qu'il lui envoie du secours, il n'auroit pas, disoit-il, donné un seul de ses soldats pour sauver ce barbare ; mais les deux musulmans étant aux prises, son dessein étoit de prêter la main au plus foible, pour tomber ensuite sur tous les deux, quand il les auroit affoiblis l'un par l'autre. C'étoit sa politique de se servir de ses ennemis contre ses ennemis mêmes, et elle lui réussit en partie. Car, au lieu qu'au commencement de son règne il ne possédoit tranquillement du côté de l'Europe qu'une portion de la Thrace jusqu'à Andrinople, il laissa à son fils le domaine paisible de la Macédoine, de la Grèce, de l'Illyrie

jusqu'au golfe Adriatique, et du côté de l'Orient il regagna un assez grand nombre de places pour se faire une continuité de possessions jusque vers les bords de l'Euphrate. Tatice, instruit des intentions de l'empereur, marchoit donc vers Nicée pour en faire lever le siége, non pas afin d'en assurer la propriété à ce nouvel allié, mais à dessein de le chasser lui-même de cette ville et de la faire rentrer comme Nicomédie au pouvoir de l'empereur, si l'occasion s'en présentoit favorablement. Mais ce projet frauduleux ne put s'exécuter. Tatice, arrivé près de Nicée, se posta dans une petite place nommée le fort Saint-George : et comme l'entrée de la ville étoit libre du côté du lac Ascanius, sur les bords duquel elle étoit bâtie, l'armée impériale, qui n'étoit pas nombreuse, s'y transporta dans des barques envoyées par Aboulcasem. Dès qu'elle y fut entrée, elle se montra aux assiégeans sur le haut des murs avec de grands cris, étalant devant elle les enseignes impériales. A cette vue, Acsancar se persuada que l'empereur lui-même étoit venu s'enfermer dans la ville avec toutes ses forces ; ce qui lui causa tant de terreur, que dès la nuit suivante il leva le siége et reprit en diligence le chemin de la Perse. L'armée grecque, n'étant en état ni de le poursuivre ni de s'emparer de Nicée, prit le parti de retourner à Constantinople, après avoir servi Aboulcasem mieux que l'empereur ne l'auroit désiré.

Le sultan de Perse avoit à se venger tout à la fois d'Aboulcasem qui secouoit le joug de l'obéissance, et de l'empereur qui le soutenoit dans sa révolte. Quoiqu'il ne pût pardonner à l'empereur de lui avoir débauché son envoyé et d'avoir récompensé sa perfidie, il haïssoit encore davantage Aboulcasem. Ayant mis sur pied une nouvelle armée, dont il donna le commandement à Bouzan, roi de Harran, il le chargea d'une lettre pour Alexis, par laquelle il tâchoit de l'irriter contre l'émir de Nicée, en lui rappelant la rupture du traité de Soli-

man et le ravage de la Bithynie « Si vous voulez (lui « disoit-il) vous défaire de ce voisin incommode, re- « couvrer l'Asie et rentrer en possession d'Antioche, « qu'il vous a enlevée, allions-nous ensemble pour l'é- « craser. Envoyez-moi votre fille, que je chérirai comme « la mienne, et que je marierai avec mon fils aîné. Cette « alliance vous mettra au-dessus de tous vos ennemis, « et, soutenu de mes forces, vous n'aurez rien à craindre « des Patzinaces qui vous menacent de la guerre. » Alexis, sourd à ces propositions, continua de secourir Aboulcasem, mais toujours foiblement, selon son système politique. Cependant Bouzan, après plusieurs attaques inutiles, s'éloigna de Nicée, et alla camper à Lopadium. Après sa retraite, l'émir, qui sentoit bien qu'il étoit joué par Alexis, et que tôt ou tard il succomberoit sous la puissance de l'empereur grec ou du sultan, résolut de regagner les bonnes grâces de son maître naturel. Il chargea d'or treize mulets, et se mit en chemin pour aller à la cour du sultan, qui étoit alors à Ispahan. Malek, instruit de son approche, lui fit défendre de se présenter devant lui, et, aux sollicitations qu'Aboulcasem employoit auprès de lui pour obtenir cette faveur, il répondit qu'il avoit donné tout pouvoir à Bouzan; qu'Aboulcasem n'avoit qu'à laisser son or et retourner en Bithynie pour traiter avec ce général, et qu'il approuveroit tout ce que Bouzan auroit arrêté. Aboulcasem, qui avoit autant d'ennemis qu'il y avoit d'émirs, n'espérant de Bouzan aucune indulgence, fit tous ses efforts pour faire révoquer cet ordre. Mais, n'y pouvant réussir, il partit. Pendant qu'il étoit en chemin, il fut arrêté par deux cents cavaliers que Bouzan envoyoit, et qui, s'étant saisis de lui, l'étranglèrent sur-le-champ avec la corde d'un arc.

Alexis étoit fort éloigné d'accepter l'alliance du sultan, et plus encore de lui mettre sa fille entre les mains; ce que ni la loi de Dieu ni la tendresse paternelle ne

lui permettoient de faire. Mais, suivant sa politique ordinaire, il se garda bien de découvrir ses véritables sentimens; et, pour amuser le sultan par de vaines démonstrations, il lui envoya Curtice, chargé de lui témoigner combien il désiroit son alliance, mais de lui faire en même temps des propositions qui arrêteroient le sultan et entraîneroient une longue négociation, pendant laquelle l'empire seroit tranquille de la part des Turcs. Curtice, ayant appris en chemin la mort de Malek, n'acheva pas le voyage. Selon Anne Comnène, ce fut Toutousch qui fit assassiner son frère Malek; suivant les auteurs arabes, il mourut de sa mort naturelle. Toutousch, qui s'étoit emparé de la succession après avoir défait et tué dans une bataille Bouzan, non moins ambitieux que lui, fut lui-même taillé en pièces et tué par Barkiarok, fils de Malek, et son légitime successeur. Aboulcasem, en partant de Nicée, en avoit laissé la garde à son frère Pulchas. Alexis prodiguoit les présens pour le corrompre, et le musulman les recevoit avec de grands témoignages de bonne volonté pour le service de l'empereur. Mais, pour se ménager entre l'empereur et son frère, ne voulant ni perdre les libéralités de l'un, ni s'exposer à la colère de l'autre, il traînoit la décision en longueur, attendant le succès du voyage d'Aboulcasem. La nouvelle de sa mort rendit Pulchas maître de Nicée. Il rompit alors la négociation; mais il fut bientôt obligé de recevoir un maître. Malek avoit retenu les deux fils de Soliman comme otages de la fidélité de leur père; ils étoient gardés dans une forteresse du Khorasan. Après la mort de Malek, ils s'échappèrent, et revinrent à Nicée, où ils furent reçus avec une joie universelle, comme princes légitimes, fils du grand Soliman, dont la mémoire étoit respectée. Pulchas, hors d'état de soutenir son usurpation contre ce concert unanime, se fit un mérite de céder une place qu'il ne pouvoit conserver; et Kilidge-Arslan, l'aîné des deux, prit le titre de sul-

tan. Il est toujours nommé *Soliman*, comme son père, par les historiens des croisades, et nous lui donnerons le même nom. Ce prince commença par peupler sa ville en y faisant venir les femmes et les enfans des soldats turcs, qui n'y étoient qu'en garnison, et qu'il y établit pour en faire la capitale de l'empire turc dans la Natolie. Il ôta le gouvernement de la place à Pulchas, dont il se défioit, et en revêtit Mohammed, dont il étoit sûr, en lui donnant le titre de premier des émirs. Il partit ensuite avec son armée pour aller à l'autre extrémité de l'Asie mineure s'emparer de Malatia.

Pendant l'absence de Soliman, un de ses lieutenans, nommé Helcan, s'étant emparé d'Apolloniade et de Cyzique, ravageoit toute la côte maritime. L'empereur, qui n'eut pas le temps d'équiper une flotte, chargea de soldats et de machines un grand nombre de barques, et les envoya sous le commandement d'Alexandre Euphorbène, capitaine illustre par sa naissance, et estimé pour sa valeur. Ayant traversé la Propontide, Alexandre remonta le Rhyndacus, et mit le siége devant Apolloniade, située au bord d'un lac formé par ce fleuve. Des attaques continuées pendant six jours, sans donner de relâche aux assiégés, même pendant la nuit, le rendirent maître de tout l'avant-mur. Helcan se renferma dans la citadelle, où il se défendit avec courage, dans l'espérance d'un prompt secours. En effet on vit bientôt arriver une grande armée de barbares, à laquelle Alexandre ne se sentant pas en état de résister, jugea plus à propos de lever le siége que d'exposer de braves gens à la boucherie pour un faux point d'honneur. Il fait rembarquer ses troupes pour redescendre le fleuve : mais Helcan, l'ayant prévenu, s'étoit emparé de la sortie du lac et d'un pont voisin, nommé *le pont Sainte-Hélène*, à cause d'une église que la mère du grand Constantin avoit fait bâtir en ce lieu. Les barques, y étant arrivées, sont attaquées de toutes parts ; et comme elles ne peuvent

forcer les passages, les soldats, au désespoir, se font échouer à la côte, et sautent à terre pour combattre les ennemis. On se bat avec chaleur : les Grecs sont enfin accablés par le nombre ; les uns sont pris, les autres tués ou noyés dans le fleuve. Alexis, affligé de cette perte, pour en tirer vengeance, fait partir Opus avec une armée plus nombreuse. Ce général prend sa route par terre ; il se rend, en passant, maître de Cyzique, où il laisse garnison, et détache trois cents de ses meilleurs soldats pour aller attaquer Pémanène, forteresse située sur une rivière qui va se joindre au Rhyndacus, dans le lac d'Apolloniade. Ils l'emportent d'assaut, passent au fil de l'épée tous ceux qui s'opiniâtroient à se défendre, et font les autres prisonniers. Après ce premier succès, Opus marche à Apolloniade, et l'attaque vivement. Helcan, se trouvant à son tour inférieur en forces, prend le parti de rendre la place, et se met lui-même, avec plusieurs officiers de ses parens, entre les mains du général grec. On le conduit à Constantinople, où l'empereur, non content de le combler de présens, lui en fait un plus précieux que toutes les richesses : il prend lui-même la peine de l'instruire ; et, l'ayant désabusé des erreurs du mahométisme, il le met en état de recevoir le baptême. Deux autres officiers de la première distinction entre les Turcs qu'Opus avoit voulu mener à la cour, avoient mieux aimé rester prisonniers au-delà du Bosphore. Le bon accueil fait à Helcan les attira d'eux-mêmes à Constantinople. Ils y trouvèrent la même générosité ; et, après avoir abjuré leur fausse religion, ils furent revêtus de titres honorables. C'étoit une des plus louables qualités d'Alexis que son zèle pour la conversion des infidèles. Très-instruit lui-même des vérités du christianisme, il travailloit avec ardeur à les inspirer, et il n'épargnoit ni soins ni dépenses pour envoyer des missionnaires habiles et de bonnes mœurs en Perse, en Egypte, et jusqu'en Mauritanie.

An. 1086. Anna. Comn. l. 6, 7, 8, 14, 15. Zon. t. 2, p. 298, 299. Bryen. præf. n. 8. Nicet. in Joan. n. 9, in man. l. 3, n. 6. Du Cange, fam. byz. p. 176, 177, 178.

Au commencement de l'année 1086 naquit Jean Comnène, fils et successeur d'Alexis, qui eut encore après lui deux autres fils, Andronic et Isaac. La suite de l'histoire nous donnera occasion de les faire connoître. Jean ne fut pas l'aîné des enfans de l'empereur. Alexis avoit eu avant lui deux filles; il en eut deux autres après lui. Anne Comnène naquit le premier décembre 1083. Si l'on s'en rapporte à elle-même, il y eut du miracle dans sa naissance; mais ce miracle est si mince, qu'il n'a pu paroître qu'à elle seule digne d'être transmis à la postérité. Elle raconte avec une complaisance pardonnable à une princesse la joie de la cour et de tout l'empire. Peu de temps après elle fut décorée du diadème, et son nom fut joint, dans les acclamations publiques, à celui de Constantin Ducas, qui jouissoit encore de tous ses priviléges. Elle fut fiancée de bonne heure avec ce jeune prince; mais il mourut avant que le mariage pût s'accomplir. Elle épousa Nicéphore Bryenne, qui fut honoré du titre de César, et ensuite de panhypersébaste, auteur de l'histoire des empereurs de Constantinople, depuis Isaac Comnène jusqu'à la fin de Botaniate. Il ne tint pas à elle que son mari ne montât sur le trône au préjudice de Jean son frère. Elle en eut un fils nommé Alexis, dont nous parlerons dans la suite. Elle survéquit à son mari et ne mourut que sous le règne de Manuel Comnène. Son tombeau se voit encore à Constantinople dans l'église de Sainte-Sophie. Son histoire l'a rendue plus illustre que tous les titres qu'elle devoit à sa naissance. Son style est fort supérieur à celui de tous les écrivains de son temps, et elle paroît écrire avec beaucoup d'élégance à ceux qui ne la comparent pas avec les trois grands historiens de l'ancienne Grèce. On doit à une femme, à une princesse, à la fille d'Alexis, assez de complaisance pour excuser la diffusion du style, les réflexions quelquefois frivoles, la description minutieuse de la figure et des habillemens des per-

sonnes de sa famille, la prévention en faveur de son père et de ses parens, malgré les protestations fréquentes qu'elle fait de ne rien donner à l'intérêt personnel; ce qu'on ne peut guère apercevoir de ses propres yeux. Y auroit-il de la justice d'exiger de son sexe cette fermeté mâle de Jules César, qui, ne regardant que la postérité, sans aucun retour sur lui-même, a écrit une partie de sa propre histoire avec une fierté si supérieure aux foiblesses de l'amour-propre, qu'on a douté quelquefois qu'il en fût l'auteur? La seconde fille d'Alexis fut Marie, née en 1085. Elle épousa d'abord Grégoire Gabras, fils de Théodore Gabras, duc de Trébisonde. Alexis, ayant ensuite rompu ce mariage, lui fit épouser Nicéphore Catacalon, qu'il nomma sébastocrator. Les deux filles qui naquirent après Jean furent Eudocie et Théodora. Eudocie fut mariée à Constantin Jasite, dont les mauvais traitemens obligèrent cette princesse à faire dissoudre son mariage et à se retirer dans un monastère. Théodora fut femme de Constantin l'Ange, citoyen noble de Philadelphie, que les grâces de sa figure, plus qu'aucun autre mérite, élevèrent à l'honneur de cette auguste alliance. C'est de lui qu'est descendue la famille des Anges, empereurs de Constantinople après les Comnènes. Dès que Jean fut au monde, ses parens songèrent à lui assurer la couronne impériale. Elle lui fut mise sur la tête dans la cérémonie de son baptême. Les réjouissances qui suivirent sa naissance furent terminées par un terrible tremblement de terre qui abattit à Constantinople des maisons, des portiques, des églises, fit périr quantité de personnes, et changea en deuil la joie publique.

La guerre contre les Turcs fut suivie d'une autre guerre plus sanglante, qui fit craindre à Constantinople d'être renversée par un nouvel orage du côté de l'Occident, avant que celui qui venoit de l'Orient eût traversé le Bosphore. Les Patzinaces, établis sur les deux rives

*Anna. Comn. l. 6, 7, 8. Zon. t. 2, p. 299. Glycas, p. 333.*

du Danube, vers son embouchure, vivoient en paix avec les Grecs depuis neuf ans. Ils servoient l'empire en qualité d'auxiliaires : on en voit dans toutes les armées grecques. Quelques-uns même, en assez grand nombre, s'étoient établis à Constantinople, et une partie de la garde du prince en étoit composée. Dans l'année 1085, une multitude de Sarmates, abandonnant leurs demeures natales, vinrent inonder les bords du Danube; et, s'étant alliés aux Patzinaces, avec lesquels ils se confondirent, ils attaquèrent et prirent de force plusieurs villes et châteaux de cette frontière. S'y étant arrêtés, ils posèrent les armes, et ne sembloient plus s'occuper qu'à cultiver les terres dont ils s'étoient emparés. Mais ce paulicien rebelle nommé Le Bègue, cantonné avec ses partisans dans le château de Béliatoba, saisit cette occasion de faire à l'empire tout le mal dont il étoit capable. Il se ligua avec ces barbares, les attira dans l'intérieur de la Thrace; et cet homme sanguinaire, armé des forces de cette nation, désola tout le pays par de continuels et d'affreux ravages. Pour réprimer leur audace, Alexis jeta les yeux sur Pacurien, grand-domestique d'Occident. Il n'avoit point de général plus habile, plus sage, plus capable de prendre promptement son parti selon les conjonctures. Il lui donna pour lieutenant Branas, un des plus vaillans officiers de l'empire, et il les envoya tous deux à la tête d'une armée contre les Patzinaces, qui, ayant déjà passé les défilés du mont Hémus, étoient campés en-deçà de Béliatoba. Pacurien, jugeant de la multitude des barbares par l'étendue immense de leur camp, craignoit avec raison un combat trop inégal. Mais Branas, dont la jeunesse bouillante ne voyoit de gloire que dans les batailles, prétendoit que la hardiesse à fondre sur l'ennemi dès la première rencontre décidoit infailliblement de la victoire; et le général, pour ne pas se laisser soupçonner de timidité, n'osa faire usage de sa prudence. Il range l'armée en ba-

taille, se place au centre et marche aux Patzinaces. La disproportion étoit si grande, que les Grecs, avant que d'avoir atteint l'ennemi, se regardoient déjà comme vaincus. Ils se battent cependant; mais, bientôt enveloppés, ils sont taillés en pièces. Branas se fait tuer; Pacurien, combattant avec le plus grand courage, et retournant plusieurs fois en désespéré sur les ennemis, donne contre un arbre de toute la force de son cheval, et tombe mort par terre. Toute l'armée se disperse. Alexis, affligé de cette défaite, pleura surtout la perte du grand-domestique, dont il estimoit la vertu, et avec lequel il avoit formé la liaison la plus intime avant même que de parvenir à l'empire.

Pour réparer ce malheur, Alexis envoie en diligence Tatice à Andrinople, avec ordre de lever de toutes parts de nouvelles troupes capables de tenir tête aux barbares. Il mande à Humbertopule, qui étoit à Cyzique, d'y laisser garnison et de venir promptement joindre Tatice avec les Francs qu'il commandoit. Le nouveau général ayant formé en peu de temps une armée nombreuse, renforcé encore par la jonction des Francs, dans lesquels il mettoit sa principale confiance, va chercher les barbares. Il en trouve près de Philippopolis un grand corps qui revenoit du pillage, chargé de butin et embarrassé d'une multitude de prisonniers. Sans leur donner le temps de se défaire de leur bagage, et prenant à peine celui de déposer le sien, il les fait charger par une troupe choisie, en attendant que toute l'armée soit disposée pour le combat. Il tombe ensuite sur eux avec toutes ses forces. Surpris par une attaque si brusque, ils sont entièrement défaits, et prennent la fuite après un grand carnage. Tatice, vainqueur, regagne tout le butin et entre dans Philippopolis. De là il envoie de toutes parts des coureurs pour reconnoître le gros de l'armée ennemie. Il apprend qu'ils sont campés aux environs de Béliatoba, et que de là, comme d'un centre,

ils font partir des détachemens pour ravager la contrée. Il apprend encore qu'une autre armée, aussi nombreuse que la première, est en chemin et sur le point de la joindre. Cette nouvelle tint quelque temps Tatice dans une cruelle inquiétude. Comment aller heurter une masse énorme, capable d'écraser un peuple entier? Cependant sa victoire passée lui redonne le courage, et il sait l'inspirer à ses troupes. Déjà elles demandoient qu'on les menât à l'ennemi, lorsqu'un coureur hors d'haleine vient dire que les barbares marchent à eux, et qu'ils sont déjà proches. Cet avis, qui en auroit effrayé d'autres, ne fait que les embraser davantage. Ils passent l'Ebre pour aller joindre les Patzinaces, qui étoient encore au-delà. Les deux armées se rangent en bataille. Elles semblent être animées de la même ardeur et n'attendre que le signal. Cependant elles étoient également frappées de terreur. La multitude des barbares, prodigieusement supérieure, aperçue de près, faisoit palpiter le cœur aux plus braves des Grecs; et le bel ordre de l'armée grecque, la vue de tant de drapeaux flottans en l'air, l'éclat des armes et des habits, où les rayons du soleil faisoient étinceler l'or et l'argent, éblouissoient les Patzinaces, qui n'avoient pour enseignes, non plus que pour habits, que des haillons ou des peaux de bêtes. Les Francs étoient les seuls que leur audace impatiente portoit à demander le signal; et Tatice avoit peine à les contenir. Ils demeurèrent de part et d'autre tout le jour en présence, sans qu'aucun aventurier osât sortir des rangs. Au coucher du soleil on sonna la retraite des deux côtés. Le jour suivant se passa dans la même inaction, quoique les deux généraux fissent toutes les démonstrations d'aller à toute heure donner sur l'ennemi. Enfin le troisième jour les Patzinaces décampèrent de grand matin. Tatice les poursuivit dans leur retraite; mais ils marchoient avec tant de diligence, qu'avant qu'on pût les atteindre, ils avoient

déjà passé ce qu'on appeloit *la Porte de fer ;* c'étoit un défilé dans les gorges du mont Hémus; et ils se trouvoient rendus dans leur pays, n'ayant laissé aux Grecs à saisir que la trace de leurs pas. Tatice revint avec toutes ses troupes à Andrinople, où il laissa les Francs. Il renvoya le reste des soldats passer l'hiver dans leurs foyers, et ne ramena que les gardes du prince à Constantinople.

Dès les premiers jours du printemps, une armée de quatre-vingt mille hommes, Patzinaces, Sarmates, Hongrois, traverse toute la Thrace, et vient camper près de Chariopolis, dans le voisinage de la Chersonèse. De là ils étendent leurs ravages de toutes parts. Deux généraux grecs, Nicolas Maurocatacalon et Bempéziote, ainsi nommé de la ville de Bempèze, sa patrie, située vers l'Euphrate, viennent se poster non loin des ennemis, dans un lieu nommé *Pamphyle ;* et, voyant les habitans de la campagne saisis d'effroi déserter leurs maisons et se sauver avec leurs effets dans les places fortes, ils rassemblent leurs troupes à Culé, pour mettre le pays à couvert. Les ennemis les vont chercher, et dès le jour suivant leur présentent la bataille. Maurocatacalon monte avec ses principaux officiers sur une éminence pour considérer l'armée ennemie. La comparaison de la sienne avec celle des barbares lui ôte l'envie de combattre. Joannace, et la plupart des autres officiers, veulent au contraire livrer bataille ; et le général, dont la valeur égaloit la prudence, se rend enfin à leur avis. Il partage ses troupes en trois corps, marche hardiment aux ennemis, et la bonne conduite du commandant, jointe au courage des soldats, suppléant au petit nombre, il les enfonce, et les met en déroute avec un grand carnage. Zelgu, chef des Patzinaces, meurt les armes à la main ; les autres fuient ; et dans leur fuite, se renversant, se foulant aux pieds les uns les autres, aveuglés par la terreur, ils se précipitent dans une profonde ravine, où

An. 1087.

ils s'écrasent et périssent en monceaux. Les Grecs, vainqueurs, retournent à Constantinople, où ceux qui se sont distingués reçoivent les récompenses que mérite leur valeur. Ils ne restèrent pas long-temps dans la ville. Adrien, frère de l'empereur, nommé grand-domestique après la mort de Pacurien, se met à leur tête, et retourne en Thrace, pour nettoyer le pays des bandes de barbares qui s'y étoient dispersées après leur défaite. Il en vint à bout; mais ils s'arrêtèrent en-deçà du Danube, et continuèrent leurs incursions avec leur hardiesse et leur cruauté ordinaire.

AN. 1088. L'opiniâtreté de cette indomptable nation rendoit son voisinage très-incommode à l'empire. Elle ne connoissoit nulle saison pour le repos. Jamais rassasiée de carnage, dans le temps même que les bêtes féroces demeurent engourdies dans leurs tanières, les Patzinaces alloient chercher une nouvelle proie au milieu des neiges et des glaces de l'hiver. Animés d'une haine implacable contre les Grecs, pendant six années que dura cette guerre, jamais les sollicitations secrètes et les offres les plus avantageuses de la part de l'empereur ne purent détacher aucune partie de la nation. Alexis, irrité de leurs cruels pillages, se mit lui-même à la tête de ses troupes. Leur ayant donné rendez-vous à Andrinople, il s'avança jusqu'à Lardée, entre Diampolis et Goloé. De là il détacha George Euphorbène avec un grand corps de troupes pour aller, par le Pont-Euxin, remonter le Danube jusqu'à Dristra, et se rendre maître de ce passage. Après avoir employé quarante jours à rassembler toutes ses forces, il délibère avec son conseil sur le parti qu'il doit prendre. Son avis étoit de passer les montagnes, et d'aller relancer les barbares jusque dans leurs demeures. Nicéphore, Bryenne et Grégoire Maurocatacalon, pour lequel l'empereur venoit de payer une grosse rançon aux barbares, dont il étoit prisonnier, pensoient au contraire qu'il n'étoit pas de la prudence

d'aller attaquer les Patzinaces dans des plaines, où ils pourroient déployer leur immense cavalerie, et où ils seroient encore à portée de recevoir à tous momens les renforts qui leur viendroient d'au-delà du fleuve. Mais George Paléologue, Nicolas Maurocatacalon, Nicéphore et Léon, fils de Diogène, et les autres officiers que le feu de la jeunesse entraînoit dans les dangers, soutenant avec chaleur l'avis de l'empereur, on donne le signal de la marche pour franchir le mont Hémus. Le vieux Nicéphore Bryenne, aïeul de celui dont je viens de parler, vaincu autrefois par Alexis, mais plein de reconnoissance pour son généreux vainqueur, lui étoit tendrement attaché, et tout aveugle qu'il étoit, il le suivoit dans les expéditions. C'étoit le plus sage de tous les généraux, et le plus capable de diriger par ses conseils les opérations de la guerre. Entendant le son de la trompette qui annonçoit le départ, il court à l'empereur; et après avoir mis tout en œuvre pour le détourner de ce dessein, voyant que ses paroles étoient inutiles: *Prince*, lui dit-il, *nous allons donc éprouver, au-delà du mont Hémus, qui de nous est le mieux monté pour la fuite.*

Cependant Euphorbène remontoit le Danube. Dès que les Patzinaces aperçurent la flotte, apprenant qu'Alexis venoit aussi du côté de la terre avec une grande armée, ils se crurent enveloppés; et, craignant de ne pouvoir en même temps résister à ces deux attaques, ils résolurent d'amuser l'ennemi, pour gagner du temps et se mettre en état de défense. Ils envoient à l'empereur une députation de cent cinquante personnes, chargées de demander la paix, mais de mêler à leur demande des menaces enveloppées et des promesses déclarées, qu'on se mettroit peu en peine d'accomplir. Ils avoient ordre, entre autres choses, de s'engager à fournir un secours de trente mille chevaux, pour quelque guerre que ce fût. Soit que l'empereur fût averti de la

ruse, soit qu'il la soupçonnât seulement, il reçut mal cette ambassade ; et tandis qu'il disputoit avec les envoyés, un de ses secrétaires étant venu lui dire à l'oreille qu'on alloit voir une éclipse de soleil, le prince, qui avoit l'esprit fort présent, saisit sur-le-champ cette occasion d'intimider ces barbares ; et se tournant vers eux : *Je prends*, leur-dit-il, *le ciel même pour juge de notre querelle. S'il y paroît aujourd'hui un signe extraordinaire, ce sera une preuve de votre mauvaise foi ; sinon, j'avouerai que je vous en aurai injustement soupçonnés.* Moins de deux heures après le soleil s'éclipsa ; et les députés, frappés d'étonnement, ne doutèrent pas qu'Alexis n'eût au ciel des intelligences. Interdits et confus, ils se laissèrent arrêter prisonniers, et furent mis entre les mains d'un eunuque, pour être conduits à Constantinople. Arrivés à Nicée de Thrace, et se voyant mal gardés, ils égorgèrent leurs gardes pendant une nuit, et retournèrent à leurs compatriotes, par des chemins inconnus. L'eunuque qui eut le bonheur d'échapper avec trois autres, vint rendre compte de leur évasion à l'empereur.

Le traitement fait aux députés alloit sans doute animer les Patzinaces d'une nouvelle fureur. Pour les prévenir, Alexis passe la Porte de fer, et va camper au bord du fleuve Bizine. Un parti de fourrageurs grecs, qui s'étoit trop éloigné du camp, est taillé en pièces. Le lendemain l'empereur arrive devant Pliscova, qu'il laisse derrière lui, et passe la montagne de Siméon. Un de ses partis est encore ce jour-là surpris par les ennemis. Le jour suivant il campe au bord d'un fleuve qui n'étoit éloigné de Dristra que d'une lieue. Pendant qu'il s'y retranchoit, un gros détachement de Patzinaces vient fondre sur les travailleurs, en tue un grand nombre, fait plusieurs prisonniers, pénètre jusqu'à la tente de l'empereur qu'il renverse, et met tout en désordre, jusqu'à ce que toute l'armée, l'empereur à la tête, les

repousse hors du camp. On abandonne ce campement pour les poursuivre, et on marche droit à Dristra. Dès le jour même, les machines sont mises en batterie, et le lendemain on entre par la brèche. La ville étoit sans défense ; mais il restoit deux citadelles bien fortifiées et remplies de bonnes garnisons. Le gouverneur, nommé Tat, qui en étoit sorti quelques jours auparavant pour aller chercher de nouveaux secours chez les Comans, avoit recommandé à ses lieutenans de ne pas s'effrayer si les Grecs venoient les attaquer en son absence ; mais de laisser dans les deux places ce qui suffiroit pour la défense, et d'aller avec le reste se poster sur une montagne voisine, de s'y retrancher, et de faire de là des courses continuelles sur les assiégeans, sans leur donner de repos ni jour ni nuit. Ces ordres furent exécutés, et l'empereur, harcelé sans cesse par ces attaques, ne s'obstina pas devant ces places ; il alla camper sur un ruisseau à quelques pas du Danube. Il tint conseil pour délibérer si l'on devoit sur-le-champ livrer bataille. Paléologue et Grégoire Maurocatacalon pensoient qu'il falloit différer et marcher en bon ordre vers Péristhlava, capitale du pays ; que les barbares n'oseroient les attaquer, ou qu'ils seroient infailliblement battus ; et que dans l'un ou l'autre cas on se rendroit maître d'une ville grande et bien fortifiée, qui serviroit de magasin et de place de sûreté ; que ce seroit un centre d'où l'on pourroit de toutes parts courir sur les Patzinaces, les fatiguer par des escarmouches fréquentes, enlever leurs convois, troubler et empêcher leurs fourrages. Tandis qu'on délibéroit, les deux fils de Diogène, d'un caractère ardent et fougueux, impatientés de ces délais, qui leur sembloient trop timides, sautent à bas de leurs chevaux, leur ôtent la bride, les chassent à coups de fouets dans une campagne couverte d'une moisson de millet pour y paître à leur aise ; et s'adressant à l'empereur leur épée à la main : *Prince*, disent-ils, *ne*

*craignez rien ; ceci suffira pour couper en pièces ces barbares.* Alexis, charmé de cette audace, assez conforme à son caractère, n'attend pas la fin de la délibération, et déclare qu'il faut combattre le lendemain.

Alexis fit porter les bagages dans une ville voisine. Il défendit d'allumer du feu ni aucune lumière dans le camp durant cette nuit, et ordonna aux soldats, tous cavaliers, de se tenir auprès de leurs chevaux, toujours prêts à y monter. Au point du jour il sort du camp, range ses troupes en bataille, et parcourt les rangs pour s'assurer du bon ordre par lui-même. Il se place au centre avec son frère Adrien et ses autres parens; il donne à Nicéphore Mélissène le commandement de l'aile gauche, à Castamonite et à Tatice celui de l'aile droite. Uzas étoit à la tête des auxiliaires, et le Sarmate Caraza commandoit un corps de troupes de sa nation qui s'étoient mises au service de l'empire. Six officiers des plus braves eurent ordre d'accompagner partout l'empereur, sans songer à autre chose qu'à le défendre. C'étoient les deux fils de Diogène, Nicolas Maurocatacalon, Joannace, Nampite, chef des Varangues, et Gulès, ancien domestique du père d'Alexis, et tellement attaché à sa personne, qu'il ne l'avoit jamais quitté ni dans les combats ni dans la fuite. Les Patzinaces, de leur côté, se rangèrent, non pas selon les règles de la tactique militaire, ils n'en étoient nullement instruits; mais le bon sens, joint à l'expérience, leur avoit appris à aligner leur front, à donner à leurs files assez de profondeur pour résister au choc des ennemis, à lier ensemble tout le corps de bataille, en laissant entre les différens membres les intervalles convenables pour les mouvemens et à se ménager des troupes de réserve. A ces principes d'une tactique grossière, mais quelquefois suffisante pour vaincre lorsqu'elle est secondée du courage, ils avoient ajouté une pratique qui ne pouvoit que faire obstacle au succès : ils alloient à la bataille avec

tout leur ménage; leurs escadrons étoient bordés de chariots élevés comme des tours, où étoient leurs femmes et leurs enfans. Ils marchèrent en cet ordre; et, quand ils furent à la portée de l'arc, ils s'arrêtèrent pour tirer leurs flèches. L'empereur avoit défendu aux siens de sortir des rangs pour escarmoucher, comme il étoit ordinaire ; ils devoient se tenir fermes et serrés, jusqu'à ce que les deux armées ne fussent éloignées que d'une carrière de cheval, et alors s'élancer à toute bride. Le combat s'étant engagé avec une égale fureur de part et d'autre, dura depuis le matin jusqu'au soir. Léon, fils de Diogène, emporté par son ardeur naturelle jusqu'aux chariots des ennemis, tomba mortellement blessé, et fut foulé aux pieds des chevaux. Il en seroit autant arrivé à Adrien, qui courut le même risque à la tête d'un escadron de Francs, s'il n'eût eu le bonheur de se sauver avec sept cavaliers, qui restèrent seuls de toute sa troupe. Cependant la victoire balançoit encore, lorsqu'on aperçut de loin un corps de trente-six mille hommes, tout frais et pleins de vigueur, qui venoient au secours des Patzinaces. Cette vue jeta l'effroi parmi les Grecs; ils ne cherchèrent plus de salut que dans la fuite.

L'empereur donna dans cette bataille de grandes marques de courage. Tenant son épée d'une main, portant de l'autre pour enseigne cette mante qu'on croyoit être celle de la sainte Vierge, et qu'on avoit gardée à Constantinople dans l'église de Blaquernes, il s'exposoit en soldat au milieu de la mêlée. Il ne restoit autour de lui que vingt cavaliers, entre lesquels étoient Nicéphore, fils de Diogène, et Michel Ducas, frère de l'impératrice. Trois Patzinaces pénètrent jusqu'à lui; deux s'attachent à la bride de son cheval; le troisième le saisit à la botte. Il se débarrasse des deux premiers en coupant la main droite à l'un, blessant l'autre qui prit la fuite; et il fend le crâne au dernier, après lui avoir fait

sauter son casque. Anne Comnène, en racontant ces faits, admire avec justice, s'ils sont vrais, la présence d'esprit de son père qui, dans les dangers les plus pressans, savoit conserver le sang froid et la tranquillité d'âme, unique ressource pour s'en délivrer. Il vouloit combattre jusqu'à la mort, et s'ensevelir entre les cadavres de ses soldats ; mais Michel Ducas lui représenta qu'il se devoit à l'empire, et qu'il le feroit tomber avec lui. *Eh bien ! s'il faut fuir, c'est au travers de ce gros de barbares*, dit Alexis, en montrant le front de leurs escadrons ; *partout ailleurs nous serions poursuivis, et trouverions une mort honteuse : me suive quiconque tient aussi peu à la vie que s'il étoit né ce matin et qu'il dût mourir ce soir.* Il s'élance en même temps sur ceux qu'il avoit en face, renverse le premier qu'il rencontre, ouvre la voie aux braves qui le suivent, et perce l'escadron entier. Dans ce périlleux passage Michel Ducas eut son cheval tué sous lui, et fut sauvé par son écuyer, qui lui donna le sien et voulut mourir pour son maître. Ayant gagné la queue de l'armée ennemie, l'empereur ne fut pas hors de danger. Toute la plaine étoit couverte de fuyards et de vainqueurs acharnés à les poursuivre. Il fallut encore de nouveaux efforts de courage pour écarter et abattre ceux qui, reconnoissant l'empereur, accouroient pour se saisir d'un si illustre prisonnier. Il sauva même la vie à Nicéphore Diogène; voyant un cavalier prêt à le percer par-derrière, il s'écria : *Prends garde derrière toi, Diogène ;* et celui-ci se retourna si vite, qu'il abattit d'un revers la tête au Patzinace. Mais personne n'avertit l'empereur d'un pareil danger qu'il courut lui-même : atteint par-derrière du bois d'une pertuisane, il en reçut une contusion si violente, qu'il en ressentit la douleur pendant plusieurs années. Dans cette fuite précipitée le vent, qui souffloit avec force, l'empêchant de retenir le drapeau précieux qu'il portoit dans sa main gauche, il le jeta

dans des broussailles, où il espéroit le retrouver dans la suite; mais il le fit chercher en vain; ce pieux dépôt fut perdu. Alexis gagna Goloé pendant la nuit; et le lendemain il se retira dans Bérée de Thrace, où il s'occupa pendant quelques jours à traiter de la rançon des prisonniers.

Nul de ceux qui échappèrent à la mort dans cette funeste journée ne l'avoit bravée avec plus de résolution que Paléologue. Si l'on en pouvoit croire Anne Comnène, il n'auroit été sauvé que par miracle. Abattu de son cheval, qu'il ne trouva plus, il aperçut, dit-elle, cet évêque de Chalcédoine nommé Léon, qui devoit être alors bien loin de là dans la province de Pont. Paléologue avoit toujours chéri ce prélat, dont il révéroit la vertu; il ne l'abandonnoit pas dans sa disgrâce. Léon lui donna un autre cheval et disparut. Tel est le récit de la crédule princesse. Le reste est plus vraisemblable. Ce brave guerrier fut emporté par la fuite dans un bois marécageux, où il trouva cent cinquante Grecs qui, se voyant enveloppés d'ennemis, ne s'attendoient qu'à périr. La vue de Paléologue, dont ils connoissoient la valeur et l'esprit de ressource, ranima leur espérance. Il leur persuade que l'unique moyen qui leur reste de sauver leur vie est de courir à la mort. *Jetons-nous*, dit-il, *au travers de ces ennemis qui nous environnent; mais qu'aucun de nous n'épargne sa propre vie; qu'aucun de nous ne songe à se couvrir du bras de ses camarades; partageons également le péril, et sauvons-nous tous, ou périssons ensemble.* Il leur fait prêter serment de suivre ce conseil, et, à la tête de ces généreux conjurés, il fond sur les ennemis, s'ouvre le passage à grands coups d'épée, et, ayant mis en sûreté ses camarades qui se dispersent, il se voit poursuivi par les Patzinaces, qui s'étoient tous attachés à sa personne. Comme il montoit une colline, son cheval est tué d'un coup de flèche. Il rencontre une caverne, où il s'enfonce et se

dérobe à la poursuite. En étant sorti le lendemain, il rôde pendant plusieurs jours aux environs pour chercher une retraite plus assurée, se nourrissant des racines qu'il arrache, et revenant toutes les nuits à la caverne. Enfin il arrive à la chaumière d'une veuve d'un soldat grec, qui le reçoit avec bonté sans le connoître, et lui prodigue tous les secours de son indigence. Au bout de quelques jours arrivent deux soldats, fils de cette femme, échappés eux-mêmes de la défaite. Ils reconnoissent Paléologue, et le conduisent par des chemins sûrs jusqu'à Andrinople.

Après la bataille, les principaux des Patzinaces étoient d'avis d'égorger tous les Grecs qu'ils avoient entre les mains. Mais les soldats, qui comptoient s'enrichir de leur rançon, s'opposoient par avarice à cette cruauté. Ils engagèrent Nicéphore Mélissène, qui étoit lui-même prisonnier, à mander à l'empereur qu'il ne tenoit qu'à lui de les racheter. C'étoit ce que désiroit Alexis, qui s'étoit pour cette raison arrêté à Bérée. Il fit donc venir de Constantinople les sommes nécessaires, et retira des mains des ennemis ceux que le malheur de ses armes leur avoit livrés. Ils n'étoient pas encore hors du camp, et les commissaires grecs étoient occupés à délivrer le prix de la rançon, lorsque les Comans arrivèrent. C'étoient les barbares auxiliaires que Tat étoit allé chercher au-delà du Danube. Les Patzinaces, pressés par l'empereur, avoient été forcés de livrer bataille avant leur arrivée ; en sorte que les Comans n'avoient eu aucune part à la victoire. Ils prétendirent en avoir au butin ; la vue de tant de prisonniers et de tant d'or qu'on payoit pour eux excita leur avidité à partager une si riche proie. Ils représentèrent aux Patzinaces qu'*ayant quitté leurs foyers pour accourir à leur secours, il n'avoit pas tenu à eux qu'ils ne partageassent le danger ; qu'ils avoient fait la plus grande diligence, et que, si l'une des deux nations méritoit quelque reproche, c'étoit*

*assurément les Patzinaces, qui, les ayant invités à venir se joindre à eux pour combattre, s'étoient pressés de combattre sans eux; que les Comans vouloient bien leur pardonner cette sorte d'affront, mais qu'ils méritoient la récompense d'un service dont ils avoient fait tous les frais; qu'après tout ils laissoient aux Patzinaces le choix de les traiter comme associés, ou de les combattre comme ennemis.* Les Patzinaces étant sourds aux plaintes et aux menaces, les Comans, sans attendre plus long-temps, se font raison à coups d'épée; ils tuent grand nombre de Patzinaces, et obligent les autres à se réfugier derrière un grand marais, qu'Anne Comnène nomme *Ozolimna*, et que je crois être le lac Halmyris, auquel Pline donne plus de quatorze lieues de tour, et qu'on appelle aujourd'hui *Karasoui*, dans la Dobrudzie, vers les bouches du Danube. Les Comans les tinrent long-temps comme assiégés dans ce petit espace de terre, renfermé entre le marais, la mer Noire et le Danube. Enfin, manquant eux-mêmes de subsistances, ils retournèrent dans leur pays, à dessein de revenir continuer la guerre.

L'empereur recueilloit à Bérée les débris de son armée. Il y reçut les prisonniers qu'il avoit rachetés, leur donna des armes, et retourna avec eux à Constantinople. Ce fut alors que Robert de Frise, comte de Flandre, revenant de Palestine, où la dévotion l'avoit conduit trois ans auparavant, eut une entrevue avec Alexis. Selon Anne Comnène, il fit hommage à l'empereur, *comme c'étoit*, dit-elle, *l'usage des princes latins.* Elle auroit dit avec plus de vérité que c'étoit l'usage des empereurs grecs de se regarder toujours comme souverains d'Occident, et celui des latins de ne reconnoître nullement cette prétention chimérique. Robert promit en effet à l'empereur de lui envoyer un secours de cinq cents cavaliers, et l'empereur lui fit un accueil très-honorable. Le comte tint parole; et dès l'année suivante

on vit arriver devant Apres, où étoit pour lors Alexis, les cinq cents cavaliers, bien montés, qui amenoient encore cent cinquante beaux chevaux, dont Robert lui faisoit présent. Ils vendirent aussi à l'empereur ceux qu'ils avoient de trop dans leur équipage, et furent employés à la défense de Nicomédie et du pays d'alentour, contre les entreprises du sultan de Nicée.

An. 1089. Alexis donna ses soins à former une nouvelle armée. Après avoir pris les précautions qu'il crut nécessaires pour effacer la honte de la campagne précédente, il alla camper devant Andrinople. Les Patzinaces, de leur côté, ayant passé les défilés des montagnes qui sont entre Goloé et Diampolis, vinrent se poster à Marcelle, en-deçà du mont Hémus. Cette nation, toute seule, étoit bien capable de donner de l'inquiétude. Ce qui l'augmentoit encore, c'est qu'Alexis apprit que les Comans étoient en marche : ils venoient à la vérité pour faire la guerre aux Patzinaces; mais Alexis savoit combien il étoit facile à deux peuples barbares, conformes de mœurs, de caractère, de religion, de se réconcilier pour tomber ensemble sur les Grecs. Il résolut donc de faire la paix avec les Patzinaces pour les opposer aux Comans, si ceux-ci, comme ils y paroissoient déterminés, passoient le Danube; ce qui les attireroit bientôt dans les provinces de l'empire. Il leur envoya Synèse avec des lettres de créance, et le chargea de leur promettre les subsistances dont ils manquoient, s'ils vouloient lui donner des otages pour l'assurer qu'ils s'abstiendroient de faire aucune incursion sur les terres de l'empire. S'ils se rendoient difficiles, Synèse avoit ordre de revenir sur-le-champ. Ce député crut en peu de temps avoir gagné l'esprit de ces barbares; et les Patzinaces, dans leur simplicité grossière, avoient toute la ruse d'une politique de mauvaise foi. Instruits de la marche des Comans, ils craignoient de se trouver entre deux armées ennemies, et la paix fut bientôt conclue.

Cependant les Comans passoient le Danube avec toutes leurs forces, à dessein de tomber sur les Patzinaces. Lorsqu'ils apprirent que leurs ennemis étoient au-delà du mont Hémus, et qu'ils avoient fait la paix, ils envoyèrent demander à l'empereur la permission de passer les montagnes pour combattre les Patzinaces; ce qu'Alexis ne pouvoit leur accorder sans violer le traité qu'il venoit de conclure. Mais, pour ne les pas irriter, et ne point s'attirer de leur part une nouvelle guerre, il feignit de croire qu'ils venoient le secourir : il caressa beaucoup leurs députés, les combla de présens pour eux et pour leurs compatriotes, auxquels il les chargea de dire qu'il les remercioit de leur bienveillance; qu'il se resouviendroit dans l'occasion du zèle qu'ils montroient pour son service; mais que n'ayant pour le présent aucun besoin de secours, il les prioit de retourner dans leur pays.

Dès que les Comans furent retirés, les Patzinaces, n'ayant plus rien à craindre derrière eux, recommencèrent leurs ravages. Ils comptoient pour rien leurs sermens; et Synèse, qui n'étoit pas encore sorti de leur camp, témoin oculaire de leur perfidie, rapporta en même temps la ratification et l'infraction du traité. On apprit bientôt qu'ils étoient déjà à Philippopolis. L'empereur, informé de leur nombre, ne se crut pas assez fort pour livrer des batailles. Sa défaite précédente le rendoit plus circonspect; il prit le parti de faire une guerre de ruse. Evitant une action générale, sans les perdre de vue, il les harceloit sans cesse, leur disputoit tous les passages. Toujours campé hors d'insulte et bien retranché, attentif à tous leurs mouvemens, il régloit les siens sur ceux des ennemis, et profitoit de toutes les occasions de leur nuire. Habile à pénétrer leurs desseins, il prévenoit toutes leurs entreprises. Dès le soir de la veille il se rendoit maître du poste dont ils devoient se saisir le lendemain, et dès le matin il étoit logé dans

celui qu'ils devoient occuper le soir. Ses partis répandus de toutes parts, sans s'exposer eux-mêmes, les accabloient de flèches; tous les défilés, toutes les ravines, tous les lieux fourrés cachoient une embuscade. Ces petits succès, qui ne coûtoient rien aux Grecs, affoiblissoient d'autant les Patzinaces. Mais ce n'étoit qu'un embarras, et non pas un obstacle. Ces chicanes importunes retardoient seulement la marche de l'ennemi sans pouvoir arrêter ce torrent, ni l'empêcher de suivre la pente de son cours. Malgré ces oppositions continuelles, les Patzinaces traversèrent toute la Thrace, et arrivèrent à Cypsèle sur l'Hèbre, à sept lieues de son embouchure. Ce fut de là que le Patzinace Néanzès, dont il sera parlé dans la suite, vint, sous l'apparence d'un transfuge, se jeter dans le camp des Grecs. On approchoit de Constantinople, et l'empereur, ne recevant pas les renforts qu'il attendoit, envoya Migidène ramasser toute la jeunesse des environs pour la joindre à son armée. Le fils de cet officier, que son père employoit à cette recherche, ayant assemblé quelques paysans, se crut un général; il alla attaquer un gros détachement, et, s'étant engagé entre les chariots dont il étoit bordé selon l'usage des Patzinaces, une femme l'enleva dans son chariot avec un croc, et lui coupa la tête. Migidène, de retour au camp, engagea l'empereur à la racheter; et ce père désespéré, les yeux fixés sur cette tête qu'il tenoit sur ses genoux, ne cessa pendant trois jours entiers de se meurtrir la poitrine avec une pierre, jusqu'à ce que la douleur lui eût à lui-même arraché la vie.

Les Patzinaces paroissoient résolus de marcher à Constantinople, et l'empereur n'étoit pas en état de leur fermer le passage. Il leur fit encore des propositions de paix qu'ils acceptèrent. Mais c'étoit un jeu de leur part. S'étant campés à Taurocome, près d'Andrinople, ils ne cessoient de piller les campagnes voisines. Ils marchèrent à Chariopolis. L'empereur, qui se tenoit à Bulga-

rophyge pour couvrir Constantinople, pensa qu'en temporisant toujours, sans en venir aux mains avec l'ennemi, il ne pouvoit que retarder la perte de l'empire. Il résolut donc d'entrer en action. Il avoit dans son armée un corps de jeune noblesse très-renommé pour sa valeur. On les appeloit *les Archontopules.* Ce nom même désignoit leur origine. C'étoient les enfans des tribuns, des capitaines, et des autres officiers qui avoient servi dans la guerre. Alexis, qui prenoit tous les moyens possibles de rendre l'ancienne vigueur à la milice de l'empire, affoiblie et déshonorée par la lâcheté et l'indolence des empereurs précédens, avoit formé ce corps d'élite, et prenoit plaisir à le dresser à tous les exercices militaires. La noble fierté que leur inspiroit leur naissance allumoit dans leur cœur des sentimens généreux, entretenus par une éducation mâle et vigoureuse : il espéroit en tirer dans la suite des officiers aussi habiles qu'intrépides, capables de communiquer aux soldats cette ardeur de courage qui donne la victoire. Cette troupe, qu'il comparoit à ce fameux bataillon des anciens Thébains, qu'on nommoit *la cohorte sacrée*, étoit déjà composée de deux mille jeunes guerriers, et s'étoit signalée dans les dernières batailles. Il les détacha de l'armée, et leur donna ordre de tourner les Patzinaces, et d'aller sur leurs derrières attaquer leurs chariots. Les barbares, instruits par leurs espions, avoient posté des troupes en embuscade au pied de l'éminence où ils étoient campés; et lorsque les Archontopules furent aux prises avec les défenseurs des chariots, les soldats de l'embuscade tombèrent sur eux par-derrière, en tuèrent trois cents qui vendirent bien cher leur vie, et obligèrent les autres à prendre la fuite. L'empereur, qui chérissoit cette généreuse noblesse comme sa propre famille, pleura cette perte avec une tendresse paternelle. Le cœur pénétré d'une douleur amère, il ne cessa de soupirer pendant plusieurs jours; il les appeloit chacun par leur

nom, et s'accusoit lui-même d'avoir prodigué un sang si précieux, et détruit par sa témérité tant de belles espérances. Les Patzinaces, après cet avantage, décampèrent de Chariopolis, et prirent le chemin d'Apres pour se rapprocher de Constantinople. L'empereur les prévint et entra dans Apres. Les ennemis étant venus camper dans le voisinage, Alexis, averti qu'il y avoit un grand fourrage commandé pour le lendemain, fait partir Tatice pendant la nuit avec les Francs et les troupes de sa maison. Il lui ordonne de se poster en embuscade sur le chemin, et quand il verra les fourrageurs assez loin de leur camp pour ne pouvoir être promptement secourus, de courir sus à toute bride et de les envelopper. L'ordre fut exécuté; quatre cents Patzinaces furent tués; on en prit un plus grand nombre.

Ce fut la dernière opération de cette campagne. Les frimas de l'hiver obligèrent les barbares de se cantonner, et les Grecs passèrent dans Apres les rigueurs de cette saison. Alexis, après avoir donné ses ordres pour la sûreté de ses quartiers, retourna à Constantinople, où l'appeloit une nouvelle guerre. Le Turc Zachas, autrefois prisonnier, devenu ensuite chef de pirates, profitant de l'occupation que les Patzinaces donnoient aux armes d'Alexis, couroit l'Archipel, et infestoit toutes les côtes. Secondé d'un habitant de Smyrne, très-habile dans la marine, il fit construire grand nombre de barques légères et quarante brigantins, qu'il chargea d'aventuriers, exercés comme lui aux combats de mer. Avec cette flotte, il s'empara de Clazomène et de Phocée; d'où il manda au gouverneur de Lesbos, nommé Alopus, qu'il lui conseilloit en ami de sortir promptement de l'île, parce que, s'il l'y trouvoit, il le feroit pendre. Alopus n'attendit pas un second avis: il partit aussitôt. Zachas passa à Lesbos, où il ne trouva de résistance qu'à Méthymne. Cette ville, située sur un promontoire, se mit en défense, et donna le temps d'arriver à un

secours de troupes qu'on lui envoyoit de Constantinople. Zachas, ne jugeant pas à propos de perdre devant une place le temps qu'il pouvoit employer à des conquêtes plus importantes, fit voile vers Chio, et s'en rendit maître en arrivant. Pour arrêter des progrès si rapides, l'empereur, alors occupé en Thrace, envoya ordre à Nicétas Castamonite de se mettre en mer avec grand nombre de troupes, et d'aller chercher ce pirate. Nicétas partit, fut battu, et perdit presque tous ses vaisseaux.

L'empereur fit équiper une autre flotte, dont il donna le commandement à Dalassène, son parent du côté de sa mère. Le nouveau général, arrivé à Chio, apprit que Zachas en étoit parti pour aller à Smyrne; mais qu'il n'étoit absent que pour peu de jours. Il attaque la ville, et pour l'emporter avant le retour de Zachas, il met en œuvre toutes ses forces et toutes ses machines. Il abat en un jour un large pan de muraille qui s'étendoit d'une tour à l'autre. Les Turcs, effrayés, lèvent les bras au ciel, et demandent quartier au nom de l'empereur, qu'ils reconnoissent pour leur maître. Les soldats grecs pressoient Dalassène de donner l'assaut, s'écriant que la prise de la ville étoit infaillible; mais c'étoit cette raison même qui engageoit le général à leur refuser ce qu'ils demandoient. Cette place étoit le dépôt de tout le pillage de Zachas, et Dalassène ne doutoit pas que toutes ces richesses ne devinssent la proie des soldats, s'ils entroient par la brèche. Il retint donc leur ardeur sous prétexte que les assiégés, se déclarant sujets de l'empereur, il n'étoit plus permis de les traiter en ennemis. La nuit suivante, les Turcs ferment la brèche par un nouveau mur, qu'ils couvrent au-dehors de matelas, de peaux et de haillons, pour amortir la force des pierres lancées par les balistes et des coups de bélier. Le lendemain Zachas aborde de l'autre côté de l'île à l'occident. Il débarque ses troupes, et marche à la ville

avec huit mille hommes, suivi de sa flotte qui côtoie le rivage. Dalassène, l'ayant appris, envoie la sienne à la rencontre, garnie de ses meilleurs soldats, sous le commandement d'Opus, qui avoit ordre d'attaquer la flotte ennemie, dépourvue de troupes. Mais Zachas, en étant informé, remonte dans sa flotte et vogue vers celle des Grecs. Elles se rencontrent au milieu de la nuit. Le capitaine turc avoit lié ensemble tous ses vaisseaux, en sorte que pas un ne pouvoit ni reculer en arrière, ni prévenir les autres et rompre l'ordre de la bataille. Opus, surpris de cette ordonnance, n'ose approcher, et revire de bord pour retourner à Chio. L'ennemi le suit de près. Opus se retire dans une anse voisine, et débarque ses troupes. Le jour suivant les deux armées se rangent en bataille. Dalassène ordonne aux siens de se tenir fermes dans leur poste et d'attendre l'ennemi. Zachas au contraire fait marcher à grands pas ses troupes, divisées en plusieurs pelotons. Les cavaliers francs de l'armée grecque courent à eux pique baissée : mais, avant qu'ils eussent joint l'ennemi, il y en avoit déjà un bon nombre abattus par les barbares, qui tiroient aux chevaux : les autres furent reçus à coups de javelines, et tués ou mis en fuite. L'armée grecque, effrayée de la déroute des Francs, regagna ses retranchemens. Les Turcs coururent au rivage et se saisirent de plusieurs vaisseaux. Les matelots du reste de la flotte coupent les câbles, et s'éloignent au large pour se mettre en sûreté. Dalassène leur envoie ordre de doubler le cap méridional, et d'aller l'attendre à Bolisse sur la côte occidentale. Quelques Patzinaces, servant dans l'armée de Dalassène, vont en instruire Zachas, qui envoie des coureurs avec ordre de revenir l'avertir du moment auquel la flotte grecque lèveroit l'ancre.

Son dessein étoit de la poursuivre. Mais apprenant qu'on préparoit à Constantinople un nouvel armement, et faisant réflexion qu'avec le peu de troupes qu'il avoit,

il ne pourroit tenir dans l'île, il résolut d'accroître ses forces et d'amuser Dalassène pour gagner du temps. Il lui fit proposer une entrevue, que Dalassène accepta. Arrivés le lendemain au lieu dont ils étoient convenus, Zachas parla en ces termes : « Je suis ce même Zachas « qui, ayant été fait prisonnier dans une rencontre en « Asie, fut amené à Constantinople et présenté à Nicé-« phore Botaniate, qui régnoit alors. Ce qu'on lui dit « de mon courage lui donna de moi quelque estime. Il « me traita comme un de ses sujets, m'avança même « aux dignités, et m'honora du titre de protonobilis-« sime. Vous ne devez pas l'avoir oublié. Je lui jurai « fidélité, et je la lui ai gardée tant qu'il a été sur le « trône. La guerre que je vous fais aujourd'hui en est « une nouvelle preuve. Alexis est devenu mon ennemi « dès qu'il s'est déclaré celui de mon bienfaiteur. Ce-« pendant, s'il veut se réconcilier avec moi, j'y consens « à condition qu'il me rendra tous les honneurs et tous « les biens dont il m'a dépouillé en arrachant la cou-« ronne à Botaniate. S'il veut même cimenter notre « union par un mariage entre nos enfans, j'ai une dot « assez riche à donner à ma fille : lorsque ce mariage « sera conclu entre nous, selon vos lois et les nôtres, « j'abandonnerai toutes les îles dont je me suis rendu « maître ; et les conventions étant fidèlement remplies « de part et d'autre, je me retirerai dans ma patrie. » Dalassène, choqué intérieurement de l'insolence de ce pirate, qui osoit traiter d'égal avec l'empereur, sentant bien qu'il ne cherchoit qu'à le tromper, dissimula son indignation, et lui répondit *qu'une négociation de cette importance passoit son pouvoir ; qu'il n'avoit ordre que de faire la guerre ; que le duc Jean, frère de l'impératrice, alloit incessamment arriver avec de nouvelles troupes de terre et de mer ; que Zachas pourroit traiter avec lui, et que personne n'étoit plus capable de faire agréer ses propositions à l'empereur.* En effet, Jean

Ducas, qui avoit une grande expérience de la guerre, et toute la confiance de l'empereur, se préparoit à se mettre en mer, et Zachas n'avoit garde de l'attendre. Il se sépara de Dalassène en lui promettant de lui envoyer le lendemain une grande provision de vivres. Mais il partit dès la nuit même avec sa troupe, et retourna à Smyrne, pour s'y préparer à une nouvelle expédition. Dalassène, après son départ, alla s'emparer de Bolisse, où ayant passé plusieurs jours à rassembler un plus grand nombre de vaisseaux, à se pourvoir de machines, et à reposer ses soldats, il retourna devant la ville de Chio et s'en rendit maître. Zachas, de son côté mieux fourni de troupes et de navires, se rembarqua et passa à Mitylène.

An. 1090. L'hiver n'étoit pas encore fini, qu'Alexis, apprenant que les Patzinaces étoient déjà en marche vers Constantinople, et qu'ils approchoient de Rhuse, ville voisine de Rédeste, se mit en campagne, et fit grande diligence pour arriver à Rhuse avant eux. Il étoit accompagné du transfuge Néanzès, qui, affectant tout l'extérieur du dévouement le plus fidèle, cachoit dans son cœur une noire perfidie. Deux autres transfuges, Cansus et Catranès, estimés pour leur courage, suivoient aussi l'empereur, avec un attachement plus sincère. A son arrivée il détacha quelques troupes sur un corps de Patzinaces, qui pilloient les campagnes; mais elles furent fort maltraitées, et ne revinrent à Rhuse qu'après une grande perte. Malgré cet échec, Alexis résolut de donner bataille. Il y étoit encouragé par la jonction d'un grand corps de Latins, nommés les Maniacates. C'étoient les fils de ces soldats qui, cinquante ans auparavant, avoient servi le brave Maniacès en Sicile, en Italie, et ensuite dans sa révolte. Après la mort de ce guerrier célèbre, ils étoient restés en Illyrie, et s'y étoient établis; mais, méprisant le sang des Grecs, qu'ils avoient vaincus, ils ne s'étoient alliés qu'à des femmes

de leur pays; et leurs enfans, héritiers de la fierté de leurs pères, formoient un corps de milice séparé du reste des troupes grecques, sous le nom de *Maniacates*. L'empereur, déterminé à combattre le lendemain, voulut suppléer par la surprise à la foiblesse de son armée, très-inférieure en nombre à celle des ennemis. Il envoya le soir battre le tambour dans tous les quartiers du camp, et avertir que l'empereur marcheroit aux ennemis sans faire sonner la trompette, et que toutes les troupes se tinssent prêtes pour combattre. Les Patzinaces étoient campés à fort peu de distance, au pied d'une colline, dans un lieu nommé l'*Enfer*. Au point du jour Alexis range ses soldats en bataille; en ce moment Néanzès obtient de l'empereur la permission de monter sur la colline, pour observer, disoit-il, la disposition de l'armée ennemie, et lui en faire le rapport. Mais son intention étoit toute contraire. Il cria aux Patzinaces, en leur langue, que l'empereur approchoit; qu'ils se missent en bataille, mais qu'ils n'eussent point de peur; qu'Alexis, encore intimidé de la perte qu'il venoit de faire, et très-inférieur en forces, ne tiendroit pas longtemps. Cet avis donné, il descend pour faire à l'empereur un rapport tel qu'il le jugeroit à propos. Mais un soldat qui s'étoit trouvé près de cet endroit, et qui entendoit la langue patzinace, accourt avant lui et dénonce sa perfidie. Néanzès, se voyant démasqué, paie d'effronterie; il demande d'être confronté avec le calomniateur; et, comme le soldat lui soutenoit en face la trahison dont il étoit témoin, pour toute réponse il lui abat la tête d'un coup de sabre, en présence de l'empereur et de toute l'armée. Alexis ne douta pas que cette manière de se justifier ne fût un aveu du crime. Cependant, pour ne pas manquer l'exécution de son dessein en s'arrêtant sur cet incident, il continua sa marche, et, loin de montrer son indignation, il fit donner à Néanzès un de ses meilleurs chevaux, que ce traître demandoit pour

mieux combattre. Mais dès qu'il fut à portée de l'ennemi, il se détacha comme pour aller faire un coup de lance, et alla se joindre aux Patzinaces, qu'il instruisit de l'état de l'armée et du plan de bataille de l'empereur, dont il avoit une parfaite connoissance.

Ce fut sur ses instructions que les Patzinaces attaquèrent les Grecs et les mirent en fuite. L'empereur, après la déroute de son armée, se voyant lui-même poursuivi jusqu'au fleuve Bithyas, près de Rhuse, tourne visage avec quelques braves gens qui ne s'étoient pas séparés de lui, et, donnant tête baissée au travers des ennemis, il en tue plusieurs, et reçoit plusieurs blessures. Il aperçoit George surnommé *le Roux,* un de ses lieutenans-généraux, qui fuyoit aussi vers le même fleuve : il l'appelle, le réprimande de l'avoir abandonné, et, comme il voit les troupes qu'il avoit en tête grossir de plus en plus par la jonction des autres qui se réunissoient de ce côté-là, il ordonne à George de se tenir dans ce poste sur la défensive jusqu'à son retour; et lui-même, ayant passé le fleuve sur son cheval, gagne à toute bride la ville de Rhuse. Il y rassemble les soldats qui s'y étoient sauvés de la bataille, et tous les habitans en état de porter les armes. Il ramasse aussi les paysans avec leurs chariots. A la tête de ce nouveau renfort il repasse le fleuve, et, s'étant arrêté sur la rive à les mettre en ordre, il va joindre George. Il ressentoit en ce moment un accès de fièvre quarte dont il étoit tourmenté depuis quelques jours. Les Patzinaces, voyant les Grecs qui sembloient renaître de leur défaite, et se multiplier même en plus grand nombre qu'auparavant, et à leur tête l'empereur, n'osèrent s'exposer aux terribles coups d'un courageux désespoir, et ne firent aucun mouvement. L'empereur, de son côté, saisi du frisson de la fièvre, et n'ayant pas encore rallié tous les fuyards, ne crut pas à propos d'attaquer, montrant néanmoins par sa fière contenance et par les excursions

de ses cavaliers, qu'il ne demandoit qu'à combattre. Les deux armées s'étant tenues ainsi en présence jusque au soir, se retirèrent, les Patzinaces dans leur camp, et les Grecs à Rhuse.

Les fuyards venoient s'y rendre les uns après les autres. Plusieurs même de ceux qui ne s'étoient pas trouvés au combat se joignoient à eux : tels étoient Monastras, Uzas et Synèse, officiers pleins de bravoure. L'empereur, obligé par sa fièvre de se mettre au lit, ne cessa pas de s'occuper de la bataille qu'il vouloit encore livrer le lendemain. Il voit Tatranès entrer dans sa tente. C'étoit un Patzinace qui, après avoir plus d'une fois passé dans son armée, l'avoit autant de fois abandonné pour retourner à ses compatriotes. Enfin, touché de la patience de l'empereur, qui lui avoit toujours pardonné, il venoit, par une dernière perfidie faite à sa nation, réparer celles dont il se croyoit coupable envers l'empereur; il lui donnoit un avis important : *Prince*, lui dit-il, *le dessein des Patzinaces est de venir demain vous envelopper dans cette place sans défense; si vous ne les prévenez, vous êtes perdu sans ressource.* Alexis le remercia, et reçut avec bonté les excuses qu'il lui faisoit de ses désertions. Etant à peine resté dans son lit deux ou trois heures, il se lève pour préparer le combat du lendemain. Il fait partir, dès la nuit même, Uzas et Monastras avec un corps de cavaliers choisis, et leur ordonne de prendre un grand détour, pour venir tomber par-derrière sur l'armée ennemie, lorsqu'elle en sera aux mains avec les Grecs. Il emploie le reste de la nuit à encourager ses soldats, à leur donner les avis nécessaires pour réparer leur honneur. Il se jette encore sur son lit, et, après un sommeil de quelques momens, on l'éveille pour l'avertir que l'ennemi approche, et qu'il a déjà passé le fleuve. Il monte aussitôt à cheval, range ses troupes, donne le signal, et marche à la tête. Il ordonne à ses archers de mettre pied à terre et d'avancer

à petits pas, lançant continuellement des flèches. Leurs décharges redoublées éclaircissent les rangs des ennemis et ralentissent leur ardeur. La vue de l'armée marchant en bon ordre les rangs serrés, et surtout la contenance assurée de l'empereur, achèvent de les épouvanter. Attaqués en même temps par-derrière, ils fuient vers le fleuve pour regagner leur camp et leurs chariots. Les Grecs les poursuivent l'épée dans les reins; et, perçant les uns de leurs piques, abattant les autres de loin à coups de flèches, ils en tuent grand nombre avant le passage. Une partie périt dans les eaux. La maison de l'empereur, toute composée de jeunes guerriers, se distingua dans cette journée. Mais personne ne se signala plus que l'empereur même. Il rentra dans son camp après cette glorieuse victoire, et ne prit que trois jours de repos.

Zurule, aujourd'hui *Chiorli*, étoit une petite ville située sur une colline au milieu d'un large plateau. Au pied couloit une rivière nommée alors *Xérogypse*, et qui portoit auparavant le même nom que la ville. Alexis se posta sur la colline, où il se retrancha avec soin, et renferma dans la place tous ses bagages. Les Patzinaces vinrent camper dans la plaine d'alentour. Alexis, se voyant enveloppé et se doutant bien que les ennemis, dont il connoissoit l'impatience, ne passeroient pas vingt-quatre heures sans monter à l'assaut, se fit amener tous les chariots qui se trouvoient dans la ville et aux environs; il en détacha les roues, dont chaque paire tenoit à son essieu, et les fit suspendre aux créneaux. Il rangea le lendemain son armée au pied de la muraille, et donna ordre à ses soldats de descendre de leurs chevaux au premier signal, et d'aller au petit pas tirer leurs flèches pour attirer les ennemis; ensuite, lorsqu'ils les verroient s'ébranler et courir à eux, de tourner le dos et de remonter en s'écartant à droite et à gauche, de manière qu'ils laissassent entre eux un intervalle égal au front

de l'armée ennemie. Sur le haut de la muraille étoient des gens tout prêts à couper les cordes qui tenoient les roues suspendues, dès qu'ils verroient le front des Patzinaces découvert. Tout réussit comme l'empereur le désiroit. Les roues, bondissant dans leur chute, et se précipitant ensuite sur la pente avec roideur, rompoient les jambes des chevaux et entraînoient des escadrons entiers qui, se renversant sur les suivans, s'écrasoient les uns les autres et rouloient en monceaux jusque dans le fleuve. Tandis que cette tempête moissonnoit les Patzinaces, les Grecs, à droite et à gauche, achevoient de les détruire à coups de piques et de flèches.

Les débris de l'armée vaincue formoient encore une armée plus nombreuse que celle des vainqueurs. Pleins de dépit et de rage, les Patzinaces revinrent le lendemain, et offrirent encore la bataille. Alexis rangea la sienne sur la pente, et prit sa place au centre. On combattit avec fureur, et les Grecs firent enfin plier les barbares. Ils les poursuivirent fort loin, jusqu'à ce qu'Alexis, craignant que cette fuite ne fût simulée et ne conduisît les siens dans quelque embuscade, fit sonner la retraite. Les Patzinaces, s'avouant enfin vaincus après trois combats si sanglans, allèrent camper entre Bulgarophyge et Nicée. On avoit fait la guerre pendant l'hiver, et le mois de janvier finissoit, lorsque l'empereur emmena avec lui à Constantinople les blessés, et ceux qui, après une campagne si laborieuse, avoient besoin de repos. Il laissa les plus vigoureux pour tenir en bride les ennemis, sous le commandement de Joannace et de Nicolas Maurocatacalon, qu'il chargea de garnir les places et d'enlever des campagnes tous les paysans avec leurs chariots et leurs bœufs. Il avoit dessein de faire un dernier effort afin de délivrer pour toujours l'empire de ces opiniâtres ennemis.

A peine avoit-il eu le temps de quitter la cuirasse, qu'il fallut l'endosser de nouveau. Sept jours après son AN. 1091.

arrivée, il apprend que les Patzinaces ont fait un gros détachement pour s'emparer de Chérobacques, sur le chemin d'Andrinople, et que cette place est à la veille d'être emportée de force. Aussitôt ce prince infatigable, et qui sembloit toujours préparé aux événemens les moins attendus, rassemble la garde de Constantinople et quelque milice nouvellement levée, au nombre d'environ cinq cents hommes. Il passe la nuit à les équiper, et part avant le jour. C'étoit le vendredi 7 de février. En partant, il envoie dire aux officiers répandus dans le voisinage qu'ils aient à le venir joindre dans le cours de la quinzaine avec ce qu'ils ont de troupes : *qu'ayant été témoin de leurs fatigues précédentes, il leur laisse encore quelques jours de repos ; que, pour lui, il n'en a pas besoin, et qu'il va leur préparer la victoire.* Arrivé à Chérobacques, il en fait fermer les portes, se saisit des clefs, et donne ordre à ses domestiques les plus fidèles de se tenir sur le haut des murs, et de prendre garde qu'aucun des habitans n'y monte pour parler aux Patzinaces ou leur donner quelque signal. A peine est-il dans la place, qu'il voit paroître le détachement sur un coteau qui joignoit les murs. Six mille Patzinaces se séparent des autres et vont piller les campagnes. Les autres restent sur le coteau. Alexis, étant lui-même monté sur le mur, observe que les barbares, loin de se mettre sur leurs gardes, ne songent qu'à se divertir. Il regarde comme une insulte cette affectation de sécurité en sa présence. Il assemble ce qu'il a de soldats et les exhorte à venir avec lui fondre sur ces brigands. Comme il les voit peu disposés à le suivre : « Eh bien ! ( leur « dit-il) attendez donc que ceux qui sont allés ravager « nos terres se soient réunis à ceux-ci, qui seuls vous font « tant de peur, et que le péril soit redoublé. Résisterez-« vous alors à un plus grand nombre ? Défendrez-vous « long-temps cette bicoque contre des forces si supé-« rieures ? Il ne vous restera que de vous ensevelir sous

« ses ruines. Mais si les ennemis, nous comptant pour « rien, ne daignent même nous attaquer ici, et qu'ils « aillent établir leur camp aux portes de Constanti- « nople pour nous fermer le retour, il faudra donc « aller chercher, à la vue de notre patrie, la mort dont « nous pouvons ici nous sauver par un effort de courage. « Pour moi, dont la vie n'est d'aucun prix, je vais me « jeter au milieu des ennemis. Que ceux-là me suivent « qui préfèrent un danger incertain et glorieux, à une « mort aussi honteuse qu'elle est assurée. Restez derrière « vos foibles murailles, âmes timides, incapables de « sentimens plus généreux. »

La nuit suivante, il sort de la place, ne se croyant suivi que d'un petit nombre de soldats vaillans et fidèles. Mais les autres, piqués de ses reproches et honteux de l'abandonner, sortent à sa suite. Ils font le tour du coteau à la faveur des ténèbres, et montant par-derrière, ils tombent sur la première garde des Patzinaces. L'ayant massacrée, ils courent aux autres, qu'ils jettent dans un désordre affreux. Ils en tuent un grand nombre et mettent le reste en fuite. Ce premier succès fait naître à l'empereur l'idée d'un stratagème qui pourroit lui en procurer un second. Il renvoie à Chérobacques ses drapeaux, ses chevaux et les habits de ses troupes, avec une escorte qui portoit au bout des piques les têtes des ennemis qu'on avoit tués. Il fait prendre à ses soldats les habits, les chevaux et les enseignes des Patzinaces, et descend au bord d'une rivière que devoient passer ceux qui étoient allés au pillage. On les voit bientôt revenir. Trompés par le déguisement des Grecs, ils les prennent pour leurs camarades, et se jettent dans le fleuve, qu'ils passent à gué avec des signes de joie, montrant le butin qu'ils apportoient. On les reçoit sur le bord à grands coups de cimeterre. Le désordre et l'épouvante se mettent parmi eux. Les uns sont tués, les autres pris. Alexis retourne à Chérobacques, et y passe le jour suivant, di-

manche de la Septuagésime. Il part le lundi pour retourner à Constantinople. L'avant-garde étoit vêtue des habits des Patzinaces, et marchoit sous leurs enseignes. Venoient ensuite les prisonniers, dont chacun étoit conduit par un paysan, et derrière eux ceux qui portoient les têtes des Patzinaces. A quelque distance, l'empereur fermoit la marche à la tête du reste des troupes, habillées à la grecque, avec leurs enseignes ordinaires.

Paléologue, qui ne se trouvoit pas à Constantinople lorsque l'empereur en sortit, y revint en diligence, et, sans vouloir profiter du délai que le prince avoit accordé, il partit le dimanche de la Septuagésime. Pour n'être pas surpris en chemin, il se faisoit précéder de ses domestiques, qui avoient ordre de reconnoître tous les passages, et de revenir promptement, s'ils découvroient quelque parti ennemi. Ceux-ci, ayant rencontré la troupe déguisée, vinrent à toute bride l'avertir qu'un gros de Patzinaces approchoit, et traversoit déjà la plaine de Dimylie. Un moment après, d'autres arrivèrent pour lui dire que cette troupe étoit poursuivie par un détachement de Grecs ; et Paléologue, s'étant lui-même avancé, reconnut l'empereur à la tête de l'arrière-garde. Il courut à lui, et, après qu'ils se furent divertis de cette agréable illusion, Paléologue témoigna beaucoup de regret de n'avoir pas accompagné l'empereur au moment de son départ, ni partagé ses dangers. Ils virent bientôt arriver les autres officiers, qui, à l'exemple de Paléologue, s'étoient hâtés d'accourir. Ils n'auroient pu se persuader qu'en deux jours Alexis eût joint et battu les ennemis, s'ils n'avoient vu au bout des piques les témoignages sanglans de la victoire. Alexis rentra dans Constantinople au bruit des acclamations. Nicéphore Mélissène, qui, malgré les distinctions dont il étoit honoré, conservoit dans son cœur une secrète jalousie, piqué des éloges qu'on faisoit du courage et de l'adresse

du prince, ne put s'empêcher de les contredire : *Quelle victoire*, disoit-il, *qui donne à l'empire de la joie sans profit, et aux ennemis du chagrin sans dommage !*

En effet, le nombre prodigieux des Patzinaces leur rendoit insensible une perte si légère. Couvrant de leurs troupes toute la frontière occidentale de l'empire, ils se répandoient de toutes parts comme des torrens. Leurs partis étendirent leurs courses jusqu'à l'église de Saint-Théodore, pèlerinage célèbre à quatre lieues de Constantinople. On n'osoit plus sortir de la ville, dont les portes étoient fermées comme dans un siége. A ces désastres se joignoit un autre sujet d'inquiétude. Zachas, après avoir équipé une nouvelle flotte, infestoit de ses pirateries toutes les îles et les côtes de l'Archipel. On savoit qu'il se préparoit à passer en Occident, et qu'il traitoit avec les Patzinaces pour les engager à se porter dans la Chersonèse et à lui donner la main. On apprenoit encore qu'il agissoit vivement auprès des Turcs pour attirer à lui les troupes qu'ils avoient promises à l'empereur. La nature même sembloit s'entendre avec les ennemis pour augmenter les embarras d'Alexis. L'hiver, qui ne s'étoit fait sentir cette année que fort tard, avoit redoublé de rigueur. Depuis le milieu de février jusque vers l'équinoxe du printemps il tomba tant de neige, que Constantinople fut comme ensevelie. Tout commerce fut interrompu. Les glaces et les tempêtes rendoient la terre et la mer également impraticables. Ces obstacles imprévus suspendirent pendant quelques jours l'activité de l'empereur.

Enfin, la saison s'étant adoucie, Alexis, qui se voyoit menacé du côté de la mer et de la terre, crut devoir assembler ses troupes dans les lieux maritimes pour faire face des deux côtés. Comme les vieux soldats étoient distribués dans les places pour les défendre, Nicéphore Mélissène reçut ordre de faire de nouvelles levées et de se rendre à Enos, à l'embouchure de l'Hèbre. Nicé-

phore ramassa dans les campagnes tout ce qu'il put trouver de paysans. C'étoient, pour la plupart, des pâtres bulgares ou valaques, accoutumés à une vie dure et presque sauvage. Alexis fit revenir de Nicomédie les cinq cents cavaliers françois que lui avoit envoyés le comte de Flandre; et, s'étant mis à leur tête, il arriva en diligence à Enos. Montant aussitôt dans une barque, il va lui-même jusqu'à une certaine distance sonder les profondeurs du fleuve, examiner la disposition des deux rives; et, sur ces observations, il détermine le lieu le plus propre à placer son camp. Etant revenu sur le soir, il instruit le conseil de ce qu'il avoit remarqué, et le lendemain, ayant passé le fleuve avec les principaux officiers, il observe avec eux toute la plaine d'au-delà; il les consulte sur le terrain qu'il avoit dessein d'occuper. Tous approuvant son avis, il fait passer ses troupes sur la rive droite. La position qu'il avoit choisie étoit près d'une petite ville nommée Chérène, entre l'Hèbre et une campagne marécageuse; en sorte qu'il ne restoit entre deux que l'espace nécessaire pour camper. L'armée s'y établit, et, les deux flancs étant en sûreté, il ne fut besoin que de tirer un fossé devant et derrière. Alexis retourna à Enos avec un détachement, pour arrêter de ce côté-là les courses des Patzinaces.

L'inégalité de ses forces lui causoit de mortelles inquiétudes, et, plongé dans des réflexions profondes, il s'occupoit de tous les moyens d'y suppléer, lorsque, quatre jours après son arrivée, il reçoit une nouvelle alarme. On aperçoit dans la plaine, sur la rive gauche de l'Hèbre, une armée de quarante mille hommes. C'étoient les Comans qui, trois ans auparavant, avoient battu les Patzinaces. Cependant, comme on savoit que ces nations barbares, aussi promptes à s'allier ensemble qu'à se combattre, pourroient facilement se joindre contre les Grecs, on craignoit que l'intérêt commun du pillage ne les eût déjà réunies. Pour s'é-

claircir de leur intention, Alexis invita leurs chefs à une entrevue. Il leur fit un grand festin; et, après les avoir traités avec abondance, après avoir adouci ces âmes dures et féroces par les caresses, par les présens, par les témoignages de bienveillance, il leur demanda leur serment et des otages. Dans la chaleur de leur contentement, non-seulement ils consentirent à tout, ils prièrent même Alexis de leur permettre de combattre seuls les Patzinaces dans trois jours, promettant qu'après la victoire ils donneroient à l'empereur la moitié du butin. Alexis, les ayant comblés de louanges, leur déclara que, bien qu'il n'eût pas dessein de les laisser combattre seuls, cependant il leur abandonnoit tout le fruit de la victoire. Il les congédia très-satisfaits. Les Comans ne tardèrent pas à servir leurs nouveaux alliés. Campés en face des Patzinaces, ils ne cessèrent d'escarmoucher et de les accabler de flèches.

Trois jours après l'entrevue, Alexis, les voyant si bien disposés, résolut de profiter de leur bonne volonté. Il fait passer l'armée sur un pont de bateaux, et se retranche de manière qu'il puisse se défendre non-seulement contre les Patzinaces, mais même, s'il en étoit besoin, contre les Comans, dont il avoit toujours quelque défiance. Dans ce moment on aperçoit une nouvelle armée qui venoit du côté d'Enos, avec un grand nombre de chariots. L'alarme se répand parmi les Grecs. On ne doute pas que ce ne soit un détachement de celle des Patzinaces, et que l'armée grecque ne soit enveloppée. C'étoit déjà une périlleuse entreprise de combattre les ennemis qu'on avoit en face; et comment résister à ceux dont on alloit être attaqué par-derrière? Pendant que les soldats, transis de peur, songeoient plutôt à fuir qu'à combattre, Alexis, qui s'efforçoit de les rassurer, envoie Rhodomer reconnoître de près cette troupe, qui jetoit tant de terreur. Rhodomer étoit un Bulgare, parent de l'impératrice et distingué par sa

valeur. Il revient au bout de quelques momens, annonçant, d'aussi loin qu'il peut se faire entendre, qu'il apporte une bonne nouvelle. C'étoit Nicéphore Mélissène, qui, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, amenoit à l'empereur un grand nombre de recrues. On les reçoit avec joie ; le courage revient aux soldats ; ils se croient maintenant invincibles ; et l'empereur, qui, tout-à-l'heure, avoit peine à les empêcher de fuir, n'en a pas moins à contenir leur ardeur. Le lendemain, Alexis redescend le long du fleuve pour se rapprocher d'Enos, et rencontre dans sa marche un grand corps de Patzinaces, égal en nombre à l'armée grecque. Il se livre un sanglant combat, où les Grecs demeurent vainqueurs. Les barbares, après une grande perte, regagnent leur camp, et les Grecs passent la nuit sur le champ de bataille.

Au point du jour l'empereur continue sa marche, et arrive à un lieu nommé *Lébune*. C'étoit un tertre qui s'élevoit au milieu d'une plaine unie. L'empereur y monta ; mais, comme ce tertre n'étoit pas assez spacieux pour contenir toute l'armée, il la fit camper au pied, et l'environna d'un fossé. Le traître Néanzès eut l'assurance de revenir encore en ce lieu se rendre à l'empereur avec plusieurs Patzinaces. Mais il ne trouva plus la même indulgence. Alexis, après lui avoir reproché sa perfidie, le fit mettre dans les fers avec ceux qui l'accompagnoient. Cependant les Patzinaces, qui n'étoient pas éloignés, travailloient secrètement à corrompre les Comans et à les détacher des Grecs. Ils tâchoient même d'amuser l'empereur par des propositions de paix. Quoique Alexis pénétrât leur intention, il feignoit de se laisser tromper, et les amusoit lui-même par ses réponses, pour les tenir en suspens, en attendant le secours que le pape Urbain second lui envoyoit de Rome. Ce pape entretenoit avec Alexis une correspondance secrète, et deux ans auparavant il l'avoit fait absoudre, par ses légats, de l'ex-

communication fulminée contre les Grecs. Les Comans, loin d'écouter les Patzinaces, demandoient le combat avec ardeur. Leurs chefs allèrent sur le soir trouver l'empereur, et lui dirent qu'ils étoient las de tous ces délais, et qu'ils venoient s'en plaindre pour la dernière fois. *Demain*, ajoutèrent-ils, *au lever du soleil, nous mangerons la chair ou du loup ou de l'agneau.* Alexis, les voyant ainsi déterminés à combattre les Patzinaces ou les Grecs, leur promit la bataille pour le lendemain, et donna ordre à ses troupes de s'y préparer. Ce n'étoit pas sans inquiétude ; il craignoit presque autant l'inconstance et la mauvaise foi des Comans que la multitude innombrable des Patzinaces. Pendant qu'il étoit ainsi agité, arriva un renfort qu'il n'attendoit pas. Cinq mille, tant Bulgares que Valaques, habitans des montagnes voisines, endurcis aux fatigues et avides de combats, vinrent lui demander d'être admis dans ses troupes. Encouragé par ce secours imprévu, il crut n'avoir plus besoin que de celui du ciel. Il fit faire partout le camp au commencement de la nuit une procession générale, dans laquelle les soldats, portant au bout de leurs piques des lampes ou des cierges allumés, chantoient des hymnes pour invoquer l'assistance du Tout-puissant.

Après avoir pris quelques momens de sommeil, Alexis se lève; il fait donner aux troupes légères des casques et des cuirasses. Comme il ne s'en trouvoit pas assez pour les couvrir tous, il employa pour cet usage tout ce qu'il avoit d'étoffe de soie. S'étant lui-même armé de pied en cap, il sort du camp, et range son armée en bataille au pied de l'éminence du côté du nord. Il donne à George Paléologue le commandement de l'aile droite ; à Constantin Dalassène, celui de l'aile gauche. Les Comans se placent à quelque distance sur la droite. En seconde ligne étoient Monastras, sur la droite des Comans ; Uzas vis-à-vis de l'intervalle, entre les Comans et les Grecs ; Humbertopule à la tête des Francs, sur la gauche des

Grecs. C'étoient les corps de réserve; ils avoient ordre de couvrir la queue de l'armée et d'empêcher qu'elle ne fût enveloppée. Par cet arrangement, le front de l'armée impériale égaloit au moins celui des ennemis, quoique beaucoup plus nombreux. On donne le signal, et les Grecs invoquent par un cri unanime la protection du Dieu des armées. Avec le même concert ils fondent sur l'ennemi, l'empereur courant à leur tête. Les Comans chargent en même temps l'aile qui leur est opposée. En ce moment un des principaux chefs des Patzinaces, se défiant du succès, passe du côté des Comans avec son escadron. L'empereur, qui l'aperçoit, craignant quelque trahison, envoie de ce côté-là un de ses plus braves lieutenans, qui se met à la tête des Comans. Cette désertion d'un commandant principal, jointe à l'attaque terrible que les Grecs et les Comans donnoient aux deux ailes, glace d'effroi les Patzinaces; ils ne peuvent ni combattre ni fuir; leur saisissement tenoit du miracle. Frappés comme de coups de foudre, ils se laissent égorger presque sans défense; c'étoit une moisson plutôt qu'une bataille, et les vainqueurs ne succomboient que de lassitude. La chaleur de midi épuisant encore leurs forces, Alexis, dans la liberté que lui laissoit la terreur des ennemis, faisoit courir de rang en rang des mulets chargés d'eau, et les paysans du voisinage accouroient eux-mêmes avec leurs outres et leurs vases, et s'empressoient de les désaltérer. Les Grecs, animés par ces rafraîchissemens, recommençoient le massacre. Les femmes, les enfans, dont les chariots étoient chargés, ne furent pas plus épargnés que leurs maris et leurs pères. Les Grecs se vengèrent de toutes leurs défaites passées; les Comans se baignèrent dans le sang, et cette journée, qui fut le 29 avril, vit périr la nation entière. Aussi, au retour de la campagne, chantoit-on dans les rues de Constantinople : *Il s'en est fallu d'un jour que la nation des Patzinaces n'ait vu le mois de mai.* Après cette bataille, on observa

que dans le cours de cette guerre, toutes les fois que les Grecs, pleins de confiance en leurs propres forces et s'assurant de la victoire, avoient porté avec eux des fers et des chaînes pour les ennemis, cet appareil n'avoit servi que pour les enchaîner eux-mêmes; et qu'au contraire dans le dernier combat, où ils ne comptoient que sur le secours du ciel, ils avoient entièrement détruit cette nation infidèle.

Les Comans et les Grecs se reposoient dans leur camp, et l'empereur se délassoit des travaux d'une si rude journée, lorsque Synèse entrant dans sa tente: « Prince (lui « dit-il) la victoire n'a pas mis fin à tous nos dangers; « il nous en reste un plus grand encore que celui de la « bataille. Chacun de nos soldats a pour sa part plus de « trente Patzinaces. Si le sommeil surprend les Grecs « (et pourront-ils s'en défendre, étant harassés de fatigue), « qui empêchera les barbares de s'aider mutuellement « à rompre leurs chaînes et de nous égorger tous? La « seule précaution qu'il y ait à prendre pour assurer « notre vie, c'est de l'ôter à tous les prisonniers. » A ces mots, l'empereur fixant sur Synèse un regard d'indignation : *Oui*, répondit-il, *ce sont des barbares, des ennemis; mais ce sont des hommes et des malheureux. N'est-ce pas assez pour en avoir compassion! Je ne vois rien ici de plus barbare que toi.* Comme Synèse répliquoit, l'empereur en colère lui commanda de sortir. Il fit en même temps publier l'ordre de désarmer les Patzinaces, de rassembler toutes leurs armes dans le même lieu, et de veiller avec soin à la garde des prisonniers. Il se jeta ensuite sur son lit pour prendre quelque repos. Au milieu de la nuit, réveillé par des hurlemens affreux, il sort brusquement de sa tente. C'étoient les soldats grecs qui, devenus comme forcenés de concert, massacroient les Patzinaces. Il n'en restoit plus qu'un petit nombre, lorsque l'empereur fit cesser avec beaucoup de peine cet horrible acharnement. S'étant fait

amener Synèse : *C'est toi*, lui dit-il d'un ton terrible ; *c'est toi qui es l'auteur de ce cruel massacre. Tu vas payer de ton sang celui de tant de misérables que tu as fait répandre malgré leur maître et le tien.* Il alloit faire exécuter cette sentence, si les principaux officiers, étant accourus, n'eussent par les plus instantes prières fléchi sa colère ; tandis que Synèse, embrassant ses genoux, protestoit avec serment qu'il n'avoit aucune part à cette émeute soudaine. Les soldats eux-mêmes le justifioient, en criant que, *si c'étoit un crime, ils étoient seuls coupables.*

Cette même nuit les Comans, effrayés du bruit affreux qu'ils entendoient du camp des Grecs, prirent les armes, et, soupçonnant quelque perfidie de la part de l'empereur, ils partirent et prirent la route du Danube, emportant avec eux tout ce qu'ils avoient de butin. Quelques-uns, moins précipités, instruits de la cause de ce tumulte, demeurèrent et s'allèrent joindre à l'empereur. Alexis, pour éloigner son armée des vapeurs pestilentielles qu'exhaloient tant de cadavres, alla camper près de Chérène. Arrivé dans ce campement : *Nous avons vaincu*, dit-il à Nicéphore Mélissène, *mais nous n'avons pas vaincu seuls. Songeons à nous acquitter de nos promesses.* Aussitôt, s'étant fait apporter le butin, qu'il avoit promis tout entier aux Comans, quoique leur retraite semblât le dégager de sa parole, il mit à part ce qu'il réservoit pour ceux d'entre eux qui étoient demeurés avec lui, et fit charger le reste sur des mulets pour le porter aux Comans, en route vers le Danube. Pour ceux qui étoient restés avec lui, il les invita à souper, les enivra comme il convenoit à des barbares ; et le lendemain il leur distribua leur part, y ajouta des présens, exigea d'eux des otages pour assurance qu'ils ne feroient dans leur retour aucun pillage sur les terres de l'empire. Comme ils demandoient de leur côté une certitude de sûreté dans leur route, il les fit accompa-

gner par Joannace, qui eut ordre de les défrayer jusqu'à leur arrivée dans leur pays. Après ces dispositions, il retourna à Constantinople, où il rentra triomphant à la fin de mai, ayant terminé une guerre qui auroit achevé la ruine de l'empire, si les Patzinaces eussent eu à leur tête un général tel qu'Alexis. Car il en est des empires comme des moindres familles; un seul homme fait la destinée de ces diverses portions de l'humanité qu'on appelle *des états.* Les prisonniers patzinaces qu'Alexis avoit sauvés du massacre furent établis avec leurs femmes et leurs enfans dans ce canton de la Macédoine qu'on nommoit *la Moglène.* On en composa un corps de troupes qu'on nomma *les Moglénites*, et qui servirent ensuite l'empire avec autant de fidélité qu'ils avoient montré d'acharnement à le détruire.

Une victoire si complète sur une nation si redoutable auroit comblé Alexis d'une gloire immortelle, s'il ne l'eût déshonorée par les énormes vexations dont il tourmenta son empire. Tant d'efforts ruineux avoient tellement épuisé le trésor du prince, que pour le remplir il eut recours à des moyens aussi funestes aux peuples que la guerre la plus malheureuse. Le désordre de ses finances lui fit fouler aux pieds toutes les lois de l'humanité. Il fit faire un nouveau cens de tous les biens de ses sujets; et, non content des contributions ordinaires, non content d'avoir imposé de secondes décimes, il imagina des impositions nouvelles, dont le nom seul annonçoit l'oppression. Des exacteurs avides et impitoyables ravageoient les provinces en exigeant des habitans ce qu'ils devoient sous ces noms odieux, et même ce qu'ils ne devoient pas. Ne craignant pas d'encourir l'anathème, qu'il avoit lui-même prononcé par un édit, il faisoit enlever des églises les offrandes les plus précieuses. Enfin il employa la ressource la plus ruineuse en altérant les monnoies. Quelques-uns de ses prédécesseurs avoient déjà porté ce coup mortel à l'état; il enchérit

*Zon. t. 2, p. 298. Glycas, p. 333.*

sur eux; il fit mêler dans les pièces d'or une moitié de cuivre. La dragme valoit six oboles, il fit donner à l'obole l'empreinte et la valeur de la dragme. Pour fournir à la monnoie de cuivre, qu'il faisoit battre, il fit fondre quantité de statues et d'autres ouvrages publics de ce métal. Il exigeoit le paiement des impôts en or au meilleur titre, et ne payoit lui-même qu'en monnoie altérée et de bas aloi.

*Malat. l. 4, c. 13.*
*Fleury, hist. ecclés. l. 63, art. 42.*
*Abrégé de l'hist. d'Ital. t. 4, p. 842.*

On a vu, sur la fin de la guerre des Patzinaces, une correspondance assez étonnante entre le pape et l'empereur grec. Il est à propos d'en rendre raison. Urbain, zélé pour la paix universelle de l'Eglise, avoit envoyé, dès l'an 1088, peu de jours après son élection, deux légats à Constantinople, pour représenter à l'empereur qu'il ne devoit pas défendre aux Latins de ses états l'usage des azymes dans le saint sacrifice, ni les forcer de se conformer au rite des Grecs. Alexis, plus traitable en fait de religion que de finance, avoit bien reçu la remontrance du pape; et par sa réponse il le prioit de se transporter à Constantinople avec des théologiens pour y tenir un concile, où l'on discuteroit, entre les Grecs et les Latins, la question des azymes. Il promettoit de s'en tenir à la décision qui y seroit formée pour la réunion des deux églises. Ce projet, d'une réconciliation si désirable, fut traversé par le schisme de l'antipape Guibert, et par les conseils de Roger, comte de Sicile, qui se défioit de la bonne foi d'Alexis. Mais la négociation entamée avoit établi une liaison d'amitié entre le pape et l'empereur.

*Anna. Comn. l. 8.*
*Zon. t. 2, p. 299, 300.*

Alexis, délivré enfin d'une guerre si cruelle et si opiniâtre, trouva dans son palais de nouveaux périls. L'Arménien Arièbe, et Humbertopule, chef des Francs, conjurèrent contre sa vie, et engagèrent dans leur complot un grand nombre de personnes. On ne dit pas quel fut le motif de ce dessein criminel. Mais il fut découvert; et les coupables, convaincus juridiquement, ne

pouvoient échapper au supplice, si la clémence de l'empereur ne leur eût accordé la vie. Ils ne furent punis que de l'exil et de la confiscation de leurs biens.

Un avis qu'il reçut presque en même temps de l'infidélité d'un de ses neveux lui causa plus d'inquiétude. Ayant appris que Bodin, roi des Serves et des Dalmates, se préparoit à faire une irruption dans l'empire, il partit avec une armée pour défendre la frontière du côté de la Dalmatie. Arrivé à Philippopolis, il fut averti par une lettre de Théophylacte, archevêque d'Achride, que Jean, duc de Dyrrachium, fils de son frère Isaac, trahissoit l'empire et formoit intelligence avec les ennemis. Il connoissoit le caractère turbulent de ce jeune prince, capable, s'il n'étoit arrêté, de se porter aux dernières extrémités. Mais il avoit pour Isaac autant de respect que de tendresse, et ne vouloit pas lui donner le chagrin de soumettre son fils à des informations judiciaires. Il usa d'adresse pour s'éclaircir des dispositions de son neveu, et pour lui épargner les suites funestes d'une trahison criminelle, s'il étoit vrai qu'il en eût conçu le dessein. Il employa le Sarmate Caraza, homme sage et fidèle, qui avoit rendu des services si importans, que, pour récompenser son zèle, Alexis lui avoit conféré la charge de grand-hétériarque, c'est-à-dire, commandant de la garde étrangère. L'empereur le chargea de deux lettres; l'une pour son neveu : il lui mandoit, qu'*étant averti d'une entreprise des Dalmates, il s'étoit mis en campagne; mais qu'il l'attendoit à Philippopolis, pour s'instruire plus en détail des intentions, des mouvemens et des forces de ces peuples; que son gouvernement limitrophe de Dalmatie le mettoit à portée de connoître parfaitement l'état présent du pays; qu'après avoir pris ensemble les mesures nécessaires, ils agiroient de concert, soit pour prévenir le mal, soit pour y apporter remède.* Si Jean, après la lecture de cette lettre, se mettoit en devoir d'y obéir, Caraza de-

voit le traiter avec le plus grand respect, sans lui donner le moindre soupçon, et s'offrir à lui en qualité de lieutenant pour gouverner pendant son absence, qui ne pouvoit être longue. Si, au contraire, il refusoit de partir, Caraza devoit rendre l'autre lettre aux magistrats de Dyrrachium. L'empereur les instruisoit de l'ordre qu'il donnoit à son neveu, et leur commandoit très-expressément d'obéir en toutes choses, et sans aucune réserve, à Caraza, instruit de ses volontés, et revêtu de tous les pouvoirs nécessaires pour les exécuter. En conséquence de cette lettre, Caraza devoit leur demander main forte pour saisir la personne du gouverneur.

Isaac, qui étoit demeuré à Constantinople, avoit appris en même temps qu'Alexis de quoi son fils étoit accusé; et sur-le-champ il lui avoit dépêché un courrier avec une lettre, par laquelle il lui demandoit de *faire la plus grande diligence pour se rendre à Philippopolis; qu'il s'agissoit d'une affaire de la dernière importance, et qu'il alloit s'y transporter lui-même.* Il étoit parti en même temps; et, étant entré sans bruit dans la tente de son frère, qu'il trouva endormi, il s'étoit jeté sur un lit sans permettre qu'on l'éveillât. A son réveil les deux frères s'étant embrassés, Isaac ne donna d'autre raison de son arrivée que le désir qu'il avoit de l'accompagner. Peu de temps après, le courrier revient lui dire que son fils est en chemin et près d'arriver. Aussitôt Isaac, convaincu de son innocence, va trouver Alexis. Comme il étoit naturellement colère et impatient, il lui reproche ses injustes défiances; il s'attaque avec chaleur à son autre frère Adrien, qu'il soupçonne d'être l'auteur de la calomnie. Tandis qu'il s'emportoit contre lui en invectives et en menaces, arrive l'accusé. Alexis fait venir le César Nicéphore Mélissène, et, s'étant retiré avec eux sans autre témoin, il leur expose avec tranquillité le rapport qui lui avoit été fait de la conduite de son neveu; et lui adressant la parole: « Ne

« craignez rien, lui dit-il, ma tendresse pour votre père « ferme toute entrée aux soupçons qu'on a tâché de « m'inspirer. Mais j'ai voulu vous donner lieu de dis- « siper tous les nuages dont on obscurcissoit votre fidé- « lité. La promptitude de votre obéissance en est une « preuve évidente. Allez reprendre à Dyrrachium vos « droits et vos honneurs. Vous n'avez rien perdu de ma « confiance et de ma tendresse. Et vous, mon frère, « (dit-il à Isaac) retournez à Constantinople, et calmez « les alarmes de notre mère, qui ne survivroit pas au « déshonneur de voir un de ses enfans coupable de per- « fidie. »

Avant que de quitter Philippopolis, il découvrit encore une autre intrigue, qui alloit à troubler ses arrangemens domestiques. Trébizonde, ville ancienne, fondée par une colonie de Sinope, sur la frontière de la Colchide, n'avoit jusqu'alors été distinguée des autres cités de la province de Pont que par sa situation avantageuse sur le Pont-Euxin, dans une presqu'île environnée de montagnes. Ce ne fut que la quatrième année du treizième siècle qu'elle devint capitale d'un nouvel empire. Mais elle commençoit dès ce temps-ci à figurer entre les gouvernemens les plus importans par la ferme résistance qu'elle opposoit aux armes des Turcs. Ils s'en étoient d'abord rendus maîtres; mais Théodore Gabras, né dans le voisinage de cette ville, l'avoit reconquise. Alexis lui en avoit donné le gouvernement avec le titre de duc, tant pour le récompenser de ce service que pour éloigner, sous cette apparence d'honneur, ce guerrier vaillant et habile, mais remuant et ambitieux. Il voulut même l'attacher à sa famille par les liens d'une alliance. Le sébastocrator fiança une de ses filles à Grégoire, fils de Théodore; et comme ils étoient tous deux enfans, Alexis retint auprès de lui ce jeune seigneur, en attendant que le mariage pût s'accomplir. Théodore, étant retourné à Trébizonde, perdit

sa femme, et épousa la fille d'un prince alain, cousine germaine d'Irène, femme du sébastocrator. Cette alliance faisant naître entre les deux jeunes fiancés une nouvelle affinité, selon les canons de l'église grecque, rompit le projet de mariage. Cependant Alexis, pour garder un otage de la fidélité de Théodore, ne lui renvoya pas son fils. Théodore vint à Constantinople le redemander à l'empereur, qui le refusa. Le père, dissimulant son chagrin, prit congé d'Alexis, et obtint de lui la satisfaction d'être accompagné de son fils pendant la première journée. Au moment de la séparation, il engagea les gouverneurs du jeune Grégoire à consentir qu'il l'accompagnât encore jusqu'à un certain lieu qui n'étoit pas éloigné; et ainsi de proche en proche, il les amena jusqu'à l'entrée du Bosphore, dans le Pont-Euxin, où il avoit un navire tout prêt à lever l'ancre. Là, sans demander d'autre permission, il transporte son fils dans le navire, et laisse sur le rivage les gouverneurs, qui retournent fort confus à Constantinople. Alexis fait aussitôt partir un vaisseau léger, qui, ayant atteint Gabras au promontoire de Carambis en Paphlagonie, lui remet des lettres de l'empereur. Elles portoient un ordre exprès de renvoyer son fils, sous peine d'être traité comme rebelle. Il lui témoignoit d'ailleurs les intentions les plus favorables; il lui déclaroit que son dessein étoit de marier Grégoire avec Marie, sa seconde fille. Théodore n'osa désobéir, et l'empereur tint parole. A peine Grégoire fut-il arrivé à la cour, qu'on procéda à la célébration de son mariage avec la jeune princesse, qui n'avoit encore que six ans. On mit le nouveau prince entre les mains d'un eunuque pour achever son éducation, et l'empereur prenoit lui-même soin de l'instruire avec une affection paternelle. Il le menoit avec lui dans l'expédition de Dalmatie, pour le former aux opérations de la guerre. Mais Grégoire, d'un caractère turbulent et indocile,

ne songeoit qu'à s'enfuir pour retourner à son père. Il gagna plusieurs officiers du palais, qui promirent de le servir dans ce dessein. Un d'entre eux, plus fidèle que les autres, alla décéler le complot à l'empereur. Alexis, qui, malgré les défauts de Grégoire, l'aimoit tendrement comme son gendre, n'en voulut d'abord rien croire; il fallut des preuves évidentes pour le persuader. Enfin, ne pouvant plus en douter, il fit enfermer les complices dans des places de sûreté, et laissa Grégoire à Philippopolis, pour y être gardé dans la citadelle.

Ces deux affaires avoient arrêté l'empereur en cette ville plus long-temps qu'il ne s'y étoit attendu. Il partit enfin pour mettre en sûreté la frontière de l'empire. Elle étoit bordée d'une chaîne de montagnes escarpées, hérissées de forêts et de rochers, et entrecoupées de vallons couverts de halliers. C'étoient des remparts naturels d'une assez forte défense. Il ne s'agissoit que de boucher certains passages. L'empereur à pied, car le terrain étoit impraticable aux chevaux et aux voitures, visita toute cette lisière. Il ferma toutes les entrées par de larges fossés, par des tours de bois, par des forteresses de briques ou de pierres, dans les lieux où il lui parut à propos d'en élever. C'étoient ailleurs des abattis de grands arbres, dont les branches et les racines entrelacées formoient une haie impénétrable. Il étoit lui-même à la tête des ouvriers, et conduisoit tous les ouvrages. Après ces travaux, plus fatigans encore que la plus rude campagne, il retourna à Constantinople.

*Anna. Comn. l. 9.*

# LIVRE QUATRE-VINGT-TROISIÈME.

An. 1092. Anna. Comn. l. 9.

La guerre des Patzinaces étant terminée, Alexis tourna ses armes contre les Turcs. Les grands efforts qu'il avoit fallu faire en Thrace pendant les deux dernières années avoient suspendu l'expédition de Jean Ducas; et Dalassène, après s'être emparé de Chio, y avoit mis garnison, et étoit retourné à Constantinople. Zachas profita de cet intervalle pour augmenter ses forces, faire construire des vaisseaux, et porter le ravage dans les îles de l'Archipel. Fier de ses succès, il prit le titre de roi, s'établit dans Smyrne comme dans la capitale de ses états, et ne se promettoit rien moins que la conquête de Constantinople. Pour s'opposer à ses projets ambitieux, et recouvrer Smyrne et les autres lieux envahis par ce redoutable pirate, Alexis leva des troupes de terre et de mer. Jean Ducas, commandant des troupes de terre, et sous ses ordres Constantin Dalassène, à la tête de la flotte, combinèrent tellement leur marche et leur navigation, qu'ils se rendirent tous deux en même temps à la hauteur de Lesbos et passèrent ensemble à Mytilène. Galabaze, frère de Zachas, y commandoit. Zachas, apprenant que cette ville étoit assiégée, s'y transporta luimême. Pendant trois mois ce furent des attaques et des combats continuels. On se battoit tous les jours depuis le matin jusqu'au soir; mais ce n'étoient que de légères escarmouches, et les deux partis se retiroient toujours sans avantage décisif. Les Grecs, campés à l'occident de la ville, se rangeant en bataille au point du jour, avoient le soleil en face; et lorsque, après midi, cet astre passoit derrière eux, déjà épuisés de fatigue et de chaleur, ils ne pouvoient que se défendre. Alexis,

instruit de cette inattention de ses généraux, leur envoya ordre de ne commencer à combattre qu'après midi; et dès le premier jour, les Turcs, aveuglés par le soleil et par la poussière, qu'un vent d'occident leur portoit dans les yeux, furent entièrement défaits.

Zachas demanda la paix, à condition seulement qu'on lui permettroit de retourner à Smyrne, et qu'on lui donneroit des otages pour assurance qu'il ne seroit pas inquiété dans le passage. Jean y consentit sous une pareille condition; c'étoit qu'on lui mît entre les mains deux des principaux officiers turcs pour caution de la parole que donnoit Zachas de quitter Mytilène sans faire aucun tort aux habitans, et sans en emmener aucun à Smyrne. Ces conventions, confirmées par serment, furent aussitôt violées par le pirate, qui, au sortir de Mytilène, enleva tout ce qu'il put d'habitans avec leurs enfans et leurs femmes. Il étoit à peine hors du port avec quelques-uns de ses vaisseaux, que, pour le punir de cette perfidie, Dalassène le poursuivit avec toute sa flotte, l'attaqua vivement, et lui enleva plusieurs navires, dont on massacra l'équipage. Zachas auroit été pris lui-même, s'il ne se fût sauvé dans une chaloupe déguisé en matelot. On ne daigna pas le poursuivre. Il aborda au pied d'un promontoire, où il fut accueilli par une escorte de Turcs, qu'il avoit mandés pour l'y attendre en cas de malheur. Ils le conduisirent à Smyrne. Le reste de sa flotte, qui appareilloit pour le suivre, fut arrêté par Jean Ducas; il se saisit des vaisseaux, et mit en liberté les habitans que Zachas avoit enlevés et chargés de fers. Il laissa garnison dans Mytilène, renvoya Dalassène, et retint une partie de la flotte, avec laquelle il reprit Samos, et beaucoup d'autres îles dont Zachas s'étoit emparé. Après cette heureuse expédition il retourna à Constantinople.

Il n'y fut pas long-temps sans être obligé de se remettre en mer. Deux Crétois, nommés, l'un Carycas, *Anna. Comn. l. 9.*

Zon. t. 2, p. 298. Glycas, p. 333.

l'autre Rhapsomate, avoient soulevé, le premier une partie de l'île de Crète, l'autre l'île de Cypre tout entière. Jean Ducas, prit la route de l'île de Crète. Il apprit à Carpathe que les Crétois, fidèles, avoient eux-mêmes attaqué et massacré le rebelle avec tous ses partisans. Il trouva l'île entièrement soumise; et, après y avoir établi quelques troupes, il fit voile vers l'île de Cypre. En arrivant il prit Cérines. Rhapsomate, qui n'avoit nul usage de la guerre, au lieu de tomber sur les Grecs au moment du débarquement, leur laissa tout le temps de faire les dispositions nécessaires pour le battre. Il étoit campé à Leucosie ; apprenant la prise de Cérines, il s'en approcha et vint camper sur une éminence voisine. Butumite lui débaucha d'abord grand nombre de soldats. Le lendemain le rebelle se rangea en bataille; et tandis qu'il descendoit à petits pas pour joindre l'ennemi, un corps de cent cavaliers des siens, prenant les devans et courant à toute bride comme pour attaquer l'armée grecque, tourne visage tout à coup, et, présentant aux Cypriotes la pointe de leurs lances, va se ranger sous les enseignes de Ducas. Il n'en fallut pas davantage pour épouvanter Rhapsomate. Il fuit vers Némèse, où il espéroit trouver un vaisseau pour se sauver en Syrie. Mais, serré de près par Butumite, il gagne une montagne sur laquelle étoit bâtie une église célèbre de la Sainte-Croix, et se réfugie dans cet asile. Butumite l'y poursuit, et, lui promettant sûreté, il l'engage à venir se rendre à Ducas. On marche ensuite à Leucosie; on réduit l'île entière; et, après s'en être assuré par la distribution des troupes nécessaires dans les différens postes, on amène à Constantinople Rhapsomate et les autres chefs des rebelles. L'empereur, informé que cette révolte avoit pour cause les vexations injustes des collecteurs des deniers publics, envoya un intendant équitable et désintéressé, nommé Callipare, avec un plein pouvoir de régler les contributions. Il

chargea Philocale Eumathius du commandement des troupes de terre et de mer qui devoient rester dans l'île.

Il n'étoit pas si aisé à l'empereur de se défaire de Zachas. Ce pirate, devenu roi par sa propre création, faisoit construire, équiper, armer à Smyrne des vaisseaux de toute grandeur, et se préparoit à soutenir son nouveau titre par de nouvelles conquêtes. Alexis lui opposa encore Dalassène, qu'il fit partir avec toute sa flotte. Mais, pour le détruire plus sûrement, il lui suscita un nouvel ennemi. Zachas avoit acquis une telle considération, que Soliman, sultan de Nicée, avoit épousé sa fille. Alexis écrivit au sultan une lettre insinuante et flatteuse, dans laquelle, après des protestations de la plus haute estime et de l'amitié la plus sincère, il lui inspiroit de violens soupçons contre son beau-père. *C'étoit seulement*, disoit-il, *pour voiler ses perfides desseins que Zachas feignoit d'en vouloir à l'empire. Une telle entreprise étoit autant au-dessus de ses forces que de sa naissance. Mais, après avoir endormi son gendre par de fausses démonstrations, il espéroit l'accabler.* Il lui représentoit *qu'il n'y avoit point de temps à perdre, s'il vouloit conserver sa puissance, et même sa vie; que l'empereur ne craignoit rien pour lui-même; mais que l'intérêt commun qui doit lier ensemble tous les princes, et son affection particulière pour le sultan, lui donnoient beaucoup d'inquiétude: qu'il lui offroit tout ce qu'il avoit de ressources, soit dans la prudence, soit dans la force des armes.* Tandis que l'empereur employoit l'artifice pour irriter Soliman contre Zachas, celui-ci, en attendant que toute sa flotte fût en état de mettre à la voile, alla par terre assiéger Abyde. Dalassène accourut avec ses vaisseaux au secours de cette place importante. Au bout de quelques jours, il fut aussi surpris que Zachas de voir arriver par terre le sultan de Nicée à la tête d'une armée. Il n'avoit fallu que la lettre de l'em-

AN. 1093.

pereur pour embraser cet esprit bouillant et précipité. Il avoit sur-le-champ pris les armes, et venoit pour écraser son beau-père. En arrivant il lui fit signifier qu'il eût à lever le siége. Zachas, enfermé entre deux ennemis, ne balança pas de se jeter entre les bras de son gendre. Il ignoroit à quel point Alexis l'avoit envenimé contre lui. Soliman le reçoit avec une amitié apparente. Il l'invite à souper, le fait boire largement, et, l'ayant enivré, il lui plonge un poignard dans le sein. Il traite ensuite avec l'empereur. On convient de la paix; et cet horrible assassinat, fruit malheureux de la fourberie d'Alexis, rendit la tranquillité à la côte maritime, mais dut laisser dans le cœur des deux princes des remords plus cruels que tous les maux de la guerre.

*Anna. Comn. l. 9. Du Cange, fam. dalmat. p. 281.*

Rien ne prouve mieux quelle étoit alors la foiblesse de l'empire que la hardiesse avec laquelle les plus petits princes osoient l'attaquer. Bodin, roi de Servie et de Dalmatie, s'étant rendu maître de la partie méridionale de la Servie, qu'on nommoit dès-lors *Rascie*, l'avoit divisée en deux gouvernemens nommés *Jupanies*, qu'il avoit cédés en toute propriété à deux seigneurs, Bolcan, et Marc ou Maure, ne se réservant que l'hommage. Bolcan, seigneur d'une contrée peu étendue, mais très-peuplée, devint, par son audace et par son caractère guerrier, un voisin redoutable. Il fit des courses sur toute la frontière, prit et brûla Lipénium, petite ville située au pied de la chaîne de montagnes qui séparoient le domaine des Grecs d'avec la Dalmatie. Il ne paroît pas que Bodin, seigneur suzerain du pays, ait pris aucune part à cette guerre; il laissa son vassal lutter tout seul contre les forces de l'empire. Alexis marche en personne contre ce barbare, qui prend d'abord l'épouvante, et se retire à Sphenzane, sur les montagnes. L'empereur le poursuit; mais Bolcan, pour l'arrêter, lui envoie demander la paix. Les officiers grecs qui commandoient sur la frontière

étoient, disoit-il, les agresseurs, ayant fait plusieurs incursions sur ses terres. Il promettoit de se tenir désormais tranquille dans ses états, et de donner en otages les plus distingués de sa famille. L'empereur se contenta de ses excuses; et, laissant quelques troupes pour rétablir les places détruites et recevoir les otages, il reprit la route de Constantinople. Mais, dès que Bolcan le vit éloigné, il ne songea plus qu'à éluder sa promesse, remettant de jour en jour la délivrance des otages; et bientôt il rentra sur les terres de l'empire avec une armée. Alexis, après lui avoir écrit plusieurs fois pour le sommer de sa parole, le voyant obstiné dans son refus, envoya contre lui un grand corps de troupes sous le commandement de son neveu Jean, fils du sébastocrator. Ce jeune général, plein d'ardeur, mais sans expérience, arrive à Lipénium, passe le fleuve, qui couloit au pied de la montagne, et va camper près de Sphenzane, où étoit Bolcan. Le rusé barbare, voyant qu'il avoit affaire à un jeune homme facile à tromper, l'amuse par des propositions nouvelles; et tandis que Jean s'occupoit de cette négociation illusoire, Bolcan sort du camp sur le soir, et marche au camp des Grecs. Un ermite, témoin de ce mouvement, prend les devans, et court avertir le général. Jean se moque de cet avis, et renvoie l'ermite avec mépris. Mais la nuit suivante Bolcan tombe sur le camp des Grecs qui ne s'y attendoient pas. La plupart sont égorgés dans leurs tentes; quelques-uns, fuyant au milieu des ténèbres sans connoître le pays, se précipitent dans le fleuve, et périssent dans les eaux. Les plus braves se rassemblent autour de la tente du général et le sauvent des mains des ennemis. Bolcan, vainqueur, regagne Sphenzane. Jean, avec le peu de soldats qui restent, repasse le fleuve, va camper à une demi-lieue de Lipénium; et, se voyant hors d'état de défendre le pays, il retourne à Constantinople. Bolcan, maître de la campagne, pille, brûle, détruit

les environs de Scupes, porte encore plus loin le ravage, et ne quitte ce pays qu'après en avoir fait un désert.

Anna. Comn. l. 9. Zon. t. 2, p. 300.

Alexis, indigné de voir un si petit prince se jouer et de ses propres engagemens et des forces de l'empire, résolut d'aller encore en personne châtier son insolence. Il part avec toutes ses troupes, et s'arrête à Daphnuce, à deux lieues de Constantinople pour y attendre les seigneurs de sa cour qui n'avoient pu le suivre. Nicéphore Diogène s'y rend le lendemain. Ce jeune seigneur, fils de l'empereur Romain Diogène et d'Eudocie, frère utérin de Michel Parapinace, décoré du titre d'Auguste du vivant de son père, se voyoit avec chagrin réduit à une condition privée. Son frère Léon, d'un caractère plus doux et plus reconnoissant des bons traitemens qu'il recevoit d'Alexis, étoit mort dans la guerre contre les Patzinaces. Mais Nicéphore, naturellement sombre et dévoré d'ambition, quoiqu'il fût comblé de faveurs par Alexis, ne pouvoit lui pardonner de s'asseoir sur un trône où il avoit vu son père. Il brûloit du désir d'y monter lui-même; et depuis long-temps il pratiquoit sourdement les personnes les plus distinguées dans les différens ordres de l'état. Il avoit tous les talens nécessaires pour réussir dans ses projets. Plein d'esprit, caressant, mais sans bassesse, modeste, mais sachant se relever à propos, il s'étoit fait un grand nombre de créatures. Il s'étoit lié d'une étroite amitié avec Michel Taronite. Ce beau-frère de l'empereur, honoré de la qualité de panhypersébaste, quoique attaché par les liens les plus forts aux intérêts de la famille impériale, se laissa tellement embraser par une sorte de frénésie, qu'il sacrifia tout à la fortune de son ami. Nicéphore, pour mettre le peuple dans son parti, n'eut besoin ni d'intrigues ni de dépenses. Les qualités que lui avoit données la nature lui gagnoient tous les cœurs. Une taille avantageuse, une physionomie pleine de force et de vigueur,

un grand courage, une adresse merveilleuse dans tous les exercices, un air affable et populaire, le rendoient l'idole de la multitude. A ces sentimens se joignoit la compassion qu'excitoit l'injuste cruauté exercée sur son père. On l'admiroit avec attendrissement, et nul ne sembloit être plus digne de la couronne. Il s'en croyoit lui-même plus digne qu'Alexis, et il résolut de lui ôter la vie.

Il fut violemment soupçonné d'être l'auteur d'un premier attentat contre Alexis au milieu de Constantinople. Un barbare, sous l'habit d'un mendiant, trouva moyen de pénétrer auprès de l'empereur pendant qu'il s'exerçoit dans le manége du grand palais. Comme le prince s'arrêtoit pour lui donner quelque aumône, ce misérable voulut tirer du fourreau un poignard qu'il tenoit caché sous ses haillons; mais, ne pouvant en venir à bout malgré ses efforts, frappé de l'idée de son crime, et persuadé que le ciel même en arrêtoit l'exécution, il se prosterne aux pieds de l'empereur en demandant pardon à grands cris. *Et que veux-tu que je te pardonne?* lui dit Alexis : alors montrant le poignard dans le fourreau, et se frappant la poitrine, il déclara le dessein qu'il avoit formé, mais sans accuser personne. On accourut en foule, et on alloit le mettre en pièces, si l'empereur, qui ne perdit rien de son sang-froid, n'eût défendu de lui toucher. Il porta plus loin la clémence; il ne voulut pas même qu'on le mît à la question pour découvrir s'il avoit des complices. Non content de lui faire grâce, il lui donna des marques de sa libéralité; et, malgré les représentations de ses amis, il le laissa vivre dans Constantinople, disant que *la main de Dieu qui couvre les princes est pour eux la seule garde assurée.* Cet événement, faisant naître des soupçons, il rejetoit avec colère ceux qu'on vouloit lui inspirer, et ne permettoit pas de porter la moindre atteinte à la réputation de Diogène.

Cette bonté du prince ne justifia pas Diogène. Bien des gens demeurèrent persuadés qu'il avoit suborné ce barbare, et la suite ne prouva que trop qu'ils ne se trompoient pas. Mais, après ce coup manqué, Diogène résolut de ne s'en fier à personne, et de n'employer que sa propre main. Rempli de ce noir dessein, lorsqu'il fut arrivé à Daphnuce, il s'étudia d'abord à faire sa cour à l'empereur avec plus d'empressement que jamais; et, comme par un excès d'attachement à la personne du prince, il fit placer sa tente, non pas à la distance ordinaire, mais le plus près qu'il put de celle d'Alexis. Manuel Philocale, qui se défioit déjà de Nicéphore, ayant remarqué cette affectation, communiqua ses soupçons à l'empereur, et lui demanda la permission d'obliger Nicéphore à changer de position. *Gardez-vous d'en rien faire*, lui répondit Alexis; *s'il est innocent, nous lui ferions injure; s'il est coupable, nous lui fournirions un prétexte et une excuse.* Philocale se retira en plaignant l'empereur de son indifférence pour sa propre conservation. En effet, Alexis, très-vigilant sur tout le reste, ne négligeoit que la sûreté de sa personne; et, quoiqu'il eût fait des mécontens, il vivoit avec tant de confiance, que souvent il étoit sans gardes, et que la nuit même, pendant son sommeil, son appartement ou sa tente restoient ouverts sans aucune sentinelle à la porte. Au milieu de la nuit, Diogène, armé d'un poignard sous sa robe, entre sans bruit dans la tente où dormoient l'empereur et l'impératrice, qui accompagnoit son mari dans cette expédition. Il approche du lit, et voit à côté une des femmes de la princesse occupée à écarter les moucherons dont ce lieu étoit rempli. Il se retire en tremblant, craignant d'avoir été reconnu. Il l'avoit été en effet; et dès que l'empereur fut éveillé, cette femme ne manqua pas de l'en instruire. Alexis ne fit pas semblant d'en rien savoir. Il continua sa marche le lendemain, et traita Nicéphore comme il avoit cou-

tume, se tenant sur ses gardes, sans lui donner aucun soupçon.

Comme il approchoit de Serres, Constantin Ducas, fils de Parapinace, jeune prince d'un caractère doux et tranquille, qui voyoit sans regret sur la tête d'Alexis la couronne qu'avoit portée son père, pria l'empereur de s'arrêter dans une maison de campagne qu'il avoit au voisinage. C'étoit un séjour charmant, embelli par des eaux salutaires, et dont les bâtimens étoient assez spacieux pour loger commodément toute la cour. Alexis y passa la nuit; et le lendemain, comme il se préparoit à partir, Constantin, qui avoit fait d'abondantes provisions pour traiter le prince avec magnificence, le pria de prendre quelque temps pour se délasser du voyage et profiter de la salubrité des eaux. Alexis lui accorda encore un jour. Cependant Nicéphore, toujours occupé de son projet criminel, crut avoir trouvé l'occasion de l'exécuter. Pendant que l'empereur sortoit du bain, il se présente tout armé comme revenant de la chasse. Tatice le repousse avec quelques paroles qui lui firent connoître que son attentat étoit découvert. Il résolut donc de se mettre en sûreté. Alexis partit le troisième jour; et, par considération pour la jeunesse de Constantin qu'il aimoit tendrement, et pour sa mère Marie, qu'il traita toujours avec beaucoup de respect, il le dispensa de le suivre dans cette expédition, qui devoit être plus pénible que glorieuse. A son départ, il lui fit présent d'un beau cheval très-vite à la course.

Diogène, qui songeoit à prendre la fuite, pria instamment Constantin de lui céder ce cheval; ce que le prince refusa, en disant qu'il ne pouvoit, sans manquer au respect dû à leur commun maître, se défaire d'un présent qu'il venoit d'en recevoir. L'empereur alla camper à Serres, et se logea dans la ville. Diogène le suivit, toujours inquiet, toujours partagé entre le désir de faire son coup et l'envie de s'échapper; ce qu'il

différoit d'heure en heure. Alexis, voulant enfin se délivrer des précautions qu'il lui falloit prendre sans cesse, s'adressa à son frère Adrien ; il l'instruisit des desseins de Diogène et des tentatives que ce perfide avoit déjà faites pour l'assassiner. Il lui déclara que, malgré une si noire ingratitude, il aimoit encore assez ce malheureux pour vouloir le sauver. Il le pria de lui parler et de l'engager par douceur à faire l'aveu de son crime et à révéler ses complices ; qu'il pouvoit, en ce cas, lui promettre l'impunité, et lui donner parole que l'empereur ne conserveroit contre lui aucun ressentiment. La commission étoit fâcheuse pour Adrien, qui aimoit aussi Diogène, dont il avoit épousé la sœur de mère. Il l'accepta, toutefois par tendresse pour son frère. Mais son zèle fut sans succès. Ni promesses ni menaces ne purent tirer de Diogène aucun éclaircissement. En vain il le conjura avec larmes de sauver sa propre vie ; ce qu'il ne pouvoit faire que par un aveu sincère. Rien ne put amollir ce cœur intraitable ; et Adrien rendit compte à l'empereur de son invincible opiniâtreté. Alexis chargea Muzacès de s'assurer de la personne de Diogène, et de le retenir sous bonne garde.

Muzacès fit plus que l'empereur ne lui avoit ordonné. Après avoir exhorté Diogène à révéler le secret du complot, comme il n'en tiroit que des injures, outré de colère, il le mit à la torture, sans l'ordre, et même contre l'intention de l'empereur, et il le força, par les tourmens, à rompre le silence. Diogène avoua son projet et ses complices. On reçut par écrit ses déclarations. Quand on sut qu'il commençoit à parler, tous ceux qui étoient instruits de quelque circonstance envoyèrent leurs dépositions. Muzacès mit toutes ces pièces entre les mains de l'empereur, qui, voyant dans la liste des conjurés les noms les plus illustres, pâlit à l'aspect du danger qu'il avoit couru, et dont il n'étoit pas encore délivré. Les deux chefs étoient Diogène et Catacalon,

surnommé Ambuste, brave guerrier qui avoit commandé sous Alexis dans la célèbre bataille de Calabria. Mais ce qui lui perçoit le cœur d'un coup encore plus sensible, c'étoit de voir entre les conjurés Michel Taronite, mari de sa sœur aînée, et l'impératrice Marie, qu'il avoit toujours honorée, et dont il chérissoit le fils, Constantin Ducas. Les conjurés méritoient la mort; Diogène surtout et Catacalon ne devoient s'attendre qu'aux supplices les plus rigoureux; on pensoit que ce seroit les traiter avec clémence que de ne les punir que d'aveuglement. Celle d'Alexis alla plus loin; il se contenta de les condamner à une prison perpétuelle dans Césarople, qu'on croit être l'ancienne Amphipolis. Michel Taronite fut exilé, avec confiscation de ses biens. Quant à l'impératrice Marie, Alexis affecta d'ignorer qu'elle eût trempé dans le complot. Il rejeta toute accusation, toute information contre elle, et continua de lui rendre les mêmes honneurs et de lui donner les mêmes marques de bienveillance.

Tout trembloit dans le camp et dans la ville de Serres. Les complices attendoient avec crainte la décision de l'empereur. Ceux qui n'avoient pas eu de part à la conjuration n'étoient pas moins alarmés. Ils redoutoient les funestes effets du désespoir. L'empereur lui-même voyoit un danger égal dans l'impunité de tant d'ennemis que les bienfaits ne savoient pas désarmer, et dans la condamnation de tant de coupables que leur nombre et leur force pourroient soustraire à la punition. Et quand il ne trouveroit aucune résistance, pourroit-il se résoudre à répandre tant de sang illustre, et à dépouiller l'état de toute sa fleur en lui enlevant ce qu'il avoit de plus distingué dans tous les ordres. Au milieu de cette perplexité, il se détermina pour le parti le plus conforme à son inclination naturelle. Il fit publier dans le camp et par toute la ville un ordre à tous les officiers du palais et des troupes, à tous les sénateurs et les ma-

gistrats qui se trouvoient à la suite de l'armée de se rendre le lendemain au point du jour sans armes dans une grande salle, qu'on appeloit le palais. Les conjurés se trouvoient compris dans cette convocation. Il prit toutes les mesures de la prudence pour prévenir les émeutes et les désordres que l'agitation des esprits pourroit causer pendant la nuit suivante. Elle se passa en inquiétudes. Les parens et les amis d'Alexis, qui blâmoient l'excès de sa clémence, craignant que les conjurés ne se portassent à quelque violence, firent courir le bruit qu'on avoit crevé les yeux à Diogène. Leur dessein étoit de décourager ses partisans en leur faisant entendre que leurs efforts en sa faveur seroient inutiles, puisqu'il n'étoit plus en état de régner.

Dès que le jour parut, les soldats de la garde se rendirent les premiers au lieu de l'assemblée, les uns l'épée à la main, les autres armés de leurs piques, les Varangues portant sur l'épaule leur hache d'arme. Ils se rangèrent en demi-cercle autour du trône impérial, la colère dans les yeux, tout prêts à servir celle du prince avec une meurtrière obéissance. A côté du trône, à droite et à gauche, se placèrent les seigneurs et tous ceux qui tenoient à l'empereur, soit par le sang, soit par alliance. La garde, derrière eux, formoit une épaisse lisière hérissée d'armes, qui se prolongeoit jusqu'aux portes de la salle. L'empereur, en habit militaire, vint s'asseoir sous un dais enrichi d'or. Son visage enflammé, ses regards fixes, son air sombre et pensif, montroient assez les soucis divers dont son âme étoit combattue. Le prince et son cortége étoient entrés par une ouverture intérieure. La salle étoit encore fermée. Dans le vestibule, rempli d'une foule pressée, régnoit un morne silence, interrompu seulement par des soupirs. La pâleur répandue sur tous les visages, les regards attachés sur les portes annonçoient dans les uns les remords, dans les autres la crainte d'être soupçonnés. Enfin les portes

s'ouvrirent, et l'aspect du prince, le terrible cortége dont il étoit environné, tout l'appareil de l'indignation impériale, glacèrent tellement les cœurs, que cette multitude, comme si elle eût été chargée de chaînes, n'entra qu'en tremblant, à la file les uns des autres, jetant autour d'eux des regards inquiets, ainsi que des criminels qu'on amène devant leurs juges et qui croient déjà voir l'épée suspendue sur leurs têtes.

Lorsqu'ils furent assemblés entre les deux haies de gens armés, debout, en silence, les yeux fixés sur le trône, d'où ils croyoient voir partir des éclairs, l'empereur, élevant la voix, leur parla en ces termes : « Je « vous prends tous à témoin de ma conduite à l'égard « de Nicéphore Diogène. Je n'examine point ici par « quels degré son père monta sur le trône ; je n'eus point « de part à la disgrâce qui l'en fit descendre. Je ne me « suis fait connoître à cette famille que par des bienfaits. « Lorsque le souverain arbitre des empires m'eut donné « la couronne, je ne me contentai pas de maintenir Ni« céphore et son frère Léon dans le même degré d'hon« neur ; ils trouvèrent en moi la tendresse d'un père ; « je ne les distinguai pas de mes propres enfans. Com« bien de fois ai-je surpris Nicéphore tout prêt à m'ôter « la vie ! Je lui ai autant de fois pardonné. Quoiqu'une « funeste expérience m'eût appris que mon indulgence « ne le corrigeoit pas, je tins ses forfaits cachés au fond « de mon cœur pour lui épargner l'indignation pu« blique. Tant de patience n'a pu l'adoucir. Pour me « récompenser de lui avoir tant de fois laissé la vie, il « n'a cessé d'attenter à la mienne. C'est en vous rendant « complices de son parricide qu'il a voulu mériter d'être « votre empereur. » A ces mots toute l'assemblée s'écrie : *Vive Alexis ! que Dieu nous conserve Alexis ! nous ne voulons qu'Alexis pour empereur.* « Cessez ( re« prit l'empereur ) de m'interrompre par vos cris. « Ecoutez la sentence que je vais prononcer. J'ai puni

« ceux dont le plus grand crime à mes yeux est de vous « avoir rendus coupables, et, à leur jugement même, « leur punition est une grâce. Je pardonne à tous les « autres. Qu'ils ne craignent de ma part aucun ressen- « timent. Je leur rends de bon cœur toute la tendresse « qu'un prince doit à ses sujets ; qu'ils me rendent « l'attachement et l'amour que des sujets doivent à leur « prince. » Ces paroles furent suivies d'une acclamation générale. On combloit le prince de bénédictions. On ne trouvoit pas d'expressions assez fortes pour exalter sa bonté, sa clémence, la générosité de son âme. Ceux que leur propre conscience avoit déjà condamnés se prosternoient à ses pieds, pleurant de regret et de joie, s'accusant eux-mêmes ; et, par une conjuration nouvelle, protestant avec serment qu'ils donneroient leur sang pour un prince auquel ils étoient redevables de la vie. Tous sortirent de l'assemblée baignés de larmes, s'embrassant les uns les autres, faisant retentir la ville des éloges d'Alexis ; et ce jour, qui devoit être funeste, fut le plus serein et le plus brillant de son règne. Cependant le zèle barbare de certains courtisans y mêla quelque nuage. Trouvant de l'excès dans la douceur du prince, ils envoyèrent à Césarople crever les yeux à Diogène et à Catacalon. On soupçonna qu'ils avoient secrètement obtenu de l'empereur la permission de leur faire ce traitement ; et il y a quelque apparence qu'ils n'auroient osé prendre sur eux cette exécution cruelle, ou que le prince en auroit témoigné du ressentiment ; ce qu'il ne fit pas.

Alexis, après avoir par sa clémence tiré sa gloire du péril qui menaçoit sa couronne et sa vie, continua sa route vers la Dalmatie. Lorsqu'il fut arrivé à *Lipénium*, la seule vue de l'armée grecque fit perdre à Bolcan toute espérance. Il envoya demander la paix, promettant de remettre au plus tôt les otages, et de ne plus faire aucune entreprise contre l'empire. Alexis, las de combattre des

chrétiens, reçut avec joie ces propositions. Bolcan vint lui-même avec confiance, accompagné des principaux seigneurs. Il consigna de bonne foi les otages au nombre de vingt-deux, entre lesquels étoient Ourèse et Etienne Bolcan, ses proches parens. On termina par un traité de paix une querelle qui pouvoit coûter beaucoup de sang.

De retour à Constantinople, Alexis y fit venir Diogène, qu'il aimoit encore malgré ses forfaits. On le vit plusieurs fois s'attendrir sur son état et donner des larmes à ses malheurs. Il lui fit rendre une partie de ses biens : c'étoit une foible consolation pour l'ambitieux Diogène. Plongé dans la mélancolie, il vivoit à la campagne ; et comme il étoit homme d'esprit, il charmoit ses ennuis par l'étude des anciens, dont il se faisoit lire les ouvrages. Il parcourut même tout le cercle des connoissances humaines, et fit de grands progrès en géométrie, à l'aide des figures de relief qu'un habile géomètre lui composoit dans la plus exacte précision. Anne Comnène, qui avoit aussi étudié cette science, témoigne l'avoir plusieurs fois entendu résoudre les problèmes les plus difficiles. Mais il ne sut tirer des sciences ni des lettres le fruit le plus salutaire qu'elles soient capables de produire. Ce ne sont en effet que des remèdes doux, qui guérissent les défauts plutôt que les vices, et qui n'agissent guère que sur les maladies médiocres. Les aiguillons de l'ambition qui étoient restés dans son cœur après le renversement de ses projets vinrent troubler ses études. Aussi aveugle d'esprit que de corps, il eut la folie de s'imaginer que dans l'état où il étoit il pouvoit encore parvenir à l'empire. Il cabala de nouveau ; et, ce qui étonneroit davantage, si l'on ne savoit qu'il n'est point d'extravagance unique, c'est qu'il trouva des partisans. Un de ceux auxquels il s'étoit adressé en avertit l'empereur, qui, plus ému de pitié que de colère, lui pardonna encore cet égarement d'esprit.

An. 1094. Anna. Comn. l. 10.

Une folie d'une autre espèce donna encore quelque embarras à l'empereur. Un ermite nommé Nil, aussi ignorant, mais moins turbulent que l'audacieux Italus, et peut-être plus capable de séduire par les apparences d'une vertu simple et modeste, faisoit alors grand bruit à Constantinople. Ce personnage sans études, occupé dans sa cellule à lire l'Ecriture sainte, qu'il n'entendoit pas, s'étoit formé un corps de doctrine qui n'étoit nullement d'accord avec la tradition de l'Eglise, seule interprète légitime des livres saints. Lorsqu'il eut, à son avis, acquis assez de lumières pour éclairer les autres, il se crut obligé en conscience de quitter sa retraite, et parut à Constantinople. Il avoit de quoi se faire suivre par ceux qui ne reconnoissent la doctrine et la vertu qu'à un air dur et sauvage, et à un extérieur négligé. Aussi eut-il bientôt grand nombre d'admirateurs. Les femmes surtout se disputoient l'honneur de l'attirer chez elles pour l'entendre. Là, au milieu d'un cercle enthousiaste, ce nouvel apôtre, qui n'avoit pris sa mission que de lui-même, débitoit à son auditoire ses visions théologiques, et prétendoit dévoiler le secret des mystères. Son obscurité étoit traitée de profondeur, et son langage grossier de simplicité évangélique. Quelques passages qu'il entendoit mal et qu'il semoit à l'aventure, quelques traits d'histoires apocryphes lui donnoient auprès de tels auditeurs un air de savant, et le peu qu'il en disoit faisoit penser que toute cette érudition lui échappoit malgré lui, et que sa modestie en cachoit bien davantage. Sa théologie s'embrouilla beaucoup dans l'explication de l'union hypostatique des deux natures en Jésus-Chrit; et l'empereur Alexis, plus instruit que ce prétendu docteur, apprenant que son système hérétique prenoit grand crédit à Constantinople, le fit venir, et se donna la peine de lui expliquer le dogme de l'Eglise sur cet article. Cette charitable condescendance fut inutile. Nil lui protesta qu'il étoit prêt à souffrir la prison, l'exil, les sup-

plices, et à perdre tous ses membres l'un après l'autre, plutôt que de renoncer à son opinion. Les Arméniens, qui étoient en grand nombre, attachés à la doctrine d'Eutichès, dont approchoit beaucoup celle de Nil, étoient ses plus zélés sectateurs. Alexis, pouvant bien le convaincre, mais non pas le changer, le mit entre les mains d'un synode, qui, le trouvant obstiné dans ses erreurs, le frappa d'anathème. On condamna en même temps un certain Blachernite, prêtre impie, qui renouveloit les rêveries des Massaliens. C'étoit un séducteur intrigant, qui avoit déjà corrompu plusieurs familles. L'empereur, après l'avoir mandé plusieurs fois pour le faire revenir de son égarement, mais sans succès, l'abandonna à la censure ecclésiastique.

Le nom de Diogène étoit fatal au repos d'Alexis. A peine avoit-il arraché le poignard des mains de l'ingrat Nicéphore, que l'ombre même de cette famille ambitieuse lui suscita une guerre, de courte durée à la vérité, mais pénible et pleine de dangers. Un inconnu venu de l'Asie, pauvre et couvert de haillons, mais adroit et intrigant, mit en mouvement tout Constantinople. Il se disoit Constantin, fils de l'empereur Romain Diogène; et quoiqu'on eût été persuadé jusqu'alors que ce Constantin avoit perdu la vie, vingt ans auparavant, dans un combat près d'Antioche, cependant le fourbe, s'insinuant dans les familles, et débitant un roman de ses aventures, trouvoit des esprits disposés à le croire. Il étoit même excité et soutenu par des factieux, qui travailloient de concert avec lui à faire valoir ses mensonges. En vain Théodora, sœur d'Alexis et veuve de ce Constantin, retirée dans un monastère, protestoit contre l'imposture. On la croyoit subornée par son frère pour désavouer son mari. Alexis méprisa d'abord ce misérable, comme un personnage vil et sans conséquence, qui seroit bientôt démasqué. Mais, voyant qu'il s'accréditoit, après l'avoir inutilement menacé, il le fit con-

duire à Chersone en Crimée, pour y être prisonnier. Les Comans, qui habitoient dans le voisinage, fréquentoient cette ville pour y acheter des marchandises. Le faux Diogène, enfermé dans une tour, s'entretint plusieurs fois avec eux pendant la nuit, du haut d'une fenêtre; et, s'étant sauvé par leur secours, il les suivit dans leur pays. Il sut si bien les mettre dans ses intérêts, qu'ils le reconnurent pour le vrai empereur de Constantinople.

Ce peuple féroce, altéré de sang et affamé de pillage, saisit avidemment ce prétexte d'aller désoler les terres de l'empire. L'empereur, informé de leur dessein, se prépare à leur opposer une forte résistance. Il délibère dans son conseil s'il doit marcher à leur rencontre. La plupart étoient d'un avis contraire. Alexis déclare qu'il s'en rapportera au jugement de Dieu. Dans ces siècles d'ignorance, c'étoit une superstition établie qui supposoit un miracle. Il fait venir sur le soir à Sainte-Sophie les généraux, les principaux officiers, tout le clergé de cette église avec le patriarche; et en leur présence on dépose sur l'autel deux billets cachetés, dans l'un desquels étoit écrit : *Dieu ordonne de partir;* dans l'autre : *Dieu ordonne de rester.* On passe toute la nuit à chanter des psaumes; et, au lever de l'aurore, le doyen ayant pris un de ces billets, on l'ouvre en présence de tous les assistans : c'étoit celui qui ordonnoit le départ. On sent assez quelle influence le prince pouvoit avoir sur ce prétendu oracle; mais le vulgaire ne s'en doutoit pas, et il ne fut plus question que de se mettre en campagne. Alexis assemble ses troupes et marche vers Anchiale. Il envoie à Bérée, pour la garde de la ville et du pays d'alentour, Nicéphore Mélissène, George Paléologue, et Jean Taronite son neveu, soit qu'il eût rappelé d'exil Michel, père de Jean, soit que celui-ci fût resté en faveur malgré la disgrâce de son père. Il y avoit dans la chaîne de montagnes qu'on appeloit le mont Hémus quatre passages par où les Comans

pouvoient entrer dans la Thrace. Il les fit fermer par autant de corps de troupes commandés par Dabatène, George Euphorbène, et Constantin Humbertopule, exilé quatre ans auparavant, mais rentré en grâce depuis ce temps-là. Il se posta lui-même au quatrième, nommé *Chortarée*, d'où il avoit l'œil sur toute cette lisière, visitant les autres postes pour voir s'ils étoient bien gardés, et si l'on avoit soin d'y faire les ouvrages de défense qu'il avoit commandés.

Tout étant en bon état, il laisse à Chortarée ce qu'il falloit de troupes pour garder cette gorge, et va camper près d'Anchiale. Un Valaque, nommé Pudile, de l'armée des Comans, vient pendant la nuit l'avertir qu'ils ont passé le Danube. Leur armée étoit beaucoup plus nombreuse que celle des Grecs. On fut d'avis de se renfermer dans Anchiale. La place étoit très-forte, bordée d'un côté par le Pont-Euxin, de l'autre par des collines et des vignes qui rendoient le terrain impraticable aux chevaux. Bérée, au centre de la Thrace, étoit en sûreté. Pour couvrir le pays à l'occident, il envoie Cantacuzène, Tatice et deux commandans de Turcs auxiliaires, dont l'un étoit Helcan le Néophyte. Tant de précautions ne purent empêcher les Comans de pénétrer en Thrace. Alexis, apprenant qu'ils marchoient vers Andrinople, manda les principaux de cette ville, entre lesquels étoient Catacalon, Tarchaniote et Nicéphore Bryenne, aveuglé après la bataille de Calabrya. Il les exhorte à se bien défendre, et leur promet de grandes récompenses. Il envoie ordre à Constantin Euphorbène de prendre avec lui Monastras et de suivre l'armée ennemie, la harcelant sans cesse dans sa marche, sans s'exposer eux-mêmes. Les Comans, guidés par les Valaques, ayant traversé le mont Hémus par des sentiers étroits et pleins de détours, arrivèrent à Goloé, dont les habitans leur ouvrirent aussitôt les portes en leur livrant leur commandant, qu'ils avoient enchaîné. Constantin

Euphorbène, qui, selon les ordres d'Alexis, ne perdit pas de vue l'ennemi, surprit une troupe de fourrageurs qu'il tailla en pièces, et fit conduire à l'empereur cent prisonniers; ce qui fit tant de plaisir au prince, qu'il lui conféra sur-le-champ le titre de nobilissime. Les habitans de Diampolis et des contrées voisines, à l'exemple de ceux de Goloé, appelèrent les barbares, les reçurent dans leurs villes, et proclamèrent Auguste le faux Diogène.

Jusqu'alors tout réussissoit à ce fourbe. Maître d'une partie de la Thrace, il prend la route d'Anchiale à la tête des Comans. La prise de cette ville devoit terminer la guerre et le placer sur le trône, en lui mettant entre les mains la personne de l'empereur. Mais la place étoit en état de résister à tous les efforts des barbares, et Alexis avoit dans son génie ainsi que dans son courage assez de ressources pour rompre toutes les mesures d'un rival si méprisable. Il le redoutoit si peu, que, dès qu'il le vit paroître, il fit sortir ses troupes et les rangea en bataille au pied des murs. Les Comans en firent autant; et tandis que les deux armées s'observoient sans rien faire, une troupe de braves du côté des Grecs va, sans en avoir reçu l'ordre, attaquer un corps d'ennemis avancé sur l'aile gauche, et, l'ayant enfoncé, le poursuit jusqu'à la mer. Alexis, qui ne se voyoit pas assez fort pour engager un combat général, les rappelle et défend de sortir des rangs. Les Comans, de leur côté, ne faisoient aucun mouvement; et cette inaction continua pendant trois jours. L'avantage que donnoit aux ennemis la supériorité du nombre arrêtoit Alexis, et la nature du terrain, peu favorable à la cavalerie, retenoit les barbares, qui, n'espérant ni faire changer de position à l'empereur, ni s'emparer d'Anchiale tant qu'elle auroit un tel défenseur, renoncèrent à cette entreprise et allèrent assiéger Andrinople.

Diogène leur promettoit que, dès qu'il paroîtroit, Nicéphore Bryenne son oncle, disoit-il, qui disposoit

de tout dans Andrinople, lui ouvriroit les portes et le recevroit à bras ouverts. Cette forfanterie étoit fondée sur l'amitié autrefois contractée entre Bryenne et l'empereur Romain Diogène. Leur liaison avoit été si étroite, que Romain, selon une coutume établie en ces temps-là, avoit adopté pour frère Nicéphore Bryenne. Mais celui-ci reçut fort mal son prétendu neveu. A l'arrivée des Comans, l'imposteur ayant demandé un entretien avec son oncle, Bryenne se montra à la fenêtre d'une tour; et pour répondre au compliment dont l'autre le salua, il dit *qu'à la vérité il avoit aimé l'empereur Diogène comme son frère; qu'il avoit connu et tendrement chéri Constantin son fils aîné tant qu'il avoit vécu; mais que ce prince n'étoit plus; qu'il avoit péri près d'Antioche, et que celui qui prenoit son nom ne pouvoit être qu'un fourbe impudent.* Diogène se retira confus, et les Comans campèrent devant la ville. Ce furent pendant quarante-huit jours des sorties et des combats continuels. Enfin les assiégés, manquant de vivres, demandèrent du secours à l'empereur. Il chargea Constantin Euphorbène de la conduite d'un convoi qui devoit entrer dans la ville par la porte la plus libre, sous l'escorte des meilleures troupes de l'armée. Mais cette entreprise n'eut pas de succès. Les Comans, avertis, envoyèrent au-devant du convoi un détachement très-supérieur en forces : il fallut fuir, et dans cette fuite même Nicéphore Catacalon, fils d'Euphorbène, et qui dans la suite épousa Marie, seconde fille d'Alexis, se signala par sa valeur. C'étoit un jeune seigneur, dont Anne Comnène se plaît à relever les rares qualités. Dans le portrait qu'elle fait de son adresse en tous les exercices, elle dit qu'à le voir à cheval on l'auroit pris pour un François de Normandie. Au bout de quarante-huit jours de siége, les habitans, par l'ordre de Nicéphore Bryenne, firent une sortie générale, qui leur coûta beaucoup de sang, et plus encore aux assiégeans. Dans cette rencontre Marien

Maurocatacalon, âgé seulement de dix-huit à vingt ans, qui s'étoit distingué dans toutes les sorties, et n'étoit jamais revenu sans être couvert du sang des ennemis, perça les escadrons des Comans pour joindre leur général Togortas. C'en étoit fait de ce barbare, s'il n'eût été sauvé par ses cavaliers, qui se jetèrent au-devant de Marien, et lui portèrent de terribles coups. Grièvement blesssé, il aperçoit Diogène revêtu de la robe impériale, seul et abandonné de ses gens sur la rive de l'Hèbre opposée au champ de bataille. A cet aspect, l'indignation lui rend les forces; il pousse son cheval dans le fleuve, et, poursuivant l'imposteur qui fuyoit à toute bride, il ne put que l'approcher d'assez près pour lui porter plusieurs coups de fouet sur la tête en l'accablant de titres outrageans.

Les sorties des assiégés causoient tous les jours une nouvelle perte aux barbares, mais ne les rebutoient pas. Leur opiniâtreté fit craindre à l'empereur que la ville ne succombât enfin à leurs efforts. Il résolut donc de s'y transporter lui-même et de leur livrer bataille : ce qui ne pouvoit s'exécuter sans un grand danger, l'armée ennemie étant de beaucoup supérieure à la sienne. Tandis qu'il délibéroit dans son conseil sur le parti qu'il devoit prendre, un officier nommé Alacasée lui fit dire qu'il avoit à proposer un moyen de sauver Andrinople. L'empereur lui ayant permis d'entrer : « Prince (lui « dit-il), quelque importante que soit la ville assiégée, « votre personne est encore plus précieuse à l'empire, « et il n'est aucun de vos sujets qui ne soit prêt à ha- « sarder sa vie pour épargner à votre majesté le danger « évident où elle va exposer la sienne. Dans ce généreux « sacrifice je cours moins de risque que personne. Je « connois l'imposteur; mon père fut lié d'amitié avec « le sien. Il me sera facile de gagner sa confiance et de « le mettre entre vos mains. Rappelez-vous ce que fit « autrefois Zopyre pour rendre Darius maître de Baby-

« lone. » Alexis l'entendit, et lui permit de faire ce qu'il voudroit. Alacasée se déchire le corps à coups de verges, se fait au visage plusieurs blessures, et passe dans le camp de Diogène. S'étant présenté à lui en cet état, il lui rapelle leur ancienne amitié. « C'est elle (lui dit-il) qui « m'a attiré ce traitement indigne. Le tyran a déchargé « sur moi la fureur qu'il vouloit exercer sur vous. Je « n'ai pu que sauver ma vie ; et, plein de confiance en « votre générosité, je viens me jeter entre les bras de « mon maître légitime. Si vous suivez mes conseils, nous « ferons repentir Alexis, vous de son usurpation, moi « de sa cruauté. » Le faux empereur, flatté de ce discours, l'embrasse et lui demande ses avis. Alacasée lui persuade *que c'est consumer inutilement ses forces que de s'arrêter ainsi aux portes d'Andrinople, que pendant qu'il s'obstine devant une place de province il seroit déjà maître de la capitale, dont la prise mettroit sous sa puissance toutes les villes de l'empire.* « Il n'est question (lui dit-il) « que de vous faire un magasin dont vous puissiez tirer « vos subsistances » ; et lui montrant la forteresse de Pusas peu éloignée d'Andrinople « : Voyez-vous (ajouta- « t-il) cette place si avantageusement située ; j'en con- « nois le commandant, et sur ma parole il vous ouvrira « les portes. Employez vos Comans à ramasser tous « les vivres des campagnes d'alentour, et à les porter en « ce lieu. Nous prendrons aussitôt la route de Constan- « tinople, et dans peu de jours je vous fais asseoir sur » le trône où vous place votre naissance. Approchez-vous « de Pusas. Je vais m'y introduire pour parler au com- « mandant ; et quand je vous donnerai un tel signal, « vous pourrez vous présenter aux portes et entrer sans « crainte. » Diogène donne dans le piége, et Alacasée part la nuit suivante. Il avoit une lettre de l'empereur, qui ordonnoit au commandant de Pusas d'obéir en tout sans balancer au porteur de la lettre comme à lui-même.

Il l'attache à une flèche, et la jette dans la place. Le commandant, après l'avoir lue, introduit Alacasée. En même temps Diogène s'étoit approché de Pusas; et tandis que les barbares, qu'il avoit prévenus, se dispersoient de toutes parts pour aller au pillage, il entra dans la forteresse, accompagné des principaux. On le reçoit avec acclamation, on lui fait un grand festin, où les Comans, selon leur usage, boivent de toutes leurs forces, et s'enivrent avec Diogène. Tandis qu'ils sont ensevelis dans le vin et dans le sommeil, on les égorge; on enlève Diogène, et on le transporte à Zurule, d'où l'on envoie un courrier à l'impératrice mère, qui gouvernoit Constantinople en l'absence de son fils. Elle dépêche sur le champ l'eunuque Eustathe, qui, arrivé à Zurule, fait crever les yeux à l'imposteur.

Cependant Euphorbène, qui ne perdoit pas de vue l'ennemi, selon les ordres de l'empereur, étoit déjà campé devant Pusas, et les barbares, répandus par bandes dans les campagnes, ne s'occupoient que du pillage. Alexis, instruit de ce qui se passoit, quitte Anchiale et vient camper à Nicée. Il apprend que Cizès, un des généraux ennemis, a rassemblé douze mille hommes, et qu'il est campé près de Taurocome. Il marche promptement de ce côté-là, et cache un corps de troupes dans des halliers épais. Il se range en bataille dans la plaine voisine, et envoie une troupe de Turcs auxiliaires pour escarmoucher et attirer l'ennemi. Les Comans les poursuivent, et, à la vue de l'armée grecque, ils s'arrêtent et se mettent en ordre pour combattre. Tandis qu'ils forment leurs escadrons, un cavalier coman s'avance fièrement vers les Grecs; et, caracolant devant eux, jetant sur eux des regards de mépris, il semble par sa contenance défier le plus brave. Alexis, piqué de son insolence, oublie en ce moment ce qu'il est; il court à lui pique baissée, le perce de part en part; et, l'ayant abattu, il

tue son cheval et rejoint son armée. Cet exploit, plus digne d'un aventurier que d'un empereur, lui donne la victoire. Les Grecs, animés par son exemple, enfoncent les Comans; les troupes de l'embuscade tombent sur eux en même temps; rien ne résiste. Sept mille sont tués, trois mille faits prisonniers. On regagne le butin qu'ils avoient fait sur les terres. Mais l'empereur, au lieu de l'abandonner à ses soldats, déclare qu'il veut le restituer à ceux auxquels il a été enlevé. Les habitans du voisinage accourent en foule et viennent recevoir chacun ce qui leur appartenoit, poussant des cris de reconnoissance, et comblant de bénédictions un prince si juste et si bienfaisant. Alexis retourna à Nicée avec cette joie si douce et si sensible que répandent dans l'âme les actions d'humanité et de justice. Il y resta deux jours pour donner du repos à ses soldats, et alla témoigner aux habitans d'Andrinople combien il étoit satisfait de leur courageuse et constante fidélité.

Les principaux des Comans vinrent l'y trouver pour lui demander la paix. Ils lui offroient de combattre désormais sous ses ordres et d'employer leur valeur à son service. Ce n'étoit qu'une feinte pour donner à leurs troupes le temps de faire leur retraite en sûreté. Aussi ces députés s'évadèrent la quatrième nuit, et regagnèrent leur armée, qui avoit pris les devans. L'empereur, piqué de cette supercherie, envoie des coureurs à ceux qui gardoient les défilés du mont Hémus pour les avertir de fermer la retraite aux barbares. Il se met lui-même à leurs trousses, et les atteint dans un lieu nommé *Abilèbe*. Il va les reconnoître en personne, et s'aperçoit au nombre de leurs feux que leur armée est encore beaucoup plus forte que la sienne. Il revient à son camp, fait allumer devant chaque tente jusqu'à quinze feux, et même davantage; ce qui suppose dans la milice de ce temps-là un vice de campement, où les tentes étoient apparemment beaucoup plus éloignées l'une de l'autre

que dans l'ancienne milice. Quoi qu'il en soit, cette fausse apparence rabattit beaucoup la confiance des Comans, et la bataille du lendemain se ressentit de leur épouvante. Dès le premier choc, ils tournèrent le dos. L'empereur, ayant partagé son armée en deux corps, envoya les plus alertes pour prévenir les fuyards et se poster sur leur route. Il les poursuivit avec le reste, les joignit au défilé nommé *la Porte de fer,* et les battit de nouveau. Il n'en échappa que la moindre partie, qui laissoit en Thrace quantité de morts, et plus encore de prisonniers. Tout le butin fut recouvré. Malgré le froid de l'hiver, qui se faisoit déjà sentir avec violence, l'empereur passa la nuit sur le haut de la montagne, et vint le lendemain à Goloé. Il employa ce jour et la nuit suivante à récompenser ceux qui s'étoient distingués par leur valeur; et, ayant congédié ses troupes après deux jours et deux nuits de marche, il rentra dans Constantinople.

An. 1095. A peine eut-il le temps de se reposer, qu'il fallut songer à se défendre contre les autres ennemis qui attaquoient l'empire du côté de l'orient. Tandis que l'empereur portoit toutes ses forces en Thrace, les Turcs d'au-delà du Sangar traversoient sans cesse ce fleuve, et ravageoient la Bithynie. Nicomédie surtout, et son territoire, avoient beaucoup souffert de leurs insultes. L'empereur, qui regardoit cette ville comme un des boulevarts de l'empire, résolut de la mettre à couvert, ainsi que toute la presqu'île dont elle ferme l'entrée jusqu'au Bosphore. Il se transporta sur les lieux et remarqua les traces d'un grand fossé qui avoit formé une vaste enceinte autour du terrain de Nicomédie. C'étoit, selon la tradition du pays, un ouvrage de l'empereur Anastase. Il paroissoit que le dessein avoit été d'y faire entrer l'eau d'un marais voisin de Nicomédie; mais ce fossé étoit alors comblé par les sables. Alexis le fit nettoyer et creuser plus profondément; et de crainte que les sa-

bles, en s'amoncelant de nouveau, ne donnassent un passage, il fit bâtir sur le bord une forteresse, que la hauteur et l'épaisseur de ses murs firent appeler *la Tour de fer*. Elle fut construite de pierres si grosses et d'une si énorme pesanteur, qu'il falloit pour les remuer les bras de cinquante, et pour quelques-unes ceux de cent hommes. On avoit rassemblé des campagnes voisines les paysans les plus vigoureux. Les yeux du prince enflammoient leur émulation, et ses libéralités les animoient aux plus grands efforts. On le voyoit lui-même, depuis le matin jusqu'au soir, à la tête des travailleurs, couvert de poussière, donnant ses ordres, et dirigeant en personne toutes les opérations, sans craindre les ardeurs de l'été, même dans les plus grandes chaleurs. L'année entière se passa à terminer cette entreprise ; et l'assiduité de l'empereur, qui n'auroit été digne que de mépris, si elle se fût employée à la construction d'un palais ou de quelque bâtiment de luxe ou de plaisir, étant appliquée à un travail utile à ses sujets, mérita des éloges.

Alexis s'occupoit de ce grand ouvrage, lorsqu'il entendit avec joie le bruit des armes dont retentissoit tout l'Occident. Il se flatta de l'espérance d'un puissant secours, qu'il sollicitoit depuis plusieurs années. Dès le temps que Grégoire VII étoit monté sur le trône pontifical, les chrétiens orientaux, malheureuses victimes de la barbarie des Sarrasins et des Turcs, avoient imploré son assistance pour empêcher la perte totale de la religion dans ces contrées; et ce pape, à qui le zèle ne manqua jamais, avoit exhorté les chrétiens d'Occident à exposer leur vie pour leurs frères. L'an 1074, pendant le règne de Michel Ducas, Grégoire avoit mandé à l'empereur Henri, par une lettre du 7 décembre, *que l'Orient appeloit le souverain pontife à son secours ; que l'église de Constantinople, qui ne s'accordoit pas avec celle de Rome au sujet du Saint-Esprit, demandoit à se réunir, et que l'Arménie étoit dans les mêmes*

*Greg. l. 2, ep. 31, 37. Guibert. hist. hierosol. l. 1. Otho. Fris. l. 7, c. 2. Chron. ursp. Du Cange, not. in Alex. p. 335.*

*dispositions.* Il ajoutoit *que plus de cinquante mille chrétiens, tant d'Italie que de France, lui avoient déjà fait savoir que, s'il vouloit leur servir de chef dans cette pieuse expédition, ils étoient prêts à le suivre jusqu'au Saint-Sépulcre.* Il protestoit *qu'il étoit disposé à marcher en personne, et qu'en s'éloignant de Rome, il laisseroit l'Eglise sous la protection et la garde de l'empereur.* Le 16 du même mois, Grégoire adressa encore une lettre à tous les fidèles pour les exhorter à ce voyage. La querelle scandaleuse entre le sacerdoce et l'empire, qui commençoit dès-lors à s'allumer, fit échouer ce projet. Alexis, parvenu à l'empire, tâcha de le ranimer. Il écrivit plusieurs lettres au pape Urbain II, dans lesquelles il déploroit sa foiblesse; il imploroit le secours de l'Occident, et promettoit toute assistance, par terre et par mer, à ceux qui viendroient combattre les infidèles. Robert, comte de Flandre, à son retour de Palestine, ayant contracté amitié avec Alexis, ainsi que nous l'avons rapporté, cet empereur, quatre ans après, lui avoit écrit une lettre, qu'il adressoit en même temps à tous les princes chrétiens. Il y dépeignoit sous les couleurs les plus vives les horreurs exercées par les musulmans sur les chrétiens de tout sexe et de toute profession. Il représentoit toute l'Asie courbée sous le joug des infidèles, et le péril où se trouvoit Constantinople. Dans la chaleur de ses supplications, il oublioit même sa fierté ordinaire, et protestoit qu'il seroit consolé de voir Constantinople entre les mains des Latins, qui du moins respecteroient les églises et tant de saintes reliques; et comme s'il eût voulu les tenter plus vivement encore, il leur étaloit avec emphase les immenses trésors dont cette grande cité étoit enrichie.

*Guill. Tyr. l.* 1, *c.* 11, 12, 13. *Albert. Aq. Jac. Vitri. Sanut. l.* 3,

Des ressorts si puissans n'auroient cependant pas suffi pour mettre l'Europe en mouvement, sans l'action que sut leur donner un personnage vil et méprisable à l'extérieur, mais plein de feu, d'adresse et d'éloquence.

Un pauvre ermite du diocèse d'Amiens, nommé Pierre, petit de taille et d'un air ignoble, alla visiter le Saint-Sépulcre. Après un voyage pénible et semé de dangers, il arrive à Jérusalem. Ayant payé à la porte la pièce d'or que les musulmans exigeoient des pèlerins, il entre, et voit avec douleur la profanation des lieux saints, la tyrannie exercée sur les fidèles, les outrages qu'essuyoit tous les jours le patriarche Siméon, traité comme un vil esclave. Pour s'instruire avec plus de certitude, il va trouver le patriarche, qui, ayant senti dans sa conversation que c'étoit un homme de génie et fort au-dessus de ce qu'il paroissoit, lui ouvrit son cœur, et lui exposa le misérable état de la Palestine : *que le domaine du calife étoit partagé en quatre sultanies, celles de Mosul, de Damas, d'Alep et de Nicée; que de cette dernière ville, où tous les chrétiens avoient été égorgés, sortoient sans cesse des essaims de brigands qui ravageoient tout le pays, n'épargnant ni les hommes ni les édifices consacrés au Seigneur; que ce n'étoit ni la prudence d'Alexis, ni le nombre des habitans, ni les fortifications de la ville, ni la valeur des soldats ou les forces de mer qui défendoient Constantinople; qu'elle ne devoit son salut qu'au Bosphore, et que les infidèles ne manquoient que de vaisseaux pour s'emparer de cette grande ville et inonder d'un affreux débordement l'Europe entière; que les sultans d'Alep et de Damas n'étoient pas moins acharnés à la perte des chrétiens que ceux de Nicée; qu'ils étoient maîtres d'Antioche et de toute la Syrie; que la sainte cité, profanée si long-temps par l'impiété des Sarrasins, gémissoit depuis plusieurs années sous une domination encore plus barbare; que de tant de monumens consacrés par les miracles et le sang du Sauveur, les mains sacriléges des Turcs n'avoient laissé subsister que le Saint-Sépulcre pour tirer de l'argent des pèlerins, qui ne pouvoient y arriver sans risquer cent fois leur vie; qu'il y en avoit un grand*

*part. 4, c. 1, 2.*
*Chron. ursp.*
*Baronius.*

*nombre dans les prisons de Jérusalem, où ils étoient tous les jours menacés de la mort.* Il lui fit une si vive peinture de l'état déplorable des chrétiens de Palestine, que Pierre, fondant en larmes, lui demanda s'il n'y avoit donc aucun remède à ces maux. Alors Siméon d'une voix entrecoupée de sanglots : « Hélas! (répondit-il) nos ini-« quités nous ont fermé l'accès à la miséricorde du Sei-« gneur ; il dédaigne nos gémissemens et nos larmes ; de-« puis quatre cents ans que la ville sainte est entre les « mains des infidèles, la mesure de nos afflictions n'est « pas encore comblée. Mais si l'Occident chrétien, si tant « de florissans royaumes, formidables à nos ennemis, qui « le sont aussi de Dieu même, jetoient sur leurs frères un « regard de compassion, s'ils vouloient nous aider du « moins de leurs prières dans les maux qui nous accablent, « nous aurions quelque espérance de les voir bientôt finir. « Quoique liés avec les Grecs par la proximité, par « l'intérêt commun, par le sang même, étant dans « l'origine sujets du même empire, nous n'avons nul « soulagement à en attendre. Ils en ont besoin eux-« mêmes : leur gloire, leur ancienne vertu est flétrie ; « ils ont perdu en peu d'années plus de la moitié de « leur empire, dont ils disputent à peine les misérables « restes. » Pierre, qui pleuroit avec lui, s'efforça de le consoler en lui disant *que, si l'église romaine, si les princes d'Occident étoient instruits de l'excès de leur misère par un témoignage authentique, il étoit persuadé qu'ils y apporteroient un prompt remède ; qu'il conseilloit à Siméon de leur adresser une lettre de sa main ; qu'il en seroit le porteur, et que pour la rémission de ses péchés il courroit dans tous les pays de l'Europe, dans toutes les cours ; qu'il n'épargneroit ni fatigues, ni prières, ni larmes pour émouvoir le cœur des potentats et pour les exciter à la délivrance de leurs frères.* Siméon, charmé de cet avis, embrassa Pierre, et, le comblant de bénédictions, il lui mit entre les mains

la lettre qu'il demandoit, et plusieurs autres lettres des chrétiens notables qui habitoient à Jérusalem.

Pierre, animé encore par une vision qu'il eut ou qu'il crut avoir dans l'église de la Résurrection, prit congé du patriarche, et alla s'embarquer sur un vaisseau qui retournoit dans la Pouille. Il arriva heureusement à Bari. De là il se rendit à Rome, et remit au pape Urbain les lettres dont il étoit chargé. Il les accompagna de la description la plus touchante de ce qu'il avoit vu lui-même. Urbain le reçut avec bonté, l'écouta avec attendrissement, et lui promit de seconder son zèle de toute l'autorité qu'il avoit dans l'Eglise, et de tout son crédit auprès des princes chrétiens. *Allez*, lui dit-il, *me préparer les voies pour émouvoir leur âme, et soyez mon précurseur*. L'ermite s'acquitta de cette fonction avec un succès au-dessus de toute espérance. Il traverse l'Italie, passe les Alpes, et répand partout la ferveur dont il est embrasé. Ses insinuations, ses instances, ses raisons politiques, ses remontrances mêmes, autorisées par sa réputation de sainteté, lui ouvrent les oreilles des princes. Missionnaire ardent, plein de ces mouvemens pathétiques qui ravissent le cœur des peuples, il ne laisse au pape presque rien à faire qu'à donner le signal du départ. A sa voix les évêques, les abbés, les clercs, les moines, le peuple et les nobles, vertueux, vicieux, en un mot, des chrétiens de toute profession, de toute condition, de tout caractère, des femmes même, saisies de l'esprit de pénitence, s'enivrent de l'idée de ce pèlerinage guerrier.

*Guill. Tyr. l. 1, c. 13, et seqq.*
*Fulcher. Car.*
*Ord. Vital. l. 9.*
*Balder. l. 1.*
*Sanut. l. 3, part. 4, c. 2.*
*Chron. Bertoldi.*
*Chron. Alberic.*
*Chron. ursp.*
*Chron. casaur.*
*Chron. belgic.*

Tandis que Pierre ébranloit toutes les nations avec une rapidité étonnante, le pape avoit convoqué un concile à Plaisance pour le premier de mars 1095. Il se trouva si nombreux, qu'il fallut l'assembler en plaine campagne. On y compta deux cents évêques, près de quatre mille clercs, et plus de trente mille laïques. Urbain ne s'y étoit proposé que de réformer des abus,

de condamner des hérésies naissantes, et de réprimer des désordres que sa querelle avec l'empereur produisoit surtout en Italie. Il ne s'agissoit pas encore de la croisade dont il attendoit la maturité des prédications de Pierre. Mais Alexis, ayant envoyé à ce concile des ambassadeurs pour supplier le pape et toute la chrétienté de le secourir contre les infidèles, le pape exhorta les fidèles à se prêter à une si juste demande; et dès-lors plusieurs s'engagèrent à ce voyage, promettant avec serment de s'employer de tout leur pouvoir au service des chrétiens d'Orient. Urbain, étant ensuite passé en France, tint un autre concile à Clermont en Auvergne. Il s'ouvrit le 18 novembre. Treize archevêques, deux cent cinq prélats, tant évêques qu'abbés, plusieurs princes s'y rendirent. Pierre, de retour de ses conquêtes évangéliques, fixoit sur lui tous les regards; et, dans son humble contenance, sous un extérieur pauvre et abject, il éclipsoit les dignités. Ce fut là que le pape fit les plus grands efforts. Après avoir animé les assistans par l'exposition des calamités, des horreurs auxquelles étoient abandonnés les chrétiens de la Palestine, après les avoir enflammés par la vue des récompenses éternelles, il leur proposa cette expédition comme un moyen assuré d'expier les brigandages, les incendies, les adultères, les parjures, les homicides, et tous les crimes si communs dans ces siècles de corruption et d'ignorance. Le sang des Sarrasins et des Turcs devoit effacer toutes les taches de leurs péchés. En vertu de l'autorité apostolique, il déclara *que ce pèlerinage tiendroit lieu de toutes les pénitences canoniques ; que ceux qui mourroient, soit dans le voyage, soit dans les combats, seroient comptés au nombre des martyrs ; que, tant que dureroit l'expédition, les pèlerins seroient sous la protection de l'Eglise ; qu'ils n'auroient à craindre nulle poursuite, soit pour dettes, soit pour crime ; que quiconque oseroit les inquiéter eux ou leur famille, en quelque manière*

*que ce fût, seroit excommunié par l'évêque du lieu, et soumis à la sentence jusqu'à entière réparation ; que les évêques et les prêtres qui ne s'opposeroient pas à tout le mal qu'on voudroit leur faire seroient suspendus de leurs fonctions jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu l'absolution du saint-siége.* Il recommanda aux prélats d'employer tout leur zèle à inspirer à leurs peuples le désir de participer à une si sainte entreprise; et, pour écarter tous les obstacles qui pourraient la retarder, il ordonna que la paix, appelée alors *la trève de Dieu*, fût inviolablement observée. Il voulut que, pour symbole d'engagement, tous les pèlerins portassent sur leur habit la figure de la croix ; ce qui fit donner à ces expéditions le nom de *croisades*.

Ce discours du pape fut suivi d'une acclamation universelle. Les âmes les moins pieuses sont saisies d'un pieux enthousiasme. On s'écrie de toute part : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* Le pape, frappé de cette unanimité qui sembloit inspirée, ordonne que ces paroles soient le cri de guerre. On apporte aussitôt, on déchire, on coupe en pièces quantité d'étoffes rouges; on en fait des croix que chacun s'attache sur l'épaule droite. Tous les assistans prosternés, se frappant la poitrine, reçoivent du pape l'absolution de leurs péchés et la bénédiction. L'assemblée se sépare tout embrasée d'ardeur, et chacun va porter dans sa patrie la flamme dont il brûle et qu'il communique sur son passage. Le pape, avant que de congédier les évêques, les consulte sur le choix d'un légat, qui tiendroit sa place dans l'armée des croisés. Toutes les voix se réunissent en faveur d'Aimar, évêque du Puy, prélat instruit des règles de l'Eglise, et aussi respectable par la pureté de ses mœurs que par sa dignité. Peu de temps après arrivèrent des députés de Raimond, comte de Toulouse, qui envoyoit dire au pape qu'il s'engageoit à faire le voyage avec plusieurs de ses chevaliers. C'étoit dans toutes les villes, dans

toutes les familles, une agitation générale. On ne voit, on n'entend que préparatifs de guerre. L'Europe s'épuisoit d'habitans, et les souverains ne s'opposoient pas à cette ferveur épidémique; c'étoit un moyen d'occuper des vassaux remuans, et de purger leurs états des guerres civiles. Les liens du sang ne retenoient ni les maris, ni les fils, ni les pères. Les reclus quittoient leur cellule, les moines leur cloître, les uns avec la permission de leurs abbés, les autres sans permission. Des femmes, s'imprimant une croix sur la chair avec un fer chaud, vouloient faire croire que c'étoit une impression miraculeuse. Il s'en falloit bien que tous fussent entraînés par de purs motifs de religion. L'esprit de liberté, le désir d'échapper à des créanciers, la misère, les attraits d'une vie plus licencieuse en attiroient un grand nombre. Tous prenoient la croix sur leurs habits, peu la portoient dans le cœur. Dès qu'un prince annonçoit le dessein de partir, une foule de gens de toute nation accouroient s'engager sous ses enseignes pour tout le temps du voyage. La rémission des péchés tenoit lieu de solde, et la croix d'étendard. On n'eut d'autre peine que celle de retenir ceux que leur âge, leur sexe, leur foiblesse, rendoient incapables de soutenir les fatigues qu'il faudroit essuyer.

Ce fut ainsi que s'alluma le feu de ces expéditions nommées *saintes*, et qui l'auroient été en effet, si l'esprit de la religion chrétienne, née sous le glaive des persécutions, étoit un esprit de guerre et de conquêtes. Le motif qui les sanctifia dans l'opinion commune fut, si j'ose le dire, ce qui les rendit répréhensibles. Il y avoit plus de quatre siècles que les Sarrasins, sortis des sables brûlans de l'Arabie, avoient envahi la Syrie, la Mésopotamie, l'Afrique. Depuis cinquante ans un autre déluge de barbares, les Turcs, venus des glaces du nord, inondoient l'Asie, et, couvrant ce beau pays de carnage et de ruines, ils moissonnoient avec fureur ce qui avoit

échappé au glaive des Sarrasins. Ils écrasoient les Sarrasins mêmes; ils menaçoient déjà l'Europe, et le Bosphore étoit une foible défense. Si l'Occident se fût armé pour écarter l'orage, et pour repousser les Turcs dans les montagnes et les cavernes du Maouerennahar; si l'empire grec eût joint ses forces pour recouvrer ce qu'il avoit perdu, qui pourroit blâmer une si juste entreprise? Mais, quoique les lieux consacrés par les traces et par le sang du Sauveur méritent nos respects, ce n'étoit peut-être pas une raison suffisante pour égorger ceux qui les profanoient par un culte impie. Celui qui a dit que son royaume n'est pas de ce monde, maître du ciel et de l'univers, qu'il gouverne à son gré, abandonne aux puissances de la terre la propriété temporelle de la surface de ce globe qu'il doit un jour anéantir. Il n'a pas laissé à ses disciples des droits qu'il a lui-même méprisés. La religion ne trouble pas l'ordre politique. Animée de l'esprit de paix, elle excuse, elle tolère les guerres justes, mais elle ne les excite pas. Elle n'a point d'autres soldats que des missionnaires. Si le Sauveur eût voulu conserver aux chrétiens la possession de son sépulcre, avoit-il besoin du bras des croisés, et ces douze légions d'anges qui auroient pû le servir contre ses bourreaux au temps de sa passion n'auroient-elles pas été des guerriers tout autrement invincibles que tous les princes et toutes les armées d'Occident? L'imprudence, les dissensions, les jalousies, les débauches et tous les désordres de l'humanité les conduisirent à leur perte. Cette première croisade, à la vérité, rendit aux fidèles le terrain de Jérusalem; mais pour le conserver il fallut pendant deux siècles l'arroser sans cesse du sang des chrétiens, et après tant de travaux il fallut l'abandonner. On y avoit perdu des armées de héros, on n'en remporta que des armoiries, symboles bizarres qui honorent les familles du témoignage immortel de la pieuse imprudence de leurs ancêtres. Ce n'est pas

néanmoins que j'ose condamner tous ceux qui s'enflammèrent du projet de cette entreprise. La religion ne fut, il est vrai, pour la plupart qu'un prétexte qui se prêtoit à leur légèreté, à leur ambition, à l'ivresse de la débauche, aux emportemens d'une chevalerie insensée. Mais ce fut, pour des âmes vraiment pieuses, un enthousiasme chrétien, quoique peu réfléchi, qui prend son excuse dans la pureté de leur intention, et dans le préjugé général. La sainteté de leur conduite corrige ce qu'il y avoit d'irrégulier dans le motif; et quoique les combats ne fassent pas de martyrs, quoique les portes du ciel ne s'abattent pas à coups de sabre, nous devons nos respects à ces âmes simples et innocentes qui ont fait dans ces guerres le généreux sacrifice de leur vie.

An. 1096.

*Guill. Tyr. l. 1, c. 18. Albert. Aq. l. 1. Fulcher. Car. Sanut. l. 3, part. 4, c. 3. Lup. protos.*

Entre les nations de l'Europe, les François signalèrent leur zèle. Depuis le commencement de mars 1096 jusqu'à la fin d'octobre, on ne cessa d'en voir diverses bandes qui partoient à la suite de leurs chefs, à mesure que ceux-ci avoient amassé l'argent nécessaire pour le voyage. Pierre, qui avoit été soldat avant que d'être ermite, mais plus propre à prêcher la croisade qu'à la conduire, se laissa entraîner à l'attrait du commandement. Il se mit à la tête d'une foule de peuples. Des Italiens, des Lombards, quelques Allemands, plusieurs femmes déguisées en hommes, avec le casque et l'épée, vinrent se ranger sous ses étendards; et la débauche se joignit à la dévotion, mélange monstrueux qui ne cessa de défigurer ces religieuses entreprises. Un gentilhomme nommé Gautier, et surnommé *Sans-avoir,* parce qu'il n'avoit d'autre bien que son épée, se fit lieutenant de Pierre, qui lui fit prendre les devans avec une partie de son peuple pour lui ouvrir les passages. Gautier partit le 8 mars, et prit sa route par l'Allemagne et la Hongrie, où il fut bien reçu par le roi Caloman, qui lui permit le commerce des vivres. Seize de ses gens s'arrêtèrent à son insu en-deçà de la Save pour acheter

des armes. Quelques Hongrois, les trouvant éloignés de leur armée, se jettent sur eux, les volent, les dépouillent, et les renvoient en chemise. Gautier, qui étoit déjà sur les terres de l'empire à Belgrade, première ville de Bulgarie, les voyant arriver en cet état, ne jugea pas à propos de retourner sur ses pas pour en tirer vengeance, de peur de retarder son voyage : mais, ne pouvant obtenir du commandant de Belgrade la liberté d'acheter des subsistances, il se mit à enlever les troupeaux dispersés dans les campagnes. Les Bulgares sonnent l'alarme ; et bientôt, attroupés au nombre de cent quarante mille, ils courent sus aux François. Soixante sont brûlés dans une chapelle où ils s'étoient réfugiés ; les autres, couverts de blessures, s'enfuient au travers des forêts avec leur capitaine, qui, laissant partout sur sa route des débris de son armée, gagne au bout de huit jours la ville de Nisse, résidence du gouverneur de Bulgarie. Cet officier, nommé Nicétas, écoute ses plaintes, promet justice, lui fait présent d'armes et d'argent, et lui donne des guides jusqu'à Constantinople. Gautier se présente à l'empereur, qui lui permet de camper aux portes de la ville pour y attendre Pierre l'ermite.

L'apôtre de la croisade, devenu général, suivi de quarante mille hommes, sans compter une multitude de clercs, de moines, de femmes, d'enfans, de vieillards, se mit en chemin ; et, ayant traversé la Lorraine, la Franconie, la Bavière et l'Autriche, il arriva sur la frontière de Hongrie. Caloman lui accorda le passage à condition qu'il paieroit ses subsistances, sans faire aucun tort aux habitans. Tout se passa avec bienveillance de part et d'autre jusqu'à l'embouchure de la Save. C'étoit là que les seize soldats de Gautier avoient été maltraités ; leurs dépouilles étoient suspendues comme un trophée aux murs d'une ville que les historiens des croisades nomment *Maleville*, et qui n'étoit

*Anna. Comn. l.* 10.
*Guill. Tyr. l.* 1, *c.* 19, *et seqq.*
*Zon. t.* 2, *p.* 300.
*Albert. Aq.*
*Sanut. l.* 3, *part.* 4, *c.* 4.
*Tudebod. l.* 4.
*Robert. Monac.*
*Gesta Franc.*
*Ord. Vit. l.* 9.
*Guibert. hist. hierosol.*

*Chron. St. Anton.*
*Chron. bar.*
*Raymond de Agiles.*

séparée de Belgrade que par la Save. Ce spectacle insultant, et ce qu'ils apprennent de l'outrage fait à leurs camarades, les mettent en fureur. Pierre lui-même les exhorte à la vengeance. On marche à la ville enseignes déployées; on abat à coups de traits ceux qui paroissent sur la muraille. Geoffroi Burel d'Etampes, capitaine de deux cents hommes, vole à la tête et monte à l'escalade. Toute l'armée force l'entrée. Sept mille Hongrois sortent par la porte orientale, et vont se réfugier sur un rocher au bord du Danube. Ceux qui ne peuvent les suivre sont égorgés. Ils sont eux-mêmes poursuivis sur le rocher, massacrés ou précipités dans le Danube. Il périt quatre mille Hongrois, et les croisés ne perdent que cent hommes. Pierre abandonne la ville au pillage; il y séjourne cinq jours, et en enlève quantité de blé, de bestiaux, de chevaux. Le gouverneur de Belgrade prend l'épouvante, et s'enfuit à Nisse, avec les habitans. Pierre, averti que toute la nation hongroise s'assembloit pour tomber sur lui, passe la Save avec son butin, et perd au passage bon nombre de ses gens, tués à coups de flèches par les Hongrois postés en embuscade. Les croisés en prennent sept, que Pierre fait massacrer en sa présence. Il perdoit au maniement des armes un peu de la douceur d'anachorète. Il traverse de vastes forêts, et, après sept jours d'une marche pénible, il arrive à Nisse.

On envoie demander au gouverneur la permission d'acheter des vivres : Nicétas l'accorde moyennant des otages pour assurer qu'on ne fera nulle violence. Les habitans font même des aumônes aux pauvres soldats, et la nuit se passe tranquillement. On rend les otages, et Pierre se remet en marche. Mais cent Allemands, qui avoient eu querelle le soir de la veille avec un marchand bulgare, étant restés derrière, mettent le feu à quelques maisons. Le peuple vient à grands cris s'en plaindre à Nicétas, qui fait prendre les armes et pour-

suivre l'armée. On massacre les traîneurs, on enlève plusieurs chariots de bagage. Un cavalier court porter cette nouvelle à Pierre, qui étoit déjà avancé. Il reconnoît la faute des Allemands, et rebrousse chemin avec toute sa troupe pour faire excuse au gouverneur et lui demander la paix. Il campe en-deçà d'un fleuve qui couloit près de la ville, et va parler à Nicétas. Tandis qu'il confère pacifiquement avec lui, et qu'il le prie de rendre les prisonniers et les chariots, deux mille mutins sortent du camp, passent le fleuve, et vont attaquer la ville. En vain Pierre court au-devant d'eux pour les arrêter; ils n'écoutent rien et commencent à battre la porte. Les Bulgares sortent sur eux, et les culbutent dans le fleuve. Le reste des troupes, voyant leurs camarades si malmenés, ne peuvent se contenir. Malgré Pierre ils volent au pont; il se livre un combat sanglant. Les Bulgares, maîtres du pont, les repoussent et leur ferment le passage. Pierre vient à bout d'apaiser le gouverneur, qui fait rentrer les habitans. La conférence continuoit, lorsque l'armée, impatiente, se met à charger les chariots pour se remettre en route. Pierre accourt encore avec les principaux officiers, et veut les retenir. Les soldats refusent d'obéir; et, tandis qu'ils disputent ensemble, les habitans sortent de nouveau, les mettent en fuite, les poursuivent, en font un grand carnage. La caisse de l'armée est prise et conduite à Nisse. On emmène, on enchaîne les femmes, les filles, les enfans. On massacre les hommes; on partage les dépouilles. Pierre et ceux qui échappent se sauvent au travers des forêts et des montagnes. Il n'est suivi que de cinq cents hommes. On rappelle au son des trompettes et des cors ceux qui s'étoient dispersés; il se rassemble trente mille hommes. On en avoit perdu dix mille. Tous mouroient de faim. Les chariots chargés des provisions et des bagages, au nombre de deux mille, étoient pris. Le pays étoit désert par la fuite des habitans. On

vécut pendant trois jours du blé qu'on coupoit, et qu'on faisoit rôtir faute de moulins. C'étoit au mois de juillet.

L'empereur, instruit de ces désordres, en témoigna son indignation par une lettre adressée à Pierre, qui étoit pour lors à Sternitz en Bulgarie. Il lui défendoit de séjourner dans aucune ville plus de trois jours avant que d'arriver à Constantinople. *Cependant*, disoit-il, *nous vous pardonnons les violences que la férocité de vos soldats ont commises jusqu'à ce jour, parce que nous savons que vous en avez été assez punis; et comme vous êtes chrétiens, nous ordonnons à toutes les villes qui se trouveront sur votre passage de vous vendre des vivres paisiblement, et de ne faire aucun obstacle à votre voyage.* Pierre ne put lire cette lettre sans verser des larmes de joie, voyant qu'il en étoit quitte pour une réprimande qu'il n'avoit que trop méritée. Il harangua le peuple assemblé, et demanda pardon pour ses gens, d'un ton si pathétique, que les Bulgares, touchés de compassion, leur firent quantité d'aumônes, et leur donnèrent des chevaux et des mulets chargés de provisions. Il continua donc sa route, et s'arrêta aux portes d'Andrinople. Le troisième jour, il reçut une lettre de l'empereur qui l'invitoit à se rendre à Constantinople. Alexis brûloit d'envie de le voir. Le trente juillet, dès qu'il fut arrivé, il eut ordre de faire camper son armée hors de la ville, et de venir lui-même à l'audience de l'empereur. Il s'y présenta avec un de ses capitaines. Sa mine basse et sa petite taille le firent regarder de toute la cour avec mépris. Mais la force des paroles qui sortoient de sa bouche lui attira bientôt l'attention et le respect. Après avoir salué l'empereur au nom de Jésus-Christ, il lui exposa avec une éloquente simplicité le motif qui lui avoit fait entreprendre ce voyage, les traverses qu'il avoit essuyées jusqu'alors. Il ajouta *qu'il alloit incessamment être suivi des plus puissans et des plus nobles personnages de l'Occident, princes, ducs, comtes,*

*enflammés du même désir de délivrer le Saint-Sépulcre des mains des infidèles.* L'empereur lui ayant demandé ce qu'il désiroit de lui, il le pria de vouloir bien pourvoir à leur subsistance, l'imprudence et l'indocilité de ses gens lui ayant fait perdre toutes ses provisions. Touché de sa misère, l'empereur lui fit donner deux cents besans d'or, et distribuer à ses troupes des monnoies de cuivre qu'on nommoit *tartarons.* Pierre, satisfait de cette réception favorable, retourne au camp. Gautier vient le joindre, et les deux armées se réunissent. Leur dessein étoit de passer sur-le-champ en Asie. Mais Alexis leur conseilla d'attendre les autres bandes qui devoient les suivre, pour être en état de tenir tête aux Turcs, dont les forces étoient formidables.

Alexis ne fut pas long-temps sans se repentir d'avoir sollicité les secours de l'Occident. Outre les violences dont cette portion de croisés avoit ensanglanté son passage, il ne vit qu'avec indignation celles qu'il essuya pendant les cinq jours qu'elle campa devant la ville. Une multitude sans frein et sans discipline, commandée par un ermite qu'elle ne respectoit pas, abusa du charitable accueil qu'on lui faisoit à Constantinople pour insulter à ses bienfaiteurs. Non contens de piller les maisons de plaisance et les palais dont étoient embellis les environs de cette grande ville, ils y mettoient le feu. Aussi impies que les infidèles auxquels ils alloient porter la guerre, ils dépouilloient les églises, ils en découvroient le toit pour en vendre le plomb aux Grecs. Ces brigandages donnèrent à l'empereur une cruelle défiance, dont il ne revint jamais, et qui passa dans le cœur de ses successeurs. Par ce premier essai de la brutale insolence des croisés, il jugea de ce qu'il devoit attendre de ce grand nombre de vaillans hommes qu'on lui annonçoit. Le pape lui mandoit qu'il y avoit déjà sur pied trois cent mille croisés, sous la conduite des plus braves princes de l'Europe. C'étoit un secours dont l'idée seule

le faisoit trembler. Il en vint à craindre moins les Turcs que de tels libérateurs ; et s'il est vrai, comme l'ont prétendu les Occidentaux, qu'il forma dans la suite de secrètes intelligences avec les infidèles pour faire périr les croisés, ceux-ci devoient s'en accuser eux-mêmes ; ils l'avoient horriblement prévenu contre eux ; et s'il fut perfide à leur égard, c'est un de ces crimes que la politique n'avouera jamais, mais qu'elle se garderoit bien de ne pas commettre.

Pour se délivrer de ces hôtes malfaisans, Alexis, qui venoit de leur conseiller d'attendre les autres croisés, les pressa de passer le Bosphore, et leur fournit des vaisseaux qui les débarquèrent à Nicomédie. Ils allèrent de là au port de Cibotus, que les historiens appellent *Civitot.* C'étoit une ville nouvellement bâtie ou rétablie par Alexis ; mais les courses des Turcs l'avoient empêché de l'achever. Il avoit eu dessein d'y établir les Anglois, qui s'étoient réfugiés sur les terres de l'empire lors de l'invasion de Guillaume le Conquérant. Les croisés, tranquilles dans ce lieu, y trouvèrent toutes les choses nécessaires à la vie. Les marchands grecs y abordoient sans cesse et leur vendoient les provisions à un prix raisonnable. Alexis les avertissoit encore de ne pas approcher de Nicée jusqu'à l'arrivée de leurs camarades ; et, suivant ce conseil salutaire, ils passèrent près de deux mois en paix, sans rien craindre de l'ennemi. Enfin le repos et l'abondance les ramenèrent à leur indocilité naturelle. Sans écouter les défenses de Pierre, qui étoit allé à Constantinople demander une diminution sur le prix des vivres, ils entrent sur le territoire de Nicée, où régnoit Soliman. Ils enlèvent les troupeaux des Turcs et des Grecs sujets des Turcs. Sept mille fantassins françois, accompagnés de trois cents chevaux, vont piller jusqu'aux portes de Nicée ; et, s'il en faut croire Anne Comnène, ils exercent sur les malheureux qui tombent entre leurs mains les plus horribles cruautés.

A l'exemple des François, trois mille Allemands et deux cents cavaliers, sous la conduite d'un capitaine nommé Renaud, vont attaquer, à quatre milles au-dela de Nicée, un château appartenant à Soliman. Ils l'emportent l'épée à la main, égorgent les musulmans, et ne font de quartier qu'aux Grecs. De là ils courent tout le pays. Soliman, qui, à la première nouvelle des mouvemens qui se faisoient en Occident, avoit rassemblé des forces de tout l'Orient, arrive trois jours après à la tête de quinze mille hommes. C'étoit le 29 de septembre. Il force à son tour le château, et passe tout au fil de l'épée. Renaud, chef de ces pèlerins, se fait musulman pour sauver sa vie. Les François de Civitot, affligés de ce désastre, veulent sur-le-champ courir à Soliman. Gautier les retient avec peine pendant huit jours; il cède enfin à l'impatience de toute l'armée qui lui reprochoit le sang des chrétiens massacrés tous les jours par les Turcs de Nicée. Les croisés sortent du camp au nombre de vingt-cinq mille hommes, n'ayant avec eux que cinq cents chevaux. Ils marchent à Soliman, qui vient à leur rencontre avec une armée beaucoup plus nombreuse. Après un sanglant combat, ils sont enveloppés et taillés en pièces. Gautier y périt avec ses plus braves capitaines. Les Turcs pénètrent jusqu'au camp, et massacrent les malades, les clercs, les moines, les femmes, les enfans, ne réservant que les jeunes filles et les jeunes garçons, condamnés à des outrages plus affreux que la mort. Il ne restoit que trois mille François, qui se sauvèrent dans un fort demi-ruiné, au bord de la mer. Ils s'y défendirent en désespérés. La nuit suivante, ils envoyèrent à Constantinople avertir Pierre de l'extrémité à laquelle ils étoient réduits. Quoique Alexis ressentît une maligne joie de la destruction de cette armée dont il avoit reçu tant d'insultes, cependant, aux instantes sollicitations de Pierre, il envoya ses vaisseaux chargés de troupes pour délivrer ces malheureux restes de tant de chrétiens. A la

vue de cette flotte, les Turcs se retirèrent avec leur butin et leurs prisonniers, qu'ils dispersèrent dans des provinces éloignées, mandant aux princes et aux peuples que cette troupe de Latins qui venoient insulter l'Asie n'étoit qu'un vil ramas de misérables et de poltrons, sans aucune expérience militaire. Alexis reçut les vaincus à Constantinople, et acheta toutes leurs armes, pour les mettre hors d'état de faire du mal aux habitans du pays. Tel fut le sort de cette première bande, qui se perdit par son audace imprudente, après avoir, par ses brigandages, prévenu toute la Grèce contre l'entreprise des croisades.

*Guill. Tyr. l. 1, c. 27, 28. Albert. Aq. l. 1. Sanut. l. 3. part. 4, c. 6. Chron. ursp. Chron. Sti. Anton.*

Les Allemands de l'armée de Pierre n'étoient qu'un petit nombre d'aventuriers qui, se trouvant en-deçà du Rhin dans le mouvement général de la nation françoise, s'étoient laissé entraîner par l'amour de la guerre et l'espérance du pillage. Comme le pape étoit le chef et l'âme de la croisade, le schisme qui entretenoit alors une haine mutuelle entre les Romains et les Allemands avoit fermé l'entrée du pays aux prédications de Pierre. Les Saxons, les Thuringes, les Bavarois, les Autrichiens se moquoient même d'abord de ce voyage comme d'une folie nationale. Ils ne pouvoient voir sans étonnement tant de cavaliers, tant de fantassins abandonner leur labourage pour une conquête qui n'avoit rien de certain que le danger, et renoncer à leurs possessions pour aller envahir celles d'autrui. Peu à peu ils se laissèrent persuader par ces passagers; et, lorsqu'ils eurent une fois goûté cette entreprise, ils ne furent pas long-temps sans apercevoir dans le ciel des signes de la volonté de Dieu. Un prêtre allemand, nommé Godescalc, ayant ramassé quinze mille hommes, traversoit la Hongrie. On les traitoit avec amitié, et tout se passoit en paix de part et d'autre, lorsque quelques Bavarois, s'étant enivrés dans une ville de leur passage, se mirent à la piller, et, trouvant de la résistance, en massacrèrent

les habitans. Ils poussèrent la fureur jusqu'à empaler au milieu de la place un jeune Hongrois. Toute la nation prend les armes; on attaque les pèlerins; ils se défendent avec vigueur. Comme on ne pouvoit les forcer, on les prend par ruse. On leur fait savoir que, pour obtenir la paix, il faut qu'ils remettent leurs armes au roi de Hongrie; qu'autrement il n'ont point de quartier à espérer. Ces hommes brutaux, mais de bonne foi, ne se défiant pas d'un peuple chrétien, donnent dans le piége. Mais, dès qu'ils ont livré leurs armes, on les massacre sans pitié. Le prêtre Godescalc se sauve presque seul et regagne l'Allemagne, fort dégoûté du métier de capitaine.

Son exemple ne rendit pas plus sage une autre bande de près de deux cent mille croisés, François, Anglois, Flamands, Lorrains, ramassés de toutes parts, mélange confus d'aventuriers, de femmes perdues, de moines apostats, d'imposteurs et de faux prophètes, auxquels se joignit Emicon, comte d'un pays voisin du Rhin, à la tête de douze mille hommes qu'il avoit séduits par le récit de ses prétendues révélations. Ce fanatique les animoit surtout contre les juifs; ils les massacroient partout sur leur passage : c'étoit, disoit-il, l'apprentissage de la guerre qu'ils alloient faire aux infidèles. Ils en firent un horrible carnage le long des bords du Rhin, à Spire, à Worms, à Mayence, à Cologne, à Nuys. En vain Vézilon, archevêque de Mayence, voulut les sauver. Plus louable que l'évêque de Worms, qui ne leur offrit la vie qu'à condition qu'ils recevroient le baptême, ce prélat, d'autant plus humain qu'il protégeoit des hommes d'une religion différente par le seul intérêt de l'humanité, les vit, malgré ses efforts, égorger dans son palais. Les juifs, au désespoir, se poignardoient eux-mêmes; les mères plongoient le poignard dans la gorge de leurs enfans; les moins furieux tomboient sous l'épée d'Emicon et de ses soldats. Après ces

*Guill. Tyr. l. 1, c. 29, 30.*
*Albert. Aq. l. 1.*
*Sanut. l. 3, part. 4, c. 7.*
*Otho. Fris. l. 2.*
*Chron. ursp.*
*Chron. Bertold.*
*Chron. Sti. Anton.*

essais de massacre, ces dévots assassins prirent leur route par la Franconie et la Bavière. Ils arrivèrent sur les frontières de Hongrie, où ils croyoient trouver les chemins ouverts. Mais Caloman, qui craignoit qu'ils ne vinssent venger leurs devanciers, les arrêta dès les premiers pas. Les portes de Mersbourg leur furent fermées. Cette ville étoit située dans des marais formés par le Danube et le Lintax, aujourd'hui *Leytha.* Ils députent au roi pour demander passage; et sur son refus ils pillent et brûlent tous les environs; ils passent au fil de l'épée sept cents hommes envoyés pour défendre le pays. Ils assiégent la ville et se disposent à donner l'assaut. Caloman songeoit déjà à se sauver en Russie, lorsque, pendant la nuit, frappés d'une terreur panique, les assiégeans fuient sans être attaqués; ils se débandent et se dispersent de tous côtés. Les Hongrois, leur roi à leur tête, les poursuivent, tuent les uns, font les autres prisonniers. Le Danube fut couvert de cadavres. Il n'en échappa qu'un petit nombre avec le barbare Emicon, qui méritoit le plus de périr. Ils regagnèrent la Carinthie et l'Italie. Ces zélateurs, aussi idolâtres dans le cœur qu'ils étoient meurtriers, avoient pris pour guides dans le voyage de Jérusalem une oie et une chèvre, qu'ils prétendoient animées de l'esprit divin, et qu'ils consultoient comme des oracles; égarement d'esprit encore plus insensé que le judaïsme.

*Guill. Tyr. l. 2, c. 1, et seqq. Anna. Comn. l. 10, et ibi Du Cange. Ord. Vit. l. 9. Albert. Aq. l. 1, 2. Sanut. l. 3, part. 4, c. 8, 9, 10. Tudebod. l. 1. Fulch. Carn.*

Ces premières troupes, mal conduites et sans discipline, n'étoient propres qu'à décrier l'entreprise. Nous allons désormais voir des armées régulières, commandées par des chefs illustres, pleins de valeur et de science militaire, dont les exploits, qu'ils regardoient comme méritoires pour le ciel, leur ont du moins acquis la renommée de conquérans. Le premier qui se mit en marche fut Godefroi de Bouillon, duc de la basse Lorraine, qui mérita de donner le nom à la première croisade. Pour fournir aux dépenses nécessaires, il ven-

dit Bouillon quinze cents marcs d'argent à l'évêque de Liége. Accompagné de son frère Baudouin et d'un grand nombre de seigneurs qui lui amenoient la noblesse de France, de Lorraine et d'Allemagne, il partit le 15 août 1096, avec dix mille chevaux et soixante-dix mille hommes de pied, tous aguerris. Arrivé le 20 septembre sur les confins de l'Autriche et de la Hongrie, il n'entra dans le pays qu'après une entrevue avec le roi Caloman. Ce prince traita Godefroi avec respect; il se justifia des hostilités exercées sur les troupes précédentes, dont il avoit fallu réprimer les brigandages. Il promit de donner un passage libre, non-seulement à l'armée de Godefroi, mais aussi à tous les croisés qui viendroient après lui. Godefroi, de son côté, donna parole qu'il ne permettroit de faire aucun dégât, et son frère demeura pour otage. Tout fut exécuté de bonne foi, et l'armée arriva sur la frontière de Bulgarie. En y entrant, Godefroi reçut une lettre d'Alexis, qui le prioit de ne permettre aucun pillage. Il l'assuroit qu'il auroit toute liberté de commerce. A Nisse, l'empereur fit donner gratis à Godefroi tout ce qu'il falloit pour sa subsistance, et à ses troupes la liberté d'acheter des vivres. On leur fit le même traitement dans toute la Bulgarie, jusqu'à Philippopolis, où l'armée s'arrêta huit jours.

*l.* 1, *c.* 2, 3, 4. *Guibert. l.* 2, *c.* 12, 18, 19. *Robert Mon. l.* 1, 2. *Baldric. l.* 1. *Malmesb. l.* 4, *c.* 2. *Mabill. itin. Italie. t.* 1, *p.* 2. *Chr. Albert. Chron. S. Anton.*

Ce fut là qu'on apprit que Hugues le grand étoit, avec plusieurs seigneurs, prisonnier à Constantinople. Ce prince, frère de Philippe, roi de France, avoit levé des troupes en son nom pour les conduire à la conquête de la Terre-sainte. Les plus puissans vassaux de la couronne de France, tels que Robert, duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant; Etienne, comte de Chartres et de Blois; Eustache, comte de Boulogne, et frère de Godefroi de Bouillon, s'étoient joints à lui avec leurs soldats, ce qui composoit une armée nombreuse. Ils prirent leur route par les Alpes, reçurent à Luques la bénédiction du pape, visitèrent à Rome les tombeaux

des Saints-Apôtres, et n'étant arrivés dans la Pouille qu'au mois de novembre, ils mirent leurs troupes en quartier aux environs de Bari, à dessein de passer en Grèce au retour du printemps. Hugues, trop impatient pour attendre ce terme, voulut reconnoître le pays par lui-même. Il s'embarque à Bari, seulement avec trois seigneurs, et passe au rivage de Dyrrachium, que nous nommerons désormais *Duras*. Le duc Jean, gouverneur de cette ville, instruit de l'arrivée des croisés dans la Pouille, avoit répandu des corps de garde le long des côtes pour observer leur passage. Dès que le prince a quitté son vaisseau, on vient à lui, on le salue humblement, on le prie d'honorer de sa visite le gouverneur, qui souhaite ardemment de le voir et de lui rendre tous les honneurs dus à son illustre naissance. Hugues, flatté de ces hommages, prend la route de Duras. Jean vient au-devant de lui, l'aborde avec toutes les marques du plus profond respect, le conduit à la citadelle en l'entretenant de sa brillante entreprise, qui doit le combler de gloire en ce monde et en l'autre. Il lui fait un magnifique festin ; mais, lorsque le prince songeoit à se retirer, il lui déclare dans les termes les plus honnêtes qu'il ne peut laisser partir un prince de son rang sans avoir reçu les ordres de l'empereur, et qu'il a déjà envoyé un courrier à Constantinople. Hugues et les seigneurs, étonnés de se trouver prisonniers, se récrient en vain, et prennent patience jusqu'au retour du courrier. Il ne tarda pas à revenir ; mais il amenoit avec lui Butumite, qui avoit ordre de les conduire à Constantinople avec une bonne escorte, et de prendre une route détournée pour ne pas rencontrer quelque bande de croisés. Alexis, qui n'épargnoit pas les démonstrations de bienveillance, lors même qu'il n'en avoit aucun sentiment dans le cœur, s'empressa de leur faire l'accueil le plus honorable ; mais bien résolu de ne pas se défaire d'otages de cette importance, qui lui répondoient de la

conduite des croisés, il les fit garder à vue. Anne Comnène prétend que Hugues se reconnut vassal de l'empereur, et qu'il lui jura foi et hommage. Dans ce qui concerne les croisés, cette princesse, qui n'avoit alors que douze ans, ne s'accorde pas, en plusieurs circonstances, avec les historiens occidentaux. A-t-elle altéré l'exacte vérité pour favoriser son père? ou doit-on imputer cette faute aux Latins? Comme l'intérêt filial me semble être encore plus vif que celui de nation, j'en croirai plutôt des auteurs dont quelques-uns sont assez sincères pour blâmer leurs compatriotes en ce qui est répréhensible.

Depuis un mois, Hugues et les seigneurs se voyoient avec grande impatience détenus loin de leur armée, lorsque Godefroi, informé de leur aventure, envoya demander leur liberté. En même temps il marche en avant et passe Andrinople. Sur le refus de l'empereur, la guerre est déclarée. Pendant huit jours on ravage, on brûle tous les environs de Sélymbrie, à quatorze lieues de Constantinople. Ces hostilités mettent l'empereur à la raison. Il promet de renvoyer les prisonniers. Le ravage cesse, et Godefroi, deux jours avant Noël, va camper à la vue de Constantinople. Les prisonniers viennent aussitôt le joindre, avec une grande joie de toute l'armée. Des envoyés de l'empereur invitent Godefroi à se rendre au palais avec quelques seigneurs. Mais des François établis à Constantinople l'avertissent secrètement de n'en rien faire, et de se défier même des présens de l'empereur, qui pourroient être empoisonnés. Sur cet avis, Godefroi se dispense de sortir du camp. Alexis, offensé de cette injurieuse défiance, interdit tout commerce avec l'armée. Baudouin, la voyant près de manquer de tout, force l'empereur, par le pillage des terres, à lever cette défense. C'étoit le temps de Noël, et, conformément à l'esprit de la fête, on se réconcilie, et ces jours se passent en paix de part et d'autre.

An. 1097.
Guill. Tyr. l. 1, c. 6, et seqq.
Albert. Aq. l. 2.
Sanut. l. 3, part. 4, c. 10.
Chron. ursp.
Anna. Comn. l. 10.

Cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée. Les vues d'Alexis et celles des princes croisés étoient trop opposées. L'empereur craignoit pour lui-même ce déluge d'étrangers, dont les flots successifs, se réunissant, auroient assez de masse pour submerger l'empire. C'étoit l'Europe entière, qui, se renversant sur l'Asie, pouvoit dans ce terrible choc écraser Constantinople. De plus, ce prince artificieux vouloit profiter des exploits des croisés sans qu'il lui en coûtât rien, et faire revenir à l'empire les conquêtes qu'ils feroient sur les Turcs. Pour réussir dans ces deux objets, il vouloit faire passer en Asie ces diverses bandes de croisés à mesure qu'elles arrivoient, avant qu'elles se fussent multipliées devant sa capitale; et comme il tenoit les clefs du passage, il étoit bien résolu de ne l'ouvrir qu'à des conditions conformes à ses vues politiques. Au contraire, les croisés, pour être en état de lui donner la loi, avoient dessein de s'attendre les uns les autres dans les plaines de Thrace; et quant à leurs conquêtes, leur intention n'étoit pas de répandre leur sang pour le service des Grecs, mais pour s'établir à eux-mêmes un nouvel empire sur les ruines des peuples infidèles. Dans des projets si différens, il n'est pas étonnant qu'il soit survenu entre eux des querelles, et qu'ils ne se soient accordés ensuite qu'en apparence, sans se réunir dans un intérêt commun. Comme les croisés campés devant la ville faisoient craindre à tout moment qu'il ne leur prît envie d'y entrer et de s'en rendre maîtres, Alexis, sous prétexte de les mettre à l'abri des neiges et des pluies dont leurs tentes étoient inondées, leur offrit de les loger au-delà du pont de Blaquernes, dans les maisons et les palais qui s'étendoient le long du golfe de Céras: ce qu'ils acceptèrent volontiers. Il les tenoit par ce moyen séparés de la ville, et comme enfermés entre le golfe et le Bosphore. Alors l'empereur invite de nouveau Godefroi à se rendre au palais. Le duc, toujours en dé-

fiance, lui députe trois seigneurs pour faire ses excuses. L'empereur supprime de nouveau les vivres, et envoie sur des barques, le long du golfe, des archers qui blessent et tuent même à coups de flèches ceux qui paroissent aux fenêtres ou qui s'approchent du rivage. Godefroi, convaincu des mauvais desseins d'Alexis, songe à les prévenir. Son frère Baudouin, à la tête de cinq cents hommes, se rend maître du pont de Blaquernes. Les autres mettent le feu aux palais et aux maisons où ils avoient logé au-delà du golfe jusqu'à plus de deux lieues. S'étant ensuite réunis, ils passent le pont à la suite de Godefroi, et trouvent dans la plaine au pied des murs une armée innombrable de Grecs prête à combattre. Comme ce n'étoient que des troupes bourgeoises sans expérience et sans courage, elles furent bientôt repoussées, quoi qu'en dise Anne Comnène, qui leur fait grand honneur de leur bravoure, et surtout à Constantin Ducas, auquel elle fut fiancée. Les croisés campent et se retranchent. Le lendemain Godefroi détache une partie de ses troupes pour aller chercher l'épée à la main les subsistances que l'empereur leur refusoit. Ceux-ci enlèvent tout dans les campagnes jusqu'à douze ou quinze lieues, et reviennent six jours après chargés de butin.

Enfin Alexis, fatigué de tant de pillages et d'incendies, députe à Godefroi pour le prier de cesser ses ravages et de le venir trouver. Il offre des otages pour la sûreté de sa personne et promet satisfaction. Godefroi y consent, pourvu que les otages soient de qualité à lui donner toute assurance. A peine les députés sont-ils sortis du camp, qu'il en reçoit d'autres de Boémond, qui étoit déjà en Macédoine. Il prioit le duc de ne faire aucun accommodement avec l'empereur grec, mais de se retirer en Bulgarie pour y passer le reste de l'hiver. Il lui promettoit de se rendre auprès de lui avec toutes ses troupes au commencement de mars, pour aller en-

*Guill. Tyr. l. 2, c. 10, 11, 12.*
*Albert. Aq. l. 2.*
*Sanut. l. 3. part. 4, c. 10.*
*Chron. ursp.*
*Anna. Comn. l. 10.*

semble mettre à la raison ce méchant prince et s'emparer de ses états. Ce projet de Boémond justifioit assez les défiances d'Alexis. Godefroi, d'un caractère plus doux et plus équitable, répondit *qu'ils avoient quitté leur patrie non pour faire des conquêtes sur les chrétiens, mais pour aller, sous les auspices de Jésus-Christ, délivrer Jérusalem du joug des infidèles; qu'il souhaitoit d'exécuter ce dessein avec le secours de l'empereur même, s'il pouvoit recouvrer et conserver l'amitié de ce prince.* L'empereur, instruit de cette députation de Boémond, en fut plus ardent à solliciter une réconciliation. Il offrit de donner son fils en otage, si Godefroi vouloit venir en personne conférer avec lui. Sur une proposition si honorable, Godefroi décampa de devant Constantinople, et retourna faire cantonner ses troupes au-delà du golfe, ordonnant à ses soldats de ne causer aucun dommage, et de payer tout ce qui leur seroit nécessaire. Le lendemain le fils de l'empereur lui étant mis entre les mains, il passa le golfe et se rendit au palais avec plusieurs seigneurs. Baudouin n'y entra pas; il se tint sur le rivage avec une escorte. Godefroi et son cortége se présentèrent superbement vêtus. L'empereur, sans se lever du trône où il étoit assis, les admit au baiser; ils y vinrent à genoux. Après cette cérémonie orientale, il fit revêtir Godefroi des habits impériaux, et lui adressant la parole: *Je suis informé*, lui dit-il, *que vous êtes un prince puissant dans votre pays, plein de prudence et de droiture. Je vous adopte donc pour mon fils, et je me repose sur votre bonne foi, dans la confiance que, par votre secours, mon empire se maintiendra en sûreté au milieu de cette multitude d'étrangers qui m'environnent déjà et qui doivent encore arriver.* Ces paroles pacifiques effacèrent tout ressentiment dans le cœur du duc. Il se donna à l'empereur non-seulement pour fils, selon l'usage des Grecs, mais pour homme lige, en mettant ses mains dans celles d'Alexis. Les autres

seigneurs rendirent le même hommage. Aussitôt on distribua tant à Godefroi qu'à son cortége de magnifiques présens. Le traité se réduisit à deux articles. Alexis promettoit avec serment *d'aider les princes de ses forces, qu'il conduiroit même en personne ; de leur fournir des vivres à un prix raisonnable, et de ne pas souffrir qu'on fît tort à aucun des croisés.* Les princes s'engageoient réciproquement *à ne rien faire contre le service de l'empereur ; à lui remettre les principales places de l'empire qu'ils prendroient en Asie ; et pour les autres terres que l'intérêt de la conquête de Jérusalem les obligeroit de retenir, ils promettoient de lui prêter foi et hommage ; bien entendu qu'ils ne seroient tenus de leur serment qu'autant que l'empereur seroit fidèle au sien.*

Depuis cette union d'amitié jusqu'au temps où l'armée marcha au siége de Nicée, c'est-à-dire jusqu'à l'Ascension, pendant l'espace de cinq mois, il venoit au camp toutes les semaines deux hommes chargés de besans d'or, et d'autres apportoient dix boisseaux de tartarons à distribuer au duc, aux seigneurs, aux soldats. Mais cet argent, employé à l'achat des subsistances, retournoit au trésor du prince, et y entraînoit encore toutes les richesses des croisés. Car ce prince financier s'étoit rendu maître des grains, du vin, de l'huile, et de toutes les denrées, dont il étoit seul marchand, sous le ministère furtif de ces âmes viles qui se prostituoient à son avarice ; et ce monopole, aussi flétrissant qu'il étoit lucratif, l'enrichissoit du sang de ses peuples. Godefroi, de retour au-delà du golfe, renvoya le fils de l'empereur. Le duc fit crier le lendemain dans son camp ordre de maintenir la paix avec les Grecs, le respect envers l'empereur, et d'observer toute justice dans le commerce. L'empereur, de son côté, fit publier à Constantinople défense, sous peine de la vie, de faire aucun tort aux Latins, et de commettre aucune fraude dans

les poids, les mesures, et le prix des denrées. Malgré la vigilance de Godefroi, cette multitude indisciplinée causoit toujours quelque désordre. D'ailleurs les autres armées étoient en chemin, et Alexis craignoit un orage s'il laissoit tant de nuées d'étrangers se rassembler sur Constantinople. Il pressa donc Godefroi de passer en Asie, et lui fournit des navires. Les croisés y consentirent, et vers le 15 mars ils allèrent camper à Chalcédoine. Dès que la crainte fut éloignée, la cherté des vivres commença d'augmenter tous les jours. Le duc, entendant les murmures de ses troupes, retournoit souvent à Constantinople pour se plaindre à l'empereur, qui, feignant d'ignorer le renchérissement, faisoit baisser le prix pour le moment ; mais c'étoit un jeu de l'avarice d'Alexis ; le prix rehaussoit bientôt, et on en étoit toujours à recommencer. Chalcédoine étoit si proche de Constantinople, qu'on pouvoit passer d'une ville à l'autre deux ou trois fois en un jour.

*Anna. Comn. l. 10, et ibi Du Cange.*

Anne Comnène rapporte que le premier chef des croisés qui arriva près de Constantinople après le départ de Godefroi, fut un certain comte Raoul, qu'elle ne fait pas connoître autrement, et qui amenoit quinze mille hommes. Les historiens des croisades n'en disent pas un mot. Voici ce qu'en raconte cette princesse. Ce capitaine, campé le long du Bosphore, paroissoit résolu d'y attendre les autres croisés, contre l'intention d'Alexis. Pour le forcer de passer en Asie, Opus, un des meilleurs généraux de l'empire, alla lui signifier la volonté de l'empereur à la tête d'un corps de troupes au moins égal en nombre. Raoul reçut fort mal cette invitation, à laquelle il ne répondit que par des menaces. On en vint aux mains, et les Grecs plioient déjà, lorsqu'il leur vint fort à propos un secours imprévu. Pégasius arrivoit en ce moment avec une flotte destinée à transporter cette nouvelle bande en Asie, si l'on pouvoit l'engager à partir. Il s'aperçoit du désavantage des

Grecs, débarque aussitôt, et prend à dos les Latins, qui, se voyant enveloppés, regagnent leur camp avec une grande perte. Cet échec abattit la fierté de Raoul. Il demanda lui-même le passage. Mais l'empereur, craignant que, s'il alloit joindre Godefroi, il ne le portât à la vengeance, lui offrit de le faire conduire au Saint-Sépulcre par la voie de la mer, beaucoup plus courte et moins dangereuse. Le comte accepta la proposition, et fit voile vers la Palestine. Tel est le récit d'Anne Comnène. Ce qui en diminue la vraisemblance, c'est non-seulement le silence des autres écrivains, mais encore l'impossibilité d'aborder alors en Palestine, dont tous les ports étoient possédés par les Turcs ou les Sarrasins, lorsque la grande armée des croisés arriva par terre en Syrie. Anne Comnène me paroît si mal instruite de ce qui se passa dans cette première arrivée des croisés, les Grecs lui avoient débité à ce sujet tant de mensonges, elle est si peu d'accord avec les autres historiens, et quelquefois avec elle-même, elle jette dans son récit tant de confusion, que je l'abandonne ici presque entièrement pour suivre les auteurs latins. Le concours de ceux-ci est d'un grand poids par rapport à des événemens dont plusieurs d'entre eux ont été témoins oculaires.

De tous les princes croisés, celui qu'Alexis redoutoit davantage, étoit Boémond, prince de Tarente, fils du fameux Robert Guiscard. Il avoit éprouvé sa valeur naissante dans la guerre d'Illyrie, où ce prince avoit fait ses premières armes au service de son père. Les batailles de Joannine, d'Arta, de Larisse, dans lesquelles Alexis s'étoit trouvé en personne, avoient laissé dans son âme une profonde impression de terreur. Il savoit d'ailleurs que la politique de Boémond, aussi peu scrupuleuse que la sienne, ne dédaignoit pas d'employer la ruse, et même l'injustice, et qu'il avoit sollicité Godefroi de se joindre à lui pour s'emparer de l'empire. C'étoit

*Guill. Tyr. l. 2, c. 13, 14, 15.*
*Anna.Comn. l. 10.*
*Zon. t. 2, p. 303.*
*Albert. Aq. l. 2.*
*Sanut. l. 3, part. 1, c. 11.*
*GestaFranc. l. 3.*
*Tudebod. l. 1.*
*Ord. Vit. l. 9.*
*Baldric. l. 1.*

*Guibert. hist. hierosol. l. 3. Fulch. Carn. Robert. Mon. l. 2. Lup. protos. Chron. alberic. Chron. malleac. Chron. S. Anton. Du Cange, not. in Vilehard. p. 294.*

un bonheur pour Alexis que Boémond ne fût pas arrivé le premier, et qu'il eût été devancé par un guerrier juste et sage, capable de lui imposer et d'arrêter sa fougue naturelle. Les préparatifs nécessaires l'avoient retardé. Il étoit au siége d'Amalfi avec son oncle Roger, comte de Sicile, lorsqu'il apprit que les princes d'Occident passoient en Grèce. Il prend la croix aussitôt; le même enthousiasme saisit tout le camp; la plupart des soldats demandent et reçoivent la croix. Boémond part à leur tête; et son oncle, presque abandonné, est contraint de lever le siége et de retourner en Sicile. Boémond, malgré son impatience, ne put s'embarquer que vers la fin de l'année 1096, lorsque Godefroi approchoit déjà de Constantinople. Il débarqua dans la partie de l'Albanie nommée autrefois *la Chaonie*, en Epire, auprès de l'Andrinople d'Albanie, qui étoit l'ancienne Phœnicé. Son armée étoit de dix mille chevaux avec une nombreuse infanterie. Ses deux cousins, le vaillant Tancrède, et Richard, comte du Principat, s'étoient joints à lui. On marche à Castorie, où l'on célèbre la fête de Noël. Pendant le séjour que les troupes y firent, les habitans, qui les prenoient pour des brigands plutôt que pour des pèlerins, comme en effet on pouvoit s'y méprendre, refusant de leur vendre des vivres, les croisés, forcés par le besoin, se mirent à enlever sur les terres les grains et les bestiaux. Animés par ce premier pillage, ils avancent en Pélagonie, où, rencontrant un château rempli de provisions, ils l'attaquent et le brûlent avec les habitans. Sur cette nouvelle, l'empereur, qui avoit en Macédoine un assez grand corps de troupes, mande au général de prendre toutes les occasions de détruire l'armée des croisés. Mais en même temps qu'il donne ces ordres secrets, il envoie faire des complimens à Boémond; il le prie de ménager ses sujets, l'invite à venir au plus tôt à Constantinople recevoir les marques les plus honorables de son amitié, et lui promet de faire

vendre sur toute la route des vivres à son armée. Boémond, qui connoissoit Alexis, paie ses civilités de remercîmens aussi peu sincères, et marche au Vardar, où il arrive le 18 février. La plus grande partie de l'armée étoit déjà passée, lorsque les troupes de l'empereur, qui la côtoyoient, viennent fondre sur le reste, qu'ils espéroient écraser. Aux cris des combattans, Tancrède, qui étoit déjà sur l'autre bord, repasse le fleuve, suivi de deux mille cavaliers : il fond sur les Grecs, en tue un grand nombre, fait les autres prisonniers et les conduit à Boémond. Interrogés, ils avouent qu'ils ont agi par ordre de l'empereur. Toute l'armée, indignée, veut faire une guerre ouverte. Boémond, pour ne pas se susciter de nouveaux obstacles, dissimule son ressentiment et renvoie les prisonniers. Alexis, intimidé, et n'espérant plus arrêter ce torrent dans son cours, envoie un de ses principaux officiers avec ordre de faire fournir des vivres pour de l'argent.

Après avoir traversé la Macédoine et une partie de la Thrace, Boémond vint camper près de la ville d'Apres. Irrité contre Alexis, qu'il haïssoit depuis long-temps, il auroit volontiers entrepris de le détrôner, s'il avoit eu assez de forces pour espérer y réussir malgré Godefroi. Il ne s'occupoit que de projets de vengeance, lorsqu'il reçut une invitation de venir à Constantinople avec quelques-uns de ses officiers, mais sans son armée. Alexis témoignoit un grand désir de le voir et de conférer avec lui. Le prince n'y étoit nullement disposé, et ne songeoit qu'aux moyens d'éviter cette entrevue, lorsque Godefroi, à la prière d'Alexis, vint le trouver accompagné de vingt autres seigneurs. Ils pressèrent vivement de donner cette satisfaction à l'empereur, dont ils ne pouvoient se faire un ennemi sans courir un risque évident d'échouer dans leur entreprise. Le respect de Boémond pour Godefroi, qui se rendit caution de sa sûreté, le détermina enfin à venir à la cour.

Il y fut reçu avec de grands témoignages d'estime et d'amitié, dont Alexis n'étoit jamais avare. On lui avoit préparé un logement dans le monastère de Saint-Côme et Saint-Damien, situé aux portes de Constantinople sur le golfe de Céras. La magnificence des bâtimens en faisoit un palais, et les remparts dont il étoit environné une forteresse. Le séjour du prince le fit nommer dans la suite *le château de Boémond*. En y entrant, Boémond trouva une table superbement servie de toutes les sortes de viandes que pouvoit fournir Constantinople. Mais ce qui l'étonna davantage, ce fut de voir dans la même salle autant d'animaux fraîchement tués qu'il y en avoit d'apprêtés sur la table. On lui dit que l'empereur, craignant qu'il ne s'accommodât pas de la cuisine grecque, lui envoyoit les mêmes viandes sans apprêt, afin qu'il eût la liberté de les faire apprêter à son gré. Mais ce n'étoit qu'une raison apparente. Alexis, connoissant les défiances de Boémond, soupçonnoit qu'il pourroit craindre le poison. En effet Boémond ne fit usage que des viandes préparées par ses cuisiniers.

En peu de jours Alexis, aidé des sollicitations de Godefroi, sut si bien agir sur le prince de Tarente, que par son adresse il l'amena enfin à lui jurer foi et hommage. Ce fut apparemment en cette occasion qu'arriva ce que raconte Anne Comnène. Un jeune comte françois, choqué de voir Alexis assis sur son trône tandis que tant de seigneurs illustres étoient debout devant lui, eut l'audace d'y monter et de s'asseoir à côté de l'empereur. Alexis n'en fit que rire; mais Baudouin, prenant cet étourdi par la main, le fit descendre, en l'avertissant que, loin de faire honneur à la nation françoise, c'étoit la déshonorer que de violer les usages reçus dans celle où l'on se trouvoit. Alexis, charmé d'avoir engagé à la soumission un cœur altier et intraitable, combla Boémond de présens. Il promit de lui faire un puissant établissement en Asie, et de lui céder après la conquête

un territoire de quinze journées en longueur et de huit en largeur en-deçà d'Antioche. Boémond passa ensuite le Bosphore, où son armée étoit déjà réunie à celle des autres princes. Pendant la cérémonie de l'hommage, le fier Tancrède, rougissant pour Boémond, et regardant cet acte de soumission comme une bassesse indigne de sa naissance et de sa valeur, s'étoit dérobé du palais avec Richard du Principat, pour n'être pas obligés d'en faire autant; et s'étant mis à la tête des troupes, ils les avoient fait passer en Asie. L'empereur, pour ne pas renouveler la querelle, voulut paroître l'ignorer, et continua de traiter honorablement Boémond jusqu'à son départ.

Peu de temps après, le comte de Flandre amena des troupes encore plus nombreuses. Il avoit déjà fait amitié avec Alexis neuf ans auparavant, et nul prince n'avoit contribué davantage à émouvoir l'Occident pour former la croisade. Il suivit sans répugnance l'exemple de Godefroi et de Boémond, reçut de l'empereur des présens considérables, et se rendit à Chalcédoine. Sur la fin de mars arrivèrent Robert, duc de Normandie; Etienne, comte de Chartres et de Blois; Eustache, comte de Boulogne. Après avoir passé l'hiver sur les côtes de la Pouille, ils s'étoient embarqués et avoient pris terre à Duras. Marchant sur les traces de Boémond, mais sans faire aucun dégât, ni rencontrer aucun obstacle, ils parvinrent à Constantinople, où ils ne firent nulle difficulté de prêter l'hommage. L'empereur les aida d'argent, de chevaux et d'habits; mais il ne laissoit entrer dans la ville que cinq ou six seigneurs à la fois. Foucher, un des historiens de cette croisade, qui étoit à la suite du comte Etienne, se récrie sur la beauté de cette grande ville, sur la magnificence des édifices, le nombre des palais et des monastères; l'abondance des richesses, l'activité du commerce, et sur l'immense population, quoiqu'on y comptât plus de vingt mille eunuques.

Alexis avoit soin de faire passer les croisés à mesure qu'ils arrivoient, afin qu'il n'y eût jamais deux armées ensemble devant Constantinople.

Guill. Tyr. l. 2, c. 17, et seqq. Anna. Comn. l. 10. Albert. Aq. l. 2. Ord. Vit. l. 9. Raymond de Agiles. Gesta Franc. Robert. Mon. l. 2. Sanut. l. 3, part. 4, c. 12. Alberic. chr.

Un des plus puissans princes croisés, et le seul qui pût le disputer à Godefroi en autorité, en sagesse, en expérience, étoit Raymond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles, nommé aussi comte de Provence, dont il possédoit une partie. Il avoit été le premier à prendre la croix; il ne partit que le dernier, parce qu'il lui fallut rassembler les troupes de ses domaines, éloignés les uns des autres. Ce prince, vénérable par ses cheveux blancs, et renommé pour sa valeur, accompagné d'Aimar, évêque du Puy, légat du saint-siége pour la croisade, de Guillaume, évêque d'Orange, et de quantité de seigneurs de France et d'Espagne, prit sa route à la tête de cent mille hommes par la Lombardie, le Frioul, l'Istrie, et vint en Dalmatie. C'étoit le temps de l'hiver, dont les frimas incommodèrent beaucoup l'armée dans ce pays froid et humide, toujours couvert de brouillards épais. Les habitans, la plupart pâtres et presque sauvages, se sauvant dans les bois et les montagnes, emportoient avec eux toutes les subsistances, et ne se montroient que pour tomber sur les traîneurs, qu'ils massacroient. Raymond avec les seigneurs couvroient la queue de l'armée, et, courant à toutes les attaques, ils repoussèrent ces brigands, dont ils tuèrent un grand nombre. On en prit plusieurs, auxquels Raymond fit couper les pieds et les mains pour intimider les barbares par cette horrible barbarie. Après trois semaines de fatigues presque continuelles, arrivé à Scodra, il y trouva Bodin, roi du pays, qu'il espéra gagner par des présens. Ce prince en effet lui promit la liberté du commerce pour les vivres. Mais, soit mauvaise foi de sa part, soit qu'il ne fût pas obéi de ses sujets, les croisés n'en furent pas mieux traités. Ils eurent beaucoup à souffrir jusqu'à Duras, où ils n'arrivèrent qu'après quarante jours de

marche. Raymond se crut alors en sûreté; le gouverneur promettoit un libre passage, et l'on reçut des lettres de l'empereur qui ne parloit que d'amitié, de fraternité, du désir extrême qu'il avoit de le recevoir, de l'honorer, de traiter avec lui des affaires de la chrétienté. Sur cette confiance on entre en Pélagonie; mais on s'aperçut bientôt que ce n'étoient que des paroles perfides. Des essaims de barbares, Comans, Bulgares, Uzes, Patzinaces, au service de l'empire, voltigeoient de toutes parts, et dépouilloient, massacroient ceux qu'ils pouvoient surprendre. Deux des principaux seigneurs, Ponce Renard, et Pierre, son frère, furent tués. L'évêque du Puy, qui s'étoit séparé du gros de l'armée, fut attaqué, jeté à bas de sa mule, meurtri de coups; et il y auroit laissé la vie, si aux cris des barbares qui se disputoient sa dépouille on ne fût accouru à son secours. Il fallut en quelques endroits s'ouvrir un passage l'épée à la main. Pendant ces hostilités, on ne cessoit de recevoir des lettres pacifiques de l'empereur. Enfin on passa devant Thessalonique. Rossa, dont les habitans agissoient en ennemis, fut prise de force et saccagée. Il fallut entrer à main armée dans Rhédeste sur la Propontide, pendant que les troupes de l'empire chargeoient l'armée par-derrière. On les mit en fuite, et l'on pilla la ville. Les députés de l'empereur revinrent en ce lieu avec des lettres par lesquelles Alexis promettoit à Raymond de le dédommager de toutes ses pertes, s'il vouloit venir à Constantinople sans être suivi de ses troupes. Godefroi, Boémond, et les autres seigneurs lui faisoient la même prière. Ils lui mandoient qu'Alexis avoit pris la croix, et qu'il avoit donné parole de se mettre à la tête des troupes chrétiennes.

Raymond se rendit donc à Constantinople, laissant son armée près de Rhédeste. Il fut bien reçu de l'empereur. Mais, lorsqu'il fut question du serment de fidélité, il répondit *qu'il n'étoit pas venu au Levant pour y cher-*

*cher un maître ; que, si l'empereur vouloit joindre ses forces à celles des croisés et se mettre à leur tête, il lui obéiroit comme à son général; mais qu'il ne le reconnoîtroit jamais pour son souverain.* Une réponse si fière piqua vivement Alexis, qui, selon son caractère, dissimula son ressentiment; et tandis qu'il amusoit Raymond par de feintes caresses, il fit de nuit attaquer son armée. D'abord plusieurs soldats furent surpris et tués pendant leur sommeil. Bientôt l'alarme s'étant répandue, on repoussa les Grecs et on en tua un grand nombre. Quantité d'officiers et de soldats de cette armée, rebutés de tant de difficultés, songeoient déjà à retourner dans le pays. Raymond au désespoir sollicitoit les autres princes de se joindre à lui pour se défaire une bonne fois de ce traître, plus à craindre pour eux que les infidèles. Mais, faute de vaisseaux, ils ne pouvoient faire repasser leurs troupes en Europe. Alexis y avoit pourvu en faisant revenir sur-le-champ les navires qui conduisoient en Asie les diverses bandes des croisés, ou qui leur transportoient des vivres. Le comte ne put donc se venger que par les reproches qu'il fit faire à l'empereur. Cette querelle auroit eu des suites fâcheuses pour Alexis, s'il n'eut, à force de prières, engagé Godefroi, Boémond et le comte de Flandre à calmer Raymond. Il fallut même, pour désarmer le comte, que Boémond le menaçât de se ranger du côté de l'empereur, s'il en venoit aux extrémités. L'empereur, de son côté, en présence du comte, des princes et de toute sa cour, désavoua les hostilités, et promit une entière satisfaction. Raymond, apaisé et pressé par les instances des princes, consentit à faire le serment ; mais avec une restriction qui leur fit honte, en montrant qu'avec la même fermeté ils se seroient épargné ce qu'il y avoit d'humiliant dans cette démarche : il jura *qu'il ne feroit jamais rien contre l'honneur et la vie d'Alexis tant qu'Alexis tiendroit lui-même ses engagemens.* Quant à l'hommage, il pro-

testa qu'il mourroit plutôt que de le rendre. Alexis fut obligé de se contenter de cette déclaration. Après la réconciliation l'armée de Raymond eut la liberté d'approcher de Constantinople. On la fit bientôt passer à Chalcédoine. Le comte, aussi franc chevalier qu'il étoit fier et entier sur l'article de l'honneur, oublia de bonne foi tous les mauvais procédés d'Alexis. Celui-ci, de son côté, s'efforça de le regagner par les traitemens les plus honorables; il le combla de présens, et de tous les princes croisés il n'y en eut aucun dans la suite qui soutînt plus hautement les intérêts de l'empereur. Il demeura quelques jours à Constantinople avec Boémond, pour solliciter les convois des vivres, dont l'armée manquoit à Chalcédoine, et pour presser l'empereur de venir la commander en personne, selon sa promesse. Mais Alexis s'en excusa toujours sur le danger auquel son absence exposeroit Constantinople de la part des barbares. Boémond partit le premier; et dès qu'il fut arrivé à Chalcédoine, on se mit en marche pour commencer l'expédition par le siége de Nicée. On passa trois jours à Nicomédie, où Pierre l'ermite vint joindre les croisés avec une poignée de misérables échappés au glaive de Soliman. Le récit de son désastre excita beaucoup de compassion; on s'empressa de lui fournir les secours dont lui et sa petite troupe avoient grand besoin. De Nicomédie les troupes marchèrent à Nicée, où l'on arriva en quatre jours. Le siége commença le 15 mai, lendemain de l'Ascension, en l'absence de Raymond, qui avoit prié les croisés d'attendre son arrivée. On lui répondit qu'on lui garderoit sa place dans la circonvallation, mais qu'on ne pouvoit différer l'attaque. Il arriva bientôt, et se distingua par son courage dans cette fameuse entreprise.

Alexis, refusant de marcher en personne, voulut au moins joindre quelques troupes à celles des croisés, ne fût-ce que pour ne pas paroître leur ennemi. Il en

donna le commandement à Tatice, que les historiens des croisades nomment *Tatin*, et dont ils font le portrait le plus affreux. C'étoit, selon eux, le confident des perfidies d'Alexis, un vil scélérat chargé de crimes et d'infamie, dont la commission étoit de rendre compte à son maître de toutes les démarches des princes, et de mettre tout en œuvre pour les traverser. Cependant Anne Comnène nous donne une tout autre idée de ce Tatice; et nous avons vu que c'étoit un guerrier sage et vaillant, déjà célèbre par plusieurs victoires. La haine que les croisés avoient conçue contre Alexis a rejailli sur son général. Ils ont attribué à l'empereur presque tous leurs désastres, et n'ont voulu voir dans Tatice qu'un fourbe subalterne.

# LIVRE QUATRE-VINGT-QUATRIÈME.

DANS les brillantes entreprises l'âme s'élève au-dessus d'elle-même. Enflée d'un noble orgueil, se considérant comme sur un grand théâtre, environnée des regards de tous les siècles à venir, elle conçoit, elle enfante ces actions sublimes qu'on nomme héroïques, et qui ne sont que le dernier effort de la foiblesse humaine. La même ivresse se communique aux historiens qui se laissent enlever à la suite de leurs héros; et comme l'imagination peut monter plus haut que l'action ne peut atteindre, ces écrivains, prenant l'essor au-dessus de leurs héros mêmes, vont se perdre dans la région des miracles. C'est ce qui me semble être arrivé à l'égard des croisades. Les guerriers, embrasés d'une ardeur surnaturelle, ont étonné l'univers par des faits d'un incroyable courage; mais leurs exploits furent surpassés par le récit de leurs historiens. Ce sont toujours des armées innombrables terrassées par un petit nombre, des victoires qui ne sont sanglantes que pour les infidèles, des coups terribles de la part des chrétiens, dont les bras ont la force de la foudre. Ajoutez encore les armées célestes qui se rendent visibles pour exterminer les musulmans, et tant d'autres prodiges qui demanderoient presqu'un second miracle pour subjuguer notre croyance. Je laisse ces événemens merveilleux aux auteurs qui se sont proposé de les raconter. Renfermé dans les bornes de mon objet, je ne toucherai de ces guerres célèbres que ce qui concerne l'histoire de l'empire. La terreur qu'avoient imprimée les ravages des croisés en traversant l'Illyrie, la Macédoine et la Thrace, les violences qu'ils commirent à la vue de Constantinople, la crainte

AN. 1097.

que de pareils voisins ne fussent plus dangereux que les Sarrasins et les Turcs, l'espérance que l'empire conservoit encore de recouvrer son ancien domaine, ce qui devenoit impossible s'il aidoit les princes d'Occident à s'y établir, toutes ces raisons, jointes peut-être à une secrète jalousie, empêchèrent les empereurs de contribuer autant qu'ils auroient pu faire au succès de l'expédition, et, si l'on en croit les Occidentaux, les engagèrent même à la traverser par tous les artifices d'une perfide politique.

*Anna. Comn. l. 11. Guill. Tyr. l. 3, c. 1, et seqq. Albert. Aq. l. 2. Tudebod. l. 3. Robert. Mon. l. 3. Raymond de Agiles. Sanut. l. 3, part. 4, c. 13. Otho. Fris. l. 8, c. 10. Guill. Malmesb. l. 4, c. 2. Matth. Paris. Balderic. l. 1. Chron. Alberic. Chron. S. Anton. Chron. ursp. Chron. malleac. Ord. Vit. l. 9. Du Cange, sur Villehard, p. 328, 334.*

Les forces des croisés réunies devant Nicée composoient une de ces armées qui, dans les siècles différens, ont commencé par effrayer la terre, et ont fini par la couvrir de leurs débris. Ils se trouvoient au nombre de cinq à six cent mille hommes de pied et de cent mille chevaux. Mais il faut sans doute compter dans ce nombre les enfans, les femmes, les vieillards, et toute la suite d'une nombreuse armée. Le siége commença le 15 mai, et fut poussé avec une activité infatigable. Les assiégés ne se défendoient pas avec moins d'ardeur. Dès que Soliman, sultan de Nicée, dont les états s'étendoient jusqu'à Tarse, avoit appris le dessein des chrétiens sur sa capitale, il en étoit sorti pour aller rassembler ses troupes et aller implorer le secours des autres princes musulmans. D'un autre côté, l'empereur, qui s'attendoit à recueillir tout le fruit de ce premier exploit des croisés, s'étoit avancé au-delà du Bosphore jusqu'au bourg de Pélécane, entre Chalcédoine et Nicomédie. Il étoit convenu avec les princes que la ville lui demeureroit, et que tout le butin seroit abandonné aux vainqueurs. Tatice, avec quelques troupes grecques, s'étoit joint aux Latins pour veiller de près aux intérêts de son maître. Les assiégés ne recevoient aucune nouvelle de Soliman : il leur avoit écrit pour les exhorter à tenir ferme, leur promettant un prompt secours; mais sa lettre interceptée n'avoit servi qu'à avertir les Latins

de se préparer à lui résister. Les habitans, vivement pressés, ne craignant rien tant que de tomber entre les mains des croisés, résolurent de se rendre à l'empereur, et le prièrent de leur envoyer Butumite. Ce ministre adroit avoit déjà entamé avec eux une négociation secrète, et leur faisoit espérer d'Alexis une composition avantageuse. Il vint donc à Nicée, et, à la faveur du lac, il y entra à l'insu des assiégeans. A peine y fut-il arrivé, qu'on apprit que le sultan approchoit avec une grande armée. Sur cette nouvelle, on congédia Butumite sans rien conclure. Mais les efforts de Soliman furent sans succès: il fut repoussé avec vigueur à son arrivée, et défait entièrement le lendemain dans une grande bataille. Les croisés jetèrent dans la ville avec leurs machines une infinité de têtes de musulmans, et en firent porter mille à l'empereur, qui, pour les féliciter de leur victoire, envoya aux princes des présens d'étoffe de soie, et fit distribuer de l'argent aux soldats, avec ordre de leur fournir abondance de vivre à un prix raisonnable.

Soliman, sans espérance de faire lever le siége, s'éloigna de la ville, après avoir mandé aux assiégés qu'il leur permettoit de se rendre, s'ils ne trouvoient pas d'autre moyen de sauver leur vie et l'honneur de leurs femmes et de leurs filles. Abandonné de leur prince, ils continuèrent à se défendre avec une valeur opiniâtre. Les croisés, n'ayant ni vaisseaux ni barques, laissoient aux convois un libre passage par le lac qui bordoit la ville au couchant. Pour ôter cette ressource aux assiégés, ils obtinrent de l'empereur la permission d'y faire passer les bateaux plats qui se trouvoient en grand nombre dans le port de Civitot. Alexis leur fit porter en même temps des machines de son invention, en quoi il excelloit, pour suppléer à celles que les assiégés brûloient ou brisoient tous les jours. Il leur envoya aussi deux mille Turcopoles, espèce de chevau-légers, nés d'un Turc et d'une Grecque, très-habiles à tirer de l'arc. Butumite

fut chargé de la conduite des bateaux, qui furent transportés sur des chariots, pendant une nuit, l'espace de deux lieues. Au lever de l'aurore, le son des trompettes attira de ce côté-là les regards des assiégés, qui virent avec étonnement tout le lac couvert d'une nouvelle flotte. Toutefois ils ne perdirent pas encore courage. Tandis que les Latins battoient les murailles, sapoient le fondement des tours, et ouvroient de larges brèches qui se trouvoient refermées au point du jour, Butumite, maître du lac, traitoit avec les habitans pour les engager à se rendre à l'empereur plutôt qu'aux croisés. Il leur communiqua, par des émissaires secrets, une bulle d'or qui lui promettoit non-seulement une sûreté pleine et entière, mais même de grandes récompenses. Il assuroit la femme et la sœur du sultan du traitement le plus honorable. On cachoit avec soin cette négociation aux Latins, afin que, la ville ne s'étant rendue qu'à l'empereur, il pût, sous un prétexte plausible, se dispenser d'exécuter la convention faite avec les croisés, de leur abandonner le butin des villes dont ils se rendroient maîtres. Pour mieux couvrir ce manége, Tatice, à la tête des Grecs et des Turcopoles, signaloit son ardeur dans toutes les attaques. On étoit près de monter à l'assaut, lorsque Butumite ayant conclu le traité avec les habitans, et les troupes grecques qui étoient sur le lac étant en même temps entrées dans la ville, on entendit de toutes parts le son des trompettes, mêlé d'acclamations qui répétoient sans cesse *vive l'empereur Alexis!* A ce bruit imprévu, les Latins suspendent l'attaque. La vue des enseignes impériales arborées sur les murs révolte leurs esprits; on se récrie sur la mauvaise foi d'Alexis, qui prétend jouir seul d'une conquête achetée au prix du sang des croisés. Les soldats, pleins de colère, veulent forcer la ville et la conquérir de nouveau sur des alliés perfides; et Nicée, où l'on épargnoit le sang des Turcs, alloit être inondée de celui des Grecs,

si les princes n'eussent arrêté la fougue de leurs troupes. Quoique indignés eux-mêmes, ils ne veulent pas interrompre leur pieuse entreprise par une guerre funeste, ni tourner contre des chrétiens les armes qu'ils n'ont prises que contre les infidèles. Ils se contentent de recevoir pour récompense de leurs travaux les prisonniers latins qui étoient restés de la défaite de Gautier Sans-avoir et de Pierre l'ermite.

Cependant Butumite, tenant les portes fermées, hors une seule, ne leur permettoit d'entrer dans Nicée que dix à la fois; et, pour s'assurer des habitans, il eut soin d'envoyer à l'empereur tous les Turcs de quelque distinction, qui se trouvoient en grand nombre dans cette capitale, siége de la cour de Soliman. Il ne les faisoit partir que par bandes séparées et peu nombreuses : précaution si nécessaire, qu'une bande, s'étant trouvée plus forte que l'escorte qui la conduisoit, se révolta contre ses gardes pendant une nuit, les mit aux fers, et alloit les traîner à Soliman, si Monastras, chef de cette escorte, n'eût persuadé aux Turcs que par cette violence ils agissoient contre eux-mêmes, en se privant des grâces et des bienfaits que leurs semblables avoient dejà reçus de l'empereur. En effet Alexis les traitoit avec bonté. Ceux qui vouloient prendre parti dans son service étoient placés avantageusement; il permettoit aux autres de se retirer où ils vouloient avec des marques de sa libéralité. Il renvoya dans la suite sans rançon à Soliman sa sœur et sa femme, avec ses deux filles encore enfans.

Les croisés murmuroient. Alexis vint à bout d'adoucir les princes par des présens, et les soldats par des distributions d'argent et de vivres. Il crut même l'occacasion favorable pour engager à lui faire hommage ceux qui lui avoient refusé cet honneur. Il les invita à venir le trouver avant que de partir pour continuer leur voyage; et, après les avoir traités avec magnificence et

leur avoir prodigué les plus séduisantes caresses, il leur fit adroitement entendre que, pour cimenter leur amitié mutuelle par un gage inviolable, il étoit juste que ceux qui ne lui avoient pas encore juré un attachement fidèle se conformassent aux autres princes. Tous y consentirent, à l'exception de Tancrède. Pour lui, il répondit hardiment qu'il ne devoit de foi et d'hommage qu'à son cousin Boémond, auquel il demeureroit fidèle jusqu'à la mort; mais qu'il ne reconnoîtroit jamais d'autre seigneur. En vain Boémond même l'exhortoit à suivre son exemple; et comme un des parens de l'empereur le taxoit d'un fierté déplacée : *Voyez-vous cette tente,* lui dit Tancrède, en lui montrant celle de l'empereur, qui étoit très-spacieuse, *vous la rempliriez d'or, que vous ne me détermineriez pas à faire le serment que votre maître exige.* Paléologue, piqué de cette opiniâtreté, ayant laissé échapper quelque terme de mépris, Tancrède, portant la main à son épée, alloit se venger, si l'empereur ne se fût jeté entre deux. Boémond accourut aussi, et le réprimanda de cet excès d'emportement. Il arriva pour lors à Tancrède ce qu'on voit souvent arriver à une jeunesse inconsidérée, qui, pour réparer la faute de s'être laissé entraîner trop loin, recule même au-delà des bornes où elle devoit se contenir. Honteux de son accès de violence, Tancrède prêta le serment qu'il avoit trouvé si contraire à son honneur.

Nicée s'étoit rendu le 10 juin, selon Guillaume de Tyr. D'autres historiens fixent cet événement au 20 de ce mois; et plusieurs le reculent encore davantage, donnant au siége la durée de sept semaines, et même de cinquante-deux jours. Ce siége, joint aux deux batailles contre Soliman, coûta la vie à treize mille chrétiens et à deux cent mille Turcs. Comme les princes prenoient congé de l'empereur, Tatice fut renvoyé avec eux pour les aider des troupes grecques qu'il commandoit, et plus encore pour prendre au nom de l'empereur possession

des places dont on feroit la conquête. Les princes allèrent rejoindre leur armée prête à marcher vers Antioche, dont les Turcs étoient maîtres depuis treize ans. Comme plusieurs soldats latins manquoient déjà de courage ou de force pour continuer de suivre les croisés dans une expédition aussi périlleuse que pénible, Alexis les prit à sa solde pour servir dans la garnison de Nicée. C'est mal à propos que quelques auteurs ont avancé que cette ville fut rendue à Soliman. Elle demeura au pouvoir des empereurs, qui même y fixèrent le siége de leur empire, lorsque les François furent maîtres de Constantinople.

Vers la fin de juin, les croisés partirent, et le premier juillet, Soliman, les ayant attaqués dans les plaines de Dorylée en Phrygie, à la tête de cent cinquante mille chevaux et de deux cent mille hommes de pied, fut entièrement défait. Tourmentés de la faim et de la soif dans les plaines arides de la Pisidie et de la Lycaonie, ils remportèrent encore sur les Turcs deux grandes victoires. Tancrède se rendit maître de toute la Cilicie ; et Baudouin, traversant l'Euphrate, s'empara d'Edesse. Cette ville célèbre se trouvoit alors isolée au milieu des conquêtes des Turcs. Un gouverneur grec, envoyé dès le temps de Romain Diogène, et devenu souverain, s'y maintenoit par la force de la place et par le courage des habitans plus que par le sien propre. La renommée de Baudouin, qui à la tête d'un détachement avoit pénétré jusqu'aux bords de l'Euphrate, fit espérer aux Edessiens qu'ils trouveroient dans ce prince un puissant défenseur. On l'envoie prier de prêter son secours ; on le reçoit avec joie ; le vieux gouverneur l'adopte pour son fils, le désigne pour son successeur, et partage avec lui son pouvoir. Il en devient bientôt jaloux, et cherche à s'en défaire. Mais il est prévenu par les habitans, qui, pleins de confiance dans la valeur du prince latin, ôtent la vie à leur gouverneur, dont la dureté et l'avarice leur étoient

devenues insupportables, et se soumettent à Baudouin. Ce fut ainsi que ce prince, le premier des croisés, établit en Orient une principauté qui, bornée à l'Occident par la Cappadoce, s'étendit en Mésopotamie, et subsista quelque temps avec gloire dans sa personne et dans celle de ses successeurs. Enfin la grande armée, réduite à trois cent mille hommes par la disette, par le manque d'eau, par les attaques continuelles, après avoir pris plus de quarante villes, entre lesquelles étoient Icone, Tarse, Mopsueste ou Mamistra, arriva devant Antioche le 21 octobre; et, ayant passé l'Oronte, nommé alors *le Farfar*, malgré les musulmans qui défendoient le pont et les bords du fleuve, elle vint camper à un mille de la ville. Plusieurs vouloient qu'on attendît l'empereur, qui devoit, selon sa promesse, venir se joindre aux croisés; mais l'avis contraire prévalut; et les divers seigneurs prirent chacun leur poste pour former la circonvallation et l'attaque de la ville.

AN. 1098.

*Anna. Comn. l.* 11, *et ibi Du Cange. Guill. Tyr. l.* 3, *c.* 12, *et seqq. l.* 4, 5, 6. *Albert. Aq. l.* 3, 4, 5. *Sanut. l.* 3, *part.* 5, *c.* 2, 6. *Fulch. Car. Haithon. hist. orient. c.* 15. *Tudebod. l.* 2. *Gesta Franc. Ord. Vit. l.* 9. *Balder. l.* 2, 3. *Raymond de Agiles. Rob. Mon. l.* 4, 5, 6, 7, 8.

Ce seroit m'écarter de mon sujet que de décrire les divers événemens de ce siége mémorable où la valeur des croisés triompha de tous les obstacles, et leur patience de tous les maux de l'humanité. Ce détail appartient aux historiens des croisades. Je n'en dois recueillir que les circonstances qui ont quelque rapport à l'histoire de l'empire. Suénon, fils du roi de Danemarck, s'étoit mis en marche à la tête de quinze mille hommes pour aller joindre les croisés devant Antioche. L'empereur lui fit à Constantinople un accueil digne de sa naissance. Mais comme il traversoit la Phrygie, attaqué pendant la nuit dans son camp par les Turcs, il fut massacré avec tous ses gens, et les croisés attribuèrent ce désastre à la trahison d'Alexis qui avoit averti Soliman de la marche de ce prince. Après quatre mois de siége, les Latins étoient déjà réduits à une extrême misère. Les vivres, qu'ils avoient d'abord trouvés en abondance dans le pillage des environs, furent bientôt consommés.

Les pluies de l'hiver avoient mis leurs tentes et leurs équipages hors d'état de servir, et fait périr presque tous les chevaux. On souffroit beaucoup dans la ville, plus encore dans le camp des assiégeans. Tatice, qui, selon les intentions de l'empereur, devoit prendre en son nom possession de la place lorsqu'elle seroit prise, désespérant du succès, avoit d'abord exhorté les princes à se retirer dans les contrées voisines, en attendant que l'empereur vînt les joindre avec une armée au commencement du printemps. Mais, n'étant pas écouté, il partit dans le dessein, disoit-il, de hâter la marche d'Alexis et de leur apporter des vivres, promettant avec serment de revenir. Pour mieux tromper les croisés, il laissa ses tentes toutes dressées, avec une partie de ses gens, qu'il abandonna, et ne revint plus. Anne Comnène, aussi attentive à écarter de son père tout soupçon de trahison que les historiens latins à l'en rendre suspect, prétend que cette retraite de Tatice fut l'effet d'une fourberie de Boémond : ce prince, qui aspiroit ardemment à demeurer possesseur de cette grande ville, ne pouvant, dit-elle, y réussir sans éloigner Tatice, lui persuada avec une feinte amitié qu'on lui imputoit des intelligences avec les infidèles, et que, s'il ne se mettoit en sûreté, c'en étoit fait de sa vie et de celle de tous ses soldats ; ce qui détermina le général grec à passer en Cypre, et de là à Constantinople. Quoi qu'il en soit, cette désertion de Tatice augmenta la défiance que les croisés avoient conçue d'Alexis et le mépris qu'ils faisoient de la nation grecque. Le soudan d'Egypte leur députa pendant le siége pour leur représenter *que c'étoit injustement qu'ils prétendoient s'emparer d'un pays sur lequel les Sarrasins avoient un droit si légitime, l'ayant conquis autrefois par la force de leurs armes.* Les croisés répondirent *que cette possession, non plus que celle des Turcs qui la détruisoient, ne donnoit pas plus de droit aux uns ni aux autres que les brigands n'en acquièrent sur les*

*Abulfarage. Chron. bar. Sigeb. chr. Chron. ursp. Chron. malleac. Chron. Sti. Anton. Chron. belg. Lup. protos. Gotth. Viter. Baronius. Pagi ad Baron. M. de Guignes, hist. des Huns, t. 2, p. 22, 23, 24.*

*biens d'un voyageur foible et timide ; que ce pays n'avoit été perdu par les chrétiens que par la lâcheté des Grecs, nation efféminée, qui n'avoit pas eu le courage de le défendre.* Par une lettre que les chefs des croisés écrivirent au pape Urbain second, le 11 septembre, ils lui dépeignent Alexis comme un fourbe, qui, après leur avoir promis toute sorte de secours, leur suscite toutes les traverses que la perfidie est capable d'imaginer.

Cependant l'empereur assembloit une grande armée, dans laquelle, entre autres nations, on comptoit quarante mille Latins. C'étoient des croisés, les uns restés derrière, les autres arrivés à Constantinople depuis le départ des princes. Il se mit en personne à leur tête pour marcher, à ce qu'il paroissoit, au secours des croisés devant Antioche. Mais, en arrivant à Philomélium en Phrygie, il apprit que la ville avoit été prise par intelligence, le 3 de juin, après sept mois et treize jours de siége. La plupart des auteurs, et Godefroi lui-même, dans la lettre qu'il écrivit en Occident l'année suivante, le font durer neuf mois, parce qu'ils comptent pour deux mois complets les dix derniers jours d'octobre où il commença, et les trois premiers jours de juin, dans lesquels il fut terminé ; manière de calcul qui jette souvent du désordre dans l'histoire. Alexis apprit encore que les vainqueurs, assiégés à leur tour, étoient menacés du même sort que les vaincus. En effet, le sultan du Khorasan, à la nouvelle du siége d'Antioche, avoit mis sur pied une armée de trois cent soixante mille hommes, sous la conduite d'un général d'une grande réputation parmi les Turcs, nommé Kerboga, qui, n'étant arrivé que trois jours après la prise de la ville, l'avoit aussitôt assiégée avant que les croisés eussent eu le temps de se reposer de leurs fatigues et de ramasser des subsistances. Elles leur manquoient depuis long-temps, et ils n'en avoient point trouvé dans Antioche, réduite elle-même à une extrême disète : en sorte que, pendant

les trois semaines que dura le nouveau siége, ils ressentirent toutes les horreurs de la famine. Etienne, comte de Chartres, Guillaume de Grandmesnil, quoique beau-frère de Boémond, et plusieurs autres seigneurs, se couvrirent alors d'ignominie. Non contens d'abandonner leurs camarades, ils allèrent trouver Alexis à Philomélium, et fournirent un prétexte plausible de rebrousser chemin à ce prince, qui, selon toute apparence, n'étoit pas de lui-même trop empressé d'aller partager le péril des croisés. Quelque grand que fût le danger, ils l'exagérèrent encore, et lui représentèrent si fortement le désastre de l'armée chrétienne et les forces invincibles de Kerboga, que, malgré les instances et les vifs reproches de Gui, frère de Boémond, qui se trouvoit alors au camp de Philomélium, l'empereur effrayé, croyant avoir déjà sur les bras les Turcs victorieux, retourna en diligence à Constantinople, dévastant et brûlant tout le pays, depuis Icone jusqu'à Nicée, pour ôter aux ennemis le moyen de le poursuivre. Cependant, malgré le misérable état des assiégés, leur courage héroïque, et plus encore l'assistance du ciel, qu'ils armèrent en leur faveur par les jeûnes et les prières, leur firent remporter, le 28 juin, une victoire qui tient du miracle. Cent mille musulmans restèrent sur le champ de bataille; il n'en coûta la vie qu'à quatre mille chrétiens, et les Turcs dispersés par la fuite, laissèrent aux croisés leur conquête, avec une espérance presque certaine d'y joindre bientôt celle de Jérusalem et de toute la Syrie.

Pendant le siége d'Antioche, comme c'étoit une intelligence formée par Boémond qui faisoit espérer le succès, les princes croisés étoient convenus que, si Alexis accomplissoit son engagement en venant à leur secours, la ville lui seroit remise selon le traité fait avec lui; mais que, s'il manquoit à sa parole, Boémond en demeureroit possesseur. Lorsquelle fut prise, voulant

mettre Alexis entièrement dans son tort, ils lui députèrent Hugues le grand et Baudouin, comte de Hainaut, pour l'inviter à les accompagner en personne à la conquête de Jérusalem, selon qu'il l'avoit promis, et lui déclarer qu'à cette condition ils lui remettroient Antioche entre les mains; mais que, s'il n'exécutoit pas cette promesse, ils se tiendroient réciproquement dégagés de leur parole, et qu'ils ne lui rendroient ni Antioche, ni aucune des villes dont ils pourroient s'emparer. Quoique Boémond brûlât d'envie de posséder une si belle conquête, il ne s'opposa pas à cette déférence qu'on avoit encore pour l'empereur, dans la persuasion où il étoit que ce prince, après avoir si essentiellement manqué aux croisés, n'oseroit pas s'exposer à leur ressentiment. En effet, cette députation fut non-seulement inutile, mais même très-malheureuse. Les deux seigneurs, ayant été attaqués près de Nicée, le comte de Hainaut disparut, sans qu'on en ait jamais depuis appris aucune nouvelle. On crut qu'il avoit été tué par des Turcopoles de la garnison de cette ville. Hugues, s'étant sauvé dans des forêts, gagna Constantinople, et vit l'empereur. Mais il perdit alors tout l'honneur qu'il s'étoit acquis par son courage. Il retourna en France sans rendre réponse aux princes qui l'avoient envoyé. Un auteur du temps l'appelle *le corbeau de l'arche.* Boémond ne trouva plus d'opposition à se mettre en possession d'Antioche que dans le comte de Toulouse. Raymond, soit scrupule, soit jalousie, prétendoit qu'on ne pouvoit enlever cette place à l'empereur sans violer le serment fait entre ses mains; il vouloit que Boémond abandonnât la ville et le château; et l'on eut peine à obtenir de lui que la décision de cette affaire seroit remise après la prise de Jérusalem. Cependant Boémond demeura maître d'Antioche; et cette cité célèbre devint la capitale d'une principauté qui s'étendoit jusqu'à Tarse, et qui subsista dans une suite de neuf princes pendant cent quatre-

vingt-dix ans. Les croisés passèrent cinq mois à Antioche à se reposer de leurs fatigues. L'année suivante, pendant qu'ils assiégeoient la ville d'Arka près de Tripoli, il leur vint des députés d'Alexis, qui se plaignoit que Boémond se fût établi dans Antioche contre la convention. Il offroit aux princes de grandes sommes, et promettoit d'aller avec eux à Jérusalem, s'ils attendoient à la Saint-Jean. On n'étoit pas encore à Pâques. Les croisés se trouvèrent partagés. Raymond se déclaroit encore pour Alexis. Mais la plupart furent d'avis de marcher à Jérusalem, sans s'arrêter aux promesses d'un prince qui les avoit toujours trompés.

Nous n'entrerons pas dans le détail de cette expédition fameuse, qui a mérité d'être embellie par les fictions des poëtes. Mais nous ne pouvons nous dispenser de rapporter en peu de mots les révolutions qu'essuya pour lors Laodicée. Cette ville, puissante autrefois, et voisine d'Antioche, dont elle avoit toujours suivi le sort, possédée en ce temps-là par les Turcs, fit quelques efforts pour se réunir au domaine de l'empire. Mais les Grecs se trouvèrent trop foibles pour se maintenir contre Boémond. Voici ce qui s'y passa. Tandis que Kerboga tenoit les croisés assiégés dans Antioche, Vinemar, pirate de Bologne, qui avoit rendu quelque service aux croisés en Cilicie, aborda à Laodicée, habitée par des chrétiens, mais soumise aux Turcs qui s'en étoient emparés. Il la prit sans faire part de sa prise aux croisés d'Antioche. Pendant qu'il ne songeoit qu'à jouir de sa conquête, Ravendin, premier écuyer d'Alexis, vint avec une flotte, et s'en rendit maître. Vinemar fut enfermé dans un cachot. Godefroi, passant par là pour aller à Jérusalem, Ravendin se retira; Vinemar fut délivré de prison, et le comte Raymond entra dans Laodicée. Mais quelque temps après, lorsqu'il fut sur le point de marcher à Jérusalem pour l'assiéger avec les autres croisés, il remit la ville entre les mains de l'empereur,

*Anna. Comn. l. 11. Guill. Tyr. l. 7, c. 16. Albert. Aq. l. 3, 5, 6. Ord. Vit. l. 10.*

suivant la convention, à laquelle il se piquoit d'être fidèle. Pendant le siége de Jérusalem, Boémond, qui ne cherchoit qu'à étendre sa principauté, vint assiéger Laodicée avec une flotte de Génois et de Pisans, qu'il avoit pris à son service. Les princes croisés, à leur retour de Jérusalem, apprenant cette entreprise, lui envoyèrent représenter son injustice; et comme il ne tenoit compte de leurs remontrances, ils s'adressèrent aux Génois et aux Pisans, qui se détachèrent de Boémond et levèrent le siége. Boémond, se voyant abandonné, et sachant que les princes étoient résolus d'employer la force des armes pour lui faire quitter prise, fut obligé de se retirer. Les seigneurs y entrèrent, et Raymond en prit de nouveau possession pour l'empereur. Raymond, occupé du siége de Tripoli, laissa Laodicée à Zinziluc, que l'empereur y envoyoit pour gouverneur. Boémond ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il fit assiéger la ville par son cousin Tancrède, et s'en rendit maître, malgré les remontrances de Raymond qui vouloit la conserver à l'empire.

*Anna. Comn. l. 11.*

Si l'on en croit Anne Comnène, ce qui avoit retenu si long-temps l'empereur à Constantinople, malgré le désir qu'il avoit de se joindre aux croisés, c'étoient les ravages des Turcs, qui désoloient les provinces maritimes et les îles de l'Archipel. Après la mort de Zachas, les Turcs, qui avoient été attachés à sa personne, étoient demeurés maîtres de Smyrne. Deux émirs, nommés Tangripermès et Maracès, s'étoient emparés d'Ephèse. D'autres chefs de brigands, maîtres de plusieurs places dans l'ancienne Ionie, dans la Lydie, dans la Phrygie, faisoient des courses continuelles, et enlevoient quantité de chrétiens qu'ils réduisoient en esclavage. La plupart des îles, telles que Chio, Rhodes et les autres de ces parages, ne servoient plus que de dépôts aux pirates ou d'arsenaux pour la construction de leurs flottes. Alexis équipa ses vaisseaux et leva une

armée. Il donna le soin de cette expédition à son beau-frère Jean Ducas, et lui mit entre les mains la sultane, femme de Soliman et fille de Zachas, qu'il n'avoit pas encore rendue à son mari, pour décourager les pirates turcs, qui n'étoient pas instruits de la défaite de Soliman et de la prise de Nicée. Ducas, ayant assemblé ses troupes dans Abyde, chargea du commandement de la flotte un officier de marine habile et vaillant, nommé Caspax, auquel il promit le gouvernement de Smyrne, s'il contribuoit à la recouvrer. Il y conduisit lui-même les troupes de terre. Les Turcs de Smyrne, se voyant menacés par mer et par terre, perdirent courage et capitulèrent sans attendre l'attaque. Ils eurent la permission de sortir de la ville et de se retirer où ils voudroient. Caspax fut laissé pour y commander. Mais, bientôt après, un Sarrasin, accusé de vol, l'assassina sur son tribunal. Les soldats de la flotte, pour venger la mort de leur chef, saccagèrent la ville et tuèrent dix mille habitans. Ducas, affligé de ce massacre, apaisa le tumulte, et laissa une garnison sous les ordres d'Hyalée, dont il connoissoit la valeur. Il marcha lui-même vers Ephèse pour en chasser Tangripermès et Maracès. Ces deux émirs vinrent au-devant de lui et lui présentèrent la bataille, qui fut longue et sanglante. Enfin les Turcs furent défaits; on fit sur eux deux mille prisonniers, entre lesquels se trouvèrent plusieurs émirs. Le reste, saisi de terreur, traversa en fuyant toute la Lydie, et gagna Polybote sur le Méandre, où ils se crurent en sûreté. Mais Ducas les relança jusque dans cette retraite. Dès qu'il eut pourvu à la conservation d'Ephèse, il se mit à leurs trousses par un chemin plus court, prit en passant Sardes, Philadelphie, Laodicée de Phrygie, Lampé, au-delà de Chôme, et arriva enfin à Polybote, lorsque les Turcs avoient à peine eu le temps d'y déposer leur bagage. Il tomba sur eux aussitôt, en fit un grand carnage, et revint avec quantité de prisonniers

grecs, qu'il délivra de leurs mains dans tous les lieux qui se trouvèrent sur son passage. A son retour l'empereur se mit à la tête des troupes qu'il ramenoit; et ce fut avec cette armée, augmentée de quarante mille Latins, qu'il s'avança jusqu'à Philomélium.

An. 1099.

*Guill. Tyr. l. 9, c. 13. Raymond de Agile. Fulcher. Car. l. 1. Du Cange, in Ann. l. 11.*

Alexis ne donna aucun secours aux croisés dans le siége de Jérusalem, qui fut assiégée le 7 juin 1099, et prise le 15 juillet suivant. Sa conduite même donne lieu de douter si sa politique n'aimoit pas mieux voir cette puissante ville au pouvoir des Turcs, qui s'en étoient emparés sur les Sarrasins pendant le siége d'Antioche, qu'entre les mains des croisés, dont le voisinage pouvoit lui donner plus d'inquiétude. La question seroit décidée, s'il étoit vrai, comme le raconte Raymond d'Agiles, présent à cette expédition, qu'après la bataille d'Ascalon, gagnée le 12 août par les chrétiens sur l'armée du soudan d'Egypte, on trouva dans la tente du général sarrasin des lettres d'Alexis qui sollicitoit le soudan à s'opposer aux progrès des Latins. S'il eut ces sentimens dans le cœur, il prit grand soin de les cacher sous les dehors de la bienveillance. Il combla d'honneurs et de présens le duc de Normandie et le comte de Flandre, lorsque, revenant dans leurs états après la prise de Jérusalem, ils passèrent par Constantinople. Peu de temps après, Raymond, comte de Toulouse, auquel Alexis devoit de la reconnoissance, alla jouir à Constantinople de la faveur la plus distinguée. Il y demeura deux ans avant que de retourner en Syrie.

An. 1102.

*Anna. Comn. l. 11. Guill. Tyr. l. 10, c. 12, 13, 20. Albert. Aq. l. 8. Fulch. Carn. l. 2. Sanut. l. 3, part. 6, c. 4.*

Ces deux ans s'écoulèrent sans qu'Alexis parût prendre de part à ce qui se passoit en Palestine. Godefroi étoit mort le 18 juillet de l'an 1100, un an et trois jours après la prise de Jérusalem. Son frère Baudouin, comte d'Edesse, lui avoit succédé. Aussi brave, mais moins vertueux que Godefroi, il étendoit son petit état par des victoires. Alexis reposoit tranquillement dans sa capitale, lorsque de nouveaux essaims de croisés, ras-

semblés d'Italie, de France et d'Allemagne, presqu'en aussi grand nombre et aussi indisciplinés que les premiers, vinrent donner au prince grec de nouvelles inquiétudes. Leur multitude a donné lieu à quelques auteurs de compter ce voyage pour la seconde croisade. Mais ce ne fut qu'une suite de la première, que ces nouveaux venus se proposoient de seconder avec des desseins encore plus hardis et plus vastes. Les historiens des croisades ne s'accordent pas sur la plupart des circonstances de cette entreprise. Nous préférerons le récit d'Albert d'Aix, qui, étant pour lors en Palestine, a pu être instruit par la bouche des principaux acteurs; il nous paroît d'ailleurs plus judicieux et moins passionné contre les Grecs, à la trahison desquels les Latins étoient dans l'usage d'imputer tous les malheurs qu'ils s'attiroient eux-mêmes.

*Otho. Fris. l. 7, c. 7. Ekkehard. Ord. Vit. l. 10. Chron. ursp. Chron. belg. Alberic. chr. Chron. Sti. Anton. Baronius. Pagi ad Baron. Doutreman. Constantinop. Belgic. l. 2, c. 1.*

Trente mille Lombards s'étant réunis sous la conduite d'Anselme, archevêque de Milan, et de plusieurs seigneurs d'Italie, entrèrent en Bulgarie pour faire le voyage de Jérusalem. Ils députèrent à l'empereur grec pour lui demander libre passage et le commerce des vivres; ce qui leur fut accordé, à condition qu'ils ne commettroient aucun désordre. Mais cette troupe effrénée ne put long-temps se contenir. Ils enlèvent de force tout ce qu'ils rencontrent, pillent les églises, massacrent ceux qui leur résistent. L'empereur mande à leurs chefs de ne pas séjourner dans ce pays, mais de se rendre au plus tôt à Constantinople. Ils s'en approchent et campent à peu de distance sur la Propontide. Ils y attendent pendant deux mois d'autres bandes de François et d'Allemands, qui devoient venir les joindre, et emploient ce temps à de nouveaux ravages. L'empereur, craignant que la jonction de leurs camarades ne les rendît plus entreprenans, les pressoit de passer en Asie. Sur le refus qu'ils en firent, il défendit de leur vendre des vivres. Réduits à la disette, ils deviennent furieux, attaquent

le palais de Blaquernes, y font brèche en deux endroits, tuent un jeune homme de la maison impériale, et un lion apprivoisé qui faisoit le plaisir de l'empereur. L'archevêque et les seigneurs ont bien de la peine à calmer cette tempête. Enfin ils les ramènent dans leur camp à une demi-lieue de la ville, et vont faire des excuses à l'empereur, lui protestant qu'ils n'ont aucune part à ces insultes, mais qu'ils n'ont pu contenir une multitude fougueuse et indocile. Alexis, après quelques reproches, se laisse apaiser; mais il exige qu'ils passent au plus tôt en Asie. Les autres seigneurs se rendent à ses sollicitations; mais l'archevêque tient ferme, dans la crainte que les Grecs ne se joignent aux Turcs pour les accabler après leur passage. Le comte de Toulouse, qui vivoit pour lors à la cour, se mêla de la réconciliation, et, quelques jours après Pâques, les croisés passèrent le Bosphore, et s'arrêtèrent à Nicomédie. On vit, peu de temps après, arriver à Constantinople Conrad, connétable de Henri, empereur d'Allemagne, avec deux mille Allemands. Comblé d'honneurs par Alexis, qui ménageoit son maître, il alla joindre les Lombards.

Etienne, comte de Chartres et de Blois, honteux d'avoir abandonné les croisés pendant le siége d'Antioche, reprit la croix, et, accompagné de plusieurs seigneurs, suivi d'un grand nombre de ses vassaux, il vint à Constantinople et passa en Asie. Avant la Pentecôte, arrivèrent encore, de diverses contrées, plus de deux cent mille croisés avec leurs enfans, leurs femmes, des clercs, des moines, et quantité de gens inutiles. Ils demandent un chef à l'empereur; il leur donne le comte de Toulouse avec un général grec nommé Zitas, et cinq cents Turcopoles. Ils vont joindre les autres. Malgré Etienne de Blois et Raymond, ils s'avancent au milieu de l'Asie, prennent la route de Galatie, s'emparent d'Ancyre, que Raymond fait rendre à l'empereur, comme une place du domaine de l'empire. Cette mul-

titude, rebelle à ses chefs, ne prenant l'ordre que d'une présomption aveugle, ne projetoit rien moins que de s'emparer de Bagdad. Ivres de débauche, ils se promettoient la conquête de la Perse et de toute l'Asie. Ayant passé le fleuve Halys, ils trouvèrent une petite ville peuplée de chrétiens, qui venoient au-devant d'eux avec leurs prêtres vêtus de leurs habits sacerdotaux, et portant entre leurs mains des croix et les saints livres des évangiles. Les pèlerins, aussi peu chrétiens que mahométans, reçoivent cette procession à grands coups d'épée, égorgent ces habitans, les dépouillent, et, couverts de leur sang, chargés d'un butin sacrilége, ils marchent vers Amasée. Cependant les Turcs, plus sages, les suivant avec précaution, tuoient les traîneurs et ceux qui s'écartoient : ils les inquiétoient sans cesse, courant sur eux, les accablant de flèches, et se dérobant aussitôt par la fuite pour revenir au premier passage difficile. Enfin cette armée, harassée de fatigue, mourant de faim et de soif dans les plaines stériles et arides de la Cappadoce, fut entièrement défaite par les Turcs, qui tuèrent en un jour cinquante mille hommes. Raymond en ramena les restes à Constantinople, où l'empereur, lui faisant des reproches d'avoir été le premier à fuir, il s'excusa sur ce qu'il avoit voulu sauver les Turcopoles de l'empereur. Alexis voyant le triste état de ces malheureux, voulut bien les soulager dans leurs besoins.

Bientôt ils se joignirent à Guillaume, comte de Nevers, qui amenoit quinze mille hommes. Le comte ayant traversé la Macédoine et la Bulgarie, sans faire aucun dégât et sans éprouver aussi aucune opposition, fut accueilli avec amitié par Alexis, qui lui fournit des vivres et de l'argent tant qu'il fut en Asie sur les terres de l'empire. Mais lorsqu'il se fut engagé dans le pays dont les Turcs étoient maîtres, la disette, et surtout la soif, mirent ses gens hors de combat; et les Turcs, tombant sur eux, ne trouvèrent point de résistance. Le

comte de Nevers étant échappé du carnage, il lui en coûta une grande somme d'argent pour se faire conduire en Syrie par douze Turcopoles, qui, payés pour le défendre, le dépouillèrent eux-mêmes; en sorte que ce seigneur, à pied et couvert de haillons, eut beaucoup de peine à gagner Antioche.

L'Europe et surtout la France s'épuisoient par le zèle turbulent de cette dévotion guerrière. Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, accompagné de Hugues le grand, qui étoit revenu en France, et d'Etienne, comte de Bourgogne, suivirent de près le comte de Nevers, avec une armée dix fois plus nombreuse. Ils traversèrent la Hongrie; et, étant parvenus en Bulgarie, ils prirent querelle avec le duc du pays, qu'ils insultèrent, et qui leur ferma le passage d'Andrinople. Il y eut là un grand combat entre les croisés d'une part, et de l'autre les Bulgares joints aux Patzinaces et aux Comans qui étoient au service de l'empereur. Plusieurs seigneurs y perdirent la vie, d'autres furent pris. Mais le duc des Bulgares, ayant été fait prisonnier, donna lieu à un accommodement qui se fit le jour même. Les prisonniers furent rendus de part et d'autre. Le duc leur accorda le passage et des guides jusqu'à Constantinople, où ils prêtèrent serment de fidélité à l'empereur. Ils passèrent le Bosphore au temps de la moisson, et ne trouvèrent que sécheresse. Les Turcs avoient tout brûlé sur la terre, et comblé les puits et les citernes. Cette armée périt encore. Des milliers de femmes furent emmenées dans le Khorasan. Ceux qui échappèrent des mains des Turcs se retirèrent à Constantinople, d'où ils passèrent par mer à Antioche, au printemps suivant, pour le voyage de Jérusalem. Hugues le grand mourut à Tarse. Le comte de Poitiers, qui s'étoit vu à la tête de cent cinquante mille hommes, dénué de tout, et mendiant son pain par les chemins, entra dans Antioche avec six compagnons. Il revint en France; mais les comtes de

Chartres et de Bourgogne périrent dans une bataille près de Ramula en Palestine.

La perte de tant de chrétiens fit penser qu'Alexis les trahissoit. Le bruit couroit à Jérusalem que le comte Raymond et les Turcopoles, par les ordres perfides d'Alexis, avoient conduit les croisés par des déserts et des chemins impraticables pour les faire périr par la faim, par la soif, par l'épée des Turcs. Mais, dit Albert d'Aix, c'étoit un reproche calomnieux, démenti par des témoins respectables. Au contraire, ajoute-t-il, Alexis leur donna souvent des avis salutaires; il les avertit plusieurs fois de ne pas s'engager dans des routes où ils ne trouveroient que la disette et la mort. Baudouin, roi de Jérusalem, prévenu lui-même par ces murmures populaires, envoya des ambassadeurs à Constantinople pour prier Alexis d'avoir pitié des chrétiens, et de les secourir de bonne foi, au lieu d'entretenir intelligence avec les infidèles. Ces prières, qui ressembloient fort à des reproches, furent accompagnées de quelques présens, entre lesquels étoient deux lions apprivoisés. L'évêque de Barcelonne, qui retournoit en Occident, fut chargé de renouveler l'alliance avec l'empereur. Alexis reçut avec honneur les envoyés de Baudouin; mais il parut très-sensible à ses reproches. Il s'en purgea par serment, et promit secours aux croisés, honneur et amitié à Baudouin. Il pria l'évêque de Barcelonne de le justifier auprès du pape Pascal; et l'évêque le promit. Mais, ayant pris querelle avec l'empereur avant son départ, il s'acquitta fort mal de sa commission. De retour en Italie, au lieu de justifier Alexis, il l'accusa devant le pape, dont il obtint même des lettres par lesquelles le saint-père se plaignoit amèrement d'Alexis à tous les seigneurs françois. Cependant Alexis témoignoit le plus vif intérêt pour la délivrance des seigneurs chrétiens qui tomboient entre les mains des infidèles. Harpin de Bourges, chevalier renommé pour sa bravoure, ayant été pris par

les Turcs dans une bataille, fut conduit à Bagdad et enfermé dans les prisons. Alexis, en étant informé, fit déclarer au sultan que, s'il ne lui renvoyoit Harpin, il feroit arrêter tous les marchands turcs qui se trouvoient dans l'empire. Cette menace tira Harpin des fers. Alexis, après l'avoir retenu quelques jours à sa cour, le renvoya en France avec de riches présens; et ce chevalier, las des travaux de la guerre, se retira dans l'ordre de Clugny. Conrad, connétable de l'empereur d'Allemagne, étoit prisonnier du soudan d'Egypte. Henri eut recours à l'empereur grec pour obtenir sa délivrance. Alexis se prêta volontiers à cette négociation, et Conrad fut délivré. Mais, malgré ces marques de bienveillance à l'égard des croisés, on ne peut disconvenir que la conduite d'Alexis n'ait été du moins équivoque, comme l'est celle de tous les princes qu'on nomme politiques, parce qu'ils savent mettre leur intérêt propre à côté, et souvent au-dessus de la bonne foi et de l'honneur.

An. 1103.

*Guill. Tyr. l. 9, c. 21; l. 10, c. 23, 25. Albert. Aq. l. 9, 10. Gesta Franc. Fulch. Carn. Ord. Vit. l. 10. Du Cange. fam. byz. p. 173, 180. M. de Guignes, l. 11.*

Ce ne fut pas un sentiment de bienveillance qui porta l'empereur à offrir de payer la rançon de Boémond prisonnier des Turcs; mais, regardant ce prince comme son plus dangereux ennemi, il vouloit l'avoir entre les mains pour se tirer d'inquiétude et recouvrer Antioche. Il y avoit deux ans que Boémond, surpris dans une embuscade près de Malatie, étoit dans les prisons de Doniman, un des émirs de cette contrée. Alexis offroit à cet émir deux cent soixante mille besans, s'il vouloit lui livrer Boémond. Soliman, instruit de cette proposition, eut envie de partager la proie. Il écrivit à Doniman qu'il espéroit bien avoir sa part de la rançon du prince d'Antioche, attendu qu'étant associés ensemble, ils avoient toujours partagé le butin comme les dangers. L'émir, qui prétendoit jouir tout seul de cette heureuse aventure, refusa de satisfaire Soliman, qui rompit avec lui, ravagea ses terres, le battit en plusieurs rencontres, et jura de ne lui jamais pardonner. Doniman,

au désespoir, ne cessoit de se plaindre en présence de ses amis; il ne savoit quel parti prendre. Boémond, informé de son chagrin, s'en servit pour se procurer la liberté. Un jour que l'émir, qui savoit que Boémond étoit un esprit de ressource, étoit venu lui communiquer son inquiétude: « Vous vous êtes vous-même jeté « dans ce précipice (lui dit Boémond) en vendant ma « tête à l'empereur grec. Mais il y auroit un moyen de « faire retomber sur Soliman les maux qu'il vous a faits « et ceux qu'il veut encore vous faire. » Doniman lui demandant avec empressement quel étoit ce moyen : « Rejetez les offres d'Alexis (continua Boémond), et « contentez-vous de la moitié de la somme; je vous la « fournirai, si vous voulez me dégager de ces fers. Vous « gagnerez un ami plus précieux sans doute que cet « argent que vous sacrifierez; et, ce qui est plus encore, « vous acquerrez l'amitié de tous les chrétiens, qui sont « si puissans en Syrie. Le roi de Jérusalem, le comte « d'Edesse seront toujours prêts à vous secourir. Je vous « jure par le dieu que j'adore que je n'épargnerai pas « ma propre vie pour défendre la vôtre. Non-seulement « nous mettrons sous vos pieds ce fier, cet intraitable « Soliman, mais de plus nous dépouillerons de ses états « l'empereur grec, votre ennemi naturel. » Cette proposition hardie effraya d'abord Doniman; il demanda du temps pour prendre l'avis de son conseil. On y décida qu'il falloit accepter l'offre de Boémond. Celui-ci envoya aussitôt à Antioche, à Edesse, en Sicile, et la somme fut bientôt fournie. Le traité d'alliance fut juré, et Boémond, en liberté, entra dans Antioche.

Il trouva son état augmenté par la valeur de Tancrède, qui pendant son absence s'étoit rendu maître d'Apamée et de plusieurs autres villes. La prise de Laodicée causoit surtout un grand chagrin à l'empereur. Il en écrivit à Boémond, le menaçant de la guerre, s'il ne rendoit cette place. Il redemandoit même *Anna. Comn. l. 11.*

Antioche, en vertu de la convention confirmée par le serment des croisés. Boémond lui répondit « qu'il « avoit perdu tous les droits que la convention lui « donnoit sur les conquêtes des croisés en violant le « premier les engagemens qu'il avoit pris avec eux; « que, s'il entreprenoit d'arracher Antioche à ceux qui « l'avoient achetée au prix de leur sang, ils sauroient « bien la défendre contre ses injustes prétentions, comme « ils l'avoient défendue contre les attaques de Kerboga « et d'une armée innombrable. » Alexis connut par cette réponse qu'il ne pourroit rien gagner sur un si fier ennemi que par les armes. Il résolut donc de tourner contre lui toutes les forces de l'empire. Comme Boémond étoit maître de toute la Cilicie et de la Pamphylie jusqu'à Attalie, Alexis voulut commencer par ce pays, dont la conquête lui ouvriroit celle d'Antioche. Butumite fut choisi pour chef de cette expédition. Il lui donna ses meilleures troupes et la fleur de toute la jeunesse grecque. Entre les jeunes officiers étoient Bardas et Michel, grand-échanson, qu'il avoit élevés dans le palais dès leur enfance, et formés lui-même aux exercices militaires. Prévenu en faveur de leur courage, et persuadé de leur tendre attachement, il les mit à la tête d'un corps de mille guerriers choisis, distingués par leur noblesse et par leur valeur, partie Grecs, partie François. Il recommanda avec instance aux deux capitaines une soumission entière à Butumite, et les chargea en même temps de lui rendre à lui-même, par des lettres secrètes, un compte fidèle de tous les événemens.

Ces deux ordres ne s'accordoient pas trop bien ensemble. La confiance dont l'empereur les honoroit leur éleva tellement le cœur, qu'ils oublièrent ce qu'ils devoient au général. Ils ne tenoient compte d'obéir à un homme dont ils étoient les surveillans, et Butumite, craignant les suites d'un si pernicieux exemple, pria l'empereur de le délivrer de ces deux rebelles, dont la

valeur ne pouvoit être utile à l'expédition autant que leur indépendance y seroit nuisible. L'empereur, qui sentoit l'importance de la subordination, envoya ordre de faire partir sur-le-champ pour l'île de Cypre Bardas et Michel avec la cabale qu'ils avoient déjà formée. Il leur enjoignit en termes très-précis d'obéir sans réserve à Constantin Euphorbène, gouverneur de cette île. Les deux capitaines acceptèrent avec joie ce changement de service. Ils ne pouvoient souffrir Butumite; mais ils ne furent pas long-temps à concevoir les mêmes sentimens contre Constantin. Enivrés des faveurs de la cour, ils ne pouvoient se résoudre à se soumettre à personne; et Alexis s'aperçut qu'à force de les chérir il les avoit rendus incapables de connoître aucun devoir: il n'y trouva d'autre remède que de les éloigner. Cantacuzène venoit de partir pour la Cyrénaïque; il lui manda de prendre avec lui en passant ces deux hommes, auxquels rien ne pouvoit convenir qu'une place isolée à l'extrémité de l'empire. Butumite, accompagné de Monastras et d'autres officiers accoutumés à la discipline, entra en Cilicie; mais il ne se crut pas assez fort pour rien entreprendre sur les places principales; et quant aux autres, elles étoient situées sur des montagnes dont étoient maîtres les Arméniens, alliés de Tancrède et de Boémond, et il n'auroit pu, sans risque de se perdre, s'engager dans des défilés dangereux, où une poignée de montagnards pouvoit écraser la plus belle armée. Il se contenta donc de traverser les plaines jusqu'à l'extrémité orientale, où, trouvant un pays plus ouvert dans la partie nommée autrefois *Lycanitis*, il s'empara de Marash, qui étoit l'ancienne Germanicie, et de plusieurs places du voisinage. Il y établit Monastras avec un corps de troupes, et revint à Constantinople.

Boémond se sentoit assez de forces et de courage pour résister aux attaques du côté de la terre; mais il manquoit de vaisseaux, et l'empire pouvoit en peu de

temps équiper une flotte qui lui enlèveroit toutes ses conquêtes maritimes. Il eut donc recours à une marine étrangère. Les Pisans, les Florentins et les Génois étoient alors puissans sur mer. Il implora leur secours, et l'évêque de Pise se mit en mer à la tête de neuf cents bâtimens, qui ne pouvoient être que des barques. En traversant la Méditerranée, il en détacha plusieurs pour aller ravager les îles de Corfou, de Céphalonie, de Leucade et de Zante. A la nouvelle de cet armement, Alexis avoit fait radouber et construire à neuf dans tous ses ports grand nombre de vaisseaux, dont il donna le commandement à Tatice, et à Landulphe, capitaine lombard, très-expérimenté dans les combats de mer, qui s'étoit mis au service de l'empire. Ces deux généraux, partis de Constantinople avec grande provision de feu grégeois, dont les Italiens ignoroient la composition, touchèrent en passant à Samos, et abordèrent au continent, vis-à-vis, à cause des sources abondantes de bitume dont ils se servirent pour enduire les bâtimens nouvellement construits. Ils y apprirent que la flotte ennemie étoit déjà passée, et qu'elle faisoit route au midi. Ils voguèrent à l'île de Cos, et, n'y étant arrivés que quelques heures après que les Pisans avoient levé l'ancre, ils allèrent les chercher à Cnide, où ils ne trouvèrent que quelques traîneurs, de qui ils apprirent que les Pisans faisoient voile vers Rhodes. Ils les atteignirent entre Rhodes et Patare, et les deux flottes se préparèrent au combat. Il commença par une action hardie d'un capitaine péloponésien nommé Périchytane, qui, faisant force de rames, lançant le feu grégeois à droite et à gauche, traversa comme un trait toute la flotte des Pisans, et revint joindre la sienne. Les Grecs, sans prendre le temps de se ranger en bataille, vont en confusion heurter les Pisans. Landulphe lui-même fait lancer son feu avec tant de précipitation, qu'il ne produisit aucun effet. Mais le comte Eléémon en tira plus

d'avantage. Accroché par un vaisseau ennemi, il le brûla et mit le feu à trois autres navires. En ce moment le vent change, il s'élève une horrible tempête; les flots, également ennemis des deux flottes, font heurter les vaisseaux et les brisent; plus de manœuvre; tout est confondu par la fureur des vagues et des vents; les uns et les autres, au moment d'être submergés, ne songent plus qu'à combattre l'orage. Mais les Grecs n'avoient à se défendre que contre les eaux; les Pisans, en même temps battus des flots et dévorés par les flammes, prirent la fuite.

La flotte de l'empereur se mit à couvert dans la petite île de Seutluse, sur la côte de Rhodes, où elle passa au point du jour. On y trouva quelques Latins, et entre autres un cousin de Boémond, qui furent massacrés. Les Pisans qui avoient échappé se trouvoient encore en assez grand nombre pour se dédommager de leur perte aux dépens des îles. Ils firent d'abord une descente en Cypre. Mais ils y furent si mal reçus par Eumathius Philocale, qui en étoit gouverneur, que, sans attendre une partie des leurs, qu'ils avoient envoyés au pillage, ils se rembarquèrent avec précipitation, et gagnèrent Laodicée, où Boémond les reçut avec joie. Ceux qu'ils avoient abandonnés en Cypre étant de retour de leur course, et ne retrouvant plus leurs navires, transportés de désespoir, se précipitèrent dans les eaux. Butumite étoit venu en Cypre. Ayant tenu conseil avec Philocale et les deux généraux, on fut d'avis de faire à Boémond des propositions de paix. Butumite fut choisi pour cette négociation. Il se rendit auprès du prince d'Antioche, qu'il trouva fort peu disposé à un accommodement. Après quinze jours de conférences inutiles, Boémond lui ordonna de se retirer, le traitant d'espion, qui n'étoit venu que pour mettre le feu à ce qui restoit de la flotte des Pisans. Butumite ayant perdu toute espérance de conciliation, prit le parti de retourner à

Constantinople avec toute la flotte. Elle approchoit du port et voguoit déjà à la vue de la ville, lorsqu'elle fut encore attaquée d'une si violente tempête, que tous les vaisseaux furent brisés contre le rivage, excepté l'escadre que commandoit Tatice. Tel fut le succès de cette expédition, qui coûta beaucoup d'hommes et de navires, et qui ne fut heureuse ni pour les Grecs ni pour les Pisans.

Séleucie, voisine de l'embouchure de l'Oronte, appartenoit encore à l'empire. Près de cette ville étoit un ancien port nommé Curice, assez vaste pour contenir une grande flotte, et situé avantageusement tant pour naviguer en Cypre que pour recevoir les vaisseaux qui venoient d'Italie au secours de Boémond. Cette place, alors détruite, avoit été autrefois très-fortifiée. Boémond se proposa de la rétablir. C'étoit le moyen de tenir en échec la garnison de Séleucie, et de profiter des avantages qu'il ôteroit à l'empereur. Alexis fit diligence pour traverser cette entreprise, et il y réussit. L'eunuque Eustathe, grand-amiral, eut ordre d'aller promptement s'emparer de Curice, d'en relever les fortifications, d'en faire de nouvelles à Séleucie, et d'y laisser une garnison commandée par Stratége, surnommé le Louche. C'étoit un homme d'une petite taille, mais d'un courage éprouvé. Il devoit aussi laisser dans ce port un nombre de vaisseaux suffisant pour arrêter ceux qui viendroient d'Italie à Boémond, et pour veiller à la garde de l'île de Cypre. Eustathe s'acquitta de sa commission avec une intelligence et une exactitude qui lui méritèrent des éloges et des récompenses de la part de l'empereur.

An. 1104.

*Anna. Comn. l. 11.*
*Guill. Tyr. l. 11, c. 10, 28.*
*Zon. t. 2, p. 303.*

Le mauvais succès des Pisans n'empêcha pas les Génois de courir la même fortune. Au printemps de l'année suivante, ils mirent une flotte en mer pour le service de Boémond. Dès que l'empereur en eut avis, il fit partir deux armées, l'une de terre sous la conduite de

Cantacuzène, l'autre de mer sous le commandement de Landulphe. Celui-ci, ayant pris le large, essuya encore une tempête, dont sa flotte fut tellement maltraitée, qu'il fallut renvoyer à terre la plupart de ses vaisseaux pour y être radoubés. Il ne lui en resta que dix-huit, avec lesquels il se tint au cap de Malée, pour y attendre la flotte génoise et la combattre au passage. Mais lorsqu'il la découvrit, se trouvant de beaucoup plus foible, il se retira dans le port de Coron, où il étoit en sûreté. Les Génois continuèrent leur route sans obstacle, et débarquèrent près d'Antioche. Cantacuzène, qui ne put les atteindre, s'approcha de Laodicée à dessein de s'en rendre maître. Il s'empara du port et attaqua la citadelle, mais sans succès. Après plusieurs assauts, dans lesquels il fut toujours repoussé, il tenta de gagner la garnison par des offres séduisantes, et ne put se faire écouter. Résolu de ne pas quitter prise qu'il n'eût emporté la place, il fit élever entre la mer et la ville une muraille circulaire de pierre sèches, et, ayant achevé l'ouvrage en trois jours, il construisit dans cette enceinte un fort pour servir de retraite à ses soldats, qui, par leurs courses continuelles, couperoient à la ville toute communication avec les environs, et l'inquiéteroient par de fréquentes attaques. Pour empêcher les secours qui pourroient venir par mer, il ferma l'entrée du port d'une grosse chaîne de fer attachée à deux tours qu'il fit bâtir à droite et à gauche. Tandis qu'il occupoit à ces travaux une partie de ses soldats, il faisoit avec le reste la conquête de toute la côte maritime jusqu'au territoire de Tripoli; et ces places, depuis longtemps tributaires des Sarrasins, rentrèrent pour quelque temps dans le domaine de l'empire. Alexis, voulant ôter à Boémond tout moyen de secourir Laodicée, envoya ordre à Monastras de quitter le poste qu'il tenoit en Cilicie, et d'aller avec toutes ses troupes donner la main à Cantacuzène, pour bloquer entièrement la ville

*Gesta Franc. Hist. belli sac. Chron. bar. Chron. ursp. Leo. Allatius de eccl. orient. et occident. perpet. consensu, l. 2, c. 10.*

du côté de la terre. Mais Monastras, à son arrivée, trouva Laodicée déjà prise. Il ne restoit que la citadelle, défendue par cinq cents hommes de pied et cent cavaliers, qui, manquant de subsistances, ne pouvoient tenir long-temps. Boémond, à la tête de toutes ses troupes, y fit entrer un grand convoi malgré l'opposition des impériaux, qui, étant maîtres de la ville, faisoient pleuvoir sur lui du haut des murailles une grêle de pierres et de flèches; mais ils n'osèrent sortir et le combattre. Il changea le commandant et la garnison; et, après avoir arraché toutes les vignes d'alentour, et fait de tout le terrain une plaine unie et propre aux courses de cavalerie, il reprit le chemin d'Antioche. Cantacuzène leva le siége; et Monastras, de retour en Cilicie, plus hardi que Butumite, à la tête d'un grand corps de cavalerie, s'empara de Longiniade, de Tarse, d'Adanes, de Mamistra, et de toute la province. Ces succès rabattirent la fierté de Boémond. Il en vint à penser qu'il n'avoit pas assez de forces pour faire tête à celles de l'empire, et il résolut d'aller en personne en chercher de nouvelles en Occident. Mais la route de terre lui étant fermée, et n'ayant pas assez de vaisseaux pour assurer son passage, car la flotte génoise étoit passée en Palestine, il usa d'un stratagème singulier pour cacher son départ. Il laissa la garde d'Antioche à Tancrède, et fit courir le bruit que Boémond étoit mort. Après avoir donné à cette nouvelle le temps de se répandre, il s'enferma dans un cercueil, où l'on avoit pratiqué pour la respiration quelque secrète ouverture. On le transporte ainsi au port d'Antioche; on l'embarque dans un navire avec l'appareil d'un convoi funèbre. Il étoit suivi de dix brigantins et de trois barques légères nommées *sandales*. L'équipage, vêtu de deuil, jouoit la plus grande affliction. Il passa ainsi à la vue de la flotte impériale, et les Grecs, informés de la mort d'un ennemi si redoutable, ne firent que des mouvemens de joie, ne doutant pas que Boémond ne fût

bien avant dans les flammes de l'enfer. Il descendit à Corfou, et comme il touchoit déjà l'Italie, et qu'il ne craignoit rien dans cette île, dont la garnison ne surpassoit pas son escorte, il sortit de son cercueil, et se montra sur le rivage. Les habitans, étonnés de cet équipage lugubre, et de la figure d'un inconnu qui sembloit revenir de l'autre monde, s'assemblent autour de lui et le considèrent en silence. Il demande le commandant; et jetant sur lui un regard fier et menaçant: *Faites savoir à votre maître*, lui dit-il, *que Boémond est ressuscité, et qu'il s'en apercevra bientôt.* Il remonte en même temps sur son bord, et fait voile vers l'Italie.

Ce fut cette année qu'Alexis maria son fils Jean Comnène, âgé de seize ans, à Pyrisca, fille de Ladislas, roi de Hongrie, et cousine germaine de Caloman, qui régnoit alors. Les Grecs, selon leur coutume, changèrent le nom de cette princesse en celui d'Irène, plus conforme à leur langage. Nicéphore Mélissène, mari d'Eudocie, sœur d'Alexis, qui lui avoit donné le titre de César, mourut le 17 novembre. Il laissoit un fils nommé Alexis Mélissène, auquel l'empereur Manuel conféra dans la suite la dignité de grand-duc.

*Zon. t. 2, p. 302. Cinnam. l. 1, c. 4. Du Cange, in Ann. p. 403. Idem, fam. byz. p. 173, 179.*

Boémond, arrivé en Italie, mit tout en œuvre pour animer contre Alexis tous les princes d'Occident. Il représentoit cet empereur comme *l'ennemi mortel des chrétiens. Il s'entendoit*, disoit-il, *avec Soliman pour les faire périr; il leur refusoit des vivres; il leur fermoit tous les passages par terre et par mer. Alexis étoit plus à craindre que les infidèles, et c'étoit contre lui que toute l'Europe devoit réunir ses efforts.* Le pape, touché de ces discours, reçut Boémond comme le héros de la chrétienté; il lui donna l'étendard de Saint-Pierre, et l'envoya en France pour y assembler des troupes.

An. 1105.

*Anna. Comn. l. 12. Guill. Tyr. l. 11, c. 1, 6. Albert. Aq. l. 10. Gesta Franc. Hist. belli sac. Guibert. l. 3. Hist. hieros. Ekkehard. Sanut. l. 3, part. 6, c. 5. Matth. Paris. Fulch. Carn. l. 2. Ord. Vit. l. 11.*

Cependant Alexis, informé par le gouverneur de Corfou du voyage de Boémond, se doutant bien qu'il ne passoit en Occident que pour armer contre lui les puis-

*Chron. ursp. Chron. Sti. Anton. Chron. bar. Pagi ad Baron. Du Cange, in Ann. p. 380. Idem, fam. p. 258. Theophyl. ep. 65.*

sances de ces contrées, écrivit à tous les princes, à toutes les républiques, et surtout à celles de Pise, de Gênes, de Venise, pour les prévenir en sa faveur contre les calomnies de son ennemi. Mais, persuadé que les effets étoient plus convaincans que les paroles, il résolut de faire voir par un service éclatant l'intérêt qu'il prenoit aux croisés. Il y avoit dans les prisons du Caire trois cents gentilshommes françois pris dans les guerres de Syrie. Renfermés dans des cachots souterrains, ils n'avoient pour nourriture que du pain et de l'eau, et souffroient d'ailleurs tous les maux d'une barbare captivité. Alexis, instruit de leur infortune, envoya Nicétas Panucomite avec des lettres au soudan, et une grande somme d'argent pour leur rançon. Le soudan reçut Nicétas plus favorablement que ne le souhaitoit Alexis même. La générosité de l'empereur devoit détruire le soupçon de son intelligence avec les infidèles; celle du soudan ne fit que l'augmenter. A la première réquisition de Nicétas, il lui mit entre les mains les trois cents gentilshommes, sans vouloir accepter de rançon, déclarant qu'ils n'étoient plus ses prisonniers, mais ceux de l'empereur. Alexis, qui se seroit bien passé de tant de complaisance, tâcha, par les bons traitemens qu'il leur fit, de les mettre dans ses intérêts. Non-seulement il leur donna liberté entière, leur fournit abondamment de quoi les dédommager de tout ce qu'ils avoient souffert, les combla de toutes les marques de bienveillance dont il put s'aviser, mais même il leur laissa le choix de demeurer à sa cour, ou de retourner dans leur pays : *Vous serez*, leur dit-il, *mes compagnons, si vous restez; mes amis, si vous partez.* D'abord, charmés des caresses du prince, ils résolurent de demeurer à son service : mais ensuite Alexis, apprenant les mauvais bruits que Boémond répandoit sur son compte, il exigea de leur reconnoissance qu'ils allassent eux-mêmes détruire ces calomnies par leur témoignage.

L'amour de la patrie, qui renaissoit insensiblement dans leur cœur, le fit écouter volontiers. Ils retournèrent en France, et Alexis eut en leur personne des apologistes qui travaillèrent avec plus d'ardeur que de succès à confondre Boémond.

L'empereur, ayant perdu l'espérance de détourner ce nouvel orage, prit des mesures pour s'en défendre. Il s'agissoit de former une armée capable de résister aux forces redoutables que Boémond se disposoit à faire passer en Illyrie. Les troupes de l'empire, partagées alors en deux corps, se trouvoient les unes en Syrie, sous la conduite de Cantacuzène, les autres en Cilicie, sous les ordres de Monastras. L'empereur manda à ces deux généraux de se rendre auprès de lui avec leur armée. Mais, pour ne pas laisser sans défense cette importante frontière, il envoya Pézéas à Laodicée, avec un corps qu'il crut suffisant pour conserver cette place, et fit relever Monastras par un Arménien alors célèbre par sa valeur, nommé Aspiétès. C'étoit un descendant des Arsacides, qui s'étoit signalé dans la guerre contre Robert Guiscard. L'empereur envoya ordre à tous les corps dispersés dans les provinces occidentales de l'empire de se réunir à Sthlanize en Macédoine, et de venir le joindre à Thessalonique, où il se rendit au mois de septembre. Il y passa le reste de cette année et la suivante, occupé à exercer ses soldats et à faire fortifier ses places.

La retraite de Monastras, guerrier habile et vigilant, fit perdre de nouveau la Cilicie. Dès que Tancrède fut averti de son départ, il marcha en Cilicie, et ne trouva presque point de résistance. Ce brave Aspiétès, qui s'étoit fait honneur dans les batailles, fit voir qu'il avoit le bras meilleur que la tête, et sa réputation brillante dans les emplois subalternes s'éclipsa entièrement dans un poste supérieur. La dignité de stratopédarque, c'est-à-dire général des armées d'Orient, l'é-

blouit jusqu'à l'aveugler. Nulle discipline, nulle vigilance, comme s'il eût reposé dans le sein d'une paix profonde. Livré aux excès de table, il se dédommageoit des travaux qu'il avoit essuyés sous le commandement d'Alexis. Anéanti par la débauche, il n'étoit nullement en état de tenir tête à un ennemi aussi actif, aussi vigoureux que Tancrède, qui n'eut pas de peine à reconquérir toute la Cilicie. Il ne lui fallut que se montrer. Avec dix mille hommes il remonta le Pyrame, attaqua et prit Mamistra. Toute la province rentra sous son obéissance; et le bruit de ses armes ne fut pas même capable de réveiller le stupide Aspiétès, enseveli dans l'ivresse, dont il ne revint que dans les fers. Tancrède, de retour en Syrie, ayant armé quelques vaisseaux, prit un bâtiment grec qui venoit reconnoître la côte. Il fit couper le nez et les pouces à ceux qui le montoient, et les renvoya dans une chaloupe.

An. 1106. Pendant que Boémond travailloit à soulever l'Occident contre l'empire, l'apparition d'une grande comète, qui se montra durant quarante jours, dans le mois de février et de mars en 1106, donna de l'inquiétude aux Grecs et de l'exercice aux astrologues. Le plus hardi de ces visionnaires assura l'empereur, d'après ses observations, confirmées, disoit-il, par une révélation de saint Jean l'évangéliste, que cette comète ayant sa direction d'occident en orient, c'étoit un signe infaillible que les Latins, qui venoient d'Occident, périroient et disparoîtroient du même côté que la comète. Boémond, qui ne se repaissoit pas de ces chimères, trouvoit des espérances plus solides dans la protection de Philippe, roi de France. Ce monarque, non-seulement lui permit de lever des soldats, il l'honora encore de son alliance, lui donnant pour femme sa fille Constance, et à Tancrède la princesse Cécile, fille de Bertrade sa concubine. Les noces de Constance furent célébrées à Chartres après Pâques, avec grand appareil. Au milieu de cette brillante céré-

monie, Boémond monta sur le jubé de la cathédrale; et aussi bouillant missionnaire que brave capitaine, il prêcha l'expédition contre Alexis avec le même feu qu'il avoit coutume de combattre. Ce sermon guerrier embrasa aisément des cœurs passionnés pour la gloire des armes. Brunon, légat apostolique, tint le 26 mai un concile à Poitiers pour répandre la même ardeur au-delà de la Loire. Toute la France se remue en faveur de Boémond. On ne respire que vengeance contre l'empereur grec. La noblesse arme ses vassaux, et en peu de jours le prince d'Antioche se voit à la tête d'une belle armée. Il passe les Pyrénées, et tire des secours d'Espagne, où la religion fut toujours guerrière. Il retourne enfin en Italie; et, trouvant au-delà des Alpes le même empressement à le suivre, il assemble ses troupes dans le port de Bari, et se prépare à passer en Illyrie.

Alexis, de son côté, ne s'endormoit pas à Thessalonique. Il avoit déjà envoyé quelques troupes en Illyrie sous la conduite de Michel Ducas, son beau-frère, pour s'opposer aux progrès de Boémond. Il formoit ses nouveaux soldats aux évolutions militaires; il ajoutoit de nouvelles fortifications à Duras, qui devoit éprouver les premières attaques, et il y établissoit pour gouverneur Alexis, second fils du sébastocrator. Il faisoit assembler et équiper des vaisseaux dans les Cyclades et dans tous les ports d'Asie et d'Europe pour en composer une grande flotte; et quoique Boémond ne parût pas prêt à passer le golfe, Alexis ne cessoit de presser l'armement de terre et de mer, persuadé que le succès dépend en grande partie de la diligence. Tandis qu'il s'occupoit de ces diverses opérations, il apprit que Bolcan en Dalmatie recommençoit la guerre, et qu'il avoit déjà remporté un avantage sur Jean, fils du sébastocrator. Il marche aussitôt de ce côté-là avec un grand corps de troupes. Mais Bolcan prévient son arrivée en demandant la paix, et donne des otages. L'empereur retourne à Thessalonique. Il

étoit accompagné de son fils et de sa belle-fille Irène, qui, passant par Balabiste en Macédoine, mit au monde deux jumeaux, un fils qui eut le nom d'*Alexis*, et une fille qui fut nommée *Marie*. L'hiver approchoit; l'empereur donna des quartiers à ses troupes, et se retira à Constantinople.

*Ann. Comn. l.* 12.

Un vent violent avoit abattu au mois d'avril la statue de Constantin; la superstition avoit vu dans un accident si naturel un présage funeste à l'empereur; elle en crut voir l'accomplissement avant la fin de cette année. Après les révolutions précédentes, où l'on avoit vu la couronne, devenue le jouet du caprice et de l'intrigue, s'arrêter quelquefois sur des têtes méprisables, il n'étoit personne qui ne s'en crût digne. Quatre frères portant le nom d'*Anémas*, descendus de ce fameux Curupe, défenseur de Candie contre l'empire, et mort ensuite au service de l'empire sous le règne de Zimiscès, formèrent le projet de tuer Alexis et de se mettre à sa place. Ils engagèrent dans leur complot les plus distingués de l'ordre militaire; et comme il leur falloit beaucoup d'argent pour une entreprise qui ne réussit que par la corruption, ils s'adressèrent à un sénateur nommé Salomon, que ses grandes richesses mettoient en état d'acheter les forfaits qui se vendent au plus haut prix. C'étoit d'ailleurs un homme de peu d'esprit, mais présomptueux, qui se croyoit grand philosophe et très-capable de gouverner un empire, parce qu'il savoit par cœur les Politiques d'Aristote et la République de Platon. Michel, l'aîné des Anémas, et chef de la conjuration, n'eut pas de peine à lui persuader que c'étoit pour lui qu'on travailloit; que l'empire avoit besoin d'un génie tel que le sien, et que le temps étoit venu où les philosophes alloient gouverner le monde, et le monde être heureux. Salomon, enchanté par ces belles paroles, ouvrit ses trésors, et Michel y puisa ce qu'il voulut, comptant bien que, si le projet réussissoit, Salomon auroit été assez payé par le plaisir que lui auroit procuré

un songe si flatteur. Le sénateur, qui ne savoit de l'intrigue que ce que Michel avoit jugé à propos de lui en découvrir, ne pensoit pas qu'on en voulût à la vie d'Alexis : il projettoit d'user de clémence ; et n'avoit intention que de le faire moine. Empressé de gagner des partisans, il s'adressoit aux premiers venus ; et comme s'il eût déjà tenu le sceptre en main, il promettoit des pensions et des dignités. Michel, l'ayant surpris dans une conversation de cette espèce, sentit bien que le secret alloit transpirer, et que, s'il ne hâtoit l'exécution, il étoit perdu sans ressource. Il n'en dit rien à Salomon ; mais il alla la nuit suivante avertir les conjurés, et l'on convint d'attaquer le palais dès le lendemain, et d'y assassiner Alexis.

L'empereur, qui se levoit de grand matin, ayant déjà terminé les affaires dont il s'occupoit toujours à son réveil, prenoit quelques momens de relâche, et jouoit aux échecs avec un de ses courtisans. On vient l'avertir qu'il y a un complot formé contre sa personne, et qu'on voit déjà des gens armés s'assembler dans la chapelle du palais, qui communiquoit par une porte à son appartement. Il n'y avoit encore que George Basilace avec ses gens, et Salomon, qu'on faisoit mouvoir comme un automate, et qui devoit se montrer à la tête des conjurés. Ils attendoient leurs camarades, lorsqu'ils se voient saisis par la garde impériale, qui les amène dans la chambre voisine de celle de l'empereur. On les interroge ; ils nient d'abord qu'ils aient aucun dessein. Alors le sébastocrator, adressant la parole à Salomon, dont il connoissoit la timide simplicité, lui promet le pardon, s'il avoue le complot et les complices : il le menace des plus rigoureux tourmens, s'il persiste à nier des faits dont on a déjà des preuves assurées. Salomon, effrayé, se voyant environné des haches des Varangues, qui sembloient prêtes à tomber sur sa tête, déclare tout ce qu'il sait. Mais il ne savoit pas tout ; et sur le dessein formé

de massacrer l'empereur, il proteste qu'il n'en a nulle connoissance. Basilace, interrogé à son tour, se fait un mérite de déclarer le reste. On les met dans une prison séparée, et l'on envoie saisir les autres. Lorsqu'ils furent tous arrêtés et convaincus, comme ils n'étoient pas également coupables, on les condamna à des peines différentes. Salomon, qui n'en vouloit qu'à la couronne, fut relégué à Sozopolis. Sa maison, magnifiquement bâtie, et meublée superbement, fut donnée à l'impératrice, qui, par un sentiment généreux, n'en voulut rien prendre, et la laissa tout entière à la femme de Salomon. Les officiers militaires furent exilés, et tous leurs biens confisqués. Mais Michel et ses frères, auteurs du crime, outre l'exil, furent condamnés à une sorte de triomphe ignominieux, et plus douloureux à des gens de cœur que n'auroit été la mort. Je ne sais même si ce bizarre traitement, qui joignoit la bouffonnerie à l'horreur, ne déshonoroit pas la clémence dont l'empereur usoit à l'égard des autres. Ils furent promenés sur des bœufs au travers de la ville, la barbe arrachée, la tête rasée, couronnés de cornes de bœufs et d'entrailles de ces animaux, les bourreaux dansant devant eux et chantant une chanson grossière sur leur crime et leur punition. On devoit ensuite leur crever les yeux dans la grande place, et tout étoit préparé, lorsque l'impératrice, à force d'instances réitérées, obtint qu'on leur fit grâce du supplice. On les ramena en prison dans une tour voisine du palais de Blaquernes, qui fut depuis nommée *la tour d'Anémas.*

An. 1107. Michel et ses frères y étoient encore, lorsqu'on y renferma un nouveau prisonnier. C'étoit Grégoire Taronite, duc de Trébizonde, qui s'étoit révolté contre l'empereur. Nous avons vu, sous l'an 1091, que Théodore Gabras étoit gouverneur de cette ville avec le titre de duc; et que son fils, quoique gendre d'Alexis, devenu suspect à l'empereur, étoit détenu comme prisonnier à

*Ann. Comn. l. 12. Du Cange, fam. p. 172.*

Philippopolis. Théodore, ayant perdu le duché de Trébizonde, soit par la mort, soit par la disgrâce, et le mariage de son fils avec Marie Comnène, fille d'Alexis, ayant été rompu, l'empereur conféra ce duché à Dabatène, et en 1104 il lui envoya pour successeur Grégoire Taronite, neveu de Michel-Taronite, beau-frère d'Alexis. Dès que Grégoire se vit revêtu de ce gouvernement, il conçut le dessein de s'en faire un état indépendant. L'éloignement de Trébizonde, séparée du reste de l'empire par les conquêtes des Turcs, rendoit ce projet facile à exécuter, et pouvoit tenter l'ambition. Voici comment il s'y prit. Ayant rencontré Dabatène qui retournoit à Constantinople, il se saisit de sa personne, dans la crainte que ce seigneur, qui connoissoit le pays, et qui étoit aimé des habitans, ne fût employé contre lui. Il le fit enfermer dans le château de Tabenne, ville de son gouvernement, sur les frontières de Galatie. Il se saisit aussi des principaux de Trébizonde attachés à l'empire, et les envoya dans la même ville. Ces prisonniers, trouvant moyen de se réunir, tombèrent sur leurs gardes, et les chassèrent de la ville, dont ils se rendirent maîtres. L'empereur, informé de la conduite de Grégoire, lui envoya ordre de revenir à la cour, lui promettant grâce, s'il obéissoit, et le menaçant d'un sévère châtiment, s'il persistoit dans sa rébellion. Grégoire ne tint compte ni des promesses ni des menaces; et au lieu de retourner à Constantinople, il y envoya un libelle satirique dans lequel il déchiroit les sénateurs, la noblesse, et toute la cour. L'empereur, irrité de cette insolence, fit partir des troupes, dont il donna le commandement à son neveu Jean Taronite, cousin germain du rebelle. Il lui recommanda d'employer d'abord les voies de douceur et d'insinuation pour le faire rentrer dans son devoir, mais de le pousser à toute outrance, s'il ne pouvoit le ramener à la raison. Grégoire, apprenant que Jean étoit en marche, sortit de Trébizonde et

prit la route de Colonée, à dessein de se renfermer dans cette place imprenable, et d'y attendre le secours qu'il espéroit de l'émir Doniman. Jean, instruit de ce mouvement, détacha de son armée un corps de Francs avec l'élite des troupes grecques, et leur ordonna de marcher en diligence pour prévenir Grégoire. Ils l'atteignirent en effet avant qu'il eût gagné Colonée, lui livrèrent bataille, et le firent prisonnier. Jean le ramena à Constantinople; et, l'ayant présenté à l'empereur, il intercédoit lui-même avec instance pour son cousin. Alexis paroissoit implacable et résolu de lui faire crever les yeux. Enfin, se laissant fléchir, il promit en secret à Jean de faire grâce de l'aveuglement; mais il lui recommanda de n'en rien dire. Le troisième jour il fait conduire Grégoire au travers de la ville, la barbe et la tête rasée, et renfermer ensuite dans la tour d'Anémas. Grégoire n'en devint que plus furieux. Il ne cessoit d'invectiver contre l'empereur en présence de ses gardes; et les bons traitemens du prince, qui tâchoit de le ramener par sa clémence, ne purent adoucir cet esprit féroce. Le César Nicéphore Bryenne, mari d'Anne Comnène, obtint de l'empereur la permission de le visiter fréquemment. Mais quoique Grégoire l'aimât, et qu'il l'eût souvent demandé, Bryenne ne put rien gagner sur ce caractère intraitable. La longueur de la prison fit enfin ce que nul sentiment n'avoit pu opérer. Grégoire témoigna son regret à l'empereur, qui n'avoit pas moins d'envie de lui pardonner que Grégoire de sortir de prison. Alexis le remit en possession de ses biens, le combla de nouvelles faveurs, et lui fit oublier sa punition, en oubliant lui-même le crime par lequel il l'avoit méritée.

*Ann. Comn. l. 12, 13. Guill. Tyr. l. 11, c. 6; l. 12, c. 22. Albert. Aq. l. 10, 11.*

Un ennemi bien plus redoutable donnoit à l'empereur de plus vives inquiétudes à l'autre extrémité de l'empire. L'Illyrie alloit encore devenir le théâtre d'une guerre sanglante; elle étoit à la veille d'éprouver de

nouveau, de la part de Boémond, tous les maux que lui avoient déjà fait sentir Robert Guiscard et Boémond même. Alexis, qui, dès l'année précédente, avoit mis ce pays en état de défense, nomma Isaac Contostéphane pour commander la flotte, et le fit partir pour Duras, le menaçant de lui faire crever les yeux, s'il ne prévenoit Boémond pour s'opposer à son passage. Il ne cessoit par ses lettres d'exhorter son neveu Alexis, gouverneur de Duras, à se tenir sur ses gardes, et à prendre toutes les précautions possibles pour être instruit des mouvemens du prince de Tarente, et pour se défendre de ses attaques. Il lui recommandoit surtout de l'avertir sur-le-champ dès que Boémond se mettroit en mer. Contostéphane avoit ordre de ne songer à rien autre chose qu'à garder avec soin le golfe Adriatique, et à fermer le passage aux vaisseaux que l'ennemi ne manqueroit pas d'envoyer devant pour transporter ses magasins et ses machines de guerre. Mais, comme il ne savoit ni de quel port partiroit Boémond, ni où il aborderoit, il pensa que le plus sûr étoit de l'aller chercher en Italie; et, contre les ordres qu'il avoit reçus, il fit voile vers Otrante. Il débarqua dans le voisinage, et, laissant ses vaisseaux à la rade, il marcha vers Brindes, où il croyoit surprendre Boémond. Ce prince n'y étoit pas alors, et les habitans, dans une parfaite sécurité, eurent à peine le temps de fermer leurs portes. Dans la surprise et l'alarme où ils étoient, la ville alloit être emportée du premier assaut, et les Grecs poussoient déjà des cris de victoire, lorsqu'une femme leur arracha des mains cette proie dont ils se croyoient maîtres. Alberade, mère de Boémond, autrefois répudiée par Robert Guiscard, mais qui vivoit encore, se trouvoit dans la ville; elle ordonna aux habitans de crier comme les Grecs, *vive l'empereur Alexis!* En même temps elle envoya dire à Contostéphane *qu'il n'étoit pas besoin d'assaut; qu'elle alloit lui porter elle-même les clefs de la*

*Fulch. Carn. l.* 2.
*Ord. Vit. l.* 11.
*Sanut. l.* 3, *part.* 6, *c.* 5.
*Hist. hierosol.*
*Malmesb. l.* 4.
*Matth. Paris.*
*Chron. bar.*
*Chron. S. Anton.*
*Du Cange, in Ann. p.* 388, 390, 392, 393.
*Idem, fam. p.* 258.
*Idem, dissertat. sur Joinville,* 27.
*Pagi ad Baron.*
*Mansi ad Bar.*

*ville, et conférer avec lui de plusieurs choses importantes dont il étoit bon d'instruire l'empereur.* C'étoit pour donner à son fils le temps de venir au secours : elle lui avoit dépêché en diligence pour l'avertir du danger. Le général grec donne dans le piége ; et tandis qu'il se prépare à recevoir la mère, arrive le fils avec un corps de cavalerie légère. Il tombe à grands coups de sabre sur les Grecs, qui ne s'attendoient qu'à une conférence. C'étoient des troupes de marine, qui, n'étant pas dressées aux combats de terre, prirent aussitôt la fuite, et se noyèrent la plupart en voulant regagner leurs vaisseaux. Cependant un corps de fantassins aguerris, à la tête desquels étoit Alexandre Euphorbène, avec trois autres braves capitaines, fit bonne contenance, et, la pique à la main, arrêta assez long-temps les vainqueurs pour couvrir la retraite. Ils regagnèrent ensuite eux-mêmes leurs vaisseaux en bon ordre, faisant de temps en temps tête à l'ennemi, et combattant presq'uà chaque pas jusqu'à l'embarquement. Contostéphane leva l'ancre aussitôt, et, traversant le golfe, se retira dans le port de la Valonne.

Dans l'état où étoit alors l'empire grec, les empereurs étoient obligés de prendre à leur solde un assez grand nombre de barbares. En cette occasion, six Patzinaces furent faits prisonniers. Boémond, qui savoit profiter de tout, en fit un grand usage, pour rendre Alexis odieux à toute la chrétienté. Il les conduisit à Rome, et les présenta au pape, qui n'approuvoit pas qu'on fît la guerre aux Grecs, parce qu'ils étoient chrétiens : « Très-saint « père (lui dit-il), donnerez-vous encore le nom de « chrétiens à une nation impie qui, non contente d'in- « sulter au saint-siége et de proscrire les dogmes sacrés « de l'église romaine, arme contre nous les peuples in- « fidèles? Faire aujourd'hui la guerre aux Grecs, c'est « la faire aux Patzinaces, aux Uzes, aux Comans, aux « Turcs, dont leurs armées sont composées. Voyez-vous

« ces Scythes, ces regards affreux, ces visages farouches, « plus semblables à des tigres qu'à des hommes? voilà « ceux auxquels ce pieux empereur abandonne nos « églises, nos vases sacrés, nos prêtres, nos vierges con- « sacrées au Seigneur. Voilà les soldats de ce prince chré- « tien. Mérite-t-il donc plus de ménagement que les « Turcs? N'est-ce pas contre ce perfide et profane en- « nemi que la religion devroit tourner toutes ses armes? Ces discours embrasoient tous les lieux par où il passoit; ils se répandoient dans tout l'Occident; et la vue de six Patzinaces lui fit dans l'Italie un grand nombre de soldats.

Contostéphane avoit d'abord distribué ses vaisseaux le long de la côte depuis Duras jusqu'à la Chimère, dans l'espace de trente lieues. Mais, lorsqu'il apprit que Boémond avoit résolu de débarquer à la Valonne, il les rassembla entre ce port et celui de Bari, où la flotte latine étoit à l'ancre. Il plaça des sentinelles sur le promontoire de Jason, pour l'avertir de l'approche des ennemis. Ces dispositions étoient sages, mais la lâcheté les rendit inutiles. Au premier avis du départ de Boémond, Contostéphane prend l'épouvante; il commence à s'apercevoir qu'il n'a pas assez de forces pour s'opposer à l'ennemi. En vain Landulphe, plus brave et plus expérimenté, lui représente que c'est précisément pour la conjoncture présente que la flotte grecque a été équipée, armée, envoyée; que c'est le moment qu'ils attendent depuis long-temps, et qu'ils ne peuvent éviter la rencontre du prince latin et lui laisser la mer libre, sans se couvrir de honte et sans désobéir à l'empereur. Ces raisons ne rassurent pas le timide général; il prétexte une maladie, et, ayant besoin, dit-il, de l'air de terre, il laisse Landulphe, avec quelques vaisseaux, à la Valonne, et se retire au port de la Chimère, où ses gens descendent à terre à la suite de leur général. A peine a-t-il disparu, qu'on découvre la flotte de Boémond qui,

secondée d'un vent favorable, formoit un magnifique spectacle, que les rayons du soleil levant, dans un ciel sans nuage, rendoient encore plus brillant. Deux cents vaisseaux, tant grands que petits, et trente galères voguoient à pleines voiles. Les galères étoient de grands bâtimens fort légers, armés d'un long éperon, ayant chacun cent rames, et deux rameurs sur chaque rame. A la première ligne s'avançoit le vaisseau de Boémond, escorté de douze autres, et toute cette ordonnance étoit bordée par-derrière et sur les ailes d'un demi-cercle de vaisseaux de charge, qui servoient comme de boulevart à cette ville flottante. A la vue de cet appareil, Landulphe, considérant le nombre, la forme et la disposition des navires ennemis, jugea que, dans sa foiblesse, ce seroit témérité que de les attendre. Il quitte le port de la Valonne, et Boémond y entre sans résistance le 9 octobre. Il s'empare en même temps de la Canine. Il amenoit douze mille chevaux et soixante mille hommes d'infanterie, François, Italiens, Allemands, Anglois. Ils n'eurent pas plus tôt le pied sur la terre, qu'ils coururent au pillage et ravagèrent toute la côte. Le dessein de Boémond étoit de prendre Duras, et d'étendre ensuite le ravage jusqu'aux portes de Constantinople. Il commença par se rendre maître de tout le pays d'alentour, la plupart des villages ayant été abandonnés des habitans. Le 13 du mois, quatre jours après son arrivée, il alla camper devant Duras.

Dès le moment qu'il avoit débarqué en Illyrie, le jeune Alexis, gouverneur de Duras, qui ne manquoit ni de courage ni de vigilance, avoit envoyé en toute diligence avertir l'empereur. Cette nouvelle jeta l'effroi dans Constantinople. L'empereur, qui en ressentoit les plus vives alarmes, parut le moins consterné. Quoiqu'il eût alors des soupçons d'une trame secrète qui se formoit contre lui au milieu de sa cour, il résolut de marcher en personne à la défense de sa frontière. Après

avoir donné ordre aux affaires de la ville, dont il laissa le soin à l'eunuque Eustathe, grand-amiral, et à Nicéphore, fils de Décan, il partit le premier de novembre avec l'impératrice. Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta et passa la nuit sous sa tente à Géranium, où il demeura quatre jours. Il y étoit retenu par une crainte superstitieuse. C'étoit une opinion répandue alors à Constantinople, qu'au départ des empereurs le succès de leur voyage étoit annoncé par un miracle qui s'opéroit dans l'église de la Sainte-Vierge de Blaquernes. On ne dit pas en quoi ce miracle consistoit; mais il ne s'étoit pas fait cette fois, et Alexis n'osoit s'éloigner. Il revint donc à Constantinople le soir du quatrième jour avec l'impératrice; et, après avoir passé en prières une partie de la nuit dans cette église, il vit enfin ou crut voir la merveille qu'il désiroit. Rassuré par cet heureux présage, il regagna son campement, et prit le lendemain la route de Thessalonique. En chemin il écrivit à Contostéphane, qui s'étoit rembarqué lorsque le danger étoit passé, lui recommandant avec instance de garder avec plus de soin le passage du golfe, et d'empêcher qu'il ne vînt d'Italie à Boémond ni convoi de vivres ni renfort de troupes. Au bord de l'Hèbre, l'impératrice, déjà ennuyée de l'expédition, vouloit retourner à Constantinople. Alexis la retint malgré elle; et, ayant passé le fleuve, ils s'arrêtèrent à Cypsèle.

Ce fut dans cette ville qu'éclata le complot qui se tramoit sourdement contre la vie de l'empereur. A la cour de Constantinople étoit une famille illustre, descendue d'Aaron, prince bulgare, assassiné par son frère Samuel sous le règne de Bulgaroctone. Un bâtard de cette famille nommé Aaron, homme violent et séditieux, s'étant lié d'amitié avec les mécontens, résolut de les servir en assassinant Alexis. Il communiqua son dessein à son frère Théodore, et tous deux chargèrent de l'exécution un esclave patzinace nommé Démétrius : ils

l'avoient acheté exprès à cause de sa force extraordinaire et de sa hardiesse féroce, qui le rendoient capable du forfait qu'ils méditoient. Ils lui donnèrent un poignard à deux tranchans; mais comme on jugeoit alors que l'impératrice, ne faisant ce voyage qu'à regret, ne tarderoit pas à quitter l'empereur, ils lui recommandèrent de ne point tenter l'entreprise qu'elle ne fût partie, persuadés qu'il seroit plus aisé de surprendre le prince lorsqu'il n'auroit plus auprès de sa personne une garde si zélée et si fidèle. Quand ils virent que le départ d'Irène étoit différé, et qu'elle feroit compagnie à l'empereur plus long-temps qu'on ne s'y attendoit, désespérés de ce contre-temps, et voulant dégoûter du voyage l'impératrice qui tenoit leurs bras en suspens, ils composèrent une satire outrageante, dans laquelle ils railloient la princesse du goût qu'elle avoit pour le militaire, et le prince de son attachement à une femme si guerrière. Comme les lois étoient très-sévères contre les auteurs des libelles diffamatoires, ils prirent pour répandre leur satire toutes les précautions que la malignité sait emprunter de la prudence. Le succès les ayant rendus moins circonspects, ils composèrent un second libelle plus insolent encore et plus indécent, qu'ils jetèrent sous la table de l'empereur en dînant avec lui. La table étant levée, cet écrit fut trouvé et mis entre les mains du prince; il étoit adressé à Alexis, et portoit en souscription: *un moine que tu ne connois pas, mais que tu verras en songe.* Ils se moquoient apparemment des visions d'Alexis, qui avoit la foiblesse de les raconter. La nuit suivante, un officier de la bouche de l'empereur, fort dévot, qui avoit coutume de se relever la nuit pour réciter les matines en se promenant, étant sorti de sa tente pour cette œuvre pieuse, entendit un valet qui sortoit d'une autre tente en disant: *Vous me maltraitez; mais si je ne fais pas connoître vos complots et votre rage à forger des libelles, dites que je ne suis*

*pas Stratége*. C'étoit un domestique d'Aaron, qui, ne sachant pas apparemment qu'un maître coupable se rend esclave de ses valets quand il en fait ses complices, prétendoit user de ses droits sur Stratége. L'officier de l'empereur l'aborde aussitôt, et, profitant de sa colère, il n'a pas de peine à le conduire au grand-maître d'hôtel, auquel l'esclave révèle tout ce qu'il sait. Le grand-maître, trouvant la découverte assez importante, le mène aussitôt à l'empereur, qu'il réveille pour entendre le dénonciateur. Alexis, après l'avoir menacé des plus rudes châtimens, s'il se trouvoit calomniateur, voyant qu'il persistoit dans sa déposition, envoie avec lui son chambellan Basile, pour se saisir des papiers d'Aaron, que Stratége promettoit de lui mettre entre les mains. En effet, pendant qu'Aaron dormoit encore, on enlève son portefeuille, et Alexis y trouvant des preuves évidentes du complot formé contre lui, fait arrêter les coupables. Mais, suivant le système de clémence qu'il s'étoit tracé dès le commencement de son règne, il se contenta de les reléguer dans des îles désertes. Cette affaire retint Alexis en chemin pendant cinq jours.

Arrivé à Thessalonique, où toutes ses troupes s'étoient rendues, il s'occupoit à les exercer. Pour dresser ses nouveaux soldats, il se servoit de jeunes officiers parfaitement instruits de toutes les manœuvres militaires. C'étoit un corps de trois cents hommes qu'il avoit lui-même formés. Sans avoir égard à la naissance ni à la fortune, encore moins à la protection, il choisissoit dans la jeunesse ceux qui se recommandoient eux-mêmes par une taille avantageuse, un air héroïque, une vigueur distinguée. C'étoit la fleur de la milice grecque. Personne ne savoit mieux tirer de l'arc, ni lancer le javelot. L'empereur en faisoit sa troupe favorite; il en étoit le capitaine. Il prenoit plaisir à les instruire, à s'exercer avec eux. C'étoit sur eux qu'il comptoit davantage dans les occasions importantes. De ce corps fu-

rent tirés les commandans des détachemens qu'il envoya pour fermer les passages qui pouvoient donner entrée aux Latins dans l'intérieur de l'empire. Il passa l'hiver dans ces occupations. Cependant Boémond, campé devant Duras vis-à-vis de la porte orientale, n'avoit pas moins d'activité. Il avoit remis l'attaque de la ville au printemps; mais dans cet intervalle il examinoit le circuit, la situation, les environs de la place. Il en observoit avec soin les endroits foibles, par où il seroit plus avantageux de faire les approches, de battre les murs, de donner les assauts. Il distribuoit ses postes pour couper toute communication avec les dehors. Il fit brûler les vaisseaux de transport pour ôter à ses soldats toute espérance de retraite, et ne leur laisser de ressource que dans leur courage. D'ailleurs la flotte grecque étant maîtresse de la mer, il gagnoit pour son armée ce qu'il auroit fallu de soldats pour garder et défendre ses vaisseaux. Pendant ce temps-là les assiégeans et les assiégés ne demeurèrent pas oisifs. Les Francs s'avançoient pour décocher leurs flèches sur ceux qui paroissoient aux créneaux; les Grecs leur répondoient du haut de leurs tours et de leurs murailles. Souvent même ils faisoient des sorties et livroient des combats. Pendant que les divers corps de Francs voltigeoient dans les campagnes et réduisoient les places du voisinage, en sorte que la ville se trouvoit enfermée et comme bloquée de toutes parts, Boémond, dans son camp, travailloit aux préparatifs du siége. Aussi habile ingénieur qu'expérimenté capitaine, il faisoit construire les tortues, les mantelets, les béliers, les tours roulantes, toutes les machines de batterie et de défense. Mais si ces ouvrages inquiétoient les assiégés, les Francs n'étoient pas moins alarmés par la crainte d'un mal plus meurtrier que toutes les machines de guerre. On n'avoit pas encore commencé les attaques, et la disette se faisoit déjà sentir. Il ne pouvoit venir de convoi à Boémond

ni par mer, la flotte grecque étant en possession du golfe; ni par terre, tous les passages étant fermés par la vigilance d'Alexis. Cette détresse fit beaucoup souffrir les Latins dans le cours du siége, et leur emporta quantité d'hommes et de chevaux. La maladie s'y joignit; c'étoit une dysenterie causée par l'usage des nourritures malsaines, et surtout du millet de mauvaise qualité. Boémond étoit sensible aux maux de ses troupes sans en être abattu. Son courage le soutenoit; au milieu des ses soldats défaillans et mourans de faim, il sembloit leur rendre la vie et animer son armée tout entière.

Pendant l'hiver, Boémond n'avoit cessé de solliciter les habitans à se rendre, leur offrant les conditions les plus favorables. Ils avoient constamment rejeté toutes ses propositions. La prudence du gouverneur avoit fourni la ville d'une assez grande abondance de vivres pour soutenir un long siége. La garnison étoit nombreuse et pleine de courage; les habitans affectionnés à l'empire. Leurs murailles, assez larges pour donner place à quatre cavaliers de front, et couronnées de tours qui s'élevoient au-dessus à la hauteur de onze pieds, étoient en état de résister aux plus fortes machines. Les attaques commencèrent aux premiers jours du printemps. Boémond s'efforça d'abord de faire brèche du côté de l'orient, par le moyen d'un bélier d'une grosseur extraordinaire; mais les coups terribles de cette machine firent plus de mal à la tour de bois à laquelle elle étoit suspendue qu'elle n'en put faire à la muraille. Les assiégés s'en moquoient avec tant d'assurance, qu'ils ouvrirent une de leurs portes, invitant les ennemis à entrer, et leur disant par raillerie qu'ils avoient pitié d'eux, et qu'avec tous leurs efforts ils ne feroient jamais une brèche aussi large que l'ouverture de leur porte. Après ces plaisanteries insultantes, ils firent tomber sur la tour une fournaise de feu grégeois, qui la réduisit en

An. 1108.

cendres. Ce moyen n'ayant pas réussi, on eut recours aux travaux souterrains. Du côté du nord le mur portoit sur une terre meuble sans aucun mélange de roc ni de pierre. Boémond fit creuser la mine de ce côté-là, et l'on y pratiqua bientôt une large galerie. Déjà l'ouvrage avançoit sous les fondemens de la muraille, et les travailleurs croyoient n'avoir plus qu'à ouvrir la terre pour pénétrer dans la ville. Mais les assiégés, qui de leur côté avoient contre-miné, jugeant, au bruit des pics et des pioches, en quel endroit se faisoit le travail, percèrent en ce lieu, et y soufflèrent, par le moyen des cannes creuses, aux yeux et au visage des mineurs tant de feu grégeois, que ceux-ci, tout embrasés, ne songèrent plus qu'à se jeter hors du souterrain les uns sur les autres, comme des abeilles que la fumée chasse de leurs ruches. Le dernier effort des Latins ne fut pas plus heureux. Ils construisirent d'épais madriers une tour carrée d'un vaste contour, et si haute, qu'elle surpassoit de huit ou neuf pieds les tours de la ville. Les faces étoient garnies de tout ce qui pouvoit amortir les coups de pierre et les défendre de l'incendie. Elle étoit divisée en plusieurs étages et percée d'embrasures pour donner passage aux flèches et aux javelots. La plate-forme d'en haut étoit couverte de soldats armés de toutes pièces. On y avoit attaché un pont-levis qui devoit s'abattre sur les tours et donner par sa pente plus de poids et de roideur à ceux qui en descendroient. Le rez-de-chaussée étoit rempli de soldats qui, cachés au-dedans, poussoient la tour sur ses roues, en sorte qu'elle sembloit se mouvoir et avancer d'elle-même. Pour se défendre contre cette énorme machine, le gouverneur fit construire dans la ville, à l'opposite, une tour pareille, plus haute encore d'une coudée, d'où on lançoit sur l'autre le feu grégeois. Mais la flamme partant de trop loin, ne faisoit qu'effleurer le bâtiment ennemi, et produisoit peu d'effet. On prit le parti de combler l'intervalle entre le

mur de la ville et la tour de bois des Latins de quantité de matières combustibles, sur lesquelles on versa des fleuves d'huile. On y jeta ensuite des flambeaux allumés, des tisons, des charbons ardens. Cette masse s'étant bientôt enflammée, mit le feu à la tour de bois, qui étoit devenue immobile parce qu'on l'avoit assurée dans la terre. Elle alloit être le bûcher de tous ceux qu'elle portoit, s'ils ne se fussent précipités en bas, brisés, estropiés, à demi-brûlés, avec des cris affreux, qu'accompagnoient ceux de toute l'armée qui accouroit à leur secours.

Après avoir passé l'hiver à Thessalonique, l'empereur, résolu de s'approcher du siége, permit enfin à l'impératrice de retourner à Constantinople, comme elle le désiroit depuis long-temps. Il s'avance en Pélagonie, et va camper à Déabolis, au pied des montagnes qui séparent l'Illyrie de la Macédoine. Ce prince guerrier avoit sans doute assez de courage pour tenter le moyen le plus glorieux de faire lever le siége en livrant bataille à Boémond. Mais tant de complots tramés contre lui, qu'il avoit déjà découverts, lui faisoient craindre la trahison, et il n'osoit se fier à ses officiers pour une action décisive. Il prit donc le parti d'affamer l'armée latine, en lui coupant toute communication. Elle ne pouvoit recevoir de vivres par mer, si Contostéphane faisoit son devoir. Alexis avoit déjà fermé les passages du côté de la terre; il fortifia les postes qu'il avoit établis, soit sur les montagnes, soit à l'entrée des vallons et des défilés. Comme il soupçonnoit Boémond d'avoir des intelligences dans son armée, il voulut se procurer le même avantage, et, selon les historiens des croisades, il corrompit par argent les principaux officiers. Au contraire, Anne Comnène, qui n'a pas coutume de menager les Latins, les disculpe sans le vouloir, et, pour faire valoir apparemment l'adresse de son père, elle lui attribue un de ces manéges ténébreux qui, pro-

duits au grand jour, seroient capables de déshonorer les plus brillans succès. Voici ce qu'elle raconte. Après s'être informé quels étoient ceux en qui Boémond avoit le plus de confiance, Alexis composa des lettres qui sembloient être des réponses à celles qu'il en avoit reçues. Il les remercioit des avis qu'ils lui donnoient des desseins secrets de Boémond; en retour de leur amitié, il les assuroit de toute la sienne, et les exhortoit à continuer leur correspondance, dont ils le trouveroient en toute occasion très-reconnoissant. Ces lettres étoient adressées à Gui, neveu de Boémond, à Geoffroi de Cupersan, à Richard du Principat, à Robert de Montfort, et à plusieurs autres. Il espéroit qu'étant interceptées, elles porteroient Boémond à quelque violence qui soulèveroit l'armée et y jeteroit le trouble et la discorde. Il chargea de ces lettres un homme affidé; et, afin qu'elles ne manquassent pas d'être surprises, sans aucun risque pour le porteur, il fit partir avant lui un des fourbes qu'il avoit à son service. Celui-ci, sous l'apparence de transfuge, va trouver Boémond; il lui déclare *que sa vie est en grand danger; qu'il a dans son camp et dans sa familiarité la plus intime des scélérats vendus à l'empereur, et qui le trahissent; qu'il est en état de lui en fournir des preuves évidentes; qu'il y a actuellement en chemin des lettres d'Alexis qui leur sont adressées.* Il s'offre à les intercepter, pourvu que le prince lui donne son serment comme il ne sera fait aucun mal au porteur, son parent, ministre innocent de la méchanceté d'Alexis, dont il n'est pas instruit lui-même. Boémond lui jure ce qu'il demandoit; les lettres sont saisies; elles font d'abord une vive impression sur Boémond, qui, se croyant environné de traîtres, entre lesquels étoit son neveu même, se livre aux plus cruelles inquiétudes. Enfin, après de longues réflexions sur la perte irréparable qu'il feroit en se privant du secours de tant de seigneurs distingués par leur courage,

il prend le même parti qu'Alexandre quand on lui déféra son médecin Philippe comme coupable de trahison. Soupçonnant l'artifice d'Alexis, il mande ceux à qui les lettres devoient être rendues, leur en fait la lecture, leur proteste qu'il n'y voit qu'une fourberie d'Alexis; que, pour lui, il est fort éloigné de rien rabattre de sa confiance à leur égard; qu'il les prie aussi de ne rien diminuer de l'attachement et du zèle dont ils lui ont donné tant de preuves. Tel est le récit d'Anne Comnène; il me paroît plus vraisemblable que celui des auteurs latins, qui, pour sauver l'honneur de Boémond, obligé dans la suite de lever le siége, font un grand nombre de coupables. La princesse, toujours occupée à justifier son père, ne s'aperçoit pas qu'en pensant faire l'éloge de la dextérité d'Alexis elle l'accuse en effet d'une supercherie aussi basse que cruelle. Ainsi l'intrépide fermeté de Boémond déconcerta l'artifice de l'empereur.

Les différens postes que les Grecs occupoient autour de Duras tenoient les Latins comme assiégés, et, soit pour recueillir du fourrage, soit pour enlever des vivres, il falloit tous les jours forcer des passages et livrer des combats. Les Grecs étoient toujours battus; ils ne pouvoient paroître dans la plaine sans se voir investis par les partis de Boémond, qui voltigeoient de toutes parts. Les habitans du pays favorisoient les Francs et se faisoient un plaisir de les conduire par des sentiers inconnus, tantôt derrière les Grecs placés à la garde des défilés, qui se trouvoient surpris et enveloppés; tantôt au sommet des éminences, où les Grecs étoient taillés en pièces et précipités dès qu'on pouvoit les atteindre. Cantacuzène étoit le général le plus renommé qui fût alors au service de l'empire. Il sortoit d'une famille que les Grecs regardoient comme la plus noble de tout l'Orient; ils en faisoient remonter l'origine aux douze pairs de France. L'empereur le mit à la tête d'une grande

partie de ses troupes, et le chargea de mettre tout en œuvre pour forcer Boémond à lever le siége, mais sans oublier qu'il avoit affaire à un ennemi aussi rusé que vaillant. Cantacuzène s'étant mis en marche pour s'approcher du siége, s'arrêta devant le château de Myle, dont les Francs s'étoient emparés. Il l'attaque aussitôt; on fait jouer les machines; on met le feu aux portes; les soldats montent à l'assaut, et plusieurs avoient atteint le haut du mur, lorsqu'ils entendent crier derrière eux *alerte ! alerte ! voilà les François.* C'étoit un corps de François posté au-delà d'une rivière qu'Anne Comnène nomme *Busé.* Ayant aperçu de loin l'attaque de Myle, ils accouroient au secours, et n'avoient pas encore passé la rivière, lorsque les coureurs vinrent donner l'alarme. A ce cri, tout prend l'épouvante; ceux qui étoient déjà sur le mur, prêts à sauter dans la place, sautent en dehors; on ne songe qu'à fuir; chacun court regagner son cheval et prend le premier qu'il rencontre. Tout se heurte, tout se confond. En vain Cantacuzène s'efforce de les retenir; il ne peut les arrêter qu'autant de temps qu'il en faut pour mettre le feu à leurs machines, afin de ne les pas laisser aux ennemis. Ils jettent en passant le feu grégeois aux barques qui servoient au passage de la rivière, en sorte que les François ne purent la traverser pour les poursuivre. Cantacuzène, voyant les siens un peu rassurés, les remet en ordre, et campe dans un poste avantageux, ayant à droite le fleuve Charzane, et à gauche un marais impraticable.

Gui, neveu de Boémond, ennuyé de demeurer si long-temps devant une ville, voulut sortir de l'inaction. Il prit avec lui un corps des meilleures troupes et marcha du côté de la Canine, où Michel, surnommé *le Brûlé,* gardoit les gorges des montagnes. Il le battit et le mit en fuite. Animé par ce succès, il tourne vers Cantacuzène, à dessein de l'attaquer dans son camp. Mais, à

la vue de sa position avantageuse, il change d'avis, et campe, le fleuve Charzane entre deux. Cantacuzène, qui se trouvoit supérieur en forces, ne voulut pas le laisser partir sans combattre. Il passa le fleuve pendant la nuit, et au matin il se présenta en bataille. Il étoit à la tête du centre, composé des troupes grecques; les Turcs auxiliaires avoient l'aile gauche, les Alains l'aile droite. Les Patzinaces, détachés en avant, avoient ordre de tirer leurs flèches, de se retirer, de retourner ensuite, attaquant et fuyant tour à tour pour attirer les ennemis et rompre leur ordonnance. Mais les Francs, couverts de leurs boucliers, serrés les uns contre les autres, avançant sur la même ligne sans s'ouvrir ni se déborder, sembloient être une masse solide et impénétrable. Les Patzinaces, toujours poussés en avant, n'ayant plus de terrain pour leurs évolutions, coulèrent sur les ailes; et le front de l'armée étant découvert, les Turcs donnèrent les premiers et furent mal reçus. Les Alains avancèrent pour les soutenir; c'étoient les plus braves soldats de la garde impériale, et Rosmicès, leur chef, tomba sur les Francs avec une violence qui tenoit de la fureur. Il n'en trouva pas moins chez les ennemis, et il fallut reculer avec rage. Alors Cantacuzène, qui, voulant faire honneur à sa nation, l'avoit réservée pour la dernière attaque lorsque les Francs seroient hors d'haleine, courant sur eux à la tête des Grecs, les choqua si rudement, qu'il les rompit et mit leurs escadrons en désordre. Ils prirent la fuite et furent poursuivis jusqu'au château de Myle. On prit dans ce combat trois seigneurs françois, qui furent envoyés à l'empereur avec un grand nombre de têtes portées au bout des piques : spectacle sanglant et cruel, mais qui fait le triomphe et la joie de la guerre.

L'impétueux Boémond, accoutumé à braver l'ennemi, et tenant à déshonneur de se réduire à la défensive, étoit désespéré de se voir enfermé par mer et par

terre ; et, semblable à un lion enchaîné, qui, bondissant de fureur, s'élance à droite et à gauche de toute la longueur de sa chaîne, il ne cessoit de faire les plus violens efforts pour rompre la barrière dont il étoit environné. Sept cents hommes qu'il avoit envoyés au pillage du côté de la Canine furent enveloppés par un détachement de l'armée grecque ; trois cents furent tués, le reste pris. Boémond choisit six mille hommes des plus braves de son armée, mit à leur tête ses meilleurs capitaines, et les envoya attaquer Cantacuzène. Le général grec, instruit par ses espions, dont il étoit bien servi, fait prendre les armes à ses troupes long-temps avant le jour, s'attendant à être attaqué dès le matin. Mais les Francs, fatigués d'une marche longue et pénible, et qui ne s'étoient arrêtés que fort tard, avoient résolu de se reposer le lendemain. Cantacuzène, en étant averti, marche vers eux au lieu de les attendre ; il les trouve endormis au bord du fleuve Busé. L'armée avançoit en silence, sans faire entendre aucun instrument de guerre. Ce fut l'affaire d'un moment. Il y en eut un grand nombre de pris, plus encore de tués. Ceux qui s'éveillèrent, prenant aussitôt la fuite, sautèrent dans le fleuve, où la plupart se noyèrent. Le vainqueur fit conduire à l'empereur les gentilshommes prisonniers, et campa dans un lieu marécageux et d'un accès difficile, où il séjourna sept jours, attendant ses coureurs, qui devoient l'instruire exactement de la position de tous les postes ennemis. Ils rencontrèrent dans leur course un détachement de cent soldats, occupés à jeter un pont sur le fleuve pour aller attaquer un village au-delà. Ils les chargèrent et les firent tous prisonniers. Dans cette troupe étoit un neveu de Boémond, d'une taille gigantesque; il fut pris par un Patzinace de très-petite taille. La chose parut assez plaisante pour en divertir l'empereur; on lui présenta le géant enchaîné par le pygmée. A cet amusement puéril succéda une douleur sérieuse.

On apprit que Camyze et Cabasilas, qui gardoient chacun un poste important, avoient été taillés en pièces avec tous leurs gens. L'empereur en fut si affligé, qu'il ne put retenir ses larmes. Il estimoit ces deux guerriers, dont il connoissoit le mérite. Il donna ordre à Constantin Gabras de se transporter sur les lieux, d'examiner par quel endroit les ennemis avoient pu pénétrer, et de faire les dispositions nécessaires pour leur fermer le passage à l'avenir. Gabras, officier brave, mais vain et orgueilleux, trouvant cet emploi au-dessous de lui, n'osa cependant le refuser; mais il le reçut avec dédain, et s'y porta avec tant de lenteur et de négligence, qu'avant son départ Alexis, voyant bien qu'il seroit mal obéi, chargea de cet examen Marien Maurocatacalon, qu'il aimoit, et auquel il donna une bonne escorte. Alexis, indulgent jusquà la foiblesse, ne savoit pas se faire obéir. Marien, aussi fier que Gabras, ne se pressa pas davantage. Il n'étoit pas encore parti, qu'Alexis jugea de lui confier une commission plus importante.

Au milieu de la nuit arrive en diligence un courrier de Landulphe, qui étoit alors sur la flotte employée à la garde du golfe Adriatique. Comme il avoit une grande expérience dans la marine, Alexis l'avoit donné pour conseil et pour aide au commandant général. Ses dépêches furent ouvertes aussitôt: on y trouva de grandes plaintes contre Contostéphane et ses principaux officiers, que Landulphe accusoit de lâcheté et de négligence. Ils étoient, disoit-il, si peu occupés de leur commission, tout importante qu'elle étoit, que, pour se reposer et se garantir du mal de mer, ils descendoient fréquemment sur les plus beaux endroits de la côte, où ils passoient le temps à se divertir. D'où il étoit arrivé qu'un convoi très-considérable venoit de passer d'Italie à la Valonne, et avoit porté l'abondance dans le camp de Boémond. Cet avis irrita l'empereur contre Contostéphane: il lui écrivit sur-le-champ, le menaçant de toute sa colère, s'il ne

réparoit sa faute par quelque preuve de vigilance et de courage. Ces menaces réveillèrent l'attention du commandant; mais la fortune se déclara pour les Latins. A la faveur d'un vent de sud-ouest qui repoussoit la flotte grecque, ils passèrent encore, et portèrent à Boémond de nouveaux secours d'hommes et de vivres. Alexis, persuadé que ces contre-temps venoient en grande partie d'ignorance, fit porter à Contostéphane une carte détaillée des côtes de Pouille et d'Illyrie, dans laquelle il lui marquoit avec précision les mouillages où il devoit se tenir pour être à portée de courir sus aux vaisseaux ennemis, et de leur fermer le passage, quelque vent qui soufflât. Le général profita de cet avis; et, ayant aperçu une nouvelle flotte qui partoit des côtes de la Pouille, il lui donna la chasse, brûla ou coula à fond la plupart des bâtimens. Malgré cet avantage, Alexis, prévenu par les plaintes de Landulphe et par celles du gouverneur de Duras, rappela Contostéphane, et lui substitua Maurocatacalon, qui s'acquitta de sa charge avec succès. Il se saisit d'un grand convoi qui venoit encore au camp de Duras, et se rendit tellement maître de la navigation du golfe, qu'un seul vaisseau ne pouvoit passer sans être pris, et qu'il rompit entièrement le commerce de l'Italie avec Boémond.

Quoique l'empereur ne sortît pas de son camp de Déabolis à une journée du siége, on peut dire que ce fut à sa bonne conduite plutôt qu'à toute autre cause que l'empire fut redevable de la conservation d'une de ses plus fortes barrières. Placé au centre des opérations dont il étoit l'âme, et toujours actif dans un repos apparent, il portoit des regards vigilans sur tous les postes, dont il avoit investi les assiégeans, y envoyant sans cesse des renforts, prescrivant dans le plus grand détail tous les mouvemens qu'on devoit faire, le nombre de bras qu'il falloit employer selon l'occasion, la manière de se ranger, d'attaquer, de combattre, de faire retraite:

C'étoient pour l'ordinaire des incursions soudaines de cavalerie, dans lesquelles, après une attaque vive, on se retiroit avec la même vitesse. Il ordonnoit à ses gens de n'avancer qu'à la portée de l'arc, ou tout au plus du javelot, et ne vouloit pas qu'ils en vinssent aux coups d'épée. Chaque escadron étoit soutenu d'un corps d'infanterie, qui donnoit retraite à l'escadron, s'il étoit forcé de reculer, et qui présentoit au poitrail des chevaux ennemis une palissade inclinée et menaçante de fortes piques bien assurées. Si la cavalerie soutenoit le combat, les fantassins se mêloient entre les cavaliers, et hâtoient la victoire en perçant le ventre des chevaux. Il recommandoit surtout de ne pas tirer aux hommes, mais aux chevaux, les cavaliers latins étant invulnérables tant qu'ils étoient à cheval, par la force de l'armure dont ils étoient tout couverts, et n'étant pas même en état de se défendre lorsqu'ils étoient démontés.

Boémond, assiégé plus étroitement que la ville même, voyant que la famine étoit déjà dans son camp, et que la peste commençoit à s'y répandre, entendant les murmures des soldats, fut forcé de faire enfin plier sa fierté naturelle, et envoya proposer la paix au gouverneur de Duras. Dans ce même temps Guillaume Claret, seigneur provençal, las des maux qu'il avoit essuyés, et effrayé de ceux qui le menaçoient encore, passa, suivi de cinquante cavaliers, dans le camp des Grecs. Il instruisit l'empereur de l'état des assiégeans, et fut récompensé, ou plutôt déshonoré par le titre de nobilissime, qui fut le prix de sa désertion. Le gouverneur de Duras ayant fait savoir que le prince de Tarente demandoit la paix, quoique Alexis eût lieu d'espérer qu'avec un peu de patience il feroit périr l'armée latine tout entière, cependant, fatigué lui-même d'une expédition si épineuse, il aima mieux la terminer avec honneur que s'exposer aux derniers coups du désespoir d'un ennemi qui ne perdroit le courage qu'avec la vie. Il répondit *qu'il avoit déjà été*

*trompé par les sermens de Boémond, et que sans l'obligation où sont les chrétiens de pardonner les injures, il n'écouteroit pas ses propositions; que, si Boémond se repentoit sincèrement d'avoir injustement répandu tant de sang chrétien, il pouvoit venir conférer avec lui; que c'étoit la voie la plus courte de terminer leurs différends; que, s'ils ne pouvoient s'accorder, Boémond auroit toute liberté de se retirer, et qu'il en donnoit sa parole.*

Les deux princes ne comptoient pas trop sur la foi l'un de l'autre. Ainsi Boémond, pour la sûreté de sa personne, demanda trois otages des plus distingués de l'armée grecque, qui demeureroient dans son camp jusqu'à son retour. L'empereur y consentit : mais, pour prévenir les contestations frivoles sur le point d'honneur, qui traversent quelquefois le succès des affaires les plus importantes, il fallut d'abord régler le cérémonial de l'entrevue. Alexis députa pour cet effet, avec Constantin Euphorbène, les trois officiers qui devoient servir d'otages; il leur donna plein pouvoir d'arranger les préliminaires. Boémond les alla trouver assez loin du camp. Il demandoit *que les parens d'Alexis et les principaux de sa cour vinssent au-devant de lui jusqu'à un quart de lieue; qu'il pût entrer dans la tente d'Alexis accompagné de deux chevaliers, sans fléchir le genou ni se courber en signe de respect; qu'à son entrée l'empereur se levât de son siége, et qu'il le traitât, non pas comme un vassal, mais comme un prince indépendant, sans prendre aucun avantage de l'hommage que Boémond lui avoit autrefois rendu à Constantinople.* Les députés accordèrent tout, excepté que l'empereur se levât de son siége, et que Boémond entrât sans donner aucune marque de vénération. Pour ces deux articles, ils les refusèrent absolument. Ce pourparler n'ayant fini qu'au soir, on conduisit les députés dans un hospice qu'on leur avoit préparé, avec défense de les laisser approcher

du camp durant cette nuit, de peur que le triste état de l'armée ne leur inspirât du mépris, et ne rendît l'empereur plus difficile par rapport aux conditions. Le lendemain Boémond, accompagné de six chevaliers, les alla trouver pour arracher leur consentement sur les deux points qu'ils avoient rejetés la veille. Comme la dispute s'échauffoit, un des chevaliers françois nommé Hugues Buduel, s'impatientant de tous ces discours: *Prince*, dit-il à Boémond, *de tous tant que nous sommes ici de chevaliers qui sommes venus pour nous battre, il n'y en a pas un qui ait fait un coup de lance. Nous nous battons contre des murailles. Faites la paix, et sortons d'ici.* Boémond, se voyant si mal soutenu, après une longue contestation, céda enfin à l'opiniâtreté des députés. On fit de part et d'autre serment sur les saints Evangiles que l'entrevue se feroit de bonne foi et sans supercherie. Les trois otages furent mis entre les mains de Gui, neveu de Boémond, et l'on informa l'empereur de ce qui avoit été arrêté. Euphorbène devoit conduire Boémond à l'empereur; mais, avant que de partir, Boémond, voulant changer de campement, parce que le sien étoit infecté par le long séjour de l'armée, en demanda la permission aux plénipotentiaires: ils l'accordèrent à condition qu'il ne s'éloigneroit du premier campement que d'une demi-lieue. En même temps ils écrivirent aux postes voisins pour leur défendre d'inquiéter l'armée latine. Tandis que Boémond transportoit son camp sur le nouveau terrain, Euphorbène obtint de lui la liberté d'entrer pour quelques momens dans Duras. Il instruisit le gouverneur du succès de la conférence, et prit connoissance de l'état de la ville, dont il trouva les magasins bien fournis de vivres, et les habitans disposés à tenir encore long-temps. Il alla ensuite rejoindre Boémond, et se mit en chemin avec lui vers le camp de l'empereur.

Boémond fut reçu selon les formes dont on étoit con-

venu. Sa taille héroïque, son air martial, le mélange d'agrément et de fierté qui paroissoit sur son visage, inspiroient à toute la cour une admiration mêlée d'un sentiment de terreur. Il s'entretint avec Alexis; et ces deux princes, l'un fier et impatient, l'autre souple et plein de ruse, se disputèrent long-temps l'avantage. Après quelques reproches ménagés, que Boémond repoussa assez brusquement en disant *qu'il n'étoit pas venu pour faire une apologie, mais un traité*, on entra en matière. Les demandes de l'empereur furent, *que Boémond reconnoîtroit l'empereur comme son seigneur; qu'il obligeroit son cousin Tancrède à la même soumission; qu'il lui donneroit ordre de remettre Antioche entre les mains des commissaires que l'empereur enverroit pour prendre possession de la ville, selon qu'on en étoit convenu dans le premier traité fait à Constantinople, et que toutes les autres conditions stipulées par ce traité seroient religieusement observées.* Boémond, fort éloigné d'accepter des propositions qui lui enlevoient le fruit de tous ses travaux, voyant, après de longs débats, que l'empereur ne vouloit rien rabattre de ses prétentions, le somma de la parole qu'on lui avoit donnée de sa part, de le laisser retourner en sûreté dans son camp, en cas qu'on ne pût rien conclure. *Je le veux,* dit l'empereur; *et, pour assurer davantage votre retour, je vous accompagnerai moi-même :* puis, se tournant vers ses officiers-généraux : *Soyez à cheval au point du jour,* leur dit-il, *pour me faire escorte.* Après cet ordre donné, Boémond se retira dans la tente qu'on lui avoit destinée. Etant lié d'amitié avec Nicéphore Bryenne, mari d'Anne Comnène, il le fit prier de venir passer la soirée avec lui. Bryenne s'y rendit; et, comme il étoit adroit et insinuant, il sut si bien manier l'esprit de Boémond, qu'en adoucissant certains articles, en lui cédant sur d'autres, il l'amena insensiblement à ce que désiroit l'empereur; et le lendemain, au lieu de

prendre le chemin de Duras, il le conduisit devant Alexis; et l'accommodement fut conclu par un acte authentique, auquel il ne manqua que l'exécution, comme il est ordinaire quand un des deux partis prend trop d'avantage. Alexis s'obligeoit de son côté à *favoriser de tout son pouvoir les pèlerins des saints lieux dans toute l'étendue de son empire.* Il assura cette promesse par un serment sur les saintes reliques. Mais Boémond se soumit à des obligations bien plus étroites et plus humiliantes. Anne Comnène, qui ne parle point des engagemens d'Alexis, donne dans le plus grand détail la transaction de Boémond. On y voit quel avantage l'adresse du prince grec sut prendre sur la fierté du prince de Tarente, et à quelles extrémités il falloit que Boémond fût réduit pour se soumettre à des conditions si révoltantes pour un homme de son caractère. En voici les articles.

Le traité fait entre Alexis et Boémond au premier passage des croisés est abrogé comme nul et de nul effet. Boémond déclare que, maintenant libre et indépendant, se repentant de la guerre qu'il a faite à l'empereur, et devenu plus sage par ses pertes, il contracte de sa pleine et entière liberté le présent engagement. Il se reconnoît homme lige de l'empereur, et proteste au nom de Dieu et de tous les saints, qu'il prend à témoin du présent traité, que jamais il ne se départira de la fidélité qu'il doit à l'empereur et à son fils; qu'il prendra les armes contre tous leurs ennemis, chrétiens ou païens, et qu'il les servira en personne ou par ses généraux, s'il est hors d'état de s'y employer lui-même. Il promet non-seulement de ne jamais rien entreprendre contre aucune possession de l'empire, mais même de remettre entre les mains de l'empereur, pour en disposer à son gré, tous les pays, villes, îles, forteresses qui auront appartenu à l'empire, et dont il pourra devenir maître de quelque manière que ce soit. Il s'oblige à ne jamais

contracter d'engagement contraire aux intérêts de l'empereur, et même à ne jamais reconnoître d'autre seigneur qu'Alexis et son fils ; à ne point recevoir les fugitifs sujets de l'empire ; à rejeter absolument ceux qui s'en détacheroient pour se donner à lui, et à les forcer, même par les armes, à rentrer dans le devoir. Quant aux nations et aux villes, soit chrétiennes, soit païennes, qui n'avoient jamais été du domaine de l'empire, et qui tomberoient sous sa puissance par la guerre ou autrement, qu'il les posséderoit comme les tenant de l'empire, dont elles deviendroient autant d'arrière-fiefs : que celles qui se donneroient à lui volontairement, il ne les accepteroit que sous le bon plaisir d'Alexis, et à condition qu'elles reconnoîtroient l'empereur comme suzerain et lui jureroient fidélité ; que Boémond poursuivroit Tancrède, son cousin, par une guerre implacable, si Tancrède ne se réconcilioit avec l'empereur, et ne lui remettoit entre les mains Laodicée et toutes les villes qui étoient du domaine de l'empire, et qui n'étoient pas comprises entre celles dont Alexis faisoit donation à Boémond, selon qu'elles seroient spécifiées dans le présent acte. Boémond prenoit pour garans de ses promesses les habitans des pays et des villes que l'empereur lui concédoit ; il s'obligeoit à leur faire jurer qu'ils seroient fidèles à l'empereur, et qu'en cas de forfaiture de la part de Boémond, ils lui donneroient un répit de quarante jours pour amender sa faute ; lequel expiré, s'il persistoit, ils renonceroient à la foi jurée à Boémond, et passeroient immédiatement sous la main de l'empereur, pour lui être attachés aux mêmes conditions et obligations que Boémond. Les vassaux de Boémond qui se trouvoient actuellement dans son armée devoient sur-le-champ faire le serment à l'empereur, et ceux qui étoient demeurés en Orient le prêter entre les mains du commissaire que l'empereur enverroit à Antioche pour cet effet. Les pays qu'Alexis don-

noit en Orient à Boémond étoient les villes d'Antioche, de Saint-Elie, de Borzé, de Shizar, qui est l'ancienne Larisse sur l'Oronte, d'Artach, de Toluch, de Germanicie, les districts de Pagres, de Paluza, de Zumé, avec leurs dépendances, le mont Maurus, avec les forts et les plaines d'alentour, excepté ce qui appartenoit aux princes d'Arménie sujets de l'empire. Mais la concession de tous ces lieux ne s'étendoit qu'à la vie de Boémond, qui n'en étoit qu'usufruitier; après sa mort, ils devoient revenir à l'empire. Boémond s'engageoit de plus à ne point établir de patriarche latin dans Antioche, mais à recevoir celui que l'empereur y enverroit, qui feroit les ordinations et les autres fonctions hiérarchiques selon le rite de l'église grecque. L'empereur avoit détaché du duché d'Antioche toute la Cilicie à l'orient du Cydnus, et de plus une partie de la Syrie, qui comprenoit Laodicée, Gabala, Balanée, Marathus, Antarade et Antarte. Boémond déclare qu'il ne prétend rien sur tous ces lieux, et qu'il se contente du domaine renfermé entre les bornes marquées par l'empereur, pour en jouir pendant sa vie; qu'il enjoindra par son testament à ses héritiers de s'en dessaisir aussitôt après sa mort, et de le remettre à l'empire, sans exiger aucun remplacement. L'acte fait ensuite mention de plusieurs lieux que l'empereur veut bien donner à Boémond, tant dans la Syrie citérieure que dans la Mésopotamie, en dédommagement des pays qu'il avoit démembrés du duché d'Antioche. L'empereur s'engage encore à payer à Boémond une pension annuelle de deux cents livres d'or. Il se rencontre ensuite dans cet acte un article qui détruit deux articles précédens, par l'un desquels il est dit que Boémond ne possédera Antioche et les autres lieux qui lui sont cédés qu'à titre d'usufruit, et qu'après sa mort ces domaines reviendront à l'empire; et par l'autre, qu'il ne possédera qu'une partie du duché d'Antioche. Ici, au contraire, il est marqué que Boémond possédera

le duché d'Antioche en entier avec toutes ses dépendances, et qu'il pourra en transmettre la propriété à ses héritiers à condition qu'ils en feront comme lui hommage à l'empereur. M. du Cange remarque cette contradiction sans la lever, et la difficulté est considérable. Ne pourroit-on pas dire qu'il y a ici deux actes confondus en un seul; que la transaction que nous venons de rapporter fort au long fut la première, proposée par Alexis, et que, Boémond ne l'ayant pas acceptée, ou ayant ensuite obtenu qu'elle fût réformée, les deux articles en question furent corrigés; ce qu'Anne Comnène, ou plutôt ses copistes, n'ayant pas observé, ils auront confondu les articles proposés, et rejetés d'abord ou réformés dans la suite, avec la correction qui y fut apposée. En effet, le duché d'Antioche passa aux héritiers de Boémond, et l'on ne voit pas que les successeurs d'Alexis en aient contesté la possession, quoiqu'ils s'en regardassent toujours comme seigneurs suzerains. Mais cette supériorité se réduisoit à être honorablement reçus dans Antioche, lorsqu'ils jugeoient à propos d'y venir, sans qu'on les laissât exercer aucun droit ni jouir d'aucun autre privilége. L'acte est daté du mois de septembre de l'an 1108. Il se termine par des sermens de Boémond sur les saints Evangiles, sur la croix, sur les autres instrumens de la passion du Sauveur. Il est signé d'un grand nombre de seigneurs de part et d'autre, entre lesquels est Maur, évêque d'Amalphi, envoyé par le pape à l'empereur en qualité de légat. S'il est difficile de croire que Boémond ait signé et juré cet acte sans avoir aucun dessein de l'accomplir, le contraire n'est pas plus aisé à concevoir, et la chose devient au moins problématique par la conduite postérieure de ce prince.

Boémond reçut d'Alexis la dignité de sébaste avec des présens considérables en or, en argent, en étoffes précieuses, et retourna dans la Pouille, sans en faire part aux seigneurs qui avoient partagé avec lui les tra-

vaux et les dangers d'un si long siége. Il se contenta, avant son départ, de stipuler en leur faveur qu'*Alexis leur donneroit des quartiers d'hiver, qu'il leur fourniroit abondamment les provisions nécessaires, et qu'après l'hiver il leur laisseroit la liberté de se retirer où ils voudroient.* L'empereur fit accompagner Boémond jusqu'à l'embarquement par Euphorbène, qu'il chargea aussi d'avoir soin des Latins qui restoient en Grèce, de les distribuer dans des quartiers commodes pour la santé et la sûreté, et de veiller à leur conservation. Après avoir donné ces ordres, qui lui font d'autant plus d'honneur que les Latins avoient voulu lui faire plus de mal, il reprit le chemin de Constantinople. L'hiver étant passé, les seigneurs de l'armée de Boémond qui s'étoient croisés pour le voyage de la Terre-sainte demandèrent à l'empereur la liberté de traverser ses états et de passer à Jérusalem. Non-seulement ils l'obtinrent, ils reçurent même d'Alexis des présens qui les dédommagèrent de l'avarice de Boémond. Ce prince, de retour en Pouille, après avoir passé deux ans à régler les affaires de ses états d'Italie, se disposoit à porter de nouveau la guerre en Grèce, et avoit déjà une flotte équipée, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie dont il mourut au commencement de mars de l'an 1111, laissant un fils de même nom que lui, qui n'avoit encore que quatre ans, sous la tutelle de sa mère Constance et de son cousin Tancrède. Ce qui marque bien à quel point les Latins portoient la prévention contre l'empereur Alexis, c'est que plusieurs de leurs historiens ont avancé que ce prince n'avoit laissé partir Boémond qu'après lui avoir préparé la mort par un poison lent; et, pour rendre cette calomnie plus vraisemblable, ils le font mourir six mois après son départ. Mais ces faits, controuvés par la haine, sont démentis par les monumens les plus authentiques.

# LIVRE QUATRE-VINGT-CINQUIÈME.

An. 1109. Ann. Comn. l. 14.

La sage conduite d'Alexis l'avoit enfin délivré de son plus redoutable ennemi : l'ambitieux Boémond, qui n'aspiroit à rien moins qu'à la couronne impériale, arrêté dès le premier pas, ne remportoit en Italie que la qualité de vassal de l'empire. Les Turcs, attaqués par toutes les forces de l'Occident, ne songeoient qu'à défendre leurs conquêtes, sans en entreprendre de nouvelles. Dans cet intervalle de repos, l'empereur occupa son activité naturelle à remédier aux maux qu'avoient causés tant de guerres. Sur la côte maritime, depuis Adramytte jusqu'à Attalie, qui faisoit la borne des conquêtes des Turcs, tout étoit couvert de ruines. Ces villes, autrefois riches et florissantes, pillées, brûlées, presque entièrement détruites par les Turcs, et surtout par Zachas, ne servoient plus que de repaires aux bêtes féroces, ou de retraites à quelques brigands plus féroces que les bêtes mêmes. Les habitans fugitifs s'étoient dispersés dans les lieux les plus inaccessibles. Alexis résolut de les rappeler et de rétablir leurs anciennes demeures. Pour accomplir ce dessein, il avoit besoin d'un homme aussi actif que prudent, assez respectable par sa naissance et par sa vertu pour inspirer de la confiance à ceux qu'on rappeloit, assez courageux pour repousser les Turcs, s'ils venoient troubler ses travaux. Toutes ces qualités se trouvoient réunies dans Eumathius Philocale, qui, sans être guerrier, avoit une parfaite connoissance de toute les opérations militaires, et étoit capable de les diriger plus sûrement que les plus vaillans capitaines. Il avoit réussi dans les commissions les plus difficiles; il demandoit celle-ci, et n'eut pas de

peine à l'obtenir. L'empereur, en lui donnant un grand corps de troupes, lui recommanda de ne rien hasarder, mais de se conduire en tout selon sa prudence ordinaire. Philocale traversa le détroit d'Abyde, et commença par le rétablissement d'Adramytte. Cette ville, autrefois très-peuplée, située au fond d'un golfe vis-à-vis de Lesbos, dans un territoire fertile, avoit été tellement ruinée par Zachas, qu'elle n'offroit plus que de misérables débris épars sur les bords du golfe. A cette vue Philocale ne put retenir ses larmes; il travaille avec la plus grande ardeur; les murs se relèvent, les édifices reprennent leur forme; on rappelle de toutes parts les habitans que le fer et la faim avoient épargnés; et pour remplacer les morts et rendre à la ville son ancienne population, on y établit une nombreuse jeunesse qu'on rassemble des contrées voisines. En peu de temps Adramytte recouvre sa première splendeur. Les Turcs en prennent l'alarme; ils s'avancent jusqu'à Lampé, qui n'en étoit pas éloignée. Philocale fait marcher un gros détachement, qui leur étoit supérieur en nombre. Ils sont défaits à la première rencontre : mais les vainqueurs, enivrés de leur succès, s'abandonnent à une rage inhumaine. Les Turcs étoient suivis de leurs femmes et de leurs enfans : les Grecs égorgent les femmes; et, par un divertissement plus que barbare, ils jettent les enfans dans des chaudières bouillantes. Couverts de sang, ils viennent rejoindre Philocale, qui, né avec des sentimens plus humains, ne les reçoit qu'avec horreur.

Une si affreuse victoire fit à l'empire tout le mal qu'auroit pu causer une sanglante défaite : elle fit avorter le dessein aussi utile que glorieux de relever les cités détruites. Il ne fallut plus songer qu'à se défendre contre le juste ressentiment des Turcs. Ceux qui avoient échappé du carnage, se couvrant d'habits de deuil, courant d'une ville à l'autre dans l'extérieur le plus propre à émouvoir la compassion, pleurant, gémissant, s'arra-

chant la barbe et les cheveux, racontant avec des cris lamentables les horribles cruautés de leurs vainqueurs, répandent partout la rage dont ils sont possédés. Asan, émir de Cappadoce, homme violent et superbe, ne respirant que vengeance, se met à la tête de vingt-quatre mille hommes, et va chercher Philocale. Celui-ci, prévoyant l'orage, avoit quitté les bords de la mer, où il n'y avoit nulle place de défense, et s'étoit retiré à Philadelphie. Instruit par ses coureurs de l'approche d'Asan, qu'il n'étoit pas en état de combattre en plaine campagne, il fait fermer les portes de la ville, et publier une défense de se montrer sur le rempart, et de faire aucun cri ni aucun bruit qui pût être entendu des ennemis. Son dessein étoit d'inspirer aux Turcs du mépris pour lui-même et de la confiance en leurs forces, et il y réussit. Asan, étant resté trois jours devant la ville sans voir paroître personne, sans entendre aucun mouvement, se persuada qu'il n'avoit affaire qu'à une poignée de misérables, demi-morts de crainte, et qu'il n'avoit besoin d'aucune précaution. Quoique la place fût très-forte, il l'auroit attaquée sur-le-champ, s'il avoit été pourvu des machines nécessaires. A ce défaut, il croit pouvoir sans aucun risque piller et brûler tout le pays d'alentour. Il divise son armée en trois corps, en envoie un du côté de Sardes, un autre vers Smyrne, le troisième vers Pergame, avec ordre d'user des plus cruelles représailles. Il se met à la tête d'un des trois. Philocale, lui voyant faire de lui-même, en divisant ses forces, ce qu'il auroit désiré davantage pour l'affoiblir, se hâta de profiter de cette imprudence. Dès qu'il jugea que les trois corps de troupes étoient assez écartés l'un de l'autre pour ne pouvoir se secourir, il se mit avec tous ses gens à la poursuite de celui qui tenoit la route de Sardes. Il l'atteint et le taille en pièces. Il prend ensuite le chemin de Smyrne : il trouve de ce côté-là un peu plus de résistance, parce que les Turcs

échappés de la première défaite étoient venus avertir leurs camarades. On combattit; mais la victoire se déclara bientôt pour les Grecs, et ceux qui ne furent pas massacrés ou précipités dans le fleuve voisin furent faits prisonniers. Ce double succès donnoit aux Grecs du courage et des ailes pour joindre le troisième corps, qui alloit à Pergame. Mais, après une assez longue course, désespérant de l'atteindre, ils retournèrent à Philadelphie, où Philocale les combla de louanges, et récompensa libéralement ceux qui s'étoient distingués dans cette rapide expédition.

Le comte Raymond étoit mort dès l'an 1105, devant Tripoli de Syrie, et son neveu Guillaume Jourdain continuoit depuis quatre ans de tenir la ville bloquée, lorsque Bertrand, fils de Raymond, ayant levé des troupes dans son comté de Toulouse, et s'étant joint à une flotte génoise, aborda en Grèce. Sur le refus qu'on fit de lui vendre des vivres, il enleva par force les provisions dont il avoit besoin pour la subsistance de ses troupes. Alexis, qui avoit reçu du père des services signalés, voulut éviter toute querelle avec le fils. Il envoya ordre de lui ouvrir tous les marchés; il l'invita même par une lettre obligeante à venir à sa cour, lui promettant une grande somme d'argent, s'il vouloit lui prêter serment de fidélité. Bertrand y consentit, et l'empereur tint parole. Le prince, comblé de présens et accompagné de la flotte génoise, passa à Tripoli, qui se rendit à lui cette même année, après avoir soutenu un blocus de dix ans. Il prit possession de cette place importante, avec le titre de comte de Tripoli, que les croisés lui accordèrent, et qui passa à ses successeurs. L'année suivante il aida Baudouin, roi de Jérusalem, à faire la conquête de Baruth, et ce qui arriva dans la prise de cette ville augmenta le soupçon déjà conçu contre Alexis, qu'il entretenoit des intelligences avec les musulmans. L'émir de Baruth, se voyant près d'être

*Guill. Tyr. l. 11, c. 2, 9, 10.*
*Albert. Aq. l. 11.*
*Fulch. Carn. l. 2.*
*Elmacin.*
*Abulfarage.*

forcé, s'enfuit de nuit dans l'île de Cypre, qui appartenoit à l'empire, et les habitans, avant que de se rendre, y firent secrètement transporter toutes leurs richesses.

An. 1110. Ann. l. 15. Zon. t. 2, p. 300, 301. Baronius.

Il y avoit long-temps qu'une nouvelle secte de manichéens répandoit sourdement le poison d'une détestable hérésie. Leur chef Basile, Bulgare de nation, devoit être fort avancé en âge, s'il est vrai, comme le dit Zonaras, qu'il eût été quinze ans à former le système de ses rêveries, et cinquante ans à les débiter. Il nioit la Trinité, rejetoit les livres de Moïse, donnoit à Dieu la figure humaine. Il prétendoit que le monde avoit été créé par les mauvais anges, que l'archange Michel s'étoit incarné. Il étoit iconoclaste, détestoit la croix, le baptême, le sacrifice de la messe. Il n'admettoit d'autre résurrection que la pénitence et la vie évangélique. Selon lui, tous ses sectateurs concevoient le verbe divin, et l'enfantoient comme la Vierge l'avoit conçu et enfanté; l'humanité de J. C. n'avoit été qu'une fausse apparence. Je laisse aux historiens ecclésiastiques le détail de ses autres erreurs, aussi absurdes qu'impies. Sa secte prenoit le nom de *bogomiles ;* ce qui, dans la langue sclavonne, qu'on parloit en Bulgarie, signifioit *ceux qui implorent la miséricorde de Dieu*, parce qu'ils murmuroient toujours quelque prière. L'hérésiarque, médecin de profession, mais vêtu en moine, suivi de douze fanatiques, qu'il nommoit ses apôtres, déguisoit la dissolution de ses mœurs sous l'extérieur le plus recueilli et le plus austère, d'autant plus difficile à démasquer, qu'il avoit pour maxime de désavouer sa doctrine dès qu'il y avoit quelque risque à la découvrir. Les précautions qu'il prenoit pour la cacher l'avoient tenue long-temps secrète : c'étoit un serpent qui rampoit dans les ténèbres, et il avoit infecté grand nombre de personnes avant que d'être connu. Mais, ayant eu la vanité d'admettre des femmes au nombre de ses prosélytes, ses

erreurs éclatèrent bientôt, et sa nouvelle théologie faisoit grand bruit à Constantinople.

L'empereur, qui se piquoit de doctrine, voulut s'en instruire par lui-même et en arrêter les progrès. Il se fit amener plusieurs bogomiles, qui lui déclarèrent que leur chef étoit Basile. Mais, comme ils s'en tenoient là, sans vouloir satisfaire aux autres questions, il en fit mettre un à la torture, et apprit par ce moyen quel étoit ce Basile, où il résidoit, ce que c'étoit que ses douze apôtres. Il fait aussitôt enlever Basile, dont l'air pénitent et mortifié lui fit comprendre qu'il n'en tireroit rien par autorité ni par menaces, et que, pour convaincre cet imposteur, il falloit user d'artifice. C'étoit une voie qui n'étoit pas étrangère à Alexis. Il reçoit Basile comme un prophète, avec le plus profond respect, le fait asseoir à côté de lui, l'admet à sa table, et lui témoigne le plus grand désir de s'initier dans ses mystères. Il lui demande la permission d'admettre à ses instructions son frère le sébastocrator, qui brûle d'être son disciple. Le rusé imposteur ne se livre pas d'abord; il s'enveloppe dans ses déguisemens ordinaires, et ne dévoile que la surface de ses erreurs. Mais enfin, séduit par les louanges des deux princes et par les apparences d'une aveugle docilité, flatté d'une si glorieuse conquête, il consent à ne rien dissimuler. Alexis et Isaac choisissent, pour la révélation de tant de secrets, le lieu le plus reculé du palais, où ils font cacher un secrétaire, avec ordre de mettre exactement par écrit toutes les paroles qui sortiroient de la bouche de Basile. Celui-ci, encouragé par l'approbation des princes, qui sembloient dévorer ses leçons, vomit sans feinte tous ses blasphèmes contre l'incarnation du Verbe, contre l'eucharistie, contre les églises des chrétiens, qu'il appeloit des temples d'idoles et le palais des démons. Pendant qu'il triomphoit d'étaler tant d'impiétés, Alexis lève le masque; et, quittant le rôle de catéchumène, il ouvre les portes au patriarche

Nicolas, aux principaux du clergé et du sénat, qui s'étoient rendus sans bruit dans une salle voisine. Ils entrent avec la garde impériale. L'empereur fait lire à haute voix toutes les horreurs que Basile venoit de débiter. L'hérésiarque, se voyant pris sur le fait, cherche sa ressource dans l'impudence; il entreprend de justifier ses dogmes, et proteste que, pour les soutenir, il est prêt à souffrir la mort la plus cruelle. C'étoit un des articles de foi des bogomiles, qu'ils n'avoient rien à craindre des plus rigoureux supplices; et que, fussent-ils au milieu des flammes, les anges s'empresseroient de les en délivrer, comme les trois enfans de la fournaise de Babylone. Entêté de cette folle opinion, dont il étoit l'auteur, mais qu'il s'étoit persuadée à lui-même à force de la répéter à ses disciples, il recevoit avec un front d'airain les injures dont l'accabloient de toutes parts non-seulement les orthodoxes, mais ceux-mêmes de ses sectateurs qui vouloient se disculper en signalant leur zèle à l'outrager.

Son opiniâtreté paroissant invincible, l'empereur l'envoya en prison, d'où il le fit sortir plusieurs fois pour l'exhorter à revenir de son égarement. Voulant détruire entièrement cette secte impie, il fit rechercher tous ceux qui en étoient soupçonnés. Il s'en trouva dans Constantinople, et on en amena de toutes parts un si grand nombre, que toutes les prisons en furent remplies. C'eût été un travail infini que de les interroger tous; et d'ailleurs ce n'eût pas été un moyen de reconnoître les vrais coupables, puisqu'ils étoient instruits à désavouer leur croyance. Alexis, qui ne faisoit guère rien d'important sans quelque mélange de ruse, en fit encore usage en cette occasion, pour distinguer en un moment d'avec les hérétiques obstinés ceux qui étoient faussement accusés ou peu affermis dans l'erreur. Aux deux extrémités d'une des plus vastes places de Constantinople, il fit élever deux grands bûchers, devant l'un desquels fut

plantée une croix. Ensuite, accompagné d'un grand cortége d'ecclésiastiques et de sénateurs, il vint se placer sur un trône, et fit amener dans la place tous les bogomiles enfermés dans les prisons. Lorsqu'ils furent assemblés devant lui, il fait allumer les deux bûchers; et élevant la voix : « Je vous crois tous coupables (s'écria-« t-il). Dans une hérésie si monstrueuse, c'est mériter « le feu que d'en être soupçonné. Cependant j'ai voulu « faire distinction des obstinés et de ceux qui n'ont « d'autre crime que d'avoir donné lieu à l'accusation. « Que ceux qui ne sont pas attachés à l'hérésie, ou qui « s'en repentent, meurent sous les bras de la sainte « croix. Ce bûcher les préservera des flammes de l'enfer, « qu'ils ont méritées du moins par leur imprudence. Il « vaut mieux pour eux mourir innocens que de vivre « flétris d'un si horrible soupçon. Au contraire, que les « ennemis de la croix soient jetés dans l'autre bûcher. » À ces mots, les soldats qui environnoient ces misérables se mettent en devoir d'exécuter cet ordre cruel. Le peuple, qui assistoit en foule à cet affreux spectacle, est saisi d'effroi, et murmure contre l'injustice d'une sentence qui confond l'innocent avec le coupable. Les condamnés se séparent : les uns s'approchent de la croix, et veulent mourir à l'abri de ce signe du salut; les autres s'en éloignent avec horreur, et se déterminent à périr hors de sa vue. Alors Alexis, se levant : *C'est assez*, dit-il; et s'adressant aux premiers : *Je vous pardonne, et vous rends la liberté : éloignez-vous toute votre vie de ces méchans, comme vous vous en êtes écartés tout à l'heure.* Il ordonne de renfermer les autres, et leur envoie des missionnaires pour les catéchiser et les convertir : il prit même la peine d'en faire venir plusieurs, qu'il instruisoit lui-même, et dont il combattoit les erreurs. Quelques uns ouvrirent les yeux; les autres demeurèrent obstinés, et moururent dans les prisons. Il pensoit que les supplices des héré-

tiques ne sont propres qu'à en multiplier la race ; qu'étant jusqu'au dernier soupir capables de conversion, il faudroit plutôt prolonger leur vie que de précipiter leur damnation en l'abrégeant ; et qu'il suffisoit de les mettre hors d'état de corrompre les autres hommes par la contagion de leur hérésie. Mais il pensoit aussi qu'un hérésiarque n'étoit digne d'aucune grâce, et que le chef d'une révolte contre Dieu ne méritoit que le sort des mauvais anges. Il livra donc Basile au tribunal ecclésiastique.

Le patriarche Nicolas, à la tête d'un grand synode d'évêques, de prêtres et de moines, après l'avoir interrogé, le trouvant endurci et opiniâtre, prononça sa sentence de condamnation. L'empereur l'ayant inutilement exhorté, sollicité même avec instance, se détermina enfin à le punir. Il fit allumer à un bout de l'Hippodrome un bûcher fort élevé, et planter une croix à l'autre extrémité. On amène Basile au milieu d'une foule de peuple qui remplissoit tous les degrés dont cette place étoit environnée. On lui donne le choix de renoncer à son erreur en rendant hommage à la croix, ou de périr dans les flammes. Basile, reconnoissant entre les spectateurs plusieurs de ses anciens disciples, faisoit parade d'intrépidité : il regardoit le bûcher d'un air moqueur, et invitoit les assistans à considérer l'armée des anges qui alloient descendre du ciel et l'enlever du milieu des feux. Cependant, lorsqu'il vit de plus près les flammes qui s'élevoient aussi haut que l'obélisque de l'Hippodrome, et qu'il en sentit l'ardeur, il commença de trembler de tous ses membres, se pliant et se redressant tour à tour, battant des mains, se frappant la cuisse, tournant les yeux en arrière ; mais dès qu'il apercevoit la croix, il les retournoit vers le bûcher, ayant plus d'horreur pour la croix que du supplice. L'empereur voulut profiter de son effroi pour amollir la dureté de son cœur ; il lui fit encore promettre sa grâce, si dans ce moment terrible

il abjuroit ses erreurs. Mais Basile, comme hors de sens, étoit sourd à ces instances salutaires, levant quelquefois la face vers le ciel, comme attendant les anges qui devoient le secourir. On lui arracha son manteau, qu'on jeta au feu; et, quoiqu'il eût été consumé aussitôt, l'illusion de ce malheureux étoit si étrange, qu'il s'écria : *Peuple, le voyez-vous qui s'envole au ciel sans avoir reçu aucune atteinte.* Cette extravagance ôtant à l'empereur toute espérance, il le fit jeter dans les flammes, qui le dévorèrent en un instant. Comme on avoit tiré de prison ses sectateurs pour les rendre témoins du supplice, le peuple demandoit à grands cris qu'on les traitât comme leur maître. Quelques assistans même, emportés par un zèle furieux, mettoient déjà la main sur eux et les traînoient au bûcher. L'empereur arrêta cette violence, et les fit reconduire dans leurs prisons, où il ne cessa de leur fournir libéralement tout ce qui est nécessaire à la vie. Pour étouffer cette erreur, il fit composer par un moine fort savant, nommé Euthymius Zygabène, un ouvrage dans lequel, après une réfutation de toutes les hérésies depuis le commencement de l'Eglise, l'auteur combat celle des bogomiles. Ce livre, sous le titre de *Panoplie dogmatique*, s'est conservé jusqu'à nos jours.

Le patriarche Nicolas ne survécut pas long-temps à la condamnation de Basile. Il mourut l'année suivante dans une grande vieillesse, après vingt-sept ans de patriarchat. L'empereur l'honora de magnifiques funérailles, et lui donna pour successeur Jean le Hiéromnémon. C'étoit une des dignités de l'église de Constantinople. On le nommoit aussi Jean de Chalcédoine, parce qu'il avoit long-temps vécu dans cette ville, dont son oncle paternel étoit évêque. Il tint le siége de Constantinople vingt-trois ans. Il étoit fort versé dans les lettres sacrées et profanes. Ce fut l'empereur qui le nomma, et l'intronisa lui-même dans l'église de Sainte-Sophie,

An. 1111. Ann. l. 14. Albert. Aq. l. 12.

La mort de Boémond, arrivée au mois de février de cette année 1111, avoit prévenu l'exécution du dessein qu'il avoit formé de repasser en Illyrie, pour effacer avec le sang le traité peu honorable que la peste, la famine et l'habileté d'Alexis l'avoient contraint d'accepter. Il ne laissoit qu'un fils âgé de quatre ans, sous la tutelle de sa mère Constance. Mais son cousin Tancrède, qui l'avoit secondé dans tous ses exploits, se mit en devoir de conserver au pupille la principauté d'Antioche, dont Boémond lui avoit confié la défense, lorsqu'il étoit parti pour l'Italie. L'empereur ne comptoit plus sur la validité de l'acte qu'il avoit fait signer à Boémond devant Duras, et le prince de Tarente l'ayant déjà violé par ses préparatifs de guerre, Alexis n'avoit garde de penser que le fier Tancrède y seroit plus fidèle. Il espéra cependant quelque succès de sa supériorité dans les négociations. Il lui envoya des députés, qui, sans faire une mention expresse du nouveau traité, plus capable de révolter une âme hautaine que de la faire plier, lui représentèrent en général *que les Francs se déshonoroient par leur peu de scrupule à tenir leur parole : qu'en conséquence du serment fait à Constantinople, et renouvelé plus d'une fois, l'empire devoit avoir sa part dans leurs conquêtes : que tant de services rendus par l'empereur, tant de dépenses pour faire subsister leurs armées, tant de troupes sacrifiées pour les aider dans leurs expéditions, lui donnoient encore un nouveau droit à ce partage ; qu'il ne refusoit pas de les récompenser des peines qu'ils prenoient à retirer des mains des Turcs et des Sarrasins l'ancien domaine de sa couronne ; mais quel nom pouvoit-on donner à des gens qui n'arrachoient à des brigands ce qu'ils avoient enlevé que pour en jouir eux-mêmes ? Que ces usurpations étoient autant d'insultes, et qu'il ne pouvoit, sans trahir son devoir et son honneur, les laisser impunément se revêtir des dépouilles de l'empire.* Tancrède avoit de

quoi répondre ; mais ce guerrier impatient, ennemi des apologies, daigna à peine écouter les députés, et les congédia avec mépris.

Alexis, indigné de cet accueil outrageant, fut d'abord tenté d'aller droit à Antioche s'en venger par les armes. Mais, suivant sa coutume de ne pas s'en rapporter à ses premiers mouvemens, il assembla les principaux officiers et les sénateurs pour leur demander conseil. Tous furent d'avis *de ne pas exposer sans précaution l'honneur de l'empire : qu'il étoit de la prudence de n'attaquer Tancrède que quand on seroit sûr de l'écraser ; qu'il falloit auparavant détacher de lui les princes ses alliés, ce qui ne seroit pas impossible, sa fierté brutale étant odieuse à tous les croisés ; que, si le comte de Tripoli, si le roi de Jérusalem consentoient à l'abandonner, on pourroit alors le combattre avec succès ; qu'autrement il seroit dangereux d'irriter ce lion féroce, qui seroit encore puissamment secouru.* L'empereur se rendit à ces raisons. Il chargea Manuel Butumite de cette négociation auprès des deux princes, et lui donna ses instructions. Comme il savoit que l'argent étoit le moyen le plus efficace de persuader les princes francs, Manuel devoit d'abord aller en Cypre avec un ordre à Philocale, qui en étoit gouverneur, de lui fournir les vaisseaux et les sommes dont il auroit besoin. Il devoit ensuite se transporter d'abord à Tripoli pour remettre au comte Bertrand les dépêches d'Alexis. Elles contenoient les assurances de la plus vive amitié : il lui rappeloit *l'union intime qu'il avoit entretenue avec son père, dont l'attachement aux intérêts de l'empire ne s'étoit jamais démenti ; qu'il se flattoit que le fils de Raymond avoit hérité de sa bonne foi, ainsi que de ses autres qualités héroïques; que c'étoit l'occasion d'en donner des preuves ; que l'empereur avoit enfin résolu de châtier l'insolence de Tancrède, qui, au mépris de Dieu et des hommes, violoit les engagemens les plus sacrés ; qu'il*

*espéroit que Bertrand, loin de se rendre complice des parjures de cet homme sans foi en lui donnant du secours, contribueroit de tout son pouvoir à détacher de lui les autres princes croisés.* Manuel, en conséquence de ces ordres, arrive à Tripoli avec de grandes sommes. Il trouve Bertrand dans les dispositions les plus favorables. Ce prince protestoit qu'il serviroit l'empereur jusqu'à la mort, et qu'il n'attendoit que le moment où il approcheroit d'Antioche pour aller lui rendre son hommage. Le député, se croyant assuré de Bertrand, dépose son trésor entre les mains de l'évêque : Alexis l'avoit ainsi ordonné, dans la crainte que Baudouin, dont il se défioit davantage, ne se saisît de l'argent pour armer en faveur de Tancrède. C'étoit assez de promettre la somme, ~~et de~~ la montrer de loin : on ne devoit la délivrer qu'après l'engagement contracté et assuré par des effets.

Baudouin faisoit alors le siége de Tyr. Dès qu'il apprit que Manuel étoit à Tripoli, et qu'il n'avoit pas les mains vides, il l'envoya inviter avec beaucoup de civilité à se rendre à son camp. Le député y fut reçu avec de grandes marques de bienveillance. Il accompagna Baudouin, qui fut obligé de lever le siége et de se retirer à Ptolémaïde. Ce fut là que Manuel exposa sa commission au roi de Jérusalem ; et, pour le déterminer plus promptement, il voulut lui faire accroire qu'Alexis, à la tête d'une armée, étoit déjà à Séleucie, prêt à former le siége d'Antioche, qui n'en étoit éloignée que de cinq lieues. Ce mensonge maladroit réussit mal. Baudouin, mieux instruit, voyant qu'on vouloit le tromper, ordonna à Manuel de le suivre à Jérusalem, où il lui donneroit une réponse décisive. Lorsqu'il y fut arrivé, il déclara qu'il falloit commencer par lui mettre entre les mains l'argent qu'Alexis lui avoit destiné. Il s'éleva sur ce sujet une grande contestation entre le roi et le député. Celui-ci refusoit de se dessaisir de l'argent avant

que Baudouin se fût mis en devoir de servir l'empereur dans l'expédition d'Antioche : le roi tenoit à injure ce défaut de confiance, et prétendoit que sa parole valoit bien la somme promise. Ce débat, prolongé jusqu'à l'année suivante, n'ayant pu se terminer, Manuel reprit le chemin de Tripoli.

La négociation ayant échoué, il s'attendoit à retirer le dépôt qu'il avoit confié à l'évêque. Mais il trouva des gens aussi avides de le retenir que Baudouin avoit été empressé de s'en emparer. Bertrand étoit mort le 21 avril, et laissoit son fils Pons en bas âge. Les tuteurs du jeune prince prétendirent que Bertrand, ayant pleinement satisfait aux volontés de l'empereur, cette somme, qui étoit le prix de la confédération, lui avoit légitimement appartenu, et qu'elle faisoit partie de sa succession. Le député, au contraire, soutenoit que ce n'étoit qu'un dépôt, et que, le projet de ligue ayant avorté par l'injuste chicane de Baudouin, la somme devoit retourner à l'empereur, auquel elle appartenoit, jusqu'à l'exécution du traité proposé. Il leur représentoit de quelle tache ils alloient noircir la mémoire du prince mort et l'enfance de leur pupille, s'ils lui faisoient commencer sa vie par une si lâche perfidie. Il les menaçoit même d'un dommage beaucoup plus considérable que ne pouvoit être le profit de cette injustice : le commerce de l'île de Cypre, d'où Tripoli tiroit toutes ses subsistances, leur seroit fermé, et ils alloient mourir de faim sur cet or qu'ils acquéroient par un crime. Cette dernière raison fit quelque impression sur le conseil. On avoit voulu garder la somme entière ; on consentit à rendre la portion destinée à Baudouin et à retenir la part de Bertrand, en faisant faire solennellement au jeune prince serment de fidélité à l'empereur. Manuel, forcé d'accepter cet accommodement, retourna en Cypre, où, par ordre de l'empereur, il employa ce qui lui restoit d'argent à acheter des chevaux. S'étant ensuite remis en AN. 1112.

mer, et voulant éviter la rencontre des pirates qui infestoient l'Archipel, il débarqua en Pamphylie, et prit la route de terre jusqu'à l'Hellespont, qu'il passa pour aller joindre l'empereur, campé pour lors dans le voisinage.

Ann. l. 14. Dès l'année précédente, pendant que Manuel travailloit à susciter des ennemis à Tancrède, l'empereur s'étoit transporté au bord de l'Hellespont, pour être à portée de défendre l'empire, également menacé du côté de l'orient et de l'occident. Saïsan, fils et successeur de Kilidge Arslan, que nous avons nommé Soliman le jeune, et qui étoit mort en 1106, ravageoit tout le pays, depuis Philadelphie jusqu'à l'Archipel. Alexis, campé en Chersonèse, avoit fait passer en Troade un gros détachement, avec ordre d'avancer jusqu'en Lydie et de couvrir ces contrées. Constantin Gabras tenoit Philadelphie avec une forte garnison. Monastras commandoit dans Pergame; les autres places étoient gardées par des officiers de confiance, dont l'empereur excitoit la vigilance par de fréquens avis. En même temps qu'il prenoit ces mesures du côté de l'Asie, il veilloit à la défense des côtes de la Grèce et de la Macédoine. Il apprenoit que les Pisans, les Génois et les autres puissances d'Italie faisoient de grands armemens sous prétexte d'aller porter du secours au roi de Jérusalem, qui faisoit le siége de Tyr; mais, en effet, à dessein d'exercer leurs pirateries sur les côtes de la Grèce, et d'insulter les îles de la Méditerranée et de l'Archipel. Sur cet avis, il avoit rassemblé ses flottes dans les ports de la Chersonèse, d'où partoient sans cesse des vaisseaux d'observation et de fortes escadres, pour garantir d'incursion le continent et les îles. Une escadre de cinq vaisseaux latins, étant entrée dans l'Hellespont, s'avança jusqu'à la hauteur d'Abyde. Dès qu'on les eut reconnus, on leur ferma la sortie du détroit; quatre furent pris; celui qui s'échappa alla instruire la flotte ennemie des sages dis-

positions de l'empereur, et de l'impossibilité de prendre sur lui aucun avantage. Sur ce rapport, la flotte latine rentra dans les ports d'Italie, après qu'on en eut détaché un vaisseau pour aller avertir le roi de Jérusalem qu'il n'avoit aucun secours à espérer des Latins, auxquels Alexis fermoit tous les passages.

L'empereur se disposoit à retourner à Constantinople, lorsqu'il apprit que Saïsan revenoit avec des troupes plus nombreuses, et qu'il approchoit de Sardes. Cette nouvelle le retint sur les bords de l'Hellespont, afin d'être prêt à passer lui-même en Asie, si les troupes qui servoient de barrière ne suffisoient pas pour arrêter l'ennemi. Il fut bientôt hors d'inquiétude. Constantin Gabras, qui gardoit Philadelphie, quoique beaucoup plus foible en nombre de soldats, marcha au-devant des barbares et les tailla en pièces. Saïsan, honteux de cette défaite, demanda la paix, qui lui fut accordée à des conditions honorables à l'empire. Alexis, délivré de toute crainte, se retira à Gallipoli, où il fut attaqué des douleurs de la goutte, qui le tourmentoit depuis long-temps par intervalles, mais dont les attaques devenoient plus vives et plus fréquentes. Dès que son mal lui permit de supporter la fatigue du voyage, il retourna à Constantinople. Il se vit délivré, à la fin de cette année d'un dangereux ennemi. Tancrède mourut le 6 décembre, et laissa la régence des états du jeune Boémond à son cousin Roger, fils de Richard du Principat, et petit-neveu de Robert Guiscard.

*Ann. l.* 14. *Guill. Tyr. l.* 11, *c.* 18.

A peine Alexis commençoit à goûter quelque repos, qu'il apprit qu'une armée de cinquante mille Turcs, sortie du Khorasan, venoit enlever à l'empire ce qui lui restoit en Asie. Il passe le Bosphore pour aller au-devant de ce nouveau torrent, et donne rendez-vous à ses troupes au promontoire de Damalis. Elles s'y rendirent en grand nombre; mais une nouvelle attaque de goutte l'obligea de s'y arrêter plus long-temps qu'il n'avoit

An. 1113. *Ann. l.* 14. *Zon. t.* 2, *p.* 306. *Glycas, p.* 335.

résolu. Il n'étoit pas encore en état de se mettre en marche, qu'il reçut avis d'Eustathe Camyze, gouverneur de Nicée, que les Turcs étoient déjà en Bithynie, et qu'ils y faisoient d'horribles ravages. Il sort aussitôt de son lit, et, se faisant mettre dans un char, car il ne pouvoit encore supporter le cheval, il prend la route de Nicée, suivi de toute son armée, que l'exemple de sa constance animoit d'un nouveau courage. Il arrive en trois jours dans un lieu nommé *Egylle*, d'où il passe par mer à Civitot. Il y apprend que les Turcs s'étoient partagés en plusieurs corps; que tout le pays, depuis Nicée jusqu'à Adramytte, toutes les côtes méridionales de la Propontide, tout le bord oriental de l'Hellespont, la Troade, la Mysie, étoient en proie à leur fureur; que Pruse, Apolloniade, Cyzique, avoient été saccagées, et que le gouverneur de cette dernière ville avoit honteusement pris la fuite à leur approche, sans faire aucune résistance; que les barbares, chargés de butin, après s'être rassasiés de carnage, emmenoient un nombre infini de captifs de tout sexe et de tout âge.

A cette triste nouvelle, Alexis envoie ordre à Camyze de se mettre aux trousses des barbares avec cinq cents hommes, pour observer leurs mouvemens et lui en donner avis; mais d'éviter surtout d'en venir aux mains avec des ennemis si supérieurs en nombre. Camyze atteint les Turcs près d'une place de Bithynie nommée Pémanène, au-delà du mont Olympe; et, oubliant les ordres de l'empereur, n'en prenant que de sa bravoure impétueuse, il les charge avec vigueur. Les Turcs, s'imaginant que c'étoit l'avant-garde de l'armée impériale, et que l'empereur en personne alloit tomber sur eux, prennent l'épouvante et s'enfuient. Mais pendant la nuit suivante, ayant appris d'un prisonnier que Camyze étoit seul, et qu'il n'avoit que cinq cents hommes, ils retournent sur lui au point du jour, et le surprennent à leur tour occupé à partager le butin. La plus

grande partie de la troupe de Camyze l'abandonne et prend la fuite. Mais ce guerrier intrépide, accompagné de quelques braves qui vouloient mourir avec lui, se bat en désespéré. Son cheval étant tombé percé de coups, il s'appuie le dos contre un arbre, et abat à ses pieds tous ceux qui avancent à la portée de ses armes. Il est bientôt environné d'un monceau de morts qui lui fait une nouvelle défense; et les musulmans, aussi étonnés qu'effrayés d'une si prodigieuse valeur, s'arrêtent et le regardent sans oser approcher davantage. L'émir Mohammed, dont il étoit connu, voulant lui sauver la vie, fait écarter les autres, descend de cheval, et lui tendant la main : *Camyze*, lui dit-il, *je vous aimois depuis long-temps, aujourd'hui je vous admire; rendez-vous à moi, j'aurai soin de votre vie. Si vous voulez périr, réservez une si brillante valeur pour la sacrifier dans une occasion plus importante.* Camyze, qui sentoit ses forces épuisées, accepte la main de l'émir, et se rend à cet ennemi généreux.

Les Turcs payèrent bien cher ce succès, dont ils n'étoient redevables qu'à la témérité de Camyze. L'empereur ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il les alla chercher avec toutes ses troupes au-delà du mont Olympe. Il les rencontre dans une plaine bordée d'un grand marais, tout couvert de roseaux; il les attaque et les taille en pièces. La plupart se sauvent dans le marais et se plongent dans la bourbe, où il étoit impossible de les poursuivre. Alexis fait mettre le feu aux roseaux, et les force par ce moyen de regagner les bords, où ils trouvent l'ennemi et la mort.

Cependant l'émir dont Camyze étoit prisonnier s'étoit séparé de sa troupe pour aller joindre une autre bande de Turcs renforcée de Turcomans et d'autres barbares. Dès qu'il apprend la défaite des siens près du mont Olympe, il retourne sur ses pas et court à l'empereur, à dessein de prendre sa revanche. Alexis pour-

suivoit alors un autre corps de troupes turques qui fuyoient devant lui. Mohammed tombe sur son arrière-garde, commandée par deux braves capitaines, Ampélas et Zipurel, qui tournent visage ; et, sans considérer s'ils étoient suivis de leurs gens, vont tête baissée donner dans les escadrons ennemis. Abattus l'un après l'autre par la lance de Mohammed, ils sont achevés par ses gens avant que leur troupe soit arrivée pour les secourir. Elle ne put que venger leur mort en tombant avec fureur sur les Turcs, qui prirent la fuite. Dans ce désordre, Camyze trouva l'occasion d'échapper. Il alla rejoindre l'empereur, qui le reçut avec joie près de Philadelphie, et l'envoya sur-le-champ à Constantinople pour donner à l'impératrice et à toute la ville des nouvelles de ses heureux succès. Les Turcs, battus de toutes parts, prirent le parti de la retraite, après avoir fait avec l'empereur un traité de paix, qu'ils étoient bien résolus de rompre à la première occasion. Alexis, qui ne comptoit nullement sur leur bonne foi, ne laissa pas de l'accepter pour donner du repos à ses troupes, et reprit le chemin de Constantinople, où il fut reçu avec de grandes acclamations.

An. 1114. Depuis qu'Alexis étoit sur le trône, il avoit rarement goûté les douceurs de la paix. Toujours au milieu des orages, toujours agité, soit par des guerres, soit par des complots formés contre sa personne, il avoit plus d'une fois porté envie à la tranquille sécurité dont jouissoient les derniers de ses sujets; caprice ordinaire aux ambitieux, toujours en contradiction avec eux-mêmes, à qui la vie privée ne plaît qu'autant qu'ils la regrettent; semblables à ces amans frivoles, gémissans sans cesse de leurs chaînes, qui leur pèsent encore moins qu'une sage liberté. Il faut cependant avouer que jamais prince ne trouva en lui-même plus de ressources pour supporter le repos. Fort instruit des lois, il prenoit plaisir à rendre la justice à ses sujets, et il mériteroit à

ce titre un rang entre les bons princes, s'il ne l'eût souvent sacrifiée à la faveur. Comme il avoit l'esprit cultivé, la lecture occupoit agréablement son loisir; il se plaisoit surtout à celle des livres saints, dont il avoit fait une étude particulière. Rarement attaché aux jeux sédentaires, il ne délassoit son esprit qu'en exerçant son corps. La chasse, la paume, le manége, étoient ses amusemens les plus ordinaires; et lorsque la goutte commença de le tourmenter, il fit de ces exercices son principal remède. Ce fut ainsi qu'il passa presque toute l'année qui suivit la guerre précédente. Vers l'automne il apprit que les Comans se disposoient à passer le Danube pour faire une nouvelle irruption. Il partit de Constantinople au mois de novembre, et distribua ses troupes depuis Philippopolis et Triadize jusqu'au Danube, leur recommandant d'avoir grand soin de leurs chevaux, de les dresser à toutes les évolutions de cavalerie, et de les tenir en état de servir avec avantage dès qu'il faudroit courir aux barbares.

Pour être à portée de veiller à la sûreté de la frontière, il fixa son séjour dans la ville de Philippopolis, où il demeura tout l'hiver; et en attendant qu'il pût repousser les Comans, il ne cessa de combattre une autre sorte d'ennemis non moins dangereux et plus difficiles à vaincre. C'étoient les pauliciens, qui, mêlés avec des bogomiles, des Arméniens et des jacobites, infectoient toute cette contrée. Alexis, dès le commencement de son règne, avoit purgé cette ville d'une grande partie de ces hérétiques. Mais les semences qui en étoient restées avoient poussé de nouveaux rejetons, et cette race impie, s'étant multipliée, exerçoit sur les catholiques une sorte de tyrannie. Alexis employa son loisir à travailler à leur conversion. Il étoit secondé du César Nicéphore Bryenne, de l'évêque de Philippopolis, et d'Eustrate, archevêque de Nicée en Thrace, prélat fort savant qui nous a laissé les meilleurs commentaires d'Aristote. Le

AN. 1115.

prince ouvrit dans son palais des conférences publiques ; où les chefs des hérétiques venoient en liberté soutenir leurs opinions. Infatigable controversiste, il passoit les jours entiers sans prendre de nourriture, et quelquefois même une grande partie des nuits à les écouter et à leur répondre avec patience. Il en convertit un grand nombre. Au milieu de la chaleur de ces disputes, on vient lui annoncer que les Comans sont en marche, et qu'ils ont déjà passé le Danube. Il prend aussitôt ce qu'il avoit de soldats avec lui, et court à leur rencontre. A son approche les barbares effrayés repassent le fleuve. Il envoie après eux un détachement de ses meilleures troupes, qui les poursuit pendant trois jours sans pouvoir les atteindre. De retour à Philippopolis, il reprit les conférences. Les plus opiniâtres de ces hérétiques étoient Culéon, Cusin et Pholus. Ces trois fanatiques, aussi hardis qu'entêtés, oubliant que, même en soutenant la vérité, il est dangereux d'avoir plus de raison que son maître, attaquoient le prince sans ménagement ; et, convaincus par la force de ses preuves, ils ne pouvoient encore se réduire au silence. Leur mauvaise foi obstinée lassa enfin l'empereur. Il les fit conduire à Constantinople. Ceux qui avoient abjuré l'hérésie furent récompensés à proportion de leur condition et de leur naissance. Les plus distingués reçurent des pensions et des emplois honorables dans le service militaire. Les autres, qui se trouvoient en très-grand nombre, furent établis avec leurs femmes et leurs enfans dans une nouvelle ville que l'empereur fit bâtir près de Philippopolis au-delà de l'Hèbre, et qu'il nomma *Alexiopolis ;* mais l'usage, plus puissant que la volonté des princes, la fit nommer *Néocastrum*, c'est-à-dire *Château neuf.* Il fit distribuer à la colonie des maisons, des terres labourables, des vignobles ; et par un diplome authentique, revêtu de toutes les formes légales, il ordonna que ces donations passeroient à leur postérité, et qu'au défaut

d'enfans les femmes hériteroient du partage de leurs maris. De retour à Constantinople, il fit de nouveaux efforts pour la conversion des trois chefs de l'hérésie. Dieu toucha le cœur de Culéon, qui renonça à ses erreurs et reçut le baptême. Les deux autres furent condamnés à une prison perpétuelle, où ils moururent dans leur endurcissement.

Le Khorasan et les pays d'au-delà de l'Oxus étoient alors à l'égard de l'Asie ce qu'avoient été pour l'Europe la Scandinavie et les contrées d'au-delà du Danube et de la Vistule dans le quatrième et le cinquième siècle. C'étoit une source intarissable d'ennemis. Des nuées de barbares sortis des glaces de la Tartarie, et tous nommés Turcs dans l'histoire, se succédoient sans cesse, et venoient inonder l'Asie mineure, dont l'heureuse température et le terrain fertile les attiroit, comme l'opulence de la Syrie avoit autrefois attiré les Sarrasins des sables brûlans de l'Arabie. Tant de villes riches et peuplées offroient à leurs mains avides une proie abondante. Non contens de les piller, ils en égorgeoient les habitans, ils en rasoient les murs et les édifices, ils plantoient leurs tentes et leurs misérables cabanes sur les ruines des églises et des palais; et ce peuple destructeur, accoutumé aux cavernes du Maouerennahar, faisoit du plus beau pays de l'univers un désert sauvage. Saïsan, qui n'avoit fait la paix quatre ans auparavant que pour se préparer à une nouvelle guerre, faisoit venir du Khorasan une armée; il y joignoit les troupes du sultan d'Alep qui s'étoit ligué avec lui. Au premier avis qu'en reçut Alexis, il résolut de prévenir le sultan et d'aller attaquer Icone, qui depuis la prise de Nicée étoit devenue la capitale de cette puissante sultanie. Il assemble donc de toutes parts les forces de l'empire, mande les secours de ses alliés, soudoie des troupes étrangères, et travaille à se mettre en état de repousser les Turcs par un dernier effort jusqu'au-delà de l'Euphrate. Il falloit toute l'activité d'Alexis

An. 1116.

*Ann. l. 14.*
*Zon. t. 2, p. 306, et seqq.*
*Glycas, p. 335.*

pour accélérer tant de préparatifs. Mais au milieu de ces mouvemens elle se trouva tout à coup arrêtée par une attaque de goutte plus violente que jamais, qui le retint au lit pendant plus d'un mois. Cet accident retarda la réunion de ses troupes, et donna le temps à Saïsan de se mettre le premier en campagne. Ne trouvant point d'obstacle, le sultan divisa son armée en plusieurs corps, qui se répandirent dans toute l'Anatolie, portant partout le ravage. Ce qui piquoit plus vivement Alexis, c'est que les Turcs, s'imaginant que sa maladie n'étoit qu'une feinte pour déguiser sa timidité, en faisoient publiquement des railleries; c'étoit le sujet le plus ordinaire des plaisanteries à la table du sultan; et dans les farces grossières dont cette nation s'amusoit, ainsi que tous les peuples du monde, on jouoit la goutte d'Alexis, qu'on apportoit sur le théâtre dans un équipage ridicule.

Irrité de ces insultes, dès qu'il fut en état de se mettre en route, il passa le Bosphore, et, s'étant rendu à Nicée, il s'avança jusqu'à Lopade, dont il savoit qu'une troupe de Turcs n'étoit pas éloignée. Ils ravageoient alors les plaines voisines du mont Olympe, et campoient sur la rive du Rhyndacus. A l'arrivée de l'empereur, qu'ils n'attendoient pas, la crainte succède à leur folle assurance; ils essaient de l'épouvanter, et pour lui faire croire qu'ils étoient en plus grand nombre, ils allument pendant la nuit, dans une grande étendue, quantité de feux, qui donnoient l'idée d'un campement immense. Ce stratagème n'en imposa pas à l'empereur. Il marche au point du jour pour les attaquer; mais il ne trouve dans leur camp, qu'ils venoient d'abandonner, que les traces récentes d'une rage inhumaine, des prisonniers grecs nouvellement égorgés, et dont quelques-uns rendoient encore les derniers soupirs. Animé par la compassion et par la vengeance, il brûloit d'ardeur de poursuivre avec toutes ses troupes ces cruels ennemis. Mais un si grand corps ne pouvoit se mouvoir avec assez de vitesse

pour atteindre des brigands qui voloient sans attirail, ne subsistant que de pillage. Il détache donc après eux un corps de cavalerie légère, composé de ses meilleurs escadrons. Ceux-ci atteignent les Turcs, fondent sur eux avec furie, en tuent un grand nombre, font prisonniers les principaux, leur enlèvent leur butin, et reviennent joindre l'empereur. Ce premier succès lui promet une heureuse campagne; il retourne à Lopade pour y attendre le reste de ses troupes qui étoit en marche. D'ailleurs les chaleurs de l'été étant insupportables cette année, il auroit risqué de faire périr son armée dans les plaines arides qu'il lui falloit traverser pour arriver à Icone. Il résolut donc de garder ce poste jusqu'au commencement de l'automme. L'impératrice s'étoit avancée jusqu'à l'île du Prince, pour être plus à portée de recevoir des nouvelles de l'empereur. Il la fit venir au camp, tant pour recevoir de sa tendresse les secours dont il avoit besoin dans les attaques de goutte qu'il redoutoit, que pour se garantir, par sa vigilance, des complots secrets formés sans cesse autour de lui par ceux-mêmes qui lui témoignoient le plus d'attachement.

Trois jours après l'arrivée d'Irène, on vint en grande alarme annoncer qu'une armée de Turcs approchoit, et qu'elle étoit déjà près de Nicée. Alexis fit aussitôt partir l'impératrice pour Constantinople; mais une tempête l'obligea de s'arrêter à Hélénopolis. L'empereur monte à cheval, et marche à Nicée avec toutes ses troupes. Les Turcs n'en sont pas plus tôt instruits, qu'ils retournent sur leurs pas. Strabobasile et Stypiote, deux braves capitaines qui gardoient les défilés de Germa, se mettent à leur poursuite, et les défont dans la plaine. Arrivé à Nicée, l'empereur ne trouva plus d'ennemis, et n'eut rien à faire qu'à récompenser les vainqueurs. Pour rassurer l'impératrice, que l'approche des barbares avoit jetée dans l'inquiétude, il va lui-même lui annoncer leur défaite, et, après des témoignages réciproques de

tendresse, il retourne à Nicée. Sur le bruit d'une autre incursion du côté de Lopade, il s'y transporte de nouveau. A peine y est-il parvenu, qu'il apprend qu'une armée de Turcs plus nombreuse que la première marche encore vers Nicée. Il reprend aussitôt la même route, et passe au-delà de Nicée pour s'instruire de plus près des forces de l'ennemi. Ce n'étoient que des coureurs détachés de la grande armée, commandée par un émir de grande réputation nommé Monolyc, qui les avoit envoyés battre la campagne pour observer les mouvemens de l'empereur. Alexis renvoie à Lopade Léon Nicéritas avec quelques escadrons. Il lui recommande de veiller à la garde des passages, et de l'avertir de toutes les entreprises que les Turcs pourroient faire de ce côté-là. Pour lui, persuadé que Monolyc, qui n'étoit pas encore instruit de la défaite du premier corps de troupes et de l'approche de l'empereur, rebrousseroit chemin et reprendroit celui d'Icone dès qu'il en seroit informé, il ne jugea pas à propos de fatiguer inutilement ses troupes à le poursuivre.

Le seul moyen d'attirer Monolyc et de le surprendre, étoit de s'éloigner lui-même, comme s'il eût voulu finir la campagne et se retirer à Constantinople. Il pensoit que le général turc, trompé par cette feinte, s'avanceroit vers Nicée, et que, croyant n'avoir rien à craindre, il permettroit à ses troupes de se disperser pour le pillage, selon la coutume des Turcs; ce qui donneroit occasion de les battre en détail. Sur ce plan, Alexis recula jusqu'à Nicomédie, poste avantageux, pour y refaire ses soldats et ses chevaux harassés par tant de marches et de contre-marches, et pour recevoir de Constantinople abondance de vivres. C'étoit la cavalerie dont il avoit le plus de besoin pour combattre les Turcs, tous cavaliers : il recommanda de ne point fatiguer les chevaux, soit à la chasse, soit à de violens exercices, mais de les tenir seulement en haleine par des courses

modérées. Il fit fermer exactement tous les passages, pour ôter aux ennemis toute connoissance de son armée. Aucun de ses officiers n'étoit instruit de son dessein, et tous se persuadoient qu'Alexis ne songeoit qu'à se reposer, et qu'après quelque séjour il retourneroit à Constantinople. Dans cette pensée, tout le camp murmuroit : *C'étoit*, disoit-on, *une lâcheté honteuse d'avoir levé à si grands frais une nombreuse armée, et de s'être mis en marche dans un appareil si menaçant pour venir prendre le frais dans les jardins de Nicomédie, tandis que les barbares, le fer et la flamme à la main, saccageoient en liberté les villes chrétiennes, et couvroient les campagnes des cadavres de leurs laboureurs ; que la vieillesse avoit éteint le courage d'Alexis, et qu'il ne restoit plus que l'ombre de ce guerrier si actif et si intrépide.* Toute la ville retentissoit de ces murmures, et l'impératrice, venue d'Hélénopolis, en étoit alarmée. L'empereur seul méprisoit ces vaines rumeurs, et attendoit sans s'émouvoir l'occasion de se justifier par une victoire. Comme son armée étoit en grande partie composée de nouvelles levées qu'on lui amenoit encore tous les jours, il s'occupoit à les exercer au maniement des armes et à toutes les évolutions militaires.

Il y avoit déjà quelque temps qu'Alexis attendoit à Nicomédie des nouvelles de l'approche des ennemis, lorsqu'il reconnut qu'il s'étoit trompé dans ses conjectures. Monolyc, soit qu'il eût deviné l'intention de l'empereur, soit qu'il eût lui-même dessein de terminer la campagne, loin d'avancer vers Nicée se retiroit dans l'intérieur de la Phrygie. L'équinoxe d'automne étoit déjà passé, et l'empereur n'avoit point de temps à perdre, s'il vouloit recueillir quelque fruit d'un armement si considérable. Il se met donc en marche à la tête de toute son armée, et prend la route d'Icone. Il laisse à Nicée quelques troupes légères, avec ordre de donner la chasse aux différens corps ennemis qui couroient le

pays, mais de ne pas s'écarter trop loin, et de faire retraite en bon ordre avant que de courir le risque d'être enveloppées. Pour lui, il marche en avant, et, parvenu dans les vastes plaines de Dorylée en Phrygie, trouvant un terrain uni et propre à toutes les évolutions d'une armée, il fait la revue de ses troupes, et les dresse à un nouvel exercice qu'il avoit formé sur la manière de combattre de l'ennemi. Il avoit remarqué que les Turcs ne combattoient pas ensemble comme les autres nations: les deux ailes et le centre faisoient comme trois armées séparées l'une de l'autre par de grands intervalles; et le corps de réserve, toujours placé derrière, s'éloignoit beaucoup du corps de bataille. Lorsqu'on attaquoit un de ces corps, les autres accouroient par les flancs pour envelopper l'armée ennemie et l'accabler à coups de flèches. S'ils trouvoient de la résistance, ils fuyoient avec rapidité, toujours en bon ordre; puis revenoient sur l'ennemi lorsqu'ils le voyoient débandé à la poursuite. Leurs chevaux arabes ou tartares étoient d'une docilité merveilleuse et d'une grande vitesse. Semblables aux anciens Parthes, ils n'étoient pas moins redoutables dans la fuite que dans le combat, tirant par-derrière avec tant de justesse et de force, qu'ils ne manquoient guère de percer de part en part le cheval ou le cavalier. Ils faisoient peu d'usage de la lance; c'étoit dans l'arc que consistoit toute leur force; aussi ne combattoient-ils guère que de loin. Alexis, parfaitement instruit de la tactique des anciens, mais qu'une longue expérience, accompagnée de profondes réflexions, avoit mis en état de s'en écarter avec avantage selon les occasions, avoit imaginé une nouvelle ordonnance pour combattre les Turcs. Son histoire, écrite par une main qui n'étoit nullement militaire, ne nous donne à ce sujet aucun éclaircissement. Tout ce qu'on peut recueillir d'Anne Comnène au travers d'une assez grande obscurité, c'est que, les Turcs se découvrant à droite en tirant de l'arc, et le

reste de leur corps étant couvert de leur bouclier passé dans le bras gauche, Alexis ordonna à ses soldats de ne pas tirer droit devant eux selon l'usage, mais obliquement, chacun sur celui qui étoit à la gauche de l'ennemi qu'il avoit en face. Par ce moyen, leurs flèches portoient toujours sur la droite de l'ennemi. Il fit, dans les plaines de Dorylée, l'essai de sa nouvelle forme de bataille, et s'arrêta quelque temps à y façonner ses soldats, qui se crurent alors invincibles.

Continuant ensuite sa marche, il arrive à Santabaris, et fait prendre les devans à Camyze avec une partie de ses troupes, pour lui ouvrir les passages vers Polybot et Cédrée, petite place, mais importante par sa force et par sa situation. Il donne un autre détachement à Stypiote, pour aller enlever un camp de Turcs posté près d'Amorium. La marche de Camyze fut annoncée à Cédrée par deux déserteurs; et le commandant ayant aussitôt pris la fuite avec sa garnison, les Grecs trouvèrent la place abandonnée. Camyze se rabattit sur Polybot, où il n'étoit pas attendu. Il y fit un grand carnage de Turcs, reprit sur eux le butin et les prisonniers, et attendit l'empereur. Stypiote eut le même succès, et vint rejoindre le gros de l'armée. Alexis, arrivé à Cédrée, apprend qu'un grand nombre de Turcs étoient cantonnés dans les places voisines. C'étoit un pays autrefois possédé par ce brave Burzès qui s'étoit signalé sous le règne de Basile Bulgaroctone. Bardas, petit-fils de ce Buzès, servoit avec réputation dans les troupes d'Alexis. L'empereur lui donna un détachement pour reconquérir l'ancien héritage de ses pères. Comme il se disposoit à se remettre en route, il reçut avis que le sultan, sur la nouvelle de sa marche, avoit dévasté tout le pays par où l'armée grecque devoit passer, en sorte qu'on n'y trouvoit nulle subsistance pour les hommes ni pour les chevaux; que de plus, il arrivoit des parties supérieures de l'Asie une effroyable armée de barbares pour dé-

fendre Icone, dont le danger alarmoit toute la nation. Dans cet embarras, Alexis, incertain s'il continueroit sa marche vers Icone, ou s'il tourneroit vers Philomèle pour y combattre une armée de Turcs, résolut de consulter Dieu; et, conformément à cette pratique superstitieuse dont j'ai parlé, il fit mettre deux billets sur l'autel. Après la cérémonie déjà racontée, le sort décida qu'il falloit marcher à Philomèle. Il se préparoit à obéir à l'oracle, lorsqu'il reçut une nouvelle qui l'obligeoit à porter du secours à Bardas.

Toute l'Asie étoit couverte de diverses bandes de Turcs qui couroient à l'attrait du pillage. Bardas, en allant au lieu de son expédition, en rencontra une dans la plaine d'Amorium. Il lui livre combat, la taille en pièces et s'empare des bagages. Pendant l'action, une autre bande de Turcs enlève les siens et s'enfuit. Il poursuit quelque temps ceux-ci; mais, désespérant de les atteindre, il tourne bride et marche à sa destination. Il ne trouve dans les places qu'il alloit attaquer que des vivres dont il avoit grand besoin; les garnisons et les habitans avoient pris la fuite. C'étoient des places sans défense, qu'il étoit impossible de conserver tant qu'on ne seroit pas maître d'Icone. Il revient donc sur ses pas pour rejoindre la grande armée. Il n'en étoit pas éloigné, lorsqu'il rencontre encore un corps de Turcs beaucoup plus considérable. On se bat aussitôt, et les deux partis se disputent la victoire avec acharnement. Comme les Turcs, quoique plus forts en nombre, trouvoient une vigoureuse résistance, le commandant envoie dire à Bardas que, s'il lui veut rendre le butin qu'il a fait sur ses compatriotes, il se retirera sans lui causer d'autre dommage. Bardas rejette la proposition, et continue de se battre sur le bord d'une rivière. Mais, voyant que ses soldats, mourant de soif, se détachoient souvent du combat pour aller se désaltérer, et revenoient ensuite reprendre leurs rangs, ce qui jetoit le

désordre dans son armée, craignant d'ailleurs de succomber à la supériorité du nombre, il envoie avertir l'empereur du danger où il est. Alexis part aussitôt et s'avance en diligence. Les Turcs se disposent à le recevoir. A la vue des ennemis, Nicéphore, neveu de l'empereur, jeune prince plein de feu, s'élance hors des rangs, et, suivi d'une troupe des plus hardis, il va tête baissée heurter les plus épais escadrons. Le choc est furieux. Nicéphore, blessé, abat d'un coup de lance le Turc dont il avoit reçu la blessure, et, secondé de Bardas, s'ouvrant un passage à grands coups de cimeterre, il jette une telle épouvante, que l'armée turque étoit déjà en fuite avant que l'empereur pût la joindre. Alexis, combla de louanges ce jeune guerrier, qui remportoit tout l'honneur de cette journée, et prit aussitôt le chemin de Philomèle. Cette ville fut emportée d'emblée. Alexis n'espérant plus avoir le temps de faire la conquête d'Icone avant l'hiver, se contenta d'envoyer ravager le pays d'alentour; ce qui fut exécuté avec beaucoup de promptitude et de succès. On rapporta un riche butin, et on lui amena grand nombre de prisonniers grecs qu'on avoit délivrés, et un plus grand nombre encore de barbares qu'on avoit faits prisonniers. Ils étoient accompagnés d'une multitude d'habitans qui, pour s'affranchir de la dure servitude sous laquelle ils gémissoient, venoient avec leurs femmes et leurs enfans se jeter entre les bras de l'empereur, qu'ils regardoient comme leur maître naturel. Alexis les reçut avec bonté, et les compta dès ce moment au nombre de ses sujets.

Pour assurer sa retraite au milieu de tant d'ennemis, il disposa son armée en bataillons carrés, bordés de toutes parts de boucliers. Il sembloit que ce fût une cité ambulante, environnée de ses murs. Il donna des ordres exprès que personne ne sortît de son rang. Les femmes, les enfans, les prisonniers, le butin, les bagages étoient enfermés au centre, comme dans une place de sûreté.

Il passoit ainsi, sans rien craindre, à la vue des villes ennemies, dont les garnisons n'osoient l'insulter. On marcha long-temps sans apercevoir les barbares. Cependant Monolyc, avec un camp volant, suivoit l'armée grecque sans se montrer, toujours à couvert des forêts ou des montagnes, attendant quelque occasion. Il crut l'avoir trouvée dans une plaine bordée d'un côté par la ville de Polybot et par quelques coteaux, de l'autre par un grand lac. Il avoit caché ses troupes derrière ces coteaux; et dès que l'armée grecque fut entrée dans la plaine, il parut sur les hauteurs, tout prêt à fondre sur elle. Pour multiplier aux yeux le nombre de ses troupes, il les divisa en plusieurs corps, qui, descendant séparément, se montroient les uns vers la tête, les autres en queue, d'autres sur les flancs, tâchant en même temps d'effrayer les Grecs par le son d'une infinité d'instrumens de guerre; mais ils n'osoient en venir aux approches, se contentant de tirer de loin quelques flèches qui faisoient peu d'effet. L'empereur, sans rompre son ordonnance, avançoit toujours à petits pas, au milieu des cris et des vaines menaces de ces barbares, qui n'excitoient dans l'armée impériale que la risée et le mépris. A la fin du jour, les Turcs remontèrent sur les coteaux, où ils allumèrent quantité de feux, et ne cessèrent pendant toute la nuit d'insulter les Grecs, et de pousser des hurlemens affreux pour jeter l'épouvante. Au point du jour, l'armée se remit en marche dans le même ordre, et Monolyc se mettoit en devoir de la harceler ainsi que la veille, lorsque Saïsan vint le joindre avec un renfort de troupes.

Le sultan, considérant de dessus les hauteurs la disposition de l'armée grecque, ne put s'empêcher de l'admirer. Cependant, comme il étoit jeune et fier, il se persuada que Monolyc n'avoit manqué que de hardiesse pour entamer, rompre, terrasser les ennemis, et il lui en fit des reproches. *Je suis vieux*, répondit le sage

général ; *peut-être que l'âge m'a rendu trop timide. Vous êtes jeune, seigneur ; cet exploit étoit réservé à votre courage. L'événement fera ma condamnation ou mon apologie.* Saïsan se met à la tête d'une division, et va charger les Grecs en queue. Il les fait en même temps attaquer par le front et par les flancs. Les Grecs, sans perdre leurs rangs, font face de toutes parts ; leur bataillon, couvert de boucliers et fraisé de lances, ne s'ébranle non plus qu'une citadelle. Cependant, comme les flèches des Turcs abattoient quelques chevaux, Andronic, fils puîné d'Alexis, qui commandoit l'aile gauche, obtint de son père la permission de se détacher avec une brigade de cavalerie, et de courir à la queue, où Saïsan en personne faisoit les plus grands efforts. Le combat s'engage de ce côté-là, et le César Nicéphore Bryenne, qui commandoit l'aile droite, craignant pour Andronic, ne tarde pas à le secourir. Les barbares sont mis en fuite. Saïsan, à leur tête, se sauve vers les hauteurs, et est vivement poursuivi. Tous ses gens se dispersent. Accompagné d'un seul de ses officiers, il se retire dans une chapelle environnée de hauts cyprès. Il y est suivi par quatre soldats de l'armée grecque, qui, ne le connoissant pas de vue, prennent l'officier pour lui et le laissent échapper. L'empereur, mécontent de la méprise, passe la nuit sur le champ de bataille.

Saïsan rallie ses troupes sur les coteaux et se dispose à une nouvelle attaque. Un déserteur vient se présenter à lui : « Seigneur (lui dit-il), je ne vous ferois pas un « grand présent, si je ne vous donnois que ma personne. « Je suis un soldat patzinace. Mais je vous apporte la « victoire. Si vous attendez le jour, votre proie vous « échappera encore. Alexis saura bien donner à ses troupes « une disposition qui le rendra invincible. Profitez du « moment présent. Ici la plaine se rétrécit. L'empereur « a été obligé de serrer ses tentes et de déranger son ordre « de marche et de bataille. Tout est confondu. Faites

« descendre au pied de ces hauteurs vos meilleurs ar-« chers pour tirer sur le camp des Grecs. Ils sont telle-« ment pressés, qu'aucun coup ne sera perdu. » Un autre déserteur rendit cet avis inutile. C'étoit un Turc qui, ayant entendu le discours, alla sur-le-champ en avertir l'empereur pour en recevoir récompense. Alexis détache aussitôt autant de soldats qu'il en falloit pour border le camp du côté de l'ennemi, et leur ordonne de se tenir de pied ferme dans leur poste, à couvert de leurs boucliers. C'étoit une palissade impénétrable à tous les traits. Pendant ce temps-là il disposoit son armée pour la marche; en sorte que les soldats qui faisoient face à l'ennemi n'eussent qu'un léger mouvement à faire pour s'aligner avec le reste. Il part au point du jour sans avoir fait aucune perte. En vain Saïsan tente encore de l'entamer; il passe le jour en attaques inutiles, et la nuit suivante à délibérer avec Monolyc et les autres émirs sur le parti qu'il devoit prendre.

De l'avis de son conseil, il résolut de faire la paix avec l'empereur; et dès que le jour parut, il envoya lui demander une entrevue. Alexis l'accorda, et sur-le-champ il fit faire halte : il donna l'ordre que chacun se tînt dans son rang sans quitter les armes, sans descendre de cheval, sans décharger les bagages. Il appréhendoit quelque surprise de la part des Turcs. Il s'avance lui-même à cheval à la tête de son armée, escorté à droite et à gauche d'une longue suite de ses parens et de ses principaux officiers, dont les casques, relevés d'un haut panache, et les cuirasses d'airain, frappées des rayons du soleil, jetoient un éclat éblouissant. Le sultan arrive, accompagné de ses émirs, entre lesquels on distinguoit le vieux Monolyc, que sa réputation de valeur et de sagesse relevoit au-dessus de tous les généraux de la nation turque. L'entrevue se fit en Phrygie, entre Acronium et Augustopolis. De si loin que les émirs aperçurent l'empereur, ils mirent pied à terre. Saïsan vouloit en

faire autant; l'empereur lui fit signe de rester à cheval; mais lorsqu'il fut plus proche, sautant légèrement à terre, il courut baiser les pieds d'Alexis, qui lui tendit la main et le fit monter sur un de ses plus beaux chevaux, dont il lui faisoit présent. Le sultan s'étant placé à côté de l'empereur, Alexis détacha son manteau et le mit sur les épaules du prince turc. Alors Saïsan, dans une contenance respectueuse : *Seigneur,* dit-il, *je vous demande la paix, et ma confiance montre assez que je la mérite. Elle est déjà faite dans mon cœur. Dictez-en les conditions. Je n'en attends que d'équitables d'un prince si généreux.* Après un moment de réflexion, l'empereur répondit *que, si les Turcs vouloient de bonne foi mettre fin à leurs incursions sur les terres des chrétiens, il les traiteroit comme ses amis; qu'il les laisseroit vivre en paix dans le pays qu'ils avoient possédé avant la défaite de Romain Diogène, et qu'il s'efforceroit de contribuer à leur bonheur par tous les bons offices qu'on pouvoit attendre d'un ami sincère et puissant; qu'autrement, ils ne trouveroient en lui qu'un implacable ennemi.* Saïsan et les émirs repartirent *qu'ils ne seroient pas venus se mettre entre ses mains, s'ils n'étoient bien résolus de vivre en paix et de ne s'écarter jamais du respect dont ils venoient l'assurer.* Après ces déclarations mutuelles, l'empereur les fit conduire dans les tentes qui leur étoient préparées, où ils furent traités aussi splendidement que la conjoncture pouvoit le permettre. Le lendemain le traité fut signé et revêtu de toutes les formes ordinaires; et, après leur avoir distribué des présens, Alexis les congédia. Mais, avant le départ, l'empereur, mieux instruit que le sultan même de ce qui se tramoit à Icone, l'avertit du dessein que son frère Masoud avoit formé de lui enlever sa dignité, et peut-être la vie. Il lui conseilloit de demeurer auprès de lui en attendant des nouvelles plus certaines. Comme le sultan, aussi présomptueux qu'imprudent, ne défé-

roit pas à cet avis, Alexis lui offrit une escorte pour sa sûreté, de peur que ses propres soldats ne fussent gagnés pour le trahir; ce que Saïsan ayant refusé, il ne tarda pas à s'en repentir. Attaqué par les troupes de Masoud, et trahi par les siennes, avant que d'être parvenu à Icone, il voulut se réfugier auprès de l'empereur; mais il fut pris et mis entre les mains de son frere, qui lui fit ôter la vie.

Alexis continua sa route, toujours dans le même ordre, pour se garantir des attaques imprévues. Cette foule de peuple qui s'étoit réfugiée auprès de lui trouvoit dans le centre de l'armée la tranquillité, les commodités même qu'elle auroit pu désirer à Constantinople. La lenteur de la marche leur épargnoit la fatigue : les enfans, les vieillards, les malades, les femmes enceintes, dont il y avoit un assez grand nombre, transportés dans des voitures, y recevoient les mêmes soulagemens que dans des hôpitaux. Lorsqu'une femme étoit prise des douleurs de l'enfantement, on faisoit halte jusqu'à ce qu'elle fût délivrée. Il en étoit de même quand un malade étoit près de rendre les derniers soupirs : l'empereur se transportoit auprès de lui, le faisoit assister par les clercs de sa chapelle, joignoit ses prières aux leurs, et l'armée ne se remettoit en marche qu'après que le corps avoit été mis en terre avec les cérémonies de l'Eglise. Lorsque le prince prenoit son repas, sa table étoit environnée de pauvres qu'il nourrissoit, et dont les vœux et les bénédictions lui étoient plus agréables et sans doute plus utiles que les concerts de musique qui avoient coutume d'accompagner les repas des princes. Il arriva ainsi sur le soir au bord du Bosphore. On lui préparoit à Constantinople une superbe entrée; il la fixa au lendemain; et, pour se dérober à ce vain appareil, témoignage très-équivoque de l'amour des sujets, il rentra dès la nuit même, et se retira sans bruit dans son palais. Il donna le lendemain au soin des prisonniers et de

cette multitude indigente qui l'avoit suivi, et qu'il distribua dans les divers hôpitaux.

Au pied de la citadelle de Constantinople, vers l'entrée du Bosphore dans la Propontide, étoit depuis longtemps un hôpital qui renfermoit l'église de Saint-Paul. Alexis le répara, l'agrandit, et en fit un bâtiment vaste et magnifique, divisé en plusieurs corps de logis. Les soldats invalides, les blessés, les infirmes, les malades que leur pauvreté mettoit hors d'état de pourvoir à leurs besoins y trouvoient une retraite sans autre recommandation que celle de leur indigence. Les différens sexes et les différens âges y avoient des demeures séparées. L'empereur prenoit un soin particulier des orphelins ; il se faisoit un devoir de leur tenir lieu de père. Il en confioit quelques-uns entre les mains de leurs parens, auxquels il payoit une pension ; il en distribuoit d'autres dans les monastères, où il les faisoit nourrir et instruire, avec défense de les employer à des ministères serviles. Mais le plus grand nombre étoit logé dans son hôpital ; ils y étoient partagés en différentes classes, sous des maîtres gagés par l'empereur, qui leur enseignoient la science de la religion et les lettres humaines. Ce palais de l'indigence, lieu précieux à l'humanité quand il est gouverné par une charité désintéressée, formoit comme une seconde ville renfermée dans l'enceinte de Constantinople. C'étoit le sérail de la charité et de la vertu, et il occupoit le même terrain que profane aujourd'hui celui de la volupté. Il contenoit dix mille âmes, sans compter un nombre presque égal de médecins, de chirurgiens, d'officiers, de valets de toute espèce, de femmes employées au service de leur sexe. Il étoit venu à Constantinople une nuée de moines d'Ibérie, qui, chassés de leurs monastères par les musulmans, mendioient leur pain et étoient à charge à la ville. Alexis les établit dans cet hôpital pour le desservir, et il y joignit encore un clergé nombreux. L'église

An. 1117.

fut pourvue de tous les ornemens qui contribuent à la décence du service divin. Il attacha à cette maison de grands revenus; en sorte que rien ne manquoit aux habitans pour la nourriture, le vêtement, les remèdes et toutes les nécessités de la vie. Mais il prit soin aussi d'établir une économie si exacte, qu'elle ne donnât lieu ni à la fraude, ni à la négligence. Il n'en affecta pas le gouvernement à certaines dignités, mais il le confia au talent et au mérite. C'étoient des officiers militaires, des sénateurs d'une probité connue, et capables, par leur intelligence et leur attention, de régler tout selon les lois d'une sage dispensation. Les parens mêmes de l'empereur ne dédaignoient pas de s'employer à cette bonne œuvre, et l'empereur lui-même veilloit sur l'administration et se faisoit rendre les comptes.

*Novell. d'Alex. Rationarium d'Alexis. Fleury, hist. ecclés. l. 66, art. 54.*

Alexis, pendant le cours de son règne, avoit réformé plusieurs abus. Dans le recouvrement de la taille proportionnelle, les receveurs exigeoient beaucoup plus qu'ils ne rendoient au prince. Il réprima leur avarice en fixant en détail la quotité des contributions et la qualité des monnoies dont on feroit usage dans le paiement. Il ne négligea pas la réforme de la discipline ecclésiastique, et peut-être porta-t-il trop loin l'autorité qu'il s'attribua en ces matières. Mais il se croyoit grand théologien, et c'étoit une fantaisie commune aux empereurs grecs, à qui l'ignorance de leur clergé n'étoit pas capable d'imposer. Il déclare dans une de ses lois que l'empereur a droit d'ériger en métropoles les évêchés, et de régler à son gré l'élection des prélats et la disposition des églises. Il donna au patriarche la visite et la correction de tous les monastères de son diocèse. Le clergé de Sainte-Sophie, le plus riche et le plus nombreux de l'empire, attira surtout son attention. Il y avoit un nombre fixé de titulaires, et un plus grand nombre de surnuméraires. Les uns y avoient été reçus sur des témoignages souvent mendiés et faux, tant de

doctrine que de bonnes mœurs ; ce qui avoit ouvert une large entrée à l'ignorance et au libertinage. L'empereur ordonna un nouvel examen, et voulut que ceux qui se trouvoient incapables ou déréglés fussent suspendus de leurs fonctions par le patriarche, jusqu'à ce qu'ils se fussent instruits ou corrigés. Il enjoignit au patriarche d'exhorter, d'instruire chacun en particulier, d'avancer aux premières dignités ceux qui le mériteroient, et de les faire connoître au prince, qui les honoreroit de ses faveurs. Ceux qui, après plusieurs monitions, ne se corrigeroient pas, devoient être rayés du clergé par le synode. Pour éteindre les surnuméraires, il défendit d'admettre aucun étranger, à moins que ce ne fût un personnage éminent en science et en vertu, jusqu'à ce que tout fût réduit au nombre marqué pour les titulaires. On ne devoit ensuite recevoir personne qu'après un rigoureux examen. Il fonda des revenus pour ceux qui seroient capables d'instruire le peuple, et voulut qu'ils étendissent leurs soins non-seulement sur les laïcs, mais aussi sur les pasteurs, sur les confesseurs, sur les monastères, et qu'ils déférassent au patriarche, et même aux magistrats, les désordres qu'ils apercevroient. Il recommanda la lecture et l'observation des canons, qu'il fortifia de l'autorité impériale. Il ordonna la réforme de la discipline, menaçant de sa colère ceux qui refuseroient de l'accepter. Les évêques furent invités à faire fréquemment la visite de leurs diocèses, et à instruire le peuple par eux-mêmes et par des prédicateurs capables.

Un an après le retour de l'expédition d'Asie, Alexis, assistant aux jeux du Cirque, fut saisi d'un frisson qu'on attribua d'abord à la rigueur du froid et à la violence du vent qui souffloit alors. Porté dans son lit, il fut pris d'une fièvre ardente ; le bruit courut dans la ville qu'il étoit mort. Selon Anne Comnène, il ne tint pas à ses médecins que cette nouvelle ne se vérifiât. Par jalousie

An. 1118.
*Ann. l.* 15.
*Zon. t.* 2, *p.* 301, *et seqq.*
*Glycas, p.* 334, 335.
*Nicet. l.* 1, *c.* 2.
*Pagi ad Baron.*

*Du Cange, fam. byz. p.* 177, 178.

contre Calliclès, le premier d'entre eux, ils s'opposèrent au traitement que prescrivoit ce sage et habile médecin. Cependant l'événement parut les faire triompher. L'empereur recouvra en apparence la santé; mais peu après il retomba dans un état plus déplorable. La description qu'en fait Anne Comnène donne lieu de penser que c'étoit un effet de sa goutte remontée dans la poitrine. Accablé d'une oppression cruelle, il ne pouvoit qu'avec une peine extrême prendre aucune nourriture, aucun remède, ni même respirer. Bientôt il devint enflé de tout le corps. On le transporta dans le grand palais à l'orient ; et ce changement ne diminuant rien à ses souffrances, on le porta au palais de Mangane du côté du midi, dans l'espérance que l'air, y étant plus tempéré, pourroit lui procurer du soulagement. On faisoit alors grand usage du feu dans les maladies : on lui appliqua le cautère sur l'estomac. Tout fut inutile. Cependant certains moines flattoient encore dans ce prince mourant la passion naturelle à tous les hommes, et surtout aux grands, de prolonger leur vie. Ils savoient, disoient-ils, par des révélations infaillibles, qu'il ne mourroit point qu'il n'eût vu Jérusalem et le Saint-Sépulcre, et qu'il n'eût déposé sa couronne sur le tombeau du Sauveur.

Depuis le commencement de la maladie, l'impératrice étoit chargée de toutes les affaires. L'empereur, qui dans sa jeunesse s'étoit quelquefois égaré à d'autres amours, étoit enfin revenu à elle; et, persuadé de sa capacité, il lui avoit donné toute sa confiance. Elle gouvernoit avec sagesse, et l'on ne pouvoit lui reprocher que l'aversion qu'elle avoit conçue pour Jean, son fils aîné. Il est vrai que le prince lui en donnoit assez de sujet par une opposition trop fréquente à ses volontés. Elle vouloit l'écarter du trône pour y placer son gendre Bryenne, mari d'Anne Comnène sa fille, qu'elle aimoit de préférence. Alexis, au contraire, chérissoit ce fils,

qui lui ressembloit par ses bonnes qualités, et, le désignant pour son successeur, conformément au vœu de la nature, il lui avoit conféré le titre d'Auguste. Irène ne cessoit de le dépeindre comme un étourdi, un libertin, capable de détruire tout ce que son père avoit sagement établi. Bryenne, au contraire, étoit un prince parfait, un génie éclairé par les sciences, propre à faire fleurir la mémoire de son prédécesseur, en secondant ses glorieux projets. Alexis, dissimulé jusqu'à la mort, tantôt ne faisoit pas semblant de l'entendre, tantôt la remercioit de ses avis et lui promettoit d'y penser. Un jour, poussé à bout par ses sollicitations importunes : « Princesse (lui dit-il), mon plus grand désir seroit de « vous satisfaire ; mais ne cesserez-vous jamais de m'exciter à troubler l'ordre de la nature pour l'intérêt de « votre fille ? Je l'aime autant que vous l'aimez, mais « d'une autre manière. Ma tendresse se renferme dans « les bornes de la justice. Considérez avec moi, je vous « prie, si jamais aucun empereur, ayant un fils capable « de lui succéder, a donné la préférence à un gendre. » J'ai commencé par une injustice en m'emparant par « des voies peu chrétiennes d'un trône qui ne m'appartenoit pas ; je finirois par une autre en le ravissant à « mon successeur légitime pour le donner à un Macé-« donien. » C'est ainsi qu'il nommoit Bryenne, originaire d'Andrinople. S'apercevant qu'une déclaration si précise mortifioit l'impératrice, il se replongea dans son déguisement ordinaire, et, pour la consoler, il embarrassa tellement le reste de sa réponse, qu'il lui laissoit encore quelque espérance.

Le quinzième d'août, après midi, l'empereur se trouva si mal, qu'on jugea qu'il ne passeroit pas la journée. L'impératrice et ses filles étoient autour de son lit, fondant en larmes, et tout occupées à chercher quelque soulagement à ses douleurs. Jean, averti de l'état de son père et des intentions de sa mère, entre dans la chambre

du mourant. Il se prosterne à côté de son lit, et, l'embrassant tendrement, il détache de son doigt l'anneau impérial, sans être aperçu de sa mère. Quelques-uns disent que ce fut du gré de son père; ce qui est très-vraisemblable. Convaincu par ses yeux qu'il n'avoit pas de temps à perdre pour s'assurer de la couronne qu'on travailloit à lui enlever, il sort aussitôt, monte à cheval, et prend avec lui son frère Isaac, qui le servit avec zèle dans cette occasion importante. S'étant mis tous deux à la tête de leurs amis, ils courent au grand palais. Ils rencontrent en chemin une troupe d'Abasges, qui venoient d'amener à Constantinople la fille de leur roi donnée en mariage au fils aîné de Bryenne. Ces étrangers, peu instruits de l'intrigue du palais, se joignent à eux. L'impératrice, informée de ce coup d'éclat, envoie dire à Jean que son père vit encore, et que son empressement est un crime. Le prince n'a aucun égard à cette remontrance, et pousse vivement son entreprise. Elle veut exciter Bryenne à prendre les armes, et lui promet de le seconder; elle ne trouve pas en lui assez de résolution pour courir tant de risque. Enfin, pour tenter un dernier effort, elle s'approche du lit de son mari près d'expirer, et le serrant entre ses bras, le baignant de ses larmes : *Cher époux*, lui cria-t-elle, *vous vivez, et votre fils vous arrache la couronne.* Alexis, qui n'étoit plus occupé que de l'autre vie, lève les yeux au ciel sans rien répondre. Comme elle continuoit de l'importuner par ses cris, le prince mourant, jetant un sourire d'agonie : *Laissez-moi avec Dieu*, lui dit-il en paroles entrecoupées, *je lui demande pardon de mes crimes ; ce monde ne m'est plus de rien.* La princesse, désespérée, se renversant sur son siége, ne peut s'empêcher de dire : *Vous mourez comme vous avez vécu, toujours plein de déguisement.*

Cependant la proclamation de Jean s'étant répandue dans toute la ville, ses parens, les officiers de guerre, les sénateurs accourent à sa suite. On lui vient dire que

les Varangues, qui gardoient le palais, en avoient fermé l'entrée. Troublé de cette nouvelle, il leur fait demander quel est leur dessein. Il envoie en même temps à la grande église annoncer que l'empereur est mort, et que Jean, son fils, à qui le trône appartient, demande d'être reconnu pour son successeur; il est sur-le-champ obéi de ce côté-là. Le patriarche et le clergé le proclament dans Sainte-Sophie; mais les Varangues répondent que, tant que l'empereur respirera, ils n'ouvriront point les portes. Jean arrive, et leur montre l'anneau impérial : *C'est,* leur dit-il, *ce que je tiens de mon père, comme un gage du droit qu'il me transmet à votre obéissance.* Ces soldats, accoutumés à une soumission littérale, ne se rendent pas encore; il fallut que Jean leur jurât qu'Alexis avoit expiré. C'étoit un parjure de quelques momens; mais apparemment que le scrupule n'est pas d'une si étroite précision lorsqu'il s'agit d'une couronne. Une foule de peuple entra avec lui, et les portes furent aussitôt fermées. Ceux qui s'y étoient jetés y restèrent enfermés pendant plusieurs jours avec le prince, sans en pouvoir sortir; en sorte qu'il fallut loger et nourrir dans le palais cette multitude, qui, selon un usage bizarre, eut la liberté de piller tout ce qui se trouva sous sa main.

Alexis, dont l'agonie fut longue et laborieuse, ne mourut que le soir. Toute sa maison l'abandonna aussitôt; et ce prince si respecté, si ponctuellement obéi pendant sa vie, n'eut presque personne après sa mort pour donner les derniers soins à son cadavre. Le lendemain matin Irène envoya avertir le nouvel empereur de venir assister aux obsèques de son père. Il répondit par des témoignages de la plus vive douleur et des protestations de la plus respectueuse tendresse pour sa mère. Mais il s'excusa sur les affaires pressantes, qui ne lui laissoient pas un moment pour s'acquitter de ce devoir. Il craignoit trop sa mère même et son beau-frère pour

s'écarter un instant du palais, qu'il auroit pu trouver fermé à son retour. Alexis fut donc porté à la sépulture sans les cérémonies usitées dans les funérailles des empereurs, et inhumé dans un monastère qu'il avoit fait bâtir en l'honneur de Jésus-Christ sous le titre d'*ami des hommes.* Il avoit vécu soixante-dix ans, et en avoit régné trente-sept, quatre mois et quinze jours.

Les historiens des croisades ne voient dans ce prince que des vices; sa fille ne lui donne que des vertus. Ses actions, seul témoignage fidèle du mérite des hommes, prêtent également au panégyrique et à la censure. On y voit un mélange de bien et de mal qui tient la balance presqu'en équilibre. Actif, infatigable, grand capitaine, parfaitement instruit de la science militaire, intrépide dans les plus grands dangers, digne d'admiration même dans ses défaites, qui ne l'abattirent jamais, il sut inspirer à ses soldats une partie de son courage, et les Grecs, sous sa conduite, semblent être d'autres hommes que sous le règne de ses foibles prédécesseurs. Le traitement qu'il fit aux croisés lui attira leur haine, et le décria dans tout l'Occident. Rien n'auroit été plus injuste, s'il leur eût fait la guerre à face découverte, et qu'il leur eût rendu sans déguisement le mal qu'il en recevoit. Ses ruses, ses traités, qu'il n'eut jamais dessein d'accomplir, sa politique timide à leur égard, ont noirci sa conduite. On doit une haute estime à ce prince pour s'être défendu avec succès contre un héros tel que Robert Guiscard, et pour avoir résisté aux attaques du fougueux Boémond, qu'il sut désarmer par son habileté. Ses vertus civiles, plus essentielles, quoique moins brillantes que le mérite guerrier, en auroient fait un grand prince, s'il ne les eût pas ternies par les impôts dont il écrasa l'empire, crime que la postérité, persuadée que les princes sont nés pour les peuples, ne pardonne pas aux plus éminentes qualités; et si les souverains succèdent à la grandeur et à la puissance de leurs pères,

la postérité conserve aussi, comme par héritage, les sentimens de leurs sujets. Ce n'est pas qu'il fût avare; on ne trouva après sa mort que peu de fonds dans ses trésors; il étoit même charitable, et il auroit porté au plus haut degré cette vertu chère à l'humanité et vraiment royale parce qu'elle est paternelle, s'il n'eût prodigué l'argent à ses parens et à ses ministres, dont les pensions exorbitantes, les équipages somptueux, le luxe insolent, les palais égaux en grandeur à des villes, en magnificence aux maisons impériales, épuisoient les revenus du prince et le sang des peuples. Il fut modeste, maître de sa colère, lent à punir, de facile accès, tempérant; il honoroit les hommes vertueux et sages dont il écoutoit les conseils. Doux et gracieux dans le domestique, il adoucissoit par une familiarité décente les impressions fâcheuses que pouvoit donner l'humeur fière et hautaine de l'impératrice, qui ne descendoit jamais du faîte de sa grandeur. Mais il eut peu d'égard aux anciens usages; il distingua peu son patrimoine de celui de ses sujets; il ne respecta pas les droits de propriété; il se crut non l'administrateur mais le maître de la fortune publique; et quoiqu'il ne fît aucun cas des flatteurs, il se flattoit lui-même et s'empoisonnoit des fausses idées du despotisme. Sans égard pour les sénateurs, pour les magistrats, il les regardoit comme ses valets, et non pas comme ses officiers et ses représentans. Il voyoit la noblesse si loin de lui, qu'elle se confondoit à ses yeux avec la roture. Le plus capital de ses vices, sans comparaison, c'est que la justice, sous son règne, succomboit presque toujours à la faveur. Le fond de son caractère fut la dissimulation et la ruse, qualités que chacun nomme en soi-même politique et prudence, dans les autres artifice et fourberie. Tel fut ce prince, et tel fut aussi le déplorable état de l'empire, qu'on eut souvent sujet de le regretter.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

# TABLE

## DU HUITIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

---

## LIVRE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME.

### MICHEL V, DIT CALAPHATE.
### ZOÉ ET THÉODORA.
### CONSTANTIN IX, DIT MOMOMAQUE.

# LIVRE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME.

## THÉODORA. MICHEL VI, DIT STRATIOTIQUE. ISAAC COMNÈNE. CONSTANTIN X DUCAS. EUDOCIE. ROMAIN IV, DIT DIOGÈNE.

## LIVRE QUATRE-VINGTIÈME.

## MICHEL VII, DIT PARAPINACE.
## NICÉPHORE III, DIT BOTANIATE.

## LIVRE QUATRE-VINGT-UNIÈME.

## ALEXIS COMNÈNE.

(Ce règne comprend les livres 81, 82, 83, 84 et 85.)

## LIVRE QUATRE-VINGT-DEUXIÈME.



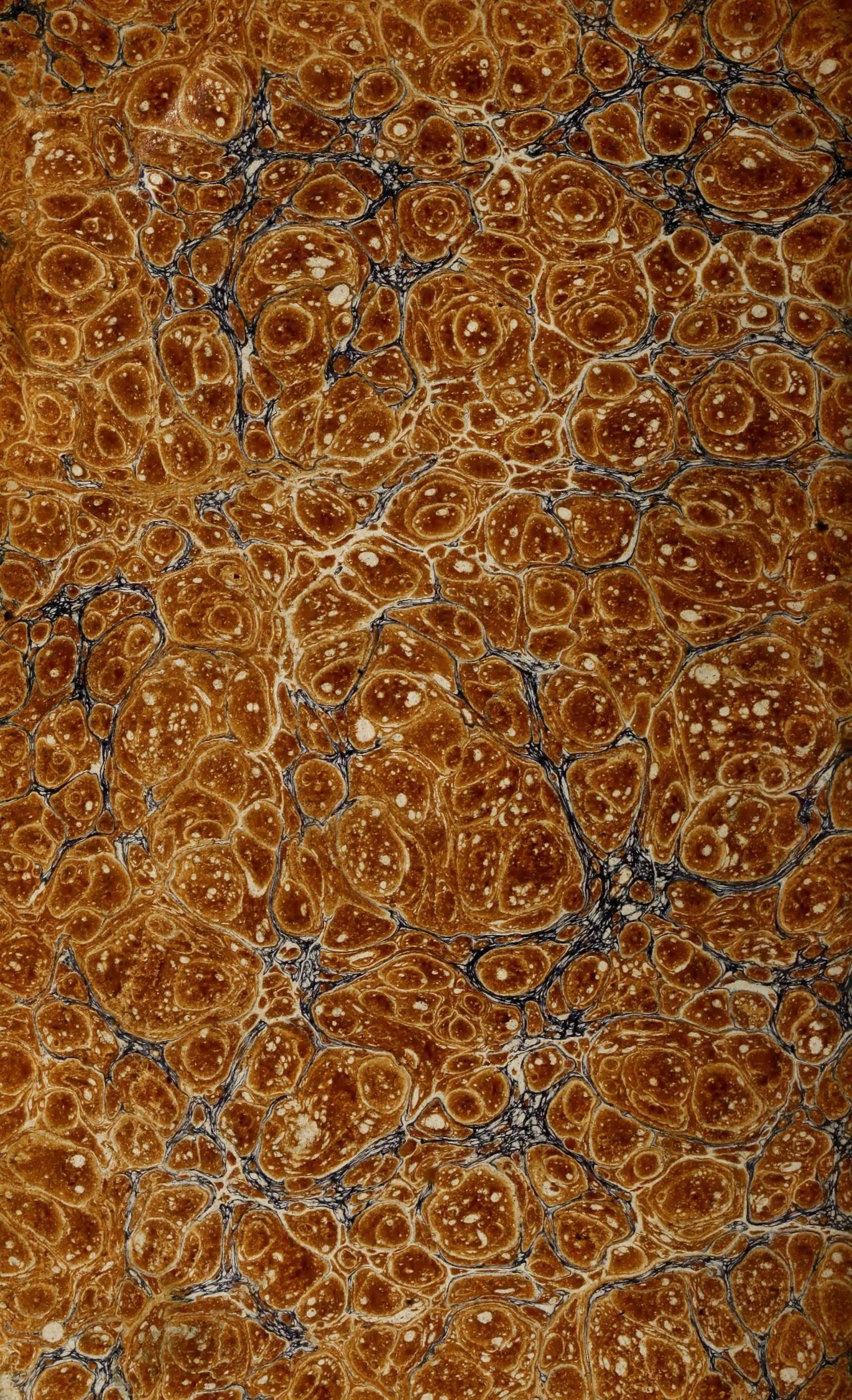
## LIVRE QUATRE-VINGT-TROISIÈME.

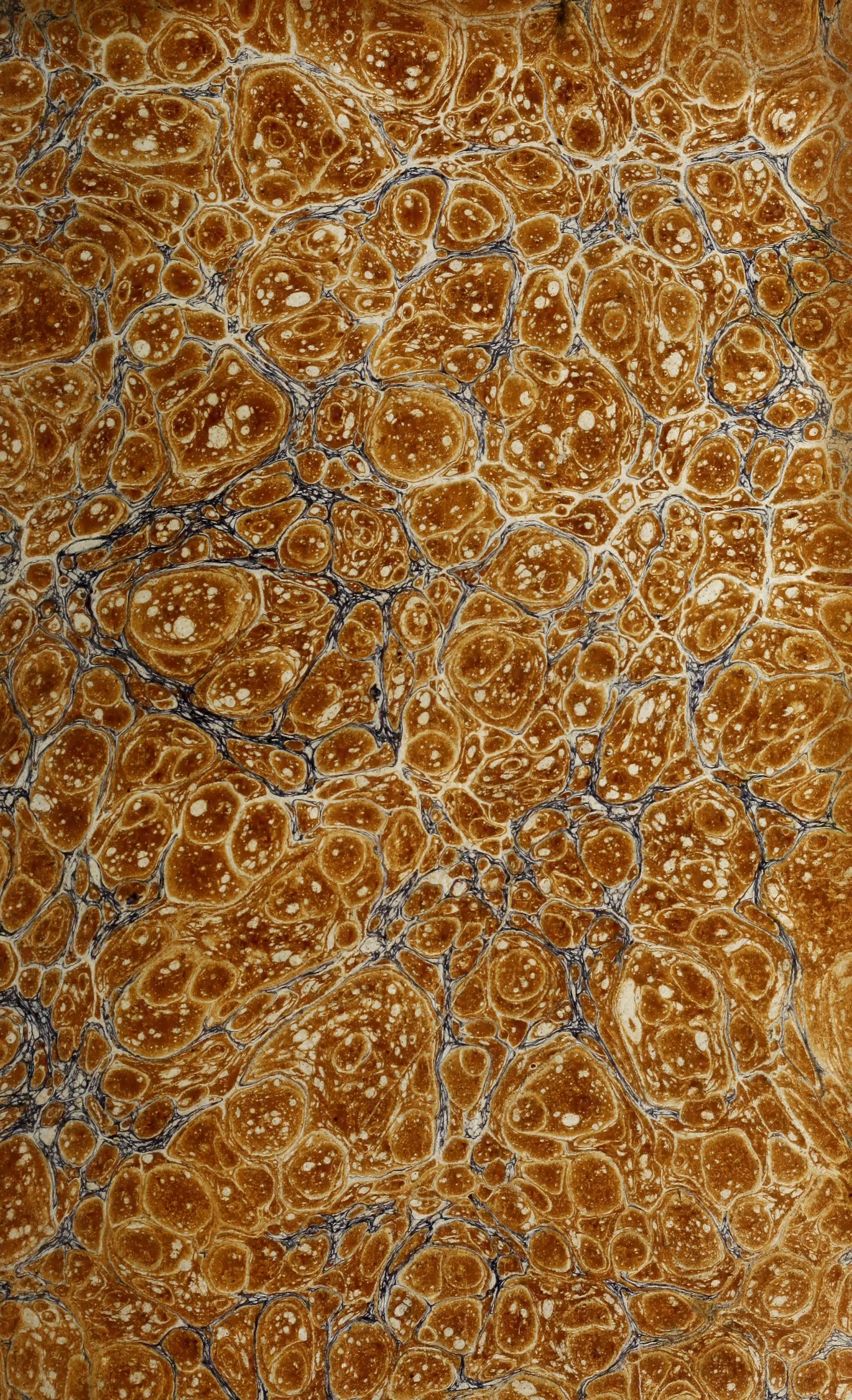
## LIVRE QUATRE-VINGT-QUATRIÈME.

# LIVRE QUATRE-VINGT-CINQUIÈME.



FIN DE LA TABLE.






THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET